This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

3 2044 106 423 049

44 - 567p IX v.4-5
1901-3(1902-3)

W. G. FARLOW

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE DE PARIS

Digitized by Google

SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE DE PARIS

COMPOSITION DU BUREAU POUR 1902

Président : M. J. DE GUERNE, 6, rue de Tournon, Paris, VIe.

Vice-Président : M. Désiré ANDRÉ, 70bis, rue Bonaparte, Paris, VIe.

Archiviste : M. HENNEGUY, 9, rue Thénard, Paris, V^e^.

Secrétaire des publications : M. E.-L. BOUVIER, 39, rue Claude-Bernard, Paris, V^e^.

Vice-Secrétaire des publications : M. Henri NEUVILLE, 55, rue de Buffon, Paris, V^e^.

Secrétaire des séances : M. LÉCAILLON, 118, rue Monge, Paris V^e^.

Vice-Secrétaire des séances : M. LEAU, 6, rue Vavin, Paris, VIe.

Trésorier : M. J. MABILLE, 7bis, rue Laromiguière, Paris, V^e^.

Digitized by Google

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE

DE PARIS

FONDÉE EN 1788

NEUVIÈME SÉRIE, — TOME IV

1901-1902

PARIS
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE DE PARIS
A LA SORBONNE

1902

Digitized by Google

44
567p
IX v.4-5
1901-1903 (1902-3)

LILLE. — IMPRIMERIE LE BIGOT FRÈRES

Digitized by Google

SUR UNE COLLECTION DE REPTILES ET DE BATRACIENS RECUEILLIS PAR M. ALLUAUD DANS LE SUD DE MADAGASCAR

par M. F. MOCQUARD

(PLANCHES I ET II).

Les difficultés et les dangers de pénétration avaient jusqu'ici opposé un obstacle insurmontable à l'exploration de l'extrémité sud de Madagascar, dont quelques points de la côte restaient seuls connus. Bien que la pacification soit encore loin d'être achevée dans cette partie de l'île, M. Alluaud, chargé de mission, a pu cependant, protégé par une escorte, pénétrer récemment dans l'intérieur des terres, en rayonnant autour de Fort-Dauphin, tantôt vers le nord, tantôt vers l'ouest au pays Androy et recueillir des collections zoologiques dans ces régions encore inexplorées. Celle d'herpétologie, en particulier, présente un grand intérêt. A côté de nombreuses formes déjà connues et dont un certain nombre, telles que *Brookesia nasus* Boulgr.; *Phyllodactylus porogaster* Boulgr., *Scelotes melanopleura* Günth., *Sepsina ornaticeps* Boulgr., *Mantidactylus biporus* Boulgr., *Mantidactylus albofrenatus* Müller, *Rhacophorus femoralis* Boulgr., *Mantella Cowani* Boulgr., *Mantipus Hildebrandti* Peters, ne figuraient pas encore dans la collection du Muséum, se trouvent les suivantes, qui doivent être considérées comme nouvelles : *Geckolepis typica* Grand,, var. *anomala*, *Grandidierina lineata*, *Idiophis Vaillanti*, *Langaha Alluaudi*, *Rhacophorus miniatus*, *Rh. anceps*, *Megalixalus Boettgeri*, *Dyscophus Alluaudi*, *Platyhyla verrucosa*, l'une d'elles, *Idiophis Vaillanti*, étant le type d'un genre nouveau, *Idiophis*. J'ai donné dans le *Bulletin du Muséum*, 1901, p. 251, la diagnose du plus grand nombre de ces formes nouvelles, en y joignant celle de *Typhlops Decorsei* n. sp., dû au Dr Decorse et de même provenance.

Le présent travail, où l'on trouvera l'énumération de toutes les espèces capturées par M. Alluaud, ainsi que la description de celles qui m'ont paru nouvelles et dont la plupart sont figurées ici, jettera sans doute quelque lueur sur les richesses herpétologiques des régions australes de Madagascar. On remarquera particulièrement ces deux colubridés nouveaux, *Idiophis Vaillanti* et *Langaha Alluaudi*, qui semblent spéciaux à ces régions, et, parmi les

Digitized by Google

Batraciens, les formes assez nombreuses de Dyscophidés qui s'y rencontrent : *Dyscophus Alluaudi* n. sp., *Platyhyla verrucosa* n. sp., *Mantipus Hildebrandti* Peters, auxquelles s'ajoute *Dyscophus Grandidieri* Boulgr., capturé à Ambovombé par le Dr Decorse.

1. *Pelomedusa galeata* Schœpff.

Un spécimen de Fort-Dauphin.

2. *Chamæleon verrucosus* Cuv.

Un spécimen d'Isaka (1) et deux du pays Androy Nord.

3. *Chamæleon melanocephalus* Gray.

Un spécimen d'Isaka.

4. *Chamæleon lateralis* Gray.

Neuf spécimens mâles et femelles, dont un d'Isaka, les autres de Fort-Dauphin.

5. *Chamæleon Parsonii* Cuv.

Un spécimen femelle de localité indéterminée.

6. *Chamæleon brevicornis* Günthr.

Trois spécimens, dont deux mâles.

7. *Chamæleon nasutus* D. B.

Un spécimen femelle de Fort-Dauphin.

8. *Chamæleon fallax* Mocq.

Un spécimen mâle du Sud de Madagascar, entre Fort-Dauphin et Fianarantsoa.

9. *Brookesia nasus* Boulgr.

Un spécimen femelle de Fort-Dauphin.

10. *Phyllodactylus Bastardi* Mocq.

Deux spécimens femelles d'Andrahomana.

11. *Phyllodactylus pictus* Peters.

Un spécimen mâle de même provenance.

Il appartient, sans doute possible, à l'espèce décrite par M. Boulanger sous le nom de *Diplodactylus robustus* (2) et que nous croyons identique à *Ph. pictus*.

Chez ce spécimen, ainsi que chez ceux de la collection du Muséum

(1) A 40 kilomètres environ au Nord de Fort-Dauphin.

(2) *Ann. Mag. Nat. Hist.*, 6e sér., vol. XVII, p. 444, 1896.

Digitized by Google

considérés comme appartenant à l'espèce de Peters et chez un autre remis tout récemment au Laboratoire d'herpétologie par le Docteur Decorse, on distingue sur chaque labiale inférieure le « petit tubercule central » signalé par M. Boulenger et qui existe aussi d'ailleurs avec plus ou moins de netteté sur les labiales supérieures.

La pholidose est semblable chez les deux espèces, et si l'on compare les descriptions qu'en ont données leurs auteurs, on constate qu'elles n'offrent d'autre différence ayant de l'importance que celle-ci : l'extrémité dilatée des doigts et des orteils est garnie en-dessus, sur chaque lobe, d'une écaille agrandie unique chez *Ph. pictus*, et de petites écailles semblables à celles du reste du doigt chez *Ph.* (*Diplodactylus*) *robustus*. Or, nous croyons que Peters a commis une erreur et que cette écaille unique qu'il a décrite et figurée (*Reise nach Mossambique*, Reptilien und Amphibien, p. 29, Pl. V, fig. 1) sur les lobes terminaux des doigts n'existe pas. Aucun herpétologiste, que nous sachions, n'a retrouvé *Ph. pictus* ainsi caractérisé, ni le Dr Boettger (dont *Ph. oviceps* n'est probablement rien autre que l'espèce de Peters), ni Günther, ni Boulenger, qui cependant ont observé de nombreux Reptiles de Madagascar. J'ai indiqué récemment (1) la disposition des écailles sur les lobes terminaux des doigts chez les spécimens du Muséum rapportés à *Ph. pictus* et dont tous les autres caractères concordent effectivement avec ceux de cette espèce ; jusqu'à preuve du contraire, nous les considérerons, de même que *Diplodactylus robustus*, comme des représentants de *Ph. pictus*.

12. *Phyllodactylus porogaster* Boulgr (a).

Quatre spécimens d'Isaka et d'Andrahomana.

(*a*) M. Boulenger (*Ann. Mag. Nat. Hist.*, Sér. 6, vol. XVII, p. 446) range cette espèce dans le genre *Diplodactylus* Gray ; mais ce genre nous paraît devoir être rejeté pour les raisons suivantes :

C'est à Gray que l'on doit les deux genres *Phyllodactylus* (2) et *Diplodactylus* (3). M. Boulenger les a conservés dans son catalogue des Lacertiens du British Museum, mais il en a formulé autrement les caractères différenciels, ce qui conduit parfois à ce singulier résultat, que telle espèce se range dans l'un ou l'autre de ces genres suivant que, pour la déterminer génériquement, on prend pour guide l'un ou l'autre des deux naturalistes que je viens de nommer. Ainsi, *Diplodactylus porogaster*

(1) *Bull. Soc. Philom.*, 9e série, t. II, p. 103, 1899-1900.
(2) *Spicilegia Zoologica*, p. 3 (1830).
(3) *Proc. Zool. Soc.* 1832, p. 40.

Digitized by Google

13. *Ebenavia inunguis* Boettger.

Deux spécimens, mâle et femelle, d'Andrahomana. Le type spécifique est originaire de Nossi-Bé.

14. *Hemidactylus mabouia* Mor. de J.

Six spécimens d'Isaka, du pays des Antandroy Nord et de Fort-Dauphin.

15. *Lygodactylus madagascariensis* Boettger.

Un spécimen d'Andrahomana.

16. *Geckolepis typica* Grand., var. *anomala*.
Pl. I, fig. 2.

Cette variété de *Geckolepis typica*, si toutefois ce n'est qu'une

Boulgr serait un *Phyllodactylus* pour Gray. *Phyllodactylus brevipes* Mocq. est un Diplodactyle si l'on s'en rapporte à la diagnose de ce genre donnée par Gray (*Catal. of Lizards in the Brit. Mus.*, p. 148, 1845) ; au contraire, en se conformant aux données de M. Boulenger (*Cat. Liz. Br. Mus.*, 2e éd., I, p. 7 et 76, 1885), c'est dans le genre Phyllodactyle qu'il doit être rangé, à raison de la grande écaille qui recouvre en dessus, de chaque côté, la dilatation terminale des doigts. De même les espèces suivantes, rapportées par Gray au genre Diplodactyle : *Diplodactylus ocellatus* Gray, *D. lineatus* Gray, *D. gerrhopygus* Wiegmann, sont considérées par M. Boulenger comme appartenant au genre *Phyllodactylus*.

D'autre part, *Ph. Stumpffii* Boettgr et *Ph. Bastardi* Mocq., avec leur pholidose hétérogène seraient, d'après Gray, des Phyllodactyles, tandis que l'écaille que porte en dessus l'extrémité dilatée des doigts, un peu agrandie sans doute, mais beaucoup moins que chez *Ph. brevipes* et surtout chez *Ph. macrodactylus* Boulgr, et associée à d'autre écailles plus petites, laisse dans l'incertitude sur la nature générique de ces espèces si l'on s'en rapporte à la méthode de classification de M. Boulenger. *Ph. pictus* Peters (*Diplodactylus robustus* Boulgr) offre les mêmes difficultés.

En réalité, les genres *Phyllodactylus* et *Diplodactylus* tels que les définit M. Boulenger, sont différents de ceux établis sous les mêmes dénominations par Gray, d'où résulte la confusion que je viens de signaler.

Il n'est pas contestable que la caractéristique de ces deux genres, telle que Gray l'a énoncée, ne soit basée sur des différences de peu de valeur : ni la forme convexe ou plate avec extrémité arrondie ou carrée des disques sous-digitaux terminaux, ni une pholidose homogène ou hétérogène ne peuvent être considérées comme des caractères génériques, d'autant plus que la forme convexe de ces disques n'accompagne pas toujours une pholidose homogène ni la forme plate une pholidose hétérogène. M. Boulenger rejeta avec raison cette caractéristique des deux genres *Phyllodac-*

Digitized by Google

variété, se distingue du type spécifique en ce qu'elle est dépourvue des deux paires d'écailles agrandies qui, chez celui-ci, bordent en arrière, de chaque côté de la ligne médiane, la mentonnière et les inféro-labiales (Pl. I, fig. 1) ; ces dernières plaques sont immédiatement suivies d'une rangée en fer à cheval d'écailles très petites

tylus et *Diplodactylus* ; mais celle qu'il établit sur la présence ou l'absence, sur la face dorsale de la dilatation terminale des doigts, d'écailles fortement différenciées de celles de la partie basilaire ne nous paraît pas mieux fondée, par la raison que la disposition des écailles sur la partie dilatée des doigts est sujette à trop de variations. Parfois, en effet, une grande écaille, variable dans sa forme et ses dimensions relatives, en occupe presque toute l'étendue, comme chez *Ph. macrodactylus* Boulgr, *Ph. porphyreus* Daud., *Ph. brevipes* Mocq., etc. ; mais elle peut se réduire, comme chez *Ph. Stumpffii*, *Ph. Bastardi*, *Ph. Sancti-Johannis*, à une écaille agrandie située au bord externe de la dilatation digitale, ou, comme chez *Ph. pictus* (*Dipl. robustus*), à son bord interne, le reste de la surface dilatée du doigt étant recouvert de petites écailles non différenciées de celles qui garnissent la partie basilaire des doigts. Que cette grande écaille, que nous avons vue séparée de la gaîne de la griffe par 3 rangs de petites écailles chez *Ph. Bastardi* (*Bull. Soc. Phil.*, 9e sér., t. II, p. 101, 1899-1900), se subdivise en 2 ou 3 segments, et toute la face supérieure de la dilatation terminale des doigts sera couverte d'écailles semblables à celles du reste de cette face, comme chez les Diplodactyles tels que les définit M. Boulenger. On ne peut vraiment fonder un genre sur un caractère aussi fugace et d'aussi médiocre importance.

A l'exemple des auteurs de l'*Erpétologie générale*, nous rejetons le genre *Diplodactylus*, dont les espèces prendront place dans le *Phyllodactylus*, lequel peut être caractérisé de la manière suivante :

Tous les doigts pourvus d'une griffe et dilatés à leur extrémité en deux lobes que sépare une scissure médiane, dans laquelle la griffe peut se rétracter, et qui sont l'un et l'autre garnis en dessous d'un disque lamelleux entier.

Ces caractères se retrouvent dans toutes les espèces du genre, à l'exclusion de tous les autres Geckonidés. Les autres caractères, tels qu'une pholidose homogène ou hétérogène ; la présence ou l'absence d'un disque sus-oculaire et d'une rangée de grandes écailles sur le bord sus-orbitaire, d'une rangée d'écailles gulaires agrandies bordant les labiales inférieures, de cils sur la paupière ; l'existence de lamelles simples ou divisés, ou de petits tubercules sous les doigts ; la forme arrondie ou en fente de l'orifice auditif ; les rapports de l'orifice nasal avec la rostrale, etc., se combinent entre eux de façons diverses pour caractériser les espèces et en permettre avec assez de facilité la détermination, sans qu'il soit possible cependant de distinguer parmi ces espèces deux séries de formes pouvant être rapportées à des genres distincts.

Digitized by Google

bordant en avant le repli postmentonnier et auxquelles succèdent les écailles gulaires, qui sont à peine plus petites que les écailles ventrales. Seulement, de chaque côté de la moitié postérieure, rétrécie et tronquée à son extrémité, de la mentonnière, est une écaille triangulaire à côtés interne et externe convexes et qui semble détachée de l'angle postéro-interne de la première inféro-labiale (Pl. I, fig. 2). On compte 32 séries longitudinales d'écailles au milieu du tronc. Comme chez *G. typica*, il y a 8 ou 9 labiales supérieures et 7 inférieures, les unes et les autres allant en décroissant d'avant en arrière, les dernières très petites. La narine s'ouvre entre la première supéro-labiale, la rostrale, une grande nasale interne en contact avec sa congénère sur la ligne médiane et 2 petites nasales postérieures. La rostrale est 2 fois aussi large que haute. Les nasales internes sont bordées en arrière par une rangée transversale de 5 petites écailles.

Gris cendré lavé de brun en dessus; blanc sale sous le ventre.

Un spécimen du pays Androy Nord.

17. *Phelsuma laticauda* Boettger.

Un spécimen de Fort-Dauphin.

18. *Phelsuma mutabilis* Grandidier.

Platydactylus mutabilis Grand.: *Revue et Magasin de Zoologie*, 1869, p. 341.

Phelsuma androyense Mocq. : *Bull. Mus.*, 1901, p. 251.

Tête assez large; museau déprimé, arrondi à son extrémité, d'une longueur égale à une fois et un quart la distance de l'œil à l'orifice auditif, un peu plus court que l'espace interoculaire et non creusé en gouttière; rostrale près de deux fois aussi large que haute, pentagonale, sans scissure à son bord supérieur, qui est le plus étroit; narine ouverte au-dessus de l'extrémité antérieure de la première supéro-labiale, entre une grande nasale antérieure qui la sépare de la rostrale et deux petites nasales postérieures; une seule écaille entre les nasales antérieures; six ou sept labiales supérieures, cinq ou six inférieures; mentonnière très grande, pentagonale; post-mentonnières au nombre de trois de chaque côté, allant en décroissant de dedans en dehors, suivies d'écailles plus petites passant graduellement aux granulations gulaires. Orifice auditif petit, ovalaire, à grand axe à peu près égal au tiers du diamètre de l'œil.

Ecailles dorsales granuleuses, petites, lisses, devenant un peu plus grandes à la partie inférieure des flancs; celles du museau

Digitized by Google

agrandies, bombées, non carénées. Ecailles ventrales hexagonales, lisses et imbriquées, d'une largeur égale à celle de trois granulations dorsales. Queue déprimée à la base, cylindrique dans le reste de son étendue, divisée en dessus en segments assez bien marqués comprenant chacun six verticilles d'écailles lisses plus grandes que celles du tronc; face caudale inférieure pourvue d'une rangée médiane de grandes écailles fortement dilatées transversalement, dont deux plus courtes alternent avec une plus grande. Pores fémoraux et préanaux en une série continue, au nombre de 28 à 30.

M. Alfr. Grandidier, qui a pu observer cette espèce à l'état vivant, lui assigne la coloration suivante : « D'un gris-brun coupé de petites lignes blanches. Queue d'un beau vert tendre ou d'un rouge d'ocre suivant les moments. Abdomen blanchâtre. » Nos spécimens, comme aussi les types spécifiques dans leur état actuel, sont d'un brun plus ou moins sombre sur la face dorsale du tronc et de la queue, tandis que la tête présente sur un fond gris-clair, en dessus et latéralement, quatre rayures noirâtres paires qui se résolvent, sur le tronc, en fines vermiculations ou en petites taches plus ou moins distinctes entremêlées d'ocelles d'un jaune sale très pâle. Ces rayures, qui paraissent constantes et sont d'autant plus apparentes que les animaux sont mieux conservés, ont la disposition suivante, en allant de dehors en dedans : la plus externe part de la commissure buccale, passe sur l'orifice auditif et disparaît à la racine du membre antérieur; une seconde, la plus accusée de toutes, part de la narine, traverse l'œil et s'étend un peu au-delà de l'orifice auditif; une troisième, qui s'unit à la précédente au-devant de l'œil, passe sur la paupière supérieure et se continue plus ou moins loin au-delà de la nuque; la plus interne, située sur le museau, s'unit à sa congénère au niveau du bord postérieur de l'œil en un tronc médian qui disparaît sur le cou. Enfin, une cinquième rayure se voit sous la gorge : elle prend naissance à l'angle latéro-postérieur de la mentonnière, se dirige en dehors et en arrière parallèlement au bord labial et se termine sous l'orifice auditif. La face ventrale est blanchâtre, sans tache. Membres antérieurs et doigts barrés de brun.

Deux spécimens mâles du pays Androy Nord. Le plus grand mesure 44^{mm} de l'extrémité du museau à l'anus; la queue est reproduite. Chez le second, la longueur de la queue, qui est intacte, dépasse de 2^{mm} la distance comprise entre les limites que nous venons d'indiquer.

Digitized by Google

Malgré ces faibles dimensions, qui sont aussi celles des types spécifiques, tous ces spécimens paraissent adultes. *Ph. mutabilis* constitue donc une des plus petites espèces du genre *Phelsuma*.

Cette espèce, que nous avions cru pouvoir, d'après des spécimens assez mal conservés, assimiler à *Ph. madagascariense* Gray (*Bull. Soc. Philom.*, 8e sér. t. VII, 1894-95, p. 94), en diffère par sa rostrale dépourvue de scissure à son bord supérieur; par ses écailles dorsales toutes lisses; par un nombre plus petit de plaques labiales, de pores fémoraux et préanaux; par sa taille beaucoup plus faible et par sa coloration.

19. *Hoplurus cyclurus* Merrem.

Cinq spécimens d'Andrahomana et du pays Androy Nord (Behara, Bekitro, Imanombo).

20. *Hoplurus quadrimaculatus* A. Dum.

Un spécimen du pays Androy Nord.

21. *Chalarodon madagascariensis* Peters.

Un spécimen d'Andrahomana.

22. *Mabuia Gravenhorstii* D. B.

Cinq spécimens d'Andrahomana, du pays Androy Nord et de Fort-Dauphin.

23. *Mabuia elegans* Peters

Six spécimens d'Ambovombé (pays des Antandroy Sud), du pays des Antandroy Nord et de Fort-Dauphin.

24. *Mabuia aureopunctata* Grand.

Un spécimen du pays des Antandroy Nord.

25. *Pygomeles trivittatus* Boulgr.

Un spécimen d'Andrahomana (1).

26. *Scelotes melanopleura* Günther.

Un spécimen de Fort-Dauphin.

27. *Sepsina ornaticeps* Boulgr.

Trois spécimens d'Andrahomana.

(1) Un autre spécimen appartenant à cette espèce vient d'être remis au Laboratoire d'herpétologie par M. le Dr Decorse; il provient des dunes de Bitampy (faux-Cap). Ce scincoïdein se rencontre sous l'écorce des arbres (Dr Decorse).

Digitized by Google

28. *Sepsina macrocerca* Günthr.

Un spécimen à queue partiellement reproduite, provenant du sud de Madagascar, sans spécification de localité.

Cette espèce est voisine de *Sepsina johannæ* Günthr; elle s'en distingue cependant par des membres un peu plus longs, des séries longitudinales d'écailles un peu moins nombreuses (30 chez notre spécimen), par un tronc (partie du corps comprise entre la racine des membres antérieur et postérieur) plus court et par une queue plus longue.

29. *Grandidierina lineata* Mocq.

Bull. Mus., 1901, p. 351.

Cette espèce est dépourvue de membres, comme *Gr. rubrocaudata* Grand., dont elle diffère par son museau moins déprimé et moins étroit; par l'ouverture de la narine au sommet d'une étroite échancrure de la rostrale (comme chez *Gr. fierinensis* Grand.), entre ce bouclier et une petite nasale, sans toucher à la première supéro-labiale; par une frontale un peu plus large que longue (elle est aussi longue que large chez *Gr. rubrocaudata*) (1); par une frénale plus courte; par une mentonnière beaucoup plus grande, enfin, par sa coloration qui est la suivante :

Le dos, d'un gris perle, est parcouru par cinq lignes sombres formées de petits traits anguleux, en zigzag, le plus souvent discontinus, qui s'étendent depuis la nuque jusque sur la base de la queue. Un liseré brun en arc de cercle borde en avant et latéralement les écailles des flancs, en avant seulement les écailles ventrales, tandis que, sur la queue, les écailles sont plus ou moins complètement envahies par la teinte brune.

Deux spécimens du pays Androy sud; deux autres d'Ambovombé, par M. le Dr Decorse.

30. *Typhlops Boettgeri* Boulgr.

Quatre spécimens, dont trois d'Andrahomana.

31. *Polyodontophis torquatus* Boulgr.

Un spécimen de Fort-Dauphin.

(1) Dans le *Bulletin du Muséum*, 1901, p. 252, j'ai dit que chez *Gr. lineata* le bord interne de la susoculaire est convexe ou arqué, et non anguleux; il en est bien ainsi chez le no 01-240, mais c'est par exception : chez 3 autres spécimens il forme un angle qui est reçu dans une échancrure latérale de la frontale comme chez les autres espèces actuellement connues de *Grandidierina*.

Digitized by Google

32. *Dromicodryas Bernieri* D. B.

Cinq spécimens d'Isaka et de Fort-Dauphin.

33. *Tropidonotus lateralis* D. B.

Deux spécimens d'Andrahomana et d'Isaka.

Genre IDIOPHIS Mocq.

Bull. Mus., 1901, p. 252.

Vertèbres postérieures du tronc pourvues d'hypapophyses. Maxillaires dépassant en avant les palatins. Dents maxillaires au nombre de 25 à 27 en série continue, sans crochets sillonnés, les postérieures (6 ou 7) devenant un peu plus longues et plus fortes; les mandibulaires très courtes et égales. Tête courte, peu distincte du cou ; tronc cylindrique ; queue courte. Œil petit, avec une pupille arrondie ; narine ouverte entre 2 nasales et l'internasale ; pas de frénale (1) ; écailles lisses, sans fossette apicale ; sous-caudales divisées.

34. *Idiophis Vaillanti* Mocq.

Pl. I, fig. 3, 3 *a-b*.

Bull Mus., 1901, p. 352.

Tête courte, peu distincte du cou ; tronc cylindrique, modérément allongé ; queue courte.

Rostrale beaucoup plus large que haute, légèrement renversée sur le museau; internasales plus larges que longues, plus courtes que les préfrontales ; frontale plus longue que large, plus longue que sa distance de l'extrémité du museau, notablement plus courte que les pariétales, hexagonale, les côtés latéraux les plus longs, sensiblement rectilignes et un peu obliques de dehors en dedans et d'avant en arrière. Narine ouverte entre deux nasales et l'internasale, la nasale postérieure en contact en arrière par une extrémité anguleuse avec l'unique préoculaire, qui est très largement séparée de la frontale. Œil petit, à pupille arrondie, en contact avec la troisième et la quatrième supéro-labiale ; deux postoculaires sensiblement égales ; temporales 1 + 2, l'antérieure longuement anguleuse en arrière (comme la nasale postérieure), touchant seulement à la postoculaire inférieure ; 7 labiales supérieures, la sixième la plus grande; 10 labiales inférieures, dont les 4 antérieures sont en contact avec les sous-mandibulaires antérieures, la 5e très grande, les 5 dernières petites. Les sous-mandibulaires (ou

(1) C'est la seule forme, parmi les Colubridés jusqu'ici connus de Madagascar, qui soit dépourvue de frénale.

Digitized by Google

postmentonnières) sont courtes ; les postérieures, plus courtes que les antérieures, sont en contact sur la ligne médiane ; 4 ou 5 écailles gulaires impaires et irrégulièrement disposées les séparent des gastrotèges.

Ecailles du tronc lisses, sans fossettes apicales, plus ou moins régulièrement hexagonales, aussi larges que longues sur les flancs, disposées en dix-sept séries longitudinales ; gastrotèges, 221 (♀) à 236 (♂) ; anale et urostèges divisées, celles-ci au nombre de 44 (♀) à 49 (♂).

Le dessus de la tête est brun. Une bande médio-dorsale un peu plus sombre, d'une largeur de six écailles dans le tronc, s'étend depuis la nuque jusqu'à l'extrémité de la queue ; une raie noire en renforce les bords et le milieu jusqu'au niveau de l'anus. Une autre bande sombre de la largeur de deux écailles, séparée de la première par une bande blanche (jaune?) de même largeur, très atténuée sur les côtés de la queue, passe sur les écailles de la 3e et de la 4e rangée et se trouve également bordée inférieurement par une raie noire qui part de l'œil. La lèvre supérieure est blanche (jaune?) de même que la face ventrale ; mais celle-ci est ornée de chaque côté, à une distance à peu près égale de la ligne médiane et de l'extrémité des gastrotèges, d'une rangée longitudinale de taches noires arrondies ou ovalaires, une paire sur chacune de ces plaques, qui peuvent se continuer jusqu'à l'extrémité de la queue, avec des taches transversales intermédiaires plus ou moins accusées.

Deux spécimens, mâle et femelle, le premier de Fort-Dauphin, l'autre d'Isaka. Le mâle a une longueur totale de 620mm, dont 88 (soit un peu moins que le septième) pour la queue. Ces dimensions s'élèvent respectivement chez la femelle à 608 et 74mm.

Par sa dentition, par l'aspect général du corps, par sa pupille arrondie, cette forme se rapproche de la précédente et de quelques autres particulières à Madagascar, que M. Boulenger rapporte au genre *Tropidonotus*.

35. *Stenophis Gaimardi* Schlegel.

Un spécimen du sud de Madagascar, sans indication de localité.

36. *Ithycyphus miniatus* Schlegel.

Un spécimen mâle d'Andrahomana.

37. *Eteirodipsas colubrina* Schlegel.

Quatre spécimens d'Andrahomana, du pays Androy Nord et de Fort-Dauphin.

Digitized by Google

38. *Langaha cristagalli* D. B.

Un spécimen d'Andrahomana, en mauvais état.

39. *Langaha Alluaudi* Mocq.
Pl. I, fig. 4, 4 *a-b*.

Bull. Mus., 1901, p. 253.

Tête étroite et allongée ; corps cylindrique, un peu comprimé ; queue très longue.

Museau terminé par un appendice foliacé couvert en dessus d'écailles lisses et allongées, et dont les bords latéraux se recourbent en bas de manière à former une large gouttière renversée, garnie, sur ses bords et à l'extrémité libre, de longues écailles triangulaires formant des dentelures ; la longueur de cet appendice, depuis le bord antérieur de la nasale, égale la distance de ce même bord au bord postérieur de la postoculaire placée à la hauteur du centre de l'œil ; sous sa base est située la rostrale, qui a la forme d'un croissant. Pas d'internasales ni de préfrontales distinctes. Frontale étroite, deux fois aussi longue que large, plus courte que les pariétales. Trois susoculaires, séparées de l'œil par trois petites écailles entre les deux antérieures desquelles et la susoculaire moyenne se trouve intercalée une écaille conique, comprimée, à extrémité obtuse, qui se dresse en forme de corne en se dirigeant en haut et un peu en dehors. Nasale entière, ovalaire, plus longue que haute, percée en son milieu par la narine ; frénale deux fois aussi longue que haute, à bord supérieur convexe ; deux préoculaires, l'inférieure de beaucoup la plus petite, séparée de la frénale par une petite écaille ou par la préoculaire supérieure ; 3 postoculaires ; temporales petites, au nombre de 3 + 3 ou 3 + 4, semblables aux écailles du tronc, plus ou moins distinctement carénées ; 8 labiales supérieures, la 4e et la 5e bordant l'œil, la 6e la plus longue : l'œil se trouve ainsi entouré par un cercle d'écailles formé en avant par les 2 préoculaires, en arrière par les 3 postoculaires, en haut par les 3 écailles surciliaires qui le séparent des susoculaires et en bas par la 4e et la 5e supéro-labiale. Deux paires seulement de sous-mandibulaires, les antérieures, les plus longues et les plus larges, en contact avec les 5 premières inféro-labiales.

Ecailles du tronc en 19 rangées longitudinales, toutes assez fortement carénées, sans fossettes apicales (1) ; 153 gastrostèges ; anale divisée ; 150 urostèges doubles.

(1) Suivant M. Boulenger (*Cat. Snakes*, t. III. p. 36), les écailles sont pourvues de fossettes apicales dans le genre *Langaha* : je n'en trouve chez aucune des espèces actuellement connues.

Digitized by Google

La teinte générale est un gris cendré, devenant plus sombre sur le museau et la face inférieure de la tête. Des bandes transversales saupoudrées de brun, en général un peu plus étroites que les intervalles qui les séparent, descendent sur les flancs, en alternant le plus souvent avec celles du côté opposé sur la ligne médio-dorsale ; elles deviennent très irrégulières sur la queue.

Un spécimen femelle d'Andrahomana, mesurant 961mm de longueur totale, dont 400 pour la queue (1).

40. *Mimophis mahfalensis* Grand.

Cinq spécimens des deux sexes provenant d'Andrahomana, d'Isaka et du pays Androy Nord.

41. *Rana madagascariensis* D. B.

Un spécimen mâle de Fort-Dauphin.

42. *Rana labrosa* Cope.

Un spécimen d'Andrahomana.

43. *Mantidactylus madagascariensis* A. Dum.

Lymnodytes madagascariensis A. Dum. : *Ann. Sc. nat.*, Zool. (3), t. XIX, p. 157 (1854).

Rana inguinalis Boulgr : *Cat. Batr. Sal.*, p. 67, Pl. III, fig. 3 (1882).

Rana madagascariensis Boettger : *Katal. Batrachier-Samml. Mus. Senckenb. Ges.*, p. 13 (1892).

Cette espèce est pourvue d'une phalange additionnelle et doit être rapportée au genre *Mantidactylus*. On remarquera toutefois que la phalange terminale n'a pas une forme en T et qu'elle est seulement un peu dilatée à son extrémité, ou étranglée en son milieu, comme chez *M. Grandidieri* Mocq., *M. piger* Mocq. et les espèces suivantes.

44. *Mantidactylus biporus* Boulgr.

Phalange terminale dilatée à son extremité libre, non en forme de T. Glande fémorale dépourvue de pore central.

Un spécimen femelle mesurant 31mm de l'extrémité à l'anus. Il provient d'Isaka.

45. *Mantidactylus lugubris*, A. Dum.

Un spécimen provenant d'Isaka et mesurant 34mm de l'extrémité du museau à l'anus.

(1) Un second spécimen, capturé dans la brousse épineuse près de Béhara, vient d'être remis au Laboratoire d'herpétologie par M. le Dr Decorse.

Digitized by Google

Ce spécimen diffère du type spécifique en ce qu'il a le museau plus étroit et un peu plus saillant, que l'espace interorbitaire est plus large que la paupière supérieure (et non plus étroit) et que le tympan est plus petit et moins rapproché de l'œil.

La phalange terminale est un peu élargie à son extrémité, mais non en T.

46. *Mantidactylus albofrenatus*, Müller.

Rana albofrenata Müller: *Verhandl. d. naturf. Ges. zu Basel*, vol. X, p. 197, Pl. III, fig. 1 (1892).

Mantidactylus albofrenatus, Boulgr.: *Ann. Mus. Nat. Hist.* (6)., vol. XV, p. 450 (1895).

Rhacophorus melanopleura Mocq.: *Bull. du Mus.*, 1901, p. 253.

Cette espèce est représentée par un seul spécimen que j'avais tout d'abord (*loc. cit.*) rapporté au genre *Rhacophorus*, d'après la forme de la dernière phalange, qui m'avait paru bifurquée. Mais cette phalange est seulement un peu dilatée à son extrémité, comme chez les espèces précédentes de Mantidactyles, et n'est ni bifurquée ni en T. Notre spécimen doit donc être rangé dans ce même genre *Mantidactylus* et nous paraît devoir être assimilé à *M. albofrenatus* Müller malgré les différences suivantes :

Le tympan est plus grand (presque aussi grand que l'œil, et non les deux tiers de cet organe);

L'espace interorbitaire est plus large que la paupière supérieure;

Les tubercules sous-articulaires sont ovalaires et bien développés;

Il y a un petit tubercule métatarsien externe, qui paraît manquer chez le type spécifique, puisqu'il n'est pas mentionné dans la description de Müller;

L'articulation tibio-tarsienne dépasse un peu l'extrémité du museau;

Sous la cuisse est une glande ovalaire allongée et bien marquée, qui fait défaut chez l'individu décrit par Müller;

Enfin, la face dorsale est lisse et non granuleuse.

La coloration est à peu près la même, je signalerai cependant, sous la gorge et la moitié antérieure de l'abdomen, la présence d'une ligne médiane d'un blanc pâle.

Bien que quelques-unes de ces différences aient une certaine valeur, il ne me paraît pas possible de conserver l'espèce *M. melanopleura*.

Notre spécimen provient de Fort-Dauphin et mesure 27mm de l'extrémité du museau à l'anus.

Digitized by Google

47. *Rhacophorus miniatus n. sp.*

Pl. II, fig. 1.

Forme svelte ; tête plus large que le corps, membres grêles.

Museau tronqué, d'une longueur égale à celle de l'orbite, la narine étant ouverte latéralement près de son extrémité ; canthus rostralis distinct ; région frénale concave, modérément oblique ; espace interorbitaire beaucoup plus large que la paupière supérieure ; tympan bien visible, d'un diamètre égal à la moitié de celui de l'œil, assez voisin de ce dernier ; dents vomériennes en deux petits groupes situés en arrière des narines internes, dirigés transversalement et très rapprochés de la ligne médiane. Doigts à disques terminaux plus petits que le tympan, le second dépassant notablement le premier, les deux externes au tiers palmés ; orteils aux deux tiers palmés, terminés par des disques encore plus petits que ceux des doigts ; tubercules sous-articulaires peu saillants ; un tubercule métatarsien interne ovalaire assez allongé ; pas de tubercule externe. Le membre postérieur étant dirigé en avant, l'articulation tibio-tarsienne atteint l'extrémité du museau.

Peau lisse en dessus et sous la gorge, granuleuse sous le ventre et sous les cuisses.

Face dorsale du corps et des membres rouge cerise ponctué de noir. Une ligne de ces ponctuations, un peu concave en avant, se voit entre les yeux ; une seconde, située en arrière de la première et à courbure plus accusée, s'étend d'un œil à l'autre en passant sur l'occiput. La face inférieure est d'un blanc grisâtre, passant à une teinte couleur de chair sous les membres ; des barres brun sombre bien distinctes sur les tibias, où elles sont au nombre de cinq ou six, moins accentuées sur le tarse.

Un spécimen capturé dans la forêt entre Isaka et la vallée d'Ambobo, d'une longueur égale à 29^{mm} de l'extrémité du museau à l'anus.

48. *Rhacophorus femoralis* Boulgr.

Un spécimen de la forêt de Tanala, au centre-sud de Madagascar.

49. *Rhacophorus brachychir* Boettger.

Un spécimen adulte et deux jeunes provenant, le premier, de Fort-Dauphin, les deux derniers d'Isaka.

Le plus grand de ces jeunes mesure 21^{mm} de l'extrémité du museau à l'anus, l'autre 18 seulement. Comme ils viennent à peine de quitter l'état larvaire, ils ne présentent pas les caractères de l'espèce avec autant d'évidence que les adultes. Ainsi, le plus petit

Digitized by Google

est encore dépourvu de dents vomériennes, et ces dents, chez l'autre spécimen, semblent dirigées plutôt transversalement qu'obliquement. Ainsi encore, l'appendice cutané que l'on observe, chez l'adulte, au coude et au talon, manque chez le premier et passerait aisément inaperçu chez le second.

En revanche, les deux larges raies brillantes qui vont de l'œil au bord labial en se dirigeant obliquement, l'une en avant, l'autre en arrière, sont d'un beau blanc d'argent. Elles ont complètement disparu chez l'adulte.

Le type spécifique est originaire de Nossi-Bé, et MM. Alluaud et Belly en ont capturé un assez grand nombre d'individus sur la montagne d'Ambre (1). La présence de cette espèce dans le sud de Madagascar permet de croire qu'elle existe entre ces points extrêmes ; cependant, je ne sache pas qu'elle ait jamais été signalée dans l'intérieur de l'île.

50. *Rhacophorus anceps* n. sp.

J'hésite à donner un nom à ce *Rhacophorus* qui, à raison de son jeune âge, est encore dépourvu de dents vomériennes. Il me semble, toutefois, qu'on peut le reconnaître aux caractères suivants :

Museau court, de la longueur du diamètre horizontal de l'orbite, obtus à son extrémité ; narine ouverte plus près de celle-ci que de l'œil ; canthus rostralis mousse ; région frénale modérément oblique et un peu concave ; espace interorbitaire plus large que la paupière supérieure ; tympan peu distinct, petit, environ le tiers du diamètre de l'œil. Doigts terminés par des disques grands comme le tympan, le premier sensiblement plus grêle et plus court que le second, les deux externes au tiers palmés ; orteils à disques plus petits que ceux des doigts, largement palmés, à l'exception du quatrième ; tubercules sous-articulaires bien développés ; un tubercule métatarsien interne peu saillant, sans tubercule externe. Le membre postérieur étant dirigé en avant, l'articulation tibio-tarsienne atteint la narine.

Face dorsale et gorge lisses ; face ventrale et face inférieure des cuisses granuleuses.

Toutes les parties supérieures sont d'un brun olive, plus clair sur les membres, qui sont barrés de brun et présentent, surtout sur le tibia et la face externe du tarse, des ponctuations blanc grisâtre. Deux larges raies d'un blanc pâle partent de l'anus, suivent les côtés du dos, passent sur la paupière supérieure et vont

(1) *Bull. Soc. Philom.* (8), t. VII, p. 131 (1894-95).

Digitized by Google

se réunir à l'extrémité du museau. Toutes les parties inférieures, de même que la lèvre supérieure, sont d'un brun pâle uniforme.

Un seul spécimen de Fort-Dauphin, mesurant 18 mm. de l'extrémité du museau à l'anus.

51. *Megalixalus madagascariensis*, D. B.

Trois spécimens de Tamatave.

52. *Megalixalus Boettgeri* n. sp.
Pl. II, fig. 2.

Museau court, arrondi, de la longueur du diamètre horizontal de l'œil, narine ouverte latéralement près de son extrémité; canthus rostralis obtus; région frénale modérément oblique, non concave, tympan indistinct; espace interorbitaire presqne deux fois aussi large que la paupière supérieure, qui présente à son angle postérieur un lobe arrondi mobile, dirigé en bas, et, à son angle antéro-supérieur, une petite scissure n'intéressant que la couche superficielle de la paupière. Doigts palmés à la base, le premier plus court que le second; orteils presque complètement palmés, terminés, comme les doigts, par de petits disques; tubercules sous-articulaires petits, arrondis, assez saillants; un tubercule métatarsien interne en ovale allongé, peu saillant, sans tubercule externe. Le membre postérieur étant dirigé en avant, l'articulation tibio-tarsienne atteint le bord antérieur de l'œil.

Face dorsale, gorge et face inférieure des cuisses lisses, face ventrale chagrinée, non granuleuse.

Chez l'un des deux spécimens que nous possédons, la face dorsale de la tête et du tronc, comme aussi de l'avant-bras, du tibia et du tarse est d'un vert pâle uniforme (1), avec une légère bordure brune sur les membres et le bord supérieur de l'anus; une ligne d'un brun plus sombre part de la narine, suit le canthus rostralis, puis le bord externe de la paupière, jusques et y compris le lobe qui la termine. Chez l'autre spécimen, toutes ces parties sont brun olive, sans bordure plus sombre sur les membres. La face inférieure tout entière, le bras et la cuisse ont une teinte couleur de chair; mais cette teinte est très claire et lavée de jaune chez le premier, tandis qu'elle l'est de brun chez le second.

Ces deux spécimens, dont le premier est une femelle, proviennent d'Isaka et mesurent respectivement 27 et 29mm de l'extrémité du museau à l'anus.

(1) Actuellement, après un long séjour dans l'alcool, la teinte est d'un vert bleuâtre sale.

Digitized by Google

Je dédie cette espèce au sympathique Professeur O. Boettger, à qui l'on doit la connaissance de nombreux Reptiles et Batraciens de Madagascar.

53. *Mantella Cowani* Boulgr.

Un spécimen de Fort-Dauphin.

54. *Dyscophus Alluaudi* Mocq.

Pl. II, fig. 3.

Bull. Mus., 1901, p. 254.

Tête déprimée, beaucoup plus large que longue; museau tronqué, très court, plus court que l'espace interorbitaire, qui est presque deux fois aussi large que la paupière supérieure ; narine ouverte latéralement plus près de l'extrémité du museau que de l'œil ; canthus rostralis bien marqué ; région frénale oblique, concave ; tympan indistinct. Dents vomériennes en deux longues séries transversales en arrière des narines internes, presque en contact sur la ligne médiane, de chaque côté de laquelle elles décrivent une courbe convexe en arrière. Doigts libres, très courts, le second plus long que le premier ; un tubercule métacarpien interne ovalaire assez saillant. Orteils courts, également libres ; tubercules sous-articulaires peu développés ; tubercule métatarsien interne semblable au tubercule métacarpien, légèrement plus long ; pas de tubercule externe.

Le membre postérieur étant dirigé en avant, l'articulation tarso-métatarsienne atteint l'œil.

Dos finement granuleux ; face ventrale et face inférieure des cuisses lisses. Un repli transversal (absent chez *D. Grandidieri* Boulgr et *D. beloensis* Mocq. (1)), convexe en avant, s'étend d'un côté à l'autre, en passant un peu en arrière du bord postérieur de la paupière, et rejoint à ses extrémités un repli plus épais bordé de noir qui va de l'œil au membre supérieur (comme chez *D. antongilii* Grand.).

Gris sombre en-dessus, plus clair inférieurement ; dessus du museau brun. Deux bandes latéro-dorsales brunes, irrégulières et disparaissant sur les flancs, se réunissent entre les yeux en une grande tache qui envoie une large barre au bord libre de la paupière. Une bande transversale noire se voit à l'aine, une seconde un peu en arrière, et qui lui est presque parallèle, sur la racine du membre postérieur ; une barre sombre peu apparente sur l'avant-bras et le tibia ; nombreuses taches brunes sur les parties latérales

(1) Voir ci-dessous.

Digitized by Google

de l'abdomen et sur la face supérieure des cuisses ; face postérieure de ces dernières brune, avec des ocelles blanc grisâtre ; face inférieure du tibia et du pied d'un brun sombre.

Un spécimen de Fort-Dauphin, mesurant 46mm. de l'extrémité du museau à l'anus.

Il est à remarquer que chez cette espece, l'orifice de la narine interne est petit et arrondi, bien séparé des dents vomériennes, tandis que chez *D. antongilii*, il est allongé transversalement, et les dents vomériennes, qui offrent sensiblement le même aspect que chez *D. Alluaudi*, en forment le bord postérieur (1).

55. *Mantipus Hildebrandti* Peters.

Sitzungsb. Akad. Wiss. Berlin, 1883, p. 166.

Un spécimen de la forêt du sud de Madagascar, entre Isaka et la vallée d'Ambobo, mesurant 62mm de l'extrémité du museau à l'anus.

Il diffère du type spécifique par un tympan bien distinct, par un fort tubercule métacarpien interne, par la présence d'un repli étendu horizontalement au-dessus du tympan depuis l'angle postéro-supérieur de l'œil au niveau de la racine du membre antérieur ; enfin, par quelques particularités de coloration.

Notre spécimen, en effet, n'est pas d'un brun noirâtre uniforme : cette teinte offre des nuances.

La face dorsale est d'un brun sombre, la région temporale noire,

(1) Dans un précédent travail : *Nouvelle contribution à la Faune herpétologique de Madagascar* (*Bull. Soc. Philom.*, 9e sér., t. II, p. 111, 1900), j'ai rapporté avec doute à *Dyscophus insularis* Grand., un spécimen provenant des environs de Belo, tout en signalant les différences qui le séparaient de cette espèce et de *D. Grandidieri* Boulgr. Un spécimen de cette dernière forme récemment envoyé au Muséum par M. le Dr Decorse est venu m'éclairer sur la valeur de ces différences. Notre *Dyscophus* de Belo n'appartient ni à l'une ni à l'autre de ces deux espèces, pas plus qu'à *D. Alluaudi* et doit être considéré comme constituant le type d'une espèce nouvelle, *D. beloensis*, dont voici les caractères :

Dyscophus beloensis n. sp.
Pl. II, fig. 4.

Tête plus large que longue ; museau arrondi, un peu plus court que le diamètre horizontal de l'œil ; narine ouverte plus près de l'extrémité du museau que de l'œil ; canthus rostralis obtus ; tympan indistinct ; espace interorbitaire une fois et demie aussi large que la paupière supérieure ; dents vomériennes en arrière des narines internes, disposées en deux groupes transversaux sensiblement rectilignes et nettement séparés sur la ligne médiane. Doigts libres, relativement longs, le premier plus court que le second ; un petit tubercule métacarpien ; orteils au tiers palmés, les trois dernières phalanges du 4e libres ; tubercules sous-articulaires bien accusés ; tubercule métatarsien interne très développé, comprimé,

Digitized by Google

les flancs gris bleuâtre, la face ventrale brun marron avec de petites taches fauves qui existent aussi sur les lèvres. Une bande grisâtre s'étend d'un œil à l'autre. L'aîne est marquée d'un trait noir qui remonte en haut et en avant jusqu'à l'os iliaque, en s'élargissant en forme de massue; enfin, quelques barres noires étroites se voient sur les membres postérieurs.

56. *Platyhyla verrucosa* n. sp.
Pl. II, fig. 5.

Tête très déprimée, notablement plus large que longue; museau arrondi, très court, dépassant à peine le diamètre horizontal de l'œil, égal à la largeur de l'espace interorbitaire qui est beaucoup plus large que la paupière supérieure; narine légèrement plus rapprochée de l'extrémité du museau que de l'œil, s'ouvrant latéralement; canthus rostralis obtus; tympan peu distinct. Langue large et allongée, entière, libre en arrière; dents vomériennes disposées sur deux lignes étendues obliquement, derrière les narines internes, depuis le niveau du bord externe de ces orifices jusqu'à la ligne médiane où elles se recourbent en arrière, en formant un angle obtus ouvert en avant, et ne sont séparées que par un espace étroit. Doigts palmés à la base, le premier beaucoup plus court que le second, terminés par de grands disques tronqués, celui du troisième doigt, le plus grand, pouvant recouvrir l'œil tout entier; un

tranchant; pas de tubercule externe. Le membre postérieur étant dirigé en avant, l'articulation tarso-métatarsienne dépasse légèrement la racine du membre antérieur.

Face dorsale finement chagrinée; face inférieure lisse, granuleuse sous les cuisses. Un repli allant de l'œil au membre antérieur à peine indiqué; pas de repli latéral ni de repli transversal post-céphalique.

Face dorsale d'un brun sombre uniforme, avec une étroite bande latérale un peu plus claire, mais peu distincte, allant de l'œil à l'aîne. Face inférieure d'un gris lavé de brun.

Un seul spécimen mesurant 38 mm. de l'extrémité du museau à l'anus.

Cette espèce diffère de *D. insularis* en ce qu'elle est dépourvue de repli transversal postcéphalique et de replis dorso-latéraux; que le repli allant de l'œil à l'épaule est à peine indiqué; que le membre postérieur est plus court et les orteils plus palmés; enfin que la peau est finement chagrinée en dessus, sans granulations sur les flancs et sous l'abdomen.

Elle se distingue, d'autre part, de *D. Grandidieri* par les particularités suivantes: la narine est plus rapprochée de l'extrémité du museau que de l'œil (et non à égale distance de l'un et de l'autre); les dents vomériennes sont plus nettement séparées sur la ligne médiane; l'espace interorbitaire est plus grand; le premier doigt est plus court que le second; le membre postérieur est également plus court; il n'y a pas de repli glandulaire latéro-dorsal, et le repli allant de l'œil à l'épaule est à peine indiqué; enfin, la coloration est différente.

Digitized by Google

grand tubercule métacarpien interne ovalaire, un peu comprimé. Orteils au tiers palmés, terminés par des disques plus petits que ceux des doigts. Tubercules sous-articulaires et tubercule métatarsien interne peu saillants, celui-ci allongé, les premiers circulaires, déprimés.

Le membre postérieur étant dirigé en avant, l'articulation tibio-tarsienne atteint le tympan.

Face dorsale de la tête et du tronc couverte de tubercules verruqueux de toutes grandeurs, plus petits et plus serrés sur le museau.

Teinte sombre en dessus, avec espaces irréguliers plus clairs; face ventrale jaune sale, mouchetée de brun en arrière; membres et doigts traversés en dessus par de larges barres brun noirâtre bien marquées.

Deux spécimens de Fort-Dauphin, le plus grand mesurant 58 mm de l'extrémité du museau à l'anus; l'autre, encore jeune, 34.

Cette description concorde presque dans tous ses points avec celle de *Platyhyla grandis* Boulenger (1) et je ne vois d'autres différences essentielles à signaler que celles-ci :

Les dents vomériennes s'étendent en dehors jusqu'au bord externe des arrière-narines, au lieu de s'arrêter à l'angle interne; la face dorsale tout entière est couverte de tubercules verruqueux, et non lisse; l'espace interorbitaire est plus large; enfin les membres, surtout les postérieurs, sont nettement barrés de brun noirâtre.

RECTIFICATION

Zonosaurus longicaudatus Mocq. (*Bull. Soc. Phil.*, 9e sér., t. II, p. 106. 1899-1900) = *Z. Boettgeri* Steind. (*SB. Akad. Wien*, 1891, p. 299).

EXPLICATION DES PLANCHES

Planche I

Fig. 1. *Geckolepis typica* Grand.
2. — — var. *anomala*, n.
3, 3a-b. *Idiophis Vaillanti* Mocq.
4, 4a-b. *Langaha Alluaudi* Mocq.

Planche II

Fig. 1. *Rhacophorus miniatus* n. sp.
2. *Megalixalus Boettgeri* n. sp.
3. *Dyscophus Alluaudi* Mocq.
4. — *beloensis* n. sp.
5. *Platyhyla verrucosa* n. sp.

(1) *Ann. Mag. Nat. Hist.* (5), t. IV, p. 247, 1889.

Sorti des presses en avril 1902.

Digitized by Google

RECHERCHES SUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'APPAREIL CONDUCTEUR DANS LA RACINE DES ÉQUISÉTACÉES

par G. CHAUVEAUD

Les tubes criblés de la racine des Prêles présentent dans leur forme et leur disposition des caractères très marqués qui les ont fait reconnaître depuis longtemps. Ils ont été en particulier indiqués très exactement par mon excellent maître M. Van Tieghem dans les mémoires si importants qu'il a consacrés à la racine (1). Mais leur mode de formation n'a pas été décrit. Dans la présente note nous nous proposons de le faire connaître en suivant le développement de la racine à partir de la cellule initiale.

Nous laisserons complètement de côté tout ce qui est produit par le segment externe de la cellule initiale, n'ayant qu'à confirmer au sujet de la coiffe les résultats déjà publiés. En ce qui concerne l'écorce et la stèle, nous aurons à modifier sur quelques points la description, d'ailleurs si remarquable, donnée par Nägeli et Leitgeb (2).

Premier Type (3).

Prenons pour premier exemple une radicelle très grêle, dont le développement, simplifié par la réduction du nombre de ses éléments, est plus facile à suivre. Chacun des trois segments internes issus de la cellule apicale, au lieu de se diviser par une cloison longitudinale plus ou moins radiale comme dans les Fougères, se divise par une cloison tangentielle (*a*. fig. 1) en une portion interne ou stélique, et une portion externe ou corticale. C'est seulement après cette séparation que chaque segment cortical se dédouble par une cloison longitudinale radiale (*b*, fig. 1) en deux parties égales, ce qui donne six segments corticaux semblables. Dans

(1) Ph. Van Tieghem, recherches sur la symétrie de structure des plantes vasculaires, *Ann. des Sc. nat.*, 5e série, t. XIII, p. 76. — Recherches comparatives sur l'origine des membres endogènes. *Ann. des Sc. nat.*, p. 394.

(2) C. Nägeli et H. Leitgeb : Entstehung und Wachsthum der Würzeln. *Beitrage zur wissenschaftlichen Botanik* (1868, p. 105).

(3) Nous emprunterons nos divers types à la même espèce (*E. ramosissimum*), mais nous les avons retrouvés chez toutes les espèces que nous avons pu étudier : *E. hiemale, limosum, molle, variegatum, maximum*.

Digitized by Google

chacun de ces six segments il se produit d'abord une cloison tangentielle (*c*, fig. 1) vers l'extérieur, puis une cloison tangentielle (*d*, fig. 1) vers l'intérieur, qui subdivisent l'écorce en trois régions.

La région externe demeure simple divisant seulement chacun de ses segments par deux cloisons longitudinales radiales. La région moyenne se dédouble par une cloison tangentielle en deux assises dont l'externe seule divise ses segments par deux cloisons longitudinales radiales. La région interne se dédouble plus tard par une cloison tangentielle (*e*, fig. 2) mais aucun de ses segments ne se divise radialement. Il résulte de ces divers cloisonnements que l'écorce est constituée en définitive par cinq assises dont les trois internes sont formées chacune de six cellules superposées en files radiales. Entre les cellules de ces trois assises, il se produit de très bonne heure des méats. Ceux de l'assise interne demeurent petits, mais les autres grandissent beaucoup, se rejoignent deux à deux, suivant le rayon, et forment des lacunes plus ou moins régulières qui séparent complètement l'une de l'autre les cellules internes de la région moyenne. La paroi des cellules en contact avec ces lacunes présente des épaississements spéciaux sur lesquels je me propose de revenir ailleurs. En même temps que ces lacunes prennent naissance, les plissements qui caractérisent l'endoderme des autres plantes apparaissent sur les cellules externes de la région interne. Tel est le développement de l'écorce. Revenons maintenant à la stèle.

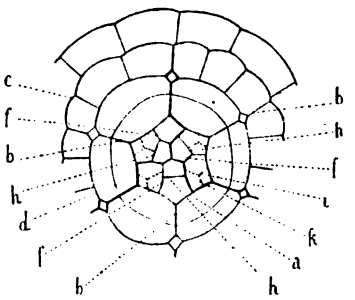


Fig. 1. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).

Premier Type. — Première phase.

a, cloison tangentielle cortico-stélique; *b*, première cloison longitudinale radiale de l'écorce; *c*, première cloison tangentielle de l'écorce; *d*, seconde cloison tangentielle de l'écorce; *f*, cloison longitudinale oblique divisant chaque tiers de la stèle en un petit secteur et un grand secteur; *h*, cloison tangentielle séparant le grand secteur en une cellule centrale et une cellule externe; *i*, cloison longitudinale peu oblique divisant la cellule mère primitive du tube criblé en deux cellules filles de taille inégale; *k*, cloison longitudinale oblique partageant la grande cellule fille précédente en un tube criblé et une cellule annexe. — G. × 330.

Pendant que les segments externes ou corticaux se divisent par des cloisons longitudinales radiales (*b*), les trois segments

Digitized by Google

internes ou stéliques se divisent chacun en deux par une cloison longitudinale oblique (*f*, fig. 1) qui part du milieu de la paroi externe et vient aboutir à la paroi radiale, au tiers de sa longueur comptée en partant du centre. Sur les coupes transversales, on voit alors ces six cellules stéliques, dont les trois grandes réunies au centre alternent avec les trois petites qui en sont séparées..

Cette disposition est semblable à celle de la racine des Fougères en ce qui concerne la stèle, mais la différence profonde que présentent les deux racines, tient à ce que dans les Fougères le cloisonnement radial des trois segments primitifs issus de l'initiale précède le cloisonnement tangentiel qui sépare l'écorce de la stèle, tandis que dans les Prêles c'est l'inverse qui a lieu, le cloisonnement radial suit comme nous l'avons dit, le cloisonnement tangentiel. La séparation plus précoce de l'écorce et de la stèle semble indiquer une indépendance plus grande entre ces deux régions et pour mieux marquer cette indépendance, il s'établit immédiatement une alternance entre les cellules stéliques et les cellules corticales et cette alternance se maintient dans la suite avec une constance et une régularité qui est la caractéristique de la racine des Prêles.

Chez les Fougères au contraire, le cloisonnement radial intéressant à la fois la stèle et l'écorce, non encore séparées, il en résulte que les cellules corticales internes sont superposées très régulièrement aux cellules stéliques. Cette superposition, particulière aux Filicinées, offre un contraste frappant avec l'alternance des Equisétacées.

Ce caractère a beaucoup frappé Nägeli et Leitgeb. Ces auteurs, admettant que la formation des six secteurs précède, comme dans les Fougères, la séparation de la stèle et de l'écorce, ont cherché à expliquer l'alternance des Prêles de diverses manières. Toutefois ils ne furent point satisfaits de leurs explications, et, dans leur description, ils reviennent à plusieurs reprises sur ce point avec une insistance particulière.

Chacun des trois grands secteurs stéliques se subdivise par une cloison tangentielle (*h*, fig. 1) donnant une cellule externe et une cellule centrale.

Jusqu'ici tout était symétrique autour de l'axe de la racine. A partir de ce moment il en est autrement et l'on doit décrire à part ce que devient chaque secteur.

Pour simplifier la description, orientons les coupes dans la position donnée à la figure 1 et désignons les secteurs par la situation

Digitized by Google

qu'ils présentent sur cette figure. Le grand secteur inférieur est formé de deux cellules superposées qui demeurent indivises et se différencieront plus tard directement en vaisseaux (*v*, v, fig. 2). Le petit secteur supérieur demeure également indivis et son unique cellule deviendra un vaisseau (*v*, fig. 2) diamétralement opposé aux précédents.

Chacun des petits secteurs latéraux se comporte de la façon suivante. Il se divise par une cloison longitudinale un peu oblique (*i*, fig. 1) en deux cellules inégales dont la plus grande correspond à l'intersection de deux cellules endodermiques. Ensuite cette grande cellule fille se divise à son tour par une cloison très oblique (*k*, fig. 1) en deux cellules dont l'externe est un futur tube criblé (*t*). Ce tube criblé peu à peu s'insinue également vers l'intérieur, entre sa cellule sœur et la cellule sœur de sa cellule mère, et vers l'extérieur, entre les deux cellules endodermiques à l'intersection desquelles il correspond. Le tube criblé et les deux cellules qui l'emboîtent vers l'intérieur, et que l'on peut dès à présent appeler ses cellules annexes (*n*, fig. 2), forment un ensemble dont le contour se confond avec celui du petit secteur qui demeure toujours très facile à distinguer. On peut donc regarder ce petit secteur comme une cellule mère primitive qui, par un double cloisonnement, donne naissance à un tube criblé et à ses deux cellules annexes.

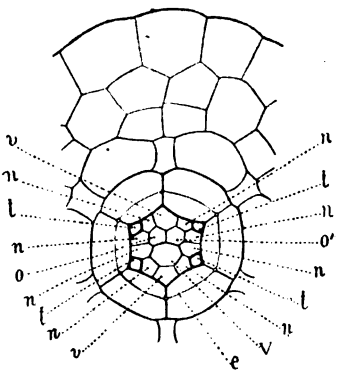


Fig. 2. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).

Premier Type. — Deuxième phase.

e, cloison tangentielle dédoublant l'écorce interne en endoderme et assise sus-endodermique ; *n*, cellule annexe du tube criblé ; *o*, cellule centrale ; *t*, tube criblé ; *v*, premier vaisseau ou vaisseau externe ; V, second vaisseau ou vaisseau central. — G. × 330.

Remarque. — Les mêmes lettres ont dans toutes les figures la même signification. Les cloisons indiquées en pointillé sont dans toutes les figures de formation récente.

Les deux grands secteurs latéraux sont formés chacun de deux cellules dont la centrale (*o*, fig. 2) demeure indivise, tandis que l'externe se divise par une cloison peu oblique en deux cellules inégales, puis la grande cellule fille se divise à son tour par une

Digitized by Google

cloison très oblique en deux autres cellules dont l'externe s'intercale, d'une part, entre sa cellule sœur et la cellule sœur de sa cellule mère, et d'autre part, entre les deux cellules endodermiques, à l'intersection desquelles elle correspond. Cette cellule est un futur tube criblé (*t*) et les deux cellules (*n*) qui l'emboîtent vers l'intérieur sont ses cellules annexes. En résumé, la cellule externe du grand secteur latéral se comporte exactement comme le petit secteur latéral; elle donne comme lui naissance à un tube criblé et à ses deux cellules annexes et cette production se fait de la même manière.

Peu après leur formation les tubes criblés se différencient; leur paroi transversale acquiert des ponctuations bien marquées en même temps que leur paroi longitudinale s'épaissit beaucoup, sauf en de petites plages un peu irrégulières où elle paraît plus transparente. Quand ces tubes criblés ont acquis leur différenciation maximum (*t*, fig. 2), ils présentent sur les coupes transversales un aspect tout à fait remarquable. Ils ont une forme losangique bien régulière, leur paroi est épaissie surtout aux angles où elle fait vers l'intérieur une petite saillie arrondie. Ils apparaissent sur les coupes avec d'autant plus de netteté que tous les autres éléments ne présentent encore aucune différenciation, ainsi qu'on en peut juger par l'examen des figures.

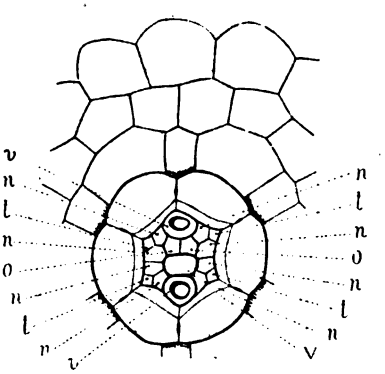


Fig. 3. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).
Premier Type. — Troisième phase.
G. × 330.

Cet état de différenciation maximum a une courte durée. Ensuite la paroi des tubes criblés perd peu à peu ses caractères, son revêtement interne s'atténue de plus en plus, de telle sorte que sur les coupes transversales plus âgées la paroi longitudinale des tubes criblés (*t*, fig. 3) ne se distingue plus par aucune différence de la paroi des cellules annexes. La forme carrée ou losangique des tubes qui persiste, au moins dans la plupart des cas, et surtout leur situation à l'intersection des deux cellules endodermiques permet de les reconnaître toujours avec certitude.

Digitized by Google

Longtemps après, la cellule externe supérieure et la cellule externe inférieure se différencient en vaisseaux (*v*, fig. 3) et plus tard enfin la cellule centrale inférieure se différencie à son tour en un vaisseau (v, fig. 3) de taille beaucoup plus grande que les premiers. Les deux autres cellules centrales (*o*, fig. 3) demeurent sans différenciation spéciale et représentent le conjonctif.

Cette racine lors de son complet développement présente donc deux faisceaux ligneux centripètes opposés alternes avec deux faisceaux libériens.

Au point de vue de l'origine, le faisceau ligneux inférieur formé de deux vaisseaux est produit par le grand secteur inférieur; le faisceau ligneux supérieur réduit à un seul vaisseau dérive directement du petit secteur supérieur. Dans le faisceau libérien gauche, le tube criblé supérieur avec ses cellules annexes est produit par la cellule externe du grand secteur gauche, tandis que le tube criblé inférieur avec ses annexes dérive du petit secteur gauche. Dans le faisceau libérien droit le tube criblé supérieur est produit pareillement par la cellule externe du grand secteur droit et le tube criblé inférieur avec ses cellules annexes par le petit secteur droit. Enfin des deux cellules centrales formant le conjonctif, celle de droite appartient au grand secteur droit, celle de gauche au grand secteur gauche, et elles sont au point de vue de l'origine semblables chacune au grand vaisseau central qui appartient au grand secteur inférieur.

Nous constatons donc que l'un des trois segments ne prend aucune part à la formation des vaisseaux, tandis que les deux autres segments produisent chacun un faisceau ligneux et un tube criblé.

Ce type de racine a été décrit par Nägeli et Leitgeb (1) qui ont très exactement figuré les diverses cloisons de la stèle. Mais ces auteurs ont signalé seulement les deux vaisseaux externes; en outre, ils ne font aucune mention relative aux tubes criblés.

Remarquons enfin que cette racine possède, d'une part, six cellules endodermiques; d'autre part, quatre tubes criblés et deux premiers vaisseaux.

Connaissant le mode de formation d'une radicelle très grêle, nous allons maintenant étudier une racine née directement de la tige dans laquelle les éléments en plus grand nombre exigent une description plus compliquée (2). Il nous faut d'ailleurs distinguer

(1) *Loc. cit.*

(2) D'après Nägeli et Leitgeb, on ne peut dans ce cas suivre avec certitude la marche du cloisonnement dans la stèle (*loc. cit.*, p. 109).

Digitized by Google

deux cas au point de vue de la formation tant de l'écorce que de la stèle. En effet, tantôt les cloisons radiales qui partagent les segments corticaux dans toute leur épaisseur atteignent immédiatement leur nombre définitif, de telle sorte que le nombre des cellules des trois assises internes de l'écorce est désormais fixé; tantôt au contraire ces cellules n'atteignent pas immédiatement leur nombre définif, certaines d'entre elles, se divisant, ultérieurement par des cloisons radiales. Ce cloisonnement tardif retentit sur la stèle ainsi que nous le verrons et cela nous oblige à distinguer deux modes de formation.

Ces deux modes de formation se trouvent d'ailleurs souvent sur la même plante. Ils paraissent être sous l'influence des causes extérieures ; la racine formant immédiatement tous les éléments semblables, quand sont réunies les conditions favorables à son développement rapide ; dans le cas contraire, son extrémité demeure grêle et c'est plus lentement qu'elle acquiert son diamètre définitif. Nous allons d'abord considérer ce dernier cas.

Deuxième Type.

La séparation de l'écorce et de la stèle se fait tout d'abord comme précédemment, car c'est là un caractère général dans les racines des Prèles, puis chaque segment cortical se divise par une cloison longitudinale radiale (*b*, fig. 4). A partir de ce stade il convient de distinguer les divers segments primitifs parce que leur développement n'est pas identique. Le segment cortical inférieur (1) demeure dédoublé par une seule cloison radiale tandis que les deux segments supérieurs prennent une seconde cloison radiale (*b'*) et se trouvent subdivisés chacun en trois parties égales. Chacune des huit parties ainsi formées se divise ensuite par une cloison tangentielle externe (*c*), puis par une seconde cloison tangentielle interne (*d*), de façon à former ensemble trois régions concentriques ; l'externe demeure simple comme dans l'exemple précédent, la région moyenne se subdivise successivement par trois cloisons (*d' d''*) tangentielles centrifuges de façon à donner quatre assises. La région interne se comporte comme dans l'exemple précédent; elle se dédouble plus tard par une seule cloison tangentielle (*e*, fig. 5) en deux assises. Dans la région externe l'assise unique (exoderme) forme dans chacun de ses segments une ou plusieurs cloisons radiales; il en est de même pour les assises externes de la région

(1) Nous orientons les coupes de la même manière que dans le premier exemple, afin de simplifier la description.

Digitized by Google

moyenne, tandis que son assise interne se comporte comme les deux assises de la région interne, c'est-à-dire ne prend aucune cloison radiale, au moins immédiatement. Ces trois assises corticales internes demeurent donc formées chacune de huit cellules exactement superposées suivant le rayon.

Dans la stèle chacun des trois segments se divise d'abord par une cloison longitudinale oblique (*f*, fig. 4) qui part du milieu de sa paroi tangentielle et vient aboutir à sa paroi radiale au tiers de sa longueur comptée à partir du centre. Cela donne, comme dans le premier exemple, six secteurs disposés dans le plan transversal de telle façon que les trois grands, seuls réunis au centre, alternent régulièrement avec les trois petits.

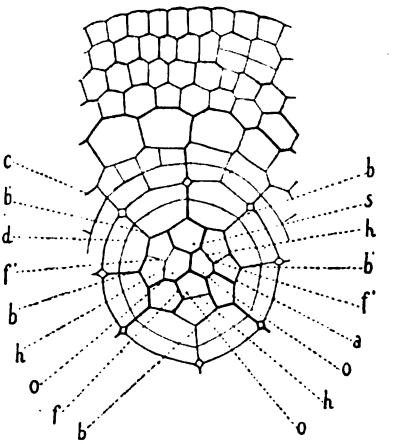


Fig. 4. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).

Deuxième Type. — Première phase.

b', seconde cloison longitudinale radiale de l'écorce ; *f'*, cloison longitudinale radiale partageant la cellule externe d'un grand secteur ; *s*, petit secteur supérieur. — G. × 300.

Chacun des grands secteurs se divise par une cloison tangentielle (*h*) en une cellule centrale (*o*) et une cellule externe. C'est là le stade auquel s'est arrêté le cloisonnement dans notre premier exemple. A partir de ce moment, il faut considérer à part le développement de chaque secteur. Chacun des deux petits secteurs latéraux se dédouble par une cloison tangentielle (*h'*, fig. 5) en une cellule interne (D) et une cellule externe. Le petit secteur supérieur (*s*, fig, 5) grandit beaucoup, mais ne se cloisonne pas encore. La cellule centrale du grand segment inférieur grandit beaucoup sans se cloisonner jamais ; on peut de suite la distinguer de toutes les autres, car elle est destinée à se différencier directement en un vaisseau qui sera le grand vaisseau central (V). Les deux autres cellules centrales (*o*, fig. 5) appartenant aux deux grands segments latéraux se divisent par une cloison radiale donnant ensemble quatre cellules centrales (*o'*, fig. 5).

A ce moment (fig. 5), la stèle est donc ainsi constituée. Cinq cel-

Digitized by Google

lules centrales dont la plus grande (V) appartient au grand secteur inférieur, les quatre autres (*o'*) appartenant deux par deux aux deux grands secteurs latéraux. Deux cellules internes (D), fournies par les deux petits secteurs latéraux. Huit cellules externes fournies : l'inférieure (C) par le grand secteur inférieur, la supérieure (*s*) par le petit secteur supérieur, les deux latérales supérieures de chaque côté (C') par le grand secteur latéral correspondant, la latérale inférieure de chaque côté par le petit secteur latéral correspondant. Ces huit cellules externes alternent très régulièrement avec les huit cellules corticales internes de telle façon que le rapport entre la stèle et l'écorce que nous avons constaté dans le premier exemple se retrouve ici.

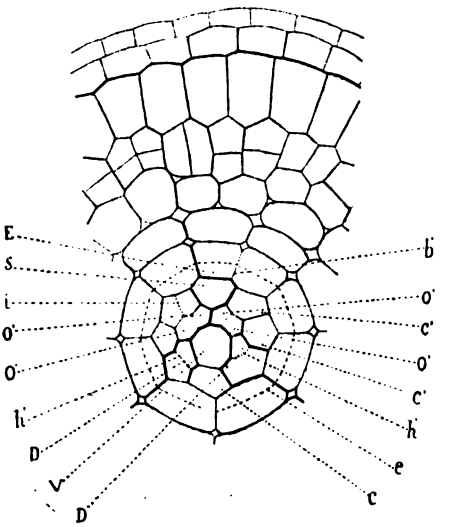


Fig. 5. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).

Deuxième Type. — Deuxième phase.

C, cellule externe du grand secteur inférieur; *c*, cellule externe du grand secteur latéral; *h'*, cloison tangentielle séparant les petits secteurs latéraux en une cellule interne (D) et une cellule externe; *o'*, cellule provenant du cloisonnement radial d'une cellule centrale (*o*); D, cellule interne; E, endoderme — G. × 300.

Le petit secteur supérieur (*s*) ayant pris une grande taille surtout vers la droite, les cellules corticales internes superposées ont elles aussi pris une largeur correspondante et bientôt ces trois cellules corticales superposées se divisent ensemble par une cloison radiale (*b'*, fig. 5). Cela porte à neuf le nombre des divisions radiales des assises internes de l'écorce.

Aussitôt après, le petit secteur supérieur (*s*) se dédouble à son tour par une cloison radiale (*f'*, fig. 6) en deux cellules externes dont celle de droite demeure indivise et se différenciera plus tard directement en vaisseau (*v*, fig. 6), tandis que l'autre va se comporter autrement. Les deux cellules externes (C') de chacun des grands sec-

Digitized by Google

teurs latéraux se divisent par une cloison peu oblique (*i*, fig. 5) en deux cellules inégales ; la plus grande des deux cellules filles ainsi produites se divise ensuite par une cloison très oblique (*k*, fig. 5) en deux cellules dont l'externe (*t*) s'insinue également d'une part entre sa cellule sœur et la cellule sœur de sa cellule mère, d'autre part entre les deux cellules endodermiques à l'intersection desquelles elle correspond. En un mot, chacune de ces quatre cellules externes est une cellule mère primitive d'un tube criblé et de ses deux cellules annexes.

La cellule externe du petit secteur inférieur gauche donne de même un tube criblé et ses deux cellules annexes. La cellule externe récemment formée par le petit secteur supérieur se comporte pareillement, ce qui nous donne pour le côté gauche quatre tubes criblés accompagnés chacun de deux cellules annexes. La cellule externe du petit secteur latéral droit donne aussi naissance à un tube criblé et à deux cellules annexes disposées comme d'ordinaire, mais bientôt après la cellule annexe inférieure s'élargit beaucoup.

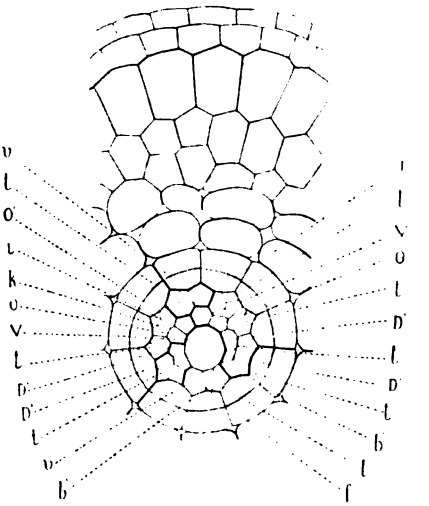


Fig. 6. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).

Deuxième Type. — Troisième phase.

D', cellule provenant du cloisonnement radial d'une cellule interne; V'. vaisseau provenant du dédoublement d'une cellule centrale. — G. × 300.

Les cellules corticales superposées à cette dernière cellule annexe s'élargissent de leur côté et se divisent ensuite par une cloison radiale (*b'*, fig. 6) en deux cellules de même taille, ce qui élève à dix le nombre des cellules endodermiques.

La grande cellule annexe se comporte à son tour comme cellule mère primitive d'un tube criblé et de ses deux cellules annexes et l'on a à droite un quatrième tube criblé inséré vers l'extérieur entre les deux cellules endodermiques nouvelles et vers l'intérieur

Digitized by Google

entre deux cellules annexes dont la supérieure est commune aux deux tubes criblés voisins. Pendant que ce développement s'effectue à droite, la cellule externe (C) du grand secteur inférieur jusque-là demeurée indivise, prend une grande taille surtout vers la gauche.

Les cellules corticales superposées s'élargissent aussi, puis se divisent par une cloison radiale (*b'*, fig. 6), en deux cellules de même taille, ce qui élève à onze le nombre des divisions radiales des assises internes de l'écorce.

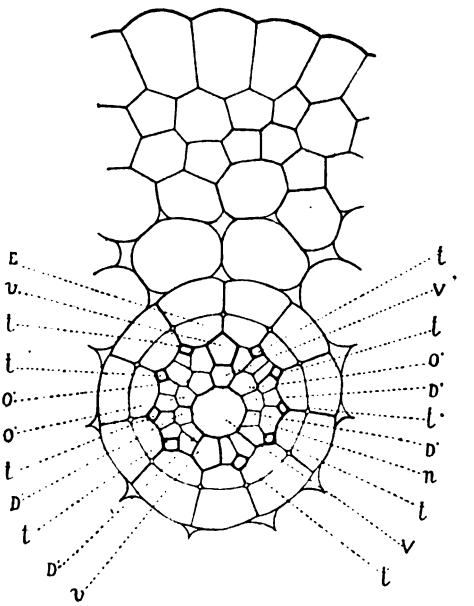


Fig. 7. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).

Deuxième Type. — Quatrième phase.

t, tube criblé dans sa phase de différenciation maximum. — G. × 300.

La cellule externe (C) à son tour se comporte de la même façon que le petit secteur (*s*) diamétralement opposé, c'est-à-dire qu'elle se divise par une cloison radiale (*f*, fig. 6) en deux cellules dont l'une, celle de gauche, devient directement un vaisseau (*v*), tandis que l'autre donne naissance à un tube criblé et à deux cellules annexes.

Chacune des deux cellules internes (D, fig. 5) se dédouble par une cloison radiale nous donnant en définitive quatre cellules internes (D', fig. 6) qui demeurent à l'état de conjonctif. Des quatre cellules centrales (*o'*, fig. 5) la supérieure de droite provenant du grand secteur du même côté se différencie tardivement en un vaisseau central (V', fig. 6 et 7) qui se place en dedans du vaisseau externe supérieur (*v*), tandis que sa cellule sœur, de même que les deux autres cellules centrales du grand secteur gauche, restent à l'état de cellules de conjonctif (*o'*, fig. 6 et 7).

Peu après leur formation, ces divers tubes criblés se différencient ainsi que nous l'avons expliqué dans le premier exemple, et, quand

Digitized by Google

ils ont atteint la phase de leur différenciation maximum (*t*, fig. 7) ils présentent un aspect bien caractéristique. Cette phase est assez courte ; les tubes criblés perdent peu à peu leur différenciation, et sur les coupes transversales âgées, leur paroi longitudinale ne se distingue plus de la paroi des cellules annexes.

Ensuite, les vaisseaux externes ou premiers vaisseaux (*v*) se différencient, leur paroi acquiert une grande épaisseur ; puis les vaisseaux centraux (V, V') se différencient plus tard encore.

Pendant ce temps, l'écorce présente des modifications analogues à celles que nous avons déjà indiquées ; la seconde assise corticale prend les plissements caractéristiques et des lacunes allongées suivant le rayon se forment entre les cellules de l'assise qui lui est superposée.

En définitive, quand cette racine a achevé son complet développement elle possède deux faisceaux ligneux centripètes réunis au centre en une bande diamétrale et deux faisceaux libériens alternes. Le faisceau ligneux inférieur est formé de deux vaisseaux qui appartiennent au même secteur et dont le central (V) atteint une grande taille. Le faisceau ligneux supérieur est formé de deux vaisseaux de taille peu différente, mais dont le premier appartient au petit secteur supérieur, tandis que le central (V') est fourni par le grand secteur droit.

Le faisceau libérien gauche est formé de quatre tubes criblés accompagnés de leurs cellules annexes, produits le supérieur par le petit secteur supérieur, l'inférieur par le petit secteur gauche et les deux autres par le grand secteur gauche.

Le faisceau libérien droit comprend cinq tubes criblés accompagnés de leurs cellules annexes, sauf deux d'entre eux qui ont d'un côté une cellule annexe commune. Les deux tubes criblés supérieurs sont produits par le grand secteur droit, l'inférieur provient du grand secteur inférieur et les deux autres qui ont une cellule annexe commune sont issus du petit secteur droit.

Enfin, le conjonctif est formé de sept cellules : quatre cellules internes (D'), deux de chaque côté, fournies par les deux petits secteurs latéraux et trois cellules centrales (*o'*) fournies deux à gauche par le grand secteur gauche et une à droite par le grand secteur droit.

Nous pouvons constater que les cellules endodermiques sont maintenant au nombre de onze et que les tubes criblés (*t*) ajoutés aux vaisseaux externes ou premiers vaisseaux (*v*, fig. 7) sont en nombre égal. Il y a en effet, quelle que soit la racine considérée, le même

Digitized by Google

rapport constant entre les cellules endodermiques d'une part, et les premiers tubes criblés et les premiers vaisseaux d'autre part. En désignant par N le nombre des cellules endodermiques, par m le nombre des premiers tubes criblés et par n le nombre des premiers vaisseaux, on a la relation suivante :

$$N = m + n.$$

H. Campbell a remarqué (1) que les groupes de bois et de liber correspondent généralement au nombre des cellules endodermiques. Ainsi formulée, cette remarque ne s'applique exactement que dans les cas peu nombreux où chaque faisceau libérien comprend un seul premier tube criblé ; or, dans la grande majorité des racines des Prèles, un faisceau libérien possède plusieurs premiers tubes criblés.

Dans la description que nous venons de faire du développement de cette racine nous avons réuni, comme dans le premier exemple, les cloisonnements propres aux six cellules mères primitives des tubes criblés, cela afin d'éviter des répétitions et de faire mieux saisir la généralité du mode de formation des tubes criblés, mais dans la réalité ces cloisonnements se font dans un ordre moins régulier. Ainsi la cellule mère supérieure de gauche, par exemple, a réalisé son double cloisonnement alors que la cellule mère inférieure de droite est encore indivise.

Troisième Type.

Passons maintenant au cas où la racine acquiert immédiatement toutes les cloisons radiales que doivent posséder les assises internes de l'écorce. Nous allons prendre pour exemple une racine réalisant lors de son développement complet la disposition décrite par M. Van Tieghem comme type de la structure des Prèles (2). Cette racine appartient à l'*E. ramosissimum* et non à l'*E. variegatum*, mais le mode de formation est semblable.

La stèle se sépare de l'écorce par une cloison tangentielle (*a*, fig. 8), puis aussitôt après se forment les cloisons longitudinales radiales (*b*, *b'*, fig. 8) qui divisent chaque segment cortical d'abord en deux, puis en quatre parties égales. Ensuite une cloison tangentielle externe (*c*, fig. 8), puis une cloison tangentielle interne (*d*) partagent l'écorce en trois régions : une externe, une moyenne et une interne. La région externe demeure simple, la région interne se dédouble

(1) H. Campbell : The Structure and Development of the Mosses and Ferns. (London 1895, p. 450).

(2) *Loc. cit.*

Digitized by Google

plus tard par une cloison tangentielle (*e*, fig. 11) en deux assises comme dans les exemples précédents. La région moyenne se divise par des cloisons tangentielles centrifuges (*d'*, *d''*, fig. 10) de façon à donner cinq assises.

Chaque segment de l'exoderme se divise par trois cloisons longitudinales radiales de manière à présenter (fig. 10) dans le plan transversal quatre cellules exodermiques pour une cellule endodermique, car dans le mode de formation que nous décrivons en ce moment les cellules de la région interne ne se dédoublent plus radialement. Il en est ainsi d'ailleurs pour l'assise interne de la région moyenne tandis que les autres assises de cette région se dédoublent radiale-

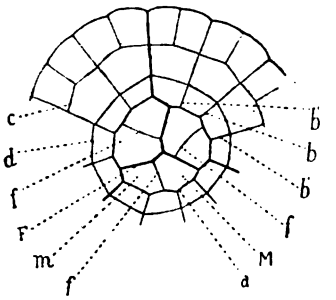


Fig. 8.— Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).

Troisième Type. — Première phase.

M, grand secteur; *m*, petit secteur; F, cloison primitive de la cellule initiale de la racine. — G. × 300.

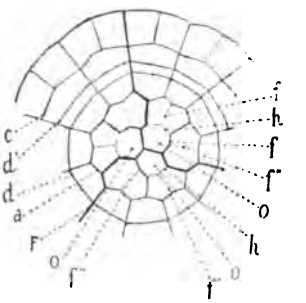


Fig. 9.— Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).

Troisième Type. — Deuxième phase.

f'', cloison longitudinale radiale subdivisant le petit secteur. — G. × 300.

ment une ou plusieurs fois. A l'état de développement complet ces assises externes corticales forment un tissu assez serré présentant peu ou pas de méats, dans lequel l'arrangement primitif des éléments en files radiales n'est pas conservé.

L'assise interne de la région moyenne et les deux assises de la région interne demeurent superposées cellule par cellule formant ensemble douze séries radiales régulières. Ces assises présentent toujours entre leurs cellules des méats (*p*, P, P', fig. 13), qui offrent une assez grande régularité. C'est en dehors de l'assise plissée que se trouvent les plus grands méats (P, P') qui, dans la suite, arrivent à former de grandes lacunes séparant complètement entre elles les cellules superposées à l'assise plissée.

Les trois segments de la stèle se divisent par une cloison longi-

Digitized by Google

tudinale oblique (*f*, fig. 8) en deux cellules inégales de façon à donner six secteurs, disposés en alternance comme précédemment.

Chaque grand secteur se partage par une cloison tangentielle (*h*, fig. 9) en deux cellules, l'une centrale, l'autre externe. Chaque cellule externe se divise en deux par une cloison radiale ; chaque petit secteur se divise aussi par une cloison radiale, ce qui nous donne en dehors des trois cellules centrales douze cellules stéliques de même taille alternant très régulièrement avec les douze cellules endodermiques. Nous retrouvons donc là encore le rapport constant entre la stèle et l'écorce que nous avons déjà signalé. Les deux cellules de chacun des petits secteurs se divisent par une cloison tangentielle (*h*'', fig. 10) en une cellule interne (D, fig. 10) et une cellule externe. La cellule externe la plus éloignée du grand secteur frère se divise aussi par une cloison tangentielle (*h*'', fig. 10) en une cellule interne (D) et une cellule externe. L'autre cellule demeure indivise et est destinée à se différencier plus tard directement en un vaisseau (*v*). Jusqu'ici tout était symétrique, les trois segments se comportant de la même manière. A partir de ce moment, il faut considérer à part chaque secteur.

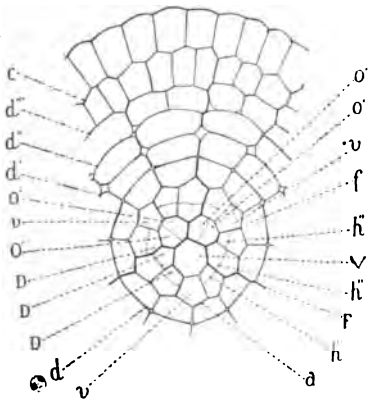


Fig. 10. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).

Troisième Type. — Troisième phase.

h'', cloison tangentielle séparant une cellule interne D et une cellule mère primitive du tube criblé ; *d*', *d*'', *d*''', cloisons tangentielles successives de l'écorce moyenne. — G. × 300.

Des trois cellules centrales (*o*, fig. 9), celle qui appartient au grand secteur inférieur, demeure indivise et peut être distinguée dès à présent, car elle doit devenir directement le grand vaisseau central (V, fig. 10) ; les deux autres se divisent chacune en deux par une cloison radiale donnant quatre cellules centrales (*o*', fig. 10). Si nous récapitulons les cellules dont se compose maintenant la stèle nous trouvons : cinq cellules centrales dont une grande (V) et quatre petites (*o*') groupées deux à deux ; neuf cellules internes (D), groupées trois par trois et neuf cellules externes pareillement

Digitized by Google

groupées, superposées en dehors des précédentes avec lesquelles elles forment trois groupes séparés l'un de l'autre par une cellule demeurée indivise (*v*).

Les trois cellules externes non subdivisées sont destinées à se différencier beaucoup plus tard en vaisseaux (*v*, fig. 12 et 13). Les quatre autres cellules centrales (*o'*) et les neuf cellules internes (D) resteront en général indivises et formeront le conjonctif. Les neuf cellules externes ont toutes le même sort ; elles doivent être considérées comme les cellules mères primitives des premiers tubes criblés et de leurs cellules annexes. Chacune d'elles, en effet, se dédouble par une cloison peu oblique (*i*, fig. 11) en deux cellules filles dont l'une correspond à l'intersection de deux cellules endodermiques. Cette dernière, un peu plus tard, se sépare en deux par une cloison très oblique (*k*, fig. 11) qui se rend du milieu de la cloison peu oblique précédente à la paroi externe de façon à donner une cellule polygonale plus ou moins irrégulière vers l'intérieur et une cellule externe de forme losangique. Cette dernière (*t*) est le futur tube criblé. Ce tube criblé s'intercale vers l'intérieur entre sa cellule sœur (*n*) et la cellule fille non dédoublée (*n*) et vers l'extérieur entre deux cellules endodermiques. Il prend peu à peu une forme losangique caractéristique, et quand il acquiert sa différenciation maximum (*t*, fig. 12), sa paroi transversale se transforme en un crible dont on voit nettement les ponctuations ; sa paroi longitudinale s'épaissit beaucoup surtout aux angles où l'épaississement forme une sorte de saillie arrondie à l'intérieur du tube, ainsi que le montre la figure.

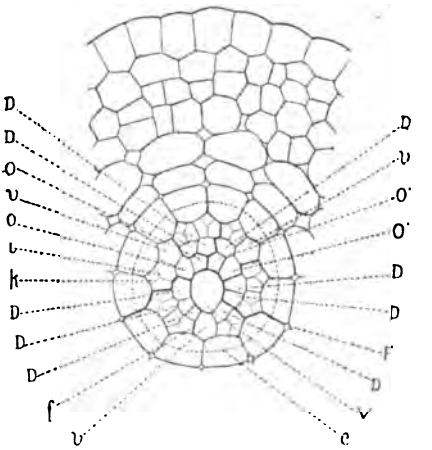


Fig. 11. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).
Troisième Type. — Quatrième phase.
G. × 300.

Cet état de différenciation maximum dure peu, mais toujours le tube criblé demeure facilement reconnaissable grâce à sa forme

Digitized by Google

et à son intercalation régulière entre deux cellules endodermiques.

Plus tard, les trois cellules externes demeurées indivises se différencient en vaisseaux, grandissent un peu et prennent en section une forme arrondie (*v*, fig. 13).

Plus tard encore, la grande cellule centrale se différencie à son tour en un vaisseau (V, fig. 13) qui demeure toujours beaucoup plus grand que les précédents.

Dans notre racine, arrivée à son développement complet, nous

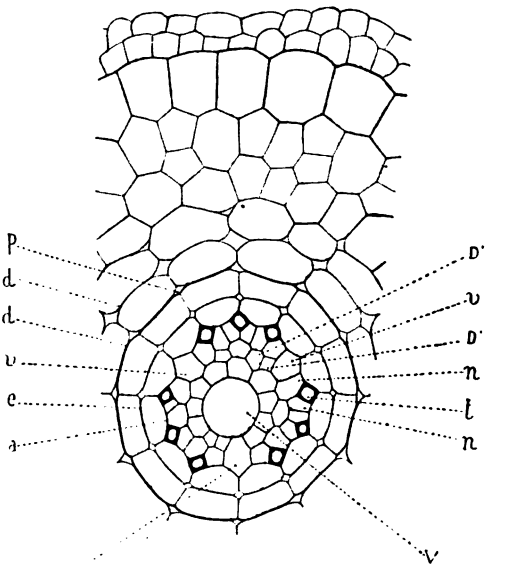


Fig. 12. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*). Troisième Type. — Cinquième phase.

P, méat de l'assise sus-endodermique ; *t*, tube criblé dans sa phase de différenciation maximum ; D', cellule de conjonctif provenant du dédoublement d'une cellule interne (D). — G. × 300.

avons donc trois premiers vaisseaux séparés l'un de l'autre par trois tubes criblés intercalés chacun entre deux cellules annexes, ou mieux trois faisceaux ligneux alternes avec trois faisceaux libériens.

Le faisceau ligneux inférieur centripète est formé de deux vaisseaux (*v*, V) superposés suivant le rayon dont le central atteint (V) une grande taille. Ces deux vaisseaux sont produits par le grand secteur inférieur. Le faisceau ligneux droit réduit à un seul

Digitized by Google

vaisseau (*v*) fourni par le grand secteur droit, le faisceau ligneux gauche réduit à un seul vaisseau (*v*) fourni par le grand secteur gauche. Chaque faisceau libérien est formé de trois tubes criblés (*t*) dont deux sont produits par un petit secteur, le troisième étant fourni par le grand secteur frère.

Enfin les neuf cellules internes (D) demeurent à l'état de conjonctif ainsi que les quatre cellules centrales (*o'*). Ces quatre cellules correspondent deux à deux au grand vaisseau central, de telle

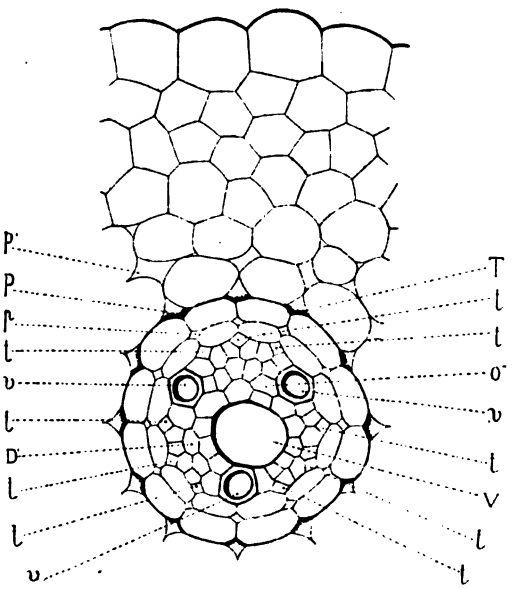


Fig. 13. — Coupe transversale de la racine (*E. ramosissimum*).

Troisième type. — Sixième phase.

O", cellule de conjonctif provenant du dédoublement d'une cellule O'; *p*, méat de l'assise endodermique; P', méat de l'assise interne de l'écorce moyenne; T, épaississements de la paroi sus-endodermique produits tardivement dans les méats intercellulaires. — G. × 250.

sorte, que si l'on supposait à leur place deux vaisseaux centraux, l'appareil conducteur atteindrait dans cette racine une symétrie complète par rapport à l'axe, et cette symétrie existerait pendant toutes les phases de son développement.

En effet, en prenant pour point de départ la cellule initiale de la racine, nous constatons que chacun de ses trois segments produit un premier vaisseau et trois tubes criblés disposés de la même

Digitized by Google

manière. Mais, tandis que les deux segments supérieurs donnent chacun deux cellules centrales de conjonctif, le segment inférieur produit un seul élément, le grand vaisseau central.

Le mode de formation des tubes criblés que nous venons de décrire dans ces trois types se retrouve dans toutes les racines des diverses espèces de Prèles que nous avons pu examiner. Il est fort différent de celui que présente la racine des autres Cryptogames vasculaires. Dans les Filicinées par exemple, le tube criblé se différencie directement sans formation de cellules annexes. C'est là un caractère différentiel entre ces deux groupes.

Mais d'autre part, ce mode de formation est identique à celui qu'on rencontre dans certaines Phanérogames, en particulier dans les Graminées. Nous avons insisté autrefois (1) sur la régularité de forme et de situation que ce mode de formation imprime aux premiers tubes criblés de la racine. Les vaisseaux eux-mêmes présentent dans la racine de ces deux groupes de plantes un certain nombre de particularités semblables. Il est intéressant de constater cette similitude profonde entre les Graminées et les Prèles.

Il y a lieu d'établir un quatrième type pour les racines d'*Equisetum* présentant quatre faisceaux ligneux. De même, il faut signaler la multiplication des divers éléments qui se produit souvent dans les grosses racines des types précédents. De nouveaux tubes criblés peuvent se former aux dépens d'une ou de plusieurs cellules annexes qui en général se cloisonnent une seule fois pour les produire. De nouveaux vaisseaux peuvent s'ajouter, dans un ou plusieurs faisceaux ligneux, aux dépens des cellules mères des premiers vaisseaux. Enfin les cellules du conjonctif peuvent se dédoubler encore comme on le voit (en O" et D', fig. 13) augmentant le nombre de ses éléments. Mais ce sont là des variations particulières qui n'apportent aucune restriction aux conclusions générales suivantes.

(1) Sur le développement du faisceau libérien de la racine des Graminées. *Bull. du Mus. d'Hist. Nat.* (1895, t. 1, p. 209).

Digitized by Google

CONCLUSIONS

Les résultats nouveaux contenus dans ce travail peuvent se résumer ainsi en ce qui concerne la racine des Prêles (*Equisetum*).

1° La séparation de l'écorce et de la stèle précède la formation des six secteurs, au lieu de la suivre comme dans les Fougères, d'où l'alternance au lieu de la superposition des éléments corticaux et stéliques.

2° A partir de la formation des six secteurs, on doit distinguer plusieurs types de développement.

3° Malgré leur séparation précoce il y a toujours entre la stèle et l'écorce un rapport constant. L'ensemble des premiers tubes criblés (m) et des premiers vaisseaux (n) est toujours égal au nombre (N) des cellules endodermiques.

$$N = m + n$$

4° Les premiers tubes criblés sont toujours accompagnés de deux cellules annexes.

5° Le mode de formation du premier tube criblé avec ses deux cellules annexes, par le double cloisonnement d'une cellule mère primitive, est identique à celui que l'on rencontre dans beaucoup de Phanérogames, en particulier chez les Graminées.

Sorti des presses en avril 1902.

Digitized by Google

SUR LE TESTICULE D'*ANUROPHORUS LARICIS* NIC.

par A. LÉCAILLON.

L'examen des différents caractères des Collemboles, particulièrement de leur ovaire, semble permettre de considérer ces petits Insectes comme se rattachant à une forme ancestrale plus ancienne et plus simple que celle des autres Hexapodes (voir à ce sujet : Willem, 1900 et Lécaillon, 1901).

L'étude du testicule des mêmes animaux ne saurait donc non plus manquer d'être intéressante. Elle est du reste encore à faire à peu près complètement, sauf en ce qui concerne la forme extérieure de l'organe reproducteur mâle dont quelques observations dues à Tullberg (1872), Lubbock (1873) et Willem (1900) ont fait connaître les principales dispositions.

Je décrirai ici le testicule d'*Anurophorus laricis* en considérant successivement la forme et la structure de l'organe à l'état très jeune, puis les modifications qui surviennent quand l'animal grandit et passe à l'état adulte.

I. Testicule a l'état très jeune.

La forme extérieure du testicule à ce stade a été représentée par Willem (fig. 7, Pl. 5 du mémoire de cet auteur). L'organe reproducteur mâle est alors constitué par une petite masse ovoïde, effilée à son extrémité antérieure et se prolongeant en arrière par un filament. Le filament de droite s'unit à celui de gauche et il part, du point de jonction, un conduit impair et médian se rendant à l'orifice génital. L'ensemble de l'appareil est placé dans la région ventrale de l'abdomen de l'animal.

J'ajouterai que cette forme est celle des jeunes testicules non seulement des Collemboles, mais de tous les Insectes. Elle représente également l'aspect général des très jeunes ovaires des mêmes animaux. La situation ventrale des ébauches testiculaires (comme des ébauches ovariennes) est au contraire caractéristique des Collemboles. Chez les autres Insectes elle ne se constate le plus souvent que pendant la période embryonnaire, les testicules se déplaçant ensuite vers la région dorsale.

A l'intérieur de la masse ovoïde des ébauches testiculaires on

Digitized by Google

trouve, suivant la règle, un certain nombre de *cellules gonadiales* ou *spermatogonies primitives*. La paroi du sac qui contient ces éléments est constituée au contraire par de petites cellules d'origine mésodermiques semblant fusionnées en un syncytium. Extérieurement, une membrane basale délimite nettement ce dernier. Les prolongements antérieur et postérieur de la petite masse ovoïde doivent être considérés comme de simples émanations de la paroi de celle-ci, sauf la région représentant les conduits déférents qui est, comme toujours, produite par une invagination ectodermique.

II. Évolution ultérieure du testicule.

a. *Forme extérieure.*

A mesure que l'animal grandit, le testicule augmente de volume. Mais il conserve toujours une forme extrêmement simple. La petite poche qui, au stade très jeune décrit ci-dessus, contenait les cellules gonadiales ou spermatogonies primitives, s'agrandit dans tous les sens de manière à prendre peu à peu la forme d'un gros tube s'étendant en arrière jusqu'à l'extrémité du corps et en avant jusque dans la région thoracique. La figure 1, ci-jointe, représente l'appareil reproducteur mâle lorsqu'il a pris son complet développement. Chaque tube testiculaire a à peu près une forme cylindrique sur la plus grande partie de sa longueur. En avant il se rétrécit un peu, puis se termine par une pointe effilée, *f*, comme à l'état très jeune : mais cette pointe est maintenant située dans la région thoracique de l'animal. En arrière il se divise en deux lobes, un lobe externe, *le*, et un lobe interne, *li*. Le premier conserve un grand diamètre jusqu'à son extrémité qui est arrondie ; il s'avance jusqu'au niveau de l'ouverture sexuelle, c'est-à-dire jusqu'à la fin de l'avant-dernier anneau abdominal. Le second, d'abord aussi large que le précédent, se rétrécit ensuite et bientôt se continue par un conduit déférent très court.

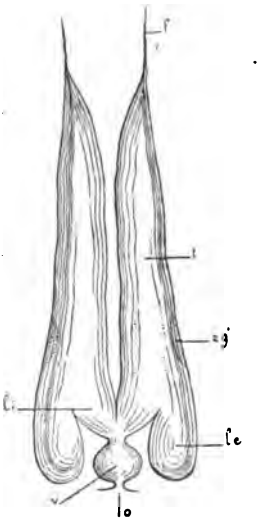


Fig. 1. — Schéma montrant la forme de l'appareil reproducteur mâle, à peu près adulte, d'*Anurophorus laricis*. *f*, filament terminal ; *t*, tube testiculaire ; *zg*, zone germinative ; *le*, lobe externe ; *li*, lobe interne ; *v*, vésicule éjaculatrice ; *o*, orifice sexuel.

Digitized by Google

Les deux conduits déférents s'unissent en un conduit éjaculateur lui-même très court qui va directement à l'orifice génital. Sur son trajet, le conduit éjaculateur se renfle en une vésicule éjaculatrice très volumineuse, indiquée en *v*.

b. *Évolution des cellules gonadiales.*

A mesure que le tube testiculaire grandit, les cellules gonadiales se multiplient très activement de manière à remplir toujours la cavité du tube. Elles passent alors par les stades successifs qui caractérisent, chez tous les animaux, la transformation des spermatogonies en spermatozoïdes. Les détails se rapportant à ces

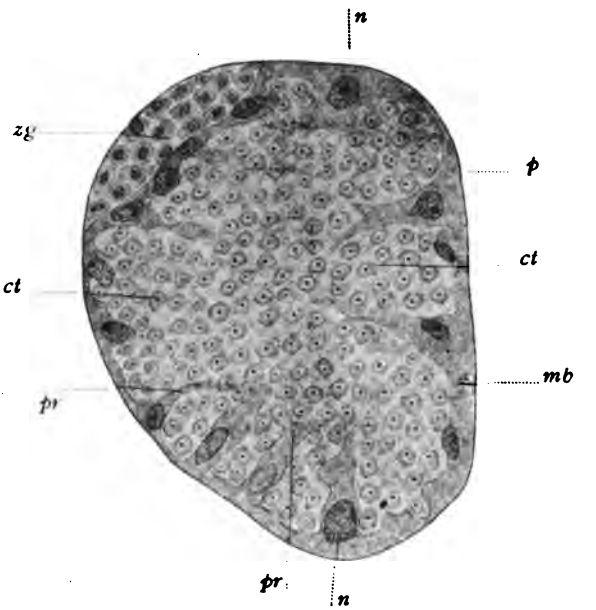


Fig. 2. — Coupe transversale, très grossie, d'un testicule d'*Anurophorus laricis*. *zg*, zone germinative ; *mb*, membrane basale ; *ct*, cellules testiculaires (*spermatides*) ; *pr*, prolongements intratesticulaires ; *p*, paroi testiculaire ; *n*, noyaux de la paroi testiculaire.

divers stades ne peuvent guère être étudiés ici, par suite de l'extrême petitesse des cellules ; tout ce qui se rapporte au rôle spécial des chromosomes, des centrosomes, sphères attractives,

Digitized by Google

fuseaux de division, ne peut pas être précisé dans ces conditions défavorables. On peut dire que les Collemboles, au point de vue de l'étude des transformations par lesquelles passent soit les ovules proprement dits, soit les spermatozoïdes, sont de très mauvais exemples à prendre. Mais, à d'autres points de vue, leurs organes génitaux n'en offrent pas moins un grand intérêt.

Chez *Anurophorus laricis*, les cellules provenant de la multiplication des spermatogonies primitives se différencient toutes *synchroniquement*, à l'exception d'un groupe spécial qui restent à l'état de spermatogonies pour constituer une *zone germinative*, laquelle pourra fonctionner de nouveau plus tard.

Cette zone germinative, *z g*, se trouve située un peu en arrière de la région moyenne du tube testiculaire, c'est-à-dire en une région qui correspond tout à fait à la situation qu'occupait dans l'abdomen la petite chambre gonadiale des jeunes ébauches sexuelles. Cette zone germinative s'étend sur une faible longueur (voir la figure 1) et non pas sur *toute* la longueur du testicule. Sur une coupe transversale de ce dernier, on remarque qu'elle s'appuie contre le bord dorsal et s'étend un peu latéralement du côté externe (Fig. 2).

Le fait que les modifications des cellules gonadiales qui se transforment en spermatozoïdes se font simultanément et avec la même vitesse pour chaque cellule, produit ce résultat que, suivant le moment où on le considère, le tube testiculaire est rempli soit de spermatozoïdes à peu près mûrs, soit de spermatides, etc. Dans la Fig. 2, toutes les cellules testiculaires sont au stade de spermatides.

c. *Évolution de la paroi testiculaire.*

Les petites cellules qui constituaient la paroi des ébauches testiculaires se développent aussi pendant la croissance de l'organe mâle. Elles se présentent en outre toujours comme fusionnées en une couche syncytiale commune dans laquelle les noyaux seuls restent séparés les uns des autres (Fig. 2). L'épaisseur de la couche syncytiale s'accroît fortement, tandis que les noyaux eux-mêmes deviennent très volumineux. En même temps, de larges proéminences de la couche syncytiale s'avancent dans l'intérieur du tube testiculaire, et des noyaux identiques à ceux qui restent dans la paroi proprement dite s'y rendent également. Ces proéminences s'avancent parfois jusque dans la région axiale du testicule. Bien qu'elles soient irrégulières de forme, d'aspect, de longueur, elles ne semblent pas s'anastomoser jamais les unes avec les autres. Elles ne forment donc ni réseau au sens strict du mot, ni alvéoles

Digitized by Google

complètes. Elles retiennent assez fortement les matières colorantes, circonstance qui est favorable pour leur observation.

Les noyaux volumineux contenus soit dans la paroi testiculaire proprement dite, soit dans les proéminences qui en partent, sont très riches en granulations chromatiques. Ils renferment aussi un nombre variable de nucléoles identiques à ceux que j'ai signalés dans le noyau des cellules vitellogènes de l'ovaire des Collemboles. Parfois, on ne trouve qu'un de ces nucléoles dans chaque noyau.

Quand la maturité des spermatozoïdes est proche, les proéminences que je viens de signaler, ainsi que les noyaux contenus, entrent en dégénérescence. Ces éléments se liquéfient peu à peu et disparaissent à peu près complètement. Mais il reste toujours, sur la membrane basale, une couche protoplasmique inaltérée, avec un certain nombre de noyaux également restés vivants.

Après l'émission des spermatozoïdes mûrs, la zone germinative fonctionne de nouveau et est le siège d'une nouvelle production de spermatogonies. Celles-ci sont elles-mêmes l'origine d'une nouvelle série de spermatozoïdes. La paroi testiculaire se comporte, pendant cette nouvelle poussée génitale, de la même manière que précédemment. Il est intéressant de remarquer que bien que l'accouplement des Collemboles n'ait jamais été nettement observé, l'examen histologique du testicule permet d'affirmer que chez ces animaux chaque mâle s'accouple certainement plusieurs fois pendant la saison de la reproduction (1). Je rappellerai à ce propos que l'examen histologique de l'ovaire conduit à une conclusion semblable relativement à la ponte des œufs.

Conclusions

Me proposant d'examiner en détail les divers caractères du testicule des Collemboles dans un travail ultérieur portant sur l'ensemble de ces Insectes, je me bornerai à énoncer, ci-après, les principaux traits caractéristiques du testicule d'*Anurophorus laricis*.

1° Pendant toute sa croissance, le testicule conserve une forme extrêmement simple. C'est un simple tube portant à sa partie postérieure et externe un petit lobe dirigé d'avant en arrière. Cette

(1) Il est permis d'expliquer que l'on n'ait guère vu jusqu'ici de Collemboles s'accoupler, par ce fait qu'ils n'ont pas d'organes spéciaux d'accouplement. Le rapprochement des sexes doit, par suite, être très simple et très rapide. En outre, il doit se produire pendant que les animaux sont dans l'obscurité; on n'a donc que peu de chance de le constater quand on s'adresse à des individus artificiellement placés à la lumière.

Digitized by Google

forme n'est pas identique à celle que Willem décrit chez *Podura aquatica*, où il y a, sur le tube testiculaire, cinq lobes situés du côté interne et dirigés d'arrière en avant.

2° En avant, le tube testiculaire se termine toujours par une partie filamenteuse homologue du filament qui prolonge antérieurement l'ovaire et qui est sans doute lui-même homologue du filament de Müller qui termine les gaines ovariques des Insectes supérieurs.

3° Les spermatogonies, pendant la durée d'une poussée des éléments reproducteurs, subissent simultanément les différentes modifications qui les amènent à l'état de spermatozoïdes. A tout instant, le tube testiculaire tout entier renferme donc des cellules au même stade de différenciation.

4° Il reste dans le testicule une zone germinative capable de fonctionner de nouveau après l'expulsion des spermatozoïdes arrivés à maturité. Le même mâle doit donc s'accoupler non pas une seule, mais deux ou plusieurs fois.

5° La zone germinative est localisée sur un espace très restreint, à peu près dans la région où étaient les cellules gonadiales dans les jeunes ébauches testiculaires.

6° La paroi testiculaire est munie d'une membrane basale vers l'extérieur, tandis qu'elle envoie de larges proéminences vers l'intérieur du testicule. Ces proéminences ont été vues chez *Achorutes* par Prowazek (1900) et par Willem chez *Podura aquatica*. Elles correspondent au *réseau intraovarien* et au *réseau intratesticulaire* que j'ai signalés dans mon travail sur l'ovaire des Collemboles. J'ai employé ces expressions parce que dans les cas les plus différenciés les proéminences en question présentent, sur les coupes, l'aspect d'un réseau. Mais afin d'éviter des mots qui paraissent impliquer l'existence d'une disposition très spéciale à l'ensemble de ces prolongements, alors qu'au contraire cet ensemble peut revêtir des formes diverses, je pense qu'il est préférable de se servir des expressions de *prolongements intraovariens* et de *prolongements intratesticulaires*.

7° Dans le cas d'*Anurophorus laricis*, comme dans tous les autres cas, la paroi testiculaire et les prolongements intratesticulaires ont certainement pour rôle de distribuer les matériaux nutritifs aux cellules contenues dans le testicule, et de modifier chimiquement ces matériaux nutritifs de manière à les rendre assimilables. Le grand développement des noyaux (plasma nucléaire, chromatine, nucléoles) appuie cette manière de voir.

8° La manière dont se comporte la paroi testiculaire d'*Anuro-*

Digitized by Google

phorus laricis (et des autres Collemboles en général) permet de mieux comprendre la structure du testicule des autres Insectes. On peut en effet facilement homologuer les parois des ampoules testiculaires, ainsi que la cellule de Verson et les éléments qui en dérivent, avec les prolongements intratesticulaires des Collemboles.

9° Tous les caractères de l'appareil reproducteur mâle d'*Anurophorus laricis* (absence d'appareil copulateur, simplicité du tube testiculaire, situation complètement et toujours ventrale de ce dernier, etc.), montrent qu'on a affaire à un Insecte très primitif.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Lécaillon A. (1901). — Recherches sur l'ovaire des Collemboles. *Arch. d'anat. microscopique*, t. IV.

Lubbock J. (1873). — Monograph of the Collembola and Thysanura. *R. Society*, London.

Prowazek S. (1900). — Bau und Entwickelung der Collembolen. *Arb. aus den Zool. Instit. der Univ. Wien*, Bd. XII.

Tullberg T. (1872). — Sveriges Podurider. *Kongl. svenska vetenskops-Akademiens Handlingar*, Bd. 10.

Willem V. (1900). — Recherches sur les Collemboles et les Thysanoures. *Mémoires publiés par l'Académie royale des sc., l. et Beaux-Arts de Belgique*, t. LVIII.

Sorti des presses en avril 1902.

Digitized by Google

LE *PERIPATUS ECUADORENSIS*

par M. E.-L. BOUVIER

Le Péripate que j'ai désigné sous le nom de *Peripatus ecuadorensis* (1) m'a été fourni par M. Rosenberg de Londres, au mois de décembre 1901; il fut capturé à Bulim, au nord-ouest de l'Equateur, sur le versant pacifique des contreforts des Andes, à la faible altitude de 60 pieds anglais (18 mètres); par son habitat, il est donc bien franchement andicole. Dans une note publiée aux *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* (T. 134, p. 56), j'ai signalé ses principaux caractères (nombre des pattes et des papilles pédieuses, position des orifices urinaires anormaux) et observé qu'il représente l'une des formes les plus archaïques de tout le groupe des Onychophores. L'étude qui va suivre démontrera, je l'espère, la vérité de cette assertion.

Forme et dimensions. — L'exemplaire femelle qui constitue le type de l'espèce présente son maximum de largeur au début du quart terminal du corps; il se rétrécit progressivement en avant jusqu'à la tête, beaucoup plus lentement en arrière, sauf au niveau des trois dernières paires de pattes où il s'arrondit brusquement; la surface est assez régulièrement convexe, et représente en coupe transversale un demi-cercle légèrement déprimé. Les dimensions de l'animal sont plutôt fortes : la longueur est de 67 mm. sans les antennes, la largeur de 9 mm.

Coloration. — Médiocrement bien conservé, l'exemplaire avait, par endroits, perdu de sa coloration. Toutefois, on peut affirmer que la teinte générale du dos est le brun noirâtre uniforme, avec un pointillé noir qui correspond aux grandes papilles principales, et une ligne médiane dorsale un peu plus foncée. Pas traces de losanges dorsaux; mais il est possible qu'une bande assez large et un peu sombre se trouve à droite et à gauche de l'axe médian dorsal. En dehors, les pattes présentent sensiblement la même coloration que les flancs; en dedans, elles ont la même teinte que la face ventrale qui est d'un gris fuligineux prononcé. Les soles-

(1) E.-L. Bouvier, Observations nouvelles sur l'origine et l'évolution des Péripates. *Comptes-rendus Acad. des Sc.*, T. CXXXIV, p 55; 1902.

Digitized by Google

pédienses et les pieds sont peut-être un peu plus noirâtres. Les antennes sont presque noires, à peine un peu plus claires en avant. Les lèvres sont grises, mais il est possible que cette teinte soit due à la matière pigmentaire diffluente des régions voisines. Les organes ventraux et l'organe frontal ont à peu près la même couleur que les téguments où ils se trouvent.

Téguments. — La *ligne claire* est très évidente, du moins au microscope, et s'atténue ou disparaît au fond des plis. Les *organes clairs* sont également très nets ; ils confluent rarement, mais présentent encore des restes de petites écailles.

Les *papilles* dorsales sont vraisemblablement cylindriques à l'état turgescent, mais la plupart sont contractées dans le spécimen type et, sans doute à cause de ce fait, présentent la forme d'un cône à sommet très obtus ; beaucoup de papilles des pattes et plusieurs grosses papilles du dos sont dévaginées et franchement cylindriques dans leur moitié terminale ; elles présentent à leur sommet, comme de coutume, un cône apical sétifère. Les papilles principales sont de trois sortes : les unes très grandes et éparses çà et là sur certains plis, les autres moyennes et également peu nombreuses, les autres ordinaires et qui recouvrent presque partout les téguments. Ces dernières passent par tous les degrés aux précédentes, mais les grandes sont toujours fort nettement distinctes : elles ont un diamètre basilaire de 250 à 300 μ tandis que le diamètre basilaire des papilles normales est ordinairement de 150 μ. Les papilles accessoires sont très rares.

Les plis dorsaux ne se bifurquent pas sur les flancs au niveau de chacune des pattes, ou du moins ces bifurcations paraissent d'une rareté extrême et ne se produisaient qu'au voisinage immédiat de l'appendice. On trouve d'ailleurs 12 plis dans chaque segment, tout comme chez les espèces où la bifurcation se produit normalement loin des pattes. A ce point de vue, par conséquent, le *P. ecuadorensis* présente des plissements plus réguliers que la plupart des autres espèces d'Onychophores ; pourtant çà et là, sans règle aucune, on voit certains plis de la peau s'atténuer en pointe et tantôt s'arrêter franchement, tantôt s'élargir de nouveau pour se continuer au-delà ; ces plis anormaux sont rares dans tous les points du corps.

Les *plis* du corps sont de deux sortes qui alternent très régulièrement sur toute la longueur du dos : les uns, sur lesquels sont localisés les très grandes papilles, les autres (ordinairement un peu plus étroits) où ces dernières sont remplacées par des papilles

Digitized by Google

moyennes. A droite et à gauche de la ligne médiane dorsale, la première grande papille de chacun des premiers plis se trouve alternativement près ou un peu éloignée de la ligne claire, d'ailleurs à des distances de cette dernière qui varient légèrement d'un pli à l'autre. Plus en dehors, les grandes papilles sont séparées les unes des autres par une série de 4 à 10 papilles ordinaires, au milieu desquelles s'élève une papille moyenne et parfois deux ou trois papilles accessoires. Sur les plis intermédiaires où les grandes papilles sont remplacées par des papilles moyennes, ces dernières sont distribuées assez irrégulièrement au milieu des papilles ordinaires dont, au surplus, elles ne se distinguent pas toujours facilement. Dans tous les plis, les papilles principales quelles qu'elles soient sont toujours régulièrement unisériées, mais il n'est pas rare de voir des papilles accessoires sur leurs flancs, en dehors de l'alignement général.

Les plis ventraux sont irréguliers et occupés par des séries variables de papilles coniques dont les plus grandes n'ont guère que 60 à 70 μ de diamètre; la plupart sont de taille moins grande et appartiennent au groupe des papilles accessoires. Il y a d'ailleurs tous les passages entre ces deux sortes de papilles. Les organes ventraux sont très développés et situés dans une dépression ordinairement profonde; ils sont représentés par une ligne transversale dénudée, aux deux extrémités de laquelle on aperçoit encore, le plus souvent, les centres des deux organes conjugués en un seul. Il y a certainement aussi des organes préventraux, mais je n'ai pu les observer convenablement à cause de la disparition de la cuticule ventrale.

Les *stigmates* ont la forme d'un entonnoir dont le diamètre est de 30 ou 40 μ à l'orifice; les écailles tégumentaires se prolongent assez loin à l'intérieur de cet entonnoir. Ils sont très nombreux du côté dorsal, un peu moins sur la face ventrale et deviennent plus rares à mesure qu'on se rapproche des pattes. D'ailleurs ils sont distribués sans aucun ordre; j'en ai trouvé jusqu'à 13 par millimètre carré dans les régions où ils sont le plus abondants. Est-ce parce que mes préparations se trouvaient être mieux réussies ou à cause de la multiplicité absolue et relative bien réelle des stigmates, que ces derniers m'ont paru plus nombreux dans l'espèce de Bulim que dans les autres? Je penche évidemment pour cette dernière hypothèse, mais sans affirmer complètement.

Région céphalique. — L'*œil* est d'un noir grisâtre dans le spécimen type de l'espèce et mesure 370 μ sur 240; il est enchâssé, du

Digitized by Google

côté interne, entre deux lignes convergentes de petites papilles qui se réunissent pour servir de point de départ à l'arceau oculaire, qui forme une spirale de deux tours. Le premier tour est constitué par de grosses papilles, il présente en dessous et en dehors un *organe frontal* très allongé qui correspond à 5 ou 6 papilles fusionnées; à partir de cet organe, les papilles deviennent rapidement plus petites et disparaissent complètement un peu après que l'arceau a dépassé l'œil; le deuxième tour vient ensuite et se présente sous la forme d'un bourrelet chitineux qui vient se perdre à son origine, c'est-à-dire un peu en dedans de l'œil. En dehors du premier tour de cette spire se voit l'arceau infra-oculaire qui commence vers le bout postérieur de l'organe frontal, embrasse l'œil en arrière et vient se terminer, sans se clore complètement, vers le bout antérieur de l'organe; dans sa moitié postérieure, cet arceau est composé de grosses papilles, tandis qu'il n'en présente que de

Fig. 1. — Lame externe de la mandibule: A. *Peripatus ecuadorensis* 18/1; B. *Per juliformis* var. *Gossei* 64/1; C. *Peripatoides oviparus* 64/1.

petites dans sa moitié antérieure. En dedans de l'œil, un fragment d'arceau, composé de petites papilles, vient s'intercaler entre l'arceau oculaire et l'arceau infra-oculaire. L'arceau frontal se perd en dehors et en dessus avant d'arriver à l'œil, en dessous vers le milieu de la base des antennes; en fait, il ne constitue guère qu'un demi-arceau, dont les papilles ne deviennent réellement grosses que dans la région inter-antennaire. Les papilles frontales ne se continuent pas, dans cette région, entre les deux arceaux frontaux.

Les *antennes* sont relativement très allongées dans le type de l'espèce; elles s'atténuent beaucoup dans leur tiers distal, mais se dilatent légèrement à l'extrémité pour former la petite massue terminale. Cette dernière comprend, outre le bouton du sommet, six grands arceaux contigus et serrés; elle se rattache au reste de l'antenne par une région intermédiaire où l'on voit alterner trois ou quatre fois de suite un grand et un petit arceau; le reste de l'antenne est surtout formé de grands arceaux entre lesquels

Digitized by Google

viennent s'intercaler des replis annulaires chitineux qui sont parfois munis de papilles et qui deviennent alors de petits arceaux. De la base au sommet chaque antenne ne compte pas moins de 54 à 56 grands arceaux.

L'*orifice buccal* était très déformé dans l'exemplaire type de l'espèce, mais je crois pouvoir affirmer que ses bourrelets labiaux sont en même nombre et disposés de la même manière que dans les autres Péripates andicoles. La *langue* est armée, sur la ligne médiane, de onze denticules assez forts et munie, de chaque côté, de dix denticules bien plus petits. Quelle que soit leur dimension et la place qu'ils occupent ces denticules sont tous perforés.

Les *mandibules* sont semblables des deux côtés : leur lame externe (fig. 1, A) est armée d'une longue griffe et de deux ou trois dents accessoires aiguës; leur lame interne présente une forte griffe, deux dents accessoires (fig. 4, A), obliquement tronquées en dehors, d'une troisième fort petite située en dedans des précédentes et une scie de 7 ou 8 denticules; la première dent de cette scie est à peu près identique à la seconde dent accessoire, elle est presque sur la même ligne et comme elle en est séparée simplement par une dent basse formant diastème (fig. 2), on conçoit qu'il suffirait d'un léger allongement de cette dernière pour rendre l'armature complète de la lame absolument identique à celle des *Peripatoides* et des *Peripatoïdes* (voir fig. 4) ; en d'autres termes, l'armature de cette lame n'est pas encore nettement différenciée en dents accessoires et en scie comme dans les autres espèces du genre *Peripatus*. J'ajouterai que les denticules de la scie ne s'atténuent pas du côté interne comme dans les autres *Peripatus*, et qu'à leur suite vient se placer un lobe assez large mais inerme, qui se rencontre assez fréquemment chez les Onychophores où la différenciation en scie ne s'est jamais produite.

Fig. 2. — *Peripatus ecuadorensis*, lame interne de la mandibule (dents accessoires et premières dents de la scie) 142/1.

A ces deux points de vue, la lame mandibulaire interne de *P. ecuadorensis* est donc particulièrement intéressante.

Pattes. — Les pattes de l'exemplaire type sont au nombre de 39 paires, toutes parfaitement formées, fortes et cylindro-coniques.

Digitized by Google

Les *soles pédieuses* sont larges et, dans presque toutes les pattes, se composent de cinq arceaux bien développés; la longueur de ces arceaux va en augmentant du 1er ou arceau distal jusqu'au 3e, elle se maintient sur le 4e et diminue sur le dernier qui est, d'ailleurs, un peu moins large que les autres. Le pied présente, du côté interne, deux paires de protubérances symétriques, elles-mêmes divisées en deux saillies; comme de coutume, ces protubérances sont munies de soies : 2 ou 3 sur les protubérances basilaires, de 3 à 6 sur celles qui sont plus rapprochées des griffes. Les *papilles terminales* du pied paraissent être en nombre variable; jamais je n'en ai vu moins de quatre (2 en avant et 2 en arrière), plus souvent j'en ai aperçu cinq (3 en avant, 2 en arrière) et sur un grand nombre de pattes il y en avait six (3 en avant et 3 en arrière). On doit admettre en conséquence, ou bien que ce nombre de papilles n'est pas encore fixé, ou bien qu'il est normalement de 6, mais que certaines papilles peuvent se rétracter au point de n'être plus apparente. L'étude des embryons permet de penser que cette dernière opinion est, de beaucoup, la plus probable.

Les *fentes coxales* du spécimen sont très longues et fort apparentes, mais en petit nombre seulement sont un peu dévaginées; quand elles le sont tout à fait, elles doivent certainement former de grandes vésicules coxales. On en observe sur toutes les pattes. Les orifices urinaires normaux ne présentent rien de particulier.

Les *orifices urinaires anormaux* (ceux des pattes IV et V) sont situés au centre d'un lobe arrondi qui se rattache en avant et en bas au 3e arceau des soles, mais qui proémine un peu vers le haut, non sans repousser d'une manière sensible l'arceau suivant. Ce tubercule est un peu en arrière de l'axe des soles et divise le 3e arceau en deux parties inégales, dont la postérieure, qui est la plus courte, reste complètement isolée.

Les pattes de la 1re paire ont des soles réduites à quatre arceaux; celles de la dernière en présentent trois et celles de l'avant-dernière, quatre; toutes les autres pattes ont des soles à cinq arceaux.

ANATOMIE ET DÉVELOPPEMENT. — Bien que cette espèce me paraisse l'une des plus primitives de tout le groupe des Onychophores, elle ne diffère pas sensiblement des autres *Peripatus* américains par son anatomie et son développement. Dans le *système nerveux*, elle se fait remarquer par la dimension assez forte des tubercules ventraux annexés aux centres cérébroïdes, par la grosseur et l'indépendance de la commissure sous-œsophagienne, et par l'absence à peu près complète, sauf en arrière, de tous renflements segmen-

Digitized by Google

taires des cordons latéraux ; ces derniers sont réunis ventralement dans chaque anneau, par 8 ou 9 commissures transversales et émettent en dehors, au même niveau, 6 ou 7 branches nerveuses, sans compter les deux puissants nerfs pédieux ; en arrière, au niveau de la 34e paire de pattes, les cordons se renflent un peu, puis s'atténuent sensiblement pour se diriger vers l'anus ; à partir de ce point, les renflements segmentaires deviennent assez nets.

Le *rectum* se distingue très nettement par son calibre réduit, et par son épaisseur, de l'intestin moyen ; il présente en dehors, du côté dorsal, deux forts bourrelets longitudinaux qui se prolongent vers l'intestin moyen et, du côté ventral, dans sa moitié postérieure, une forte cloison mésentérique qui le rattache aux téguments. Les *glandes salivaires* sont médiocrement larges et, comme de coutume, s'atténuent progressivement en arrière pour se terminer au niveau des pattes de la 36e paire ; le réservoir annexé à chacune de ces glandes se trouve normalement situé au-dessous et un peu en dedans des cordons nerveux ; il a la forme d'une large vésicule largement arrondie en arrière et se termine au niveau des pattes de la 3e paire.

Les *organes urinaires* des pattes IV et V occupent un peu plus de la longueur de l'anneau qui les porte, et ne paraissent pas plus développés que ceux des autres Onychophores ; le canal des organes de la 4e paire de pattes décrit un lacet annulaire en avant, tandis que celui des pattes de la paire suivante forme ce lacet en arrière. Les autres néphridies sont tout à fait normales, sauf peut-être celles des pattes antérieures et postérieures, qu'il ne m'a pas été possible d'étudier.

Les *ovaires* étaient situés ventralement dans le spécimen que j'ai étudié, mais ils présentaient en arrière un long funicule qui se fixait au plancher péricardique à un niveau compris entre les pattes de la 35e et de la 36e paires ; les deux ovaires étaient étroitement fusionnés sur la ligne médiane et d'ailleurs très réduits en tous sens ; ils avaient 800 μ de longueur et 340 de largeur. Aux oviductes étaient annexés deux réceptacles ovulaires très normaux et deux énormes réceptacles séminaux qui ne mesuraient pas moins de 750 μ sur 500. Immédiatement à la suite de ces réceptacles, les deux branches utérines se dilataient jusqu'à un diamètre de 350 μ, puis se rétrécissaient jusqu'à 100 μ et se dilataient ensuite progressivement pour loger les *embryons*.

Ces derniers étaient peu nombreux, et à des stades peu avancés, dans la branche utérine gauche où ils ne se trouvaient que dans la

Digitized by Google

moitié postérieure de cette branche. Il y en avait, au contraire, sur presque toute la longueur de la branche utérine droite. Le spécimen étant mal conservé, les embryons jeunes manquaient absolument de consistance et se réduisaient en bouillie quand on essayait d'ouvrir leur loge utérine; mais l'aspect extérieur de cette dernière me permet d'affirmer, presque sûrement, que ces embryons étaient munis d'un placenta.

L'embryon le plus âgé se trouvait en meilleur état, ce qui m'a permis d'en faire une étude plus complète. Quoique très pauvrement pigmenté et, par conséquent, incomplètement mûr, il ne mesurait pas moins de 37 milllim. de longueur et de 2 millim. de diamètre, ce qui permet de supposer que l'espèce est toujours de grande taille. Il avait 39 paires de pattes comme la mère, des plis tégumentaires fort réguliers et une zone chitineuse très mince sur la commissure postérieure de l'orifice buccal. Il était complètement engainé dans une cuticule exuviale très faible qui, autour de griffes, ne présentait aucune trace des spinules si caractéristiques qu'on observe dans les embryons un peu moins avancés des autres Péripates. Ses papilles urinaires anormales ne débordaient pas au-dessus du 3e arceau des soles (fig. 3), disposition qui s'est maintenue, ainsi que je m'en suis assuré, sur la 5e patte gauche de l'adulte. Les pattes étaient munies de soles à 5 arceaux (I à V, fig. 3) longuement spinuleux et *toutes* présentaient 6 papilles pédieuses, 3 en avant et 3 en arrière (fig. 3); au dessus des trois papilles postérieures s'élevait une courte spinule chitineuse qui, plus tard, doit se réunir sans doute aux soies qui terminent les protubérances distales de la face interne du pied; ces dernières occupaient la même place que chez l'adulte et, comme les protubérances basilaires, ne présentaient que deux soies terminales, rarement trois.

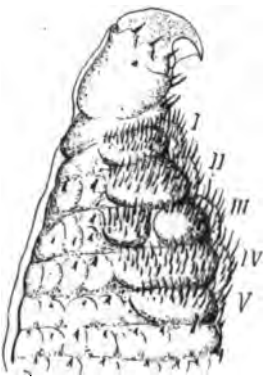


Fig. 3. — *Peripatus ecuadorensis*; 5e patte gauche d'un embryon avancé, face postérieure; les arceaux des soles sont numérotés de I à V 72/1.

Distribution. — Cette espèce n'est représentée jusqu'ici que par un exemplaire femelle trouvé à Bulim, dans l'Equateur, par 60 pieds d'altitude (Musée de Paris).

Digitized by Google

Affinités. — Cette espèce me paraît l'une des plus primitives de toutes les formes de *Peripatus* jusqu'ici connues, et, de ce fait, doit se placer près de la base dans le groupe des Onychophores. Ses caractères archaïques sont les suivants : 1° le grand nombre de paires de pattes; 2° la multiplicité des papilles du pied; 3° le grand développement des soles pédieuses qui sont larges et comptent cinq arceaux; 4° la position des orifices urinaires anormaux qui sont peu éloignés du milieu du 3e arceau des soles; 5° la disposition très régulière des plis de la peau qui sont dépourvus de

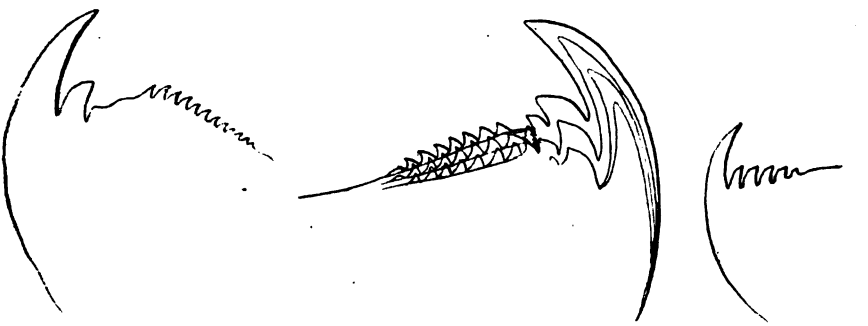


Fig. 4. — Lame interne de la mandibule : A, *Peripatus ecuadorensis* 48/1 ; B, *P. juliformis* var. *Gossei* 64/1 ; C, *Peripatoides oviparus* 64/1.

bifurcations segmentaires; 6° la longueur réduite des ovaires; 7° le grand développement des réceptacles séminaux ; 8° la structure de la lame interne des mandibules où la différenciation entre les dents accessoires et les denticules de la scie paraît très peu marquée (fig. 4, A).

Ce dernier caractère présente un intérêt tout particulier. Il montre que la lame mandibulaire interne des *Onychophores* primitif était pourvue d'une longue scie continue de dents accessoires et que les variations consécutives de cet organe se sont produites dans deux sens différents suivant les groupes : 1° par différenciation de la série en deux régions (les dents accessoires véritables et la scie) (fig. 4, B); 2° par réduction dans le nombre des dents accessoires (fig. 4, C). La première série évolutive est représentée par les *Peripatus*, la seconde par les *Paraperipatus*, *Peripatopsis*, *Opis-*

Digitized by Google

thopatus et *Peripatoïdes*, c'est-à-dire par tous les autres Onychophores. Le *Peripatus ecuadorensis* se trouve à un stade intermédiaire parce que la scie est séparée des dents accessoires, non point par une échancrure profonde, mais par une dent intermédiaire; moins élevée que les denticules ou les dents accessoires qui l'avoisinent. Si cette dent était un peu plus élevée, on se trouverait en présence d'une lame mandibulaire interne d'un caractère très primitif.

Sorti des presses en avril 1902.

Digitized by Google

LES PREMIERS STADES DU DÉVELOPPEMENT DE LA VÉSICULE GERMINATIVE CHEZ LES REPTILES (SAURIENS ET CHÉLONIENS)

par Mlle Marie LOYEZ

(*Travail du Laboratoire d'Embryogénie comparée du Collège de France*)

On sait qu'après la période de division des ovules primordiaux, ceux-ci se transforment en oocytes, dont la vésicule germinative, contenant un réseau chromatique et un gros nucléole, diffère peu du noyau des cellules ordinaires. Certains œufs restent à l'état d'oocytes jusqu'à l'époque de la maturation, d'autres au contraire passent par une période de croissance plus ou moins longue pendant laquelle ils accumulent dans leur protoplasma des éléments nutritifs plus ou moins abondants ; ils passent à l'état de métoocyte, suivant la terminologie adoptée par M. Henneguy.

Pendant cette période, la vésicule germinative subit des transformations qui atteignent leur maximum de complexité dans les œufs riches en vitellus, tels sont ceux des Poissons, des Batraciens, des Reptiles et des Oiseaux. Ces modifications, décrites par un certain nombre d'auteurs, portent principalement sur le nombre et la position des nucléoles, ainsi que sur la forme des chromosomes.

Ce qui a frappé tout d'abord les observateurs, c'est le grand nombre de nucléoles que renferment ces vésicules. Wagner le premier, en 1835, a signalé la présence de nombreuses taches germinatives dans les œufs des Batraciens et des Poissons.

Mais le fait intéressant de ces transformations de la vésicule germinative, c'est la présence, à un certain stade, de chromosomes d'une forme spéciale, chacun d'eux étant constitué par une série d'articles ou segments chromatiques disposés transversalement les uns au-dessus des autres le long d'un même filament de linine ; des prolongements en barbes de plume rayonnent perpendiculairement à l'axe et donnent au chromosome cet aspect caractéristique qui l'a fait comparer à un écouvillon.

Ces éléments chromatiques, signalés dès 1890 par Holl chez le Poulet, ont été très bien décrits en 1892 par Rückert, qui a étudié les modifications de la vésicule germinative chez les Sélaciens.

Digitized by Google

D'après cet auteur, tandis que les nucléoles se multiplient et se rendent à la périphérie de la vésicule, les chromosomes se transforment en filaments plumeux ; ils deviennent moins colorables, puis se dédoublent longitudinalement et restent associés par paires. Plus tard, ils perdent leurs prolongements barbelés et se rapprochent du centre de la vésicule où ils se réunissent par groupes de quatre ou tétrades. Les nucléoles se rapprochent également du centre de la vésicule ; ils diminuent de volume, deviennent plus pâles et finissent par disparaître au moment de la formation des globules polaires.

Des faits analogues ont été décrits par Born chez le Triton. Comme Rückert, il admet que les chromosomes persistent pendant toute la période de croissance de l'œuf ovarien, et ne tirent pas leur origine des nucléoles, mais sont directement dérivés du réseau chromatique de l'ovule primordial.

D'autres observations ont été faites chez les amphibiens par Fick, par Jordan ; puis chez les poissons osseux principalement par Cunningham.

Carnoy et Lebrun, qui ont repris l'étude des modifications de la vésicule germinative chez les Amphibiens, sont arrivés à cette conclusion, très différente de celle de Rückert et de Born, que les nucléoles ne sont que des éléments chromatiques, qui proviendraient de la désagrégation du filament nucléinien ; ils se résoudraient en granulations ou en filaments qui pourraient reconstituer des cordons chromatiques. Certains de ces nucléoles seraient de petits noyaux qui contiendraient un filament chromatique enroulé ; ces filaments pourraient sortir du nucléole à un moment donné, et former une nouvelle génération de chromosomes, qui à leur tour donneraient naissance à une deuxième génération de nucléoles ; il y aurait ainsi des nucléoles primaires, secondaires, tertiaires, et ces transformations se répèteraient jusqu'à la formation des globules polaires.

Chez les Reptiles, les transformations de la vésicule germinative pendant la période de croissance de l'œuf ovarien n'ont pas encore été décrites. En 1872, Eimer signale seulement dans l'œuf de Lacerta et de quelques autres Reptiles, la présence de nombreux nucléoles, groupés au centre de la vésicule pendant les premiers stades, et périphériques dans les œufs plus avancés ; il n'a pas vu les chromosomes. Holl, dans son mémoire sur l'œuf de la Poule, dit avoir observé chez les Lacertiliens des modifications semblables

Digitized by Google

à celles que présentent les Oiseaux, mais il n'en donne aucune description.

J'ai entrepris l'étude de ces transformations d'après les conseils de M. le Professeur Henneguy, à qui j'adresse ici mes remerciements pour la bienveillance avec laquelle il dirige mes recherches dans son laboratoire.

Je n'ai observé jusqu'à présent que les premières phases du développement de la vésicule germinative des Reptiles. Les principaux faits que j'ai remarqués chez les Sauriens ont été déjà résumés dans une note préliminaire (1).

Je vais essayer de développer ici les quelques résultats que j'ai pu obtenir chez ces animaux et chez les Chéloniens. Les Ophidiens, présentant des différences essentielles avec les groupes précédents, feront l'objet d'une étude spéciale.

Les ovaires, fixés par des procédés variables, ont été étudiés sur des coupes d'une épaisseur moyenne de 5 μ et colorées à l'aide des substances les plus généralement en usage. Plusieurs de ces méthodes de coloration donnent de bons résultats; parmi celles qui colorent d'une manière différente la chromatine et les nucléoles, je citerai seulement le carmin boracique et le bleu de Lyon, l'hémalun et la safranine (après fixation par le liquide de Tellyesniczky), le glychémalun suivi de la fuchsine acide et de l'orange G. L'hématoxyline au fer, tout en colorant uniformément nucléoles et chromosomes, constitue cependant, à cause de l'intensité de la coloration obtenue, un réactif précieux pour déceler les éléments peu colorables, tels que les filaments chromatiques à certains stades.

I. SAURIENS

On peut distinguer plusieurs périodes dans les premiers stades du développement de la vésicule germinative des Sauriens.

Prenons pour type le Gecko (*Platydactylus muratis*, Dum.) (2).

1re période. — Lorsque le noyau de l'oocyte s'est transformé en vésicule germinative, il renferme un réseau avec des granulations chromatiques abondantes et un gros nucléole situé excentriquement; on peut distinguer en outre quelques petits nucléoles accessoires disséminés dans le plasma nucléaire. Bientôt le réseau

(1) Sur les transformations de la vésicule germinative chez les Sauriens (*Comptes Rendus de l'Acad. des Sc.*, 1901).

(2) Les geckos utilisés pour cette étude proviennent du Laboratoire de Banuyls; je remercie M. Pruvot, Directeur du Laboratoire, de me les avoir procurés.

Digitized by Google

chromatique devient moins colorable ; les granulations qui occupaient plus spécialement les nœuds du réseau, ont une tendance à se placer en lignes le long des filaments. Les petits nucléoles s'accroissent; on peut en voir de différentes tailles jusqu'à celle du nucléole de l'oocyte ; on trouve fréquemment deux nucléoles principaux et plusieurs autres de moindres dimensions.

Certains de ces nucléoles peuvent arriver en contact avec la membrane nucléaire, et même faire saillie à la surface de la vésicule en refoulant cette membrane. Le bourgeon ainsi formé se sépare bientôt de la vésicule dont la membrane se referme derrière lui. La fig. 1 représente en A un phénomène de ce genre. Elle montre également dans le cytoplasme des corps colorés de formes diverses qui semblent résulter de l'émigration de nucléoles. Si c'est un gros nucléole qui a passé dans le cytoplasme, il est probablement remplacé dans la vésicule par un nucléole accessoire qui s'accroît, car on y trouve toujours un ou deux nucléoles principaux.

L'émigration de nucléoles dans le cytoplasme a été fréquemment observée, soit dans les œufs, soit dans d'autres cellules, notamment dans les cellules glandulaires. En ce qui concerne les œufs, ce fait a été signalé par Balbiani chez les Géophiles, où il regarde le noyau vitellin comme formé par des substances qui s'échappent de la vésicule. Will, chez les Amphibiens et les Insectes, décrit un véritable bourgeonnement de la vésicule, chaque bourgeon renfermant un nucléole qui se détache pour donner un « Dotterken » dont la désagrégation fournira les granulations vitellines. Scharff, Rückert, ont également observé ce phénomène. M. Henneguy l'a signalé chez les Amphibiens et les Poissons, particulièrement chez le Syngnathe, et il pense que c'est une tache germinative qui forme le corps vitellin de Balbiani. Plus récemment, Schmidt donne de l'expulsion du nucléole chez les Sélaciens des figures (fig. 56 et 62, pl. II) absolument semblables à la fig. 1 (A).

On voit que l'opinion la plus généralement admise est que ces nucléoles servent à la formation du vitellus, soit par leur transformation directe en sphérules vitellines, soit en formant d'abord un noyau vitellin.

Chez le Gecko, le nucléole qui s'est échappé de la vésicule peut rester un certain temps dans le cytoplasme en conservant sa forme. On peut voir de ces corps sphériques colorés comme les nucléoles, non seulement près de la vésicule, mais encore jusque dans les parties périphériques. On trouve quelquefois des taches plus ou moins allongées ou des groupes de granulations qui sembleraient

Digitized by Google

résulter de la transformation de ces nucléoles (fig. 1, A). — Tous ces éléments finissent par disparaître longtemps avant l'apparition des premiers globules vitellins. Mais s'ils ne se transforment pas directement en vitellus, il est probable qu'ils sont utilisés par le cytoplasme, dont l'accroissement est considérable.

A la fin de la première période, la vésicule germinative occupe

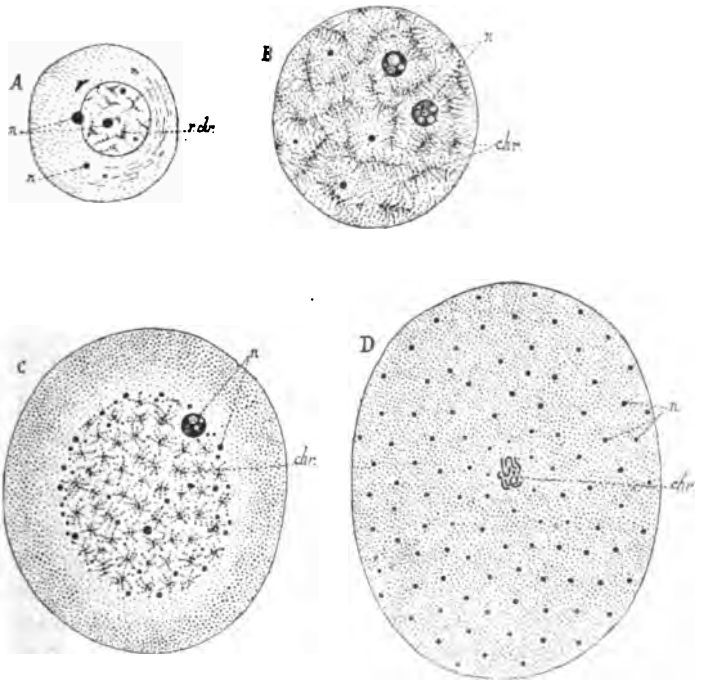


Fig. 1. — *Platydactylus muralis.* A, jeune ovule : *r.chr.*, réseau chromatique ; *n*, nucléoles l'un d'eux forme un bourgeon à la surface de la vésicule germinative. — B, C, D, différents stades du développement de la vésicule germinative : *chr*, chromosomes ; *n*, nucléoles.

déjà une position excentrique dans l'œuf ; celui-ci est entouré d'un épithélium folliculaire formé d'une seule rangée de cellules toutes semblables.

2e période. — La seconde période est caractérisée par la formation de chromosomes barbelés analogues à ceux décrits par Rückert. L'axe de ces chromosomes est formé par des granulations autour desquelles sont disposées, perpendiculairement à ce même axe, de gros filaments granuleux moins colorables, mais cependant très

Digitized by Google

nets par le rouge Magenta ou l'hématoxyline au fer. Ces éléments chromatiques occupent toute l'étendue de la vésicule ; on y voit aussi des corps étoilés qui représentent la section transversale d'un chromosome.

Il ne paraît plus y avoir émission de nucléoles dans le cytoplasme. Le nucléole principal s'accroît considérablement, son diamètre pouvant atteindre le cinquième de celui de la vésicule ; il se creuse de vacuoles qui s'accroissent jusqu'à faire saillie à la surface du nucléole, quelquefois en assez grand nombre pour lui donner l'aspect d'une petite morula (fig. 1, B). Deux nucléoles semblables peuvent se rencontrer dans la même vésicule ; on en trouve encore un certain nombre de plus petits (fig. 1, B).

3e période. — Puis, les chromosomes se divisent transversalement ; à un stade un peu plus avancé, en effet, ils sont plus courts et plus nombreux. Cette division continue au point que chaque chromosome n'est plus formé que par quelques articles munis de prolongements rayonnants, de sorte que toute la partie centrale de la vésicule est remplie par un semis de corps étoilés. Cette disposition donne à la vésicule germinative du Gecko un aspect tout à fait caractéristique que je n'ai pas retrouvé chez d'autres reptiles (fig. 1, C).

La partie périphérique de la vésicule est occupée par une zone très granuleuse qui s'étend à mesure que les chromosomes se rapprochent du centre, et dont les granulations sont fortement colorables par le rouge Magenta ou l'hématoxyline au fer. Les nucléoles suivent les chromosomes dans leur mouvement vers le centre de la vésicule. Il y a encore un ou deux gros nucléoles vacuolaires situés à la limite de la région des chromosomes (fig. 1, C) ; on ne les retrouve plus au stade suivant, ils disparaissent probablement par division. Les petits nucléoles se multiplient ; ils occupent encore la zone des filaments chromatiques, mais sont plus nombreux à la périphérie et ont déjà une tendance à s'en éloigner.

4e période. — Au fur et à mesure que les chromosones se rapprochent du centre de la vésicule, ils perdent peu à peu leurs prolongements barbelés, qui deviennent d'abord moins colorables, puis finissent par disparaître. Les granulations chromatiques qui restent se réunissent de nouveau en filaments, et la chromatine se trouve alors condensée en un petit nombre de chromosomes formés de cordons lisses plus ou moins contournés (fig. 1, D).

Les nucléoles continuent à se multiplier par division, et s'éloignent du centre de la vésicule ; les plus grands sont à la

Digitized by Google

périphérie, mais ils ne tardent pas à se diviser eux-mêmes, de sorte que la vésicule tout entière contient des nucléoles semblables disséminés régulièrement au milieu d'un nucléoplasma granuleux.

Pendant toutes ces transformations, la vésicule germinative a gagné le bord de l'œuf, elle est presque en contact avec l'épithélium folliculaire. Celui-ci, qui avait acquis un développement considérable par la formation de grandes cellules, commence à se réduire par la résorption de ces dernières, et le protoplasma de l'œuf est rempli de granulations vitellines.

5e *période.* — A un stade encore plus avancé, les nucléoles n'occupent plus toute l'étendue de la vésicule. On voit seulement au centre quelques gros nucléoles de nouvelle formation, et de plus petits à l'extérieur. Entre ces gros nucléoles sont les chromosomes, au nombre de 6 à 8, formés de filaments fins et lisses.

Je n'ai pas observé de stades plus avancés, mais à ce moment l'œuf ovarien est presque arrivé au terme de sa croissance ; la vésicule germinative est située contre l'épithélium folliculaire, qui ne présente plus de nouveau qu'une seule rangée de petites cellules.

2° Lézard. — Des phases analogues à celles qui viennent d'être décrites chez le Gecko peuvent être constatées dans le développement de la vésicule germinative du Lézard. Je signalerai seulement les différences les plus caractéristiques. D'une manière générale, on peut dire que la chromatine y est moins abondante que chez le Gecko, les chromosomes sont moins colorables et d'un aspect différent.

a) *Lacerta muralis* Merr. — Chez Lacerta muralis, la formation de chromosomes barbelés a lieu de bonne heure. Ces chromosomes sont fins, peu colorables, munis de prolongements grêles souvent très difficiles à mettre en évidence. Ils se réunissent au centre de la vésicule où ils s'entourent d'une couronne de nucléoles fortement colorés, dont l'un est généralement plus gros que les autres et peut contenir des vacuoles (fig. 2, A).

Tous ces nucléoles se multiplient par bourgeonnement. Cette division des nucléoles a été signalée par Scharff, Leydig, Balbiani, et plus récemment par un grand nombre d'observateurs. Le mode de division qu'on peut observer le plus fréquemment chez les Sauriens est le suivant : Le nucléole émet à sa surface une petite granulation qui grossit et finit par se détacher pour former un nucléole-fille qui continue à s'accroître. Plusieurs bourgeons de ce

Digitized by Google

genre peuvent se rencontrer sur un même nucléole; il arrive également que le nucléole-fille porte déjà un bourgeon avant de se détacher du nucléole primitif (fig. 3, B). D'autres fois, les nucléoles deviennent irréguliers, ils émettent des sortes de prolongements amiboïdes qui se séparent ensuite par étranglement. Quand un gros nucléole vacuolaire se divise, une vacuole pénètre généralement dans le bourgeon qui doit former le nucléole-fille (fig. 3, A). On

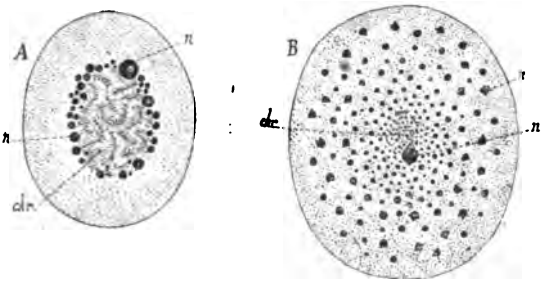


Fig. 2. — Vésicule germinative de *Lacerta muralis : chr*, chromosomes ; *n*, nucléoles. — En B, les plus gros nucléoles portent des bourgeons.

a même signalé dans certains cas une division de la vacuole ; je n'ai pas observé ce fait.

Chez *Lacerta muralis*, tandis que les chromosomes se réduisent de plus en plus en perdant de leur colorabilité, les nucléoles au contraire prennent un développement considérable ; les plus gros sont à la périphérie, les plus petits au centre ; ils portent presque tous des bourgeons, ce qui indique une prolifération très active (fig. 2, B). Dans le voisinage du centre, parmi les plus petits, on voit un ou deux gros nucléoles, de plus grandes dimensions que ceux de la périphérie et dont la surface porte de petites saillies. Puis le nombre des nucléoles diminue ; ils se disposent alors en zones concentriques.

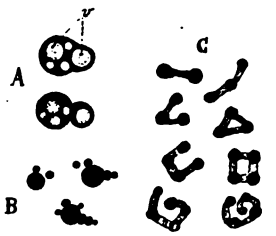


Fig. 3. — Multiplication des nucléoles : A et B, bourgeonnement des nucléoles chez les Sauriens en général ; *v*, vacuoles. — C, division observée chez *Lacerta stirpium*.

A un stade plus avancé, les chromosomes deviennent de nouveau visibles au centre de la vésicule ; ils ont alors la forme de cordons lisses, comme chez le Gecko. Les nucléoles, très petits, disséminés assez

Digitized by Google

régulièrement, ne sont plus sphériques; ils affectent plus spécialement la forme de petits bâtonnets, ou d'haltères, ce qui indique peut-être une dernière division avant leur disparition complète, car l'œuf ovarieu est arrivé à peu près au terme de sa période de croissance.

b). *Lacerta stirpium*, Daud. — Chez cette espèce, les premiers stades ressemblent à ceux de Lacerta muralis, mais il y a une plus grande variation dans la disposition des nucléoles. On peut en distinguer de plusieurs sortes; c'est ainsi qu'après fixation par le liquide de Flemming et coloration par le rouge Magenta suivi du carmin d'indigo et de l'acide picrique, on voit autour de la région des chromosomes une couronne de petits nucléoles fortement colorés en rouge, parmi lesquels d'autres plus gros sont colorés en vert et même quelques-uns en jaune. Ces gros nucléoles passent à l'intérieur de la zone des petits; moins colorables que ces derniers, ils prennent toujours les colorants plasmatiques.

Dans les œufs plus avancés, l'aspect de la vésicule est caractéristique : au centre, les chromosomes formés de filaments où un fort grossissement permet de reconnaître des granulations, occupent un très petit espace; tout autour sont de gros nucléoles assez faiblement colorés, et à une certaine distance, des zones concentriques de plus petits. Ces derniers perdent peu à peu leur colorabilité, puis disparaissent. Les gros nucléoles se voient plus longtemps autour des filaments chromatiques, puis disparaissent à leur tour.

Chez *Lacerta stirpium*, les nucléoles en voie de division présentent souvent un aspect particulier : les deux nucléoles résultant de la division restent reliés entre eux par une partie moins colorée ; le bourgeon au lieu de se détacher du nucléole primitif s'est allongé, étiré, et la substance du nucléole-fille s'est accumulée à l'extrémité. Trois ou quatre nucléoles peuvent être ainsi réunis, formant des figures variées : bâtonnets, arcs de cercle, triangles, quadrilatères, spirales, etc. (fig. 3, C). Sur les préparations un peu fortement colorées, on pourrait les confondre avec des cordons chromatiques. On peut expliquer ces formations en disant que lorsqu'un nucléole se divise, il reste en relation pendant quelque temps avec le bourgeon qu'il a formé; celui-ci à son tour produit un bourgeon qui se comporte comme le premier, et ainsi de suite. Finalement, il doit y avoir rupture du filament conjonctif et les nucléoles sont mis en liberté. On pourrait peut-être voir dans ce fait une preuve que le nucléole est formé de deux substances, dont l'une située à l'in-

Digitized by Google

térieur est plus colorable que l'autre, opinion déjà plusieurs fois exprimée, notamment par Montgomery et Obst. Des appareils nucléolaires semblables ont été signalés dans certaines cellules nerveuses par Perrin de la Touche et Dide.

C'est encore chez cette même espèce que j'ai remarqué des sortes de nucléoles doubles que l'on pourrait peut-être rapprocher de ceux qui ont été observés chez les Lamellibranches par de Lacaze-Duthiers, H. Fol, Flemming, et chez quelques Annélides. Les gros nucléoles qui entourent les chromosones, présentent fréquemment une grosse granulation plus fortement colorée appliquée à leur surface; d'autres portent une calotte plus colorée (fig. 4). On peut remarquer qu'en général tous les gros nucléoles d'une même vésicule présentent à la fois cette particularité.

Fig. 4. — Nucléoles avec corps accessoire (nucléoles doubles ?) : *a*, corps sphériques ; *c*, en forme de calotte.

c) *Lacerta viridis*, L. — Cette espèce présente beaucoup d'analogie avec la précédente au point de vue de la vésicule germinative. On y remarque également un petit nombre de gros nucléoles et une quantité de plus petits entourant la région des chromosomes. Ceux-ci sont munis de fins prolongements barbelés peu colorables. Plus tard, on les retrouve très réduits, au centre de la vésicule, au milieu d'un espace clair entouré d'une zone plus foncée, à l'extérieur de laquelle sont situés de gros nucléoles.

3° Orvet (*Anguis fragilis* L.). — Contrairement à ce que nous avons remarqué chez le Lézard, les chromosomes de l'Orvet sont très colorables pendant les premières périodes de transformation de la vésicule germinative. Leur aspect est également différent de celui des deux genres précédents. Ils sont constitués par de gros cordons à filaments latéraux courts et fins; l'axe du chromosome est formé d'articles très rapprochés les uns des autres, ce qui lui donne, à un faible grossissement, l'aspect d'un cordon continu; en outre, il porte de distance en distance ainsi qu'aux extrémités, de grosses granulations.

Il y a tout d'abord un nucléole excentrique, généralement pourvu de vacuoles, et quelques autres plus petits. Ensuite, on voit plusieurs gros nucléoles non vacuolaires moins colorables que le nucléole primitif et disposés circulairement à quelque distance de la périphérie. Ils sont généralement en contact avec des chro-

Digitized by Google

mosomes, qui quelquefois les entourent complètement (fig. 5, A) ; cependant il n'y a pas pénétration du chromosome dans le nucléole ; sur des coupes suffisamment minces, celui-ci se montre toujours absolument lisse sans aucune granulation à l'intérieur.

Puis, les cordons chromatiques, entraînant les nucléoles, se rapprochent du centre de la vésicule, la périphérie étant occupée

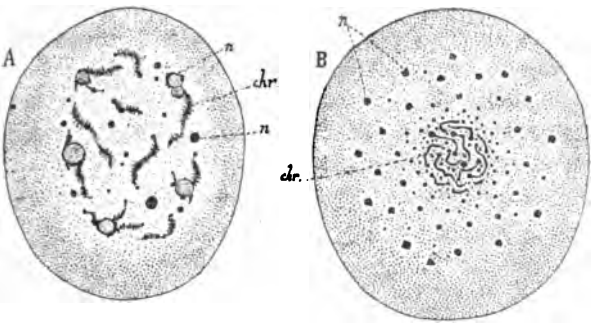


Fig. 5. — Vésicule germinative de l'*Orvet* : *chr*, chromosomes ; *n*, nucléoles.

par une zone granuleuse. Les petits nucléoles se multiplient et s'éloignent du centre, à mesure que les chromosomes s'en rapprochent. Ceux-ci, comme dans les genres précédents, perdent ensuite leurs prolongements plumeux et se condensent sous forme de cordons contournés portant à chaque extrémité une granulation, tandis que les nucléoles occupent le reste de la vésicule, les plus gros à la périphérie (fig. 5, B).

II. CHÉLONIENS

Chez les Chéloniens, les transformations de la vésicule germinative sont encore caractérisées par la présence de chromosomes barbelés de la forme typique, qui offrent la plus grande ressemblance avec ceux des Sélaciens. La position périphérique des nucléoles pendant les premiers stades rapproche plus les Tortues des Poissons et des Batraciens que des autres Reptiles.

1° *Testudo græca*, L. — Le fait important de la première phase du développement de la vésicule est l'émigration de nucléoles dans le cytoplasme. Ce fait, qui vient d'être signalé chez les Sauriens, prend ici, une importance beaucoup plus considérable, et dure plus longtemps.

La vésicule contient un réseau lâche avec des granulations chro-

Digitized by Google

matiques disposées le long des filaments et montrant déjà une tendance à se grouper en chromosones. Il y a un certain nombre de nucléoles de toutes tailles, dont les plus petits ne sont que de simples granulations qu'il est difficile de distinguer de la chromatine, car la différence de coloration est ici très peu sensible ; aux périodes suivantes au contraire elle deviendra excessivement nette.

Tous ces nucléoles se placent à la périphérie, la plupart en contact avec la membrane nucléaire (fig. 6, A). Ils peuvent s'échapper de la vésicule, soit isolément, soit par groupes ; il se produit alors une sorte de déchirure de la membrane par laquelle les nucléoles peuvent sortir. Ils s'accumulent dans le cytoplasme où ils donnent naissance à des formations spéciales : ce sont des amas sphériques ou irréguliers plus ou moins volumineux qui peuvent

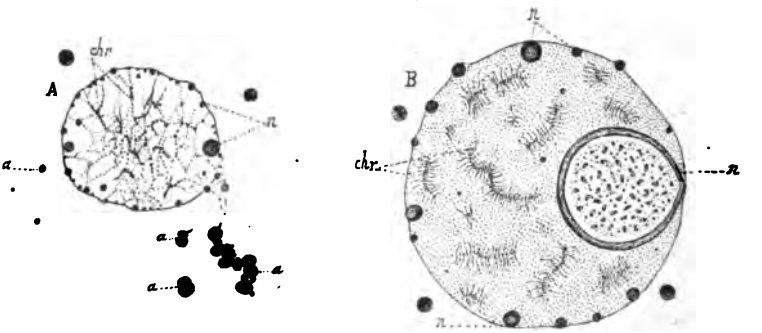


Fig. 6. — Vésicule germinative de *Testudo græca* : *chr*, chromosomes ; *n*, nucléoles ; *a*, corps colorés résultant de l'émigration de nucléoles dans le cytoplasme.

se grouper en cordons très colorés de formes diverses (fig. 6, *a*). On a signalé ces productions chez les Sélaciens ; Schmidt en donne plusieurs figures (fig. 68, 74, 79, pl. II). J'ai fait également quelques coupes d'ovaires de Sélaciens, où j'ai pu constater l'analogie de ces formations avec celles de la Tortue. Si l'on examine avec un fort grossissement l'un de ces corps colorés, en coupe mince, on peut y reconnaître au centre une région plus claire et tout autour des lignes concentriques plus foncées, qui rappellent un peu le noyau vitellin des Arachnides.

Un peu plus tard, ces éléments disparaissent, mais on voit à leur place, dans le protoplasma ovulaire, des taches formées de granulations qui se colorent de la même manière, et qui se rendent

Digitized by Google

ensuite à la périphérie de l'œuf où elles forment une zone plus ou moins large.

Après la formation des chromosomes plumeux, les nucléoles conservent leur position périphérique et restent en contact avec la membrane. Les plus gros deviennent vacuolaires. Le plus généralement chaque nucléole ne renferme qu'une seule vacuole, qui s'accroît de plus en plus et contient elle-même des granulations. Ils peuvent acquérir parfois des dimensions absolument remarquables, c'est ainsi que j'ai observé un nucléole d'un diamètre de 35 μ dans une vésicule qui mesurait 88 μ; c'est celui que représente la fig. 6 (B). La vacuole qui en occupe la plus grande partie est remplie de granulations qui pour la plupart paraissent elles-mêmes formées de deux parties dont l'une est plus colorable que l'autre. Ces nucléoles sont toujours en rapport avec la membrane vésiculaire et soudés en quelque sorte avec elle; au point de contact la paroi du nucléole est plus mince; il est possible qu'il se produise en ce point des échanges entre le liquide de la vacuole et le cytoplasme, mais ces nucléoles n'émigrent pas dans le protoplasma de l'œuf.

La vésicule germinative et l'œuf ovarien tout entier prennent un grand développement sans que de nouvelles modifications se produisent, si ce n'est une condensation plus grande des chromosomes, Ce n'est que plus tard lorsque le vitellus est déjà en partie formé que les filaments chromatiques se rapprochent du centre en perdant leurs prolongements, et que les nucléoles cessent d'être périphériques pour se grouper autour de la région des chromosomes.

2° *Cistudo Europœa*, Schneid. — Il y a peu de différence avec l'espèce précédente. Les chromosomes sont très nets; les nucléoles sont périphériques, les plus gros renferment également une vacuole avec des granulations, mais je n'en ai pas rencontré d'aussi volumineux. Plus tard, nucléoles et chromosomes sont groupés comme à l'ordinaire au centre de la vésicule.

D'après ce qui précède, on voit que les principales modifications de la vésicule germinative chez les Sauriens et les Chéloniens, pendant la période de croissance de l'œuf ovarien, consistent : 1° En ce qui concerne les éléments chromatiques, dans la formation de chromosomes à filaments plumeux, puis dans leur réduction, leur transformation en cordons lisses et leur groupement au centre de la vésicule; 2° dans une multiplication très active des nucléoles qui prennent un développement généralement inverse de celui des chromosomes et dans des variations considérables de leur position

Digitized by Google

qui peut être périphérique ou plus ou moins centrale, enfin dans leur réduction et leur disparition.

Comme conclusion, je ne puis que répéter ce que j'ai dit pour les Sauriens dans la note préliminaire déjà citée, et qui paraît s'appliquer également aux Chéloniens, que les deux éléments essentiels de la vésicule germinative, nucléoles et chromosomes, semblent être des corps de nature différente et indépendants les uns des autres.

BIBLIOGRAPHIE

Balbiani, E.-G. — Sur l'origine des cellules du follicule et du noyau vitellin de l'œuf chez les Géophiles (Zool. Anz., VI, 1883).

Born, G. — Die Reifung des Amphibieneies und die Befruchtung unreifer Eier bei Triton tæniatus (Anat. Anz., VII, 1892).

Carnoy, J.-B., et Lebrun, H. — La vésicule germinative et les globules polaires chez les Batraciens (La Cellule, t. XII, 1897; t. XIV, 1898; t. XVI, 1899).

Cunningham, J.-B. — The Ovaries of Fishes (Jour. Mar. Biol. Ass., III, 1894.

Eimer, B. — Untersuchungen über die Eier der Reptilien (Arch. f. mikr. Anat., VIII, 1872).

Henneguy, L.-F. — Le corps vitellin de Balbiani dans l'œuf des Vertébrés (Journ. de l'Anat. et de la Phys., XXIX, 1893). — Leçons sur la cellule. Paris, 1896.

Holl, M. — Ueber die Reifung der Eizelle des Hunh's (Sitz. d. K. Acad. d. Wiss. in Wien, XCIX, 1890).

Rückert, J. — Zur Entwicklungsgeschichte des Ovarialeies bei Selachiern (Anat. Anz., VII, 1892).

Schmidt, A. H. — Onderzoekingen betreffende het Ovarium der Selachii. Leiden, 1898.

Will, L. — Ueber die Entstehung des Dotters und der Epithelzellen bei den Amphibien und Insecten (Zool. Anz., VII, 1884).

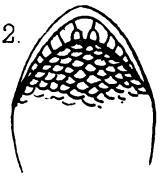
Sorti des presses en avril 1902.

Digitized by Google

Fig. 4b

Fig. 3b

Fig. 2.



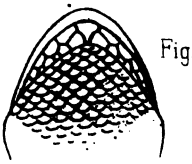


Fig. 1.

Fig. 4.

Fig. 3.

Fig. 3a

Fig. 4a

P. H Fritel lith. Imp. Lemercier Paris.

Fig. 1. Geckolepis typica, Grand.

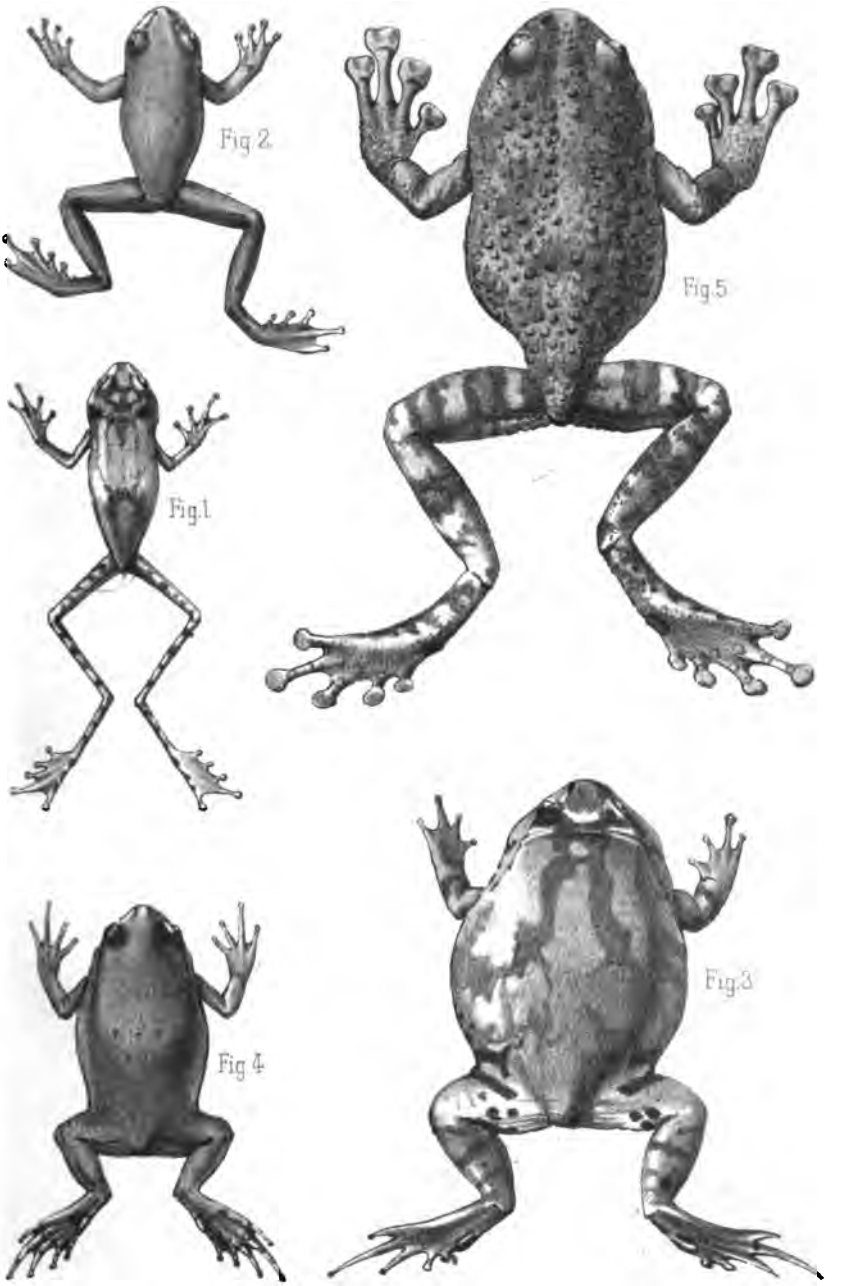
— 2. ——— ——— *var.* anomala.

Fig. 3, 3a-b, Idiophis Vaillanti, Mocq.

— 4, 4a-b, Langaha Alluaudi, Mocq.

Digitized by Google

Digitized by Google



P.H. Fritel lith. Imp. Lemercier, Paris

Fig. 1. Rhacophorus miniatus, n.sp. Fig. 3. Dyscophus Alluaudi, Mocq.

— 2. Megalixalus Boettgeri, n.sp. — 4. —— beloensis, n.sp.

Fig. 5. Platyhyla verrucosa, Mocq.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ÉTATS PATHOLOGIQUES ET LES ÉTATS TÉRATOLOGIQUES.

par Étienne RABAUD.

La théorie qui assimile les états tératologiques à des états pathologiques est une théorie très ancienne. Se présentant sous diverses formes, variant au gré des cas particuliers, se modifiant suivant les époques, son principe reste toujours essentiellement le même : l'anomalie est une maladie de l'embryon. C'est elle qui domine encore aujourd'hui. Cependant à l'examiner de près, à soumettre à l'analyse les faits d'embryologie anormale, cette théorie paraît reposer sur un fondement peu solide ; il semble qu'elle n'ait pour soutien qu'une interprétation inexacte et incomplète des phénomènes.

Nous allons essayer de montrer où gît la cause d'erreur, qui a entraîné de bons esprits à admettre la théorie pathologique ; puis nous tenterons d'indiquer pourquoi les états tératologiques ne sont pas, en principe, des états morbides ; nous rechercherons où se trouve la différence essentielle.

I. Les théories et les faits.

Haller et Morgagni, les premiers, attribuèrent les anomalies de l'axe cérébro-spinal à un phénomène d'hydropisie. Pour eux, la maladie ne retentissait point, ou retentissait faiblement, sur le reste de l'individu, il s'agissait d'une maladie locale. Un grand nombre d'auteurs, Otto (1) par exemple, ont adopté cette manière de voir sans modification appréciable. Jules Guérin, à son tour, reprit cette idée, la fit sienne et lui donna la valeur d'une théorie générale. Avec une logique parfaite, J. Guérin établit en principe, que les maladies du cerveau et de la moelle épinière doivent retentir, non seulement sur ces organes eux-mêmes, mais sur ceux qui en dépendent médiatement ou immédiatement. C'est pourquoi, il admit que toutes les déformations et modifications, dont les organes sont le siège, ont pour origine première une altération morbide du système

(1) Otto. Monstrorum sexcentorum description anatomica. Breslau, 1841 (cum 30 tabulis).

Digitized by Google

nerveux central. Sans doute, il avait plus particulièrement en vue les anomalies qui touchent aux membres et à leurs muscles, mais il n'était pas loin de penser que les lésions de l'axe cérébro-spinal se repercutent sur tous les organes, apportant dans leur évolution un élément de trouble, d'autant plus important, que ces organes se trouvent à une phase plus jeune de leur évolution.

« L'altération primitive des centres nerveux, écrit Jules Guérin, produit deux grandes classes d'effets, suivant qu'elle atteint, chez l'embryon, le grand régulateur de l'organisation, le système nerveux, à telle ou telle époque de son développement. Si c'est dès l'origine, elle trouble l'harmonie préétablie de l'ensemble, bouleverse les rapports des parties, modifie le développement des organes, leurs dimensions; elle entraîne les vices de conformation les plus disparates. Si, au contraire, elle n'arrive que lorsque le plan général est réalisé, lorsque toutes les parties ont reçu leur impulsion, chez le fœtus, par exemple, elle ne fait qu'influencer la forme des parties, d'où des difformités seulement...»(1) « Le système nerveux troublé, altéré par la maladie, imprime à la genèse des organes un trouble qui se traduit par trois ordres d'effets également évidents : *il pervertit, il arrête ou empêche* toute action formatrice » (2).

L'indication est aussi précise que possible.

La manière de voir de Jules Guérin a été adoptée par un certain nombre de médecins, en particulier par P. Delplanque (3). Celui-ci s'est efforcé de « faire ressortir le grand rôle que la pathologie joue dans la formation d'un grand nombre de monstruosités qu'il faudrait rapprocher et classer en *groupes pathologiques*, en comprenant dans chaque groupe tous les cas pouvant se rapporter à une maladie d'un adulte. » Delplanque pousse les choses très loin ; la répercussion pathogène des maladies du système nerveux peut aller jusqu'à provoquer la réapparition de certains organes, du péroné, par exemple ; il écrit avec le plus grand sérieux, qu'un tel phénomène est une des « conséquences indirectes et éloignées de l'affection tétanique dont elles viennent grossir le cortège. »

Ainsi donc, le phénomène morbide initial a son siège parfaitement défini; le système nerveux ; les organes sont frappés par contre-coup, sans être eux-mêmes primitivement affectés.

(1) Jules Guérin. — Discussion avec M. Joly. *Gazette médicale*, 1866.

(2) Jules Guérin. — *Recherches sur les difformités congenitales chez les monstres.* Paris, 1880.

(3) P. Delplanque. — *Etudes tératologiques, I. Des difformités congénitales produites sur le fœtus par la contraction musculaire.* Paris, Doin, 1880.

Digitized by Google

D'autres auteurs, au contraire, ont pensé que les ébauches pouvaient fort bien être le siège d'une maladie, non plus indirectement et comme conséquence d'une lésion des centres sensitivo-moteurs, mais directement et comme réagissant individuellement avec les agents morbides. C'est ce que M. Lancereaux, et quelques auteurs avec lui, a soutenu, spécialement en ce qui concerne le cœur. M. Lancereaux exprime sa manière de voir en une formule aussi précise qu'exclusive : « La tératologie du cœur n'est autre chose que la pathologie de cet organe pendant le cours de la vie intra-utérine » (1). Le point de départ de toute modification anatomique du cœur serait toujours une endocardite ; celle-ci frappant les orifices des gros vaisseaux, il en résulterait des actions mécaniques secondaires, ayant pour effet de rompre ou de détruire les cloisons, de provoquer l'inocclusion du canal artériel, etc...

En somme, qu'il s'agisse des centres nerveux, du cœur ou de tout autre organe, la théorie pathologique ainsi comprise fait de l'embryon monstrueux simplement un malade. Comme il arrive pour beaucoup de conceptions d'origine médicale, celle-ci a le très grand tort de vouloir englober dans un cadre commun tous les cas particuliers, soit en mettant au premier plan un caractère accessoire et contingent, — soit en ne tenant compte que d'un état final, le point de départ étant négligé, — soit enfin en procédant à une généralisation hâtive de faits isolés.

Sans doute, certains faits plaident en faveur d'une théorie ainsi présentée : l'existence de l'hydropisie embryonnaire est un fait indéniable ; son action dystrophique et destructive ne saurait être contestée ; elle intéresse fort souvent les centres nerveux. Il arrive aussi que des malformations des membres et des atrophies musculaires coexistent avec des lésions médullaires dégénératives. Cela se rencontre, en particulier, chez un certain nombre de pieds bots congénitaux (2).

Tout cela est vrai. Mais il est parfaitement établi aussi, qu'un très grand nombre d'anomalies graves ou légères sont constituées bien avant que le système nerveux soit entré en relations avec les organes embryonnaires, et, par suite, bien avant qu'une maladie de ce système ait pu retentir sur ces organes.

(1) Cité par A. Moussous. — *Maladies congénitales du cœur* (Encyclopédie scientifique des Aides-Mémoires).

(2) Voir sur cette question, le travail documenté de Léon Courtillier : *Contribution à l'étiologie et à la pathogénie du pied bot congénital* (Thèse de la Fac. de méd. de Paris, 1898).

Digitized by Google

De plus, les cas sont nombreux où un individu monstrueux possède une moelle et un cerveau indemnes, et inversement, où des centres nerveux malades ne correspondent à aucune anomalie (1).

Dans les cas particuliers où coexistent une anomalie d'un membre, de l'atrophie musculaire et une lésion médullaire, a-t-on le droit de dire que celle-ci est la cause de celle-là ? Il serait imprudent de l'affirmer, car s'il est vrai que l'état des centres nerveux se répercute sur les organes, sur les muscles en particulier, il n'en est pas moins vrai que de l'intégrité des masses musculaires dépend également l'intégrité des centres nerveux. Il est de science commune, qu'une amputation pratiquée chez un individu jeune détermine l'atrophie et la disparition des groupes cellulaires correspondants de la moelle épinière. M. Klippel a montré qu'un arrêt de croissance des membres, consécutif à un traumatisme éprouvé durant l'enfance, avait pour suite naturelle la disparition d'un certain nombre de fibres musculaires et d'éléments nerveux médullaires (2). Il y a donc au moins autant de raisons pour admettre que l'état de la moelle dépend de l'état des organes.

MM. Lesbre et Forgeot, à la suite de l'examen qu'ils ont fait des moelles d'ectroméliens (3), répondent « qu'il n'y a point parité entre la moelle, parfaitement normale de tissu, d'un ectromèle et la moelle atrophiée par dégénérescence d'un amputé. »

Assurément, il y a une différence essentielle entre la dégénérescence secondaire et la non-formation : celle-ci est primitive, elle permet un tassement régulier des tissus qui se forment, celle-là est secondaire, elle est suivie de sclérose, d'atrophie. Mais cette différence ne prouve rien touchant la répercussion du système nerveux sur l'organe ou de l'organe sur le système nerveux. Qu'elle résulte d'une destruction secondaire ou d'une absence initiale, la

(1) Comme exemple de la première éventualité, signalons l'observation déjà ancienne de Er. Martin et Maurice Letulle, qui a trait à un enfant de six mois dont les pieds sont réduits à des moignons, dont une main est une pince de homard sans aucune altération de la moelle (*Contribution à la Tératologie; monstre unitaire Hémimélie*, Journal de l'Anatomie, 1877) De pareils exemples sont nombreux et ils le seraient bien davantage, si tous les monstres étaient étudiés méthodiquement.

(2) M. Klippel. — *Arrêts des développements consécutifs aux lésions locales datant de l'enfance.* (Revue de médecine t. XIII, 1893; Presse médicale, 31 juillet 1897). — A. Daniel. — Thèse de la Fac. de Méd. de Paris, 1899.

(3) Lesbre et Forgeot. — *Etude anatomique de cinq animaux ectromèles, suivie de considérations générales sur l'ectromélie.* (Journal de l'Anatomie et de la Physiologie, 1902).

Digitized by Google

constitution du système nerveux peut être aussi bien une conséquence qu'une cause.

En fait, il y a des cas où la moelle a marqué sa prépondérance, il en est beaucoup d'autres où cette prépondérance est franchement controuvée. Il est absolument hors de doute que toute une série de monstruosités sont antérieures, soit à la formation du système nerveux, soit à l'établissement de relations entre ce système et les organes.

Quant à l'affirmation des médecins qui ne voient dans la tératologie du cœur que des maladies de l'embryon, elle ne résiste pas à l'examen le plus superficiel. Sans doute, un rétrécissement orificiel serait capable d'opposer à la circulation un obstacle tel, qu'il en résultât un excès de pression, et cet excès de pression pourrait fort bien empêcher la formation complète d'une cloison; mais, ainsi que le fait remarquer Moussous (1), comment un tel phénomène pourrait-il se produire, puisque les cloisons sont complètement achevées, avant que les ébauches des valvules sigmoïdes et des valvules auriculo-ventriculaires aient acquis un développement suffisant, pour qu'une endocardite puisse faire d'elles un sérieux obstacle à la circulation ?

Au surplus, il est une observation qui semble devoir lever tous les doutes : c'est que les tissus d'organes embryonnaires anormaux sont le plus souvent des tissus histologiquement sains, chez lesquels on ne retrouve aucune trace d'altération morbide. Par là, il semble bien établi, mieux encore que par toute autre considération, que les lésions pathologiques n'entrent pas nécessairement en ligne de compte dans les productions tératologiques.

Cet argument n'est pas de nature, cependant, à convaincre les partisans de la théorie pathologique; ils l'éludent par prétérition, au moyen de considérations très simples. « Chez l'embryon, écrit M. Mathias-Duval (2), il n'y a pas encore d'organes en fonctions, il y a seulement des *organes en formation* ; la formation des parties est, pour ainsi dire, la fonction générale de l'embryon. Aussi les causes pathogéniques ne peuvent-elles produire que des troubles de formation, de développement; c'est-à-dire, aboutir à des malformations, à des monstruosités en un mot. C'est pourquoi la *pathologie générale de l'embryon* n'est autre chose que l'étude des anomalies de l'organisation, que la *tératologie* et la *tératogénie*. » Il n'est donc

(1) Op. cit.

(2) MATHIAS-DUVAL. — *Pathogénie générale de l'embryon. Tératogénie.* Traité de Pathologie générale de Bouchard. T. I, 1895, p. 159.

Digitized by Google

pas nécessaire qu'un tissu soit pathogéniquement altéré, pour qu'il y ait état morbide, il faut et il suffit que le développement soit troublé. « La malformation, l'état monstrueux d'une partie n'est pas la conséquence d'une maladie subie par cette partie; cet état monstrueux, ce développement anormal constitue la maladie même; en d'autres termes, chez l'embryon, une cause pathogène ne détermine pas une maladie qui, à son tour, produit une monstruosité; la cause pathogène produit directement la monstruosité, le défaut ou l'arrêt du développement, et elle ne peut produire autre chose, puisque l'embryon ne traduit sa vie et ses fonctions que par des actes de développement, et que les troubles de sa vie et ses fonctions ne peuvent être que des troubles de développement. »

Cette manière de voir ne manque pas d'une certaine ingéniosité; conférant au domaine pathologique une étendue sans limites, elle permet d'englober dans ce domaine toute la série des faits anormaux, sans qu'il soit nécessaire de supposer, au préalable, une altération morbide, au sens habituel du mot. Cependant, il ne suffit pas de transformer les définitions pour changer la nature des choses et vraiment il paraît bien difficile de considérer comme une maladie, fut-elle embryonnaire, certaines anomalies telles que le pouce bifide, les mamelles surnuméraires, etc. Et si pour celles là en particulier la contradiction est flagrante entre l'assimilation que l'on veut en faire et leur nature réelle, la contradiction n'est pas moindre pour l'ensemble des autres, si l'on examine de près la question.

En somme, la théorie consiste à dire que l'embryon est un organisme spécial, dont les réactions vis-à-vis des actions pathogènes diffèrent sans doute des réactions du fœtus et de l'adulte, mais restent cependant des réactions morbides. Tandis que chez l'adulte la maladie est un trouble des fonctions, elle est chez l'embryon un trouble du développement, celui-ci étant considéré comme une fonction (1). Raisonner ainsi, c'est confondre le résultat apparent avec l'essence même d'un phénomène. Le trouble d'une fonction n'est pas nécessairement une maladie; il peut être, par exemple, le résultat tout à fait momentané d'une action mécanique absolument contingente. Le trouble du développement n'est pas davantage dans tous les cas une maladie; il peut avoir et il a fréquemment

(1) Il faudrait, au préalable, démontrer cette affirmation. .. hardie. Le développement consiste à donner aux organes un volume et une structure déterminés; sauf à jouer sur les mots, ce n'est point là une fonction. Si l'on veut comprendre les phénomènes et éviter des confusions, il importe d'abord d'attribuer aux mots un sens précis.

Digitized by Google

pour origine une adaptation pure et simple à des incidences externes inaccoutumées. Ce qui constitue la maladie, c'est la désintégration ou la tendance à la désintégration des éléments anatomiques ; le trouble de la fonction ou du développement n'en est que la conséquence. Or, qu'il s'agisse d'embryon, de fœtus ou d'adulte, ce sont toujours les éléments anatomiques qu'il importe de considérer ; le phénomène morbide reste toujours essentiellement le même : une désintégration ou une tendance à la désintégration. C'est là un fait d'observation courante, sur lequel il ne paraît pas utile d'insister. Considérés en soi, les processus tératologiques ne présentent nullement cette tendance ; ils portent sur des tissus sains, dont l'histogénèse se déroule sans encombre et qui aboutissent à des organes adultes, histologiquement comparables, et parfois identiques aux tissus normaux.

Seulement, ces organes se sont constitués d'une façon différente, par des voies inaccoutumées ; leur évolution morphologique est parfois une évolution spéciale, parfois aussi cette évolution ne se distingue de l'évolution normale que par des caractères tout-à-fait accessoires. Parfois enfin ce sont des organes absolument nouveaux, qui doublent les organes habituels, telles les mamelles surnuméraires aberrantes, ou qui se substituent à eux. Pour emprunter une définition à Isodore Geoffroy-Saint-Hilaire, qui avait eu l'intuition, plutôt que la vue précise de l'opposition existant entre l'état pathologique et l'état tératologique, nous dirons que « l'un change ce qui a déjà été fait, l'autre ce qui doit se faire » (1).

Au demeurant, l'erreur initiale, d'où dérive la manière de voir que nous venons de réduire à sa valeur, réside dans une fausse conception des agents externes. On considère que l'essence même d'un agent est d'être pathogène, que son rôle est de déterminer toujours, quoi qu'il arrive, un état morbide, et, sans pousser plus loin l'analyse, on appelle état morbide tout ce que produit cet agent. En réalité, la propriété pathogène est une propriété contingente, dépendant uniquement des conditions dans lesquelles l'agent intervient. Il importe donc de distinguer nettement, si l'on veut mettre un peu d'ordre dans l'esprit et dans les choses, deux ordres de phénomènes embryonnaires, les uns morbides, les autres anormaux (2).

(1) Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire. *Traité de Tératologie*, T. III, p. 445.

(2) Il est d'autres auteurs qui assimilent complètement les états morbides et les états tératologiques et pour des raisons parfois singulières. M. Féré, par

Digitized by Google

On ne saurait contester, en effet, qu'un embryon, qu'un fœtus puisse être atteint de maladie. Il est probable même que la plupart des états morbides, surtout ceux qui frappent la première enfance, peuvent intervenir sur un organisme fœtal. Les faits signalés par Delplanque (1) desquels il semble ressortir qu'une maladie infectieuse, ou simplement inflammatoire, a provoqué des phénomènes tétaniformes, et peut-être même déterminé des déformations consécutives à des contractions tétaniques, ne paraissent pas discutables. Il peut y avoir également des phénomènes paralytiques, d'où résulteraient certaines dispositions vicieuses, telles que celles des pieds bots.

En outre, il est à croire que les tissus en voie d'évolution possèdent, sinon l'apanage exclusif de certaines affections, du moins l'apanage de certaines réactions. C'est ainsi que l'inflammation des vaisseaux peut suivre chez le fœtus une marche très particulière et aboutir à un résultat, dont on ne trouve pas l'analogue chez l'adulte, ni même chez le nouveau-né.

La Pseudencéphalie est un remarquable exemple de ces altérations pathologiques intéressant le système vasculaire et entraînant la disparition plus ou moins complète du système nerveux. Les coupes histologiques publiées par MM. N. Vaschide et Cl. Vurpas (2)—et que ces auteurs ont bien voulu me permettre d'examiner — sont très instructives à cet égard ; elles éclairent d'ailleurs certaines descriptions antérieures de Pseudencéphaliens, pour lesquelles l'examen microscopique n'a pas été fait, ou n'a été fait que d'une façon insuffisante (3).

exemple, se fonde sur ce fait que les uns et les autres présentent des phénomènes d'hérédité dissemblables. Il ne s'agit ici que d'observations extrêmement superficielles, dans lesquelles les recherches anatomiques ne jouent aucun rôle.

Au surplus, il est tout à fait impossible de déterminer si ce sont les phénomènes morbides qui sont tératologiques ou les phénomènes tératologiques qui sont morbides ou si les uns et les autres forment une catégorie spéciale. Les définitions fondamentales, qui eussent été nécessaires, font complètement défaut ; l'analyse des faits est à peine ébauchée. Il n'y a pas lieu d'insister sur des considérations imprécises, qui ont pour frêle fondement de vaines apparences et de vagues analogies.

(1) P. Delplanque. — Op. cit.

(2) N. Vaschide et Cl. Vurpas. — *Recherches sur la structure anatomique du système nerveux chez un Anencéphale* (Nouvelle Iconographie de la Salpêtrière, 1901). L'appellation d'anencéphale attribuée à ce sujet constitue une erreur ; il s'agit vraiment d'un Pseudencéphalien nosencéphale.

(3) Sabrazès et Ulry. — *Arrêt de développement de l'encéphale associé à des malformations médullaires, crâniennes et oculaires* (Soc. de Biologie, 13 mai

Digitized by Google

Les coupes transversales de la moelle lombaire permettent de voir des vaisseaux atteints par une inflammation extrêmement intense, qui se propage aux méninges ; les éléments nerveux sont altérés dans une mesure variable ; ils paraissent être numériquement au complet. Au fur et à mesure que l'on remonte de la moelle lombaire vers les centres cérébraux, on constate que l'inflammation vasculo-méningée s'accentue : les canaux sanguins se dilatent, se multiplient peut-être même, dans tous les cas, ils envahissent peu à peu la substance nerveuse, se substituent à elle, tandis que les cellules médullaires s'atrophient et dégénèrent. On assiste à la dispariton progressive de la masse cérébro-spinale ; il n'en reste bientôt plus que quelques fragments épars dans le sein d'une tumeur sanguine, et l'on se rend compte que le système nerveux tout entier est destiné à subir le même sort, par suite de l'envahissement vasculaire, ainsi que cela se produit dans un certain nombre de cas.

On ne peut mettre en doute qu'il ne s'agisse, en l'occurrence, d'un phénomène purement pathologique et que la Pseudencéphalie doive être rayée du cadre tératologique proprement dit : le Pseudencéphale est un fœtus primitivement normal, dont le système nerveux a été secondairement détruit. Cette destruction est comparable à celle que produit le noma ou le lupus ; au même titre qu'eux, elle simule une anomalie par arrêt de croissance ou de développement : il n'y a là qu'une ressemblance fort grossière.

A côté de ces cas, dont le caractère franchement et uniquement morbide est indéniable, s'en trouve toute une série d'autres caractérisés par des tissus absolument normaux, quel que soit le type tératologique considéré.

La distinction entre les états pathologiques congénitaux et les états anormaux vrais s'impose de la façon la plus complète. C'est, en partie, pour n'avoir pas vu cette distinction nécessaire, pour s'être laissé influencer par le caractère éminemment accessoire de la congénialité, que de très bons esprits ont pu être entraînés à faire de la tératogénie un petit chapitre, presque un simple paragraphe de pathogénie.

1899). De la description, il ressort nettement que l'on a affaire à un chien pseudencéphale. La lésion des vaisseaux est notée : cependant les auteurs rejettent le fait d'endartérite sous prétexte que le chien ne peut être syphilitique, comme si l'endartérite ne pouvait avoir d'autre origine. Ils concluent à un phénomène d'adhérence amniotique et admettent un développement fragmentaire du système nerveux, alors que, bien au contraire, on se trouve en présence de destructions partielles. La description, d'ailleurs, contredit les conclusions à chaque ligne.

Digitized by Google

L'erreur sur laquelle repose la théorie pathologique a une autre cause encore.

Les modifications tératologiques se trouvent parfois intimement confondues avec des lésions pathologiques. Ces dernières prennent le dessus, accaparent l'attention des observateurs non prévenus et conduisent très naturellement à la confusion des processus. En réalité, il y a superposition de deux états absolument distincts dans leurs essence ; c'est un monstre, au sens vrai du mot, qui est devenu malade par surcroît.

A l'appui de cette affirmation, il est aisé de donner des exemples, et l'on peut poser en principe qu'il n'y a pas de monstruosité sur laquelle ne puisse se greffer une maladie, tout comme une maladie se greffe sur un individu normal. Seulement, pour se rendre un compte exact du phénomène de superposition, il ne faut pas se contenter d'examiner un nouveau-né, c'est-à-dire un individu qui a parcouru l'ensemble de ses phases évolutives et chez lequel un processus morbide secondaire est venu masquer, d'une façon plus ou moins complète, les caractères anormaux distinctifs.

Si l'on veut dissocier les phénomènes d'une façon précise, il est indispensable d'avoir recours à l'observation d'un certain nombre d'embryons et surtout de jeunes embryons de même espèce tératologique. On constate, alors, que chez les uns, l'action tératogène est seule en cause : on ne relève aucune trace d'altération destructive, les tissus sont parfaitement sains ; tandis que chez les autres, les tissus qui affectent la même disposition anormale, spéciale au type considéré portent, par surcroît, la marque précise d'une intervention pathogène. Souvent même, on décèle l'agent du dommage, une hydropisie plus ou moins accentuée, par exemple.

Procédant ainsi par comparaison, il devient évident que le processus pathologique est venu se surajouter, pour le détruire, à un processus tératologique, comme il peut aussi se surajouter à une évolution normale et l'entraver dans sa marche. L'étude récente que j'ai consacrée aux Cyclocéphaliens (1) m'a fourni d'intéressants exemples de ces phénomènes. J'ai vu, d'une part, des individus parfaitement sains, mais anormaux, et d'autres également anormaux, mais malades, tous caractérisés par le même processus tératologique. J'ai vu également que l'hydropisie, entre autres actions morbides, lorsqu'elle intervient sur un embryon normal, ne provoquait aucun processus nouveau, que, bien au contraire, elle arrêtait ou supprimait les éléments qui venaient de se différencier.

(1) Étienne RABAUD. — *Recherches embryologiques sur les Cyclocéphaliens.* (Journal de l'Anatomie et de la Physiologie, 1901-1902).

Digitized by Google

Maintenant, on peut se demander, si la superposition des deux états résulte toujours de l'action successive ou simultanée de deux causes distinctes, ou bien si cette superposition n'est pas, dans certaines circonstances, le produit de l'action d'une seule et même cause.

Il est certain, en effet, que les monstruosités compliquées de maladies apparaissent souvent, alors qu'on a simplement constaté l'incidence d'un facteur, qui aurait déterminé une maladie chez un adulte. De là à faire d'un processus anormal un processus morbide, il n'y a qu'un pas ; nous avons vu à l'aide de quelles raisons ce pas a été franchi, et comment on en arrive à considérer comme malades, des individus qui sont simplement conformés d'une façon différente de la conformation normale.

II. Action primaire et action secondaire des facteurs externes.

Assurément, si l'on se contente de vues superficielles, il y a dans ce fait de l'intervention d'un seul facteur, quelque chose qui prête à la confusion, qui nécessite presque cette confusion. L'analyse attentive des phénomènes conduit à une tout autre conception et met en lumière des notions d'une réelle importance.

Lorsqu'un facteur incident entre en relations avec un organisme embryonnaire, le mode d'action de ce facteur est lié aux conditions diverses dans lesquelles ce facteur intervient. En outre de sa nature propre, qui détermine le sens général des réactions, cet agent possède des qualités extrinsèques de durée, de moment d'action, d'intensité.

Nous n'insisterons pas ici sur la durée et sur le moment de l'action, non que leur importance soit négligeable, mais parce que ces qualités n'ont pas un rapport immédiat avec la question qui nous occupe. Nous nous arrêterons, au contraire, sur l'intensité, car c'est par l'analyse exacte des intensités diverses d'un même agent, que nous arriverons à comprendre la différence absolue qui sépare un état pathologique d'un état tératologique.

D'une façon générale, il est à penser que de l'action faible d'un agent ne résulte pas une variation aussi marquée que de l'action forte de ce même agent. Mais, faible ou forte, cette action est toujours vraisemblablement de même sens, si elle s'exerce toujours dans les mêmes conditions et dans certaines limites. Les expériences connues de Herbst et d'autres sont, à ce point de vue, extrêmement instructives : elles nous montrent des modifications

Digitized by Google

comparables s'établir sur une surface d'autant plus grande que l'intensité de l'action est plus forte (1). Ces expériences nous révèlent, en outre, qu'au delà de certaines limites, si la variation histologique peut encore s'établir, elle s'établit mal ; l'organisme paraît être en état de souffrance, il vient un moment où la différenciation cesse de s'effectuer, il se produit une désintégration plus ou moins rapide : à l'action tératogène du facteur est venue s'adjoindre une action destructive.

Pour poser nettement la question, considérons l'expérience la plus simple, celle qui consiste à utiliser comme agent modificateur des variations de température. Camille Dareste, qui a mis fréquemment en œuvre ce procédé, a pu établir d'une façon positive que l'œuf de poule se développe normalement sous l'influence d'une température variant de 35 à 39°. Au-dessous de 35° et au-dessus de 39° le développement est anormal ; si la chaleur fournie à l'embryon est inférieure à 30°, ou si elle est supérieure à 42°, les premiers phénomènes évolutifs s'ébauchent à peine, le germe ne tarde pas à mourir.

Tels sont les résultats bruts de l'expérience. Si l'on cherche à analyser les phénomènes, si on les rapproche des variations provoquées sur des éléments normaux adultes par divers excitants, on est conduit à établir un certain nombre de distinctions.

A 39°, chiffre maximum, le développement s'effectue encore d'une façon normale ; au-dessus, il devient anormal. Il n'est pas à croire que, subitement, sans transition, en s'élevant de 39° à 39°1, la température détermine un développement monstrueux ; qu'il en sera ainsi, sans modification, jusqu'à 42°, et qu'à ce moment la mort surviendra, alors que l'embryon était encore plein de vie à 41°9. Des considérations semblables s'appliquent à tous les agents possibles.

Selon toute évidence, il n'y a pas et ne peut y avoir de ces sauts inopinés ; d'une intensité à l'autre, les effets d'un même agent sont certainement liés par une transition ménagée.

A partir du moment où une action cesse d'être absolument normale, jusqu'au moment où elle devient franchement anormale, les réactions du protoplasme avec le milieu subissent nécessairement une série de modifications graduellement croissantes. Lorsque l'intensité est très faible, la différence qui existe entre les échanges normaux et les échanges anormaux est très peu marquée, trop peu

(1) Voir Étienne Rabaud *Le déterminisme expérimental et l'individualité du germe.* (Revue de l'École d'Anthropologie de Paris, décembre 1901).

Digitized by Google

pour que cette différence soit capable de donner naissance à une variation histologique appréciable ; les éléments, quoique réellement modifiés dans leur état chimique, restent anatomiquement et fonctionnellement semblables aux éléments normaux de même nom.

Pour prendre un exemple, supposons que l'agent considéré détermine certaines régions de l'ectoderme, normalement destinés à fournir de la peau, à se différencier dans le sens nerveux, provoque la multiplication des plasmas spéciaux aux cellules nerveuses. L'intensité très faible de cet agent entraînera la multiplication de ces plasmas, mais elle le fera dans une faible mesure, de sorte que les éléments modifiés, quoique renfermant une proportion de substance nerveuse plus grande que les cellules ectodermiques cutanogènes, ressembleront cependant encore de très près à ces cellules ectodermiques ; le microscope ne révèlera aucune différence sensible, leur fonction ne sera pas modifiée.

Considérons maintenant des intensités plus fortes, mais encore relativement faibles. Ces intensités modifient les échanges dans une plus large mesure, par suite elles modifient la constitution chimique du protoplasma, la différenciation dans le sens nerveux sera accentuée et il en sera ainsi pour un certain nombre d'intensités successives.

Néanmoins, l'apparence extérieure de ces éléments ne traduira pas encore cette variation graduellement croissante, la fonction des divers groupes cellulaires restera la même et, par suite, l'évolution individuelle aboutira à un être morphologiquement normal. Toutefois, la différenciation, et avec elle la fonction, sera en voie de transformation et il suffira souvent d'un très léger accroissement dans l'intensité, pour que cette transformation, occulte chez les individus soumis aux intensités inférieures, devienne nettement apparente chez les individus soumis aux intensités immédiatement supérieures. Aux yeux d'un observateur superficiel, ou qui examine isolément les individus soumis à diverses intensités, il paraîtra y avoir une différence très tranchée entre les premiers et les seconds, tandis que, en réalité, les uns et les autres constituent une série continue. Même il serait possible de voir la suite des transformations, en comparant les résultats obtenus par l'action de diverses intensités.

En fait, il y aura, chimiquement, un écart beaucoup moindre entre les tissus franchement anormaux et ceux qui ne paraissent avoir subi aucune modification, qu'entre les tissus complètement

Digitized by Google

normaux et ceux qui ont été soumis à l'action des plus faibles intensités. Chez ceux-ci, en effet, la constitution protoplasmique est caractérisée par la présence de substances que ne renferment pas les tissus normaux, il existe entre eux et ces derniers une différence *qualitative*, tandis que, entre les tissus d'apparence normale, mais modifiés, et les tissus nettement transformés, il n'existe vraiment qu'une différence *quantitative*.

Les larves au lithum d'Herbst me paraissent, à ce point de vue, fournir un exemple concret. Considérons l'une des larves obtenues par l'une quelconque des solutions lithinées et sur cette larve examinons, non pas la zone franchement endodermique ni la zone franchement ectodermique, mais la zone de transition entre les deux sortes d'éléments. Nous trouvons toute une série d'éléments de passage de l'ectoderme vers l'endoderme, dont les modifications successives sont à ce point insensibles que l'œil ne peut discerner une ligne précise de démarcation entre le feuillet externe et le feuillet interne. Nonobstant, l'action tératogène commence à se faire sentir sur les éléments voisins des éléments ectodermiques; le protoplasma de ces éléments renferme déjà quelques granulations vitellines, tandis que les cellules de l'ectoderme normal n'en renferment point. Ces granulations deviennent progressivement de plus en plus nombreuses, jusqu'au moment où leur présence est absolument manifeste. Supposons qu'à la suite d'une dissociation, nous soyons conduits à examiner isolément chacune des cellules de la zone de transition, les unes nous paraîtront nettement ectodermiques, les granulations vitellines étant en trop petit nombre pour être aperçues ; d'autres nous paraîtront nettement endodermiques, et peut-être serions-nous tentés de dire que les premières ont subi sans dommage l'action lithique, tandis que cette action a subitement provoqué une variation chez les autres.

Ainsi, entre l'instant où intervient un facteur avec son intensité minimum et l'instant où l'intensité devient suffisante pour détourner franchement les différenciations de leur voie normale, l'histogénèse subit une série de modifications progressivement croissantes. Il ne semble pas qu'il y ait des cas où, un facteur étant donné, l'organisme supporte son action sans réagir, aussi faiblement que ce soit. Sans doute, sous l'effort une intensité très faible, la constitution anatomique des éléments reste telle, que c'est la différenciation normale qui prévaut ; cette constitution n'en diffère pas moins de ce qu'elle devrait être : si la disposition morphologique des tissus est normale, leur état histologique tend vers une constitution différente de l'état habituel.

Digitized by Google

Considérons maintenant le cas où la valeur de l'intensité est suffisante, pour imprimer franchement à l'histogenèse de certains groupes une direction nouvelle. Les données expérimentales nous apprennent qu'il y a plus d'une valeur de l'intensité capable de déterminer un tel résultat ; en particulier, l'examen des effets des températures élevées montre que l'action tératogène se fait nettement sentir entre 40 et 42°, qu'à son terme ultime, si le développement s'effectue encore, les organismes n'en sont pas moins sur les limites de la mort. Il est donc à penser que les diverses intensités tératogènes, si elles déterminent au même titre une histogénèse spéciale, ne se comportent pas toutes, cependant, de la même manière vis-à-vis des éléments anatomiques.

Assurément, il reste entendu que chaque valeur de l'intensité se traduit par une modification plus ou moins grande dans un sens donné. La question est de savoir pour quelle raison une intensité déterminée cesse d'être compatible avec la persistance de la vie.

Nous devons considérer, puisqu'il y a des monstres et qui survivent, qu'un certain nombre de valeurs de l'intensité permettent aux éléments cellulaires de procéder aux échanges indispensables de la façon la plus satisfaisante ; l'évolution se poursuit jusqu'à atteindre l'état adulte.

Cependant, les échanges ne s'effectuent pas exactement dans les mêmes conditions pour toutes les intensités. Sans doute, l'agent externe conserve son mode d'action spécial, qui détermine les variations histologiques et ce sont ces variations qui se produisent tout d'abord, qui se produisent seules en suivant un accroissement progressif, soit que la transformation des éléments intéressés soit plus nette, soit que la transformation porte sur un plus grand nombre d'éléments. Mais il vient un moment, lorsque l'intensité atteint un certain degré, où cette intensité détermine en outre et simultanément d'autres modifications protoplasmiques, aboutissant à la dégénérescence ou à la désintégration. Ces modifications sont le résultat de la formation de substances nouvelles, qui ne sont plus du protoplasma, mais se substituent à lui. Par leur présence, elles diminuent plus ou moins, suivant leur quantité, les échanges vitaux et tendent à entraîner la destruction de l'élément cellulaire qu'elles frappent. Le phénomène se comprend très aisément, si l'on se souvient que le protoplasma est un mélange complexe de substances, dont les affinités et les réactions diffèrent. La sensibilité, l'affinité de certaines de ces substances pour un facteur donné n'entre en jeu que lorsque ce facteur intervient avec telle intensité, tandis qu'elle ne se manifeste pas avec telle autre.

Digitized by Google

Dans le cas de la température qui nous sert d'exemple, il est des substances qui, à un certain degré, subissent simplement une modification chimique, mais restent à l'état de substance vivante, tandis que d'autres persistent avec leur constitution antécédente. Si la température augmente, la variation histologique se produit encore, mais d'autres substances, qui ne l'avaient point encore ressentie, subiront l'action de l'agent. Cette action ne détermine plus en elles une variation chimique laissant le protoplasma vivant, elle détermine la formation d'une substance relativement stable ou complètement inerte, incapable de prendre part aux échanges vitaux. Toutes les substances constitutives du protoplasma ne subissent pas cette action à la même température ; l'intensité peut être telle que l'action destructive soit relativement insignifiante et que les cellules continuent de vivre, tout en étant le siège d'une variation histologique. Néanmoins les réactions vitales sont nécessairement moins vives.

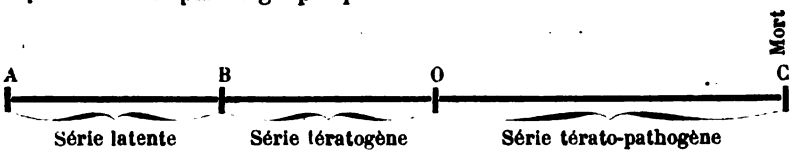
On comprend, dès lors, que l'on obtiendra toute une échelle de modifications sur des organismes semblables, soumis à des températures de plus en plus élevées ; la destruction protoplasmique acquerra une importance croissante, les réactions vitales une diminution correspondante. A la limite, la destruction intervenant dans une large mesure sur l'ensemble de l'organisme et en particulier sur les substances que la chaleur avait simplement, jusqu'ici, histologiquement transformées, ce sera la cessation de tout phénomène vital, la mort. Insistons sur ce point que pour certaines intensités, confinant à l'*intensité-limite*, la variation histologique, *phénomène primaire*, se produit encore : la vie se prolongera donc un certain temps, mais l'insuffisance des échanges entraînera fatalement la mort à brève échéance.

La même explication s'adresse à tous les facteurs incidents. Chacun d'eux a une double action, l'une *primaire* ou *tératogène*, l'autre, *secondaire* ou *pathogène* ; l'une et l'autre se dissocient nettement ou se confondent suivant la valeur de l'intensité. Le phénomène est comparable à celui que l'on observe pour un très grand nombre de substances médicamenteuses, dont l'action est très différente suivant la dose utilisée. C'est ce que les thérapeutes expriment par les termes de *dose thérapeutique* et *dose toxique*. Suivant toute vraisemblance, à dose faible ou moyenne la substance est tout entière utilisée par le protoplasma ; à dose plus élevée, il reste un excès permettant à d'autres affinités de s'exercer, déterminant, par suite, d'autres modifications, celles-ci destructives du

Digitized by Google

protoplasma. C'est ainsi que les solutions de lithium entraînent la production de granulations vitellines par *action primaire,* jusqu'au moment où *l'action secondaire* intervenant avec les solutions à titre élevées, les échanges généraux se font mal et les organismes meurent (1).

Les considérations qui précèdent peuvent se traduire d'une façon concrète par le graphique suivant :



Représentant par une ligne droite la série des intensités d'un même agent, nous marquons en A le début de l'action avec l'intensité minimum, en B le moment où les processus anormaux sont marqués d'une façon positive, en C le moment où l'intensité atteint son maximum compatible avec l'existence.

Entre A et B se place la série des intensités sous l'influence desquelles l'histogénèse, tout en se modifiant, laisse encore s'établir, morphologiquement, les processus normaux. La distance B-C se divise en deux parties : dans la première se place la série des intensités nettement et uniquement tératogènes, sous l'influence desquelles naissent des processus anormaux et des individus viables. Nous marquons au point O la limite extrême de cette série. Au delà du point O et jusqu'en C, à l'action tératogène s'adjoint une action destructive quelconque, action qui va croissant, rend de plus en plus difficile la vie des éléments, et par suite celle de l'individu. Cette série d'intensités mérite le nom de *série critique* ou série *térato-pathogène.* L'action primaire et l'action secondaire marchent de concert, le terme sera d'autant plus éloigné que l'action croîtra moins rapidement.

Les diverses distances A-B, B-O, O-C ont une grandeur variable suivant le facteur considéré et suivant l'organisme soumis à son influence. Chacune d'elles pourra renfermer un très grand nombre ou un très petit nombre d'intensités, mais toutes les intensités seront toujours représentées, chaque fois que l'on aura affaire à un agent tératogène.

Les rapports qu'affectent entre elles les diverses séries subissent

(1) Les corps les plus toxiques ont cette propriété : à dose infinitésimale le sublimé, par exemple, active la nutrition.

Digitized by Google

aussi des variations considérables. A cet égard, il est possible de prévoir des cas extrêmes, celui par exemple ou la *série latente* A-B sera extrêmement chargée. Cela voudra dire que l'agent n'a qu'un faible pouvoir tératogène et, dans l'occurrence, toutes les autres séries renfermeront, elles aussi, un très grand nombre d'intensités, car l'organisme étant peu sensible à l'action des facteurs, les échanges se produiront longtemps, comme si ces facteurs n'intervenaient pas. Inversement, le cas pourra se présenter où la *série latente* A-B sera réduite au minimum ; la *série tératogène* B-O sera elle aussi extrêmement réduite, tandis que la *série critique* O-C, sans se prolonger beaucoup, acquerra toute l'importance. A la limite, A-B et B-O ne seront plus représentées ; cela voudra dire que l'agent considéré n'a aucun pouvoir tératogène, qu'il est purement et simplement pathogène. Si, en effet, les premiers effets d'un agent sont des combinaisons stables ou des décompositions définitives, il est clair qu'il ne pourra se produire en même temps, du moins en quantité suffisante pour être appréciables, des variations histologiques (1).

Au point de vue qui nous occupe, la série *critique* ou *tératopathogène* est particulièrement intéressante. Elle nous met en état de comprendre comment un même agent externe peut produire à la fois un processus tératologique et un processus pathologique. Par elle aussi nous est expliquée la nature de l'erreur, qui entraîne à dire qu'un monstre est nécessairement un malade. Nous voyons nettement qu'un même facteur peut être à la fois pathogène et tératogène ; mais nous voyons aussi que ces deux actions ne se confondent nullement, que pathogénie et tératogénie ne sont pas, ne peuvent pas être une seule et même chose. Les deux actions, comme les deux résultats, doivent être rigoureusement dissociées, elles sont le fait de réactions distinctes, qui se produisent entre des

(1) Il y aurait une circonstance capable de faire varier les diverses séries dans une certaine mesure. Lorsqu'au lieu de placer d'emblée un organisme sous l'influence d'une intensité donnée, on commence à faire agir sur lui une intensité faible et qu'on augmente au fur et à mesure que l'évolution se poursuit, il est possible d'augmenter beaucoup cette intensité sans provoquer de processus anormaux. Tel serait le *phénomène de l'accoutumance*. (Ch Féré, *Accoutumance de l'embryon à un milieu toxique. Soc. de Biol.*, 1897, pp. 597 et 627). En réalité, le phénomène est assez complexe, les réactions de l'organisme variant au fur et à mesure que l'évolution se poursuit, l'intensité des facteurs étant fonction de la masse embryonnaire. Il se pourrait que l'accroissement de masse vint contrebalancer l'augmentation de l'intensité et que tout se passe, comme si l'intensité restait invariable.

Digitized by Google

parties différentes du protoplasma (1). L'effet morbide ne peut que détruire ou annihiler l'effet tératogène, il y a antagonisme au dernier chef (2).

Il existe des monstres qui ne sont pas des malades et des malades qui ne sont pas des monstres. Mais il existe aussi des monstres malades. Chez ces derniers, il n'est pas toujours possible de découvrir le facteur pathogène surajouté au facteur tératogène ; et c'est pourquoi, sans doute, négligeant les faits contradictoires où des individus comparables sont caractérisés, les uns par l'intégrité, les autres par l'altération de leurs tissus, divers observateurs n'ont pas hésité à admettre que les facteurs de monstruosités avaient nécessairement une action pathogène (3).

Les considérations qui précèdent réduisent à sa valeur cette interprétation ; elles nous permettent d'affirmer que la modification spéciale d'un tissu, d'où résulte une anomalie, est toujours, dans tous les cas, une adaptation pure et simple aux conditions imposées par une incidence donnée.

III. Localisation des actions primaire et secondaire

A la question de l'intensité térato-pathogène s'adjoint nécessairement la question de savoir, si l'action primaire et l'action secondaire se localisent sur les mêmes éléments cellulaires ou sur des éléments différents.

Les deux éventualités sont certainement réalisées. Le plus sou-

(1) L'action pathogène ne se fait pas sentir nécessairement sur les cellules qui ont subi l'action tératogène. Il peut se faire que ce soient d'autres cellules qui deviennent malades et troublent l'organisme dans son ensemble. Nous allons revenir sur ce point.

(2) Tous les facteurs n'interviennent pas en déterminant des différenciations ; il en est qui modifient les échanges en plus ou en moins sans en changer le sens. L'action tératogène est alors limitée à des phénomènes d'arrêts ou d'excès, mais les tissus restent parfaitement sains ; il s'agit d'une simple différence dans la croissance ou la différenciation. Tout ce qui précède s'applique intégralement à ces phénomènes.

(3) Le Double a prétendu (*De l'épididymite blennorrhagique*, Association française pour l'avancement des Sciences. Paris 1878 ; *discussion sur le testicule ectopique*, Association des anatomistes, Montpellier 1902, p. 98) « qu'un organe malformé ou déplacé est prédisposé à toutes sortes de maladies ». La déformation et le déplacement ne jouent et ne peuvent jouer aucun rôle. La soi-disant « loi de Le Double » n'exprime nullement une relation de cause à effet. Si un organe est malade par surcroît c'est qu'il a été soumis à deux actions superposées, mais non liées d'une façon quelconque.

Digitized by Google

vent, si l'on en juge par les indications embryologiques, le tissu tératologique malade est un tissu, dont les éléments ont subi simultanément une modification histogénique adéquate à l'action primaire et une altération morbide adéquate à l'action secondaire. Dans ce cas, ce ne sont pas les mêmes parties du protoplasma qui sont en cause, ce sont des parties indépendantes les unes des autres et caractérisées par des affinités spéciales. Les unes réagissent à l'action primaire et se multiplient; les autres réagissent à l'action secondaire et se détruisent. Ces dernières sont en nombre d'autant plus grand que l'intensité est plus forte ; il vient un moment, sans doute, où la cellule est altérée dans toutes ses parties.

La localisation des deux actions sur des parties distinctes *d'un même élément celluldire* semble être le cas le plus fréquent : le tissu anormal est en état de souffrance et il n'existe nulle autre part dans l'organisme embryonnaire, une ébauche ou un système d'ébauches altérées, pouvant avoir entravé, par contre-coup, le développement du tissu tératologique.

Il est des cas, au contraire, où l'on constate l'existence d'un état pathologique parfaitement défini, par exemple une hydropisie embryonnaire plus ou moins grave. La plupart des tératologistes n'hésitent pas, alors, à mettre la production de cette monstruosité sur le compte de cette hydropisie. Une telle interprétation est encore le résultat d'une confusion nouvelle.

Sans doute, l'hydropisie peut être le fait d'une action purement pathogène, relevant d'un facteur indépendant du facteur tératogène ; mais s'il en est ainsi, l'hydropisie intervient à son tour pour détruire les tissus, dont elle gêne la nutrition, — pour empêcher les différenciations de se produire ou de se poursuivre, si elles sont ébauchées ; elle n'a nullement le pouvoir de déterminer une formation ou un mode évolutif quelconque. Lorsque l'hydropisie intervient au cours d'une ontogenèse *normale*, celle-ci conserve son allure générale, mais ses tissus tendent vers la destruction et il ne fait point de doute que cet état morbide résulte d'une action pathogène surajoutée. Lorsque l'hydropisie coexiste avec une ontogenèse *anormale*, il est tout aussi évident que l'hydropisie est également surajoutée, qu'elle entrave l'ontogénèse et ne la crée point. C'est ce que l'observation directe permet de constater. Chez les embryons monstrueux et en même temps hydropiques, les éléments histologiques manifestent un état de souffrance plus ou moins accentué, la désintégration cellulaire est parfois assez marquée, la prolifération, dans tous les cas, semble nettement suspendue. Tout indi-

Digitized by Google

que une dystrophie, devant aboutir à bref délai à la mort de l'individu.

Or, il paraît infiniment probable que l'hydropisie embryonnaire, dans ces circonstances, est sous la dépendance de l'action secondaire du facteur qui détermine l'anomalie par action primaire. Cette hydropisie est la manifestation sensible des décompositions ou des combinaisons inertes portant, non plus sur des éléments du tissu monstrueux, mais sur les ébauches vasculaires. On observe constamment en effet, chez les embryons hydropiques, un retard marqué dans la formation du réseau vasculaire. Les divers îlots, ébauches premières de ce réseau, persistent à l'état d'îlots tendant à désagréger, ils ne forment point un réseau, du moins un réseau suffisant. L'appareil circulatoire est altéré avant que d'être complètement constitué ; il s'en suit une dystrophie considérable, une transsudation excessive de liquide à travers les parois et l'envahissement des tissus par ce liquide. Les tissus cessent d'évoluer, ils deviennent le siège d'altérations dégénératives.

L'embryon hydropique et monstrueux a donc subi deux modifications distinctes : l'une porte sur un ou plusieurs groupes d'éléments, elle modifie la succession de leurs phases histologiques ; l'autre affecte les formations vasculaires, elle détermine leur altération. Le même agent externe a porté son action sur deux tissus différents, tératogène pour les uns, il est pathogène pour les autres. Est-il besoin de faire observer que l'action secondaire sera très analogue dans un grand nombre de cas, qu'elle se manifestera concurremment avec les types tératologiques les plus variés. L'organisme tout entier reçoit le contre-coup de l'action pathogène : il est modifié, il n'est point adapté.

IV. Action simultanée de deux agents.

Du fait que le même facteur, dans des conditions données, peut être à la fois pathogène et tératogène, il ne s'en suit pas que toutes les atteintes morbides qui frappent les monstres aient cette unique origine. Sans doute, la double action des agents externes doit être incriminée dans la majorité des cas ; il n'en est pas moins vrai qu'un organisme peut être soumis simultanément à deux agents différents, l'un intervenant comme pathogène, l'autre comme tératogène.

A vrai dire, nous n'avons aucune indication précise, aucun fait expérimental ou spontané, qui nous permette d'établir, avec une

Digitized by Google

apparence de certitude, quel peut être le résultat de ces actions *interférentes*. Nous pouvons cependant concevoir que deux actions, l'une tératogène, l'autre pathogène, déterminent séparément, sans se gêner l'une l'autre, les processus qui leur sont adéquats ; nous pouvons encore comprendre qu'une incidence morbide surajoutée vienne détruire secondairement l'effet d'une incidence monstripare antécédente.

Conclusion.

D'une façon générale, nous conclurons donc qu'il ne faut pas simplement envisager, dans la production des états congénitaux. le facteur incident en lui-même. L'organisme embryonnaire ne réagit pas nécessairement de la même manière que l'organisme adulte ; ses réactions dépendent autant de l'intensité de l'agent que de sa nature propre. Il faut distinguer nettement deux sortes d'états congénitaux franchement opposés. Ces deux états peuvent être le fait d'un même agent ou d'agents différents, capables ou non de déterminer *chez l'adulte* une altération pathologique : d'une part des *anormaux*, de l'autre, des *malades*. Une troisième catégorie renferme des *anormaux-malades*, chez lesquels anomalie et maladie sont deux états concomitants et non point un état spécial résultant, sous une forme ou une autre, d'une action pathogène. Ce sont ces *anormaux malades* qui ont attiré l'attention et entraîné les observateurs à confondre inextricablement les états tératologiques avec les états morbides. La dissociation s'impose ; elle ressort de l'examen même des faits d'observation.

Sorti des presses en septembre 1902.

Digitized by Google

SUR LA DISPOSITION, LA STRUCTURE ET LE FONCTIONNEMENT DE L'APPAREIL REPRODUCTEUR MÂLE DES COLLEMBOLES.

par A. LÉCAILLON.

L'étude de l'appareil reproducteur mâle des Collemboles conduit à des résultats importants à divers points de vue. Tout d'abord elle permet de reconnaître que cet appareil est toujours plus simple que chez les autres Insectes. Ensuite, elle montre qu'à l'intérieur même du petit groupe en question la structure histologique du testicule n'est pas uniforme, mais présente, suivant les espèces, des degrés divers de complexité. Enfin, cette étude permet de mieux comprendre la structure plus élevée du testicule des Hexapodes supérieurs.

I. Disposition générale de l'Appareil reproducteur male.

Dans toutes les espèces, non seulement les ébauches testiculaires, mais encore l'appareil mâle entièrement développé demeurent toujours placés dans la partie ventrale de la cavité générale, sous le tube digestif. Cette disposition ventrale permanente correspond au maintien d'un caractère primitif, puisque l'embryon de tous les Insectes possède, à un moment donné du développement, des ébauches sexuelles situées ventralement.

Dans aucune espèce il ne semble y avoir d'organes d'accouplement bien différenciés. Le conduit évacuateur impair, auquel se rendent les deux canaux déférents, se renfle simplement en une vésicule éjaculatrice d'où part un court conduit éjaculateur.

Les testicules n'ont pas une forme ramassée comme cela arrive au contraire chez presque tous les autres Insectes. Dans le cas le plus simple (*Anurophorus laricis*, *Anurida maritima*) chacun d'eux est un simple tube très allongé et effilé à son extrémité antérieure (Lécaillon, 1902 et 1902 bis). Dans d'autres cas, le tube, au lieu d'être simple, présente, le long de son bord interne, des lobes assez réguliers et dirigés d'arrière en avant. Cette disposition a été décrite par Willem (1900) chez *Podura aquatica*; je l'ai constatée depuis également dans cette même espèce. Ailleurs, chaque testicule est

Digitized by Google

constitué par deux lobes tubuleux, plus ou moins bosselés à l'époque du complet développement, et communiquant largement entre eux par une anastomose transversale. C'est le cas des Entomobryidées, ainsi que Tullberg (1872) le premier l'a signalé. Enfin, chez les Smynthuridées, le tube testiculaire est replié deux fois sur lui-même. Dans tous ces cas, il est manifeste que la disposition du testicule reste fondamentalement très simple.

En général, il n'y a aucune glande annexe, visible extérieurement. Il y a cependant une exception s'appliquant au genre *Papirius* dans lequel on trouve une grosse glande, de forme toute particulière, dont le produit se dirige dans la région postérieure du tube testiculaire. Elle a été vue d'abord par Lubbock (1873) et bien décrite par Willem (1900). J'ai observé cette glande dans *Papirius minutus*, où elle est très développée.

II. Structure des tubes testiculaires.

Il n'existe jamais, autour de la paroi testiculaire proprement dite, de formation comparable à la *tunique dite péritonéale* qui entoure le testicule d'un très grand nombre d'Insectes supérieurs. Chez ces derniers, la tunique péritonéale semble se former secondairement, pendant que le testicule grandit. Les éléments constituant les ébauches testiculaires proprement dites n'y prennent sans doute aucune part, mais seulement le mésoderme entourant ces ébauches sexuelles. En outre, de nombreuses trachées — par conséquent des éléments ectodermiques — viennent se ramifier dans cette membrane supplémentaire. Il est donc permis de considérer la membrane péritonéale du testicule (et de l'ovaire où elle existe souvent aussi) comme une formation secondaire, pouvant d'ailleurs jouer, au point de vue physiologique, un rôle important, et qui serait apparue tardivement, chez beaucoup d'Hexapodes élevés.

Au point de vue de l'absence de tunique péritonéale autour du testicule (et de l'ovaire) les Collemboles ont donc conservé un caractère d'infériorité qu'ils peuvent du reste partager, et partagent effectivement, avec d'autres Insectes.

L'importance de la structure histologique du testicule des Collemboles est liée non à l'évolution même des cellules gonadiales qui peut être suivie beaucoup plus avantageusement dans des Insectes où ces cellules sont plus grosses, mais à la manière dont se comportent la *zone germinative* ou amas de spermatogonies primitives et la paroi testiculaire elle-même. Partout celle-ci envoie

Digitized by Google

des prolongements à l'intérieur du tube testiculaire et partout il persiste une zone germinative pendant toute la vie. Mais on peut distinguer trois cas à ce sujet :

Premier cas. — La zone germinative persiste dans la région moyenne du testicule et les prolongements intratesticulaires ne s'anastomosent que *peu ou pas* à l'intérieur de celui-ci.

Ce cas est très net dans *Anurophorus laricis* ; je renverrai donc le lecteur à la description que j'en ai donnée récemment (Lécaillon, 1902).

Il se rencontre aussi dans toute la famille des Entomobryidées. Mais ici, la zone germinative s'étale souvent, le long du testicule, plus que dans *Anurophorus laricis*. Elle n'en occupe cependant pas toute la longueur et est surtout développée dans la partie moyenne (du côté dorso-latéral externe, au niveau surtout de l'anastomose qui réunit les deux lobes tubuliformes de chaque testicule).

Ce cas est aussi celui de *Podura aquatica*. Toutefois, selon Willem (1900) la zone germinative s'étendrait ici *tout le long du tube testiculaire*. Je n'ai pu, faute de matériaux suffisants, vérifier ce fait ; s'il était confirmé, on pourrait considérer *Podura aquatica* comme représentant le terme ultime de la tendance indiquée chez les Entomobryidées.

Deuxième cas. — La zone germinative demeure dans la région moyenne du testicule, mais les prolongements intratesticulaires s'anastomosent dans le testicule pour former des ampoules testiculaires.

Ce cas est très net dans *Anurida maritima* ; je renverrai également le lecteur à la publication que j'en ai faite (Lécaillon, 1902 bis).

Troisième cas. — La zone germinative passe à l'extrémité antérieure du tube testiculaire et les prolongements intratesticulaires s'anastomosent pour constituer des ampoules testiculaires.

Il se présente dans la famille des Smynthuridées, laquelle se rapproche par là beaucoup plus des Insectes supérieurs que les autres Collemboles.

Dans *Papirius minutus*, par exemple, l'extrémité antérieure du tube testiculaire est, sur une grande longueur, complètement remplie par les spermatogonies. Pendant toute la durée de l'époque de la reproduction, cette zone germinative se montre extrêmement développée. A partir de cette région on rencontre toujours, en examinant le reste du tube, tous les stades d'évolution des cellules spermatiques, les stades les plus avancés se trouvant dans la

Digitized by Google

région la plus postérieure. Tout le tube, à l'exception de la partie occupée par la zone germinative, est cloisonné en alvéoles dont les parois sont constituées par des prolongements partant de l'enveloppe testiculaire. Ces cloisons sont surtout plus épaisses dans la région du tube où sont les spermatides en voie de transformation. Elles disparaissent dans la région postérieure, à mesure que les spermatozoïdes sont presque constitués, et on trouve alors un liquide granuleux mélangé à ces derniers éléments,

La glande accessoire s'ouvre dans la région terminale et très élargie du tube testiculaire. Son rôle semble être de fournir un liquide destiné soit à englober les spermatozoïdes, soit à pourvoir à leur nutrition, soit à remplir ces deux fonctions à la fois.

III. Fonctionnement de l'appareil reproducteur male.

Les faits relatifs à la reproduction des Collemboles sont si mal connus qu'il est important de noter les indications qui peuvent être fournies à ce sujet par l'examen des organes reproducteurs.

En ce qui concerne l'appareil mâle, l'examen histologique montre qu'il y a toujours, dans le testicule, une réserve très développée de spermatogonies ; c'est la zone germinative. Dans les espèces appartenant au premier cas décrit plus haut, toutes les cellules spermatiques situées à un moment donné en dehors de cette zone, se transforment simultanément et avec la même vitesse en spermatozoïdes. Quand la transformation est achevée, il y a vraisemblablement accouplement du mâle considéré. Puis, une nouvelle série de spermatogonies se séparent de la zone germinative, se répandent dans le tube testiculaire et commencent à subir les transformations en spermatozoïdes. Il y aura donc ultérieurement un nouvel accouplement, et ainsi de suite pendant toute la saison de la reproduction.

Dans les espèces rentrant dans le deuxième cas, il en est à peu près de même ; seulement la synchronie des transformations des cellules spermatiques placées en dehors de la zone germinative n'est pas aussi marquée, car si dans une ampoule testiculaire toutes les cellules se transforment bien simultanément, il n'en est pas toujours de même pour les cellules de deux ampoules voisines.

Enfin, dans les formes rentrant dans le troisième cas, le fonctionnement de la zone germinative est continu et non plus ou moins intermittent. De nouveaux spermatozoïdes arrivent continuellement au stade de formation complète et de nouvelles cellules

Digitized by Google

commencent continuellement à subir la transformation. Mais, dans ce cas comme dans les deux précédents, il y a encore un certain nombre d'accouplements plus ou moins espacés, chaque accouplement ne pouvant se produire que quand il y a une certaine quantité de spermatozoïdes arrivés à maturité.

Je ferai remarquer, en terminant, que les conclusions qu'on est conduit à tirer de l'examen histologique du testicule, relativement au fonctionnement de cet organe, concordent d'une manière remarquable avec celles que l'examen de l'ovaire fournit sur son propre fonctionnement.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

LÉCAILLON, A. (1902). — Sur l'appareil reproducteur mâle d'*Anurophorus laricis* Nic. (Bull. soc. Philom. 1901-1902).

LÉCAILLON, A. (1902 bis). — Sur le testicule d'*Anurida maritima* Laboulb. (Bull. de la soc. entom. de France 1902).

LUBBOCK, J. (1873). — Monograph of the Collembola and Thysanura (R. Society, London).

TULLBERG (1872). — Sveriges Podurider (Kongl. svenska vetenskops-akademiens Handlingar, Bd. X.).

WILLEM, V. (1900). — Recherches sur les Collemboles et les Thysanoures. Mémoires publiés par l'Ac. des sc. l. et beaux-arts de Belgique. t. LVIII, 1900.

Sorti des presses en septembre 1902.

Digitized by Google

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DES FÉLIDÉS FOSSILES DONT ON A DÉCOUVERT LES RESTES DANS LES CAVERNES DES PYRÉNÉES (1)

par M. **H. FILHOL.**

Les débris de Félidés fossiles sont rares dans les dépôts remplissant les grottes des Pyrénées, et nos connaissances à leur sujet sont très limitées actuellement, à part celles relatives au grand Chat des cavernes, ou *Felis leo* var. *spelæus*. Les cavernes des autres régions de la France et celles des pays avoisinants ne sont pas plus riches en ossements de ces animaux, et il en résulte qu'il est fort difficile d'apprécier les caractères des espèces signalées et de tracer les limites de leurs variations. D'autre part, presque toujours les échantillons trouvés se sont présentés dans un très mauvais état de préservation, ce qui a largement contribué à rendre les comparaisons délicates et difficiles. Ces observations générales sont surtout applicables au groupe des Panthères, dont la présence a été bien souvent signalée dans les alluvions quaternaires de nos grottes, alors que nous sommes réellement très peu fixés sur les relations de ces Félidés avec ceux trouvés dans des dépôts antérieurs, en même temps qu'avec ceux qui vivent de nos jours. Aussi je saisis l'occasion, qui se présente à moi, d'accroître un peu le champ de nos connaissances en décrivant quelques échantillons trouvés dans les cavernes des Pyrénées, et dont l'un, très remarquable par son magnifique état de conservation, peut permettre de bien saisir les caractères distinctifs de certains *Leopardus pardus* de nos cavernes, et devenir ainsi l'origine d'une série d'observations précises et bien complètes auxquelles on pourra se référer dans l'avenir.

Je parlerai tout d'abord de deux pièces, qui font partie des collections du Musée de Toulouse, et qui proviennent de la caverne de Lherm (Ariège). Je n'ai pas besoin de rappeler, que la caverne de Lherm, est une des plus riches en ossements fossiles parmi celles qui ont été découvertes dans les Pyrénées.

Les débris de squelette d'*Ursus spelæus* y sont extrêmement abondants, et cela à un point tel que personnellement j'en ai vu extraire

(1) Cette note posthume devait être accompagnée de figures ; celles-ci n'ont pu être retrouvées après la mort de l'Auteur.

Digitized by Google

plus de cent têtes entières. La faune qui accompagne l'*Ursus spelæus* est très pauvre ; ainsi s'il a été sorti de la grotte des restes se rapportant à plus de cinq cents animaux de cette espèce, et le nombre que j'inscris est certainement inférieur au réel, on n'a pas trouvé l'indication de plus de huit à dix Lions fossiles, celle de plus de cinq ou six *Hyæna spelæa*, et c'est à des intervalles très éloignés qu'on a découvert quelques os de Canidés.

Les Ruminants y sont très rares et je n'y ai vu le Renne être représenté que par une seule portion de maxillaire inférieur. Relativement aux Félidés de tailles moyenne et petite, nos connaissances sont limitées à une portion de mâchoire supérieure, une portion de maxillaire inférieur, et à quelques ossements des membres.

Le fragment de mâchoire inférieure comprend toute la partie antérieure du maxillaire gauche, la portion correspondant à la branche montante faisant défaut. Cet échantillon, quelqu'incomplet qu'il soit, n'en donne pas moins lieu à des observations intéressantes. Je dois tout d'abord faire remarquer, qu'une crête située au niveau de la partie antérieure d'origine de la fosse massétérine n'est pas due à de l'os, mais bien à une concrétion stalagmitique, adhérant fortement à la partie externe du maxillaire.

Cette portion de mandibule frappe, à première vue, par ses fortes proportions, par la direction presque rectiligne de sa base, en même temps que par le développement de toute la partie située en avant de la première prémolaire.

Les incisives, dont les alvéoles seules ont subsisté, occupaient un espace de 0,009.

La canine était forte, son alvéole, à grand diamètre dirigé très obliquement de dedans en dehors et d'arrière en avant, mesurait 0,017 de diamètre antéro-postérieur et 0,011 de diamètre transverse. La couronne, arrondie à son sommet par l'usure, mesure encore en dehors 0,023 de hauteur, jusqu'au collet, qui est très effacé. Ses diamètres antéro-postérieur et transverse sont de 0,015 et de 0,013.

En arrière de la canine s'étend une barre ayant 0,019 de longueur mesurée en ligne droite. Je dis en ligne droite parce que toute la partie du bord supérieur du maxillaire, correspondant à la barre est fortement creusée.

La série dentaire, qui vient ensuite, a 0,056 d'étendue. La première prémolaire se compose d'une couronne longue, assez abaissée, supportée par deux racines. Elle est implantée un peu obliquement d'avant en arrière et de dehors en dedans sur le bord alvéolaire. Elle se compose de trois pointes. Les pointes antérieure

Digitized by Google

et postérieure sont abaissées, la dernière étant plus forte que la première. La pointe médiane, qui correspond à l'intervalle des deux racines, était plus élevée que ces dernières, et elle offre un sommet mousse, arrondi sur notre échantillon.

Le deuxième prémolaire, également remarquable par son allongement, était trilobée. Le lobe antérieur était bas ; le lobe moyen, triangulaire, était, au contraire, remarquablement élevé et tranchant sur ses bords. Le troisième lobe, abaissé, à contour arrondi, surmontait une sorte de talon étagé dont il occupait la moitié externe. Un fort repli d'émail, constituant une sorte de bourrelet retroussé, le limitait en arrière. La couronne est rétrécie, étranglée en quelque sorte en arrière de la première racine.

La carnassière est bilobée ; chacune de ses parties constitutives a sensiblement la même longueur (0,009). Les lobes sont séparés l'un de l'autre par un sillon profond. Si on examine la dent par sa face interne, on remarque à la portion moyenne de la couronne une dépression profonde. Le bord postérieur était garni d'une crête peu détachée sur toute son étendue.

Les mesures relatives à ces dents sont les suivantes :

	1re Prém.		2e Prém.		3e Prém.
Longueur	0,013	—	0,0210	—	0,0213
Hauteur	0,004	—	0,0120	—	0,0120 (2e lobe)
Épaisseur	0,006	—	0,0095	—	0,0090

Les hauteurs du corps du maxillaire sont les suivantes :

Hauteur au niveau du bord postérieur de l'alvéole de la canine . . .	0,036
Id. en avant de la première prémolaire	0,032
Id. en arrière de la carnassière	0,035

Les mesures relatives à l'épaisseur sont les suivantes :

Épaisseur au niveau de la partie moyenne de la canine	0,016
Id. de la première prémolaire.	0,014
Id. de la deuxième prémolaire	0,017
Id. de la portion moyenne de la carnassière	0,016

La symphyse mesure 0,051 de hauteur et 0,024 de largeur maximum.

On doit noter sur la face externe du maxillaire trois orifices : deux, superposés l'un à l'autre et séparés par un intervalle de 0,002, correspondent à la partie moyenne de la barre, dont ils sont séparés par un intervalle de 0,012 et de 0,016. Le troisième orifice est placé au-dessous de la racine antérieure de la première prémolaire et il est distant de 0,012 du bord alvéolaire.

Par la forme et les proportions, le maxillaire du Félidé de Lherm

Digitized by Google

ne saurait être mis en parallèle qu'avec celui découvert par M. Bourguignat dans la caverne de Vence et décrit par ce savant naturaliste sous le nom de *Leopardus Filholianus* (1).

Sur ce Félidé, la série formée par les prémolaires et la carnassière s'étend sur un espace de 0,054 au lieu de 0,056 comme sur notre échantillon. L'intervalle compris entre le bord postérieur de l'alvéole de la carnassière et la première prémolaire est de 0,016 au lieu de 0,018. La hauteur du corps de l'os en avant de la première prémolaire est de 0,032 sur le Félin de Lherm et de 0,033 sur celui de Vence; elle est chez le premier de 0,035 en arrière de la carnassière, et de 0,036 chez le second. Par conséquent, au point de vue des proportions, il y a presque identité absolue entre les deux maxillaires que nous comparons l'un à l'autre.

L'examen de la forme des dents ne révèle que quelques particularités distinctives peu importantes. Ainsi, sur le *Leopardus Filholianus* le lobe antérieur de la seconde prémolaire est rejeté en avant dans sa partie supérieure et le bourrelet qui limite en arrière le troisième lobe est moins fort. Quant aux carnassières, elles sont identiques. La première prémolaire manque sur l'échantillon trouvé dans la caverne de Vence.

La comparaison de ses figures ne décèle que deux petites particularités distinctives : la largeur un peu moins grande de la carnassière par rapport à la largeur de la deuxième prémolaire, et la plus grande longueur de la carnassière par rapport à la longueur de la deuxième prémolaire sur le *Leopardus Filholianus*. Mais ce ne sont là que de simples avances qu'on pourra d'autre part apprécier par les mensurations inscrites dans le tableau suivant :

	1re Prém.		2e Prém.		Carn	
	Léop. de Lherm.	Léop de Vence.	Léop. de Lherm.	Léop. de Vence.	Léop. de Lerm.	Léop. de Vence.
Longueur..	0,013	.....	0,0210	0,019	0,0213	0,0205
Épaisseur...	0,006	....	0,0095	0,010	0,009	0,0090

Il me paraît résulter de ces comparaisons multiples qu'il est impossible de distinguer spécifiquement l'un de l'autre les deux maxillaires que nous étudions, tant au point de vue de leurs proportions qu'à celui de la forme et des divers diamètres des dents qu'ils supportent, et je pense que c'est au *Leopardus Filholianus*

(1) Bourguignat. — Notice sur les diverses espèces de Mollusques et de Mammifères découvertes dans une caverne près de Vence, 1868. — Id. Histoire des Félidés fossiles constatés en France dans les dépôts de la période quaternaire, 1879.

Digitized by Google

qu'il faut rapporter la portion de maxillaire trouvée dans la caverne de Lherm. Cette espèce se serait donc étendue, durant l'époque de remplissage des cavernes, des Alpes Maritimes aux Pyrénées.

Je crois qu'il faut rapporter à la même espèce une portion de maxillaire supérieur trouvé également dans la caverne de Lherm et dans le voisinage du premier échantillon dont nous avons parlé. Ce débris comprend l'intermaxillaire droit et le maxillaire supérieur droit. Les seconde et troisième incisives, la canine et les molaires, moins la tuberculeuse, sont en parfait état de conservation.

Les incisives occupaient un espace de 0,014. Un intervalle de 0,008 séparait la dernière de ces dents de la partie antérieure de la canine, qui était très forte. Cette dernière dent mesurait, suivant sa face externe, 0,039 de hauteur. Sa longueur et son épaisseur au collet étaient de 0,019 et de 0,015.

L'espace compris entre le bord postérieur de l'alvéole de la canine et le bord postérieur de l'alvéole de la tuberculeuse était de 0,062. La barre comprise entre la canine et la première prémolaire avait 0,008 d'étendue, ce qui fait que l'espace correspondant aux molaires était de 0,054.

La première prémolaire était petite et ne comprenait qu'une seule racine. Sa couronne, très usée, était arrondie. Un intervalle de 0,002 séparait cette dent de la seconde prémolaire, qui était remarquable par son allongement antéro-postérieur. Elle comprenait une pointe principale à bord antérieur tranchant et à bord postérieur légèrement arrondi. A la base du bord antérieur, il existait un tubercule. La portion postérieure de la couronne comprenait un second lobe abaissé surmontant une sorte de talon.

La carnassière peut être considérée comme composée de trois lobes externes et d'une pointe interne. Le lobe antérieur était moins développé que les deux suivants. Le second lobe était le plus élevé et sa forme était triangulaire. Sur notre échantillon le bord postérieur est un peu altéré par l'usure. Le troisième lobe était allongé et se projetait en arrière et en bas en forme d'éperon. La pointe interne correspondait à la partie moyenne du premier lobe.

La tuberculeuse était implantée dans deux alvéoles séparés par une cloison assez épaisse.

Les mensurations relatives aux prémolaires et aux molaires sont les suivantes :

	1re Prém.	2e Prém.	Carn.	Tub.
Longueur	0,005	0,021	0,027	.....
Hauteur	0,004	0,012	0,012	.....
Épaisseur	0,004	0,008	0,015	0,009 (alvéoles).

Digitized by Google

La largeur de la voûte palatine entre les canines atteignait 0,078 en arrière de la carnassière.

Le trou sous-orbitaire correspondait à la portion postérieure de la seconde prémolaire et il était distant de 0,025 du bord alvéolaire.

La portion de face, dont je viens d'exposer les caractères, ne saurait être comparée qu'avec celle qui lui correspond chez un *Leopardus* découvert par M. Bourguignat dans la caverne de Vence. La tête presque complète, qu'a obtenue ce savant naturaliste, a tout d'abord été étudiée d'une manière générale par E. Lartet, puis plus tard M. Bourguignat en entreprit la description détaillée dans le remarquable travail qu'il consacrait à l'Histoire des Felidæ fossiles de France où il l'a décrit sous la dénomination de *Leopardus Larteti*.

Les mensurations suivantes permettront d'apprécier les points de similitude extrêmes existant entre ces deux Félins :

	Leop. de Lherm.		*Leop. Larteti.*
Espace occupé par les incisives	0,014	—	0,0150
Espace compris entre la troisième incisive et la canine	0,008	—	0,0075
Diamètre transverse de la canine	0,015	—	0,0140
Hauteur de la canine à partir du bord alvéolaire.	0,039	—	0,0380
Étendue de la barre.	0,008	—	0,0050
Espace occupé par les molaires	0,054	—	0,0053
Largeur de la voûte palatine en arrière de la carnassière	0,078	—	0,080

On remarquera qu'il y a une identité presque absolue entre ces diverses mesures, et que la seule différence un peu accusée qui se dévoile consiste dans un peu moins d'allongement (trois millimètres) de la barre, sur le *Felis* de la caverne de Lherm.

Les mesures relatives aux dents viennent accroître encore les points de ressemblance.

	Leopardus de Lherm.				*Leopardus Larteti.*			
	1re Prém.	2me Prém.	Carn.	Tubere.	1re Prém.	2me Prém.	Carn.	Tubere.
Longueur....	0,005	0,021	0,027	.....	0,005	0,018	0,0255	.....
Hauteur	0,004	0,012	0,012	.....	.....	0,012	0,0130	.....
Épaisseur....	0,004	0,008	0,015	0,009	0,004	0,009	0,0150	0,009

L'étude comparative des diverses dents révèle quelques différences de détail auxquelles il me semble impossible d'accorder une valeur spécifique, et je croirais plutôt qu'on doit les considérer comme indiquant des variations.

Digitized by Google

Ainsi la première prémolaire du *Leopardus* de Lherm qui est plus longue que celle du *Leopardus Larteti*, doit cette particularité à ce fait que son tubercule antérieur est plus fort et plus développé, et à ce que la partie terminale de la couronne, située en arrière du tubercule postérieur, est aussi plus développée. Quant à la carnassière, son lobe postérieur est plus détaché, chez le *Leopardus* de Lherm, qu'il ne l'est sur celui de Vence, et en même temps le lobe moyen étant un peu plus réduit, son développement antéro-postérieur est un peu plus grand.

Si on examine le maxillaire supérieur et l'inter-maxillaire par leur face externe on remarque que sur le *Felis* de Lherm toute la partie correspondant aux incisives est plus saillante qu'elle ne l'est sur le *Leopardus Larteti* et d'autre part on observe que le trou sous-orbitaire n'a pas les mêmes rapports chez les deux carnassiers. Le bord postérieur de cet orifice correspond sur notre *Felis* à la partie terminale ou troisième lobe de la troisième prémolaire, tandis que sur le *Leopardus* de Vence il se trouve être placé au-dessus de la partie antérieure de la carnassière.

La face est également un peu plus haute sur le carnassier de la caverne de Lherm ainsi qu'en témoignent les mensurations suivantes :

	Leop. de Lherm.		*Leop. Larteti.*
Hauteur du trou sous-orbitaire au-dessus du bord alvéolaire	0,025	—	0,022
Hauteur du bord inférieur de l'orbite, au niveau du sommet du trou sous-orbitaire, au-dessus du bord alvéolaire	0,043	—	0,038

Si on recherche le rapport existant entre la longeur de la partie de la face comprise entre l'espace inter-incisif et la partie postérieure du bord alvéolaire postérieur, et la hauteur du bord inférieur de l'orbite au-dessus du bord alvéolaire, on trouve les nombres suivants, qui accusent une certaine différence dans la hauteur.

	Leop. de Lherm.		*Leop. Larteti.*
Étendue de l'espace compris entre l'espace inter-incisif et le bord postérieur de la canine.	0,098	—	0,094
Hauteur de l'orbite au-dessus du bord alvéolaire	0,043	—	0,038
Rapport entre ces deux mensurations (le nombre correspondant à la dernière d'entre elles servant de diviseur)	2,27	—	2,47

Faut-il voir dans l'ensemble des quelques particularités distinctives, que nous venons de signaler minutieusement, l'indication d'une différence spécifique entre le *Felis* de Lherm et celui de

Digitized by Google

Vence? Je ne le crois pas, parce que sa valeur n'est pas supérieure à celle que nous observons lorsqu'il s'agit des variations dont sont susceptibles les Panthères vivant de nos jours et que nous savons sûrement ne constituer qu'une seule espèce.

Par conséquent il résulte de ces observations que le maxillaire supérieur trouvé à Lherm doit être rapporté au *Felis* décrit par M. Bourguignat sous le nom de *Leopardus Larteti*, et d'autre part que dans les Pyrénées on retrouve les *Leopardus Larteti* et *Filholianus* signalés seulement jusqu'à ce jour dans les Alpes-Maritimes.

Cette coïncidence, relative à la présence de deux mêmes espèces dans deux cavernes, alors que l'une est représentée par deux maxillaires inférieurs et l'autre par deux maxillaires supérieurs, m'a fait me demander si nous ne commettrions pas une confusion. En ce qui concerne les pièces trouvées à Lherm je rappellerai ce que je disais au commencement de ce travail, c'est qu'elles ont été découvertes très rapprochées l'une de l'autre et que tout indiquait qu'elles provenaient d'un même individu. D'autre part il n'a jamais été recueilli de portions de maxillaires ou de tête provenant d'autres sujets, et ce fait fort remarquable en ce qui concerne les Félins de Lherm se constate de nouveau lorsqu'on se rapporte à l'origine de ceux de la caverne de Vence.

J'ai dû, dès lors, rechercher si le maxillaire inférieur de Lherm ne s'adaptait pas au maxillaire supérieur de la même caverne : le rapprochement s'effectue de la manière la plus parfaite. J'ai essayé alors d'adapter le maxillaire inférieur de *Leopardus Filholianus* au crâne du *Leopardus Larteti* : ce rapprochement peut être fait avec une facilité surprenante. Le condyle du maxillaire placé dans la cavité glénoïde, les molaires viennent prendre, par rapport les unes aux autres, leur place normale. Aussi je crois que dans l'état actuel de nos connaissances, nous devrions confondre sous un nom unique : *Leopardus Larteti*, les deux espèces que M. Bourguignat a cru devoir distinguer parmi les animaux fossiles qu'il a retirés de la caverne de Vence.

Si l'on compare le *Leopardus Larteti* aux autres Félins découverts dans les cavernes, on ne peut le rapprocher que de celui décrit par Marcel de Serres, Dubreuil et Jeanjean. Ce dernier provient de la caverne de Lunel-Viel, et il se distingue nettement par la forme de ses prémolaires, par l'étendue bien moindre de la série dentaire, par la forme du bord inférieur du corps du maxillaire qui est convexe au lieu d'être horizontale, et par les propor-

Digitized by Google

tions relatives fort différentes de la première et de la deuxième molaires inférieures.

Il m'a paru intéressant de rechercher d'autre part s'il n'existait pas quelques affinités entre les Léopards des cavernes à ossements et les Félins trouvés au sein des dépôts Pliocènes du Puy-de-Dôme, à Perrier, et décrits par Croizet et Jobert. Le *Leopardus Arvernensis* ne saurait être mis en parallèle avec le *Leopardus Larteti*, tellement il en diffère par l'ensemble de tous ses caractères. Le *Leopardus pardinensis* s'en rapprocherait davantage par la forme et le volume relatif des prémolaires inférieures, mais la taille était moindre, la barre beaucoup plus courte, et la hauteur du corps de l'os très inférieure. Aussi, malgré qu'on trouve dans le *Felis pardinensis* des caractères qui sont ceux des Panthères et qui indiquent bien que ces animaux ont eu avec lui de grands rapports d'origine, ne peut-on arriver à les rapprocher. On sent très bien que le *Felis pardinensis* du Pliocène a dû donner naissance à nos Panthères ou qu'il a été un rameau issu d'une branche commune, mais ce n'est pas cette forme que nous venons de décrire sous le nom de *Leopardus Larteti* qui a constitué le terme de passage.

Panthères fossiles de la Caverne de Malarnaud

En 1889, M. F. Regnault, auquel les sciences paléontologiques sont redevables de si importantes recherches dans les cavernes des Pyrénées, explora la caverne de Malarnaud près de Montseron (Ariège). Pendant plusieurs mois consécutifs, il y exécuta, avec l'aide de M. Bourret, des fouilles importantes qui permirent de mettre à découvert une quantité énorme d'ossements d'animaux et quelques débris humains.

La grotte de Malarnaud s'ouvre sur le versant sud de la petite vallée, profondément encaissée, au fond de laquelle coule l'Ariège. Son altitude au-dessus du lit de la rivière est de trente-cinq mètres environ et son abord est assez difficile. J'ai eu l'occasion de la visiter plusieurs fois, et M. Boule, de son côté, au cours d'un voyage d'exploration, l'a parcourue et a donné à son sujet quelques renseignements géologiques dans le Bulletin de la Société Philomathique de Paris. « La caverne, nous dit-il, est creusée dans un calcaire coralligène appartenant au Crétacé inférieur. Les couches de ce calcaire sont fortement relevées, presque verticales. L'ouverture est placée sur le trajet d'une grande fissure correspondant à un plan primitif de stratification, mais agrandie par l'effet des agents

Digitized by Google

atmosphériques. Sa forme est celle d'une boutonnière ou plutôt d'une ogive allongée. »

A l'entrée fait suite un large couloir qui ne tarde pas, en se bifurquant, à donner naissance à deux galeries, l'une droite et l'autre gauche. La galerie de droite, très courte, se termine à un éboulis; la galerie de gauche s'enfonce dans l'intérieur de la montagne et après l'avoir parcourue sur une étendue de soixante mètres environ, on arrive en face d'une déchirure, d'une sorte d'abîme, dont la paroi presque verticale nécessite l'emploi d'échelles pour en gagner la profondeur. Après une descente, peu commode, on atteint le sol qui se trouve situé à dix ou douze mètres.

En ce point on se trouve en présence de deux galeries, l'une qui s'enfonce à droite dans une direction parallèle à celle que l'on vient de suivre, l'autre qui se porte à gauche.

C'est dans le couloir s'ouvrant à droite que M. Bourret, puis M. H. Regnault, ont fait leurs fouilles.

« Ce couloir, a dit M. Boule, se termine en un cul-de-sac où aboutit un autre couloir, obstrué par des blocs éboulés. La coupe suivante est pratiquée suivant le cul-de-sac (A) et le couloir latéral (B). Elle représente l'état des terrains au moment de ma visite.

« Le sol primitif, encore intact sur la partie de droite de ma coupe, est formé par une terre argileuse avec blocs de toutes grosseurs éboulés et transportés par les eaux fluviales. Le trajet de ces eaux sauvages est encore indiqué par le couloir B, qu'obstrue actuellement un monceau de cailloux anguleux. Ce couloir s'ouvrait naguère à l'extérieur non loin de l'entrée principale. Cette existence d'anciennes ouvertures de cavernes, aujourd'hui comblées par des éboulis plus ou moins récents, est un fait des plus fréquents et, à mon avis, on n'en a pas tenu suffisamment compte dans l'étude du remplissage des cavités souterraines. C'est en effet par ce couloir que sont arrivés les dépôts *g*, *b*. Ces dépôts sont constitués par une terre argileuse avec lits graveleux *g*, aux éléments plutôt émoussés que roulés. Il est facile de se rendre compte que ces petits lits ne sont pas horizontaux mais disposés en pente douce et qu'ils remontent vers la partie profonde du couloir obstrué. C'est donc un dépôt de ruissellements, une sorte de petit cône de déjection édifié aux dépens des érosions extérieures et superficielles de la montagne. C'est à la partie supérieure de cette formation qu'ont été recueillies de belles pièces d'Aurochs, de Renne, de Bouquetin, etc.

« Une couche stalagmique ininterrompue *st*, sépare ces dépôts

Digitized by Google

supérieurs de l'argile à blocaux *a*, qui est identique à l'argile à blocaux et ossements d'ours de toutes les cavernes des Pyrénées. »

Si on se rapporte à la coupe donnée par M. Boule, et aux commentaires que je viens de reproduire, l'accompagnant, on voit qu'il existe dans la caverne de Malarnaud deux assises fossilifères : l'une inférieure (*a* de la coupe) formée par un limon rouge, et une autre (*b*) constituée par une terre argileuse avec lit graveleux. Dans la première on a découvert une quantité énorme d'ossements d'*Ursus spelæus*, d'assez nombreux restes de *Felis spelæa*, de *Hyæna spelæa*, de *Canis lupus*, de *Canis vulpes* et une demi-mâchoire de Panthère. Lorsque j'ai visité la caverne de Malarnaud je n'ai observé aucun débris de ruminants provenant de cette couche.

La couche supérieure renfermait les débris innombrables d'une faune différente de celle qui était enfouie au-dessous d'elle, sous le plancher stalagmitique (*st*). Cette faune se retrouvait d'autre part dans l'éboulis (*e*) qui surmontait le lit graveleux *g*. On pourrait l'appeler une faune de Ruminants, par rapport à l'autre que nous avons dit renfermer seulement des Carnassiers. Elle se composait du *Bison europeus*, du *Cervus tarandus*, du *Cervus elaphus*, du *Bouquetin*, du *Chamois*. Les Carnassiers étaient représentés par une Panthère tout-à-fait différente, comme je vais le montrer dans la suite de ce travail, de celle du dépôt inférieur, par les *Canis lupus* et *vulpes*. Par conséquent, dans la caverne de Malarnaud, comme dans celles de Lherm, du Maz d'Azil, de Bouicheta, etc., dans l'Ariège, la couche renfermant les ossements d'*Ursus spelæus* était dépourvue, ou presque dépourvue, d'ossements de Ruminants. C'est dans sa partie tout-à-fait inférieure qu'a été découverte une mâchoire humaine, qui, comme je l'ai montré, doit être rapportée sans conteste à la race de la Naulette.

Les os de Bison, de Cerf, de Renne, de Bouquetin, de Chamois, de Panthère, de la couche supérieure, sont moins fossilisés que les précédents, et cela à un point tel qu'au premier abord on pourrait supposer qu'ils sont de l'époque actuelle, tandis que ceux du dépôt inférieur ont un aspect, une consistance, une dureté, tout-à-fait différentes qui prouvent qu'ils ont subi un long travail de fossilisation. Ils renferment peu ou pas de matière organique, tandis que les premiers en sont encore tellement imprégnés qu'ils dégagent une odeur fétide de corne brûlée lorsqu'on vient à les chauffer.

J'ai tenu à donner ces explications au sujet des horizons fossilifères de la caverne de Malarnaud parce que chacun d'entre eux a fourni des restes de Panthère, le premier, la partie antérieure

Digitized by Google

d'un maxillaire inférieur droit, et le second une tête presque complète. Je m'occuperai tout d'abord du maxillaire inférieur trouvé au sein de l'argile à blocaux (*a*, de la coupe).

Le fragment de mandibule dont il s'agit, surprend à première vue par sa force et son épaisseur alors que sa hauteur est faible.

Les incisives étaient assez réduites. Leurs alvéoles croissaient en grandeur de dedans en dehors et occupent un espace de 0,009 sur le bord alvéolaire. Immédiatement en dehors et en arrière de l'incisive externe on aperçoit la canine. Cette dent est usée jusqu'à son collet. Ses diamètres transversal et antéro-postérieur, mesurés à ce niveau, sont de 0.012 et 0,014. En arrière de la canine, on note une barre, légèrement concave en haut et en arrière, mesurant 0,015 de longueur.

La série des molaires occupe un espace de 0,047. Ce nombre peut être divisé de la manière suivante :

Espace correspondant aux prémolaires	0,029
id. id. à la carnassière	0,018

La première prémolaire était de toutes les dents celle qui offre le moindre degré d'usure. L'altération des dents sur cet échantillon est portée à un degré tout-à-fait différent de celui qu'on observe sur nos Panthères les plus âgées, et on ne peut la comparer qu'à celle qu'on constate chez les Hyènes. Il est certain que l'animal dont provient le débris que nous étudions, avait un régime fort différent de celui qu'ont les carnassiers du même groupe vivant de nos jours. Il devait non seulement manger de la viande, mais encore broyer des os.

La première prémolaire était implantée un peu obliquement d'avant en arrière et de dedans en dehors. Elle comprenait trois pointes dont la médiane seule est développée.

La seconde prémolaire porte à ses parties antérieure et postérieure les traces d'une usure avancée. Cette usure s'accuse sur la face externe de la couronne par une sorte de sillon profond isolant la pointe antérieure de la pointe moyenne. La pointe postérieure est complètement altérée, ce qui fait que la partie de la dent lui correspondant a pris la forme d'un talon, limité en arrière par un fort bourrelet, dû à l'épaississement du bord postérieur de la couronne.

La carnassière est presque complètement détruite par l'usure et sa forme en est rendue méconnaissable.

Les mesures relatives à ces diverses dents sont les suivantes :

Digitized by Google

	1re Prém.	2me Prém.	Carn.
Longueur.	0,011 —	0,012 —	0,020
Épaisseur.	0.005 —	0,009 —	0,008

La formule odontométrique est celle d'une Panthère.

Le corps du maxillaire est massif. Il mesure au niveau de la portion moyenne de la barre, 0,015 d'épaisseur, et la même mensuration prise au niveau de l'intervalle compris entre la seconde prémolaire et la carnassière accuse le nombre de 0,0175. La hauteur est de 0,033 au bord postérieur de l'alvéole de la canine, de 0,028 à la partie moyenne de la barre, de 0,029 sous la seconde prémolaire et de 0,030 en arrière de la carnassière.

La hauteur et la largeur de la symphyse étaient de 0,042 et de 0,028. Si on compare cette portion de maxillaire à celles de Panthères qui ont été trouvées dans d'autres cavernes, on voit tout d'abord qu'on ne saurait confondre l'espèce dont elle provient avec celle qui a fourni les restes du *Leopardus Larteti*.

D'autre part, le *Felis antiqua* de Schmerling, décrit par M. Bourguignat sous le nom de *Leopardus pardus*, possédait un maxillaire allongé, haut, comprimé par ses faces latérales, caractères qui font tous défaut sur notre échantillon. Ainsi l'étendue de la barre était de 0,021 au lieu de 0,015, alors que celle correspondant à l'étendue des molaires est de 0,057 au lieu de 0,047. On voit, par les mensurations précédentes, que l'espace compris entre le bord postérieur de la canine et le bord postérieur de la carnassière était de 0,078 sur le maxillaire trouvé par Schmerling, et de 0,062 seulement sur le maxillaire recueilli dans la caverne de Malarnaud. Les proportions en hauteur de la mâchoire figurée par Schmerling sont également différentes.

Le maxillaire inférieur de Panthère, trouvé dans la caverne de Lunel-Vieil, décrit par Marcel de Serres, Dubreuil et Jeanjean, aurait par ses proportions plus d'analogies avec notre Félin. L'étendue de la barre est de 0,017 au lieu de 0,015. L'espace occupé par les prémolaires et la carnassière est de 0,049 au lieu de 0,047; la hauteur de l'os en avant de la première prémolaire est de 0,030 au lieu de 0,028.

Les mesures concernant les dents sont sensiblement les mêmes.

	Panthère de Malarnaud			Panthère de Lunel-Vieil		
	1re Prém.	2me Prém.	Carn.	1re Prém.	2me Prém.	Carn.
Longueur. . .	0,0110 —	0,012 —	0,020 —	0,013 —	0,018 —	0,020
Hauteur . . .	0,0055 —	0,009 —	..... —	0,007 —	0,012 —	0,011

Le mauvais état des dents de notre échantillon rend la compa-

Digitized by Google

raison de ces éléments presque impossible. Pourtant on reconnaît très nettement que la première prémolaire, tout en étant plus grande sur le maxillaire trouvé à Lunel-Vieil, se distinguait par ses tubercules antérieurs et postérieurs, qui sont moins détachés que sur la Panthère de Malarnaud. La même observation est applicable à la seconde prémolaire. Si l'on rapproche ces faits de ceux relatifs à la plus grande hauteur du corps du maxillaire sur le Félin décrit par Marcel de Serres, Dubreuil et Jeanjean, en même temps qu'à la bien moins grande épaisseur du corps de l'os, on arrive à pouvoir nettement séparer l'un de l'autre les deux carnassiers.

Le maxillaire inférieur trouvé par P. Gervais (1) dans la caverne de Mialet (Gard) se distingue par son bien plus grand allongement, sa gracilité ; ces caractères sont ceux que nous retrouvons sur un second maxillaire provenant de Malarnaud et dont je donne plus loin la description.

La portion de mandibule découverte dans la caverne de Gaylenreuth et signalée sous le nom de *Felis antiqua* (2) ne possède pas non plus les caractères de massivité si distinctifs de notre échantillon.

Les collections du British Museum contiennent quelques débris de Panthère découverts à Gibraltar (3) et en particulier un maxillaire inférieur figuré et décrit par Busk. Cet échantillon, par ses proportions, s'écarte complètement de celui que je fais connaître. Les mensurations suivantes accusent nettement ces différences.

	Panthère de Malarnaud		Panthère de Gibraltar
Espace occupé par la série dentaire	0,047	—	0,055
Hauteur du maxillaire au bord postérieur de l'alvéole de la canine.	0,033	—	0,038
Hauteur du maxillaire à la portion moyenne de la barre.	0.028	—	0,034
id. en arrière de la carnassière	0.030	—	0,038

Sur ce maxillaire, comme sur ceux de Lunel-Vieil, de Mialet, de Malarnaud, de Gaylenreuth, le corps du maxillaire est peu épais par rapport à sa longueur. Par conséquent, par ses caractères massifs, par sa grande force et sa brièveté relative, par l'importance du tubercule postérieur de la deuxième prémolaire inférieure, notre carnassier s'éloigne de tous ceux qui ont été découverts jusqu'à ce jour dans nos cavernes. Il est également différent de ceux décrits par Croizet et Gobert, et qui avaient été trouvés à Perrier.

M. Regnault a d'autre part rencontré non plus dans la couche

(1) P. Gervais. Zoologie et Paléontologie générale. T. 1.
(2) De Blainville. Ostéographie. G. *Felis*.
(3) On the ancient or quaternary fauna of Gibraltar by Geor. Busk. Trans. of the Zool. Soc. of London. T. X, p. 11. 1877.

Digitized by Google

inférieure (*a*), dont provenait le précédent débris, mais dans la couche graveleuse située au-dessus, une tête de Panthère dans un magnifique état de préservation. Le maxillaire inférieur était en place et, lorsqu'on le compare à celui dont nous venons de donner la description, on voit tout de suite qu'il provient d'un animal fort différent. Quant à la tête, on reconnaît qu'elle provenait d'un individu de taille petite. La disparition des sutures n'a pas encore eu lieu complètement, mais elle est avancée, et l'on sent que la croissance, si elle n'est pas terminée, est sur le point de cesser. Le système dentaire est développé comme chez un sujet adulte. Le maxillaire inférieur est tout d'abord remarquable par la brièveté de sa barre comparée à celle des autres Panthères fossiles, et par une moins grande étendue de l'espace compris entre le bord postérieur de la carnassière et le bord postérieur du condyle. Afin de bien mettre en lumière les particularités propres à notre Carnassier fossile, je mets en parallèle, dans le tableau suivant, les principales mensurations relatives à son maxillaire inférieur, avec celles que j'ai relevé sur les diverses Panthères trouvées à l'état fossile, ainsi que sur quelques-unes de celles vivant de nos jours (1).

	Panthère de Malarnaud	Panthère du Chokier	Panthère de Lunel-Vieil		Panthère de Gibraltar	
Distance comprise entre l'espace inter-incisif et la partie interne du condyle		0,157				
Distance séparant la canine de la première prémolaire. . .	0,010	0,020	0,017		0,0165	
Espace occupé par les molaires.	0,048	0,051	0,049			
Distance comprise entre le bord postérieur de la dernière molaire et la partie externe du condyle		0,067				
Hauteur du maxillaire en avant de la première molaire . . .	0,027		0,030			
Hauteur du maxillaire en arrière de la dernière molaire. . . .						
Longueur de la première prémolaire	0,013		0,013			
Longueur de la seconde prémolaire.	0,018		0,018			
Longueur de la carnassière. .	0,019	0,021	0,020			

(1) Les mensurations relatives à la Panthère de Mialet et à celle de Ginesta devaient figurer dans ce tableau. Leur place était laissée en blanc dans le Manuscrit de l'Auteur. (N. D. L. R.).

Digitized by Google

La dentition supérieure des Panthères fossiles des Cavernes est jusqu'à présent très peu connue. Ainsi M. Bourguignat, dans son *Histoire des Félidés fossiles constatés en France*, ne signale qu'une carnassière supérieure trouvée par Schmerling dans la caverne de Chokier, un fragment de maxillaire supérieur d'individu jeune provenant de la grotte de Lunel-Vieil, un fragment de maxillaire supérieur gauche, comprenant une incisive, la canine et deux molaires, recueilli par Gervais dans la caverne de Mialet.

La tête trouvée à Marlarnaud comprend tous les éléments de la série dentaire à l'exception de la troisième incisive.

Les incisives occupaient, de chaque côté de la face, un espace de 0,013 mesuré en ligne droite. Les mensurations relatives à ces dents sont les suivantes :

	1re Incis.	2me Incis.	3me Incis. (alvéole).
Diamètre transverse.	0,0030	— 0,0035	— 0,005
Diamètre antéro-postérieur . . .	0,0040	— 0,0050	— 0,007
Hauteur.	0,0045	— 0,0055	— .....

La canine était forte et présentait le long de son bord postérieur une crête bien détachée. Ses proportions sont :

Hauteur en ligne droite du bord antérieur.	0,032
Hauteur en ligne droite du bord postérieur	0,035
Diamètre antéro-postérieur au collet.	0,014
Diamètre transverse au collet	0,010

La canine était séparée de la troisième incisive par un intervalle de 0,0605 et de la première prémolaire par une barre de un millimètre d'étendue seulement.

L'espace occupé par les prémolaires, les molaires et la tuberculeuse était de 0,059.

Ces différentes dents n'offraient aucune particularité de structure qui les fît différer de celles des Panthères actuelles. Afin qu'on puisse se rendre bien compte de la grande similitude qui existe non seulement au point de vue de la forme, mais encore au point de vue des diverses proportions des dents, entre notre animal fossile et les Panthères de nos jours, j'ai établi le tracé odontométrique de la série dentaire du Félin de Malarnaud à côté de celui que M. Bourguignat avait relevé sur une Panthère d'Algérie (Loc. cit. fig. 10). Les deux figures que j'ai obtenues ont entre elles les plus grandes ressemblances.

Les mesures relatives à notre échantillon sont les suivantes :

	1re Prém.	2me Prém.	Carn.	Tuber.
Longueur.	0,006	— 0,0175	— 0,026	— 0,003
Hauteur	0,004	— 0,0110	— 0,014	— 0,003
Epaisseur.	0,004	— 0,0080	— 0,012	— 0,007

Digitized by Google

Les mensurations relatives à la voûte palatine sont celles-ci :

Longueur sur la ligne médiane	0,083
id. de la suture des inter-maxillaires	0,028
id. des maxillaires	0,024
id. des palatins	00,33
Largeur en arrière des canines	0,041
id. au bord externe de la tuberculeuse	0,073

La distance comprise, sur la ligne médiane, entre le bord palatin postérieur et le bord inférieur du trou occipital, est de 0,082. Par conséquent sur la Panthère de Malarnaud l'étendue de la voûte palatine est à un millimètre près égale à la distance comprise entre le bord postérieur des palatins et le bord inférieur du trou occipital, et c'est celle qui correspond à la longueur de la voûte palatine qui l'emporte. Cette similitude de proportions ne m'a paru tendre à exister que sur une Panthère du Cap. Peut-être l'observerait-on, si on avait une plus grande série de têtes à étudier que celle dont j'ai disposé. Je transcris ici le résultat de mes recherches sur quatre crânes :

	Panthère d'Algérie	Panthère de Java	Panthère de Cochinchine	Panthère du Cap
Longueur de la voûte palatine.	0,091 —	0,100 —	0,088 —	0,078
Espace compris entre le bord palatin postérieur et le bord inférieur du trou occipital.	0,085 —	0,092 —	0,079 —	0,075

Sorti des presses en septembre 1902.

355. — LILLE, LE BIGOT FRÈRES.

Digitized by Google

PROPRIÉTÉ ÉLÉMENTAIRE DU TRIANGLE

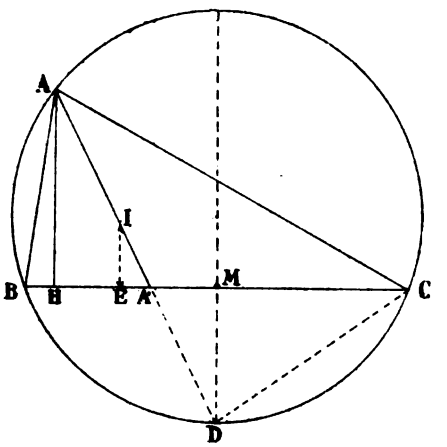
par M. C.-A. LAISANT.

Soient ABC un triangle ; H, A′ les pieds de la hauteur et de la bissectrice issues du sommet A ; M le milieu du côté BC. On sait qu'on a

$$\frac{AB}{BA'} = \frac{AC}{A'C} = \frac{AB + AC}{BC} = k.$$

On a aussi $\frac{MH}{MA'} = k^2$. Cette propriété très simple est peut-être nouvelle dans sa forme.

Il est facile de l'établir par le calcul ; mais en voici une démonstration géométrique directe. Construisons le cercle circonscrit à ABC ; la bissectrice AA′ vient le couper au point D, milieu de l'arc



BC. Joignons les points D, C. Il est visible que les trois triangles ABA′, CDA′, ADC sont semblables. Par conséquent,

$$k = \frac{AB}{BA'} = \frac{CD}{DA'} ; \quad k = \frac{AB}{BA'} = \frac{DA}{CD},$$

et, par multiplication,

$$k^2 = \frac{DA}{DA'} = \frac{MH}{MA'}.$$

Digitized by Google

Ceci peut servir à certaines constructions de triangles, ou à la résolution de certains problèmes. Par exemple, si l'on veut construire un triangle connaissant la hauteur, la bissectrice et la médiane issues d'un sommet A, la figure AHA'M se construira immédiatement ; on aura donc le rapport k ; et la circonférence, lieu des points P tels que $\frac{PA}{PA'} = k$, viendra couper la droite HA'M en B et C ; il est du reste évident que cette dernière circonférence a pour centre le point D, et qu'elle passe par le centre I du cercle inscrit.

Si l'on donne seulement les trois points M, A', H en ligne droite, et qu'on demande le rapport $\frac{AB + AC}{BC}$, c'est-à-dire k, on l'obtient immédiatement, puisque c'est $\sqrt{\frac{MH}{MA'}}$. Au fond, c'est, sous une apparence différente, cette propriété de l'ellipse rapportée à ses axes : si l'on prend l'abscisse x d'un point de la courbe, l'abscisse x_1 du pied de la normale correspondante terminée au grand axe, le rapport $\frac{x_1}{x}$ est le carré de l'excentricité de la courbe.

On remarquera que le rapport $\frac{AI}{IA'}$ est aussi égal à k. Donc, $k = \frac{HE}{EA'}$, E étant le point de contact du cercle inscrit avec BC. On a donc $\frac{MH}{MA'} = \frac{\overline{HE}^2}{\overline{EA'}^2}$. Il est facile de voir qu'on déduit de là $\overline{ME}^2 = MA'.MH$. La puissance du point M est donc la même par rapport au cercle iuscrit et à un cercle quelconque passant par H et A'. Autrement dit, l'axe radical de ces deux cercles passe toujours par M.

Sorti des presses en mars 1903.

Digitized by Google

LISTE DES TRAVAUX SCIENTIFIQUES D'EUGÈNE VICAIRE

par M. Désiré ANDRÉ.

Ancien élève de l'Ecole Polytechnique, où il était entré et d'où il était sorti avec le premier rang, Eugène Vicaire n'a cessé, depuis 1858, d'appartenir au corps des Mines. En 1901, lorsqu'il mourut, il était à la fois Inspecteur général des mines, professeur à l'École Nationale Supérieure des mines, et Vice-Président du Conseil général des mines.

Comme la plupart des ingénieurs de ce corps éminent, Eugène Vicaire, après sa sortie des Écoles spéciales, avait continué de s'intéresser aux sciences et de les cultiver. Il était membre de la Société mathématique de France, dont il fut le président en 1892; de la Société scientifique de Bruxelles, dont il fut le président en 1895-1896 ; enfin, ce qui nous importe surtout, de la Société Philomathique de Paris, où il fut élu le 26 janvier 1889, et dont il devint le président le 13 janvier de l'année 1900.

Les travaux scientifiques qu'il a publiés sont nombreux et variés ; ils se rapportent les uns aux sciences pures, les autres aux sciences appliquées, principalement à l'art de l'ingénieur ; nous allons en donner la liste, dans l'ordre et suivant le mode de classification que Vicaire lui-même à choisis.

Géométrie, Mécanique rationnelle et Mécanique céleste

1. Sur la loi de l'attraction astronomique et sur les masses des divers corps du système solaire (Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, T. LXXVIII, p. 790; 23 mars 1874).

2. De l'influence des perturbations dans la détermination des orbites (Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, T. C, p. 778; 16 mars 1885).

3. Sur un théorème de Lambert (Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, T. C, p. 842; 23 mars 1885).

4. Sur les propriétés communes à toutes les courbes qui remplissent une certaine condition de minimum ou de maximum. (Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, T. CVI, p. 456, 1888. — Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Sciences, T. XXI, 1892).

5. Sur les sections circulaires du tore (Bulletin de la Société mathématique de France, T. XIX, 1890).

Digitized by Google

6. Sur les petites oscillations d'un système soumis à des forces perturbatrices périodiques. (Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, T. CXII, p. 82; 16 janvier 1891).

7. Sur la réalité de l'espace et le mouvement absolu. (Annales de la Société scientifique de Bruxelles, T. XVIII, 1894; IIe partie, p. 283.—T. XIX, 1895, Ire partie, p. 113. — T. XX; 1896, Ire partie, p. 6).

8. Sur la nature et sur les principes de la Mécanique rationnelle. (Annales de la Société scientifique de Bruxelles, T. XX; 1896; Ire partie, p. 8.)

9. Sur la nécessité du mouvement absolu en mécanique. (Annales de la Société scientifique de Bruxelles, T. XX, 1896; Ire partie, p. 8).

Mécanique appliquée et chemins de fer

10. Sur la limitation de la vitesse des trains eu égard au tracé de la voie (Revue générale des chemins de fer, T. II, 2e semestre, p. 169; septembre 1879).

11. Compte-rendu des expériences entreprises au chemin de fer du Nord pour l'essai comparatif du frein à embrayage électrique de M. Achard et du frein pneumatique de M. Smith (Annales des Mines, 7e série, T. XVIII, p. 417; 1880).

12. Rapports annuels sur le fonctionnement des freins continus sur les chemins de fer français (Rapports imprimés, mais non livrés au public).

13. Notice sur une soupape de sûreté de M. Th. Adams (Annales des Mines, 7e série, T. XIX, p. 92; 1881).

14. Rapport sur la comparaison des deux types de voie, à rail Vignole et à rail à double champignon (Annales des Mines, 7e série, T. XX, p. 5; 1881. — Annales des Ponts-et-Chaussées, 6e série, T. II, p. 237).

15. Rapport de la Commission chargée d'examiner le frein à air comprimé de M. Wenger, avec une note complémentaire par le Rapporteur (Annales des Mines, 8e série, T. II. — Annales des Ponts-et-Chaussées, 6e série, T. IV; 1882).

16. Rapport présenté au nom de la Commission chargée d'étudier les moyens de prévenir les collisions de trains occasionnées par la rencontre de plusieurs voies (Annales des Mines, 8e série, T. IV. — Annales des Ponts-et-Chaussées, 6e série, T. VII; 1883).

17. Expériences sur la consommation d'eau des locomotives (Ces expériences, faites sur le réseau d'Orléans, sous la direction d'Eugène Vicaire, n'avaient, jusqu'en 1896 au moins, donné lieu à aucune publication).

Physique

18. Sur la température des flammes et la dissociation (Comptes-

Digitized by Google

rendus de l'Académie des Sciences, T. LXVII, p. 1448; 28 décembre 1868. — Annales de Chimie et de Physique, 4e série, T. XIX; 1870).

19. Sur la distribution de la chaleur dans les fours à cuve, et spécialement dans les hauts-fourneaux à fer (Bulletin de la Société de l'Industrie minérale, 2e série, T. XIV; Saint-Etienne, 1875).

20. De la valeur objective des hypothèses physiques (Revue des questions scientifiques; Bruxelles, Août 1893).

Physique céleste et astronomie

21. Sur la température de la surface solaire (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, T. LXXIV, p. 31; 1872).

22. Sur la température de la surface solaire. — Réponse au R. P. Secchi (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, T. LXXIV, p. 461; 1872).

23. Même sujet (Comptes rendus de l'Académie des Sciences, T. LXXVIII, p. 1012; 1874).

24. Sur la constitution physique du soleil (Comptes rendus, T. LXXV. p. 527; 1872).

25. Observations sur la théorie des cyclones solaires (Comptes rendus, T LXXVI, p. 703 et 948; 1873).

26. Sur la théorie des taches et sur le noyau obscur du soleil (Comptes rendus, T. LXXVI, p. 1396; 1873).

27. Sur la constitution du soleil et sur la théorie des taches (Comptes rendus, T. LXXVI, p. 1540, et T. LXXVII, p. 40 et 1491; 1873.)

28. Sur la constitution physique du soleil dans ses rapports avec la géologie (Bulletin de la Société géologique de France, 3e série, T. II, p. 211; 6 avril 1874).

29. Sur la loi de la rotation du soleil (Bulletin de la Société philomathique de Paris, 8e série, T. II, p. 159, 1890).

30. Observations relatives à l'aurore boréale du 4 février 1872 (Comptes-rendus, T. LXXIV, p. 473; 1872).

Métallurgie et Art des mines.

31. Notice sur le procédé Bessemer pour l'affinage de la fonte (Bulletin de la Société de l'Industrie minérale, 1re série, T. VIII, p. 531 et T. IX, p. 153; Saint-Etienne, 1862 à 1864).

32. Notice sur le lavage des cendres de houille (Bulletin de la Société de l'Industrie minérale, 1re série, T. X, p. 5; 1864).

33. Sur l'emploi des combustibles inférieurs dans la métallurgie du fer (Bulletin de la Société de l'Industrie minérale, 4e série, T. XII, p. 633; Saint-Etienne, 1867-1868).

Digitized by Google

34. Expériences sur l'aérage des chantiers à grisou (Rapport d'une commission de la Société de l'Industrie Minérale ; Bulletin de la Société, 2e série, T. IV : Saint Etienne, 1875).

35. Note sur l'accident de Frameries (En commun avec feu Ernest Mallart, membre de l'Académie des Sciences. — Annales des Mines, 7e série, T. XV, p. 575 ; 1879)..

A ces différents travaux, il convient d'ajouter :

36. Notice sur les travaux scientifiques de M. Eugène Vicaire (Paris, Gauthier-Villars, 1896).

37. Observations sur le traité de Mécanique de M. G. Kirchhoff (Société Philomathique de Paris, 8e série, T. IX, p. 25; 1897).

38. Cours de chemins de fer (Autographié, Ecole des mines, 1901. — Va paraître chez Gauthier-Villars, dans l'Encyclopédie Lechalas).

39. Sur des expériences concernant le frein Lipkowski (Annales des Mines, T. XX ; 1900).

De ces trente-neuf travaux, les trois derniers m'ont été signalés par M. André Vicaire, l'un des fils de notre confrère. Les trente-cinq premiers étaient résumés dans la Notice (36) que je viens de mentionner. Je n'ai eu que la peine d'y copier leurs titres, avec les indications bibliographiques qui les accompagnaient.

Mais cette Notice, que j'ai ainsi mise à contribution, n'est point, comme le présent article, une simple liste énumérative. Elle explique chaque Mémoire ou Note; elle en donne le point de départ, la méthode, les conclusions ; elle est une véritable analyse, exacte, complète, des travaux scientifiques de notre excellent et regretté confrère.

Sorti des presses en mars 1903.

Digitized by Google

PRINCIPES DE LA BIOLOGIE RATIONNELLE

par M. J.-J. DESCHAMPS

I

GÉNÉRALITÉS SUR LES SCIENCES RATIONNELLES

1° Définition d'une science rationnelle.

Une science rationnelle consiste dans l'application méthodique d'un procédé ou, plus exactement, d'une série de procédés ayant pour but : d'une part d'interpréter, d'autre part de prévoir les phénomènes naturels. On peut dire que l'interprétation est l'objet, l'essence propre de la science, tandis que la prévision des faits en constitue l'application. Suivant le point de vue auquel on se place, on peut attribuer une importance plus ou moins grande à l'une ou à l'autre de ces deux opérations ; en fait, elles ont chacune leur importance propre et sont intimement unies autant que le principe est uni à l'application, et l'application au principe.

On oppose souvent la science rationnelle à la science expérimentale. Cette opposition n'a pas sa raison d'être, parce qu'on ne crée pas de toutes pièces une science rationnelle, dont l'objet ne saurait être une pure chimère. Une science rationnelle se superpose à une science expérimentale, à laquelle elle emprunte son objet, son point de départ; ou mieux ces deux sciences forment un ensemble, un tout ayant pour objet la connaissance aussi complète que possible d'un être ou d'une catégorie déterminée d'êtres. Ces deux dénominations : science rationnelle, science expérimentale, indiquent simplement les deux grandes divisions dont se compose l'étude en question, les deux opérations fondamentales de l'esprit : observation d'abord, interprétation ensuite et ses applications.

Il arrive cependant souvent que ces deux branches d'une même étude paraissent assez nettement séparées l'une de l'autre, ou même que l'une d'elles seulement, la première dans l'ordre logique, la science expérimentale, existe. Cela se produit, soit lorsque l'objet d'étude est de nature complexe et de grande variété, soit lorsque

Digitized by Google

l'interprétation des phénomènes observés présente des difficultés plus ou moins grandes. Dans d'autres cas, au contraire, on constate cette particularité curieuse que la difficulté d'interprétation, loin de s'opposer à la création de cette interprétation, la favorise en ce sens que ce n'est pas une seule, mais plusieurs interprétations qui se trouvent en jeu. Ces variétés d'interprétation constituent alors ce qu'on est convenu d'appeler des théories ou encore des systèmes. Les systèmes sont fameux dans l'histoire des philosophies et des religions ; dans l'histoire de la science, les théories ont une importance moindre, parce que les théories erronées n'ont pas pu résister au contrôle des faits et sont par là même tombées dans l'oubli.

En particulier, la Biologie est restée pendant longtemps dans la première période, celle d'observation, et c'est pourquoi on la considère presque toujours comme une science purement expérimentale. Les dénominations de Biologie rationnelle, de Biologie mathématique, auraient fait sourire il y a quelque années. Et cependant le seul mot de Biologie n'implique-t-il pas par lui-même une généralisation, qui est un commencement d'interprétation ? Néanmoins, les esprits sont aujourd'hui, beaucoup mieux qu'autrefois, préparés à accepter cette nouvelle manière d'envisager la Biologie. Indépendamment des applications partielles déjà fréquentes de la méthode rationnelle et même mathématique à l'interprétation de certains phénomènes vitaux, les habitudes d'esprit acquises par la divulgation de plus en plus grande des sciences d'observation, physique, astronomie, mécanique, etc., déjà partiellement ou totalement transformées en sciences rationnelles, font regarder comme moins impossible l'application d'une méthode plus rigoureuse à la Biologie. Elles conduisent même à désirer la transformation, à l'aide d'une vaste synthèse, en une science vraiment rationnelle, de l'ensemble des résultats obtenus jusqu'à présent par une longue et patiente analyse.

Aussi de tous côtés se font de nombreuses tentatives ; on pénètre de plus en plus dans cette voie de la généralisation ; on sent que, si variés et si différents que soient les uns des autres les êtres vivants, ils possèdent des propriétés communes qui leur servent de lien, que par suite un certain nombre de phénomènes se passent de la même manière chez tous, quels qu'ils soient.

Ces phénomènes généraux constituent alors les circonstances fondamentales de la vie, ce qu'on aurait appelé naguère encore les *lois* de la Biologie, et qu'on appellerait encore ainsi, si ce mot ne devait pas être à jamais banni de la terminologie scientifique. Ils constituent

Digitized by Google

donc les bases de ce que nous estimons très légitime de désigner sous le nom de Biologie rationnelle, et ce sont eux que nous nous proposons de mettre en évidence dans le présent exposé.

Toutefois, avant d'entrer dans le vif de notre sujet, il importe, pour bien préciser la méthode employée, de compléter les généralités précédentes par l'exposé des règles à suivre dans la constitution d'une science rationnelle.

2° Méthode des Sciences rationnelles.

Une science rationnelle, avons-nous dit, se superpose à une science d'observation, ayant pour objet l'étude d'une catégorie déterminée d'êtres d'une certaine nature. L'observation fait connaître leur composition physique ou chimique, leur structure, leurs détails d'organisation, etc., en un mot, ce qu'on appelle leur constitution ; de plus, par la comparaison des résultats obtenus pour chacun d'eux, elle fournit les analogies et les différences qui existent entre eux, et qui servent ainsi de base à une classification méthodique.

Or, il est dans la nature de l'esprit humain de pousser plus loin ses investigations ; c'est pourquoi il s'en tient rarement aux résultats dont nous venons de parler. Une observation plus attentive le conduit en effet à établir soit entre les êtres étudiés, soit entre ces êtres et ceux de nature différente qui peuvent l'environner, certaines *relations*. Ces relations sont de diverses natures, et peuvent varier beaucoup suivant les circonstances. Dans les cas les plus simples, elles peuvent être réduites à des relations de nombre, de distance et de forme, et alors ces relations sont exprimables par les symboles mathématiques qui apportent avec eux tous les avantages de leur concision et de leur clarté.

D'ailleurs, quelles que soient ces relations, nous devons les envisager, non seulement au point de vue de leur nature, mais encore à un autre point de vue, qui est celui de leur *durée*. Nous constatons en effet que ces relations peuvent se conserver au moins pendant un certain temps, ou bien qu'elles peuvent changer; nous avons alors à tenir compte soit de leur stabilité plus ou moins grande, soit de leur variation. Par suite, nous avons à considérer ce qui est, ce qui subsiste ou peut subsister, et aussi ce qui change, c'est-à-dire l'état de repos ou l'état de mouvement, ou encore l'état *statique* et l'état *cinématique*.

C'est alors qu'intervient une autre opération de l'esprit par

Digitized by Google

laquelle nous cherchons à expliquer, à interpréter les phénomènes, opération dont il est impossible de démontrer la légitimité, pas plus qu'il n'est possible de démontrer la légitimité de nos affirmations concernant l'existence du monde extérieur d'après les impressions exercées sur nos sens. Cette interprétation consiste essentiellement en deux affirmations, qui ne sont en réalité que deux hypothèses. La première consiste à admettre que les états de stabilité ou phénomènes statiques résultent de la nature même des choses et leur sont intimement liés. La seconde consiste à admettre que les êtres ne portent pas en eux les raisons des variations observées, c'est-à-dire des phénomènes cinématiques. Et alors, du moment que ces variations existent, nous les rattachons, par une nouvelle affirmation ou hypothèse, à des actions extérieures aux êtres considérés. Nous appliquons, en un mot, ce qu'on est convenu d'appeler la *notion de causalité* et nous donnons le nom général de *causes* aux actions étrangères qui, d'après nous, produisent les changements que nous désignons sous le nom également général d'*effets*.

Nous n'avons pas à discuter ici le principe de causalité, car nous ne faisons qu'exposer les procédés mis en œuvre par l'esprit humain. Nous ferons simplement remarquer qu'il repose sur un besoin absolument impérieux ; cette nécessité presqu'absolue d'affirmation qui se traduit par l'adage si connu : *Pas d'effet sans cause*, est le point de départ de nouvelles recherches, dont l'ensemble constitue ce qu'on peut appeler la *dynamique* des phénomènes ou plus exactement la dynamique des variations observées. La dynamique a pour objet de rechercher les causes de ces variations, et quand on les a trouvées ou qu'on a cru les trouver, de préciser leur mode d'action et par suite leurs relations avec les effets qu'elles produisent.

C'est dans cette dynamique que consiste essentiellement l'explication, l'interprétation dont nous avons parlé plus haut. Lorsque cette interprétation est faite d'une manière méthodique, claire, précise, elle peut constituer, à proprement parler, une *science rationnelle*, et cela, quelle que soit la nature des variations constatées et des causes qui sont supposées les produire. Il est vrai qu'on emploie plus ordinairement cette expression de science rationnelle, quand les variations des effets sont des grandeurs mesurables et que les causes sont elles mêmes regardées comme telles. C'est que, dans ces cas, la science en question peut acquérir une précision, une netteté remarquables, précision qui fait malheureusement défaut dans la plupart des autres circonstances. En même temps d'ailleurs

Digitized by Google

l'instrument mathématique devient applicable, non seulement pour représenter symboliquement, d'une part les relations permanentes ou variables, d'autre part aussi les causes de ces variations, mais encore pour substituer à nos raisonnements des opérations, transformations ou équivalences rigoureusement démontrées. Simplicité dans le mécanisme, rigueur dans les résultats, clarté dans toute l'étendue du travail : tels sont les avantages incontestables que présente l'emploi de la méthode mathématique, là où elle est applicable.

En résumé, une science complète est formée par l'ensemble d'une science d'observation et d'une science de raisonnement, reliées entre elles par une étude intermédiaire, faite d'observations et d'expérimentations, dans laquelle on cherche à connaître les propriétés *statiques* d'une part, et les propriétés *cinématiques* d'autre part. Le travail à faire comprend les quatre parties suivantes :

1° Observations ;
2° Statique ;
3° Cinématique ;
4° Dynamique.

La mécanique rationnelle nous offre l'exemple à la fois le plus simple et le plus clair d'une étude de ce genre. C'est le plus simple, parce que l'observation est ici réduite au minimum, l'objet à étudier, qui est le point matériel, étant à la fois unique et indivisible. C'est le plus clair, parce que les seules relations entre deux ou plusieurs points matériels sont uniquement des relations de distance, susceptibles d'une représentation à la fois concrète et abstraite, géométrique et analytique. C'est encore l'exemple le plus clair, parce que la cause du phénomène cinématique n'est pas étrangère à l'objet propre de la mécanique. L'hypothèse fondamentale de la dynamique du mouvement consiste en effet à admettre que toute variation dans l'état statique d'un point matériel est due à un autre point matériel, c'est-à-dire à un être de même nature que celui qui la subit.

Pour toutes ces raisons, la Mécanique peut être regardée comme le modèle d'une science complète, comprenant à la fois l'observation et le raisonnement, la science rationnelle complétant et interprétant la science d'observation et d'expérimentation.

Digitized by Google

II

APPLICATION A LA BIOLOGIE DE LA MÉTHODE DES SCIENCES RATIONNELLES

1° De l'observation en Biologie

Telle est la méthode à suivre pour constituer la Biologie rationnelle et la superposer à la Biologie expérimentale. D'après ce que nous venons de dire, la Biologie expérimentale constitue la première partie de l'étude générale des êtres vivants. C'est elle qui fournit les données d'observation et d'expérimentation, destinées à être mises en œuvre plus tard. Nous n'avons pas à développer ici cette première partie de la science ; c'est pourquoi nous supposerons acquis les résultats d'observation, et nous n'en parlerons ici que pour faire une double remarque.

La première c'est que l'objet d'étude de la Biologie est d'une complexité et d'une variété extraordinaires qu'il suffit de signaler sans avoir à les justifier davantage. La complication vraiment extrême à tous les points de vue des êtres vivants, leur nombre incalculable, ont rendu l'observation très pénible, très difficile et par suite très-longue ; c'est pourquoi la Biologie a été et est encore en retard sur les autres sciences, même sur celles qui, créées plus tard, ont eu un essor plus rapide.

La seconde remarque consiste à mettre en évidence un fait important, absolument capital dans l'histoire de la Biologie d'observation. Ce fait réside dans la découverte relativement récente de la cellule, c'est à-dire de l'élément anatomique. Avant cette découverte si importante, on peut dire que la Biologie naviguait sans boussole. Elle manquait en effet de son élément directeur essentiel, parce qu'il est dans la nature de l'esprit humain de tout rattacher à un ou plusieurs éléments. Aujourd'hui, et en dehors de ceux peu nombreux qui contestent encore la théorie cellulaire, on explique la composition des êtres vivants et de leurs organes, en les regardant comme formés de cellules. En outre, et depuis que les découvertes microbiologiques, confirmant et complétant la théorie cellulaire, ont montré qu'il existe des êtres vivants réduits à une cellule unique, évoluant d'une façon indépendante, les colonies microbiennes n'ayant généralement d'autre signification que celle d'individus juxtaposés, vivant simplement côte à côte, on est amené à conce-

Digitized by Google

voir que dans les organismes plus compliqués, chaque cellule constituante vit pour son propre compte, et que par suite la vie de l'individu, sans être, au sens propre du mot, la résultante de ces vies partielles, est une conséquence, d'une part de ces existences individuelles, d'autre part des liens qui les unissent.

L'analyse et l'étude des êtres vivants sont donc en définitive ramenées à celles de la cellule, et c'est elle que nous aurons désormais en vue dans ce simple exposé. L'étude des organismes, c'est-à-dire des systèmes cellulaires, ne peut en effet que se déduire de l'étude de la cellule, exactement comme l'étude de la cinématique et de la dynamique des systèmes matériels repose sur la cinématique et la dynamique du point matériel.

Toutefois cette cellule, dont la signification anatomique est si simple, est encore en elle-même de nature fort complexe. Si, en qualité d'élément, elle a presque la signification d'un point, il n'en est pas de même au point de vue de sa composition, de sa structure et aussi au point de vue fonctionnel. C'est pourquoi son étude a nécessité et nécessitera encore des travaux très étendus. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur ce sujet malgré toute son importance ; il rentre dans la catégorie des études d'observations qui sont la base de la science rationnelle à former. Nous ne pouvons que formuler le regret de nous trouver encore en présence de tant d'inconnues, malgré les résultats déjà si nombreux et si remarquables obtenus par les savants les plus éminents. Mais ce qui n'est pas encore se réalisera plus tard, et le temps apportera certainement avec lui les progrès dont il est un facteur essentiel.

Dans l'état actuel, cet état incomplet de nos connaissances sur l'objet fondamental de la Biologie est-il une raison suffisante pour s'arrêter en chemin et retarder la constitution d'une Biologie rationnelle? Nous ne le pensons pas. Quels que soient les éléments qui nous manquent, nous avons déjà des données expérimentales de nature et de quantité suffisantes, pour nous permettre d'entrer dans la voie précédemment exposée. Nous allons le montrer dans ce qui va suivre.

2° Statique et cinématique vitales.

Ce qu'il faut en effet mettre en évidence, ce sont des faits d'ordre statique et des faits d'ordre cinématique.

Or il existe un fait statique fondamental indéniable, très général et très fréquemment observé. Ce fait consiste en ce qu'un élément cellulaire, placé dans certaines conditions soit de température, soit

Digitized by Google

de milieu, reste inaltéré pendant un temps qui peut même être très long. Tout le monde connaît la suspension, l'arrêt des phénomènes cellulaires vitaux, dus soit à une très-basse température, soit à la présence d'un milieu complètement inerte, comme l'azote ou l'hydrogène.

A ce fait statique est opposée toute la série des faits cinématiques, de même qu'à la constance est opposée la variation. Les principaux de ces faits cinématiques sont les suivants :

1° *Dans certaines conditions de milieu, l'élément cellulaire subit des modifications dont le résultat est la formation d'une seconde cellule semblable à la première.*

Il est inutile d'insister davantage pour l'expliquer sur ce phénomène très connu, qui est la véritable caractéristique de l'être vivant, qui constitue l'acte vital fondamental et que nous désignerons sous le nom de phénomène de *multiplication*.

2° *Dans d'autres conditions, un élément cellulaire, tout en conservant la même nature et les mêmes propriétés, diminue de volume et de poids.*

C'est le phénomène de la destruction partielle, pouvant aboutir, quand il se continue, à la destruction totale.

Le phénomène de la multiplication et celui de la destruction sont opposés l'un à l'autre, et sont séparés par le phénomène intermédiaire de la stabilité. A un instant donné, un élément cellulaire normal, c'est-à-dire non altéré dans sa composition, peut subir l'un de ces trois états, ceux-ci pouvant ou se prolonger ou se succéder les uns aux autres, suivant les conditions extérieures.

3° *Dans d'autres conditions encore, la composition d'un élément cellulaire peut subir des modifications d'abord partielles, pouvant ensuite devenir totales, mais telles que les portions ainsi transformées ne peuvent plus présenter le phénomène de la multiplication.*

Ces transformations sont désignées sous le nom de *dégénérescences* et le plus ordinairement on les caractérise par le nom des substances nouvellement produites. C'est ainsi qu'on distingue la dégénérescence graisseuse, la dégénérescence amyloïde, etc.

4° *Il peut arriver enfin que la substance cellulaire subisse le phénomène de la multiplication, mais avec cette particularité que les cellules nouvellement formées, au lieu d'être identiques aux anciennes, présentent avec elles des différences de structure ou de composition, tout en possédant comme elles la propriété fondamentale de pouvoir se multiplier.*

C'est encore le phénomène de multiplication, mais compliqué d'une transformation qui se fait ordinairement d'une façon plus ou

Digitized by Google

moins lente, et qui peut aboutir à des cellules dont la composition diffère notablement de celle des cellules primitives. On désigne encore ce phénomène sous le nom d'*évolution*.

3° Dynamique vitale.

Cette énumération faite, nous devons chercher à expliquer les faits d'ordre cinématique que nous venons d'indiquer, en les rattachant à des causes dont nous ferons autant que possible connaître la nature et le mode d'action.

Or, s'il y a unanimité d'avis en ce qui concerne les faits en eux-mêmes, cette unanimité cesse lorsqu'il s'agit de les expliquer. Le phénomène de multiplication, en effet, ne se manifeste pas ordinairement sous la forme simple qui correspond à son énoncé. Ce qu'on observe généralement, ou plutôt vulgairement, ce n'est pas un doublement, une multiplication de cellules ; c'est un accroissement, une augmentation de dimensions, de volumes, de poids. On voit même surgir des êtres nouveaux, et si quelques-uns ont pour origine une semence, très petite, il est vrai, et toujours hors de proportion avec leur propre grandeur, d'autres au contraire paraissent naître sans germes. Elle est récente encore la théorie de la génération spontanée, avec ses discussions ardentes, et l'on sait toutes les difficultés que Pasteur rencontra pour faire triompher la théorie contraire, proclamant la constante préexistence du germe.

Il se produit en outre chez les êtres vivants, non seulement dans la période d'accroissement, mais encore durant tout le cours de leur existence, des phénomènes variés d'élévation de température et de mouvement par exemple, remarquables surtout par leur caractère de spontanéité et leur absence apparente de relation avec le milieu extérieur.

Tous ces phénomènes, et d'autres encore, paraissent si extrordinaires qu'on est presqu'invinciblement porté à les attribuer à des principes, ou mieux à des êtres doués d'une puissance et d'une activité que ne semble pas posséder la matière inerte. C'est ainsi qu'on est amené à opposer, mais pour les associer, la substance spirituelle à la substance matérielle, le monde des esprits au monde des corps, les esprits possédant seuls par eux-mêmes la puissance motrice, le souffle vital, à l'aide desquels ils communiquent aux corps le mouvement et la vie. Mais alors de quelle nature sont ces êtres nouveaux ? quel est leur mode d'action ? quelles sont leurs relations avec les êtres vivants ? Ce sont là tout autant de questions auxquelles cherchent à répondre les diverses théories qu'on peut imaginer.

Digitized by Google

Nous n'avons pas à prendre parti dans ces discussions qu'on a trop envenimées et nous restons sur le terrain inattaquable de la libre interprétation et du droit à l'hypothèse, avec la seule préoccupation d'expliquer les faits et de rester constamment d'accord avec eux.

Nous rappellerons à ce sujet, qu'on a supprimé en Mécanique toute discussion au sujet des causes du mouvement en attribuant à un point matériel le mouvement d'un autre point matériel. Par analogie, il est naturel de rechercher si les phénomènes de variations énoncés plus haut ne peuvent pas être rattachés à l'action d'êtres matériels extérieurs mais voisins, à l'action du milieu où se trouve l'être vivant.

Sans doute, cette influence du milieu est depuis longtemps constatée; mais il s'agit de savoir si la dynamique vitale peut reposer tout entière et exclusivement sur ces actions de milieu. Or, c'est ici que ressort l'avantage du développement des études physiques et chimiques, au point de vue de la direction de l'esprit humain. Et sans insister davantage, sans mettre en parallèle le passé et le présent, je ferai simplement remarquer ce fait capital que la chimie s'est installée en maîtresse dans la Biologie, et qu'aujourd'hui on prépare et l'on dirige une réaction vitale dans les mêmes conditions qu'une réaction chimique. Il n'y a pour s'en convaincre, qu'à se reporter aux expériences si claires, si concluantes de Bactériologie.

Nous admettons donc l'hypothèse que toute modification dans l'état d'un être vivant est due à une réaction, c'est-à-dire à un échange de substances avec le milieu environnant, et aussi l'hypothèse corrélative que tout état de stabilité dans le même être correspond à une absence d'échanges.

Pour légitimer et compléter ces hypothèses, il faudrait faire connaître la nature de ces échanges et établir les formules des réactions vitales. Or, c'est ici que nos connaissances sont le plus incomplètes, et il y a certainement de ce côté une très grande lacune à combler. Pour tout dire en un mot : on est peu fixé sur la nature des réactions qui s'accomplissent soit à l'intérieur, soit simplement dans le voisinage d'une cellule vivante. Sans doute on connaît un certain nombre de produits extrêmes, quelques produits intermédiaires ; mais, comme on sait encore peu de chose sur la constitution et sur les réactions de l'albumine ou plus exactement des substances albuminoïdes qui semblent former la trame de la substance vivante, on est mal renseigné sur leur mode d'évolution et de transformation. Il y a donc ici un très grand

Digitized by Google

progrès à réaliser, de nouvelles études à faire ; mais on ne saurait douter qu'on ne parvienne un jour au résultat désiré et qu'on ne puisse suivre toute la série des transformations qui s'opèrent soit à l'intérieur d'une substance vivante, soit seulement par son influence et dans son voisinage. On a déjà obtenu, dans ces dernières années, des résultats partiels assez intéressants pour qu'on puisse espérer la solution de plus en plus complète de cette importante question.

Néanmoins, malgré cette absence de détails, il est possible de savoir ou de présumer comment les choses se passent, et de se rendre compte de la marche générale des phénomènes.

Considérons en effet, par exemple, le phénomène de la multiplication cellulaire. D'abord, toutes les expériences montrent qu'il ne s'accomplit que lorsque la substance cellulaire se trouve dans un milieu de composition déterminée, et à une température convenable. Elles montrent, en outre, que lorsque la multiplication s'est effectuée, la composition du milieu a changé. La substance ou le mélange primitif de substances constitutives du milieu, auquel on donne le nom d'aliment, a subi une diminution en quantité, et de plus on constate la présence de substances de nouvelle formation. Ces substances vont en augmentant au fur et à mesure que la multiplication se continue, et l'on constate que leur présence exerce une action nuisible sur la réaction ; car, si on les laisse s'accumuler, la réaction s'arrête tôt ou tard, tandis qu'elle se continue si ces produits sont éliminés. On a donné à ces produits le nom impropre de substances de désassimilation.

Pour expliquer cet ensemble de circonstances, il est avantageux de lui donner une forme symbolique. Désignons, en effet, par S la quantité de substance cellulaire existant à un instant donné et à une certaine température que nous supposerons convenable et constante, dans un milieu renfermant une quantité M de substance nutritive. Au bout d'un certain temps, l'analyse montre qu'il s'est formé une quantité nouvelle de substance cellulaire, qu'en même temps la substance nutritive a disparu en partie, s'est réduite à une valeur m inférieure à M, et qu'il s'est produit une quantité n de substances de nouvelle formation. Conformément à ce qui se passe dans toute réaction chimique où les éléments ne font que se déplacer, sans qu'il y ait création ou destruction, nous exprimons cette invariabilité de substance pondérale par l'égalité

$$S + M = S + s + m + n$$

On en déduit

$$M - m = s + n$$

Digitized by Google

Or cette dernière égalité exprime que les substances alimentaires disparues se sont dédoublées en deux groupes, dont l'un est la substance cellulaire néo-formée, et l'autre constitue les produits de désassimilation.

Cela nous amène à une interprétation du phénomène de multiplication assez différente de l'interprétation ordinaire. On dit en effet constamment, et c'est presque un axiôme biologique, que la substance vivante est constamment soumise à un double courant : le courant de l'assimilation et celui de la désassimilation. C'est là une notion si fréquemment énoncée et avec tant d'autorité qu'on finit par l'accepter, même sans en avoir reçu la démonstration rigoureuse. Nous pensons qu'il y a ici une confusion, sur laquelle nous devons fournir quelques explications.

Considérons toujours le cas où il y a multiplication cellulaire, et examinons le cas typique simple où une cellule a donné naissance à une seconde cellule, exactement semblable à la première. Sans doute la formation de cette seconde cellule a été précédée de modifications qui se sont opérées dans la première, modifications qui ont été suivies dans tous leurs détails, de forme tout au moins, et dont l'ensemble constitue le phénomène de la karyokinèse. Mais, si nous nous plaçons au point de vue chimique et par conséquent purement pondéral, nous pouvons négliger ces états intermédiaires, pour ne considérer que les états initial et final.

Or, au commencement, il y avait une cellule ; à la fin, il y en a deux, identiques entre elles et à la première. Je ne vois pas dans ces conditions où et comment il y a désassimilation. Les substances de nouvelle formation proviennent, non pas de la cellule primitive qui, malgré les modifications subies, s'est reformée intégralement, mais de la masse alimentaire disparue et qui, en disparaissant, s'est en définitive dédoublée en deux parties : d'une part la cellule nouvelle, d'autre part ces produits improprement appelés produits de désassimilation, et dont la véritable signification est celle de produits qualifiés de secondaires dans une réaction chimique. C'est ce qu'exprime la seconde formule écrite plus haut.

$$M - m = s + n.$$

Certes, nous ne pouvons songer à nier le fait si général et si connu de la désassimilation ; nous l'avons regardé au contraire comme un des états cinématiques caractéristiques de la substance vivante. Nous savons très bien et nous regardons comme un fait constant que la cellule commence à désassimiler, dès que les conditions

Digitized by Google

extérieures cessent d'être favorables à l'assimilation qui en est la conséquence. L'état statique de stabilité pris comme point de départ de notre interprétation est, en fait, un état très difficilement et par suite très-rarement réalisable. Nous prétendons seulement que, là où il y a vraiment assimilation, il n'y a pas en réalité place à la désassimilation, et que, par conséquent, celle-ci ne doit pas entrer en ligne dans l'évaluation du produit formé. En un mot, l'assimilation et la désassimilation, quand elles existent toutes les deux, sont deux phénomènes se produisant, ou bien consécutivement dans le même ensemble cellulaire, ou bien simultanément dans deux ensembles cellulaires voisins ou dans deux parties voisines d'un même ensemble cellulaire.

D'ailleurs ces deux phénomènes ont à tous les points de vue des significations très opposées. Le phénomène de la désassimilation, lorsqu'il se continue, aboutit fatalement à la destruction totale de la substance cellulaire et par suite à la cessation de toute manifestation vitale. C'est donc un phénomène anormal, un véritable phénomène pathologique pour la substance qui le subit. Le phénomène de l'assimilation, au contraire, est le point de départ non-seulement de la multiplication, mais aussi de tous les autres phénomènes qui l'accompagnent. De cette multiplication dérive en effet le groupement des cellules nouvelles, et avec lui tous les détails de structure du corps ainsi formé. Ces cellules ne se groupent pas en général au hasard ; la régularité de leur formation entraîne celle de leur groupement, et nous sommes ainsi conduits au seuil d'une autre branche de la Biologie, celle qu'on peut appeler du nom général de *Géométrie biologique* ou *Promorphologie*.

Sans insister sur ce sujet qui, si important et si intéressant qu'il soit, sort du cadre dans lequel nous nous sommes pour le moment renfermés, nous ferons de plus remarquer que de l'assimilation dépendent encore non seulement les transformations, les remaniements du milieu extérieur, mais aussi toute une série d'autres phénomènes. Il y a des variations de température, des quantités de chaleur absorbées ou dégagées, des travaux produits ou consommés, c'est-à-dire tout une thermodynamique, toute une énergétique vitale. Ce sont là des faits d'une importance trop grande pour ne pas être, non seulement signalés, mais étudiés dans toute leur intimité et dans tous leurs détails.

Je ne veux pas quitter ce sujet de l'interprétation du phénomène de l'assimilation, sans parler d'un autre phénomène qui s'y rattache d'une façon très intime. J'ai dit plus haut que, lorsqu'une

Digitized by Google

masse cellulaire n'assimile pas, elle désassimile, l'état de stabilité étant un état exceptionnel. Cet état n'est pas en réalité aussi exceptionnel que je l'ai affirmé. Nous pouvons, en effet, tenir compte non-seulement de l'état de la substance vivante, mais encore de la stabilité ou de la variation du milieu environnant. L'ensemble dynamique vital est en réalité formé par la coexistence, le groupement de la cellule et de son milieu; toute réaction qui est la conséquence de cette union, de ce groupement, et qui cesse par la suppression de l'un d'eux, est alors à proprement parler, une réaction vitale. En introduisant ainsi la considération du milieu extérieur, les états de stabilité de la substance vivante se partagent en deux groupes : ceux dans lesquels le milieu reste inaltéré, et ceux dans lesquels ce milieu subit des modifications. Dans le premier cas, c'est l'inertie complète; dans le second cas, au contraire, il y a action, mais action unilatérale. Les faits de cet ordre sont de découverte relativement récente, et cependant ils ont été déjà bien étudiés, à tel point que beaucoup d'entre eux sont connus, sinon dans tous leurs détails, car il échappe toujours quelque chose dans ces suites de transformations chimiques, du moins dans leurs plus grandes lignes.

C'est une chose remarquable, en effet, que, dans l'étude des phénomènes vitaux, l'attention soit de plus en plus amenée, non pas tant sur la substance vivante elle-même et ses modifications, que sur les variations qu'elle impose au milieu où elle se trouve plongée. Nous retrouvons ici l'analogue du principe mécanique de l'action et de la réaction, dont la formule la plus simple est la suivante :

Quand un point matériel A *agit sur un autre point matériel* B, *réciproquement le point* B *agit sur le point* A.

Suivant les cas, l'action ou la réaction ont, l'une ou l'autre, une importance pratique plus grande; mais une étude complète les embrasse toutes les deux.

Il en est exactement de même en Biologie. Ce qui frappe au premier coup d'œil, ce sur quoi l'attention se porte d'abord, ce sont les modifications de toutes sortes subies par la substance vivante. Or quand on a reconnu que ces modifications ne sont pas spontanées, qu'elles sont dues à l'action du milieu, on constate inversement que ce milieu est modifié, et que ces modifications sont de telle nature qu'elles ne sauraient être négligées. D'ailleurs la cause de ces modifications n'est autre, on le constate aisément, que la substance vivante qui vit, qui prolifère plus ou moins dans ce milieu, et qui, dans certains cas, reste, chose curieuse mais indéniable, presqu'absolument inaltérée.

Digitized by Google

La substance vivante apparaît donc ici dans sa véritable signification. Elle est, dans tous les cas, un puissant modificateur du milieu extérieur qu'elle manie et remanie sans cesse, et nulle part sa puissance ne se manifeste aussi nettement que lorsqu'elle reste, en apparence au moins, immobile et stable dans ces transformations. Nous formulons ainsi, en ces quelques mots, le mode d'action de ce qu'on est convenu d'appeler les *ferments figurés*.

L'exemple le plus simple que l'on puisse donner de ces divers modes d'action de la substance vivante, est la levûre de bière. Quand, plongée dans un milieu sucré, elle a à sa disposition de l'oxygène en quantité suffisante, elle se multiplie abondamment et transforme le sucre en eau et en acide carbonique. Quand au contraire l'oxygène fait défaut, elle se multiplie fort peu ; mais en même temps le sucre se transforme en eau et en alcool. Dans ce dernier cas, celui de vie anaérobie, on dit qu'elle fonctionne en qualité de *ferment*.

A ces phénomènes de fermentation, se rattache l'étude de ces substances singulières, produites par les êtres vivants, et désignées sous le nom de *diastases* ou *ferments solubles*, qui possèdent, eux aussi, le pouvoir de transformer profondément certains milieux, tout en restant invariables en qualité et en quantité, et qui semblent être les instruments dont se sert la cellule pour opérer ses actions, lorsqu'elle agit comme ferment.

Nous ne faisons que signaler au passage ces substances qui méritent, on le voit, une étude approfondie et doivent occuper une place importante dans tout traité de Biologie rationnelle ou simplement expérimentale.

4° Possibilité et avantages de l'application à la Biologie de la méthode mathématique.

Ces principes posés, nous devons rechercher si les mathématiques sont applicables à la représentation des phénomènes que nous venons d'exposer.

Depuis longtemps déjà on fait des applications partielles de la méthode mathématique à l'étude d'un certain nombre de phénomènes vitaux, de ceux par exemple qui se rattachent aux phénomènes déjà connus de mouvement, de son, de lumière, etc. Nous nous proposons de montrer que cette application peut être beaucoup plus intime, qu'elle fait pour ainsi dire corps avec la méthode que nous exposons, et que, tout en étant en réalité secondaire, elle intervient pour la compléter, pour lui donner toute sa puissance

Digitized by Google

d'investigation et lui permettre, non-seulement d'interpréter les résultats obtenus, mais encore de les prévoir, de manière à seconder, à provoquer et diriger l'expérience.

Mais il est nécessaire pour cela de bien comprendre ce que peuvent faire les mathématiques, de se rendre compte du véritable rôle, qu'elles peuvent jouer, rôle qu'il ne s'agit ni d'exagérer ni de diminuer. Pour tout dire en un mot, il faut que nous ayons à notre disposition des éléments mesurables ayant entre eux des relations susceptibles d'être déterminées. L'expression analytique de ces relations permet alors d'appliquer les règles ordinaires du calcul, qui devient un instrument de raisonnement, instrument puissant, infaillible, dont l'application la plus remarquable et la plus importante consiste à prévoir les phénomènes. Avec son aide, on n'est plus sous la domination des faits ; on peut au contraire guider l'expérience, la diriger vers le but particulier qu'on se propose d'obtenir, ce qui est le point de départ des applications pratiques de la science qu'on a ainsi constituée. Quand on obtient ce résultat, on entre dans une seconde voie inverse de la voie qu'on avait suivie jusqu'alors. Dans le commencement, en effet, c'était l'expérience qui nous dominait et nous conduisait à la théorie; dans la suite, au contraire, c'est nous qui réglementons l'expérience pour la faire aboutir aux résultats que nous pouvons utiliser. En faisant ainsi, nous parcourons et fermons un cycle complet et mettons la dernière main à un édifice scientifique qui ne demande plus en général dans la suite que des perfectionnements.

Or, dans le cas présent, les éléments mesurables ne nous font pas défaut. On a trop souvent, en ce qui concerne la vie et ce qui s'y rattache, considéré les choses au point de vue de la *qualité* ; et comme celle-ci n'est pas exprimable en nombre, on ne pouvait que porter des jugements plus ou moins vagues d'appréciation. Une analyse plus profonde nous a montré que les propriétés de *qualité* sont susceptibles d'être transformées en propriétés de *quantité*, et alors la précision peut remplacer l'approximation.

En premier lieu, nous avons devant nous le *substratum* des phénomènes vitaux, la substance vivante, qui, dans le cas simple où elle est homogène en nature et de composition chimique constante, est représentée absolument par le nombre d'éléments cellulaires qui la composent et proportionnellement par son poids. Nous avons ensuite la substance nutritive, antagoniste de la précédente, représentée également par sa composition chimique au point de vue de sa nature, et par son poids au point de vue de ses variations.

Digitized by Google

Les actions et réactions de ces deux sortes de substances sont, comme nous l'avons fait voir, le point de départ de ce qu'on appelle les phénomènes vitaux, dans lesquels, indépendamment des actes d'échange qui constituent ces réactions, il y a lieu de considérer des phénomènes de mouvement, de variation de température, de chaleur dégagée ou absorbée, de travail produit ou consommé : toutes grandeurs mesurables ayant entre elles et avec les grandeurs primitives des relations dont nous avons montré l'existence et qu'on peut déterminer. C'est donc tout ce qu'il faut pour pouvoir appliquer à la biologie et, non seulement dans quelques parties accessoires, mais dans sa nature la plus intime, tous les procédés de l'analyse mathématique.

Nous allons esquisser ici cette adaptation, nous réservant de lui donner dans un ouvrage complet un plus entier développement.

Notre premier soin doit être d'exprimer analytiquement les faits de statique et de cinématique vitale.

Or, l'élément fondamental susceptible de permanence et de variation est la quantité de substance cellulaire existant à un instant donné. Nous la représentons par son poids. La stabilité, l'état statique sera alors exprimé par la relation

$$(1)\quad s = C^{te}$$

Si au contraire cette quantité varie, elle n'est pas la même aux diverses époques; à chaque instant particulier correspond une certaine quantité de substance cellulaire, et par conséquent les valeurs de cette substance ont avec les diverses valeurs de la durée, c'est-à-dire avec le temps, des relations susceptibles d'être précisées et exprimées par la formule générale

$$(2)\quad s = F(t)$$

Cette équation est la formule fondamentale et la plus générale de la cinématique vitale.

Les divers cas particuliers qui peuvent se présenter se distinguent les uns des autres par la nature, ou, comme on dit, par la forme de la fonction F. La forme de cette fonction peut être déterminée soit d'après les données de l'expérience, soit directement *a priori*, à l'aide d'hypothèses purement arbitraires ou suggérées par des considérations théoriques ou pratiques.

Quoi qu'il en soit de la forme de cette fonction, on peut appliquer à l'équation (1) la règle de différentiation qui donne la relation différentielle suivante :

$$(3)\quad ds = F'(t)\,dt$$

Digitized by Google

Cette relation présente un très grand intérêt. Elle constitue en effet une relation infinitésimale entre les deux éléments infiniment petits *ds* et *dt*, permettant de calculer le premier en fonction du second.

Que le temps puisse varier par éléments infiniment petits, nul n'en doute ; mais y a-t-il lieu de considérer des variations infinitésimales de la substance cellulaire ? Or, qui ne connaît les états d'extrême petitesse dont la matière, quelle qu'elle soit, vivante ou non, est susceptible ? Nombreuses sont les expériences démontrant qu'elle dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Sans doute nos sens ne peuvent apprécier que des quantités et des variations plus ou moins grossières de substance matérielle ; mais il est des cas où l'on peut donner à l'expérience des formes nous permettant de percevoir d'une façon presque visible les variations les plus faibles. Pour le montrer, je ne résiste pas au plaisir de citer une page remarquable empruntée au *Traité de Microbiologie* de M. Duclaux, dans laquelle il décrit les diverses phases du phénomène de coagulation d'une substance qui, primitivement dissoute et soumise à l'influence continue d'un agent de coagulation, s'agglomère en particules d'abord extrêmement petites, totalement invisibles en elles-mêmes, mais susceptibles de produire dans le liquide qui les tient en suspension des modifications appréciables. M. Duclaux s'exprime ainsi :

« Dans du lait qui commence à s'aigrir, mais qui est encore par-
» faitement liquide, le microscope montre, comme je l'ai signalé,
» un fin précipité granuleux, presque insaisissable à ses débuts,
» ne se traduisant que par l'aspect finement chagriné du champ de
» la vision, mais aboutissant à des granulations très visibles, ani-
» mées du mouvement brownien absolument comme pour l'argile.
» Faut-il admettre que le phénomène de coagulation de la caséine
» change brusquement de nature, au moment où nous commençons
» à l'apercevoir, et à juger de la façon dont il se produit? A partir de
» ce moment, il se traduit à nos yeux par des phénomènes de con-
» densation moléculaire de plus en plus copieuse. Il ressemble
» alors à de l'argile qui s'agglomère et se dépose. Faut-il croire
» qu'il a une autre essence avant le moment où il devient possible
» à étudier au microscope? Ce caractère de visibilité lui est exté-
» rieur ; il ne dépend que de nous et de l'habileté de nos construc-
» teurs. Il n'a donc aucune importance dans l'espèce. Dès lors,
» nous voilà conduits à penser que cette condensation régulière qui
» donne naissance à la coagulation dans toute la région abordable

Digitized by Google

» pour l'œil, commence déjà avant que le microscope nous en ait » averti ; mais si légitime que soit cette induction, elle resterait un » peu *en l'air*, si nous ne pouvions la justifier par l'expérience.

» Cette expérience est subordonnée à la découverte d'un moyen » qui nous permette de *voir* les molécules à un degré de grandeur » auxquelles elles sont encore absolument invisibles au micros- » cope, qui ne montre nettement que des objets dont la grandeur » approche de un demi-millième de millimètre. Quand on en voit » de plus petits, par exemple les cils de certaines bactéries, c'est à » cause des phénomènes de diffraction auxquels ils donnent nais- » sance. Quand ces objets, placés au-dessous de la limite de vision » distincte au microscope, sont rangés régulièrement, les phéno- » mènes de diffraction se transforment en phénomènes de réseaux » et la visibilité de la nacre résulte des jeux de la lumière. C'est » ainsi qu'avec une structure en apparence très homogène, la » nacre de perle peut manifester ses irisations caractéristiques. » Dans cet ordre d'idée, nous devons à M. Morren qui l'a découvert, » puis à M. Tyndall qui en a montré la délicatesse, un moyen de » scruter la structure de la matière, à un moment où ses éléments » sont encore loin d'être saisissables au microscope. C'est ce que » nous avons déjà étudié dans le courant de cet ouvrage sous le » nom de *réaction de Tyndall*, mais sans en scruter suffisamment » les conditions et le mécanisme.

» *Réaction de Tyndall.* — Introduisons avec M. Tyndall, dans un » tube horizontal que peut traverser un jet puissant de lumière, » un liquide décomposable par cet agent, par exemple du nitrite » d'amyle ou de l'iodure d'allyle mélangés avec une trace d'acide » chlorhydrique. *Pendant quelque temps*, dit M. Tyndall, *on ne* » *voit rien. L'action chimique progresse sans doute, la condensation suit* » *sa marche ; mais ses molécules ne sont pas réunies en particules assez* » *larges pour réfléchir sensiblement les ondes lumineuses. La dimen-* » *sion de ces particules ne pourrait sans doute être exprimée qu'en* » *millionième de pouce (en quarantième de millimètre), et pour former* » *chacune d'elles, il a sans doute fallu des multitudes de molécules.* » *Aidée par ces considérations, la vision intellectuelle plonge plus pro-* » *fondément dans la nature atomique et nous montre, entre autres* » *choses, combien nous sommes loin de voir se réaliser les espérances* » *de Newton, qu'un jour viendrait où on pourrait voir les molécules* » *au microscope. Pendant que je parle, vous voyez une délicate couleur* » *bleue apparaître et augmenter dans le tube. Aucun bleu de ciel ne la* » *dépasse en richesse et en pureté, et les particules qui la produisent*

Digitized by Google

» *sont encore très au-dessous de la zone d'action du microscope... Ce* » *bleu est à l'origne, aussi profond et aussi noir que le ciel vu des plus* » *hauts sommets des Alpes ; mais il devient de plus en plus brillant,* » *tout en restant bleu, jusqu'à ce qu'enfin une teinte blanchâtre se* » *mélange au pur azur.*

» A ce moment, les particules approchent du degré de grandeur » qui va les rendre visibles au microscope. Elles sont formées, dans » l'expérience qui précède, de l'agrégation des molécules de nitrite » d'amyle ou de l'iodure d'allyle dissociées par l'action lumineuse, » mais le phénomène est le même toutes les fois que pour une » raison quelconque, physique ou chimique, des molécules s'agglo- » mèrent de façon à donner des particules de grandeur croissante. » Il n'est, par exemple, pas rare de voir, dans les pays de mon- » tagnes, un nuage commencer par une irisation multicolore qui » embrasse une portion d'abord peu étendue du ciel, et qui corres- » pond au mélange confus d'un grand nombre de particules » aqueuses, d'abord individuellement invisibles, qui grossissent de » plus en plus, de façon à pouvoir être aperçues au microscope » d'abord, à l'œil ensuite. Alors toute irisation a disparu, sauf par- » fois sur les bords, et le nuage, réfléchissant indifféremment toutes » les radiations lumineuses qui tombent sur lui, est opaque par » transparence. »

M. Duclaux cite encore d'autres exemples de coagulation, dans lesquelles la condensation se fait progressivement en donnant naissance à des particules extrêmement ténues d'abord, absolument invisibles, mais produisant des phénomènes perceptibles, permettant de constater, sans le voir, le fait de l'agglomération moléculaire. Et il ajoute :

« Nous avons donc ainsi reculé les limites de la région dans » laquelle nous pouvons étudier le mécanisme du phénomène, et » partout, depuis la première apparition du trouble bleuâtre » jusqu'au moment de la formation de masses visibles à l'œil nu, » nous nous trouvons en présence du même fait, d'une coalescence » de molécules formant d'abord des particules, puis des agrégats » volumineux, finalement des flocons ayant figure et étendue. A » aucun moment, nous ne trouvons de raison notable pour supposer » que le phénomène change de nature ; à aucun moment nous ne » voyons intervenir une force nouvelle qui n'aurait pas agi jusque- » là. Tout le procès de la coagulation obéit, en apparence, d'une » façon parfaite à la loi de la continuité » (1).

C'est ce caractère de continuité que M. Duclaux a si bien réussi à

1) Duclaux. Traité de Microbiologie, t. II, ch. XV, pages 257-260.

Digitized by Google

mettre en évidence dans les lignes précédentes. Le phénomène physique, qui vient d'être si parfaitement étudié, nous montre, on peut bien le dire, les infiniment petits en action, et l'on conçoit sans peine que la méthode infinitésimale devienne ici applicable dans toute la rigueur.

Or, ne pressent-on pas, par une généralisation facile, que la même loi de continuité s'applique dans le cas particulier qui nous occupe de la formation de la substance vivante ? On n'a peut-être pas encore des moyens aussi sensibles pour constater ou, d'après la forme de langage de M. Duclaux, pour *comprendre*, pour *voir en pensée*, les plus faibles particules de cette substance, sitôt qu'elle prend naissance, et les phénomènes pourtant si délicats de la karyokinèse ne se manifestent probablement qu'au moment où elle revêt des formes visibles, exactement comme la coloration blanchâtre du nuage avec ses flocons légers ou plutôt son granulé si fini, d'aspect finement *chagriné*, correspond au commencement de visibilité des particules précipitées.

J'ai insisté un peu longuement peut-être, mais intentionnellement, sur ces états d'extrême ténuité de la matière vivante, pour justifier l'équation différentielle (3) précédemment obtenue :

$$(3)\quad ds = F'(t)\,dt,$$

et avec elle l'application au sujet qui nous occupe, de la méthode infinitésimale, c'est à-dire de ce qu'on a si justement appelé la partie intime des mathématiques. Cette équation nous permet en effet de saisir et de suivre dans toute sa continuité le phénoméne de la création cellulaire.

Elle nous fait connaître en effet et comprendre, mieux que toutes les expériences les plus précises et les plus ingénieuses, les quantités les plus minimes de substance vivante susceptibles de se former. Elle nous donne ce qu'on peut appeler l'*ultima ratio* du phénomène ; elle nous fait saisir en un mot dans toute sa continuité l'acte nutritif que nous nous proposons de connaître.

Bien plus, elle nous permet de renverser la marche de notre étude. En effet. au lieu de déduire l'équation

$$(3)\quad ds = F'(t)\,dt$$

de l'équation

$$(2)\quad s = F(t)$$

on pourrait exprimer d'abord la valeur de ds sous la forme

$$(4)\quad ds = f(t)\,dt,$$

c'est-à-dire supposer connu le mode de formation de l'élément

Digitized by Google

cellulaire infinitésimal, et alors le procédé d'intégration, qui est l'inverse du procédé de différentiation, nous donne la somme de tous les éléments infinitésimaux produits pendant un intervalle de temps déterminé, c'est-à-dire la quantité totale s de substance cellulaire formée pendant cet intervalle. La formule de calcul qui donne cette valeur est la suivante :

$$(5)\quad s = \int_{t_0}^{t} f(t)\,dt.$$

La différentielle ds doit encore être considérée à un autre point de vue. Elle a en effet un certain signe qu'il est facile d'interpréter :

1° Si elle est positive, cela signifie que la quantité de substance cellulaire augmente ; et, par conséquent, nous nous trouvons dans le cas de l'accroissement, de la multiplication cellulaire, c'est-à-dire de ce que nous avons appelé l'*assimilation*.

2° Si la différentielle ds est négative, nous sommes au contraire dans le cas de la diminution de substance, c'est à-dire dans le cas pathologique de *la désassimilation*.

3° Enfin, si la différentielle ds est nulle, il n'y a ni augmentation ni diminution. C'est le cas de *stabilité*, qui correspond soit à l'état statique proprement dit, soit à cet autre état signalé plus haut, où la matière vivante reste intacte tout en agissant sur le milieu extérieur, et où elle joue le rôle de *ferment*.

On peut pousser plus loin encore l'analyse du phénomène vital ou nutritif. Il ne suffit pas en effet, pour être complètement renseigné sur la nature, sur la *qualité* de cet acte, de l'évaluer en *quantité absolue* par la différentielle ds ou, ce qui revient au même, par valeur de la dérivée $\frac{ds}{dt}$ à laquelle on peut donner le nom de *vitesse nutritive*, et qui exprime très exactement la rapidité plus ou moins grande de variation de substance. Cette différentielle se rapporte en effet à une masse s de substance cellulaire déjà existante. Or, suivant que pour une même valeur de ds, la valeur de la masse totale s qui subit cette augmentation est faible ou forte, l'accroissement absolu n'a plus la même signification. Pour bien apprécier l'acte nutritif en lui-même, dans sa qualité intime, il faut connaître non seulement cet accroissement ds d'une quantité s de substance cellulaire qui peut être très variable, mais encore l'accroissement pendant le même temps dt d'une quantité toujours la même, qu'il est naturel de supposer égale à l'unité.

Dans ces conditions, ce qu'il faut évaluer, c'est le rapport $\frac{ds}{s}$

Digitized by Google

Nous donnerons à ce rapport le nom de *coefficient nutritif*, et c'est la valeur de ce rapport qui nous fournira la plus complète appréciation du phénomène nutritif.

Pour abréger l'écriture, nous poserons :

$$(6) \quad \frac{ds}{s} = d\sigma,$$

et alors des relations (2) et (3), nous tirons :

$$(7) \quad d\sigma = \frac{F'(t)\,dt}{F(t)}$$

Or, le coefficient nutritif ainsi obtenu est, comme le montre cette dernière formule, fonction du temps. Il est donc en général variable, et par conséquent il est, suivant les cas, susceptible d'augmentation ou de diminution, à moins que dans certains cas il ne conserve la même valeur pendant un temps plus ou moins long. Nous nous trouvons donc à l'aide de cette analyse, en possession d'un élément nouveau, le coefficient nutritif, tel que nous venons de le définir. Bien que cet élément, tout en correspondant à une réalité, soit en lui-même le produit d'une abstraction, il n'en a pas moins pour nous, au point de vue de l'interprétation que nous cherchons à établir, une importance capitale. En le prenant pour base de cette interprétation, nous pouvons l'envisager sous deux états : l'état statique et l'état cinématique.

Dans l'état statique, c'est-à-dire quand il conserve, du moins pendant un certain temps, la même valeur, l'acte nutritif conserve aussi la même qualité. On peut dire alors que la nutrition est *uniforme*.

Dans l'état cinématique, au contraire, c'est-à-dire quand cet élément varie avec le temps, la qualité de l'acte nutritif change également. S'il augmente, la nutrition devient plus active ; elle *s'accélère;* s'il diminue, la nutrition devient plus languissante, elle se *ralentit*.

Or, les variations du coefficient nutritif sont liées à la valeur de la différentielle seconde $d^2\sigma$ ou ce qui est la même chose de la dérivée $\frac{d^2\sigma}{dt^2}$. Suivant que cette dérivée est positive ou négative, le coefficient nutritif $d\sigma$ augmente ou diminue et par conséquent la nutrition est accélérée ou retardée. Quand cette dérivée est nulle, le coefficient reste stationnaire et avec lui la nutrition. Cet état de stabilité peut persister pendant un temps plus ou moins long ; il peut au contraire ne durer que pendant un temps infiniment court, et alors

Digitized by Google

le coefficient nutritif peut, suivant les cas, passer par un maximum, un minimum ou par un simple état de stabilité passagère sans maximum ni minimum, correspondant à ce qu'on appelle dans une courbe un point d'inflexion proprement dit.

Nous voyons ainsi que l'analyse mathématique peut pénétrer dans l'intimité du phénomène nutritif en donnant une définition et une mesure précises de ces états de nutrition ralentie dont le professeur Bouchard a introduit la notion dans la pathologie humaine, et qu'il a si magistralement étudiés. Le calcul ne pourra que prêter à cette étude l'appui de son incontestable puissance d'investigation et de raisonnement, et lui fournir des résultats pratiques d'une grande importance.

En résumé à un acte nutritif se rattachent les quatre quantités parfaitement mesurables

$$s, \quad \frac{ds}{dt}, \quad d\sigma, \quad \frac{d^2\sigma}{dt^2},$$

ayant chacune leur signification propre, et de plus intimement liées entre elles et au temps t, de telle façon que la connaissance de l'une entraîne celle des autres. Le problème de la nutrition peut ainsi être abordé en partant de l'une quelconque d'entre elles, dont on cherchera à déterminer la valeur en fonction du temps, soit d'après des données expérimentales, soit même à l'aide de simples hypothèses. Les règles ordinaires de calcul fourniront alors les valeurs des autres quantités inconnues ; et, ces calculs faits, on pourra continuer en cherchant tous les autres éléments de nature si diverse qui se rattachent au phénomène fondamental de la nutrition.

Nous entrons dès lors en pleine dynamique vitale, étude dont le champ est absolument illimité et dont les résultats ne peuvent être que d'une importance et d'une utilité toujours plus grandes. Nous ne pouvons songer ici à développer une telle étude qui fera l'objet d'un ouvrage très-étendu ; nous ne pouvons que traiter assez sommairement quelques questions se rattachant très directement à ce que nous venons dire.

Digitized by Google

III

RÉSOLUTION DE QUELQUES PROBLÈMES BIOLOGIQUES

1° Problèmes de cinématique vitale.

1er Exemple

Supposons que les conditions extérieures de milieu d'où dépend l'activité du phénomène nutritif restent constamment les mêmes, et que, de plus, la substance cellulaire elle-même conserve constamment les mêmes relations de position avec ce milieu.

Dans ces conditions, l'expérience et le raisonnement nous montrent que la nutrition s'opère constamment dans les mêmes conditions. Ce fait se traduit analytiquement par la constance du coefficient nutritif. On a ainsi, en désignant par k la valeur constante du coefficient nutritif, la relation fondamentale :

$$d\sigma = k,$$

ou

$$\frac{ds}{s} = kdt.$$

On tire de là par intégration, et en désignant par s_o la valeur initiale de la substance nutritive

$$log \frac{s}{s_o} = kt,$$

d'où

$$(8) \quad s = s_o e^{kt},$$

Telle est la formule établissant la relation entre le temps et la valeur de substance cellulaire qui lui correspond. Cette relation permet de calculer la quantité de substance vivante existant à un instant quelconque, et par conséquent de se rendre compte des variations qu'elle subit quand le temps varie également. Elle fait connaître en un mot l'état cinématique de la substance cellulaire.

Ces variations sont représentées d'une manière sensible par la courbe qu'on rattache à l'équation (8), où l'on considère s et t comme variables. Cette courbe très connue est la logarithmique figurée ci-contre (fig. 1).

Dans ce cas particulier d'évolution de la substance cellulaire, on peut dire avec juste raison que la nutrition est *uniforme* et, d'après ce qui précède, on peut dire que la nutrition uniforme est caractérisée par les faits suivants :

Digitized by Google

1° *Le coefficient nutritif est constant ;*

2° *L'accélération nutritive est nulle ;*

3° *La vitesse de l'accroissement cellulaire est proportionnelle à la masse cellulaire déjà formée ;*

4° *La substance cellulaire est fonction exponentielle du temps.*

Tous ces faits sont liés les uns aux autres, et l'un d'eux suffit pour caractériser la nutrition uniforme.

Au point de vue théorique, ce cas est fondamental ; il constitue un type simple auquel on peut rattacher tous les autres, exactement comme, en Mécanique, on rattache au mouvement uniforme tous autres mouvements. On peut prévoir par là que les courbes qui traduiront les autres modes de nutrition auront des relations plus ou moins intimes avec la logarithmique.

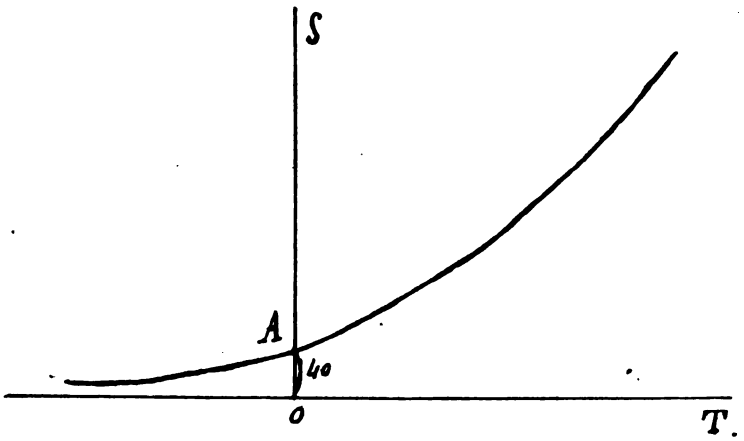


Fig. 1

Je ferai remarquer que, si le coefficient constant k qu'on peut appeler le *coefficient d'absorption*, a une faible valeur, ou encore si on donne au temps t des valeurs assez petites, on peut, dans le développement en série de e^{kt}, ne conserver que les puissances inférieures de l'exposant kt. On a alors, en s'arrêtant à la première ou à la deuxième puissance, les formules approchées suivantes :

$$s = s_o\,(1 + kt)$$

$$s = s_o\,(1 + kt + \frac{k^2t^2}{2})$$

Digitized by Google

Dans le premier cas, la ligne des variations de s est une droite ; dans le second cas, elle est une parabole.

Il reste à examiner si le cas ainsi étudié correspond à une réalite pratique. Si l'on considère les choses à un point de vue absolument rigoureux, on peut dire évidemment qu'il ne se présente jamais. Néanmoins, en restant dans les limites d'approximation que peuvent fournir les mesures expérimentales, il est possible de la considérer comme susceptible de se réaliser au moins pendant un certain temps. Quand on fait, par exemple, des cultures microbiennes, avec un faible ensemencement dans un milieu nutritif assez riche, l'état du milieu change peu et les relations du microbe avec le milieu restent sensiblement les mêmes pendant un certain temps. Dans ces conditions, l'accroissement suivant la forme exponentielle peut se réaliser, ainsi qu'on l'a maintes fois constaté. Toutefois cet accroissement très rapide, et qui donnerait, même au bout de peu de temps, naissance à un nombre considérable d'éléments microbiens, ne peut se prolonger longtemps.

Je citerai encore, comme se rattachant à la question que je viens d'étudier, les cas dans lesquels la courbe de variation de la substance cellulaire, courbe tracée expérimentalement, est une parabole, ainsi que M. Duclaux le montre dans son traité de Microbiologie où ces phénomènes de développement sont étudiés dans le plus grand détail et avec la plus remarquable précision.

2e Exemple

Supposons que la substance cellulaire formée dans un procès nutritif se dispose de telle façon que la masse vivante ne soit en contact avec la masse alimentaire que par sa surface, et que dans son développement la forme du volume qu'elle affecte reste toujours semblable à elle-même.

Dans ces conditions et, toutes choses égales d'ailleurs, l'accroissement infiniment petit est naturellement, d'après nos hypothèses, proportionnel à la surface d'absorption, c'est-à-dire au carré d'un élément linéaire l. On a donc la relation

$$(9)\quad ds = kl^2dt.$$

D'autre part la masse cellulaire s, qui est proportionnelle au volume qu'elle occupe, est proportionnelle au cube de cet élément l. en sorte qu'on a

$$s = k'l^3.$$

On déduit de là par différentiation

$$ds = 3k'l^2dl.$$

Digitized by Google

En remplaçant ds par cette valeur dans la relation (9), il vient

$$3\,k'\,dl = k\,dt,$$

d'où

$$dl = \frac{k}{3k'}\,dt,$$

et par intégration

$$(10)\quad l - l_o = \frac{k}{3\,k'}\,(t - t_o)$$

On voit ainsi que, dans le cas examiné, *les variations de l'élément linéaire sont proportionnelles aux variations du temps.*

Je cite cet exemple parce qu'il a une réalisation pratique assez intéressante. En effet, dans les plantes ligneuses, les vaisseaux nourriciers cheminent entre l'écorce et le bois, et par conséquent à la surface de celui-ci. La nutrition se fait donc dans les conditions qui viennent d'être mentionnées. Or, on sait précisément que, chaque année, une nouvelle couche de bois se superpose aux précédentes, en sorte que celui-ci est formé de couches concentriques dont les plus jeunes sont les plus extérieures. D'ailleurs, sauf variations dues à des circonstances particulières, ces couches annuelles ont toutes sensiblement la même épaisseur. Le résultat pratique concorde ainsi avec le résultat théorique.

Nous pouvons donc dire à la fois : 1° *que nous venons de donner la raison d'un fait depuis longtemps constaté*; 2° *que nous venons de fournir la justification pratique d'une hypothèse et d'un raisonnement basé sur cette hypothèse.*

2° Problèmes de dynamique vitale.

Nous devons maintenant aborder par le calcul le côté dynamique de la question. En raison de l'importance et de l'étendue du sujet, qui comprend la plupart des manifestations vitales et tous les phénomènes connexes, nous ne pouvons entrer ici dans les développements que nous nous réservons de faire par la suite. Nous ne pouvons, à proprement parler, que traiter quelques cas particuliers pour mettre en évidence les avantages de la méthode.

Le principe fondamental de la dynamique vitale réside, avons-nous dit, dans les relations d'échange qui existent ou peuvent exister entre la cellule et le milieu environnant.

Ces relations d'échange peuvent être étudiées à bien des points de vue. Nous nous contenterons ici, pour mettre de l'homogénéité dans notre travail, de remarquer que, par son contact avec la substance vivante, l'aliment subit des variations en qualité ou en quantité. Les variations en qualité consistent, ainsi que nous l'avons dit, à

Digitized by Google

donner naissance par une série de transformations à une nouvelle quantité de substance cellulaire et à des produits secondaires appelés improprement produits de désassimilation. Les variations en quantité consistent en ce que ces transformations font disparaître une certaine quantité d'aliments.

La diminution de la provision alimentaire est un phénomène d'une importance capitale ; car, en dehors de toutes les autres conditions qui peuvent présider à une réaction vitale, le seul fait de la disparition totale ou partielle de l'un des éléments de cette réaction la modifie d'une façon complète et des plus importantes.

Un des premiers problèmes de la dynamique vitale consiste donc à étudier cette diminution de la substance alimentaire en elle-même et dans ses conséquences. C'est ce qu'on peut appeler la question du *bilan nutritif*. Sans entrer dans les détails de la question, nous nous contenterons d'appliquer l'analyse à la résolution de deux problèmes particuliers, dont l'un peut être appelé problème de *l'inanition*, et l'autre, problème de *l'auto-intoxication*.

Problème de l'inanition

La question à traiter peut s'énoncer de la manière suivante :

Étudier l'évolution d'une espèce cellulaire unique dans un milieu où les substances nutritives ne sont pas renouvelées, les produits d'excrétion étant éliminés.

Désignons par s la quantité de substance cellulaire existant à un instant donné, par m la quantité de substance nutritive contenue dans le milieu au même moment. Pour trouver la valeur de l'accroissement infiniment petit ds pendant l'intervalle de temps dt, nous ferons observer qu'une étude approfondie des conditions de la nutrition nous conduit à admettre que, dans un très grand nombre de cas et dans des conditions déterminées et fixes, l'accroissement est proportionnel à la fois à la quantité s de substance vivante déjà formée, et à la quantité m de substances alimentaires existant en même temps. Dans ces conditions, la valeur de ds peut s'écrire :

$$ds = k\,m\,s\,dt,$$

la lettre k désignant une constante dont la valeur dépend des conditions extérieures autres que m et s. Cette constante représente l'augmentation, pendant l'unité de temps, de l'unité de poids de substance nutritive. Pour cette raison on peut donner à cette constante le nom de *coefficient d'absorption*.

Comme l'équation précédente contient les trois variables s, m et t,

Digitized by Google

il faut, pour déterminer le problème, lui joindre une seconde équation. Nous rappellerons à cet effet, que la substance nutritive contenue dans le milieu diminue par le fait de son absorption ; et comme ce second phénomène est corrélatif du premier, il se produit exactement dans les mêmes conditions, suivant les mêmes circonstances de proportionnalité, en sorte que la valeur de dm est fournie par la relation :

$$dm = - k' ms\, dt$$

la lettre k' désignant une nouvelle constante que nous appellerons le *coefficient de destruction* ou *de déperdition.*

Nous avons ainsi les deux équations différentielles simultanées.

$$(11)\quad ds = kms dt$$
$$(12)\quad dm = - k' ms dt$$

Avant de les résoudre, nous ferons observer que les deux coefficients k et k' ne sont jamais égaux, k étant toujours plus petit que k'. En effet, la substance nutritive disparue dm ne sert jamais tout entière à fournir la substance cellulaire nouvelle ds; une partie de la quantité dm se retrouve dans les substances d'excrétion qui ne font jamais défaut. On a donc toujours $k < k'$.

Des équations (1) et (2), on tire par divisions

$$\frac{ds}{dm} = - \frac{k}{k'},$$

d'où par intégration et en désignant par s_o et m_o les quantités initiales de substance cellulaire et de substance nutritive

$$(13)\quad \frac{s - s_o}{m_o - m} = \frac{k}{k'}$$

Nous sommes ainsi conduits à un premier résultat qui se formule de la manière suivante :

Dans les conditions d'alimentation supposées, le rapport du poids de la substance cellulaire formée au poids de la substance nutritive détruite est constant et inférieur à l'unité.

Pour continuer le calcul, nous remarquons qu'on peut résoudre les équations précédentes soit par rapport à s, soit par rapport à m, suivant qu'on veut trouver l'expression de la variation de l'une ou l'autre de ces deux quantités.

En commençant par le calcul de s, nous devrons éliminer m entre les équations (11) et (12), ce qui nous donne

$$(14)\quad s \frac{d^2 s}{dt^2} - \frac{ds^2}{dt^2} + k' s^2 \frac{ds}{dt} = o$$

Digitized by Google

Cette équation différentielle du second ordre, non linéaire, appartient à une catégorie d'équations intégrables. Cette intégration se fait généralement par changement de variables. Or il est intéressant d'observer ici que des considérations purement biologiques peuvent suggérer un changement particulier de variables d'où découle une intégration rapide.

Nous avons en effet défini le coefficient nutritif $d\sigma$ par la relation

$$d\sigma = \frac{ds}{s},$$

ou

$$\frac{d\sigma}{dt} = \frac{1}{s}\frac{ds}{dt}.$$

On tire de là par différentiation

$$\frac{d^2\sigma}{dt^2} = \frac{s\dfrac{d^2s}{dt^2} - \dfrac{ds^2}{dt^2}}{s^2}.$$

Or l'équation (14) peut s'écrire

$$\frac{s\dfrac{d^2s}{dt} - \dfrac{ds^2}{dt^2}}{s^2} + k'\frac{ds}{dt} = o.$$

La comparaison de ces deux résultats nous donne

$$(15)\quad \frac{d^2\sigma}{dt^2} + k'\frac{ds}{dt} = o.$$

équation immédiatement intégrable d'où l'on tire

$$(16)\quad \frac{d\sigma}{dt} + k's = C,$$

c'est-à-dire

$$(17)\quad \frac{ds}{sdt} + k's = C$$

Nous désignons par C une constante arbitraire que nous pouvons déterminer par les conditions initiales. En donnant à s la valeur s_o et en tenant compte de l'équation (2), on trouve

$$C = km_o + k's_o$$

Pour abréger l'écriture, nous continuerons à désigner cette constante par C.

Dans l'équation obtenue (17), on peut séparer les variables, ce qui

Digitized by Google

donne

$$\frac{ds}{k's^2 - Cs} + dt = o,$$

et alors par une nouvelle intégration on a

$$log \frac{s}{C - k's} = Ct + c$$

On détermine encore la nouvelle constante C' par les conditions initiales, et toutes transformations faites on trouve pour s l'expression suivante

$$(18)\ s = \frac{Cs_o e^{Ct}}{km_o + k's_o e^{Ct}}$$

Telle est la formule qui fait connaître les variations de s en fonction du temps t et permet de calculer la quantité de cette substance à un instant quelconque.

Courbe des variations de s. — Pour se rendre compte de ces variations d'une façon sensible, il est avantageux d'en construire la courbe représentative.

Nous remarquons d'abord que cette courbe admet deux asymptotes parallèles à l'axe des t : l'une $s_1 = o$, qui est l'axe des t lui-même, correspondant à $t = \infty$; l'autre :

$$(19)\ s_2 = \frac{C}{k'}$$

correspondant à $t = + \infty$. La courbe est par conséquent tout entière comprise entre ces deux parallèles ; néanmoins la seule portion de celle-ci, qui s'applique réellement aux phénomènes étudiés, est celle correspondant aux valeurs positives de t, à partir des $t = o$, pour laquelle on $s = s_o$. Il en résulte que la valeur de s est toujours comprise entre s_o et la valeur limite s_2 précédemment écrite. Quant à la quantité de substance cellulaire formée pendant le temps t, elle est égale à $s - s_o$, valeur aisément calculable. Enfin le quantité limite de susbstance cellulaire susceptible d'être formée pendant toute la durée du phénomène, elle est égale à $s_2 - s_o$, et l'on a, tous calculs faits :

$$(20)\ s_2 - s_o = \frac{km_o}{k'}$$

Pour achever la constructiou de la courbe, nous chercherons les variations du coefficient angulaire de la tangente en ses différents points. La valeur de ce coefficient angulaire nous est fournie dans le

Digitized by Google

cours du calcul par la formule :

$$\frac{ds}{dt} = s\,(C - ks')$$

Cette valeur de $\frac{ds}{dt}$, regardée comme fonction de s, varie comme les ordonnées d'une parabole dont on représenterait par s les abscisses de ses différents points. Cette parabole coupe l'axe des s précisément aux points $s = s_2$, $s = \frac{C}{k'}$ qui correspondent aux asymptotes de la courbe ; et par conséquent la seule partie à considérer dans cette parabole est l'arc compris entre ces deux points de rencontre. Par conséquent, la valeur de $\frac{ds}{dt}$ est positive dans tout cet intervalle, nulle pour les valeurs extrêmes, croissante depuis $s = o$ jusqu'à $s = \frac{s_2}{2}$, et décroissante depuis cette valeur jusqu'à $s = s_2$. Ce coefficient angulaire présente donc un maximum pour $s = \frac{s_2}{2}$, et par suite la courbe des valeurs de s possède un point d'inflexion correspondant à cette même valeur, c'est-à-dire exactement à mi-hauteur entre les deux asymptotes.

La forme générale de la courbe est celle de la figure (2).

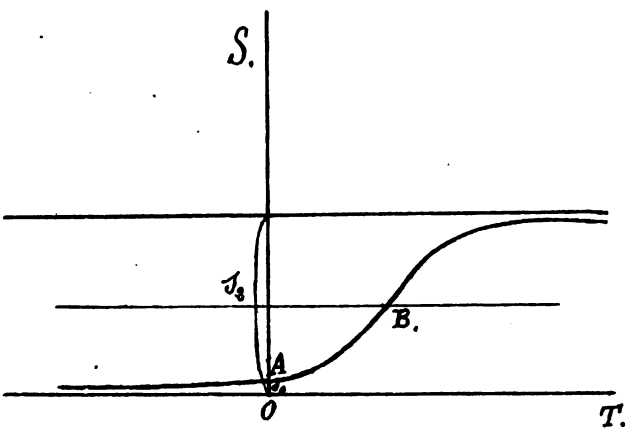


Fig. 2.

Cette courbe n'est pas une courbe classique ; néanmoins si l'on déplace les axes parallèlement à eux-mêmes de façon à transporter l'origine au point d'inflexion B, on constate que l'équation

Digitized by Google

de la courbe se présente sous la forme nouvelle

$$(21) \quad s = \frac{C}{2k'} \cdot \frac{e^{Ct} - 1}{e^{Ct} + 1'}$$

forme beaucoup plus simple que la première, à l'aide de laquelle on constate aisément que la nouvelle origine, c'est-à-dire le point d'inflexion B, est centre de la courbe. Celle-ci est donc composée de deux branches se raccordant au point B et symétriques par rapport à ce point. La représentation géométrique du phénomène est donc aussi complète et aussi simple que possible.

Pour achever de se rendre compte de toutes les circonstances de l'acte nutritif, il faut calculer en fonction du temps les valeurs du coefficient nutritif et de l'accélération nutritive. Ces valeurs sont fournies par les équations (6) et (5) dont lesquelles on remplace s et $\frac{dt}{ds}$ par les valeurs déjà obtenues. Sans effectuer ce calcul, nous ferons seulement observer que l'équation différentielle (5), qui est l'équation fondamentale du problème, exprime précisément une propriété de l'accélération nutritive. Cela fait ressortir nettement sa signification et montre que notre analyse pénètre dans l'intimité la plus profonde du phénomène à étudier.

Le calcul qui vient d'être fait ne met en évidence que les variations de substance cellulaire, c'est-à-dire les variations d'un seul des éléments qui sont en présence et réagissent l'un sur l'autre. Dans le cas présent, il est intéressant de chercher également les variations de la substance nutritive, car elles sont la caractéristique fondamentale de la question que nous étudions sous le nom de problème de l'inanition. Le moyen le plus simple de les calculer consiste à exprimer m en fonction de s à l'aide de l'équation (13)

$$(13) \quad \frac{s - s_0}{m_0 - m} = \frac{k}{k'}$$

précédemment obtenue.

Sans développer ce calcul, nous en ferons connaître simplement le résultat, qui consiste à traduire par une courbe les variations de m. Cette courbe est de tous points semblable à celle qui représente les variations de s, avec la seule différence que c'est une courbe descendante au lieu d'être une courbe montante. Comme celle-ci, elle présente deux asymptotes et un point d'inflexion situé à égale distance de ces deux asymptotes.

Il nous reste enfin à traduire en langage ordinaire les principaux résultats obtenus, de façon à mettre en évidence sous une forme

Digitized by Google

intelligible pour tout le monde les circonstances fondamentales du phénomène de l'inanition ainsi analysé. Pour cela, nous ajouterons à toutes les remarques précédentes cette autre constatation que, d'après la forme même des courbes qui viennent d'être construites, c'est dans le voisinage des points d'inflexion que les variations de s et de m sont les plus sensibles et les plus éloignées d'être proportionnelles aux variations du temps. A une certaine distance de ces points, ces variations sont beaucoup plus faibles et par suite moins sensibles ; en outre, la forme de la courbe se rapprochant davantage à celle de la droite, la loi de proportionnalité se trouve à peu près vérifiée. Enfin, à partir d'une certaine valeur du temps, les variations de m et de s deviennent tellement faibles qu'elles cessent d'être observables, et que le phénomène, bien que se continuant théoriquement sans s'arrêter jamais, peut être regardé pratiquement comme ayant pris fin.

Nous pouvons d'après cela *formuler à priori* les propositions suivantes concernant le phénomène de l'inanition, dans les conditions où nous le supposons s'effectuer.

1° *Le rapport du poids de la substance cellulaire formée pendant un certain temps au poids de la substance nutritive détruite pendant le même temps est constant et inférieur à l'unité ;*

2° *Les variations de substance cellulaire et de substance nutritive peuvent être assez rapides ; mais cette rapidité de variation ne se maintient que pendant un intervalle de temps généralement de faible durée.*

3° *A partir d'un certain instant et pendant un temps assez long les variations de substance cellulaire et de substance nutritive deviennent beaucoup plus lentes et restent sensiblement uniformes ;*

4° *Ces variations se ralentissent ensuite tellement, qu'elles cessent d'être observables, bien qu'en réalité elles se continuent indéfiniment ;*

5° *La quantité de substance cellulaire formée ne dépasse jamais une certaine limite dont elle peut, d'ailleurs, se rapprocher d'autant qu'on veut. Quant à la substance nutritive, elle diminue constamment et tend vers zéro ;*

6° *La quantité limite de substance cellulaire susceptible de se former ne dépend pas de la quantité initiale de cette substance, mais uniquement de la provision nutritive à laquelle elle est proportionnelle.*

L'étude que nous venons de faire ne peut avoir de raison d'être que si les résultats que nous venons de formuler sont susceptibles d'être réalisés. Il est donc de toute nécessité de chercher leur réalisation dans des faits expérimentaux.

Digitized by Google

Avant de procéder à cette vérification, nous allons encore soumettre au calcul la question suivante qui présente dans la précédente des relations nombreuses.

Problème de l'auto-intoxication.

Nous énoncerons comme il suit cette seconde question :

Etudier l'évolution d'une espèce cellulaire unique dans un milieu limité où s'accumulent les produits de désassimilation.

Les faits expérimentaux qui conduisent à formuler cet énoncé sont extrêmement nombreux. Ils peuvent tous être réunis dans la proposition suivante qui est l'expression d'un fait constant, extrêmement général : *Toute réaction nutritive est limitée par les produits secondaires de la nutrition*, c'est-à-dire par ce que nous avons appelé plus haut les produits de désassimilation ou encore d'excrétion. C'est ce qu'on exprime en disant que la substance vivante est *empoisonnée* par ces produits ; et, comme ceux-ci ont leur origine dans l'acte nutritif le plus légitime et le plus naturel dont ils sont la conséquence, on donne à ce phénomène le nom *d'auto-intoxication*, par opposition aux phénomènes d'*hétéro-intoxication*, qui ont leur origine dans les substances étrangères au milieu alimentaire normal et aux produits qui en dérivent par le fait des réactions nutritives.

La manière la plus simple d'expliquer l'auto-intoxication pour la soumettre à une analyse méthodique consiste à assimiler les actes nutritifs aux phénomènes *limitatifs* dont la physique et la chimie offrent de nombreux exemples. On sait en effet que la plupart des transformations qui peuvent affecter une substance ou un groupe de substances dans des conditions déterminées, cessent à un certain instant de se produire par le fait de la présence en quantités suffisantes des produits de la transformation. C'est ce qui arrive dans le cas de la formation de la vapeur d'eau en vase clos, dans la transformation du phosphore blanc en phosphore rouge, dans la dissociation du carbonate de chaux, dans la dissolution d'un sel dans l'eau ou un autre liquide, etc. Dans tous ces cas, il se produit une *saturation* du milieu, ce mot exprimant un état d'équilibre qui s'établit entre deux tendances inverses, ou, comme on dit, entre deux actions réversibles, par exemple la combinaison de deux corps et la dislocation du composé produit.

Cette assimilation devient très légitime si l'on se rappelle que, d'après les explications données plus haut, une certaine quantité

Digitized by Google

de substance alimentaire se dédouble en deux parties conformément à la formule

$$m = s + n.$$

Il en résulte que, par action réversible, l'ensemble $s + n$ tend à reformer la substance primitive m. Il y a donc ici deux actions opposées dont la première reste constante et dont la seconde, d'abord faible, augmente par le fait de l'accumulation des produits secondaires désignés par n. Celle-ci finit par devenir équivalente à la première, et cet état d'équilibre entraîne la cessation de la réaction nutritive, cessation qui caractérise l'auto-intoxication. D'ailleurs dans cette réaction, comme dans toutes les transformations à caractère limitatif, cet état d'équilibre est détruit quand on enlève totalement ou partiellement les produits de la transformation, ce qui permet à la réaction arrêtée de reprendre sa marche.

Cette interprétation est encore justifiée par ce fait que l'on rattache actuellement presque toutes les réactions vitales aux transformations chimiques effectuées par les substances désignées sous le nom de diastases. Or précisément, les transformations diastasiques sont, comme les autres transformations chimiques, limitées par les produits de la transformation.

« Toutes les expériences, dit M. Duclaux, aboutissent à la même » conclusion, c'est que les produits de la réaction ont une influence » retardatrice. Comme ils augmentent naturellement à mesure » que la réaction avance, leur influence augmente aussi, et nous » sommes naturellement conduits à nous demander si ce n'est pas » à cette influence retardatrice qu'est dû le retard croissant de la » réaction et la lenteur qu'elle met toujours à se terminer (1). »

Actuellement, pour soumettre au calcul le phénomène ainsi interprété, il faut trouver dans l'expérience un résultat numérique qui en fournisse la mesure. Or, en cherchant les circonstances dans lesquelles se produit l'action retardatrice dont nous venons de parler, M. Duclaux constate que la transformation chimique opérée par la diastase s'arrête quand il y a, non pas une quantité constante, mais une proportion constante de substance décomposée. « Ce sont, dit-il, les proportions qui paraissent jouer, quand il » s'agit des diastases, le rôle que jouent les quantités absolues, » quand il s'agit des acides. »

Nous regarderons ce résultat comme applicable aux phénomènes vitaux et nous prendrons comme point de départ de nos calculs

(1) Duclaux. *Traité de Microbiologie*, t. II, page 140.

Digitized by Google

l'hypothèse exprimant que *le phénomène nutritif s'arrête quand le rapport du poids de la substance de désassimilation produite au poids de la substance nutritive atteint une certaine valeur, fixe dans les conditions où l'on opère, et variable avec ces conditions.*

Ainsi envisagé, le phénomène de la nutrition devient analogue à celui de la dissolution, qui cesse lorsque le rapport de la masse dissoute à la masse dissolvante atteint la valeur limite, désignée sous le nom de *coefficient de solubilité.* Par analogie, nous donnerons le nom de *coefficient d'auto-intoxication* au rapport limite qui caractérise l'arrêt de la nutrition.

Cela étant, pour calculer l'accroissement ds de substance cellulaire pendant le temps dt, nous admettrons, comme dans la question précédente, qu'il est proportionnel à la quantité s de substance cellulaire déjà formée et à la quantité m de matériaux nutritifs. D'autre part, en désignant par n la quantité de substances de désassimilation déjà répandues dans le milieu alimentaire à l'instant considéré, nous savons, d'après ce qui précède, que le rapport $\frac{n}{m}$ influe sur la valeur de ds. Comme la nutrition s'arrête au moment où le rapport $\frac{n}{m}$ atteint la valeur du coefficient d'auto-intoxication que nous désignerons par N, nous admettrons que l'expression de ds contient le facteur $N - \frac{n}{m}$, ce qui est la manière la plus simple d'exprimer que ds décroît quand $\frac{n}{m}$ augmente, et s'annule pour $\frac{n}{m} = N$.

Dans ces conditions, et en désignant par k un coefficient constant, on peut écrire la valeur de ds sous la forme :

$$ds = kms \left(N - \frac{n}{m} \right) dt.$$

Cette équation contient, outre la variable s, les deux variables m et n, en sorte que deux autres équations sont nécessaires pour déterminer le problème. Nous les formerons, en admettant que les variations dm et dn des quantités m et n suivent les mêmes lois que la variation ds de la substance cellulaire, hypothèse légitime d'ailleurs puisque ces variations représentent des phénomènes concomitants de même nature, dont la marche se retarde et s'arrête pour les mêmes causes. Nous avons ainsi le système des trois équations simultanées :

Digitized by Google

$$\begin{cases} ds = kms\left(N - \dfrac{n}{m}\right) dt \\ dm = -k'ms\left(N - \dfrac{n}{m}\right) dt \\ dn = k''ms\left(N - \dfrac{n}{m}\right) dt \end{cases}$$

lequel peut s'écrire après simplification :

$$\begin{cases} (22) & ds = ks\,(Nm - n)\,dt \\ (23) & dm = -k's\,(Nm - n)\,dt \\ (24) & dn = k''s\,(Nm - n)\,dt \end{cases}$$

Le coefficient k est encore le *coefficient d'absorption* ; le coefficient k', celui de *destruction* ; enfin le coefficient k'' peut être appelé le *coefficient de désassimilation*. Nous ferons remarquer d'ailleurs que la masse alimentaire m se répartissant entre la substance cellulaire et les substances de désassimilation, les coefficients k et k'' sont l'un et l'autre inférieurs à k', et que dans le cas où tous les matériaux de désassimilation s'accumuleraient sans élimination aucune dans la masse alimentaire, on aurait entre ces trois coefficients la relation

$$k' = k + k''.$$

Avant de résoudre ce système, nous remarquerons qu'en divisant membre à membre les équations (22) et (23), on a

$$\frac{ds}{dm} = -\frac{k}{k'}$$

d'où par intégration

$$(25)\quad \frac{s - s_0}{m_0 - m} = \frac{k}{k'}$$

résultat déjà trouvé dans la question précédente.

L'élimination des deux variables m et n entre les équations (22), (23) et (24), conduit pour calculer s à l'équation suivante.

$$(26)\quad s\frac{d^2s}{dt^2} - \frac{ds^2}{dt^2} + (k'N + k'')\,s^2\frac{ds}{dt} = 0.$$

On remarquera que cette équation est exactement de même forme que l'équation (14) obtenue dans la question précédente, avec la seule différence que la constante k' est remplacée par la constante $k'N + k''$. Les calculs ultérieurs se comportent donc de la même manière et conduisent à des résultats de même forme, la seule différence résidant dans la valeur des constantes déjà men-

Digitized by Google

tionnées. Il suffit donc de se reporter à tout ce qui a été trouvé dans la question précédente et aux énoncés qui la résument.

Ceci nous montre que les deux questions traitées : celle de l'inanition et celle de l'auto-intoxication, sont deux questions de même nature. Pour s'en convaincre directement, il suffit d'observer que le calcul précédent repose sur l'hypothèse que la masse alimentaire m va en décroissant sans être renouvelée, en sorte que la substance cellulaire est soumise non-seulement à la condition de l'auto-intoxication, mais encore à celle de l'inanition. L'auto-intoxication est donc une condition nouvelle, qui, surajoutée à celle de l'inanition, ne modifie pas la nature et la marche du phénomène ; toute son action consiste à changer la valeur de certains paramètres, comme on peut s'en convaincre en comparant les deux équations différentielles.

$$s\frac{d^2s}{dt^2} - \frac{ds^2}{dt^2} + k's^2\frac{ds}{dt} = o.$$

$$s\frac{d^2s}{dt^2} - \frac{ds^2}{dt^2} + (k'N + k'')s^2\frac{ds}{dt} = o.$$

En faisant $k'' = o$, c'est-à-dire en supprimant le coefficient qui correspond à l'accumulation des substances de désassimilation, la seconde équation reproduit la première.

Or, on peut étendre très-largement ce point de vue et montrer que plusieurs modes de nutrition rentrent dans une même catégorie.

En effet, supposons en premier lieu, que dans le problème de l'auto-intoxication, on supprime la condition de l'inanition en renouvelant les aliments au fur et à mesure de leur disparition. Il ne reste plus alors que l'auto-intoxication dont on se propose de mesurer l'effet. Pour faire le calcul dans cette hypothèse, nous remarquons qu'elle revient à supposer constante la valeur de la masse alimentaire m. Celle-ci restant ainsi constamment égale à sa valeur initiale m_0, sa différentielle dm est par suite nulle. Les équations du problème se réduisent alors aux deux suivantes :

$$\begin{cases} ds = ks\,(Nm_0 - n)\,dt \\ dn = k's\,(Nm_0 - n\,dt) \end{cases}$$

entre les deux variables s et n. L'élimination de n nous donne

$$s\frac{d^2s}{dt^2} - \frac{ds^2}{dt^2} + k''s^2\frac{ds}{dt} = o.$$

Digitized by Google

Or, cette équation est encore de même forme que les précédentes et se déduit de la dernière en y faisant $k'' = o$, ce qui revient à exprimer que le coefficient de destruction de la substance nutritive se réduit à zéro.

En second lieu nous pouvons imaginer qu'il n'y ait ni inanition, ni auto-intoxication, c'est-à-dire supposer constantes les conditions relatives au milieu extérieur. Nous nous trouvons ainsi dans le cas cinématique étudié plus haut de la nutrition uniforme, dans lequel la marche du phénomène est représentée par l'équation

$$s = s_0 e^{kt}.$$

Or, si nous introduisons ces hypothèses dans l'équation (26), c'est-à-dire si nous y supposons à la fois $k' = o$, $k'' = o$, cette équation se réduit à

$$s \frac{d^2s}{dt^2} - \frac{ds^2}{dt^2} = o,$$

dont l'intégrale est précisément

$$s = s_0 e^{kt}.$$

Le cas de la nutrition uniforme rentre donc encore dans le même groupe de phénomènes.

On voit ainsi que l'équation différentielle (14) et l'équation intégrale (18) qui s'en déduit, équations qui donnent la solution du problème de l'auto-intoxication avec inanition, sont des équations générales renfermant comme cas particuliers celles qui correspondent à l'auto-intoxication sans inanition, à l'inanition sans auto-intoxication, et finalement à la nutrition sans inanition ni auto-intoxication.

Or, le groupement ainsi réalisé par le calcul n'est pas purement artificiel; il correspond au contraire à la réalité des choses. En effet, quand une espèce cellulaire évolue dans un milieu naturel ou non, il est clair que, si ce milieu est limité et si le phénomène est abandonné à lui même, l'aliment s'épuise et les substances de désassimilation s'accumulent; il y a à la fois inanition et auto-intoxication. Pour que l'une ou l'autre de ces deux circonstances disparaisse ou qu'elles disparaissent toutes les deux, c'est-à-dire pour que l'aliment soit renouvelé, comme aussi pour que les produits de désassimilation soient éliminés, il faut des dispositions spéciales souvent assez difficiles à réaliser.

En résumé, la nutrition, que j'appellerai la nutrition normale, peut se faire suivant quatre modes, le premier étant le mode général, les trois autres, des modes particuliers :

Digitized by Google

1° avec inanition et auto-intoxication ;
2° avec auto-intoxication sans inanition ;
3° avec inanition sans auto-intoxication ;
4° sans inanition, ni auto-intoxication.

Les trois premiers modes présentent le caractère commun de se développer suivant les mêmes circonstances et de ne différer que par une question de plus ou de moins. La courbe représentative du phénomène est de même nature dans les trois cas et possède la propriété d'admettre un point d'inflexion et une asymptote supérieure, cette asymptote étant plus basse dans le premier cas que dans les deux autres. Seul le quatrième mode diffère ; comme il représente la nutrition sans entrave, la courbe qui le traduit, au lieu de s'infléchir et de limiter sa montée, s'élève indéfiniment.

IV

VÉRIFICATIONS EXPÉRIMENTALES

Les procédés que nous venons d'employer n'auraient aucune raison d'être si les résultats obtenus à l'aide de nos hypothèses n'étaient pas en concordance avec les résultats expérimentaux. Il est donc nécessaire, pour compléter et justifier notre exposition, de montrer qu'il ne s'agit pas ici de conceptions purement théoriques, et que, si nous avons dû formuler des abstractions, celles-ci ne cessent pas de s'accorder avec la réalité des choses, et que par suite il est possible de les adapter à la pratique pour obtenir des applications intéressantes et utiles.

Les calculs que nous avons faits nous conduisent donc à des expériences de vérifications. Si les hypothèses qui nous ont servi de point de départ sont l'expression de faits constatés, cette vérification est, à proprement parler, inutile ; il n'en est pas de même, si ces hypothèses ont été formulées *à priori*. Or dans les deux problèmes d'inanition et d'auto-intoxication, nous avons admis, non sans raison, mais enfin sans justification rigoureuse, que l'accroissement ds de substance vivante est proportionnel à la fois à la quantité de cette substance déjà existante et de la masse nutritive. C'est donc, en définitive, cette hypothèse qu'il s'agit de confirmer ou d'infirmer.

L'unique moyen à employer consiste à faire des expériences dans lesquelles on réalise aussi approximativement que possible

Digitized by Google

les circonstances mentionnées dans les énoncés, et à vérifier si les choses se passent comme nous l'avons annoncé. Si la vérification ne se produit pas, l'hésitation n'est pas permise : l'hypothèse doit être rejetée. Si au contraire la vérification a lieu, sommes-nous en droit de conclure à l'exactitude de l'hypothèse ? Sans doute si la vérification ne porte que sur un résultat, il serait prématuré d'affirmer cette exactitude, car plusieurs hypothèses peuvent conduire au même résultat. Mais, s'il s'agit de plusieurs résultats, si en outre la vérification porte sur tout un ensemble de faits, qui peuvent être de nature différente, il est difficile d'admettre qu'on peut arriver à ces mêmes résultats par plusieurs voies ou hypothèses différentes.

Considérons par exemple l'équation intégrale (18)

$$(18)\quad s = \frac{Cs_0 e^{Ct}}{km_0 + k's_0 e^{Ct}}$$

que nous avons obtenue comme solution du problème de l'inanition. dans laquelle nous avons posé pour abréger

$$C = km_0 + k's_0.$$

Cette équation entre les deux variables s et t, représentée géométriquement par la courbe que nous avons construite, est déterminée non-seulement pour sa forme analytique, mais encore par les constantes qu'elle renferme. Les constantes sont d'une part les valeurs initiales s_0 et m_0 des deux substances qui, par leurs réactions mutuelles, produisent l'acte nutritif, et d'autre part les deux coefficients k et k'. Or, les deux constantes s_0 et m_0 peuvent et doivent être déterminées par une mesure directe; mais il n'en est pas de même des deux constantes k et k'. D'abord leur existence est jusqu'à un certain point, liée à l'exactitude de l'hypothèse à vérifier; en outre leur mesure directe est non seulement difficile, mais presque impossible. Le coefficient d'absorption k représente en effet l'augmentation de l'unité de masse cellulaire en présence de l'unité de masse nutritive pendant l'unité de temps, la nutrition étant supposée s'effectuer dans les mêmes conditions pendant tout cet intervalle de temps. Or, cette dernière circonstance, qui exige la constance de quantités essentiellement variables par leur nature, rend presque impossible, du moins très difficile, la mesure directe de ce coefficient.

Pour tourner la difficulté, on devra procéder de la manière suivante. On déterminera, par mesures directes, deux valeurs particulières de s, s' et s'', correspondant à deux valeurs t' et t'' du temps, et

Digitized by Google

l'on portera ces valeurs dans la relation (18). On aura deux équations entre les paramètres inconnus k et k', permettant de les calculer. Les quatre paramètres qui définissent la courbe représentée par l'équation (18) sont alors complètement déterminés, et alors parmi les courbes en nombre infini représentées par cette équation et correspondant aux mêmes valeurs s_0 et m_0, on a celle qui passe en particulier par les deux points dont les ordonnées sont s et s''.

Cela étant, on déterminera directement les valeurs de s correspondant à d'autres valeurs du temps en nombre arbitraire et aussi grand que possible, et l'on cherchera si chaque couple de valeur de s et de t satisfait à l'équation (8). Si cette équation est ainsi constamment satisfaite, tous les points qui correspondent à ces systèmes de valeur de s et de t se trouvent sur la courbe. Il est difficile alors de ne pas généraliser et de ne pas étendre la même propriété aux faits non observés, et par suite il est légitime de dire que la formule (8) est, dans la limite de l'observation, la traduction des phénomènes. Par conséquent les équations différentielles (11) et (12), qui conduisent à l'équation (18), sont, elles aussi, applicables dans les mêmes limites; par conséquent enfin les hypothèses qu'elles traduisent peuvent être regardées comme une interprétation satisfaisante de l'acte nutritif.

Au lieu de procéder de cette façon qui est la seule vraiment rigoureuse, nous nous contenterons de nous reporter à des expériences faites en dehors de nos conceptions théoriques, mais à peu près dans les conditions fixées par nos énoncés, et nous rechercherons si les résultats obtenus par les expérimentateurs concordent avec ceux que nous avons formulés.

Nous allons, dans ces vérifications partielles, suivre l'ordre même de nos conséquences.

En premier lieu, nous nous occuperons de la forme de la courbe qui représente d'une manière sensible la variation de substance vivante en fonction du temps. A ce sujet, un certain nombre de réactions vitales directement observées ont été représentées dans leur ensemble par des courbes empiriquement tracées.

Voici en premier lieu deux exemples empruntés au *Traité de Microbiologie* de M. Duclaux. La figure (3) ci-contre représente la courbe de multiplication de la levûre de bière dans le cas de vie aérobie et M. Duclaux en fait ressortir la forme parabolique. La figure (4) représente la courbe de multiplication de la levûre de bière en vie anaérobie; sa forme est très différente de la première.

Digitized by Google

Est-il possible de regarder ces formes comme concordant avec celle de la courbe représentée par la figure (2) que nous avons trouvée? Je ferai d'abord remarquer, en nous reportant à la

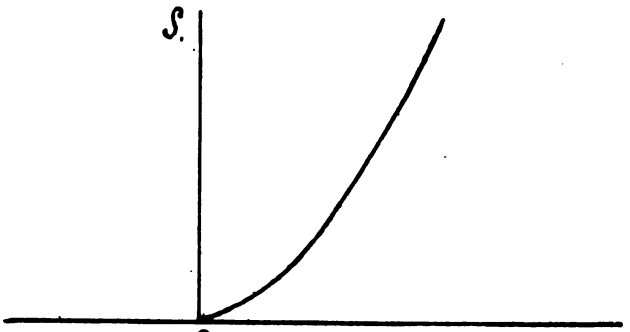


Fig. 3.

formule (18) que si la quantité initiale s_0 de substance cellulaire est faible par rapport à la provision nutritive m_0, on peut, sans erreur sensible, et, pour des valeurs non trop grandes de t, négliger le second terme du dénominateur. Il nous reste alors

$$s = \frac{ks_0 e^{Ct}}{Cm_0}$$

équation d'une logarithmique que nous avons vue pouvoir être regardée dans certains cas comme une parabole.

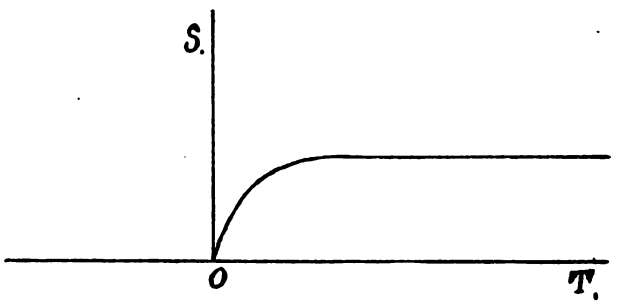


Fig. 4.

Nous ferons remarquer, en second lieu, en ce qui concerne la courbe (2) présumée exacte, que le phénomène qu'elle représente peut être étudié, non pas dans toute son étendue, mais seulement

Digitized by Google

dans une certaine phase. Or, suivant que la phase ainsi étudiée est plus ou moins voisine du point d'inflexion, d'un côté ou de l'autre de ce point, la portion de courbe tracée ne peut avoir la même forme dans tous les cas. Cela explique donc très-bien la différence de forme des courbes représentées par les figures (3) et (4).

Indépendamment de ces deux cas particuliers et des autres analogues, j'ai eu la satisfaction de trouver une courbe représentant un acte nutritif pendant une période de temps très étendu. Cette courbe représentée par la figure (5) est celle de la multipli-

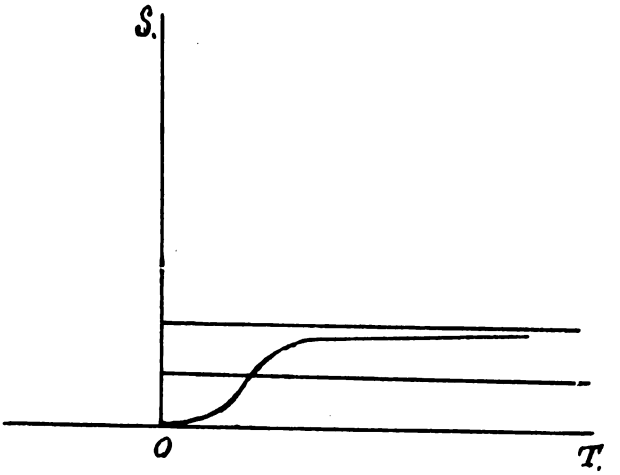


Fig. 5.

cation de la levûre de bière dans des conditions normales, par opposition à ce qui se passe dans le cas où elle est soumise à une pression graduellement croissante. Cette courbe ressemble à la courbe de la figure (2) autant qu'une courbe tracée empiriquement peut ressembler à une courbe théorique. Elle met très clairement en évidence le caractère asymptotique du phénomène et présente la caractéristique du point d'inflexion situé exactement à mi-hauteur entre les deux asymptotes. Cette courbe est empruntée au traité de Physique biologique de MM. d'Arsonval et Gariel (1).

Je signalerai enfin ce fait que M. Frédéric Houssay a pris occasion de la forme de la courbe (fig. 2), que j'assigne comme représentation

(1) D'Arsonval et Gariel. Physique biologique, tome I, page 1039.

Digitized by Google

d'un acte nutritif, pour chercher à l'appliquer à un acte encore plus compliqué, celui du développement de jeunes poulets. Il a coordonné et représenté par des courbes les résultats d'expériences nombreuses ; et dans chacune de ces courbes il a constaté le point d'inflexion dont nous avons signalé l'existence (1).

Cette vérification relative à la forme de la courbe est donc aussi complète que possible. Elle peut d'ailleurs être regardée comme largement suffisante, puisqu'elle est en réalité une vérification globale, ayant la même généralité que la courbe elle-même. Néanmoins il n'est pas inutile de mettre en évidence un certain nombre d'autres vérifications partielles, dont quelques-unes sont intéressantes.

1° J'ai énoncé plus haut (page 161) la proposition suivante :

Le rapport du poids de la substance cellulaire formée pendant un certain temps au poids de la substance nutritive détruite pendant le même temps est constant et inférieur à l'unité.

Or il est un cas très intéressant à tous les points de vue, dans lequel on a pesé méthodiquement à la fois la récolte produite et les aliments dépensés. Ce cas est celui de la culture de l'*Aspergillus niger* par la méthode de Raulin. Le sucre est l'aliment de choix de l'*Aspergillus*, et voici, d'après M. Duclaux, les résultats obtenus :

« Tout à fait au début de la germination, le poids de plante est » une *fraction* notable du poids du sucre consommé, *la moitié*, ou » même davantage. Il faudrait, pour pouvoir donner des chiffres » plus précis, tenir compte du poids des spores ensemencées qui » apportent évidemment leur part de matière organique et four- » nissent une partie du tout jeune mycélium. Mais bientôt tout se » régularise. Le rapport entre le poids de plante obtenu et le poids » de sucre consommé se fixe au voisinage de 1/3 et ne varie plus » jusqu'au moment de la fructification. »

Et quelques lignes plus loin : « Tant que la plante est jeune et » qu'elle prolifère, elle donne couramment environ 1 de plante pour 3 de sucre (2). »

Cet exemple n'est pas unique ; M. Duclaux montre par de nombreux cas particuliers de culture qu'il y a là un fait physiologique très général. Seulement le rapport $\frac{k}{k'}$ est variable suivant les espèces et aussi suivant les conditions de culture. C'est ainsi que,

(1) Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 26 mai 1902.
(2) Duclaux, *Traité de Microbiologie*, t. I., ch. X, p. 195 et 196.

Digitized by Google

pour la levûre de bière se développant en vie aérobie, ce rapport est égal à $\frac{1}{4}$ environ, tandis qu'en vie anaérobie, ce rapport est beaucoup plus petit et peut prendre les valeurs

$$\frac{1}{8} \quad \frac{1}{23} \quad \frac{1}{39} \quad \frac{1}{75} \quad \frac{1}{150} \text{ (1).}$$

2° J'ai encore énoncé (page 161) les propositions suivantes :

Les variations de substance cellulaire et de substance nutritive peuvent être assez grandes ; mais cette rapidité de variation ne se maintient que pendant un intervalle de temps généralement de faible durée.

A partir d'un certain instant et pendant un temps assez long les variations de substance cellulaire et de substance nutritive deviennent beaucoup plus lentes et restent sensiblement uniformes.

J'ajouterai que la formule qui fournit la perte de substance nutritive pendant un certain temps à partir de l'instant origine, formule que je n'ai pas calculée plus haut est :

$$m_0 - m = \frac{k_0' m_0 s_0 (e^{Ct} - 1)}{k m_0 + k' s_0 e^{Ct}}$$

On voit par là que *cette déperdition est d'autant plus grande que la substance cellulaire primitive est plus abondante et que son coefficient d'absorption est plus petit. Cette déperdition augmente également avec la provision nutritive.*

Pour trouver une confirmation de ces énoncés, je m'adresse à un phénomène plus compliqué que celui des cultures microbiennes et je prends comme exemple ce qui se passe dans les expériences tentées par les jeûneurs de profession. Quand un homme adulte se soumet au jeûne en se maintenant à l'état de repos sans cesser d'absorber l'eau qui doit maintenir le milieu dans le même état de dilution et permettre en outre l'élimination indispensable, il vit aux dépens des réserves nutritives, albumine circulante, sucre, graisse, préalablement accumulées dans l'organisme. Ces réserves nutritives vont donc en diminuant, et, comme elles faisaient partie intégrante de l'ensemble qui forme le corps de l'individu, le poids de celui-ci va en diminuant. Donc, au moins pendant les premiers temps du jeûne, la perte de poids représente la perte en matériaux nutritifs ; quant à l'appréciation en nature et en poids des

(1) Duclaux, *Microbiologie*, t. III, ch. II, p. 32-35.

Digitized by Google

diverses natures d'aliments, elle se fait par l'analyse des matériaux d'élimination.

Or, nous trouvons dans le traité de Pathologie générale de M. Bouchard, dans un article fort remarquable et très intéressant, dû à M. Lambling, sur l'inanition totale et l'alimentation insuffisante les résultats suivants relatifs à la disparition des réserves nutritives dans le jeûne :

« En ce qui concerne la consommation d'albumine, l'organisme » traverse une période préliminaire, *pendant laquelle on le voit* » *dépenser d'autant moins économiquement ses réserves d'albumine* » *que les apports de matériaux azotés ont été plus nombreux avant* » *l'inanition.* Puis il s'établit un régime de moindre dépense azotée, » *qui se maintient au même taux pendant un grand nombre de jours.* »

C'est exactement et presque sous la même forme ce que nous avons annoncé.

Si l'on compare maintenant les aliments de diverses natures, par exemple les albumines et les graisses qui diffèrent par leur valeur nutritive, puisqu'à l'albumine destinée à entrer dans les tissus correspond un coefficient d'absorption plus grand que celui des graisses qui n'entrent pas ou n'entrent que pour une faible part dans leur composition, on constate que la déperdition d'albumine est beaucoup moindre que celle de la graisse, chose conforme à nos prévisions.

Ainsi dans l'expérience de Ranke à Munich « le sujet dépensait » au deuxième jour de jeûne :

» Albumine	50 gr. 15.
» Graisse	206 gr. ».

Enfin le coefficient d'absorption de l'albumine doit lui-même être considéré comme variable suivant les circonstances. En effet, dans le cas d'absence de graisses ou d'hydrocarbones, une partie de l'albumine de l'alimentation est destinée à suppléer à cette insuffisance. Le coefficient d'absorption diminue par ce fait, et cette diminution entraîne d'après notre calcul une augmentation dans la déperdition d'albumine. Or, en se reportant à l'expérience, on constate que » les chiffres précédents se rapportent à un sujet de poids initial de » 63 kg. 6 à réserves graisseuses abondantes. Au contraire Cetti, » jeûneur de Berlin, qui était maigre, consommait au premier jour » de jeûne :

» Albumine	88 gr.
» Graisse.	160 gr.

Digitized by Google

» au dixième jour de jeûne :

» Albumine	61 gr. 4
» Graisse.	125 gr. ».

Et M. Lambling ajoute : « On remarque combien chez Cetti la » dépense d'albumine a été plus considérable puisqu'elle s'est » élevée à près de la moitié de la graisse consommée.

» Les réserves de graisse permettent donc à l'organisme en état » d'inanition de diminuer les dépenses d'albumine (1). »

La concordance avec les résultats du calcul ne cesse donc pas de persister.

Enfin, en ce qui concerne le coefficient de destruction k' de la graisse, nous ferons remarquer que ce coefficient est variable, et que, d'après notre théorie, ses variations doivent exercer leur influence sur la perte de graisse pendant l'inanition. Suivant que ce coefficient augmente ou diminue, la destruction de la graisse est elle-même plus grande ou plus petite. En particulier les obèses doivent être considérés comme caractérisés par une faible valeur du coefficient k'. Dès lors dans le traitement de l'obésité qui a pour objet la disparition de cet excès de graisse, on doit procéder d'après les indications suivantes :

La cure d'inanition ne peut pas être appliquée, purement et simplement, parce qu'elle devrait être prolongée trop longtemps ;

Il faut avant tout chercher à augmenter le coefficient de destruction de la graisse, par exemple en obligeant le malade à effectuer un travail mécanique assez considérable, ou en le soumettant à l'action d'une température un peu basse ;

L'absorption de substances albuminoïdes ne doit pas être défendue ; car leur présence ne peut pas diminuer la perte en graisse.

3° Enfin une troisième et dernière vérification est relative à l'énoncé de la page 161, ainsi formulé :

La quantité limite de substance cellulaire susceptible de se former ne dépend pas de la quantité initiale de cette substance, mais uniquement de la provision nutritive à laquelle elle est proportionnelle.

En établissant, avec toute la précision possible, le bilan de la fermentation alcoolique, M. Duclaux relève dans un tableau les observations de Pasteur concernant l'augmentation du poids de la levûre. J'extrais de ce tableau les chiffres suivants :

(1) Bouchard, Pathologie générale, t. IV, 1re partie, page 102.

Digitized by Google

m_o	s_o	$s_1 - s_o$
Poids de sucre	Poids de levûre mise en œuvre	Augmentation de poids
1° 100 gr.	2 gr. 313	1 gr. 258
2° 100 »	2 » 626	1 » 303
3° 100 »	1 » 198	1 » 133
4° 50 »	2 » 213	0 » 607
5° 20 »	0 » 476	0 » 247

On remarque que, dans les première, deuxième et troisième expériences, où l'on a employé le même poids de sucre avec des poids de levûre assez différents, les augmentations de poids de cette levûre diffèrent en réalité assez peu les uns des autres et donnent comme valeur moyenne le chiffre de 1, 2. Or, la quatrième expérience faite avec un poids de sucre deux fois plus petit, donne une augmentation de 0,6 moitié de 1, 2 ; et la cinquième, faite avec cinq fois moins de sucre, donne une augmentation de 0,24 qui est le cinquième de 1, 2.

M. Duclaux cite encore une autre expérience de Pasteur faite avec 200 gr. de sucre candi et *une trace* de levûre, laquelle a donné un poids total de levûre égal à 2 gr. 503, c'est-à-dire à peu de chose près le double du poids moyen 1, 2 qui correspond à 100 gr. de sucre. — Enfin dans une de ses propres expériences faites avec 5 gr. de sucre et 0 k. 104 de levûre, M. Duclaux a trouvé une augmentation de 0 gr. 067, c'est-à-dire approximativement le 20e de 1, 2, comme 5 est lui-même le 20e de 100.

Tous ces résultats, d'une parfaite concordance, prouvent, comme nous l'avons annoncé, que la formation de levûre de bière est à la fois indépendante de la quantité de levûre préexistante et proportionnelle à la quantité de sucre qui est son principal aliment.

V

CONCLUSION

Nombreuses sont les questions de dynamique vitale que nous pourrons avoir à traiter sur la vie cellulaire. Plus nombreuses encore et plus difficiles sont celles qui concernent la vie des systèmes cellulaires, c'est-à-dire la vie des êtres organisés. Notre objet, en écrivant ces pages, n'était pas de les exposer toutes, et nous nous contentons des deux exemples que nous avons traités comme applications des principes généraux que nous avons exposés.

Digitized by Google

Est-il nécessaire d'insister plus que nous ne l'avons fait dans le cours de cet article sur les avantages que l'on peut retirer de l'emploi de cette méthode ? Il suffit, me semble-t-il, de regarder ce qui a été fait dans les autres branches des sciences d'observations, pour se rendre compte des résultats remarquables obtenus par l'emploi de la méthode rationnelle et de la méthode analytique qui la complètent. Considérons les progrès énormes réalisés dans l'astronomie, la mécanique appliquée, la physique mathématique en général, et en particulier l'optique et l'électricité. Les mathématiques sont vraiment le levier qui soulève et qui pèse les mondes ; pourquoi ne les adapterait-on pas à ce qui se passe auprès de nous, en nous? pourquoi ne permettrait-on pas à leur puissance d'investigation de pénétrer dans les profondeurs du mystère de la vie ?

Avec les mathématiques plus largement employées, on verra s'introduire dans les sciences biologiques plus de méthode, plus de rigueur, plus de précision. Pour employer une expression vulgaire, mais significative, on se paiera moins de mots qu'on ne le fait aujourd'hui, surtout dans les diverses branches des sciences médicales où le mot se substitue trop souvent à l'idée.

On comprendra enfin que la pathologie et la thérapeutique, cette dernière surtout faite presque exclusivement d'empirisme, auront de très grands avantages à retirer de l'emploi de cette discipline plus rigoureuse qui en fera des sciences plus méthodiques. Partout l'expérience pourra être guidée, éclairée, systématisée ; et partout encore, les résultats de ces expériences seront susceptibles de fournir des applications intéressantes et utiles.

(Sorti des presses en Mars 1903).

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le Volume IV (Neuvième série).

Pages

ANDRÉ (D.). — Liste des Travaux d'EUGÈNE VICAIRE 123

BOUVIER (E.-L.). — Le *Peripatus ecuadorensis* 53

CHAUVEAUD (G.). — Recherches sur le développement de l'appareil conducteur dans la racine des Équisétacées 26

DESCHAMPS (J.-J.). — Principes de la biologie rationnelle . . . 127

FILHOL (H.). — Contribution à l'étude des Félidés fossiles dont on a découvert les restes dans les cavernes des Pyrénées . . . 104

LAISANT (C.-A.). — Propriété élémentaire du triangle 121

LÉGAILLON (A.). — Sur le testicule d'*Anurophorus laricis* Nic. . 46

LÉGAILLON (A.). — Sur la disposition, la structure et le fonctionnement de l'appareil reproducteur mâle des Collemboles . . 99

LOYEZ (Mlle Marie). — Les premiers stades du développement de la vésicule germinative chez les Reptiles (Sauriens et Chéloniens). 63

MOCQUARD (F.). — Sur une collection de Reptiles et de Batraciens recueillis par M. ALLUAUD dans le sud de Madagascar . . . 5

RABAUD (E.). — Les états pathologiques et les états tératologiques. 77

Table des matières 179

Digitized by Google

LILLE. — IMPRIMERIE LE BIGOT FRÈRES

Digitized by Google

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE

DE PARIS

FONDÉE EN 1788

NEUVIÈME SÉRIE. — TOME V

1902-1903

PARIS
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE DE PARIS
A LA SORBONNE

1903

Digitized by Google

COMPOSITION DU BUREAU POUR L'ANNÉE 1903 :

Président : M. DÉSIRÉ ANDRÉ, 70bis, rue Bonapate, Paris VIe.
Vice-Président : M. DONGIER, 82, rue Claude Bernard, Paris V^e^.
Archiviste : M. HENNEGUY, 9, rue Thénard, Paris V^e^.
Secrétaire des Publications : M. E.-L. BOUVIER, 39, rue Claude Bernard, Paris V^e^.
Vice-Secrétaire des Publications : M. H. NEUVILLE, 55, rue de Buffon, Paris V^e^.
Secrétaire des Séances : M. LÉCAILLON, 118, rue Monge, Paris V^e^.
Vice-Secrétaire des Séances : M. LEAU, 6, rue Varin, Paris VIe.
Trésorier : M. MABILLE, 7bis, rue Laromiguière, Paris V^e^.

ABRÉVIATIONS :

M. I.	Membre de l'Institut.
P. F. S.	Professeur à la Faculté des Sciences.
P. M.	» au Muséum.
P. C. F.	» au Collège de France.
P. E. N.	» à l'École Normale supérieure.
P. E. Ph.	» à l'École de Pharmacie.
P. C.	» au Conservatoire des Arts et Métiers.
P. P. C.	» à l'École des Ponts et Chaussées.
P. E. P.	» à l'École Polytechnique.
E. E. P.	Examinateur id.
P. H.	Professeur honoraire.
M. A. M.	Membre de l'Académie de Médecine.
I. G. A.	Inspecteur Général de l'Agriculture.
A. M.	Assistant au Muséum.
P. A. F. M.	Professeur agrégé à la Faculté de Médecine.

Digitized by Google

ETUDE ET AMITIÉ

LISTE DES MEMBRES

DE LA

SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE DE PARIS

Fondée en 1788

État de la Société en Avril 1908

PREMIÈRE SECTION. — SCIENCES MATHÉMATIQUES

MEMBRES HONORAIRES

MM.

1859. LÉVY (Maurice), M.I., P.C.F., 5, avenue du Trocadéro.
1860. HATON DE LA GOUPILLIÈRE (J.-Napoléon), M.I., 56, rue de Vaugirard.
— MANNHEIM (Amédée), 1, boulevard Beauséjour, Passy.
— LAUSSEDAT (Aimé), M.I., Directeur du Conservatoire des Arts et Métiers.
1861. TISSOT (N.-A.), E.E.P., à Voreppe (Isère).
1863. ROUCHÉ (Eugène), M.I., 213, boulevard Saint-Germain.

MEMBRES TITULAIRES

1871. COLLIGNON (Edouard), 6, rue de Seine.
— DARBOUX (Gaston), M.I. (Secrétaire perpétuel), Doyen de la F. des Sc., 36, rue Gay-Lussac.
1872. JORDAN (Camille), M.I., P.E.P., P.C.F., 48, rue de Varennes.
1875. FOURET (Georges), E.E.P., 16, rue Washington.
1876. PICQUET (Henri), E.E.P., 4, rue Monsieur-le-Prince.
— ANDRÉ (Désiré), P.H., 70 bis, rue Bonaparte.
1878. LÉAUTÉ, M.I., 20, boulevard de Courcelles.

Digitized by Google

MM.

1878. Laisant, E.E.P., 162, avenue Victor-Hugo.
— Tannery, Dir. des Sc. à l'École Normale sup., 45, rue d'Ulm.
1881. Le prince C. De Polignac, Radmannsdorf. Carniole (Autriche).
— Humbert (Georges), M.I., 10, rue d'Aubigny.
— Chemin, P.P.C., 33, avenue Montaigne.
1884. Lévy (Lucien), E.E.P., 12, rue du Regard.
1887. Kœnigs, P.F.S., 101, boulevard Arago.
1892. Bioche, Prof. Louis-le-G., 56, rue Notre-Dame-des-Champs.
1893. D'Ocagne, 30, rue de La Boétie.
1900. Leau, Prof. Stanislas, 6, rue Vavin.
— Le Roy, Prof. Stanislas, 8, rue de l'Abbé de l'Epée.
1902. Deschamps, 11, rue du Sommerard.
1903. Grévy, Prof. St-Louis, 62, rue St-Placide.

DEUXIÈME SECTION. — SCIENCES PHYSIQUES

MEMBRES HONORAIRES

MM.

1855. Berthelot (Pierre-Eugène-Marcellin), M.I. (Secrét. perpét.), P.C.F., 3, rue Mazarine (Institut).
1860. Riche (Alfred), 11, quai Conti, à la Monnaie.
1861. Gaudry (Albert), M.I., P.M., 7 bis, rue des Saints-Pères.
1862. Troost (Louis), M.I., P.H.F.S., 84, rue Bonaparte.
— Le Roux, P.E. Ph., 120, boulevard Montparnasse.
1863. Luynes (Victor de), P.C., 16, rue Vaugirard.
— Grandeau (Louis), I.G.A., 4, avenue de la Bourdonnais.
1864. Wolf (Charles), M.I., P.F.S., 1, rue des Feuillantines.
1865. Janssen, M.I., Dr de l'Observatoire de Meudon (S -et-O.).
1872. Gernez (Désiré), P.E.N., 18, rue Saint-Sulpice.
1873. Fron, Météorologiste tit. au Bureau Central, 176, rue de l'Université.

MEMBRES TITULAIRES

MM.

1874. Branly, Profess. à l'Inst. catholique, 21, avenue de Tourville.
1875. Cailletet, M.I., 75, boulevard Saint-Michel.
— Thénard (Arnould), 6, place Saint-Sulpice.
1876. Bouty, P.F.S., 9, rue du Val-de-Grâce.

Digitized by Google

MM.

1877. Lippmann (Gabriel), M.I., P.F.S., 10, rue de l'Éperon.
1880. Duter, P.H., 47, rue Taitbout.
— Pellat (Henri), P.F.S., 3, avenue de l'Observatoire.
— Becquerel (H.), M.I., P.M., 6, rue Dumont-Durville.
1882. Cochin, député, 53, rue de Babylone.
1884. Bourgeois (Léon), A.M., 1, boulevard Henri IV.
1886. Bordet (Lucien), 181, boulevard Saint-Germain.
1887. Vallot (Joseph), Dir. de l'Obs. du Mont-Blanc, 114, avenue des Champs-Elysées.
1901. Vincent, Profess. Lycée Saint-Louis, 8, rue de l'Abbé de l'Épée.
— Benoist, Profess. Lycée Henri IV, 26, rue des Écoles.
— Dongier, Sous-direct. de Laboratoire F. Sc., 82, rue Claude Bernard.
1902. Ponsot, Prof. Lyc. Janson, 26, rue Gustave Courbet.
— Matignon, Maître de Conf. F.Sc., 17, boulevard Carnot, Bourg-la-Reine.
1903. Winter, 44, rue Saint-Placide.
— Desgrez, P.A.F.M., rue Saint-Jacques.
— Daniel Berthelot, P.E. Ph., 3, rue Mazarine.

TROISIÈME SECTION. — SCIENCES NATURELLES

MEMBRES HONORAIRES

MM.

1856. Prillieux (Ed.), M.I., Sénateur, 14, rue Cambacérès.
1860. Marey (Jules-Étienne), M.I., P.C.F., 11, boulevard Delessert, entre Passy et Trocadéro.
1862. Bureau (Ed.), P.M., M.A.M., 24, quai de Béthune.
1863. Vaillant (Léon-Louis), P.M., 36, rue Geoffroy Saint-Hilaire.
1864. Alix (P. H. E.), P.H. Inst. Cat., 10, rue de Rivoli.
1871. De Seynes (Jules), P.A.F.M, 14, rue Chanaleilles.
— Grandidier, M.I, 6, rond-point des Champs-Elysées.
— Van Tieghem (Philippe), M.I., P.M., 22, rue Vauquelin.
— Chatin (Joannès), M.I., P.F.S., 174, boulevard St-Germain.
1872. Oustalet (Emile), P.M., au Muséum.
1879. Henneguy (Louis-Félix), P.C.F., 9, rue Thénard.

Digitized by Google

MEMBRES TITULAIRES

MM.

1882. MABILLE (Jules), 7 bis, rue Laromiguière.
1883. MOCQUARD, A.M., 40, boulevard Saint-Marcel.
1886. BOUVIER, M.I., P.M., 38, rue Claude-Bernard.
1888. MOROT, A.M., 9, rue du Regard.
— DRAKE DEL CASTILLO, 2, rue Balzac.
1890. ROCHÉ, 47, boulevard Saint-Germain.
1893. HUA, 254, boulevard Saint-Germain.
— JOUSSEAUME, 25, rue Gergovie.
— DE GUERNE, 6, rue de Tournon.
1894. BONAPARTE (prince Roland), 10, avenue d'Iéna.
1899. LÉCAILLON, Prép. Col. de Fr., 118, rue Monge.
— NEUVILLE, Prép. Muséum, 55, rue de Buffon.
1901. PELLEGRIN, Prép. Muséum, 143, rue de Rennes.
— GUIEYSSE, 7, rue de la Santé.
1902. CHAUVEAUD, Direct. adj. de Lab. (Hautes-Études), 61, rue de Buffon.
— RABAUD, 104, rue d'Assas.
— LESAGE, 49, rue de Lille.
— ANTHONY, 12, rue Chevert.
1903. COUTIÈRE, P.E.Ph., Ecole de Pharmacie.
— LANGERON, Prép. F.M., 15, rue de l'Ecole-de-Médecine.

Digitized by Google

BANQUET ANNUEL

Le banquet annuel, commémoratif du 115e anniversaire de la fondation de la Société, a eu lieu le lundi 9 février 1903, au restaurant Champeaux, sous la présidence de M. DÉSIRÉ ANDRÉ, Président de la Société.

Conformément à un ancien usage qu'il tenait à faire revivre, M. ALBERT GAUDRY, l'illustre paléontologiste, avait voulu prendre part à cette fête en sa qualité de Président de l'Académie des Sciences.

Les vingt-six membres, dont les noms suivent, ont pris part au banquet :

MM. D. ANDRÉ, ANTHONY, BENOIST, E.-L. BOUVIER, CHAUVEAUD, DESCHAMPS, DONGIER, FOURET, A. GAUDRY, GRÉVY, de GUERNE, F. HENNEGUY, HUA, LAISANT, LÉCAILLON, LE ROY, LESAGE, MOCQUARD, OUSTALET, PELLEGRIN, PICQUET, PONSOT, PRILLIEUX, RABAUD, LÉON VAILLANT, VINCENT.

MM. CAILLELET, BUREAU, BOURGEOIS, LUCIEN LÉVY, MAURICE LÉVY, LEAU et NEUVILLE, retenus au dernier moment, s'étaient excusés par dépêche ou par lettre.

Au champagne, M. D. ANDRÉ prononce le discours suivant :

« Messieurs et chers Confrères,

» Tous ceux d'entre nous qui ne sont pas très jeunes ont assisté, le lundi 10 décembre 1888, en la salle même où nous sommes, au Banquet du centenaire de la Société Philomathique. C'était à la fois le Banquet du centenaire et le Banquet annuel. Ce fut une fête toute de cordialité, toute d'amitié ; mais une fête sans lendemain. Pendant près de quinze ans, on cessa de se réunir en dehors des séances ordinaires ; la tradition du Banquet annuel sembla abandonnée. Vous le voyez, Messieurs et chers Confrères, elle n'était qu'interrompue.

» D'où provenait cette interruption ? De la crise que traversait alors notre Société. Cette crise était si grave que la Société semblait devoir bientôt disparaître. Les pessimistes parlaient déjà de dissolution, autant dire de suicide. Les optimistes étaient sinon effrayés,

Digitized by Google

du moins très inquiets. Le fait inquiétant, c'était la diminution du nombre de nos membres titulaires. Or, pour qu'une société comme la nôtre soit florissante, pour qu'elle se recrute facilement, il faut qu'elle soit toujours au complet. C'est quand une salle est remplie, qu'on a le plus envie d'y entrer.

» Chez nous, vous le savez, les vides se font régulièrement, automatiquement, par la promotion des membres titulaires à l'honorariat. C'est pour nous une loi fondamentale, à laquelle nous ne devons point toucher. J'en ai entendu faire de grands éloges. Il est bien certain qu'elle permet à un membre déjà ancien de céder sa place à un membre nouveau, sans avoir besoin de sortir lui-même ni de ce monde, ni de notre société.

» Par malheur, les vides ainsi produits se comblaient difficilement ; le recrutement devenait pénible. C'était, semble-t-il, le résultat de deux causes différentes : le taux élevé de notre cotisation, le caractère encyclopédique de notre société.

» La première de ces causes a été supprimée, car nous avons ramené la cotisation à un taux très modique. La seconde, celle qui tenait au caractère encyclopédique de notre société, n'a point disparu ; mais elle paraît en train de changer de sens, de passer, comme on dit en algèbre, du négatif au positif, c'est-à-dire, de devenir, d'une cause d'éloignement qu'elle était, une véritable cause d'attraction.

» Vers l'année 1875, un peu avant ou un peu après, s'étaient fondées, dans notre pays, une foule de sociétés savantes spéciales, la Société mathématique de France, la Société française de physique, etc., etc., dont la plupart sont maintenant florissantes. Les savants y étaient accourus tout de suite, heureux de se trouver dans un milieu de leur choix, où tout le monde parlait leur langue ; ils avaient délaissé un milieu comme le nôtre, où l'on s'occupe de tout. Il semble, au contraire, à présent, que beaucoup de bons esprits, tout en restant fidèles à leur science de prédilection, ne dédaignent point les autres, s'y intéressent, aiment à savoir ce qui s'y passe. C'est pour ceux-là que notre société est faite. Elle recommence à les attirer.

» Et puis, ne l'oublions pas, nos réunions de quinzaine ont pour nous un charme très grand, celui des relations si cordiales qui existent entre nous. Elles tiennent, et largement, tout ce que promettent les deux mots de notre vieille devise : « Étude et Amitié ».

» Sortie victorieuse des difficultés dont j'ai trop longtemps parlé,

Digitized by Google

installée dans ce local de la Sorbonne, qu'elle doit à la bienveillance de notre cher confrère, M. Darboux, la Société Philomathique est entrée depuis quelque temps dans une ère nouvelle. Souhaitons que son avenir soit digne de son glorieux passé ; buvons tous, Messieurs et chers Confrères, à sa prospérité, à sa durée, et même, dès à présent, à son second centenaire. »

Ce discours est accueilli par des applaudissements unanimes et répétés.

M. le Professeur Albert Gaudry se lève ensuite et improvise la charmante allocution suivante :

« Mes chers Confrères,

» Comme chacun de vous, j'ai reçu une invitation pour le banquet d'aujourd'hui. J'ai consulté mon ami M. Bouvier : je suis si vieux, lui ai-je dit, que sans doute je suis inconnu à la plupart de nos confrères : mais il était d'usage, dans mon temps, que le Président de l'Académie des sciences prît part au banquet annuel de la Société Philomathique. Que dois je faire ? — N'hésitez pas, m'a répondu M. Bouvier, il faut venir. — Et je suis venu pour me conformer à une ancienne coutume, et surtout parce que j'ai gardé de la Société Philomathique un affectueux, un charmant souvenir.

» J'y suis entré en 1861. Elle n'est pas longue la liste des membres encore vivants que j'y trouvai alors ; elle comprend huit noms :

» M. Berthelot, entré en 1853 ;

» M. Prillieux, entré en 1856.

» MM. Mannheim, Laussedat, Haton de la Goupillière, Marey et Riche, entrés en 1860.

» M. Tissot, entré en 1861.

» J'ai vu nommer :

» MM. Troost, Le Roux, Fernet, Grandeau, Bureau, en 1862.

» MM. Vaillant, Rouché, de Luynes, en 1863.

» M. Wolf, en 1864.

» M. Janssen, en 1865.

» Nos autres confrères sont entrés à des époques plus récentes.

» Je me rappelle encore nos séances de la petite rue de Nesle. Je crois entendre M. Berthelot nous parlant des carbures d'hydrogène, de l'acétylène, de la proportion de potasse et d'acide tartrique qui se trouve dans le Médoc, le Pomard et d'autres bons vins comme ceux qu'on nous sert en ce moment. Pasteur n'était pas toujours du même avis ; cela donnait de l'animation. M. Léon

Digitized by Google

Vaillant était un de nos membres les plus actifs : il nous mettait au courant de la zoologie. Paul Bert était aussi très zélé, il nous intéressait avec sa greffe animale. Alix, le collaborateur du bon Gratiolet, nous exposait des faits de myologie, une étude peu répandue aujourd'hui. Alphonse Milne-Edwards nous apprenait l'histoire des Oiseaux fossiles. M. Marey commençait ses ingénieuses recherches sur les mouvements de l'Homme et des animaux. Vulpian nous initiait aux phénomènes du système nerveux. Qui d'entre nos anciens ne se souvient des communications d'Armand Moreau sur la vessie natatoire des poissons? Trécul, MM. Prillieux, Bureau, nous dévoilaient les merveilles du monde végétal. MM. Wolf et Janssen nous parlaient du ciel. Les physiciens et les mathématiciens surtout occupaient nos séances. Je vois l'aimable et savant Abel Iranson, faisant des discours tout en chiffres, avec autant d'animation que nous en mettrions dans un discours composé de mots ; dans son énergie, il brisait la craie sur le tableau. Nous, naturalistes, nous ne comprenions pas grand chose. Cependant nous étions contents ! Il nous plaisait de passer en revue toutes les connaissances humaines, car il nous semblait qu'en même temps notre âme grandissait.

» Lorsqu'un savant avance dans sa carrière, il comprend qu'il doit se spécialiser, s'il veut faire œuvre originale. Celui qui vous parle, mes chers confrères, passe en partie sa vie à interroger les bêtes fossiles ; il cause avec elles plus souvent qu'avec des hommes d'esprit comme ceux qui sont auprès de lui ce soir. Nous creusons notre trou, que nous faisons aussi profond que possible ; mais plus nous nous y enfonçons pour le bien de notre science, plus nous perdons de vue le reste du monde. Il importe donc qu'avant de nous livrer à des études spéciales, nous ayons des vues générales.

» La Société Philomathique nous rend ce service ; elle nous donne un ensemble de connaissances indispensables au vrai savant. Aussi, malgré toutes les Sociétés particulières qu'engendrent les progrès de la science, elle restera chère aux grands esprits.

» Et comment ne l'aimerait-on pas cette Société qui, ainsi que vient de vous le rappeler notre éminent Président M. André, a une si jolie devise : Étude et Amitié ! Mes chers confrères, je me suis laissé dire que quelques hommes politiques mettent en avant notre belle devise nationale : Liberté, Égalité, Fraternité, et que parfois ils l'oublient. Mais vous, jamais vous n'oubliez votre devise. Elle est gravée dans vos cœurs aussi bien que sur votre médaille. Je lève mon verre en l'honneur de la Société Philomathique, fidèle à sa devise. »

Digitized by Google

Des murmures approbatifs ont fréquemment accueilli l'illustre orateur et la fin de son allocution a été couverte d'applaudissements.

M. Désiré André, au nom de la Société tout entière, remercie M. Albert Gaudry qui a bien voulu rehausser la fête de son charme personnel et de la haute situation que lui donne son rang de président actuel de l'Académie des sciences. Il porte un toast à M. Gaudry et aux anciens membres de la Société.

M. Henneguy se lève ensuite et, aux applaudissements de tous, porte un toast à M. D. André, qui, plus que tout autre, a contribué à rendre à la Société Philomathique l'activité et la vigueur qu'elle possédait autrefois. Après une longue et fort agréable soirée, on s'est séparé en se donnant rendez vous à l'année prochaine, pour le 116e anniversaire de la Société.

Digitized by Google

Extrait des Comptes-rendus

DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE DE PARIS

du 25 octobre 1902 au 28 mars 1903

Séance du 25 octobre 1902

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

M. Rabaud présente la candidature de M. le Dr Anthony, dans la 3e section.

Séance du 8 novembre 1902

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

L'échange du *Bulletin* est accordé à la Société scientifique de Giessen.

M. Dongier présente la candidature, dans la 2e section, de M. Matignon, maître de conférence de chimie à la Faculté des Sciences.

M. André présente la candidature, dans la 1re section, de M. Grévy, professeur au Lycée Saint-Louis.

M. Dongier fait une causerie sur le montage des sources électriques en tension et en quantité.

M. D. André fait une communication sur quelques questions de géométrie élémentaire.

M. Laisant fait une communication sur une propriété élémentaire du triangle [Voir *Bulletin de la Société Philomathique*, nos 3-4, 1901-1902].

Séance du 22 novembre 1902

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

Election de M. Anthony.

M. Deschamps expose les principes de la Biologie rationnelle [Voir *Bulletin*, nos 3-4, 1901-1902].

Digitized by Google

Séance du 13 décembre 1902

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

Elections de MM. Matignon et Grévy.

M. le Président annonce la mort de M. Hautefeuille, membre de la Société, et exprime les regrets que cette mort cause à tous.

M. André fait une communication relative à une méthode de division d'une circonférence en un nombre déterminé de parties égales.

Séance du 27 décembre 1902

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

Une Commission, composée de MM. Dongier, Lécaillon et Rabaud, est chargée d'organiser le banquet annuel de la Société.

M. André fait part à la Société du travail qu'il a fait relativement aux publications de M. Vicaire, ancien président de la Société [Voir *Bulletin*, nos 3-4, 1901-1902],

M. Dongier présente la candidature, dans la 2e section, de M. Winter, chef de laboratoire à la Faculté de médecine de Paris.

Séance du 10 janvier 1903

(Assemblée générale)

PRÉSIDENCE DE M. DE GUERNE

M. Dongier est élu vice-président pour l'année 1902-1903.
M. Bouvier — secrétaire des publications.
M. Henneguy — archiviste.
M. Mabille — trésorier.
M. Lécaillon — secrétaire des séances.
M. Leau — vice-secrétaire des séances.
M. Neuville — — des publications

MM. Deschamps, Rabaud et Vincent sont nommés membres de la Commission des Comptes.

M. de Guerne, président sortant, remercie la Société de la sympathie qu'elle lui a témoignée pendant la durée de sa présidence. M. D. André, vice-président, devient, selon l'usage, président pour l'année 1902-1903.

M. Dongier fait une communication sur la « résistivité magnétique ».

Digitized by Google

Séance du 24 janvier 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

Sur la proposition de M. Lesage, l'Assemblée décide de demander aux membres nouvellement élus, de faire une causerie sur leurs travaux.

La date du banquet annuel est définitivement fixée au lundi 9 février. Il aura lieu au restaurant Champeaux.

M. Bouvier présente la candidature, dans la 3e section, de M. Coutière, professeur à l'Ecole supérieure de Pharmacie de Paris.

M. Anthony rend compte des expériences tératogéniques qu'il a faites sur une tête de chien.

Séance du 14 février 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

Election de M. Winter dans la 2e section.

M. Dongier présente les candidatures de MM. Daniel Berthelot, professeur à l'Ecole supérieure de pharmacie de Paris, et Desgrez, dans la 2e section.

L'Assemblée décide que la prochaine Réunion générale aura lieu le 14 mars.

M. le Président adresse ses remerciements à la Commission du banquet pour le zèle dont elle a fait preuve.

L'Assemblée décide que des extraits des procès-verbaux des séances seront dorénavant publiés au *Bulletin* de la Société.

M. C. A. Laisant développe l'idée de la création d'observatoires souterrains destinés à l'étude des phénomènes sismiques, surtout en ce qui concerne la mesure des températures et des pressions, peut-être aussi l'observation de l'état magnétique. Il entend par là le creusement de forages à grandes profondeurs, dans lesquels seraient descendus, à des stations échelonnées à diverses hauteurs, les instruments appropriés aux observations. Pour une telle organisation, le concours des géologues et des physiciens est indispensable, et il serait nécessaire d'arriver à une entente internationale ayant pour objet de généraliser et de coordonner les observations dont il s'agit. La collaboration de l'industrie minière pourrait aussi être utile dans une certaine mesure.

Tant que l'on ne se sera pas attaché à l'examen systématique des phénomènes physiques qui s'accomplissent en temps normal

Digitized by Google

dans l'épaisseur de la croûte terrestre, les théories sismographiques conserveront un caractère hypothétique et vague, contraire à l'esprit scientifique. Si ingénieuses qu'elles puissent être, si ardentes que deviennent les polémiques soulevées, elles contribueront faiblement à faire progresser une science dont le développement aurait cependant pour l'humanité un intérêt considérable.

Séance du 28 Février 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

Élection de M. Coutière dans la 3e section.

M. Laisant, en son nom et en celui de M. le colonel Mannheim, présente la candidature, comme membre correspondant dans la 1re section, de M. le commandant Brocard, 75, rue des Ducs, à Bar-le-Duc.

M. Deschamps fait une communication sur la théorie des lentilles. Il montre que la théorie actuelle présente de nombreuses imperfections. D'une part elle aboutit à des calculs trop compliqués ou d'une approximation trop éloignée. D'autre part, malgré les perfectionnements apportés par la méthode de Gauss, elle ne fournit pas une méthode graphique simple et rigoureuse pour construire la marche des rayons lumineux dans une lentille ou dans un système de lentilles. Cette méthode est d'ailleurs absolument inapplicable lorsqu'on veut suivre les rayons de réfrangibilités différentes.

En rattachant la théorie de la réfraction à celle de l'homographie, on lui donne sa véritable signification, et l'on éclaire ainsi tout cet ensemble jusqu'à présent très confus. On est de plus conduit à une méthode graphique, à la fois très simple, très rapide et très rigoureuse, permettant de construire les images fournies par une lentille ou un système de lentilles, si compliqué qu'il soit.

Ces constructions ont en outre l'avantage de présenter la question de l'achromatisme sous une forme concrète qui permet de la résoudre d'une façon relativement très simple. On peut ainsi obtenir une correction très parfaite des aberrations chromatiques dans les instruments d'optique.

Séance du 14 mars 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

Elections de MM. Berthelot et Desgrez.

M. Deschamps, au nom de la commission des comptes, donne lecture du rapport suivant :

Digitized by Google

Messieurs et chers Confrères,

Au nom de votre Commission des Finances qui s'est réunie pour examiner et régler les comptes de l'année écoulée 1901-1902, j'ai l'honneur de vous soumettre le rapport suivant sur notre situation financière :

1° Recettes

Nos recettes de toute nature se sont élevées à la somme totale de 11,744 fr. 33 c. qui se décompose ainsi :

Actif au 1er janvier 1902	8.671 fr. 74 c.
Montant des cotisations.	460 »
Abonnement et vente du *Bulletin*	140 »
Subvention ministérielle	1.000 »
Intérêt des obligations	230 » 59
3 obligations 2 1/2 P. L. M à 414 fr.	1.242 »
Total des recettes . . .	11.744 fr. 33

2° Dépenses

Nos dépenses se sont élevées à la somme totale de 2,923 fr. 27 c. ainsi répartie :

Ports de lettres et de *Bulletin*		109 fr. 32
Imprimés		60 »
Impressions du *Bulletin* et tirés à part	843 fr. 60	996 » 95
Clichés	12 » 85	
Dessins et planches	140 » 50	
Etrennes du facteur et du concierge		15 »
Appointements de M. Oezinand		200 »
— de M. Reyckaert.		300 »
Achat de 3 obligations 2 1/2 P. L. M.		1.242 »
Total des dépenses . . .		2.923 fr. 27

Il en résulte pour les recettes un excédent de 8.821 fr. 06.

Recettes.	11.744 fr. 33
Dépenses	2.923 » 27
	8.821 fr. 06

Cet excédent de recettes constitue notre actif au 1er janvier 1903, qui se décompose ainsi :

Digitized by Google

Entre les mains de M. Mabille, trésorier :		
14 obligations d'Orléans . . .	5.460 fr.	
25 fr. 3 %	811 » 05	7.743 fr. 64
3 obligations 2 ½ P. L. M. . .	1.242 »	
Espèces.	230 » 59	
Entre les mains de M. Reyckaert, notre agent :		1.077 fr. 69
		8.821 fr. 33

Notre situation est donc prospère, et notre prospérité tient à deux causes principales : 1° la petite fortune accumulée par la Société dans son siècle un quart d'existence; 2° l'absence totale de dépenses pour le logis, le chauffage et l'éclairage. Nous devons donc nous estimer bien heureux d'avoir ainsi recueilli la succession de nos prédécesseurs, et nous féliciter tous les jours davantage de la bonne fortune qui a fait de la Sorbonne notre demeure.

Je ferai remarquer cependant que notre situation peut et doit encore s'améliorer. On voit, en effet, pour quelle faible partie, 460 fr. seulement, entre dans les recettes le montant des cotisations. Cela tient à ce que nos cadres sont incomplets. Le montant des cotisations des membres titulaires devrait, en effet, s'élever à 1,200 francs. Il est donc urgent, aussi bien au point de vue financier qu'au point de vue de la constitution et du bon fonctionnement de notre Société, que nous recrutions de nouveaux membres, et cela jusqu'à compléter notre effectif normal de membres titulaires.

Je ne doute pas que ce résultat ne soit bientôt atteint, car notre Société, bien qu'ayant un peu fléchi aux approches de son Centenaire, entre dans une nouvelle phase de jeunesse et de prospérité. Cet heureux résultat est dû aux efforts infatigables de ses anciens et fidèles membres, qui ont su ne pas désespérer, et dont l'initiative intelligente et féconde a obtenu les privilèges qui sont un des éléments de notre prospérité matérielle. Il est dû également à la bonne gestion de nos intérêts par notre cher trésorier et confrère, M. Mabille, auquel j'adresse, au nom de la Commission des finances et de la Société tout entière, nos plus sincères remerciements, avec charge à lui d'en distribuer à M. Reyckaert, notre agent si dévoué, la part qui lui en revient très légitimement. »

L'Assemblée, à l'unanimité, adopte les conclusions du rapport de M. Deschamps.

M. Rabaud rend compte d'une monstruosité qu'il a observée chez le Chat. Il a observé chez un monstre déradelphe (Chat) une

Digitized by Google

disposition singulière de la trachée et de l'œsophage. Dans les cas réguliers, il existe un œsophage compris entre deux trachées. Dans le cas actuel, l'une des trachées seule s'est séparée de son origine; l'autre forme avec l'œsophage un seul et unique conduit. Ce conduit a, extérieurement, la constitution d'une trachée jusqu'au niveau du cœur où il émet deux branches. Au-dessous, apparaît l'aspect œsophagien. Le conduit est continué par un seul estomac.

Séance du 28 mars 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

L'Assemblée décide de publier le rapport de la Commission des comptes dans le Bulletin de la Société.

Élection de M. le commandant Brocard comme membre correspondant dans la 1re section.

M. Grévy présente la candidature de M. le Dr Langeron, préparateur à la Faculté de Médecine, dans la 3e section.

M. Winter fait une causerie sur les recherches qu'il a entreprises. Il rappelle les grandes phases de l'histoire du suc gastrique : découverte de son pouvoir dissolvant par Réaumur, de son acidité, de l'acide chlorhydrique (1824), de la pepsine (1838). Il signale les controverses soulevées au sujet de la nature de l'acide gastrique, les expériences et le principe de Bidder et Schmidt consacrant l'équivalence entre l'acidité et l'excès de chlore non minéralisé du suc gastrique, excès qu'ils ont rapporté à l'HCl. Il montre pour quels motifs Claude Bernard a toujours nié l'existence de l'HCl dans l'estomac et comment M. Charles Richet (1878) fut amené à admettre, non pas de l'HCl, mais une combinaison chlorhydrique acide ; comment la clinique, cherchant à utiliser le principe de Bidder et Schmidt, s'est débattu au milieu de la confusion ; comment, enfin, il a pu lui-même, en 1888, par le fractionnement systématique de l'évaporation du suc gastrique, mettre en évidence la coexistence habituelle dans ce liquide de trois formes différentes du chlore : chlorures minéraux, chlorhydrates organiques acides et acide chlorhydrique, sinon absolument libre, du moins sous la forme d'un acide fort se dédoublant très facilement en donnant de l'HCl.

Le Secrétaire des Séances,

A. LÉCAILLON.

Digitized by Google

REMARQUES SUR L'UTILITÉ DES OBSERVATOIRES SOUTERRAINS

par M. C. A. LAISANT.

Lorsque se produisit, en 1902, la catastrophe de St-Pierre Martinique, la plupart des publications scientifiques, et souvent des journaux quotidiens, furent aussitôt remplis de théories diverses sur la nature et l'origine des phénomènes volcaniques. Des polémiques ardentes ne tardèrent pas à s'élever entre les partisans d'hypothèses contradictoires.

Malgré le talent et l'ingéniosité dépensés dans cette lutte, il me sembla que l'on se battait surtout dans les ténèbres, c'est-à-dire qu'on manquait de la substance essentielle : la connaissance des faits, qui seule peut conduire à pressentir les lois, et plus tard à les établir.

C'est sous cette impression qu'au mois de juin 1902, dans le journal hebdomadaire *La Raison*, je publiai un premier article sur la question qui fait l'objet de la présente communication et qui sera développée un peu plus loin.

Mon appel étant resté sans écho, je ne m'occupais plus guère de la question, lorsque récemment la publication, parue dans la *Revue Scientifique*, d'une théorie volcanique nouvelle, m'a conduit à engager une correspondance avec ce recueil périodique bien connu. Dans son n° du 7 février 1903, la *Revue Scientifique* a analysé ma lettre, reproduit une bonne partie de l'article de *La Raison*, et fait suivre cette reproduction de réflexions tellement bienveillantes, qu'elles ont été pour moi un encouragement, et m'ont déterminé à faire à la *Société Philomathique* la présente communication, et à reprendre ainsi la défense d'une idée que je crois juste, et que je n'ai pas cessé de juger réalisable.

En général, il ne me plaît guère d'écrire ou de parler sur des sujets qui ne rentrent pas dans le cadre de mes études habituelles. Ici, cependant, j'ai une excuse, et je tiens à la faire valoir. C'est que, jadis (il y a bien des années, c'était en 1875) je fus conduit, comme chef du génie, à collaborer pratiquement à l'œuvre de création du service météorologique en Algérie, service à la tête duquel se trouvait mon ami, le commandant Brocard, alors capitaine, sous la haute direction du général Farre. Quelques années plus tard, étant devenu député, je travaillai de tous mes efforts à l'organisation du service météorologique, et en particulier du

Digitized by Google

Bureau central. Les questions de physique du globe ne me sont donc pas indifférentes.

Or, si la météorologie n'est pas une science faite, il s'en faut de beaucoup, elle a du moins accumulé un ensemble considérable d'observations systématiques régulièrement poursuivies, bien coordonnées ; c'est de là peut-être que dans l'avenir on pourra déduire des lois ; dès à présent, les indications ont une valeur pratique sérieuse, et même sous leur forme empirique rudimentaire, elles ont sauvé certainement bien des existences humaines, grâce aux avertissements météorologiques, répandus de toutes parts.

En est-il ainsi pour les phénomènes sismographiques, qui s'accomplissent dans l'épaisseur de la croûte terrestre ? Assurément non. En ces matières, on s'est borné à étudier les oscillations de la surface, à l'aide de sismographes, instruments précieux donnant des indications utiles ; je suis de ceux qui applaudiront à tous les perfectionnements qui pourront se produire dans ce sens. Mais les sismographes ne font et ne feront jamais connaître que ce qui se passe « à la surface » ; et pour démêler les lois possibles de la sismographie, il est indispensable d'examiner ce qui se passe « dans l'épaisseur de l'écorce. » Scientifiquement, tant qu'on n'aura pas commencé à s'orienter dans ce sens, on n'aura rien fait.

C'est pour arriver à l'observation de ces phénomènes que j'ai préconisé le creusement de forages profonds, dans lesquels seraient descendus, à diverses hauteurs, les appareils de mesure. Les deux éléments les plus essentiels à déterminer seraient à mon avis la température et la pression. Il y aurait aussi intérêt à prélever des échantillons de gaz, qui seraient soumis à l'analyse. Enfin, on jugerait sans doute qu'il peut être utile de déterminer certains autres éléments physiques, relatifs par exemple à l'état magnétique ; mais tout cela pourrait être étudié à loisir ultérieurement ; c'est sur le principe même que j'insiste.

Les appareils nécessaires seraient pour la plupart des enregistreurs, donnant à l'extérieur leurs indications ; de sorte qu'une fois logés en place, ils n'auraient plus besoin d'être remontés au niveau du sol. La météorologie les possède en grand nombre déjà, et s'il fallait leur faire subir quelques modifications en raison de leur destination nouvelle, on peut s'en rapporter sur ce point à l'habileté de nos constructeurs. De toutes façons, il n'y aurait, de ce chef, rien de difficile, ni même de réellement onéreux.

Quant à l'exécution des forages eux-mêmes, il semble que là soit le gros obstacle pratique. Cependant, lorsqu'on voit avec quelle

Digitized by Google

rapidité, et avec quelle économie relative, sont effectués les forages des puits à pétrole dans l'Amérique du Nord, on ne peut plus regarder cet obstacle comme insurmontable. Les sondages opérés dans un but de recherches, principalement en ce qui concerne les houillères, doivent être aussi une indication utile.

Du reste, bien qu'en principe il y ait un intérêt scientifique évident à pousser les forages aux plus grandes profondeurs possibles, il est incontestable que, sur certains points, des profondeurs de quelques centaines de mètres seulement fourniraient déjà des indications d'un haut intérêt.

Pour parler seulement, par exemple, de la température, on ne peut nier que nous soyons jusqu'ici dans un état de totale ignorance. La loi qui lie la température à la profondeur n'est très probablement pas une loi de rigoureuse proportionnalité; en outre, il est à peu près certain qu'elle varie d'un point à un autre. La connaissance approximative des surfaces isothermes, ne fût-ce que jusqu'à 500 mètres de profondeur, n'aurait-elle donc aucune importance? D'autre part, en un point déterminé, à une profondeur constante, cette température est-elle rigoureusement constante? Peut-on y constater, au contraire, des variations périodiques? Et s'il se présente seulement des variations accidentelles, existe-t-il quelque corrélation entre ces variations et les phénomènes sismiques extérieurs (oscillations, tremblements de terre ou éruptions volcaniques)? A toutes ces questions, il n'y a qu'une réponse sincère possible : nous n'en savons rien. Et cependant il serait utile de savoir au moins quelque chose.

Il s'agirait, non pas de multiplier au hasard les observatoires souterrains dont nous venons de parler, c'est-à-dire ces forages pourvus des instruments appropriés, mais bien de les placer le plus judicieusement possible. A ce sujet, la Géologie aurait toute autorité, en même temps que toute compétence ; et c'est à une réunion de géologues éminents qu'il y aurait lieu de faire appel, en leur demandant de désigner les emplacements, avec leur rang d'importance. Le programme ainsi tracé serait ensuite exécuté progressivement.

Dès maintenant, je me permets d'attirer l'attention sur les régions où se trouvent d'anciens volcans, et sur celles où l'on constate la présence de sources thermales. Par exemple, dans la France continentale, les monts d'Auvergne, le territoire de Vichy mériteraient à mon avis une étude attentive. Lorsqu'à fleur du sol, on voit sortir de l'eau à une température de 50°, il est certain

Digitized by Google

que ce phénomène a une cause ; il est probable que cette cause n'est pas fort lointaine en profondeur ; et il y aurait lieu par conséquent de tâcher de savoir ce qui se passe dans le sous-sol.

On pourrait objecter le danger de compromettre par ces travaux de forages l'existence des sources thermales actuelles. Mais les données géologiques permettraient sûrement de l'éviter ; il faudrait procéder avec circonspection et prudence. Un seul forage ainsi pratiqué dans la région, mais non au voisinage immédiat d'une source, n'offrirait aucun péril. Peut-être même les forages profonds feraient-ils découvrir de nouvelles richesses ; d'ailleurs, la prudence et l'économie ne sauraient aller jusqu'à s'opposer aux recherches scientifiques ; sans cela, les sciences naturelles ne feraient aucun progrès.

Si j'attache une importance considérable au creusement des forages profonds, beaucoup plus faciles, je le répète, et beaucoup moins coûteux qu'on ne l'imagine communément, je considère comme plus urgente encore l'organisation d'un service sismographique régulier, systématique, analogue au service météorologique. Il serait en effet possible de tirer parti de ce qui est fait déjà ; si je tiens à développer rapidement ce côté de la question, c'est que tout d'abord j'avais douté de cette possibilité ; mais de très justes observations m'ont fait revenir de cette opinion première.

Il existe des exploitations minières où les puits, praticables aux hommes et au matériel, descendent jusqu'à une profondeur de 1000 mètres, et même un peu au delà. Pour rendre possible l'habitation temporaire des galeries à de telles profondeurs, et aussi la sécurité, une ventilation puissante, naturelle ou artificielle, est indispensable. S'il existe plusieurs puits voisins, on s'attache à les mettre en communication les uns avec les autres ; on assure une large circulation d'air, un balayage de gaz énergique ; et il me semblait que ces circonstances devaient altérer singulièrement les conditions de température et de pression, au point de rendre illusoire toutes observations. On m'a fait remarquer que si c'était vrai dans les galeries où l'on circule, il suffirait de pratiquer, à partir de ces galeries, des forages de quelques mètres, à peu près horizontaux, et de placer les instruments à l'extrémité d'un tel forage, au besoin dans une chambre préparée à cet effet, pour qu'ils se trouvassent dans des conditions d'isolement qui rendraient les observations excellentes.

De ce fait, sans qu'il y ait à insister davantage, on voit donc que l'exploitation actuelle de l'industrie des mines peut apporter un

Digitized by Google

concours des plus précieux à la science sismographique, pour ainsi dire sans qu'il en coûte rien. Il suffirait de la bonne volonté des exploitants de mines ; et il n'est pas douteux qu'à un appel autorisé, cette bonne volonté répondrait avec empressement.

La même situation, ou à peu près, se présente pour les forages industriels, destinés généralement à la recherche des houillères, et dont quelques-uns ont atteint 2.000 mètres environ de profondeur. Si un tel forage n'a pas donné le résultat qu'on en espérait, il est généralement abandonné, bouché à la surface, plus ou moins ruiné par les éboulements qui pourront se produire ; et tous les efforts faits, le temps et l'argent dépensés sont absolument perdus.

Or, cette dépense, forcément sacrifiée au point de vue de l'industrie, pourrait être utilisée pour la science de la façon la plus précieuse. Chaque forage abandonné représente un observatoire souterrain dont il eût été possible de tirer parti.

En outre, que les forages industriels conduisent ou non à un heureux résultat pratique, ils peuvent fournir, au cours même de leur exécution, des sujets d'observation fort intéressants. J'ai fait remarquer, d'abord, que les échantillons des divers terrains traversés mériteraient d'être collectionnés, soigneusement étudiés, et apporteraient ainsi, de façon incidente, une intéressante contribution à la géologie. On peut en dire autant des échantillons de gaz. Mais il y a plus ; sans que cela entraînât des retards notables, il n'y aurait aucune difficulté à descendre, de temps en temps, à diverses profondeurs, des appareils de mesure qu'on remonterait, et qui donneraient ainsi des indications nouvelles. Enfin des phénomènes imprévus peuvent se produire, au cours d'un tel travail, et l'étude en serait bien intéressante. J'ai appris, par exemple que dans un travail de cette nature assez récemment exécuté en France, du côté de l'Aveyron, des poussées de gaz s'étaient produites, et avaient présenté un caractère périodique nettement accusé, pendant une durée de près de huit mois. On a pu reconnaître que le gaz dégagé était de l'acide carbonique, et qu'il atteignait une pression allant jusqu'à quinze atmosphères. Cette fontaine intermittente gazeuse n'aurait-elle pas été étudiée plus avantageusement pour la science, si, la création d'un service sismographique existant déjà, un délégué de ce service se fût trouvé sur place au cours du travail entrepris, ou y avait été appelé, sur l'annonce du phénomène assez étrange dont je viens de parler ?

Sur ce point encore, comme en ce qui concerne l'exploitation des mines, il est donc bien certain que la science pourrait tirer

Digitized by Google

profit de ce que fait l'industrie, sans sacrifice pécuniaire appréciable.

Je ne voudrais pas abuser de l'hospitalité du *Bulletin* pour développer outre mesure un sujet dont il me semble avoir établi l'intérêt et l'importance. Mais j'insiste sur la nécessité, pour mener à bien un tel projet, d'une collaboration étroite entre géologues, physiciens, chimistes, météorologistes ; et c'est ce qui m'a déterminé à le présenter à la *Société Philomathique*, mieux placée qu'aucune autre pour s'en occuper, puisque toutes les sciences s'y trouvent brillamment représentées.

Il ne me reste plus qu'une considération à faire valoir : celle de l'utilité d'une entente internationale. Institués dans un seul pays, les observatoires souterrains fourniraient déjà des indications précieuses ; mais ces indications ne donneront tous les résultats utiles qu'au moment où elles auront été généralisées, étendues aux diverses régions du globe. Il en sera en cette matière comme il en a été pour la météorologie. La France, par la situation tristement privilégiée qui lui est faite en raison des épreuves subies, aussi bien que par la variété de son sol, dans la métropole ou les colonies, est appelée, mieux qu'aucune autre nation, à prendre l'initiative. Et ensuite, il est probable que l'association internationale des Académies, s'emparant de la question, aiderait puissamment à l'accord international dont nous venons de parler.

Il est à prévoir que des résultats pratiques ne seraient pas obtenus à bref délai. Mais l'histoire des sciences tout entière montre que les applications viennent à leur heure, et qu'on ne doit pas s'en préoccuper exclusivement dans la recherche de la vérité. La découverte de lois naturelles nouvelles, dans un domaine inexploré, resté jusqu'ici plein de mystère, est un but assez noble pour tenter l'ambition scientifique d'un pays comme la France, et pour lui assurer le concours des autres nations.

Sorti des presses en avril 1903.

Digitized by Google

ESSAI SUR LA SYMÉLIE.

SON ÉVOLUTION EMBRYONNAIRE ET SES AFFINITÉS NATURELLES.

par Etienne RABAUD

Parmi les monstruosités qui ont le plus intrigué les anciens auteurs, la Symélie se place au premier rang. Tandis qu'à l'aide d'hypothèses plus ou moins ingénieuses, ils parvenaient à rendre compte, d'une manière assez satisfaisante pour l'esprit, de la genèse d'un bon nombre de types tératologiques, ils échouaient complètement devant les dispositions paradoxales du membre inférieur double qui caractérise les Syméliens. Certes, il n'était point malaisé de dire que ce membre double résultait de la soudure de deux membres primitivement indépendants; mais lorsqu'il fallait expliquer comment ces deux membres se soudaient, non par leurs faces internes, mais par leurs faces externes et de telle sorte que la face dorsale des pieds étant tournée en arrière la plante soit en avant, les tératologistes, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire lui-même, se déclaraient impuissants. Camille Dareste, le premier, a indiqué la solution du problème : l'étude de quelques embryons syméliens lui permit de montrer que la fusion des deux extrémités inférieures était précédée d'une torsion telle « qu'au lieu de descendre des deux côtés du corps, les bourgeons des membres se renversent en arrière, et viennent se placer au-dessus de l'embryon. Ils se rapprochent alors l'un de l'autre par leurs bords extérieurs devenus internes. » (1).

Les observations qui servent de texte à ce travail confirment dans son ensemble la découverte de mon vénéré maître, elles la complètent aussi sur quelques points.

Nous ne prétendons point établir dans ses détails l'histoire embryonnaire de la Symélie ; nous apportons simplement un certain nombre de faits qui, s'ils sont des indicattons positives, ne sont en somme que des indications. La présente étude, en effet, repose sur l'examen de quatre embryons seulement et cette insuffi-

(1) Camille Dareste. — Recherches sur la production artificielle des Monstruosités, 2e édition, Paris, Reinwald, 1891, pp. 420-421.

Digitized by Google

sante série ne peut, en aucune façon, conduire à résoudre toutes les questions soulevées par les descriptions anatomiques. Mais, vu l'extrême rareté des embryons syméliens, il nous a semblé qu'il valait mieux utiliser d'ores et déjà les individus que nous possédions, plutôt que d'attendre le jour, lointain peut-être, où des circonstances heureuses nous permettraient d'établir des recherches sur une série beaucoup plus complète.

Ce travail ne peut donc être considéré que comme un essai de coordination de faits actuellement mal reliés entre eux. Tenant compte à la fois des données anatomiques, que nous résumerons brièvement, des connaissances embryologiques dues à Daréste et de nos observations propres, tirant des faits observés les inductions qu'ils semblent autoriser, nous nous efforcerons de combler provisoirement les lacunes de façon à retracer la genèse des Syméliens, à connaître la cause prochaine de leur formation et à rechercher leurs affinités naturelles. Nous nous demanderons, en particulier, s'il est vraiment rationnel d'admettre l'intervention d'une cause mécanique; nous nous demanderons aussi s'il ne faudrait pas rapprocher le renversement des membres du renversement des côtes, c'est-à-dire admettre pour la *Chélonisomie* le même processus général que pour la Symélie.

Bien que fondées sur un certain nombre de données, ces vues diverses seront partiellement hypothétiques; nous tenons à l'indiquer nettement, dès l'abord.

I. — CONSTITUTION ANATOMIQUE

La Symélie a été le plus souvent observée dans l'espèce humaine; elle n'est cependant pas tout à fait inconnue chez les autres mammifères : qu'il nous suffise de rappeler le bovidé symélien publié par Gurlt, cité par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et reproduit par la plupart des auteurs qui ont abordé la question. En dehors des mammifères, Dareste, nous l'avons vu, l'a rencontrée dans l'espèce poule ; aux cas observés par notre maître, doivent être ajoutés les quatre cas qui font l'objet du présent mémoire.

Aspect extérieur. — Considérée chez le fœtus, c'est-à-dire à l'état de monstruosité constituée, la Symélie se présente sous un aspect extérieur tout à fait caractéristique.

La partie sus ombilicale du corps est généralement normale.

Digitized by Google

Au-dessous de l'ombilic, au contraire, en descendant vers le bassin, on rencontre diverses modifications : l'abdomen va en se rétrécissant ; il est continué, sans ligne de démarcation précise, par la partie supérieure du membre abdominal unique en apparence. L'abdomen est concave, sa concavité répondant à la région de la symphyse pubienne ; les plis de l'aine sont complètement effacés, la saillie des hanches n'est pas marquée, la saillie des fesses est peu apparente. On ne remarque d'ordinaire aucune trace des organes génitaux externes.

Le membre abdominal affecte la forme d'un cylindre conique dont la face antérieure serait sensiblement aplatie.

Dans les cas types, constituant le genre *Symèle* d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, l'inspection permet de reconnaître les divers éléments de deux membres accolés suivant toute leur longueur par leur face interne, les rotules étant en dehors et légèrement en arrière. A l'extrémité du membre existent deux pieds, unis eux aussi par leur bord interne et formant avec la jambe un angle très obtus, de telle sorte que les plantes regardent en avant, les faces dorsales en arrière. Tout à fait exceptionnellement, la soudure étant incomplète, les jambes sont libres à partir du genou (1), ou bien l'indépendance est limitée aux pieds, simplement unis par le talon (2).

Parfois, le membre paraît correspondre à un seul membre normal : il est terminé par un pied simple, complet ou incomplet, dont la plante est toujours tournée en avant. Ces cas constituent le genre *Uromèle*.

Enfin, lorsque le membre est réduit à un moignon terminé en pointe, sans trace de pied, on est en présence du genre *Sirénomèle*.

Squelette. — L'aspect extérieur n'est que la traduction de la constitution squelettique du membre inférieur. La forme concave de l'abdomen, l'absence du pli de l'aine et de la saillie des hanches correspondent à un bassin anormal.

Dans le plus grand nombre de cas, s'il faut en croire Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (3), le bassin serait « très étroit et allongé, les

(1) Un cas rapporté par Maier : *Fœtu monopodio*, Tubingen, 1827. — Cité d'après Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (Traité de Tératologie).

(2) Un cas signalé par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, un second décrit par Gustave Juillard : Mémoire sur un monstre appartenant à la famille de Symélliens et sur les causes de la Symélie (*Gazette médicale de Paris*, 1869).

(3) Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. — Traité de Tératologie, t. II, 1836, p. 237 et sq.

Digitized by Google

pubis étant incomplets et dirigés de haut en bas, et quelquefois se touchant en arrière, près de leur articulation avec les iléons, en même temps qu'à leur symphyse; ce qui donne à l'ouverture supérieure du bassin la forme d'un huit de chiffre. Ces modifications du bassin tendent toutes à ramener vers la ligne médiane les deux cavités cotyloïdes, et par suite les deux fémurs ». De cette description assez peu nette, il semble ressortir que le bassin est fermé, les deux pubis étant unis, et que le rapprochement des cavité cotyloïdes s'établit par un rétrécissement simple.

Une telle disposition n'est pas contradictoire avec les faits embryologiques, comme nous le verrons; mais elle ne semble pas se rapporter aux cas les plus complets, c'est-à-dire à ceux qui intéressent les membres postérieurs dans leur ensemble, la ceinture pelvienne y compris. Néanmoins, la réduction du bassin rend compte de la disparition du pli de l'aine, de l'aplatissement des hanches et de la concavité de l'abdomen.

Cet aspect extérieur s'explique bien mieux encore avec une forme du bassin très différente, telle que celle que décrit Juillard : le bassin est largement ouvert, il n'y a plus de symphyse pubienne, « les deux os des îles sont renversés en arrière, de telle sorte que leur face interne regarde en avant et leur face externe en arrière. Il en est de même du pubis qui se présente sous la forme d'une masse osseuse pyramidale, dont la base est tournée en avant et dont le sommet, en forme de lame, pénètre entre les extrémités supérieures des deux fémurs avec lesquels il s'articule. Il résulte de cette disposition que la cavité du bassin n'existe pas, car les os qui le circonscrivent habituellement ne constituent plus une cavité, mais une surface plane regardant en avant, et contre laquelle les parois de l'abdomen sont appliquées (1). »

La description de Juillard, dont la clarté exclut toute équivoque, correspond à celles que donne Cruveilhier (2) avec figures à l'appui : « les os iliaques sont comme étalés et horizontaux ». Cet étalement n'empêche pas, toutefois, les pubis de s'articuler en symphise, mais l'orifice qu'ils délimitent est extrêmement étroit; il y a comme une élongation des pubis. Suivant toutes probabilités, la description de Is. G. Saint-Hilaire, d'ailleurs assez obscure, ne serait qu'un cas particulier. Les deux dispositions cadrent néanmoins l'une et l'autre avec les données embryologi-

(1) Gustave Juillard, Op. cit.

(2) Cruveilhier. Anatomie pathologique, 40e livraison, 1835-1842.

Digitized by Google

ques ; celle que décrivent Cruveilhier et Juillard d'une façon particulièrement adéquate.

Quoi qu'il en soit, le bassin s'articule avec les deux fémurs. Ceux-ci sont très rapprochés l'un de l'autre, se regardant par leurs faces postérieures devenues internes. Ils sont quelquefois contigus, voire même soudés sur une certaine longueur. Dans cette dernière éventualité, suivant Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, la réunion se fait par la portion inférieure ; dans le cas de Julliard, au contraire, la fusion s'est opérée par les grands trochanters, tandis qu'entre les extrémités inférieures existe une *véritable articulation*. De même, Cruveilhier signale la fusion des 2/3 supérieurs en un bloc volumineux correspondant à une cavité cotyloïde unique, mais de grandes dimensions. D'une façon générale, chaque fémur correspond à une rotule située en dehors.

Chez les Uromèles et les Sirénomèles, il n'existe qu'un seul bloc fémoral avec deux têtes distinctes, ou une seule s'articulant soit avec deux cavités cotyloïdes très voisines, soit même confondues en une seule. La question est de savoir si le bloc fémoral représente réellement deux fémurs en une seule masse, ou si l'un des deux os a disparu. Les deux éventualités sont évidemment possibles, comme nous le verrons. Cependant, il faut noter que chez les Uromèles et les Sirénomèles on ne trouve qu'une seule rotule placée en dehors et parfois en arrière. Is. Geoffroy indique que cette rotule unique présente parfois des traces de duplicité : il doit en être effectivement ainsi si la rotule est tout à fait postérieure, mais non si elle est externe.

L'extrémité inférieure des fémurs s'articule normalement avec les tibias qui ont subi, eux aussi, une rotation : la crête tibiale regarde en dehors. Ils ne sont jamais soudés entre eux chez les Symèles, tandis que chez les Uromèles, il n'y a souvent qu'un seul bloc osseux (1). L'imperfection est simplement accentuée chez les Sirénomèles.

(1) Is. Geoffroy Saint-Hilaire (Op. cit. p. 247) ne dit pas si les deux os de la jambe des Uromèles sont deux tibias ou un tibia et un péroné. Il n'a d'ailleurs pas vu lui-même d'uromèle et sa description est faite d'après Regnault (1775) et Rossi (1800). — Parmi les mémoires que m'ont procurés les recherches bibliographiques, je crois devoir en signaler plus spécialement un qui me paraît fondé sur une erreur complète de diagnostic. Le monstre dont il s'agit (*Description et dissection d'un monstre uromèle*, par le Dr Petit, *Écho médical du Nord*, 1870) est un individu simplement caractérisé par l'atrophie ou l'arrêt de croissance de tout le membre inférieur gauche, la ceinture y comprise. *Ce monstre n'a qu'une jambe* qui est déviée en dehors, tant parce que le bassin droit est légèrement

Digitized by Google

Les deux péronés sont souvent distincts l'un de l'autre; ils sont internes, situés côte à côte. Le plus fréquemment, ils forment une pièce unique, médiane et symétrique, à peu près égale en volume à l'un des deux tibias. Ce péroné double s'articule en haut et de chaque côté avec les tibias, en bas avec l'astragale.

Ce dernier os est constamment double, même dans le cas où les deux pieds sont incomplètement unis (Juillard); il s'articule en dehors avec les tibias; par son bord inférieur il correspond à un calcanéum également double. L'astragale et le calcanéum de chaque côté forment toujours un seul bloc, et lorsque les deux pieds sont partiellement indépendants ces deux os tarsiens constituent la masse commune.

Quant aux métatarsiens et aux orteils, ceux du pied droit sont parfois tous indépendants de ceux du pied gauche; parfois, au contraire, le métatarsien et les phalanges des deux petits orteils sont fusionnés sur la ligne médiane. Dans ce dernier cas, l'individu paraît avoir seulement neuf orteils au lieu de dix.

Il va de soi que chez les Uromèles, et à *fortiori* chez les Sirénomèles, le péroné peut manquer complètement, le massif tarsien et le squelette des pieds est très réduit, ou même absent.

Muscles, vaisseaux, nerfs. — La disposition des muscles mérite une mention particulière. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire est assez bref à leur sujet, se contentant d'exprimer qu'ils sont comme les os, « les uns réunis à leurs congénères sur la ligne médiane, les autres séparés mais tous modifiés dans leur position, ceux de la cuisse ayant fait une demi-révolution, ceux de la jambe et du pied une révolution complète autour de l'axe commun ». La description de Juillard, plus explicite, nous permet de prendre une idée des dispositions de la musculature des Syméliens. « Les muscles des régions antérieure, postérieure et externe de la cuisse et de la jambe, écrit Juillard, se trouvent tous situés à la face postérieure du membre abdominal, où, par leur réunion et leur

rejeté en arrière, que parce que la laxité des ligaments coxo-fémoraux permet une rotation très marquée: il y a simulation de torsion, mais non torsion véritable; la disposition des muscles le prouverait s'il était nécessaire. De plus, cette jambe unique est affectée d'ectrodactylie, ce qui complète l'apparence uromèle. Ajoutons enfin qu'il existe quelques rudiments d'organes génitaux externes. Tout cela ne répond nullement au type général de la Symélie, le monstre en question n'est qu'un Ectromélien. La Symélie étant si peu fréquente, il importe de ne pas laisser fausser son histoire par des faits qui lui sont étrangers et qui risqueraient de passer pour des manifestations exceptionnelles. C'est pourquoi il n'était pas inutile de signaler cette erreur avec quelque insistance.

Digitized by Google

enchevêtrement les uns dans les autres, ils forment une saillie volumineuse et apparente sous la peau, tandis qu'à la partie antérieure il ne reste que les muscles de la région interne, dont il manque encore les plus volumineux (les deux adducteurs profonds) ».

Cette description, qui concorde avec celle de Cruveilhier, ne correspond pas exactement, on le voit, aux indications générales de Is. Geoffroy Saint-Hilaire. Les muscles de la cuisse n'ont pas tous accompli une demi-révolution, puisque les muscles postérieurs *n'ont pas changé de place* alors qu'ils auraient dû devenir internes; les muscles de la jambe de leur côté sont loin d'avoir accompli une révolution complète. Néanmoins, il n'est pas possible d'infirmer une description par une autre, puisque chacune d'elles porte sur des sujets différents. Observons simplement qu'Is. Geoffroy Saint-Hilaire ne signale nullement l'existence de masses charnues entre les deux fémurs et tenons grand compte des observations précises de Juillard, qui indiquent nettement que le déplacement des muscles ne paraît pas nécessairement lié à celui des os. Nous trouverons l'application de cette remarque, lorsque nous aurons passé en revue les faits embryologiques.

A ces données touchant la musculature doivent être jointes celles qui ont trait aux vaisseaux et aux nerfs. Sur ce point les relations anatomiques sont fort incomplètes. Is. Geoffroy Saint-Hilaire relève simplement la proximité des grands nerfs sciatiques dans leur portion crurale, puis leur réunion suivie de l'épanouissement des branches postérieures et antérieures. L'une de ces dernières est accompagnée d'une veine et d'une artère; celle-ci correspond aux deux fémorales normales.

Organes viscéraux. — Nous n'insisterons pas longuement sur les organes viscéraux, au sujet desquels nos recherches n'apportent aucun document nouveau. Les variations de ces organes qui paraissent le plus fréquemment associées à la Symélie intéressent tout particulièrement les organes contenus dans le bassin.

La vessie peut manquer; elle est, dans tous les cas, notablement plus petite qu'à l'état normal et parfois rejetée sur l'un des côtés de la colonne vertébrale. Elle est constamment dépourvue d'orifices pour les uretères et pour l'urèthre. Dans le cas de Juillard la vessie se trouvait divisée en deux loges par une cloison complète (1).

(1) Faisons remarquer en passant que l'ouverture très considérable du bassin qui existe chez les Syméliens, tout au moins chez certains d'entre eux, ne coïncide

Digitized by Google

A ces dispositions correspond le plus souvent l'absence des reins, de l'un deux tout au moins, absence qui n'entraîne pas celle des capsules surrénales. Il arrive, au contraire, que celles-ci sont particulièrement volumineuses. Par une exception qui semble être rare, le Symélien décrit par Juillard possédait deux reins normaux, à chacun desquels faisait suite un uretère extrêmement ténu dont l'extrémité inférieure se perdait dans le tissu conjonctif péri-utérin. Il est des cas où les uretères débouchent dans le tube digestif.

Chez les individus mâles, les testicules sont constamment ectopiques à un degré variable ; chez les femelles les ovaires sont normaux. L'utérus est imparfait quand il existe. Le Symélien de Juillard possédait un utérus absolument clos, n'ayant pas même les orifices des trompes, bien que celles-ci fussent fixées dans leurs rapports ordinaires; il était dépourvu de col et se trouvait nettement séparé du vagin. Ce dernier organe (dont l'existence n'est pas signalée par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, — dont l'absence est nettement notée par Cruveilhier), avait une longueur de 3 centim. sur une largeur de 1 centim.; il s'ouvrait à l'extérieur par un orifice en forme de fente transversale située vers la partie médiane des fesses. Cet orifice est tout ce que l'on retrouve des organes génitaux externes; il ne peut être assimilé ni à des grandes lèvres, ni à des petites lèvres. Cruveilhier de son côté a observé dans deux cas l'existence d'organes génitaux externes rudimentaires, sous la forme d'un petit tubercule auquel aboutissaient les deux ligaments ronds. Il assimile ce tubercule à un clitoris.

Le tube digestif est régulier dans toute la longueur de l'intestin grêle. Le gros intestin est très court et se termine en cul-de-sac ; il n'y a point de vulve ni d'anus. A ce point de vue, la relation de Juillard constitue une très sérieuse exception ; elle nous montre un tube digestif normal dans toute sa longueur s'ouvrant à l'extérieur par un orifice anal situé immédiatement au-dessus de l'orifice vulvaire, à gauche de la colonne vertébrale (1).

pas avec une exstrophie vésicale. Cette constatation est un argument de plus tendant à montrer que l'exstrophie vésicale n'est pas sous la dépendance de l'écartement des deux moitiés du bassin.

(1) L'une des relations de Cruveilhier indique l'existence d'un orifice anal imperforé ; le gros intestin, « se terminait en cul-de-sac dans l'excavation pelvienne ».

Digitized by Google

II. — ÉVOLUTION EMBRYONNAIRE

1. — Les premières phases de la symélie

La genèse de la Symélie remonte aux toutes premières phases de la formation des membres postérieurs, alors que ceux-ci ne sont encore que des bourgeons à peine saillants. Les phénomènes initiaux apparaissent donc, chez l'embryon de poulet, durant la phase qui correspond à la fin du troisième jour de l'incubation normale.

A cette période si précoce de l'évolution embryonnaire il est fort difficile, pour un observateur non prévenu, de reconnaître la monstruosité. L'unique particularité des individus de cet âge est une extrémité caudale remarquable par sa largeur tout à fait insolite ; rien n'indique d'une façon positive, qu'il faille les rattacher à tel ou tel type tératologique connu.

Frappé par l'aspect singulier de l'extrémité postérieure de deux jeunes embryons, je les avais débités en série et soigneusement étudiés sans m'être fait une idée nette sur la signification des dispo-

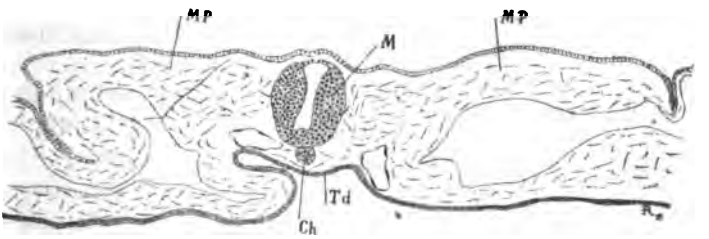


Fig. 1. — Coupe d'un embryon symélien du troisième jour, passant au niveau de l'origine des membres postérieurs. — *MP*, membres postérieurs ; *M*, moelle ; *Ch*, corde dorsale ; *TO*, tube digestif.

sitions qu'ils présentaient ; ce n'est que plus tard, après avoir eu l'occasion d'examiner deux Symétiens bien définis, que j'ai cru devoir reconnaître chez les premiers la phase initiale des processus présentés par les seconds. L'assimilation des uns aux autres me paraît tout à fait légitime ; les descriptions suivantes permettront de constater chez les uns et chez les autres des dispositions concordantes.

Les coupes transversales des embryons symétiens du premier stade (Fig. 1) présentent nettement l'ébauche des bourgeons des

Digitized by Google

membres postérieurs. Considérées en soi, ces ébauches n'affectent rien d'anormal dans leur forme ni dans leur situation relative par rapport à la masse mésodermique : elles ne sont ni plus ni moins rapprochées de l'axe embryonnaire, — elles se constituent aux dépens des tissus qui leur donnent normalement naissance. Ce qui les distingue, ce qui attire immédiatement sur elles l'attention, c'est leur situation par rapport au plan horizontal. Habituellement, en effet, lorsque les ébauches des membres marquent leur proéminence aussi légèrement soit-il, le sommet de cette proéminence est situé notablement au-dessous du plan horizontal qui passe par le sommet du canal médullaire ; ces ébauches ne regardent pas directement en haut, mais un peu obliquement en dehors ; elles s'abaissent graduellement, tournent de plus en plus leur sommet en dehors et finissent par devenir franchement latérales.

Ici, le sommet des bourgeons des membres postérieurs proémine nettement, l'un d'eux surtout, au dessus du plan horizontal passant par le sommet du tube nerveux. Bien mieux, non seulement ces ébauches ne sont pas tournées en dehors, mais elles regardent très sensiblement en dedans, leur normale rencontrerait le plan médian du corps au dessus de la face dorsale. Cette disposition est particulièrement sensible sur l'un des côtés de la figure 1 ; elle l'est tout autant chez l'un et l'autre des deux embryons qui servent de texte à cette description.

De part et d'autre des deux bourgeons existe un sillon qui marque. l'enveloppement ectodermique prochain. On remarque que l'amnios fait complètement défaut dans la figure 1 ; cette membrane existe au contraire chez le second embryon, elle y est lâche et flottante et paraît tout à fait étrangère à cet exhaussement singulier des membres sur le plan horizontal.

Les autres parties embryonnaires ne présentent aucun fait notable : le système nerveux est normal dans sa forme comme dans sa constitution ; les formations musculaires se dessinent comme à l'état ordinaire.

2. — Symélie constituée

Les relations de ces formes embryonnaires jeunes avec la Symélie apparaîtront avec évidence par leur comparaison avec les embryons plus âgés dont la description va suivre. Ces derniers ont évolué, l'un jusqu'à la fin du cinquième jour, l'autre jusqu'au milieu du septième jour.

Digitized by Google

L'aspect extérieur de l'un et de l'autre ne laisse planer aucun doute sur le type tératologique auquel ils appartiennent.

L'extrémité postérieure du premier (cinquième jour) présente deux appendices : l'un, qui se trouve dans le prolongement de l'axe longitudinal du corps, n'est autre chose que la partie terminale coccygienne, il est mince et relativement effilé; l'autre, dorsal, plus court que le précédent et aussi plus épais, constitue la masse commune des membres postérieurs (Fig. 2).

La suite des coupes sériées, pratiquées transversalement d'avant en arrière, rend très exactement compte de cet aspect extérieur

Les coupes qui intéressent la racine même des membres (Fig. 3) rappellent d'assez près les coupes transversales des embryons du premier stade. La saillie initiale des membres regarde directement en haut et un peu en dedans ; elle dépasse légèrement le plan horizontal qui passe par le sommet du système nerveux.

Au fur et à mesure que l'on gagne la partie postérieure, cette disposition s'accuse avec une netteté parfaite. La croissance des bourgeons se fait de dehors en dedans vers le plan médian du corps, en passant au-dessus du système nerveux. En même temps, il se produit une invagination ectodermique qui tend à envelopper le membre tout entier et à l'isoler du corps (Fig. 4).

Petit à petit, la forme des bourgeons se précise et leur tendance à se rencontrer devient tout à fait évidente. Cependant, la coalescence des deux masses symétriques ne se fait pas directement. On remarquera sur la figure 5 un noyau conjonctif enveloppé d'une très mince épiderme (*Ba*) et renfermant quelques vaisseaux ; ce noyau est situé au-dessus de l'un des membres et confine d'assez près à l'amnios. Il se trouve en regard d'un second noyau (*Bb*) situé, celui-ci, au-dessus du membre du côté opposé, et qui se confond par sa base avec le tissu conjonctif faisant suite au tissu du membre.

Ces deux bourgeons (*Ba* et *Bb*) sont, évidemment, deux formations tout à fait nouvelles dans l'ontogénèse ; on ne voit aucune homologie possible à établir entre elles et d'autres ébauches embryonnaires normales. Quoi qu'il en soit, ces bourgeons sont l'intermédiaire et comme l'amorce de la coalescence des deux membres.

La figure 6, en effet, montre tout d'abord que ces deux bourgeons se sont très sensiblement accrus ; ils ont gagné en épaisseur et en largeur, envahissant en majeure partie la face interne de l'amnios. La même figure montre, en outre, six ou sept vaisseaux de dimensions variables qui s'insinuent dans l'intervalle existant encore entre les deux bourgeons. Peu à peu les bourgeons vont parvenir au

Digitized by Google

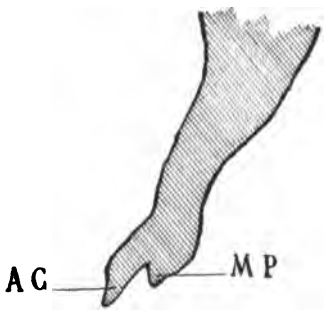


Fig. 2. — Partie postérieure du corps d'un embryon symélien de la fin du cinquième jour. Aspect extérieur. — *MP*, membre *AC*, appendice caudal.

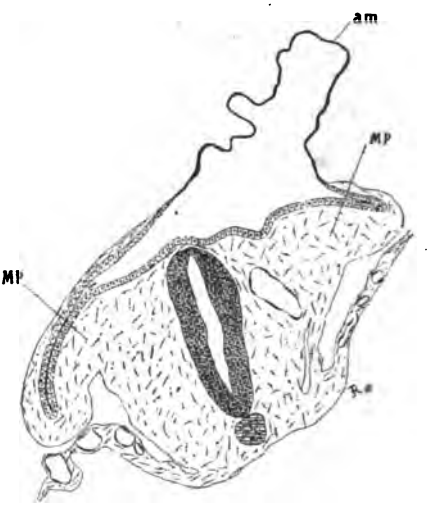


Fig. 3. — Embryon symélien de la fin du cinquième jour. Coupe transversale passant par la racine du membre postérieur. — *MP*, membre postérieur ; *am*, amnios.

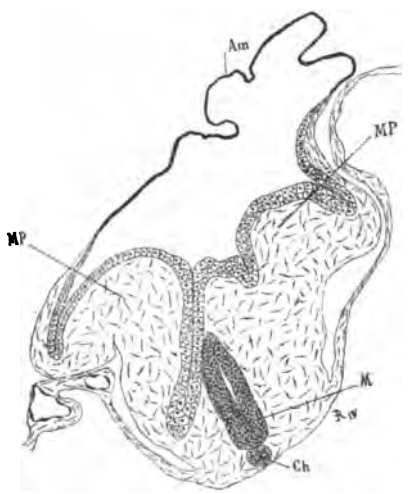


Fig. 4. — Embryon symélien de la fin du cinquième jour. Coupe transversale en arrière de la précédente. — *MP*, membre postérieur; *M*, moelle; *Ch*, corde dorsale; *am*, amnios.

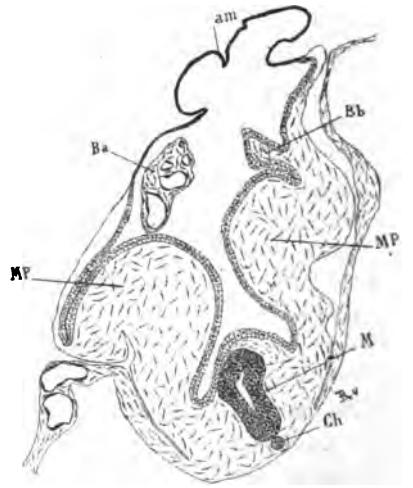


Fig. 5. — Embryon symélien de la fin du cinquième jour. Coupe transversale en arrière de la précédente. — *MP*, membres postérieurs; *Ba-Bb*, bourgeons surnuméraires; *M*, moelle; *Ch*, corde dorsale; *am*, amnios.

Digitized by Google

contact, puis se souder, englobant progressivement les vaisseaux. Le contact et la soudure s'effectuent de haut en bas ; elles intéressent d'abord et *uniquement les bourgeons surnuméraires Ba* et *Bb*, ainsi que le représente fidèlement la figure 7. A ce moment l'amnios est extrêmement réduit. La progression de la soudure marche toujours dans le même sens ; elle se propage secondaire-

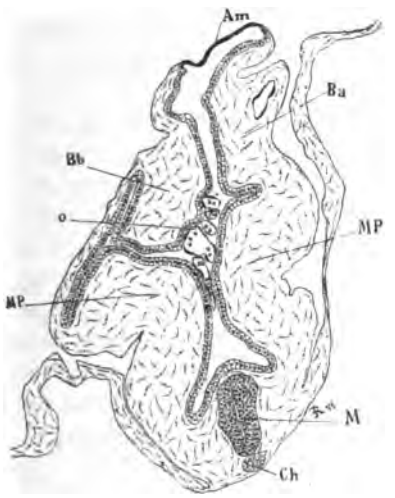


Fig. 6. — Embryon symélien de la fin du cinquième jour. Coupe transversale en arrière de la précédente. — *MP*, membres postérieurs ; *Ba* et *Bb*, bourgeons surnuméraires (les lettres *Ba* et *Bb* ont été interverties par erreur ; *O*, vaisseaux ; *M*, moelle ; *Ch*, corde dorsale ; *Am*, amnios.

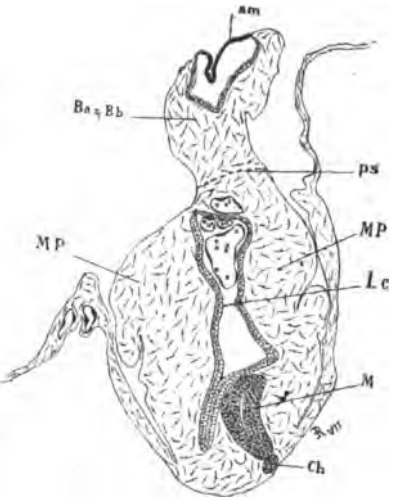


Fig. 7. — Embryon symélien de la fin du cinquième jour. — *MP*, membres postérieurs; *Ba* et *Bb*, Masse commune résultant de la fusion des bourgeons surnuméraires ; *ps*, plan suivant lequel la masse commune *Ba* et *Bb* se sépare du membre postérieur ; *Lc*, ligne indiquant la limite à laquelle s'arrête la soudure des deux membres dans les coupes postérieures non représentées ; *M*, moelle ; *Ch*, corde dorsale ; *Am* amnios.

ment à cette partie des bourgeons des membres qui correspond normalement à leur sommet ; elle gagne de proche en proche et s'arrête, chez l'embryon examiné, au niveau indiqué sur la figure 7, par la ligne pointillée *Lc*.

Si le processus de coalescence des membres s'arrête là chez l'embryon soumis à notre examen, il est fort probable qu'il était destiné à se prolonger plus bas, jusqu'au voisinage du système

Digitized by Google

nerveux, afin de constituer une ébauche des membres postérieurs complètement massive.

Il importe de remarquer, que cette ébauche massive ne renfermera pas autre chose que la substance des deux bourgeons initiaux. En effet, l'examen des coupes montre, tout à fait en arrière, la production d'un plan de scission, dont la situation est marquée en *ps.* sur la figure 7, plan de scission qui sépare complètement la substance surnuméraire des bourgeons *Ba* et *Bb* de la substance des membres proprement dits. Cette substance *Ba* + *Bb* n'est donc intervenue qu'à titre provisoire, comme pour assurer la coalescence des membres.

La série des figures 3 à 7 met en évidence ce fait que l'amnios, dont la disposition est scrupuleusement reproduite, n'a nullement l'aspect d'un amnios en voie de rétraction ou simplement en état de tension. Il est vrai que cet amnios est extrêmement réduit et qu'il ne marque pour l'instant aucune tendance à envelopper le corps. Cette circonstance paraît être le résultat d'un phénomène contingent et non d'un phénomène adéquat à la Symélie. D'une part, en effet, l'amnios existe nettement chez les embryons plus jeunes, ainsi que l'indication d'un enveloppement ectodermique relativement avancé; d'autre part, nous allons trouver, chez un embryon beaucoup plus âgé, un amnios complet et un enveloppement ectodermique terminé.

Avant de passer à la description de ce dernier embryon, notons que nous n'avons pu déceler aucun indice de nature à nous mettre sur la voie de la genèse des anomalies concomitantes touchant les organes internes ou externes. Nous observons simplement que la cavité générale est particulièrement déformée; l'embryon paraît s'être enfoncé de bas en haut. Il est infiniment probable qu'il faut voir là une conséquence du redressement des bourgeons des membres. A la suite de ce redressement, et sans doute aussi à la suite de l'absence de cul-de-sac amniotique, l'embryon ne se trouve plus soutenu avec une force suffisante, il descend en s'enveloppant du mésoderme splanchnopleural. Néanmoins, l'aspect des coupes indique d'une façon suffisante que cette chute n'a eu comme suite aucune action compressive : les contours de l'embryon, les contours de la splanchnopleure elle-même ne sont nullement déformés, ils ne portent aucune trace d'aplatissement.

L'étude du quatrième embryon va nous permettre, dans une certaine mesure, de confirmer quelques-uns des points que nous

Digitized by Google

venons d'indiquer, en même temps qu'elle nous donnera la notion de la possibilité d'une Symélie incomplète.

L'aspect extérieur de cet embryon, âgé de 7 jours et demi, est assez significatif. Chez lui, comme chez le précédent, l'extrémité caudale fait exactement suite à l'axe longitudinal du corps ; au

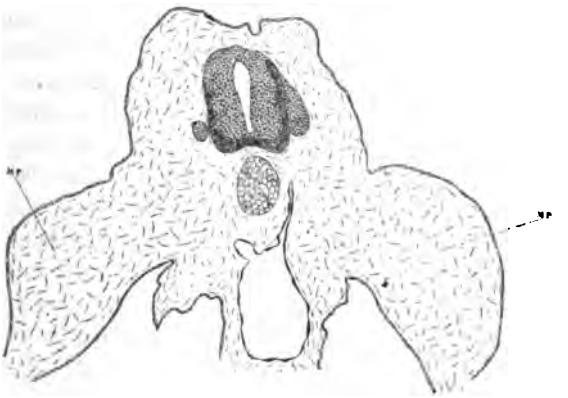


Fig. 8. — Embryon symélien du septième jour. Coupe transversale passant par la racine des membres postérieurs *MP*.

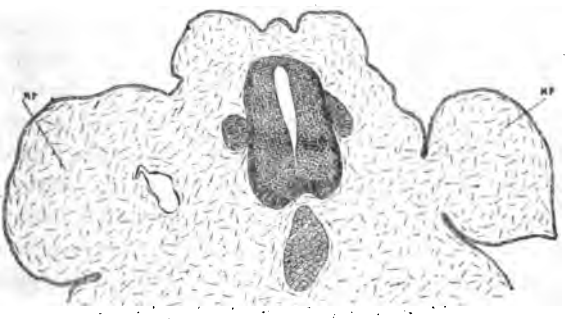


Fig. 9. — Embryon symélien du septième jour. Coupe transversale passant en arrière de la précédente. — *MP*, membres postérieurs.

voisinage de cette extrémité caudale, on aperçoit un appendice dorsal occupant la place des membres postérieurs et qui paraît être double.

Les coupes transversales sont très comparables aux précédentes. Sur les plus antérieures (Fig. 8), les membres postérieurs sont en situation quasi-normale. Peu à peu ces membres remontent (Fig. 9)

Digitized by Google

et passent progressivement au-dessus de la paroi dorsale du corps, (Fig. 10) mais ils n'arrivent pas au contact l'un de l'autre ; la figure 10 indique leur minimum d'écart, et il est à croire que s'ils s'étaient par la suite rapprochés davantage, ils ne se seraient cependant pas soudés. Néanmoins, ils ont subi une rotation marquée autour de leur axe, ils se font face par leurs régions externes ; l'évolution ultérieure aurait sans doute mis en évidence la situation antérieure de la plante des pieds. L'adulte résultant aurait possédé les caractères des membres d'un Symélien, sans la Symélie elle-même.

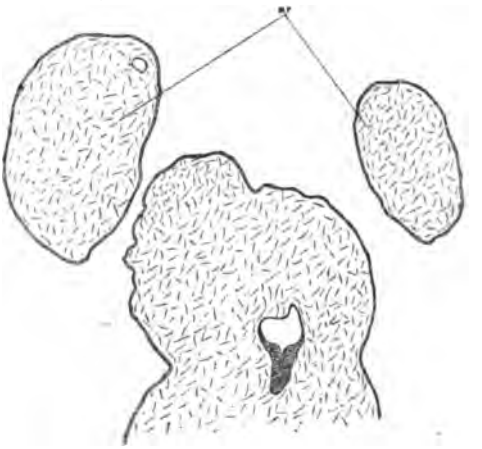


Fig. 10. — Embryon symélien du septième jour. Coupe transversale passant par la partie libre des membres postérieurs *MP*.

Cet embryon présente donc, à ce point de vue, un véritable intérêt. Les recherches bibliographiques que j'ai pu faire ne m'ont point procuré d'indications relatives à une telle monstruosité ; tout au moins je n'ai pas su la démêler dans les descriptions, souvent si imparfaites, de monstres constitués. Mais si la Symélie incomplète ne paraît pas avoir été signalée comme monstruosité isolée, on la rencontre cependant d'une façon constante chez les Ischiopages. Ces monstres doubles ont un double bassin largement ouvert, les quatre membres sont redressés et très voisins les uns des autres. Parfois deux de ces membres forment une masse commune, les deux autres étant libres ; parfois, au contraire, les quatre membres sont libres. De toutes façons les membres libres sont redressés et rapprochés, ils sont en Symélie incomplète, ainsi que j'ai pu m'en assurer *de visu* en examinant un squelette d'Ischiopage conservé au laboratoire d'Anthropologie de l'École des Hautes-Études (1). Cette observation anatomique, jointe à la compa-

(1) Cet Ischiopage a éte présenté par Paul Broca à la Société d'Anthropologie de Paris. Une note à son sujet est insérée dans le Bulletin de la Société (Monstre ischiopage ayant vécu cinq mois et demi) (*Bulletin de la Societé d'Anthropologie de Paris*, 1875).

Digitized by Google

raison des diverses figures de ce mémoire, met hors de doute la parenté très étroite qui relie notre quatrième embryon aux précédents ; il faut, suivant toute nécessité, le considérer comme un Symélien incomplet.

A ce titre, il est fort important de noter que son amnios est un amnios entièrement normal, enveloppant l'embryon de toutes parts, ou du moins fort près de l'envelopper, les culs-de-sac inférieurs se trouvant très voisins l'un de l'autre. De plus, cet amnios, loin d'être rétréci, est, au contraire, lâche et flottant ; j'ai dû le déchirer partiellement pour pouvoir examiner l'embryon à la loupe. Constatons enfin, que ni les membres, ni le corps embryonnaire ne portent la trace d'une action mécanique quelconque.

Ces divers points corroborent les constatations que nous avons précédemment faites ; elles les complètent même en partie, puisqu'elles nous permettent d'affirmer que les dispositions amniotiques observées sur l'embryon précédent, ne sont évidemment pas les dispositions constantes de la Symélie.

Pour ce qui est de l'étude des organes internes, ce dernier embryon ne nous a révélé aucune anomalie saillante ; les formations génito-urinaires se présentaient avec leur aspect habituel ; le tube digestif ne semblait nullement différer de son état ordinaire.

3. — Différenciation ultérieure des parties

Nous rechercherons tout à l'heure de quelle nature peut être le processus qui aboutit à la Symélie et quelle peut être son origine. Considérons simplement, pour l'instant, les effets de ce processus, c'est-à-dire *la constitution d'une ébauche de membre unique*, et tâchons de nous rendre compte dans quelle mesure le mode de formation de cette ébauche explique la monstruosité, quelle doit être la différenciation ultérieure des tissus, étant données les dispositions observées chez le nouveau-né.

Pour cette recherche, les documents histogénétiques précis nous font absolument défaut ; chez l'embryon le plus âgé que nous ayons eu à notre disposition, nous avons seulement constaté la phase pré-cartilagineuse du squelette ; les masses musculaires n'étaient point encore apparentes. Nonobstant, les hypothèses que nous pourrons faire à cet égard ne seront pas absolument dénuées de fondement ; la comparaison des phases embryonnaires aux dispositions adultes, l'utilisation des connaissances générales déjà

Digitized by Google

acquises dans l'ordre de l'embryologie anormale nous permettront d'avancer sur un terrain relativement solide.

Tout d'abord, il convient d'insister sur ce fait que le processus a pour résultat immédiat la constitution d'une ébauche dont les éléments sont à l'état indifférent. Ce fait de la non-différenciation préalable a une grande importance. Camille Dareste, dont les vues allaient si souvent au-delà de l'observation simple et qui prévoyait ce qu'il ne pouvait voir, a mis en relief cette indifférence histologique des ébauches des membres, la considérant comme la condition indispensable de la soudure et de la fusion des deux bourgeons. Les présentes observations rendent inutile toute discussion sur ce point. Il y a plus encore, l'importance de la non-différenciation des tissus dépasse le fait même de la soudure. En effet, les bourgeons fusionnés n'étant pas encore différenciés, les diverses parties qui s'individualiseront plus tard dans la masse commune n'ont pas encore, au moment de la fusion, une situation nettement déterminée. Par suite, l'histogénèse ne s'effectuera pas nécessairement, comme elle se serait faite si les membres étaient restés libres; cette histogénèse pourra s'adapter aux conditions nouvelles déterminées par la constitution d'un bourgeon massif et elle s'y adaptera de la façon la plus complète. Un certain nombre des dispositions squelettiques ou musculaires trouvent leur explication dans cette simple considération : les organes naissent une fois les ébauches soudées, suivant l'expression si juste de C. Dareste ; ils naissent sans suivre nécessairement la série des phases de l'ontogénèse normale.

Cela posé, le processus tel que nous l'avons observé, ne diffère pas, quant à son résultat, du processus décrit par Dareste : les deux ébauches des membres exécutent une rotation de bas en haut autour d'un axe qui peut être représenté par la colonne vertébrale. Le plan de rotation n'est pas un plan exactement perpendiculaire à l'axe longitudinal du corps, ce plan est très sensiblement incliné sur l'axe, suivant un angle d'environ 45°. Il suit de là, que l'accolement des membres ne s'effectue pas exactement par les faces externes, comme l'a avancé Dareste, mais bien plutôt par les faces postéro-externes. L'examen des Syméliens adultes le prouve surabondamment : en effet, si l'accolement s'effectuait franchement par les faces externes, les rotules devraient être tout à fait postérieures; or ces rotules sont *très constamment externes*. De plus, dans un très grand nombre de cas, la réunion des pieds n'est pas absolument

Digitized by Google

intime, les petits orteils sont parfois distincts, tandis que l'astragale et la calcanéum forment toujours une masse commune. Ajoutons qu'il peut se produire et qu'il se produit certainement des modifications secondaires dans la différenciation du squelette des pieds : nous reviendrons sur ce point tout à l'heure.

Si le redressement des bourgeons explique le mode de soudure des membres, il explique également la constitution du bassin. Nous avons vu qu'au dire d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, ce bassin était toujours fort petit; mais il semble ressortir du texte du Traité de Tératologie, que le bassin est toujours fermé. Et c'est bien ainsi qu'il devrait en être si le processus portait *uniquement*, comme le croyait Dareste, sur les palettes qui représentent les premiers rudiments des membres. En réalité, le processus porte sur le membre tout entier, aussi bien sur la partie libre que sur la ceinture pelvienne. Sans doute, il existe des variations individuelles ; il peut y avoir des cas où le redressement intéressant seulement la partie libre des membres, le bassin se forme d'une façon plus ou moins normale. Mais le processus semble devoir porter le plus souvent sur le bassin lui-même qui se redresse et, s'étant redressé, s'ossifie sous la forme d'une lame à peu près plane. Nous en trouvons des exemples absolument précis chez les Syméliens décrits par Cruveilhier et par Juillard. Cette disposition cadre parfaitement avec nos constatations embryologiques. Néanmoins la disposition inverse, c'est-à-dire l'existence d'un bassin fermé, peut, à la rigueur, s'expliquer, elle aussi.

Toutefois, il importe d'insister sur ce point que le redressement du bassin n'est pas nécessairement suivi de la soudure des membres. La preuve nous en est fournie par l'observation de l'embryon du septième jour dont la description précède ; elle nous est également fournie par la connaissance de monstres chez lesquels un bassin largement ouvert donne attache à des membres absolument libres. C'est ce qui arrive, en particulier, nous l'avons vu, chez les monstres Ischiopages.

En réalité, la soudure dépend, non pas tant du redressement même des ébauches, que du degré de convergence de ces ébauches redressées et surtout, peut-être, de l'existence de bourgeons surnuméraires. La fusion des membres, en effet, ne marche pas de la racine vers l'extrémité libre, mais au contraire de l'extrémité libre vers la racine. C'est ce que nous observons chez l'un de nos embryons, où nous voyons la fusion devenir de plus en plus com-

Digitized by Google

plète, tendant à intéresser le membre dans toute sa longueur. Il faut donc, suivant toute nécessité, que le membre soit non seulement redressé, mais encore que sa partie libre soit suffisamment déviée vers la ligne médiane pour qu'il rencontre son congénère dès les premières phases de l'évolution. Or, il est possible que cette déviation des palettes puisse se produire indépendamment d'un redressement trop accusé de la ceinture pelvienne.

La progression de la soudure de l'extrémité libre vers la racine, nous conduit à penser que la Symélie une fois constituée, l'ébauche du membre double est complètement massive d'un bout à l'autre, et que si certaines parties doivent rester distinctes, ce sont les parties basales et non point les parties distales. Ces constatations semblent en désaccord avec l'observation de Maïer, rapportée par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, d'après laquelle à une cuisse double faisaient suite deux jambes indépendantes. Une telle observation tendrait bien plutôt à indiquer que l'accolement des membres marche de la ceinture vers les pieds, que cet accolement, dépendant de l'état de redressement du bassin, peut, dans certaines circonstances, s'effectuer d'une façon incomplète.

La contradiction nous paraît purement apparente. Il est possible, évidemment, que le premier point de soudure s'établisse, non pas à l'extrémité même des palettes, mais à leur partie médiane, et que la soudure se propage ensuite vers la ceinture, laissant libre les jambes à partir des genoux. Ce n'est point là, sans doute, le processus que nous avons observé, mais comme on ne saurait établir une loi générale d'après un cas unique, on doit admettre la possibilité d'une variante. Néanmoins, il ne semble pas indispensable que la soudure soit primitivement incomplète, pour que le Symélien adulte ait les pieds ou même les jambes indépendantes. Il est parfaitement admissible que la séparation des jambes soit un phénomène secondaire, contemporain de la différenciation du squelette et de la musculature ou même antérieure à elle.

Examinons l'une et l'autre de ces deux manières de voir.

En premier lieu, il ne faut point oublier qu'à l'état normal l'extrémité des membres est une palette massive dans laquelle rien ne permet de soupçonner les orteils libres du pied définitif. Le phénomène n'est pas différent chez les Syméliens; les orteils deviennent libres secondairement et ils le deviennent, dans un certain nombre de cas, de façon à déterminer la formation de dix orteils complètement distincts ; c'est dire qu'il s'établit entre les deux petits

Digitized by Google

orteils une régression des tissus. On peut admettre, sans faire une hypothèse absurde, que ce processus de régression, d'où résultera l'indépendance des deux petits orteils placés côte à côte, se prolonge plus ou moins loin et que, suivant le cas, il s'en suive la production de deux pieds ou même de deux jambes parfaitement libres.

Un tel processus n'est évidemment pas l'effet du hasard ; peut-être répond-il à certaines dispositions relatives des bourgeons primitivement accolés. On peut croire, en particulier, que la régression du tissu interposé entre les deux pieds ou les deux jambes dépend du degré d'accolement et de la façon dont s'est effectué cet accolement. Si la torsion des ébauches est peu marquée, par exemple, ces ébauches viendront s'affronter franchement par leur face postérieure ; les deux pieds feront entre eux un angle assez largement ouvert, le tissu interposé entre les deux petits orteils tombera très naturellement en régression, et la régression se prolongera aisément très haut. Il peut se faire, également, que l'accolement soit très superficiel entre les deux bourgeons et que l'enveloppement cutané s'insinue sans beaucoup de difficultés entre les deux jambes.

En second lieu, il faut peut-être rapprocher l'évolution de l'ébauche unique des membres du Symélien, de l'évolution de l'ébauche unique de l'œil des Cyclocéphaliens. Sans doute, le mode de formation lui-même de ces deux sortes d'ébauches n'est pas absolument comparable ; le membre unique du Symélien provient de la soudure de deux bourgeons primitivement distincts, tandis que le pédicule optique unique du Cyclocéphalien provient d'une formation primitivement massive. Néanmoins, il est difficile de ne pas être frappé de ce fait que l'ébauche oculaire massive se divise secondairement par le seul fait de la croissance pour donner naissance à deux yeux distincts (1), et l'on doit se demander si l'ébauche d'un membre double unique ne se bifurque pas, dans certains cas, en s'allongeant, de façon à reprendre l'état de deux membres complètement ou partiellement distincts.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, considérons l'ébauche double constituée, et cherchons à nous rendre compte de l'origine des variations considérables que l'on observe dans l'ossification et la genèse des muscles des membres doubles. Nous voyons l'ossification donner naissance à deux fémurs tout à fait indépendants ou

(1) Etienne Rabaud. — Recherches embryologiques sur les Cyclocéphaliens. — *Journal de l'Anatomie et de la Physiologie* 1901-1902.

Digitized by Google

soudés sur une certaine étendue ; nous voyons des péronés distincts ou confondus en une seule masse. Ce sont certainement là des phénomènes primitifs qui s'accomplissent dans le sein du tissu mésodermique commun et découlent de la constitution d'une ébauche unique. Dans cette ébauche unique, en effet, tout ne se passe pas exactement comme s'il s'agissait réellement de deux parties distinctes. Sans doute, les os se différencient en conservant à peu près la situation qu'ils auraient eu dans le membre normal, mais, suivant les conditions déterminantes, les moules osseux se différencient tous séparément ou se confondent partiellement. De leur côté, les muscles se forment d'une façon qui paraît adéquate à la Symélie, sans égard pour leur état normal : ils constituent une masse postérieure et l'on ne voit nullement de corps charnu venir s'interposer entre les os, comme cela devrait avoir lieu si les dispositions habituelles étaient absolument respectées.

Ces variations diverses dans les différenciations musculaires ou osseuses montrent que toutes les possibilités peuvent se réaliser. Cela tient à ce que l'accolement et la fusion de deux bourgeons indifférents n'est pas un processus purement superficiel. De l'union des deux ébauches primitives résulte vraiment une ébauche nouvelle, dans laquelle les phénomènes subséquents ne sont pas nécessairement liés par les actions héréditaires. Ce ne sont pas nécessairement les éléments qui se seraient différenciés dans un sens, en dehors de la Symélie, qui se différencient dans ce sens, une fois la Symélie constituée. Le fait de l'accolement des deux parties entraîne avec lui des conditions nouvelles, et ces conditions nouvelles ont leur répercussion sur l'ensemble de l'ébauche tératologique.

On ne doit donc pas chercher à expliquer toutes les éventualités par le moyen des processus normaux, mais, au contraire, tenir le plus grand compte des possibilités qui peuvent se faire jour. On ne doit pas voir dans la disposition des muscles ou des os le résultat d'une action, d'un déplacement secondaires, mais bien celui d'une différenciation primitive *in situ*. Il ne faut surtout pas s'ingénier, comme l'a fait Juillard, à expliquer la torsion des fémurs par la traction de la masse musculaire postérieure. En effet, les os sont nettement différenciés bien avant que les fibres soient en état de se contracter avec une force suffisante pour imprimer un mouvement quelconque aux fémurs. De plus, ce mouvement de torsion n'aurait pu se produire sans déterminer des désordres assez graves, tout au moins des plissements et des froissements

Digitized by Google

marqués dans l'intimité et sur la peau même du membre unique.

Nous venons d'envisager les processus ultérieurs de constitution du membre postérieur, en supposant que ce membre double était toujours complet et renfermait, sous une forme ou sous une autre, toutes les parties des deux membres. Or, nous savons qu'il n'en est pas nécessairement ainsi : les Uromèles et les Sirénomèles présentent des dispositions spéciales, qu'il convient d'étudier attentivement.

La question qui se pose à leur endroit est celle-ci : Ces types de Syméliens procèdent-ils de processus particuliers touchant de près au processus général dans son essence, avec quelques modifications accessoires ; ou bien, au contraire, procèdent-ils exactement du même processus initial, modifié secondairement ?

Il ne semble pas faire doute qu'il ne faille se ranger à cette deuxième manière de voir. Le processus initial est très certainement le même dans tous les cas, qu'il s'agisse de Symèle, d'Uromèle ou de Sirénomèle. Les uns comme les autres sont essentiellement caractérisés par la soudure des deux membres postérieurs, soudure comparable d'un genre à l'autre, ainsi que cela ressort de l'examen des dispositions anatomiques. Or, si l'on considère la série des phases qui aboutit à l'accolement et à la fusion des palettes embryonnaires, on se rendra nécessairement compte que la disposition, le nombre, la forme des diverses parties du membre double adulte ne dépendent pas de ces phases elles-mêmes : désorientation et redressement des bourgeons, leur mise en contact et leur fusion. Que cette dernière s'effectue par les faces postérieures ou par les bords postéro-externes, le résultat essentiel est toujours exactement le même : constitution d'une ébauche unique. Ce sont les différenciations ultérieures des diverses parties squelettiques, musculaires et autres, dont cette ébauche sera le siège, qui détermineront soit un membre double complet, soit un membre incomplet suivant le cas. Rien n'autorise à rattacher ces variations secondaires à une variation dans le redressement initial ou la soudure.

Si donc le résultat définitif est caractérisé par l'absence d'un nombre variable de parties, que cette absence porte uniquement sur un membre ou sur les deux à la fois, nous devons admettre, en toute logique, que ce résultat ne dépend nullement du processus *primitif* d'où dérive le Symélie, mais de l'intervention subséquente de processus *consécutifs*. Ces processus consécutifs seront des arrêts de croissance ou des arrêts de développement pouvant

Digitized by Google

entraîner la disparition ou empêcher la différenciation de tout un membre (le Symélien sera véritablement *monopode*) ; pouvant même réduire le membre restant, ainsi que cela se rencontre chez certains Uromèles dont les pieds ne possèdent qu'un ou deux orteils ; pouvant encore porter sur l'ensemble des deux jambes, de telle sorte que le monstre devienne un Sirénomèle.

Nous avons observé dans la genèse des Cyclocéphaliens des phénomènes assez comparables : Les *Diplophtalmes réduits* proviennent, en effet, de l'arrêt de croissance de l'un des deux yeux, et nous avons relevé des cas où les deux yeux à la fois cessaient de se développer à une phase assez précoce.

L'intervention de ces processus consécutifs ne saurait être mise en doute ; leur rôle est de modifier secondairement la monstruosité, de lui imprimer une allure un peu particulière. Quant au processus initial, celui sans lequel la monstruosité ne serait pas, est toujours le même dans tous les cas.

III. — NATURE ET ORIGINE DU PROCESSUS SYMÉLIEN

Nous devons maintenant nous demander quelle est la nature de ce processus primitif qui détermine la Symélie et quelle est l'origine de ce processus.

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, partant des conceptions de Serres sur la constitution primitive des ébauches normales et les adaptant à la théorie de l'affinité du soi pour soi de son père, voyait dans la Symélie un bel exemple d'*excès de développement*. Il prétendait que tous les organes de l'économie dérivent d'ébauches paires et symétriques entraînées par une irrésistible affinité l'une pour l'autre à s'accoler et à se confondre. S'il existe encore des organes adultes pairs non fusionnés en un seul, c'est qu'un obstacle quelconque s'est interposé entre les bourgeons embryonnaires pour les maintenir à distance. L'évolution progressive des êtres consisterait dans la disparition de l'obstacle et dans l'unicité secondaire de tous les organes.

On ne peut plus s'arrêter maintenant à ces vues singulières qui reposaient sur des observations inexactes et des équivoques sans nombre (1). D'ailleurs, si, par le moyen de l'affinité du soi pour

(1) Pour plus amples détails, voir mon mémoire : Fragments de Tératologie générale : L'union des parties similaires. *Bulletin scientifique de la France et de la Belgique*, 1903.

Digitized by Google

soi, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire croyait expliquer l'existence d'un membre double, il ne pouvait rendre nul compte, et l'avouait hautement, de la raison pour laquelle ce membre double avait le talon en avant et les orteils en arrière.

C'est à Camille Dareste, nous l'avons précédemment indiqué, que revient l'honneur d'avoir montré le processus de redressement des palettes embryonnaires et, par là, d'avoir levé l'énigme relative à cette monstruosité. Mais si Dareste a clairement compris le processus dans son ensemble, il n'a pas vu et il ne pouvait voir toute l'étendue du processus. Attribuant le redressement des palettes à une compression amniotique, il plaçait par là même à une phase beaucoup trop tardive les premiers débuts de la Symélie, les ébauches des membres ne pouvant être déviées qu'une fois nées et déjà relativement proéminentes, c'est-à-dire vers la fin du quatrième jour de l'incubation normale chez le poulet (1).

Or, il résulte des descriptions précédentes que l'amnios n'intervient pas dans la genèse de la Symélie. Nous avons vu cette membrane lâche et flottante chez deux embryons, non encore formée chez un troisième, ou n'enveloppant que très incomplètement le quatrième individu. On ne saurait donc parler de compression. D'ailleurs, le seul examen des Symériens adultes conduirait à mettre en doute la réalité d'une telle action.

Nous remarquons, en premier lieu, que si le redressement et le renversement intéressent toujours la partie libre des membres, parfois aussi, le plus souvent peut-être, ils intéressent également le bassin lui-même. Cela étant, supposons que les palettes soient entravées dans leur expansion par un amnios trop étroit : ces palettes seront pliées d'une façon plus ou moins brutale, elles seront pliées à une distance variable de leur base : dans tous les cas, la plicature portera nécessairement en un point quelconque de la partie libre de la cuisse et non pas au point de jonction du fémur et du bassin. A ce moment de l'évolution embryonnaire, en effet, le squelette n'étant différencié à aucun degré, la palette est une masse peu résistante ; si une force donnée prend son point d'application sur cette palette à une certaine distance de la base, cette force déterminera une déviation en un lieu situé entre la base et le point d'application lui-même, elle n'entraînera pas le moins du monde le redressement de l'ensemble de l'ébauche : le fémur

(1) « Il est évident que la fusion des membres, qui caractérise la symélie, est postérieure à l'apparition de ces membres ». (C. Dareste, *op. cit.*, p. 234).

Digitized by Google

sera coudé en un point quelconque de sa longueur ; or, il n'est pas de relations anatomiques qui le montrent tel.

En second lieu, diverses observations permettent de penser qu'une action compressive n'est guère capable de donner naissance à une déformation parfaitement symétrique. J'ai, pour ma part, fréquemment observé que les ébauches comprimées s'accommodent comme elles peuvent dans une enveloppe inextensible, elles se disposent d'une façon paradoxale, incohérente, les ébauches paires — les deux yeux par exemple — n'ont aucune tendance à se diriger l'une vers l'autre pour s'unir. Ces ébauches sont déjetées dans un sens ou dans un autre, elles viennent occuper les situations les plus inattendues, au gré de l'accommodation mécanique ; ce ne serait que par une rencontre heureuse, par la mise en acte d'une possibilité entre mille, que ces ébauches parviendraient à se conjoindre (1).

Ainsi donc, la compression amniotique peut fort bien intéresser les deux membres postérieurs simultanément. Si le phénomène se produit, il ne déterminera pas nécessairement la Symélie ; bien au contraire, ce sera un pur hasard si la Symélie est déterminée. Au surplus, même dans ce dernier cas, il ne s'agira point de Symélie vraie, mais d'une déformation secondaire portant la trace de son origine dans la forme pliée des fémurs.

Enfin, il n'est peut-être pas inutile de faire observer que la manière de voir de Dareste partait bien plus d'une vue préconçue, que d'une interprétation serrant les faits de très près. En se rapportant aux figures de son livre, on constate immédiatement que l'amnios des Syméliens représentés n'est nullement étroit ; il n'enserre pas le corps, il ne se moule pas sur lui, toutes choses qui devraient être si l'enveloppe embryonnaire intervenait véritablement en qualité d'agent de compression (2).

Mais si l'amnios n'intervient pas de cette manière, on pourrait croire cependant qu'il détermine la Symélie par une sorte de trac-

(1) Étienne Rabaud : Recherches embryologiques sur les Cyclocéphaliens.

(2) Il est bon de signaler que l'idée d'une compression intervenant dans la genèse de la Symélie est antérieure à Dareste. Cruveilhier dès 1828 (*Archives générales de médecine*, t. VII) admettait une double compression : l'une imprimant aux membres un mouvement de rotation autour de leur axe et ayant pour effet de ramener en avant la face postérieure ; l'autre entraînant les membres l'un contre l'autre et déterminant leur fusion. Cruveilhier ne s'expliquait nullement sur la nature de l'agent mécanique : sa théorie était purement hypothétique. Dareste conserve tout le mérite d'avoir *vu* le renversement des membres et d'avoir compris toute la portée de cette observation. Son erreur sur la cause du renversement est, en somme, secondaire.

Digitized by Google

tion passive bilatérale. L'hypothèse n'a pas été appliquée à la monstruosité qui nous occupe ; elle est née de l'observation d'un type tératologique très curieux, la Chélonisomie, caractérisée par le redressement des côtes et la fusion des hémisternums sur la face dorsale de l'individu. Mais, comme il nous paraît exister des rapports génétiques assez étroits entre la Symélie et la Chélonisomie, il importe d'examiner si l'amnios peut intervenir dans le sens que nous venons d'indiquer. C'est M. Louis Blanc, de Lyon, qui a imaginé cet ingénieux processus (1). Il suppose que l'amnios, cessant de s'accroître de haut en bas pour venir envelopper l'embryon, reste attaché par ses bords aux côtés de l'embryon, tandis que la croissance de l'embryon continue et se poursuit d'une façon normale. Dans ces conditions, les parois thoraciques retenues par la membrane d'enveloppe ne peuvent se retourner de haut en bas pour envelopper les viscères ; bien plus, les côtes ne cessant pas de croître, tandis que l'amnios conserve ses dimensions primitives, les côtes sont redressées : la cage thoracique se ferme alors en sens inverse, laissant à nu tous les viscères depuis le cœur jusqu'aux organes génitaux.

Le processus n'est pas absolument invraisemblable et nous le trouvons réalisé, en apparence, chez l'un de nos Syméliens (fig. 3 à 7) : l'amnios n'enveloppe pas l'embryon et toute la région du bassin est absolument à nu, tout comme chez un Chélonisome. Il reste à savoir si cette disposition de l'amnios provoque le redressement ou si elle est indépendante de ce redressement. Or, l'examen le plus superficiel des figures conduit à se rendre compte que si l'amnios n'a pas enveloppé le corps, il n'exerce point, pour cela, une traction bilatérale ; il est, en effet, extrêmement lâche et permettrait parfaitement aux membres de s'écarter. Cette constatation, mise en regard de celles d'amnios complet ou inexistant, prouve qu'il n'est nul besoin d'une traction bilatérale et symétrique pour déterminer un redressement.

Mais, en outre, il est infiniment probable que même si l'amnios ainsi transformé en bride pouvait retenir et redresser les membres, leur fusion ne s'en suivrait pas nécessairement. En effet, quel que soit le moment de son évolution auquel elle stationne, la membrane amniotique possède une certaine étendue, mesurée par la largeur de l'aire embryonnaire. En admettant que cette étendue ne s'agrandisse

(1) Louis Blanc. — Transformation cutanée de l'amnios chez un monstre Célosomien Chilonisome (*Annales de la Société linnéenne de Lyon*, 1892).

Digitized by Google

point, elle ne diminue pas non plus, car une rétraction secondaire n'est guère admissible. Dans ces conditions, les parties redressées resteraient toujours à une certaine distance l'une de l'autre et rien ne les entraînerait à se fusionner. Ce n'est que très tard qu'elles pourraient parvenir au contact, lorsque leur volume se serait considérablement accru, et il n'est pas démontré, au contraire, qu'à ce moment-là elles puissent se souder. Au surplus, un arrêt de croissance *complet* de l'amnios est assez peu vraisemblable et s'il se produisait, même en supposant la cutinisation de cette membrane telle que l'a observée L. Blanc, il est à croire que la traction opérée sur elle par les parties redressées entraînerait sa rupture ou tout au moins son décollement des lignes d'attache. En somme, même si la disposition amniotique prévue par Blanc se trouvait réalisée, cette disposition ne déterminerait nullement les résultats attendus. Nos figures, reproductions fidèles des préparations, montrent d'ailleurs que l'amnios n'est pas tendu, loin de là.

Tout nous conduit donc à refuser une fois encore toute valeur aux circonstances purement mécaniques comme cause d'un processus tératologique (1). Cette cause est assurément beaucoup plus profonde. Nos observations montrent, non seulement l'indépendance de la Symélie vis-à-vis des actions mécaniques, mais encore l'insuffisance de ces actions pour expliquer les dispositions anatomiques ; elles nous montrent, en outre, que le processus symélien est beaucoup plus précoce que ne le croyait Dareste, qu'il est, en quelque sorte, antérieur à la proéminence extérieure des bourgeons et qu'il se marque déjà chez l'embryon au moment où les palettes commencent à apparaître. Dès l'abord, à la suite d'actions et de réactions adaptatives, dont nous connaîtrons peut-être un jour la nature, les ébauches des membres postérieurs se mettent à végéter dans une direction tout à fait inaccoutumée : la *formation* même de ces palettes est primitivement *désorientée*. C'est là un processus nouveau, indépendant de l'ontogenèse normale. Il ne touche nullement à la nature même des éléments, car les palettes symé-liennes, suivant toutes probabilités, dérivent des parties du mésoderme qui étaient héréditairement destinées à former les membres normaux ; mais la formation de ces palettes est intéressée par la façon dont elles se disposent relativement à l'embryon et, consécutivement, par le sens dans lequel elles prolifèrent.

(1) Nous croyons inutile d'insister sur les hypothèses proposées par divers auteurs : Traction musculaire provoquant la torsion des membres ; arrêt de développement préalable de la vessie, du rectum et du sacrum ; lésion primitive de l'axe cérébro-spinal, etc.

Digitized by Google

En outre, nous sommes en droit de penser que le processus ne se borne pas à une simple désorientation, qu'il est accompagné ou suivi d'une évolution assez spéciale, contribuant à le caractériser de la façon la plus nette. Il semble, en effet, que le fait du redressement est, en lui-même, insuffisant pour entraîner la coalescence et la fusion des membres et que le degré de convergence n'est pas le facteur unique, ni peut-être le facteur essentiel de la fusion. Pour qu'il y ait affrontement et fusion, peut-être est-il nécessaire que le processus soit plus hétérotypique encore. Nous avons insisté sur l'existence de deux bourgeons supplémentaires *Ba* et *Bb* et nous avons montré que la fusion débutait par ces deux bourgeons, qu'elle était déterminée par eux ; nous avons aussi montré que l'intervention de ces bourgeons était tout à fait temporaire, qu'ils se détachent secondairement de la masse du membre double, la fusion une fois opérée. L'intervention de ces bourgeons, si elle est générale, donne au processus symélien aboutissant à la Symélie proprement dite une physionomie caractéristique.

Quoi qu'il en soit, le processus est *primitif*. Il dirige l'ébauche dès son apparition, il détermine son apparition ; il la crée en quelque sorte. Par ses traits généraux, il se rattache à la *formation désorientée* (1), qui est, nous le savons, le processus initial de l'Omphalocéphalie et de l'Ourentérie lorsqu'il frappe le système nerveux.

Dans le cas particulier de la Symélie ce processus est remarquable en ce qu'il est symétrique, qu'il frappe simultanément les deux côtés du corps et conduit l'une vers l'autre deux parties similaires. C'est une Formation désorientée *convergente*. Sur la cause même de cette symétrie, nous n'avons aucun renseignement précis. Nous devons simplement observer que la symétrie normale étant elle-même une adaptation à des incidences données, il n'y a pas lieu d'être surpris que des actions inaccoutumées déterminent, elles aussi, des adaptations bilatérales similaires.

L'adaptation symétrique aboutit à l'*union des parties similaires*. Le phénomène est assez rare pour qu'il ne mérite pas d'être signalé, et la tératogénie classique lui fait jouer un trop grand rôle pour que

(1) A l'époque où je rédigeais mon mémoire sur l'*Union des parties similaires* (mai 1901), je n'avais examiné que l'un de mes quatre embryons et encore l'avais-je examiné assez superficiellement. Cet examen un peu rapide m'avait laissé croire à une *Formation déplacée convergente* et c'est dans ce sens que j'avais résumé mon observation. Je rectifie ici cette erreur qui ne change rien, d'ailleurs, aux conclusions que j'avais tirées et que je reprendrai dans les pages qui suivent.

Digitized by Google

nous ne mettions pas en valeur tout ce qu'il a d'insignifiant en soi.

Dans la pensée de Geoffroy Saint-Hilaire et de Dareste, l'union des parties similaires constituait le *processus lui-même* ; l'affinité du soi pour soi, pour les premiers, l'amnios pour le second étaient la cause de ce processus. J'ai montré dans d'autres mémoires (1) que, le plus souvent, les organes doubles ne résultaient pas d'une fusion, mais d'une simple *formation massive* et que lorsque, par exception, il y avait *union effective*, cette union n'était que la conséquence secondaire d'un autre processus. Tel est le cas de la Symélie. Le phénomène premier est une désorientation plus ou moins accusée des palettes embryonnaires ; cette désorientation est régie par des causes extérieures modifiant les échanges vitaux, elle est la traduction visible d'une adaptation, dans laquelle n'entre en jeu aucune affinité des palettes entre elles, ni aucune force mécanique.

La désorientation une fois bien établie, le développement des ébauches se poursuit, mais il n'existe aucune finalité qui entraîne ces ébauches l'une vers l'autre. La coalescence peut s'effectuer, elle s'effectue peut-être même le plus souvent; et elle est alors, semble-t-il, le fait d'un processus secondaire, d'un bourgeonnement supplémentaire de ces ébauches mêmes, qui n'est pas nécessairement lié au processus initial, la Formation désorientée. Nous en avons l'indication dans l'existence de l'embryon symélien à membres libres auquel ont été empruntées les figures 8, 9 et 10. Il y a là deux phénomènes parfaitement distincts, qui peuvent se dissocier et qui se dissocient : l'union des parties similaires n'est que leur résultat apparent, elle n'est, en aucune façon, l'essence même de l'un ou de l'autre.

Il faut encore, pour que cette union devienne effective, que les ébauches s'affrontent alors qu'elles sont encore constituées par une masse de tissus morphologiquement indifférents. Dareste avait parfaitement compris, et il a clairement exprimé, que la soudure, la fusion ne sont guère plus possibles une fois que les différenciations sont établies ou en voie d'établissement. Ce ne sont point les parties elles-mêmes qui se soudent, mais leurs ébauches ; suivant l'expression si heureuse, et si vraie en l'occurrence, de mon vénéré maître, *les parties naissent soudées*, c'est-à-dire que les tissus adultes se différencient aux dépens d'une masse embryonnaire unique, dans laquelle sont confondus et intimement mélangés les éléments qui appartiennent primitivement à chacune des ébauches.

(1) Et. Rabaud, Union des parties similaires — et Recherches embryol. sur les Cyclocéphaliens.

Digitized by Google

Lorsque l'union est devenue un fait accompli, tout se passe comme si l'on était en présence d'un organe simple quelconque. Les différenciations à venir, nous l'avons indiqué, n'apparaissent pas nécessairement comme elles auraient apparu si les ébauches constitutives étaient restées indépendantes.

De plus, l'ébauche unique est susceptible d'être le siège, au même titre qu'un bourgeon normal, de processus consécutifs excédents ou déficients. Ceux-ci ont un caractère tout à fait contingent, ils sont surajoutés à l'évolution tératologique, ils n'en font point partie intégrante ; ils déterminent des dispositions diverses, comme celles pour lesquelles Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a établi les genres spéciaux des *Uromèles* et des *Sirénomèles*.

Mais si ces processus consécutifs sont complètement indépendants du processus primitif, qui est ici le processus initial ; s'il n'existe entre eux aucun rapport de cause à effet, il est d'autres dispositions embryonnaires, dont la répercussion sur l'adulte se retrouve à l'autopsie, qui paraissent être au contraire la conséquence immédiate, et probablement mécanique, du processus initial. Je veux parler des dispositions relatives aux organes génitaux et à la partie terminale du tube digestif. A leur sujet, les examens embryologiques que nous avons faits ne nous ont fourni aucune indication suffisante nous permettant d'émettre la moindre hypothèse. Nous avons vu que ces dispositions ne sont pas absolument constantes dans leur allure générale, ni dans leur existence même. Il est à peu près certain que ces variations sont en relations étroites avec les variations du processus initial, avec son étendue, soit qu'il porte sur l'ensemble du membre, la ceinture pelvienne y compris, soit seulement sur la partie libre de ce membre.

Quoi qu'il en soit, il reste à faire dans ce sens toute une série d'observations, c'est-à-dire qu'il faut attendre que les recherches futures nous aient appris à connaître dans ses détails la marche et les variations du processus. Pour l'instant, nous devons nous en tenir à dire que ce processus initial est un processus primitif de Formation désorientée convergente, auquel s'adjoignent un ou plusieurs processus, les uns secondaires, mais faisant partie intégrante de la monstruosité, les autres purement consécutifs, qui viennent remanier d'une façon accessoire le type tératologique proprement dit.

Digitized by Google

IV. — CLASSIFICATION ET AFFINITÉS NATURELLES DES SYMÉLIENS. CONCLUSIONS GÉNÉRALES

1. Classification.

De tout ce qui précède, ressortent logiquement la classification naturelle des Syméliens eux-mêmes et la place qu'ils doivent occuper par rapport aux autres monstruosités.

Se fondant sur l'aspect extérieur et sur les états plus ou moins complets du membre double, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire distinguait les Symèles, Uromèles et Sirénomèles. Ces distinctions ne sont pas évidemment inexactes, mais il apparaît clairement qu'elles reposent simplement sur des phénomènes tout à fait accessoires. En effet, avant de considérer le résultat des processus consécutifs qui transforment le Symélien proprement dit en telle ou telle variété, il importe de rechercher ce que produisent des processus d'un ordre supérieur par le moment de leur intervention et par les modifications qu'ils entraînent avec eux.

Le groupe des Syméliens constitue très certainement un groupe naturel caractérisé par la forme du processus initial, sur lequel nous avons suffisamment insisté.

Ce processus peut aboutir à la coalescence — que le bourgeonnement supplémentaire soit ou non nécessaire — ou simplement à la production de membres redressés et déviés, mais restant indépendants l'un de l'autre. Du fait seul des variations du processus initial, nous sommes donc conduits à distinguer deux groupes fondamentaux : celui des Syméliens à membres libres ou Syméliens *éleuthéromèles* (1) celui des Syméliens à membres unis ou Syméliens *symèles* (2).

Le premier groupe n'est pas connu à l'état adulte en tant que monstruosité isolée, mais l'observation d'un tel monstre à l'état embryonnaire, ainsi que la connaissance des dispositions du bassin et des membres des Ischiopages suffisent à justifier sa création.

Considérons maintenant le second groupe, celui des Symèles. Nous avons indiqué qu'une fois effectuée dans l'ébauche unique la différenciation des parties squelettiques et autres, deux éven-

(1) ἐλεύθερος, libre.

(2) Il y a *symélie* et non point *diplomélie*, puisque le membre double résulte d'une fusion secondaire.

Digitized by Google

tualités pouvaient se produire : ou bien le membre postérieur restant massif, la cuisse et la jambe renferment en double les organes des deux cuisses et des deux jambes ; ou bien, au contraire, il s'établit soit une division, soit une bifurcation qui libère complètement les jambes. La fusion s'effectuant de l'extrémité vers la base, il y a de multiples chances pour que cette indépendance des jambes soit secondaire et non point primitive, résultant d'une soudure incomplète. Les Symèles comprennent donc deux subdivisions : les individus à deux jambes : les *Diskèles* (1); les individus à jambe double : les *Diploskèles*.

Ayant ainsi envisagé la constitution du bourgeon unique et l'évolution subséquente de ce bourgeon, nous arrivons à considérer le cas où cette évolution n'est entravée par aucun processus consécutif et le cas où ces processus interviennent; nous savons que ceux-ci suppriment tout ou partie de l'une des moitiés du membre double ou ce membre lui-même d'une façon plus ou moins complète. Dans la première éventualité, les membres renferment toutes leurs parties constituantes à l'état double ou dissocié, la Symélie est complète, nous dirons *Diploskèles complets*. Pour ce qui est de la seconde éventualité, considérant le membre double comme un organe simple, nous constatons que les résultats des processus consécutifs sont très comparables à ceux qui s'établissent aux dépens des membres normaux ; nous sommes ainsi conduits à distinguer les *Diploskèles réduits*. La réduction est à deux degrés : elle peut porter simplement sur une partie du membre; les Diploskèles réduits seront, en outre, *hémiméliques*, parfois même seulement *ectrodactyles*, ils correspondent aux Uromèles d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire. En d'autres circonstances, les processus consécutifs déficients suppriment presque complètement l'ensemble du membre double ; il se produit ainsi une disposition comparable à l'Ectromélie qui intéresse le membre normal ; les individus remaniés de la sorte seront réunis en une catégorie spéciale, celle des *Diploskèles* réduits *ectroméliques*, correspondant aux anciens Sirénomèles.

Ajoutons que des catégorisations parallèles pourront être nécessitées pour les autres groupes, Eleuthéromèles ou Diskèles.

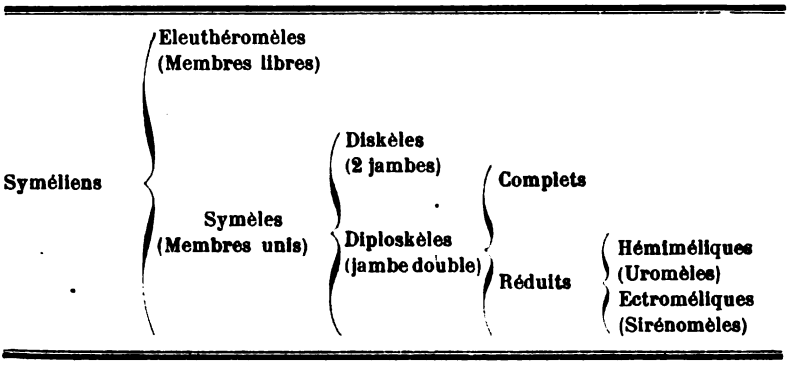
Quant aux termes d'uromèle et de sirénomèle, il me paraît tout-à-fait inutile de les conserver. Ces termes n'impliquent en somme qu'une comparaison grossière du membre considéré avec un appendice caudal ou un être fabuleux, ils n'expriment nullement le

(1) σκέλος, jambes.

Digitized by Google

fait anatomique qu'ils servent à désigner. La qualification d'ectromélique ou d'hémimélique est en soi beaucoup plus juste, et aussi beaucoup plus claire, elle répond à une désignation connue.

Le tableau suivant résume ce qui précède :



2. — Affinités naturelles des symméliens.

Isidore Geoffroy Saint-Hilaire avait rapproché les Symméliens des Ectroméliens, trouvant entre ces deux formes tératologiques ce trait commun que les premiers présentaient parfois les caractères des seconds. Dareste, bien qu'ayant partiellement reconnu la genèse de la monstruosité, avait adopté cette manière de voir. Un seul point restait en litige, celui de savoir si la Symélie devait se placer avant ou après l'Ectromélie. « Si l'on prend la série dans l'ordre synthétique, écrit-il, c'est-à-dire en suivant l'ordre même du développement, on doit placer les monstres symméliens après les ectroméliens. Si, comme l'a fait Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, on procède par voie analytique, c'est-à-dire en remontant peu à peu jusqu'au point de départ des formations animales, on doit placer les symméliens après les ectroméliens » (1).

Nous avons suffisamment établi la subordination des processus hémiméliques et ectroméliques au processus même de la Symélie, pour qu'il soit nécessaire d'insister longuement sur l'erreur fondamentale dans laquelle sont tombés les maîtres de la Tératologie. Les actions consécutives d'arrêt sont, à ce point de vue, tout à fait négligeables et, à voir les choses sous leur vrai jour, Ectroméliens et Symméliens n'ont entre eux aucune relation génétique. Les pre-

(1) C. Dareste. — Op. cit., p. 234.

Digitized by Google

miers dérivent des processus primitifs normaux; leurs membres suivent la filière des phases habituelles, jusqu'au moment où ils deviennent le siège d'un arrêt de croissance, de différenciation ou de développement. Les seconds sont sous la dépendance d'un processus primitif anormal, complètement différent dans son essence des processus normaux. Dès le début il y a donc entre les uns et les autres une ligne de démarcation parfaitement tranchée; on ne saurait les comparer en aucune façon, sinon pour établir leurs profondes dissemblances. Que le processus anormal devienne, au même titre que le processus normal, le siège d'une action d'arrêt, la chose est incontestable, mais ce n'est point là une raison suffisante qui permette de rapprocher étroitement deux formations si complètement étrangères l'une à l'autre. Le parallélisme qui les relie est un parallélisme tout à fait superficiel, trouvant sa raison dans ce fait que tous les processus génétiques peuvent, d'une façon quelconque, se compliquer d'un processus consécutif.

La recherche des affinités des formes organiques ne peut être limitée aux apparences morphologiques qui induisent si souvent en erreur; il est nécessaire de recourir, aussi bien en tératologie qu'en zoologie normale, à l'étude et à la comparaison des processus généraux. Dans ces conditions, les Syméliens, procédant d'une Formation désorientée, doivent être rapprochés de tous les types tératologiques qui, à un titre quelconque, relèvent de la Formation désorientée intervenant comme processus initial, quel que soit son siège. Chez les Syméliens, c'est le tissu conjonctif sur lequel porte la genèse anormale; nous connaissons les Omphalocéphales et les Ourentériens chez qui c'est le tissu nerveux, les Cordentériens chez qui c'est le tissu de la corde dorsale. Aussi éloignés que soient les uns des autres ces divers types monstrueux, il existe entre eux des rapports embryologiques bien plus étroits, établis par l'allure générale du processus initial, qu'entre les Ectroméliens et les Syméliens qui dérivent de processus initiaux radicalement opposés. Omphalocéphales, Ourentériens, Cordentériens, Syméliens constituent un vaste ensemble tératologique, un embranchement au sens systématique du mot, dont le lien réside dans un caractère génétique très général : la désorientation.

Il semble probable que l'on doive faire entrer dans cet embranchement un autre type tératologique chez lequel la Formation désorientée intéresse le tissu conjonctif des parois thoraciques. Il s'agit de la Chélonisomie. J'ai indiqué plus haut le caractère essentiel de cette très rare forme tératologique. Elle est actuellement rangée

Digitized by Google

dans le groupe des Célosomiens, sous le prétexte que la cavité du corps est largement ouverte. C'est là une apparence extérieure qui peut provenir de processus très divers et nous ne pouvons nous arrêter à de tels caractères de morphologie pure.

Pour expliquer l'évolution embryonnaire des Chélonisomes, on a invoqué hypothétiquement une traction bilatérale passive de l'amnios. J'ai donné les raisons qui ne permettaient point d'accepter cette hypothèse; j'ai montré, en particulier, que même si l'amnios pouvait jouer l'office de bride, cette bride ne subirait aucune rétraction secondaire, qu'elle resterait toujours suffisamment étendue pour supprimer toute possibilité d'une mise en contact par action mécanique. Cette action est même plus difficile à comprendre pour les Chélonisomes que pour les Syméliens. Chez ceux-ci, en effet, le membre subit un accroissement de volume très notable qui ne se retrouve pas à un degré aussi accusé, loin de là, pour les parois thoraciques. Or, chez les Chélonisomes, non seulement il y a redressement et renversement en arrière des parois costales, mais il y a aussi formation d'un sternum complètement ou partiellement unique. Si, par le fait d'un simple accroissement de volume, on peut admettre que deux membres rapprochés parviennent au contact, il paraît impossible d'admettre le même phénomène pour deux hémi-sternums dont le volume est toujours relativement faible. Rien n'autorise à croire que la coalescence peut ainsi parvenir à s'effectuer, d'autant moins, que si l'amnios subit, en fait, une action d'arrêt, il s'agit d'un ralentissement simple et non d'un arrêt complet.

Il me paraît beaucoup plus vraisemblable, que le processus initial de la Chélonisomie est un processus primitif de désorientation symétrique et convergente, résultant d'une adaptation pure et simple et non d'un effort mécanique extérieur. Par l'effet de ce processus localisé sur la paroi costale, celle-ci se redresse et se renverse; il se constitue une surface de soudure plus ou moins étendue, aux dépens de laquelle se différenciera ultérieurement un sternum unique, tout au moins sur une partie de sa longueur.

Comme conséquence de ce processus, ou peut-être même comme processus simplement surajouté, les culs-de-sac amniotiques périembryonnaires cessent de croître, l'enveloppement ectodermique du corps ne se constitue point, de sorte que les viscères thoraciques et abdominaux restent complètement à nu. La coupe transversale d'un tel monstre est, en somme, très comparable aux coupes transversales du Symélien auquel sont empruntées les figures 3 à 7.

Digitized by Google

Seulement, chez cet embryon la non fermeture du corps est un phénomène accidentel, tandis que dans la Chélonisomie il est tout à fait constant. Le processus a peut-être pour contre-coup de déterminer un amnios étroit et nous comprendrions très bien alors que la tête du monstre s'allongeant normalement vienne buter contre l'enveloppe et se retourne d'avant en arrière pour s'accommoder à l'espace qui lui est dévolu.

M. Louis Blanc a insisté sur le fait que l'amnios du Chélonisome pouvait devenir le siège d'un excès de développement et se transformer en tissu cutané. Cela n'est point un phénomène nécessaire et sur le bovidé Chélonisome que j'ai moi-même observé, il n'en était pas ainsi (1).

Au surplus l'aspect du squelette du Chélonisome est beaucoup plus en faveur d'une action adaptative symétrique, permettant aux formes d'acquérir une certaine harmonie, un certain « moelleux » des contours, que d'une action mécanique qui a pour effet, le plus souvent, des plicatures nettes, des angles à arêtes vives.

Pour toutes ces raisons, je crois que l'on doit, provisoirement tout au moins et en l'absence de données embryologiques positives, séparer les Chélonisomes du groupe un peu hétéroclite des Célosomiens et les rattacher au groupe général de la Formation désorientée. Ils y prennent place à côté des Syméliens, les uns intéressés par le tissu conjonctif des membres, les autres par le tissu conjonctif des parois du corps.

3. Conclusions générales.

On voit, par tout ce qui précède, combien il est important d'avoir recours aux indications génétiques, pour établir les relations des divers types monstrueux. En s'abandonnant purement et simplement aux données de la morphologie, on court le risque de tomber dans les plus grossières erreurs, de rapprocher et d'identifier même les unes avec les autres les formes les plus différentes, de séparer au contraire celles que l'on doit, suivant toute apparence, placer dans un même groupe général ou dans une même famille.

Pour ce qui est de la Symélie, en particulier, il pourrait fort

(1) Le Chélonisome auquel je fais allusion fut apporté au Laboratoire de Tératologie en juin 1898. Je l'ai soigneusement disséqué et j'en ai fait monter le squelette. Au cours du déménagement qui a suivi la mort de Dareste, les notes que j'avais prises à ce sujet ont été en majeure partie égarées; je n'ai pu ni les retrouver, ni les reconstituer. — Le squelette est actuellement déposé au Musée Broca, de l'École d'Anthropologie.

Digitized by Google

bien se faire qu'il se produisit des êtres chez lesquels la coalescence des membres postérieurs fût le résultat de processus absolument différents de ceux que nous venons de décrire. W. Patten, par exemple, a observé chez *Limulus Polyphemus* (1) la production d'une sorte de Symélie secondaire, consécutive à la destruction de la paroi abdominale interposée entre deux appendices d'un même segment. Supposons un phénomène pathologique destructif analogue chez l'embryon de vertébré, il s'en suivra nécessairement le rapprochement des membres postérieurs. Sans doute le membre unique résultant n'aura pas les mêmes caractères que celui de Symèles vrais, il n'y aura point, en particulier, l'inversion des membres, mais les chances sont grandes pour que tout tératologiste qui s'en tient aux considérations de morphologie pure considère un tel individu comme un Symélien vrai, chez lequel l'inversion ne s'est pas effectuée. Et cependant combien sera grande, en réalité, la distance interposée entre ces deux formes organiques.

Assurément, les affinités et les différences que nous établissons d'ores et déjà à la lueur des documents embryologiques nouveaux n'ont pas et ne peuvent avoir un caractère définitif. Nous croyons cependant nous rapprocher de la vérité dans une mesure appréciable, sans dissimuler que nous restons encore loin de la vérité tout entière. Les lacunes qui restent à combler sont extrêmement nombreuses ; on ne parviendra à les faire disparaître les unes après les autres que par la recherche embryologique sous toutes ses formes. Ainsi que le proclamait Dareste, les indications qu'elle donne, aussi imparfaites soient-elles, sont encore infiniment supérieures à celles que fournit l'interprétation des dissections anatomiques (2).

(1) W. Patten. Variations in the development of *Limulus polyphemus* (*Journal of Morphology*, 1896).

(2) Aux indications bibliographiques qui précèdent, j'ajouterai les suivantes :

a) Manners Smith. — Two Symmelian Monsters. *J. of. Anat. and Phys.*, 1895, qui conclut à la vérification de la théorie classique ;

b) Broca. — Présentation d'un Symélien symèle *nègre* (*Bulletin de la Soc. d'Anthr. de Paris*, 1863, p. 612.

c) Katz. — Monstre symélien (symèle) et pseudencéphalien (*Société Anatomique de Paris*, 1902).

Sorti des presses en avril 1903.

Digitized by Google

Extraits des Comptes-rendus

DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATHIQUE DE PARIS

(pour les mois d'avril, mai et juin 1903)

Séance du 4 avril 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

M. le Président annonce la mort de M. Edmond Alix, membre de la Société. Il exprime les regrets causés à tous par cette mort.

M. Lécaillon fait une communication sur l'existence et sur la disposition de « l'Ergastoplasma » dans les cellules épithéliales de l'intestin moyen des Insectes. Comme dans les cellules sécrétrices en général, on trouve des formations ergastoplasmiques dans les cellules épithéliales de l'intestin des Hexapodes. Elles paraissent être surtout très abondantes dans les espèces vivant de matières d'origine végétale. On les rencontre aussi bien chez les larves (larve de *Pyrochroa*) que chez les adultes (*Timarcha*) ou que chez les espèces sans métamorphoses (*Papirius minutus*).

Le processus d'évolution paraît être celui-ci : il y a d'abord des filaments situés à la base des cellules ou même dans presque toute la masse de celles-ci. Puis ces filaments forment des granulations expulsées ensuite, après dissolution, dans la cavité intestinale. Parfois, comme dans *Papirius minutus*, il y a des *amas* ergastoplasmiques entre le stade filamenteux et le stade granulé. Les formations ergastoplasmiques sont fortement colorables par les colorants ordinaires de la chromatine.

M. Rabaud présente la radiographie de l'avant-bras et de la main d'une jeune fille caractérisé par l'absence du radius, de la colonne radiale du carpe et du pouce. Il indique que les observations de cette anomalie commencent maintenant à se multiplier.

Séance du 18 avril 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

M. le Ministre de l'Instruction publique informe la Société qu'il lui a accordé sa subvention annuelle habituelle.

Digitized by Google

Élection de M. le Dr Langeron comme membre titulaire dans la 3e section.

M. Dongier fait la communication dont le résumé suit, sur la mesure des grandeurs électriques :

Le courant alternatif fourni par le secondaire d'une bobine d'induction dont le trembleur est une lame vibrante (environ 500 vibrations doubles à la seconde) permet la mesure de la résistance des électrolytes ; il suffit d'employer la disposition du pont de Wheatstone et de constater l'équilibre du pont au moyen d'un téléphone accordé sur le diapason. Cette méthode a été étudiée par Kohlrausch ; elle a été très souvent employée en Allemagne. MM. Lesage et Dongier l'ont utilisée dans les recherches qu'ils ont entreprises depuis deux ans sur les liquides de l'organisme, le lait, le sérum sanguin, ainsi que dans les fermentations microbiennes.

M. Dongier montre que les organes principaux de l'appareil, bobine, téléphone et pont à corde, peuvent servir aussi dans la mesure des principales grandeurs électriques, en particulier, des capacités électriques et des coefficients de self-induction.

1° Dans ce dernier cas, il est possible d'équilibrer deux self-inductions l'une par l'autre en les disposant dans deux branches du pont de Wheatstone, dont la troisième et la quatrième branches sont constituées par le pont à fil le long duquel se déplace le curseur de contact mobile. L'équilibre du pont est réalisé lorsque le rapport des résistances des deux branches est égal au rapport des coefficients de self-induction, en même temps qu'au rapport des résistances des deux segments du fil du pont à corde, situés de part et d'autre du curseur. Ces relations entraînent à la fois l'identité des amplitudes des deux courants alternatifs circulant en sens inverse dans la branche du pont contenant le téléphone ainsi que l'identité des décalages. L'extinction du son est alors complète.

2° La comparaison directe d'une capacité à une self-induction peut être obtenue en remarquant que le système composé d'une capacité en dérivation sur une résistance, inductive ou non, joue au point de vue du décalage un rôle inverse de celui de la self-induction. Il provoque une avance de phase, alors que la self-induction produit un retard de phase. En faisant varier une résistance non inductive entre les bornes du condensateur, on peut obtenir une compensation complète entre l'avance et le retard. On peut la constater par l'extinction au téléphone, en disposant le système précédent dans l'une des branches d'un pont de Wheatstone. Soit r_1 la résistance comprise entre les bornes du conden-

Digitized by Google

sateur de capacité C, la self-induction, de coefficient L, étant en dehors des bornes du condensateur qui permet l'équilibre du pont. Soit r_1 la résistance, comprise entre les bornes du condensateur comprenant la résistance non inductive et la self-induction à mesurer, qui fournit l'équilibre dans une seconde expérience. Si la période du courant alternatif n'a pas changé d'une expérience à l'autre, on a la relation très simple :

$$L = Cr_1r_2.$$

Le montage expérimental n'exige qu'un pont à corde étalonné. Il est inutile de connaître la valeur des résistances des différentes branches du pont ; il suffit qu'elles soient sans self-induction. Avec cette méthode M. Dongier arrive à mesurer des coefficients de self-induction extrêmement petits, de l'ordre du dix-millionième de Henry.

M. Lesage fait une communication sur les indications cliniques fournies par l'étude des résistances électriques du sérum sanguin.

Séance du 9 mai 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

M. Deschamps fait une communication sur la construction de la marche des rayons lumineux dans les lentilles (voir le travail dans le *Bulletin*).

M. André fait une communication sur un théorème relatif à l'ellipse.

Séance du 23 mai 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

M. Rabaud présente, comme candidat titulaire dans la 3e section, M. J. Noé, chef adjoint de laboratoire à la Faculté de Médecine.

M. Winter fait une communication sur les expériences cryoscopiques faites sur les diverses humeurs organiques.

Il rappelle ses recherches, déjà publiées en 1895, 1896 et 1897, sur la *compensation* chimique dans les solutions humorales. Les chlorures jouent, dans cette compensation, un rôle prépondérant et ce rôle est certainement l'une des fonctions essentielles de ces éléments dans l'organisme, comme la compensation elle-même est l'un des grands mécanismes dont l'organisme dispose pour maintenir son homogénéité constitutionnelle.

Pour élucider le jeu fonctionnel au moyen duquel l'Economie

Digitized by Google

réalise cette compensation, M. Winter fut amené à étudier diverses propriétés dynamiques générales des humeurs, notamment : 1) les variations et les limites, pendant le travail organique, de leur point de congélation ; 2) leur tension superficielle.

Ses résultats cryoscopiques sont connus depuis 1895-1896 ; il les résume en quelques mots et indique, en passant, sa technique particulière pour déterminer le point de congélation.

Mais ses recherches sur la tension superficielle, quoiqu'antérieures aux précédentes, n'ont jamais été publiées en raison d'une certaine incertitude dont sont entachés les résultats obtenus par la méthode utilisée.

Néanmoins, *pour prendre date*, il signale que le sérum sanguin et les sérosités qu'il a examinés avaient tous une tension superficielle voisine de celle de l'eau, malgré leur constitution chimique complexe. Il en est de même des urines dont la tension subit, néanmoins, quelques oscillations.

Ces résultats s'expliquent aisément par l'association, dans ces liquides, de substances minérales (chlorures) à tension plus élevée que celle de l'eau et de substances organiques à tension plus basse. Ils fournissent par conséquent une interprétation très simple de la compensation chimique que constate l'analyse et livrent la clef du mécanisme, d'*ordre capillaire*, par lequel les organes puisent dans le sérum sanguin.

Jusqu'ici on a surtout attribué cet équilibre chimique des humeurs aux seuls phénomènes osmotiques. On considère, en particulier, que le mécanisme rénal est osmotique. Non seulement cela apparaît comme impossible, l'urine ne pouvant pas être à la fois la *cause* et l'*effet* de sa propre formation dans le rein (voir C. R. A. des Sciences, 3 mars 1902), mais beaucoup de faits sont en contradiction avec cette théorie, notamment la structure éminemment capillaire du rein et beaucoup de points cryoscopiques urinaires.

L'équilibre osmotique ne se réalise qu'entre les cellules d'un même groupe fonctionnel et entre les plasmas de ces cellules et les liquides qui éventuellement les baignent directement. La limite cryoscopique *inférieure* du liquide stomacal en fournit la preuve (voir Arch. de physiologie. Winter, 1896).

MM. Dongier et Desgrez présentent diverses observations à propos de la communication précédente.

M. Henneguy présente la candidature, comme membre correspondant dans la 3e section, de M. Louis Petit, docteur ès sciences, 27 bis, rue d'Elbeuf, à Rouen.

Digitized by Google

Séance du 13 juin 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

M. le Président lit une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique proposant à la Société de prendre part à l'Exposition internationale de Saint-Louis (Etats-Unis d'Amérique) en envoyant ses publications depuis l'année 1900. Cette proposition est adoptée.

M. Rabaud fait un rapport sur la candidature de M. J. Noé.

M. Lécaillon fait un rapport sur la candidature de M. Louis Petit.

M. Dongier fait des expériences pour appuyer la communication faite récemment sur la mesure des grandeurs électriques et dont le résumé est indiqué plus haut.

Séance du 27 juin 1903

PRÉSIDENCE DE M. D. ANDRÉ

Élection de M. J. Noé et de M. Louis Petit.

M. Coutière fait une communication sur quelques espèces nouvelles d'Alphœidées (voir le travail dans le *Bulletin*).

M. Rabaud entretient la Société d'observations relatives à un cas d'ectopie intra-thoracique des viscères abdominaux, caractérisé par la brièveté de l'œsophage. Ce conduit ne dépasse pas le 2e espace intercostal et débouche directement dans l'estomac. Ce dernier organe, par suite, se trouve maintenu dans la cavité thoracique gauche ; il est vertical, sa grosse tubérosité regarde en haut, elle est accompagnée de la rate qui est alors située sous la clavicule gauche. Le foie, très volumineux, présente un lobe gauche qui occupe la cavité thoracique et recouvre complètement l'œsophage.

Quant au diaphragme, il est normal à droite. A gauche il remonte obliquement, revêtant le lobe gauche du foie ; il a conservé ses insertions postérieures, mais son bord antérieur est libre. Il n'est point perforé, l'œsophage le traverse et contracte sur lui les adhérences habituelles.

Ce cas très remarquable est sous la dépendance de l'arrêt de croissance de l'œsophage. Cet arrêt de croissance est limité à l'élongation du tube œsophagien : la croissance transversale n'est nullement intéressée, car le calibre du conduit est comparable au calibre d'un œsophage normal du même âge. Il y a une dissociation intéressante de la direction des plans de division des plastides constitutifs de l'œsophage.

Le Secrétaire des Séances,
A. LÉCAILLON.

Digitized by Google

SUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'OVAIRE DE *POLYXENUS LAGURUS* DE GEER,

par **A. LÉCAILLON.**

Dans les individus récemment sortis de l'œuf, il existe deux ébauches ovariques distinctes, placées à droite et à gauche du tube digestif, tout contre celui-ci, et situées dans l'avant-dernier anneau du corps. Chacune d'elles est formée par un petit amas d'oogonies entouré d'une enveloppe constituée par une assise de cellules aplaties. Entre les oogonies on trouve çà et là de petites cellules destinées à former plus tard les éléments folliculaires. A ce moment la partie essentielle de l'ovaire a donc la *même composition que chez les Insectes* envisagés au même stade.

Dès que les ébauches ovariennes commencent à évoluer, elles se dirigent vers le plan de symétrie du corps, s'insinuent entre le tube digestif et la chaîne nerveuse et finalement se fusionnent sur la ligne médiane. Les deux masses oogoniales primitives se confondent alors en un seul amas qui représente une *zone germinative*. Autour de celle-ci se voit encore une membrane enveloppante semblable à celle qui entourait primitivement chacune des ébauches ovariennes. A partir de cet instant, l'organe reproducteur femelle diffère de celui de *tous les Insectes*, puisque chez ceux-ci il demeure toujours double.

Ultérieurement l'enveloppe ovarienne prend peu à peu le caractère d'un vaste sac qui s'accroît vers l'avant, sur les côtés et de bas en haut, en refoulant le tube digestif du côté dorsal. La zone germinative au contraire n'acquiert toujours qu'un volume restreint; elle demeure sur la ligne médiane, appliquée contre la face inférieure du sac ovarien qui repose elle-même sur la chaîne nerveuse. Elle s'avance cependant vers l'avant et, dans les ovaires très développés, on la trouve à peu près à égale distance des extrémités antérieure et postérieure du corps. Ces faits rapprochent beaucoup l'ovaire des *Chilognathes* de celui des *Collemboles*, car chez ces derniers animaux le caractère le plus important des ovaires est précisément de prendre la forme d'un sac renfermant une zone germinative ne se localisant pas à l'extrémité antérieure.

Les oogonies donnent naissance uniquement à des oocytes; il n'y a donc pas de cellules vitellogènes. Chaque oocyte s'entoure d'une capsule folliculaire qui demeure très mince pendant toute la durée

Digitized by Google

de la formation de l'œuf. Cette capsule reste d'abord rattachée à la région de la zone germinative au moyen d'un pédicule ; ce dernier se rompt ensuite et les œufs, revêtus de leur follicule, remplissent la cavité ovarienne. La zone germinative fonctionne d'une manière à peu près continue de sorte que l'on peut trouver simultanément dans l'ovaire des œufs à divers degrés de développement.

Les phénomènes cytologiques qui se produisent dans l'œuf pendant son évolution présentent un grand intérêt. Les cellules de la paroi folliculaire demeurent très petites ; en conséquence l'activité des phénomènes chimiques liés à l'accroissement de l'œuf et à la formation du vitellus nutritif est surtout concentrée dans l'œuf lui même. Elle s'y manifeste par certains signes très caractéristiques affectant les éléments chromatiques.

Dans la vésicule germinative, il y a tout au début accroissement notable des granulations chromatiques qui demeurent très colorables. Puis ce sont les taches germinatives qui grossissent beaucoup, retiennent très fortement les colorants et deviennent très vacuolaires. Dans la règle il n'y a qu'une tache germinative dans un œuf ; parfois cependant on en trouve deux ou même trois.

Dans le cytoplasma ovulaire apparaît de très bonne heure une matière différenciée spéciale que je désignerai simplement sous le nom de *substance cytochromatique*. Elle augmente très rapidement en quantité, de manière à occuper bientôt une très grande partie de l'œuf. Elle se présente sous des formes assez diverses suivant les différents œufs et les différents stades d'un même œuf. Le plus souvent elle revêt la forme d'un long boyau entourant plus ou moins complètement la vésicule germinative. La substance cytochromatique paraît être identique à celle qui constitue les taches germinatives visibles en même temps dans la vésicule germinative. Elle possède les mêmes affinités pour les matières colorantes et se creuse de vacuoles absolument identiques.

Les corps formés par la substance cytochromatique ont été signalés chez d'autres animaux, particulièrement par Némec (1897) chez divers Myriapodes et par Jatta (1882) et van Bambeke (1898) chez *Pholcus*. Ces corps représenteraient, surtout pour ce dernier auteur, le noyau vitellin de Balbiani. Sans me prononcer sur ce dernier point, je puis dire que dans *Polyxenus lagurus* on est conduit logiquement à reconnaître que la substance cytochromatique représente une différenciation protoplasmique spécialement *destinée à l'élaboration des matières assimilables dont l'œuf a besoin.*

Digitized by Google

NOTE
SUR QUELQUES ALPHEIDÆ DES MALDIVES ET LAQUEDIVES

par **H. COUTIÈRE**

Une expédition anglaise, faite pendant les années 1899 et 1900, a visité les archipels madréporiques des Maldives et Laquedives au point de vue de leur histoire naturelle ; les résultats de cette expédition sont en cours de publication.

Parmi les Crustacés recueillis, les Alpheidæ m'ont été adressés pour l'étude. Ils constituent une collection des plus importantes par le nombre des spécimens, et la quantité de formes nouvelles qui s'y trouve indique avec quel soin, et quelle connaissance de leur faune, les Coraux ont été explorés par les zoologistes de l'expédition, MM. J. Stanley Gardiner et L. A. Borradaile. Je ne parlerai dans cette note que des genres *Automate*, *Athanas*, *Arete* et *Alpheopsis*, en attendant la publication intégrale de mon travail.

Genre **Automate** de Man

A. GARDINERI, H. Coutière

Automate Gardineri H. Coutière, Bull. du Muséum, nº 6, 1902.

Longtemps réduit à la seule *A. dolichognatha* de Man, le genre *Automate* compte aujourd'hui 5 espèces dont la distribution embrasse la zone intertropicale entière, au nord de l'équateur.

La nouvelle espèce, due à MM. J. St. Gardiner et L. A. Borradaile, est très voisine de l'*A. dolichognatha* de Man.

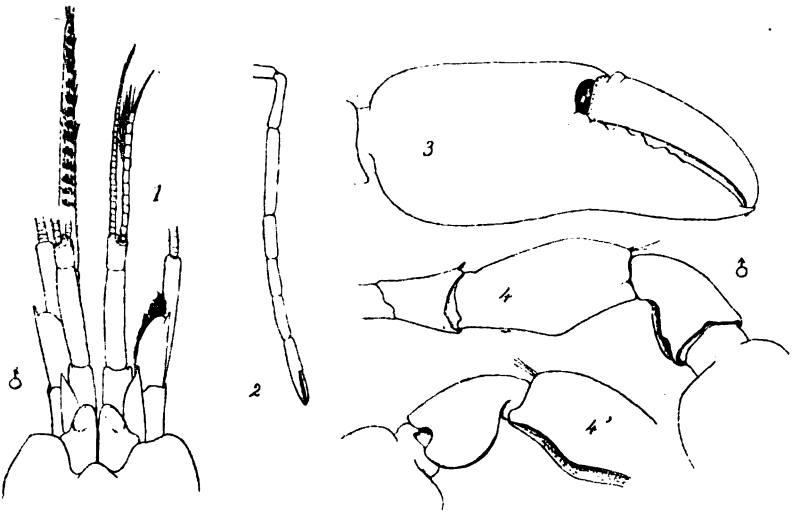
Le fond de l'échancrure du bord frontal présente une convexité antérieure très marquée, et les côtés de ce lobe médian ont une tendance à se continuer sur la carapace le long d'une légère dépression (fig. 1, 5).

L'article proximal du pédoncule antennulaire (portion visible) n'a guère que la moitié de la longueur des ophtalmopodes. L'article médian, de longueur variable avec l'âge des spécimens, est égal au précédent chez les adultes, ou même légèrement plus long. L'article distal a, chez les adultes, le tiers environ de la longueur du médian.

Digitized by Google

Le scaphocérite dépasse légèrement la moitié de l'article antennulaire médian. Le pédoncule antennaire ne dépasse que très peu en longueur celui des antennules.

Les maxillipèdes externes comme chez l'*A. dolichognatha*. Cette description du bord frontal et des appendices céphaliques s'applique aux deux sexes. On ne peut y relever, comme différence sexuelle, que la présence de 13 articles à la hampe du fouet antennulaire externe chez le ♂, au lieu de 12 chez la ♀. Cette différence existe d'ailleurs chez l'*A. dolichognatha*.



Automate Gardineri H. C. (× 10). — 1, Spécimen ♂ (type); 2, Carpe de la 2ᵉᵉ paire; 3, Patte de la 1ʳᵉ paire (grande pince); 4, id. (Carpe, mero et ischiopodite, vus en dedans); 4'. id. (Carpe et meropodite, vus en dehors).

La forme des membres de la première paire différencie nettement les deux espèces.

Dans les exemplaires des Maldives, une seule grande pince, détachée, peut être attribuée à un ♂ (fig. 3, 4, 4'). La comparaison avec un exemplaire très adulte provenant de Mascate (M. Maindron, Collections du Muséum) ne permet aucun doute. La pince est rectangulaire, à bords parallèles, les doigts sont un peu plus longs que la paume, et celle-ci est un peu plus longue que haute.

Le carpe est fortement élargi en avant, et son bord distal est trilobé. Le méropodite, fortement renflé, est environ 2 fois aussi long que le carpe, et ses bords sont distincts de ceux de l'ischiopodite, renflé à son extrémité distale (fig. 4, 4').

Digitized by Google

Chez la ♀, la grande pince est de forme différente (fig. 6, 7). Les doigts n'ont plus que les 2/5 de la longueur de la paume, et la moitié de sa hauteur. Le rapport de la longueur à la hauteur, pour la pince entière, est toujours inférieur à 2, alors qu'il dépasse presque toujours ce chiffre chez l'*A. dolichognatha* ♀, dont la grande pince est plus longue et moins renflée.

Le carpe est court, trilobé, très élargi distalement, avec une forte saillie triangulaire sur son bord inférieur (du côté de la pointe du doigt mobile (fig. 7). Cette saillie n'est pas présente sur

Automate Gardineri H. C. (× 10). — 5, Spécimen ♀ (type); 6, Patte de la 1re paire (grande pince); 7, id. (Carpe, mero et ischiopodite, vus en dehors) (× 25); 8, *Automate dolichognatha* de Man (Carpe, mero et ischiopodite, vus en dehors) (× 25).

la grande pince détachée du ♂, décrit plus haut, mais elle existe sur l'exemplaire ♂ de Mascate, moins accentuée toutefois que chez les ♀ des Maldives. On ne la trouve jamais chez l'*A. dolichognatha*.

Le méropodite (fig. 6, 7) est court et fortement renflé en son milieu; le rapport de sa longueur et de sa largeur est de 1,38 à 1,5 au lieu de 1,6 à 2 chez l'*A. dolichognatha*. De même que chez le ♂, l'ischiopodite est fortement renflé distalement, et ne continue pas les bords du méropodite (fig. 7) ainsi qu'il le fait chez l'*A. dolichognatha* (fig. 8).

Digitized by Google

Sur la deuxième paire, dans les 2 sexes, les segments 3 et 5 du carpe sont égaux, le segment 4 un peu plus petit (fig. 2).

Distribution : Mascate (M. Maindron, 2 ex.), Djibouti (H. Coutière, 1 ex.) Coll. du Muséum), Kinsgmill Island (Coll. de Yale College, U. S. A., 1 ex.), Minikoi Atoll, Mahdu Vahri Atoll, Goidu Atoll, Hulule Male Atoll (MM. J. St. Gardiner et Borradaile, 10 ex.).

Je n'ai pas rencontré l'*A. dolichognatha* parmi les spécimens des Laquedives et Maldives.

Genre **Athanas** Leach

Athanas Djiboutensis H. Coutière

A. Djiboutensis. H. C. Bull. du Muséum, n° 6, p. 233, 1897.
— — Ann. des Sc. nat. (6), p. 62, 177 ; fig. 4, 207, 1899.
A. sulcatipes Borradaile. P. Z. S. p. 1011, pl. 65, fig. 9, 1898.

M. L. A. Borradaile a bien voulu me soumettre les types de l'*A. sulcatipes*, provenant de Funafuti Atoll (Arch. Fiji). J'ai pu me convaincre de la parfaite identité de cette espèce avec l'*A. Djiboutensis*, dont la distribution géographique se trouve ainsi très étendue.

C'est une des formes les plus typiques du genre *Athanas*. Le rostre peut atteindre presque l'extrémité du pédoncule autennulaire ; ses bords sont parallèles sur 1/3 de leur longueur, puis convergent en pointe aiguë, légèrement relevée. Les épines supra-cornéennes sont bien détachées du rostre, fortes et triangulaires. Des deux épines extra et infra-cornéennes, l'inférieure est la plus grande, sans atteindre toutefois le bord de la cornée.

Le stylocérite n'atteint pas d'ordinaire l'extrémité de l'article antennulaire médian.

Les pattes de la première paire montrent un dimorphisme sexuel très accusé, et de plus, dans l'un et l'autre sexe, une asymétrie surtout marquée chez les ♀.

Chez le ♂, les deux membres ont, à un degré un peu inégal, le méropodite très volumineux, à bords foliacés et engainants. Le carpe de la grande pince est très court, de forme hémisphérique, le propodite est ovoïde, un peu plus renflé distalement, la partie se plaçant dans la gaîne du méropodite est un peu aplatie de part et d'autre d'une crête longitudinale très peu marquée. Les doigts, béants, sont armés de tubercules rugueux, le doigt mobile étant courbé en demi-cercle.

Digitized by Google

Sur le membre opposé, plus petit, la partie médiane du carpe, dirigée en avant quand la pince est repliée, affecte la forme d'une saillie conique très caractéristique. Le propodite est beaucoup moins renflé, et les doigts presque inermes.

Chez la ♀, les pinces sont beaucoup plus dissemblables. La plus grande ressemble assez à la plus petite du ♂ ; le méropodite est toutefois plus long, moins engaînant, le propodite presque cylindrique ; le carpe n'a pas de prolongement conique.

Le membre opposé est très grêle, sa longueur totale n'atteint pas celle du méropodite du précédent. Le méro et le propodite (doigts compris) sont sensiblement égaux, le carpe un peu plus court. Tous ces articles sont grêles, cylindriques, les doigts inermes joignent exactement.

Distribution : Djibouti (H. Coutière).

— Funafuti, Ellice Island (J. St. Gardiner).

Naifaro Reaf, Hulule Male Atoll, Minikoi Island, récifs et lagon (1 ex. provenant de cette dernière station a été capturé dans les trous d'une pièce de bois perforée par les Tarets, J. St. Gardiner et L. A. Borradaile).

Athanas Minikoensis n. sp.

Cette espèce est extrêmement voisine de l'*A. dimorphus* Ortmann. Elle en est toutefois facile à distinguer, et je n'hésite pas à la considérer comme nouvelle, bien qu'elle soit représentée par un unique spécimen ♀, mutilé (fig. 9-10).

Par la forme du rostre, l'absence totale d'épine supra-cornéenne, par l'épine extra-cornéenne un peu plus grande que l'épine inférieure, la nouvelle espèce est entièrement semblable à l'*A. dimorphus* tel que l'a décrit Ortmann et tel que je l'ai retrouvé à Djibouti. La différence porte uniquement sur les membres de la première paire, dont un seul est présent sur le type.

Chez l'*A. dimorphus* ♀ (fig. 12), ces membres sont égaux et très grêles. Le méropodite, légèrement engaînant, et le carpe, plus court, sont l'un et l'autre allongés et cylindriques ; ils ont, surtout le carpe, un peu moins de 2 fois la longueur du propodite (doigts compris). Ce dernier article est lui-même cylindrique dans toute sa longueur ; les doigts, inermes et joints, ont la moitié de la longueur de la paume.

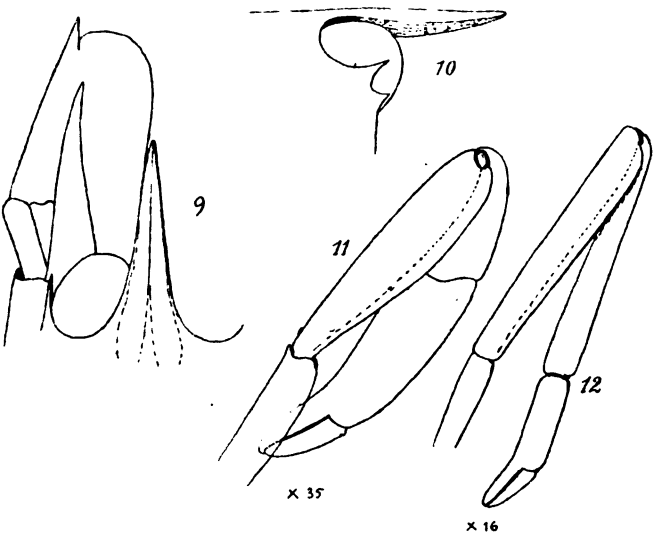
Chez l'*A. Minikoensis* (fig. 11), le membre entier est beaucoup plus robuste. Le méropodite, nettement engaînant dans sa partie distale, est deux fois aussi long que le carpe, celui-ci étant à peu près égal

Digitized by Google

à l'ischiopodite, et de forme conique. La paume est légèrement ovoïde, seulement un peu plus courte que le méropodite ; la pince, doigts compris, est plus longue que ce dernier article. Les doigts sont inermes et joints. La forme du membre opposé reste jusqu'à présent inconnue, de même que les caractères du ♂.

Minikoi Atoll, « Boulder » zone (L. A. Borradaile).

Je n'ai pas trouvé l'*A. dimorphus* Ortmann parmi les espèces des Maldives et Laquedives. On doit vraisemblablement l'y rencontrer, l'espèce étant connue dans la mer Rouge, depuis Heller et Paulson, à Perim (Dr Jousseaume), Suez, Djibouti (H. Coutière), Dar-ès-



Athanas Minikoensis n. sp. (× 25). — 9, Spécimen ♀ (type) ; 10, id (vu latéralement) ; 11, Patte de la 1re paire ; 12, *Athanas dimorphus* Ortmann (♀), patte de la 1re paire (× 10).

Salaam (Ortmann), en Nouvelle-Calédonie (V. Bougier), aux îles Fiji (J. St. Gardiner). (Cette dernière station, d'après un spécimen ♀ mutilé qu'a bien voulu me communiquer M. Borradaile, et dont la détermination reste incertaine).

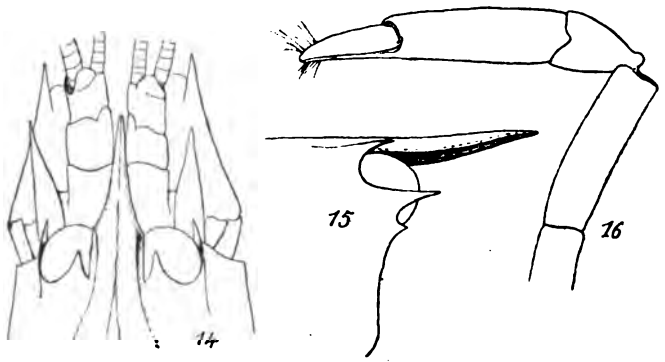
Athanas Naifaroensis n. sp.

Cette espèce n'est jusqu'à présent représentée que par des spécimens ♀. Elle rappelle l'*A. Djiboutensis* par quelques caractères

Digitized by Google

du bord frontal, mais elle est alliée beaucoup plus étroitement, par la forme des membres, à l'espèce Atlantique et Méditerranéenne *A. nitescens* Leach.

Le rostre (fig. 14) a ses bords parallèles sur le tiers proximal de sa longueur. Il s'étend jusqu'à l'extrémité de l'article antennulaire médian, parfois jusqu'au milieu de l'article distal. Les épines supra-cornéennes sont plus marquées encore que chez l'*A. Djiboutensis* (et à fortiori que chez l'*A. nitescens* où elles sont très faibles), elles ont les 2/3 du diamètre antéro-postérieur de la cornée. L'épine extra-cornéenne, très développée, dépasse longuement le bord de la cornée, alors que l'infra-cornéenne est très petite et



Athanas Naifaroensis n. sp. (× 25). — 14, Spécimen ♀ (type); 15, id. (vu latéralement); 16, Patte de la 1re paire.

assez difficilement visible, son extrémité transparente se confondant avec le bord inférieur sombre de la cornée (fig. 14 et 15).

Le stylocérite s'étend jusqu'à l'extrémité de l'article antennulaire médian.

Les membres de la première paire (chez la ♀) sont presque égaux et semblables (fig. 16). Ils permettent de ranger la nouvelle espèce dans le groupe « *nitescens* » du genre *Athanas*, genre dans lequel les pinces restant étendues en avant du carpe, leur poids est compensé par le raccourcissement du méropodite. (Dans un second groupe « *dimorphus* », au contraire, la pince se repliant dans le méropodite, celui-ci est amené à prendre un développement exagéré. Il en résulte que dans l'une et l'autre disposition, le centre de gravité de l'animal chargé de ses pinces reste sensiblement au même point.)

Chez l'*A. Naifaroensis*, le méropodite est court, convexe en dessus,

Digitized by Google

concave en dessous sans être engainant ; le carpe, conique, embrasse l'extrémité proximale du propodite, il a la moitié de la longueur du méropodite.

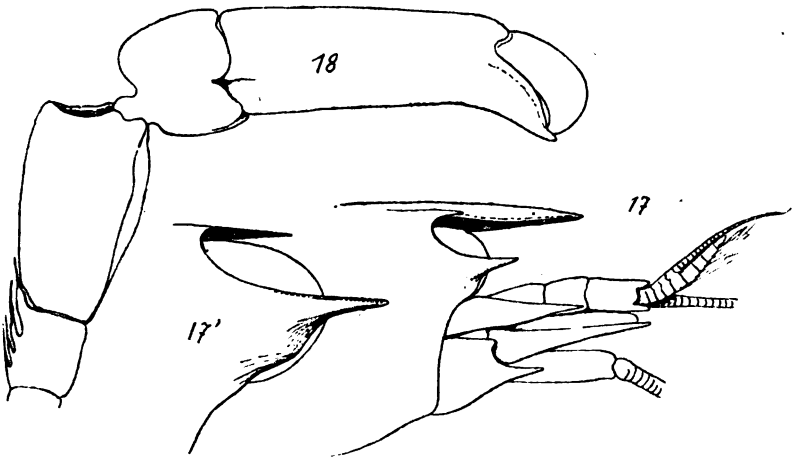
Le propodite (doigts non compris) est un peu plus long que le méropodite sur la plus grande des pinces, un peu plus court sur le membre opposé, de forme légèrement ovoïde. Les doigts, égaux en longueur au carpe, sont clos et inermes (fig. 16).

Bien que la forme des pinces présente d'assez grandes variations chez les ♀ d'*A. nitescens*, il est toujours possible de distinguer les deux espèces par ces appendices. Le carpe est toujours, chez l'*A. nitescens* ♀, plus long et plus étroit, il égale fréquemment en longueur le méropodite.

Naifaro Reef (1 ♀), Hulule Male Atoll (6 ♀) (J. St. Gardiner).

Athanas areteformis n. sp.

Je considère cette nouvelle forme comme étant de valeur spécifique, bien qu'elle soit très voisine de la précédente et qu'elle en dérive manifestement. Elle en diffère (au moins chez les ♀, seules connues entièrement), par un unique caractère, la disparition totale de l'épine infra-cornéenne ou angle externe de l'orbite.



Athanas areteformis n. sp. (× 25). — 17, Spécimen ♂ (type) ; 17', id. (Détails des saillies cornéennes × 50) ; 18, Patte de la 1re paire.

Mais ce caractère, qui semble devoir définir une simple variété de l'espèce *Naifaroensis* si l'on considère ces formes isolément, prend une importance singulière lorsqu'on en rapproche les espèces

Digitized by Google

du genre *Arete*, surtout l'*Arete Borradailei* n. sp., que je décris plus loin. L'absence de l'épine infra-cornéenne définit ici le genre, au même titre que les autres caractères distinctifs d'*Arete*, et en se fortifiant par eux. Rien ne saurait mieux montrer la réalité de la filiation de ces deux groupes de formes, *Athanas* et *Arete*, que cette augmentation subite de valeur que l'on est forcé d'attribuer à un caractère commun lorsqu'on passe d'un groupe à l'autre.

Chez l'*Athanas areteformis* (fig. 17, 17',) les épines supra et extra-cornéennes, cette dernière surtout, paraissent être encore plus développées que dans l'espèce précédente.

L'espace occupé par l'épine infra-cornéenne n'est plus indiqué que par un bord à légère convexité antérieure, sensiblement parallèle à la circonférence de la cornée. Tous les autres caractères des appendices céphaliques sont rigoureusement ceux de l'espèce précédente.

Une seule des pattes de la première paire est présente sur un spécimen ♀. Elle ne diffère aucunement de son homologue chez l'*A. Naifaroensis*.

Quant aux pattes de la première paire chez le ♂, elles sont représentées par une pince détachée, accompagnant l'unique exemplaire ♂ que j'ai étudié, et que l'on peut lui attribuer avec d'autant plus de vraisemblance que cet appendice rappelle de très près son homologue chez l'*A. nitescens*. Le méropodite est court, de forme triquètre, le carpe hémisphérique, embrassant l'extrémité de la paume, le propodite cylindrique et robuste. Le doigt mobile, courbé en demi-cercle, ne porte pas de tubercules, peut-être s'agit-il de la plus petite des deux pinces du spécimen (fig. 18).

Naifaro Reef (1 ♂), Hulule Male Atoll (1 ♀) (J. St. Gardiner).

Arete Borradailei n. sp.

Le genre *Arete* comprenait jusqu'à présent l'unique espèce *A. dorsalis* Stimpson, recueillie près de Hong-Kong. En raison même de la concision de la diagnose de Stimpson, c'est à cette espèce que les auteurs, en particulier de Man, et moi-même, avaient rapporté les spécimens trouvés ailleurs que sur la côte Chinoise. En réalité, il faut distinguer deux expèces dans les spécimens définis *A. dorsalis*, et il est assez délicat de dire à laquelle se rapporte la description du type.

Réduit à ces deux formes, très voisines l'une de l'autre, le genre *Arete* se laissait dériver d'*Athanas* avec facilité et paraissait même être, à partir d'*Athanas nitescens* Leach, la forme la plus voisine

Digitized by Google

que l'on pût distinguer génériquement. MM. St. Gardiner et Borradaile viennent d'ajouter au genre *Arete* une espèce très remarquable, qui vient se placer exactement à la suite des formes nouvelles d'*Athanas* décrites ci-dessus, mais qui, d'autre part, ressemble assez aux espèces connues d'*Arete* pour que son attribution à ce genre ne fasse aucun doute. C'est, en un mot, un « témoin » des plus irrécusables du processus qui a peu à peu séparé du genre *Athanas* des formes plus évoluées.

Le rostre, les ophtalmopodes, le bord frontal d'*Arete Borradailei* (fig. 19, 20) rappellent étroitement les détails homologues chez l'*Athanas areteformis* (fig. 17); mais le rostre s'est rétréci à la base, raccourci jusqu'à l'extrémité de l'article antennulaire médian, et notablement épaissi. Les épines supra-cornéennes ont pris un développement considérable, elles recouvrent de plus en plus les cornées et permettent de comprendre comment, chez l'*Arete dorsalis*, l'extrême pointe de ces épines est seule visible, l'échancrure qui les sépare du rostre s'étant comblée. Je rappelle que la protection de plus en plus grande des ophtalmopodes est un des points les plus saillants de la morphologie comparée des Alpheidæ.

Une seule épine, à base très large, est présente latéralement. En ne considérant que l'*Arete dorsalis*, j'avais pensé, dans un travail antérieur, que cette saillie du bord frontal était l'épine infra-cornéenne, ou angle externe de l'orbite, d'autant plus qu'une très légère convexité, située au-dessus, pouvait s'interpréter comme le vestige de l'épine extra-cornéenne, englobée dans le « rideau » recouvrant peu à peu les ophtalmopodes.

La comparaison d'*Athanas Naifaroensis* (fig. 15) *areteformis* et d'*Arete Borradailei* (fig. 20) prouve que, contre toute vraisemblance, c'est au contraire l'infra-cornéenne qui a graduellement disparu; à l'épine extra-cornéenne revient bien chez *Arete*, comme tous les Alpheidæ, le principal rôle dans la constitution des voûtes orbitaires, et l'existence de cette formation, considérée comme hautement caractéristique des Alpheidæ, est plus générale encore que je ne l'avais pensé.

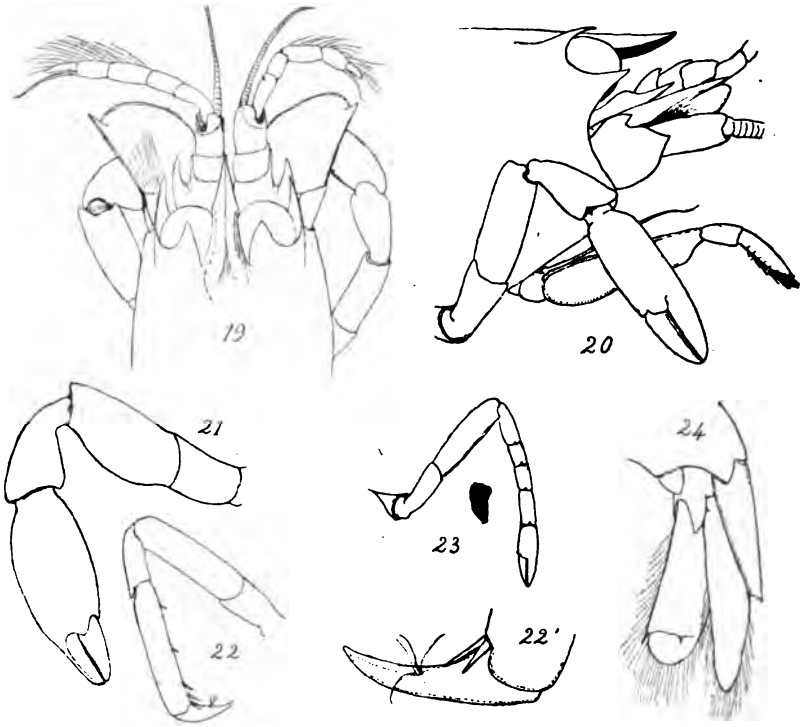
Les antennules sont bien celles du genre *Arete*. L'article distal du pédoncule a subi un allongement marqué, le bord de chacun des deux autres articles est crénelé, le stylocérite n'atteint pas l'extrémité de l'article médian. La hampe du fouet externe antennulaire conserve, comme chez *Athanas*, 4 articles, mais ils sont très accrus en dimension, alors que les 2 fouets terminaux sont très courts (fig. 19).

Digitized by Google

Le scaphocérite est largement arrondi par son bord interne, plus long que le pédoncule antennulaire. Le basicérite est épais et trapu, avec une large épine obtuse latérale.

Les maxillipèdes externes sont aussi ceux d'*Arete*, par leur article médian très élargi et aplati (fig. 20).

Les pattes de la première paire (fig. 20, 21), sont très semblables à celles d'*Athanas Naifaroensis* ♀, *Arete Borradailei* n'étant égale-



Arete Borradailei n. sp. (× 25). — 19, Spécimen ♀ (type); 20, id. (vu latéralement, petite pince de la 1re paire); 21, Grande pince de la 1re paire; 22, Patte de la 3me paire; 22', Détails du dactylopodite (× 50); 23, Patte de la 2me paire; 24, Uropodes et telson.

ment représenté que par une ♀. Le méropodite est toutefois plus volumineux et plus court, étant seulement 1 fois 1/2 plus large que long; le doigt mobile, externe chez *Athanas*, est ici à peu près complètement inférieur, comme dans le genre *Betæus*, et s'ouvre de haut en bas.

La deuxième paire, comme chez *Arete*, n'a que 4 articles au

Digitized by Google

carpe, les deux médians égaux, les deux extrêmes plus longs, surtout l'article proximal (fig. 23).

Les pattes suivantes (fig. 22) sont robustes, le propodite cylindrique est presque inerme (4-5 faibles spinules). Le dactyle est simple (fig. 22') mais porte en son milieu une trace de denticulation, marquée par un groupe de soies, indice du dactyle bifide d'*Arete dorsalis*.

Le telson de l'unique spécimen est mutilé, mais les uropodes allongés, avec leur sympodite armé d'une large pointe mousse, sont bien ceux d'*Arete* (fig. 24).

Les membres thoraciques ne portent aucun épipodite, comme dans le genre *Synalpheus*, alors qu'il y a chez *Arete* 3 épipodites en crochets (sur les appendices *i*, *k*, *l*) et 4 chez *Athanas* (sur *i*, *k*, *l*, *m*). Il existe d'autres exemples d'anomalies comparables chez les Alpheidæ ; *Betæus æquimanus* Dana, *Alpheopsis trispinosus* Stimpson n'ont que 3 épipodites en crochet, alors qu'on en compte 5 dans les autres espèces de ces deux genres. Ce sont là des rudiments de formations branchiales d'un caractère très primitif, dont la disparition s'achève sans règles bien visibles, et l'exemple d'*Arete Borradailei* montre qu'il serait imprudent de fonder sur leur nombre les rapports de parenté de deux groupes de formes, parmi les Eucyphotes.

Par la forme générale du rostre et du bord frontal, le petit nombre d'articles au fouet antennulaire externe, la forme générale des pattes de la première paire, le dactyle simple des peréiopodes 3, 4, 5, l'*Arete Borradailei* appartient encore au genre *Athanas*, surtout si l'on considère que chez les *Athanas Naifaroensis* et *areteformis*, pour passer à la nouvelle espèce, la disparition de l'épine infra-cornéenne est aussi graduelle que possible. Mais les caractères du genre *Arete* s'y montrent bien plus nombreux : épaississement du rostre, protection plus grande des ophtalmopodes, disparition de tout vestige de l'épine infra-cornéenne, élongation de l'article antennulaire distal, réduction des branches terminales du fouet antennulaire externe, doigt mobile des pinces de la première paire s'ouvrant du haut en bas, deuxième paire avec 4 articles au carpe, trace de denticulation des dactyles 3, 4, 5, uropodes allongés.

D'autre part, l'*Arete Borradailei* ne se place pas, dans le genre *Arete*, comme un échelon intermédiaire entre *Athanas* et les formes les plus évoluées du genre, telles qu'*Arete dorsalis*, et *Arete Indicus* décrite ci-après. La différenciation, à partir d'*Athanas*, s'est effectuée dans deux directions bien reconnaissables, probablement

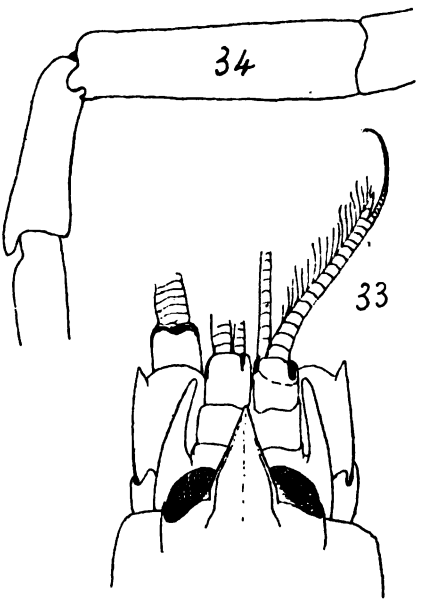
Digitized by Google

même à partir de formes distinctes. Pour les *Arete dorsalis* et *Indicus*, cette direction est jalonnée de façon moins précise, et, si l'on en juge par l'accroissement rapide du nombre des espèces chez *Athanas*, il est permis de penser que ce genre, de même qu'*Arete*, fournira encore des formes instructives pour l'étude de cette filiation.

L'unique exemplaire d'*Arete Borradailei* (♀ portant des œufs) provient de Hulule Male Atoll.

Arete dorsalis var. Indicus n.

Il devient nécessaire de séparer sous ce nom une partie des spécimens désignés jusqu'alors sous le nom de *A. dorsalis* Stimpson. D'après les spécimens que j'ai pu étudier, il y a en effet une différence sensible entre ceux provenant de l'Océan Indien (Djibouti,



Arete dorsalis var. *Pacificus* = *Arete dorsalis* Stimpson. — 33, Spécimen ♂ très adulte, provenant de Samoa (× 15) ; 34, id., Patte de la 3me paire.

Maldives) et ceux provenant du Pacifique, auxquels la diagnose de Stimpson me paraît mieux s'appliquer.

Chez un spécimen de Samoa (Coll. du Muséum), un ♂ très adulte (fig. 33), le rostre atteint seulement l'extrémité de l'article antennu-

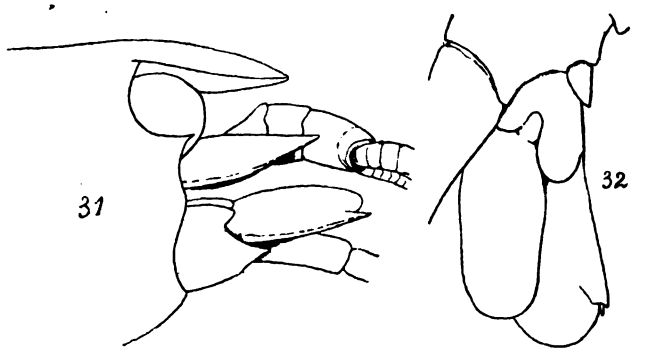
Digitized by Google

laire médian, il est très épais, et très large à la base (seulement 1 fois 1/2 plus long que large), l'unique épine latérale (extra-cornéenne) est peu développée, elle atteint seulement le milieu du diamètre antéro-postérieur de la cornée. La hampe du fouet antennulaire a 17 articles, elle est de faible diamètre. L'épine latérale du scaphocérite est obtuse et courte, l'écaille très large Le carpocérite très volumineux dépasse de beaucoup, en avant, le pédoncule antennulaire.

Sur les maxillipèdes externes, l'article proximal de l'endopodite est très large, l'article distal un peu moins de deux fois aussi long que l'article médian.

Les pattes de la première paire sont absentes. Sur celles de la deuxième paire, le premier segment du carpe (proximal) est un peu plus long que la somme des trois autres, le troisième est le plus court, le quatrième égal à la somme des deux précédents, la pince terminale est aussi longue que les segments 3 et 4 réunis.

Les membres suivants sont cylindriques et lisses. Le méropodite des pattes 3 et 4 (fig. 34) porte inférieurement, à son extrémité



Arete dorsalis var. *Pacificus* — *Arete dorsalis* Stimpson (× 25). — 31, Spécimen ♂ (?) provenant de Nouvelle Calédonie ; 32, Uropodes.

distale, une très faible saillie épineuse, difficile à voir, et qui m'avait échappé jusqu'alors, comme à Stimpson et à de Man. Le propodite porte une douzaine de fines spinules, le dactylopodite est nettement bifide, la griffe surnuméraire étant ventrale.

La patte de la cinquième paire a son méropodite inerme, le propodite porte seulement 7-8 spinules, et une rangée de soies courtes et fortes le long de l'articulation du dactylopodite.

La rame externe de l'uropode a son bord extérieur droit.

Ces caractères sont déjà très modifiés chez deux autres exem-

Digitized by Google

plaires provenant l'un de l'Amérique centrale (sans indication de versant) l'autre de la Nouvelle-Calédonie.

Ce dernier, très mutilé, répond à la description précédente par les caractères du bord frontal, du telson et des uropodes. Mais le rostre est déjà plus étroit à la base, la hampe du fouet antennulaire n'a plus que 5 articles, le pédoncule antennaire est légèrement plus court que celui des antennules et pas plus volumineux, le segment proximal du carpe et la pince de la deuxième paire sont l'un et l'autre légèrement plus longs que la somme des 3 autres segments du carpe (fig. 31, 32).

Le spécimen provenant de l'Amérique Centrale s'éloigne davantage encore du premier. Le rostre est 2 fois 1/2 aussi long que large, l'épine extra-cornéenne dépasse notablement en avant le bord de la cornée. Les caractères du fouet antennulaire et de l'antenne sont les mêmes que dans l'exemplaire ci-dessus décrit. La pince terminale de la deuxième paire est un peu plus longue que le segment proximal du carpe, égal lui-même à la somme des 3 autres. Sur les pattes 3 et 4, le méropodite est nettement épineux à son bord inférieur. Le bord externe des uropodes est droit, avec une très légère courbure vers le dehors (fig. 30).

De ce dernier spécimen, on ne peut que difficilement distinguer ceux provenant de Djibouti et des Maldives. Le rostre de ces derniers est en général plus long, s'étendant fréquemment jusqu'à l'extrémité du pédoncule antennulaire, de sorte que le rostre peut être 3 fois aussi long que large. L'épine latérale du scaphocérite est aiguë et longue (fig. 25, 26).

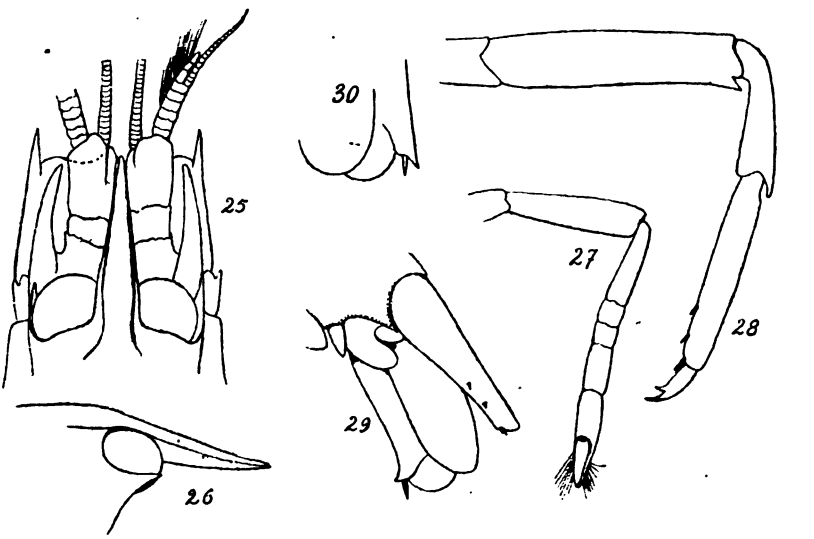
Les pattes des troisième et quatrième paires ont leur méropodite fortement épineux à leur extrémité inférieure distale. Enfin, la différence principale porte sur la rame externe de l'uropode, dont le bord est courbé en dehors de façon très visible (fig. 29), à l'endroit où cette rame porte une fausse articulation transversale, dont la naissance est marquée par une épine mobile.

A ne considérer que les termes extrêmes de cette série de formes, il conviendrait certainement de séparer, comme spécifiquement distincts, les spécimens présentant ce caractère de l'uropode, et l'exemplaire de Samoa, sur lequel on peut relever de nombreuses autres différences. Mais, d'autre part, ce dernier exemplaire est de taille double des autres spécimens les plus grands ; parmi les caractères propres qu'il possède, l'élargissement du rostre, l'atténuation de l'épine extra-cornéenne, le volume du carpocérite, la disparition presque totale de l'épine des méropodites 3 et 4,

Digitized by Google

peuvent être attribués à son état très adulte, ce sont des signes de sénilité tels que j'en ai relevé fréquemment chez d'autres Crustacés, les Palémons par exemple.

Le très petit nombre d'exemplaires connus d'*Arete* s'opposant à une discussion plus serrée des caractères des formes que je viens d'énumérer, je me bornerai à distinguer parmi elles deux variétés : *A. dorsalis* var. *Pacificus* correspond à l'*Arete dorsalis* Stimpson, trouvée près de Hong-Kong, et comprend les exemplaires ci-dessus décrits de Samoa, de Nouvelle-Calédonie, de l'Amérique centrale.



Arete dorsalis var. *Indicus* n. (× 25). — 25, Spécimen ♂ (cotype) ; 26, id. (vu latéralement) ; 27, Patte de la 2ᵉᵐᵉ paire ; 28, Patte de la 3ᵉᵐᵉ paire ; 29. Telson et uropodes ; 30, Spécimen ♂ provenant d'Amérique Centrale, détails des uropodes.

La seconde variété « *Indicus* » comprenant les exemplaires assez nombreux que j'ai recueillis à Djibouti, et un spécimen ♂ de Hulule Male Atoll (J. St. Gardiner et Borradaile) diffère de la première surtout par la forme du bord de l'uropode (rame externe), courbé en dehors à son extrémité au lieu d'être rectiligne.

Je n'ai pas parlé, dans les descriptions précédentes, des pattes de la première paire. J'ai pu les examiner sur les deux spécimens de Nouvelle Calédonie et d'Amérique Centrale (var. *Pacificus*) et sur ceux de la variété *Indicus* provenant de Djibouti, sans remarquer de différences sensibles entre les deux variétés.

Digitized by Google

Les pattes de la première paire sont légèrement asymétriques surtout chez le ♂, où l'une des deux est plus forte et différemment armée. L'ischiopodite est très court, avec une forte épine sur ses deux bords, le méropodite court et épais, sa hauteur maxima étant les 8/10 de sa longueur. Le carpe court, étroit à son articulation proximale, s'élargit rapidement pour embrasser le pourtour de la paume, par un contour trilobé. Sa face inférieure est très aplatie pour s'appliquer contre le méropodite. Les deux pinces présentent, près du carpe, et sur leur bord externe, une forte constriction, marque, — et conséquence — de l'insertion du muscle adducteur du doigt mobile. Sur la plus grande, la paume est 1 fois 1/2 aussi longue que les doigts, 1 fois 1/2 environ aussi longue que haute. Le doigt fixe porte en son milieu un volumineux processus conique.

Sur la plus petite, le rapport entre la longueur de la paume et des doigts est seulement 1,2, il est égal à 1,4 entre la longueur et la hauteur de la paume.

Le doigt fixe porte seulement une arête tranchante, il n'y a pas d'intervalle entre les doigts.

Chez le ♀, les deux pinces sont semblables à la plus petite chez le ♂.

La diagnose de Stimpson, par les proportions du rostre, des antennules et des antennes, des pattes de la première et de la deuxième paires, s'applique très convenablement au spécimen provenant de Nouvelle-Calédonie que j'ai décrit plus haut. L'exemplaire, provenant de la région de Hong-Kong, avait 12^{mm} environ de longueur et devait être une ♀, à en juger par les doigts des pinces de la première paire, joints entre eux.

Quant à l'exemplaire provenant d'Amboine, et rapporté par de Man à l'*A. dorsalis*, il diffère de tous ceux examinés ci-dessus par la pince de la première paire, environ 5 fois aussi longue que large. Le rostre, très court, atteint à peine le bord antérieur du premier article, d'après de Man. Il s'agit vraisemblablement là d'une espèce distincte de l'*A. dorsalis*.

La diagnose de Richters, relative à l'*Athanas Mascarenicus*, est beaucoup trop incomplète pour que l'on puisse en déduire à quelle espèce du genre *Arete* elle se rapporte.

Distribution : Var. *Pacificus* : Hong-Kong (?) (Stimpson), Nouvelle-Calédonie (M. de Beausaq), Samoa, Amérique Centrale (sans indic. de versant), Amboine (??) (de Man). — Var. *Indicus* : Djibouti (H. Coutière), Hulule Male Atoll (MM. Gardiner et Borradaile), Mascareignes (?) (Richters).

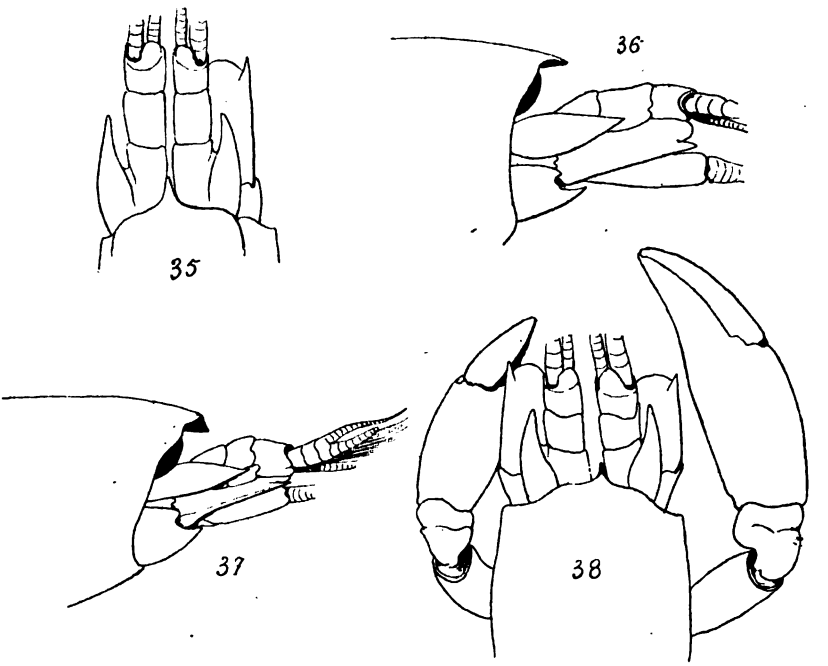
Digitized by Google

Genre **Alpheopsis** H. Coutière

ALPHEOPSIS EQUALIS H. Coutière et var. TRUNCATUS, n.

L'*Alpheopsis equalis* est représenté dans la collection des Laquedives et Maldives par trois spécimens, présentant entre eux de légères différences.

L'un d'eux (fig. 35, 36) est tout-à-fait semblable aux représen-



Alpheopsis equalis H. C. (× 25). — 35, Spécimen ♀ ; 36, id. (vu latéralement) ; 37, *A. equalis* var. *Truncatus* n. Spécimen ♂ (type) ; 38, id. (vu latéralement).

tants de l'espèce provenant de la mer Rouge et du Pacifique (Collections du Muséum) ; les deux autres en diffèrent par la forme du rostre et quelques autres points.

Au lieu d'affecter la forme d'une pointe triangulaire étroite, carénée inférieurement, le rostre est tronqué très près de sa base, et la carène inférieure est elle-même coupée obliquement de haut en bas (fig. 37, 38). Il serait singulier qu'il s'agît d'une malformation, les deux spécimens, un ♂ et une ♀, présentant l'un et l'autre ce caractère.

Digitized by Google

Les pédoncules antennulaires sont plus larges et plus courts, de même que l'écaille antennaire.

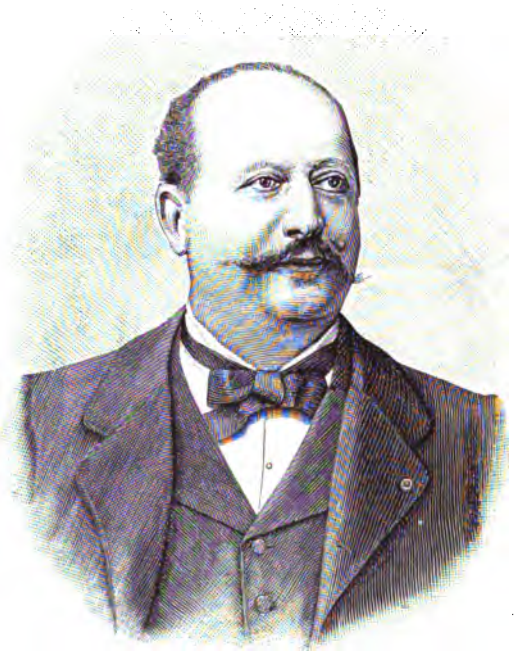
Les pinces de la première paire, qui sont présentes sur le spécimen ♀, sont plus ovoïdes que chez l'*Alpheopsis equalis* type, les doigts sont plus étroits et légèrement plus longs (fig. 38).

Il me paraît nécessaire de distinguer provisoirement ces spécimens sous le nom de la var. *truncatus*. L'extrême rareté d'*Alpheopsis equalis* ne permet pas actuellement de séparer ces deux formes de façon plus complète.

DISTRIBUTION : *Alpheopsis equalis* H. C. Nouvelle-Calédonie (M. de Bausaq), Perim (Dr Jousseaume), Djibouti (H. Coutière), North Male Atoll (MM. Gardiner et Borradaile), *A. equalis* var. *truncatus* H. C. Goifufahendu Atoll (MM. Gardiner et Borradaile).

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

HENRI FILHOL

NOTICE SUR SON ŒUVRE SCIENTIFIQUE

par **H. NEUVILLE**

Henri Filhol naquit le 11 mai 1843, à Toulouse, où son père, Edouard Filhol, remplissait d'importantes fonctions. Appelé par ses concitoyens à siéger au Conseil Municipal de cette ville, puis investi du titre de Maire, Edouard Filhol n'avait cessé, tout en s'occupant des affaires publiques, de poursuivre une carrière scientifique des plus honorables. Professeur à la Faculté des Sciences, puis Directeur de l'Ecole de Médecine et du Musée d'Histoire naturelle de Toulouse, il contribua, pour une large part, à faire de sa ville natale l'un des centres intellectuels les plus actifs de notre pays.

L'exemple de ce labeur devait influencer de la manière la plus heureuse l'orientation du jeune Henri Filhol, qui, à peine adolescent, collaborait déjà aux travaux de son père, et recevait ainsi une impulsion à laquelle s'ajoutait un goût naturel très vif pour les sciences biologiques. Aussi, dès 1863, Henri Filhol, âgé seulement de vingt ans, put-il commencer à publier d'intéressantes découvertes, dans les Comptes Rendus de l'Académie des Sciences, au sein de laquelle il devait plus tard prendre place.

Ses premiers travaux, datés de 1863 et 1864, et accomplis en collaboration avec F. Garrigou, actuellement professeur d'Hydrologie à la Faculté de Médecine de Toulouse, avaient trait à l'étude de l'âge de la pierre dans la vallée de Tarascon (Ariège), et y établissaient la contemporanéité de l'Homme et de l'*Ursus spelæus*. Depuis cette époque, Henri Filhol ne cessa de faire, dans le même sens, d'intéressantes découvertes, dont le cours fut à peine retardé par les études médicales qu'il vint accomplir à Paris.

Ce fut en 1873 qu'il couronna ces études par la publication d'une Thèse sur « la sensibilité récurrente dans la main ». Au moment où H. Filhol avait abordé cette question, les conditions dans lesquelles se produisait la sensibilité récurrente étaient des plus énigmatiques. Il en poursuivit l'étude physiologique et clinique, en même temps qu'il en déterminait le substratum anatomique. Ce fut ainsi qu'il put établir qu'après section d'un nerf de la main, la

Digitized by Google

sensibilité était assurée par des rameaux récurrents, de telle sorte, disait-il, « qu'il existe pour la main, au point de vue du maintien de l'innervation, une disposition qui rappelle celle que l'on note pour les éléments vasculaires. De même qu'une plaie de la radiale ou de la cubitale n'entraîne pas, après elle, l'arrêt de la circulation dans les organes auxquels elle fournit ses rameaux, de même une section de l'un des nerfs de la main ne soustrait pas les parties auxquelles il se distribue à l'influence nerveuse ». Dès lors, la *théorie* de la sensibilité récurrente n'existait plus, elle passait à l'état de *fait*.

Après avoir terminé ses études médicales, Henri Filhol se remit sans tarder aux travaux de Paléontologie et d'Anatomie comparée par lesquels il avait débuté ; et, en 1876, le résultat de ces travaux, devenu considérable, lui fournissait une thèse de Doctorat ès-sciences, spécialement consacrée à l'étude anatomique des fossiles que l'on rencontre dans les phosphorites du Quercy, et, plus spécialement, des Mammifères.

Au cours de ses recherches, Henri Filhol avait exploré les grottes de Lherm, en compagnie de Joannès Chatin, puis les gisements de Caylux, Frégols, Concots, Issel, Sansan, Saint-Gérand-le-Puy, Arthes, etc. Les matériaux qu'il recueillit ainsi lui fournirent de précieux documents pour l'étude comparative du squelette des Mammifères ; pour donner une idée de la quantité d'observations contenues dans son Mémoire sur les phosphorites du Quercy, il suffit de rappeler qu'environ 60 espèces appartenant à des dépôts analogues étaient connues avant Filhol, tandis qu'il en énumère 250, dont 180 n'avaient jamais été décrites.

« Poursuivant ces investigations en zoologiste, Filhol laissait à d'autres le soin de résoudre les questions de paléontologie stratigraphique. Fidèle au plan général qu'il s'était tracé, il s'attachait à reconnaître les éléments entrant dans la constitution des faunes anciennes, à suivre leurs modifications successives, à préciser les changements qu'elles ont subis, enfin à établir leurs relations avec les faunes actuelles » (1).

Ces travaux conduisaient tout naturellement H. Filhol à l'examen des problèmes, toujours si captivants, relatifs à la zoo-géographie. Il était donc tout désigné au choix de l'Académie des sciences, lorsque celle-ci eut à choisir, en 1874, le naturaliste de la mission de l'île Campbell. Cette mission avait pour but d'observer le passage de Vénus sur le Soleil. Pour tirer de ce lointain voyage, en

(1) J. Chatin. Discours prononcé aux obsèques de M. Filhol.

Digitized by Google

même temps que les observations astronomiques qui étaient son but, tous les résultats qu'il pouvait comporter au point de vue des sciences naturelles, il avait été jugé opportun de lui adjoindre un naturaliste. Ce naturaliste fut H. Filhol.

L'Académie n'eut pas à regretter son choix. Les matériaux zoologiques recueillis par Filhol à l'île Campbell d'abord, puis en Nouvelle-Zélande, à l'île Stewart, aux Fidji, et en Nouvelle-Calédonie, constituent une ample moisson de types nouveaux, appartenant aux groupes les plus variés.

L'homme se montra, pendant ce voyage, aussi riche de qualités privées que le naturaliste l'était de zèle scientifique. « C'est à l'île Campbell, dit M. Bouquet de la Grye (1), que se cimenta notre amitié dans un contact de tous les jours, de toutes les heures, dans une camaraderie resserrée par des événements qui furent quelquefois douloureux. J'ai pu alors juger que l'homme pouvait être classé parmi les meilleurs, et que son cœur était à la hauteur de sa science. Naturaliste, il travaillait avec un zèle infatigable, et à mes reproches, craignant pour sa santé de cet excès de travail, il me répondait en riant : « On ne vient pas deux fois à l'île Campbell. Médecin, il sauva véritablement la vie à un de nos matelots atteint de fièvre typhoïde. En Nouvelle-Zélande, aux îles Viti, car il voulut prolonger longuement sa mission, son zèle fut pareil ; mais malheureusement dans ces dernières stations, il contracta des fièvres dont il se ressentit toute sa vie ».

A cette époque, dit encore M. Bouquet de la Grye, sa science en paléontologie était déjà si sûre que, dans une visite au Muséum de Sydney, il pouvait noter des erreurs de classification, si bien que le directeur étonné le saluait comme un maître.

On connaît le résultat malheureux auquel devait aboutir, pour la partie astronomique, la Mission de l'île Campbell. Au moment où le contact entre les deux planètes allait se produire « un nuage épais survint ; il dura plus d'un quart d'heure. Une éclaircie se produisit ensuite, lorsque Vénus était à moitié engagée dans le disque du Soleil... Malheureusement, cette éclaircie ne dura que vingt secondes, le temps de prendre une double distance au bord interne. Puis ce fut fini, les bandes de brume s'épaissirent et malgré l'enlèvement de la couche d'argent du grand objectif, il fut impossible, jusqu'à la fin du passage, d'apercevoir le disque du Soleil. »

« Le soir, ajoute M. Bouquet de la Grye, nous étions démoralisés

(1) Discours prononcé aux obsèques de M. Filhol.

Digitized by Google

Deux ans de préoccupation, un an de travail, et beaucoup d'argent perdu, tel était le premier bilan qui nous apparaissait. Il fallait, pourtant, s'incliner devant la fortune, en souhaitant qu'ailleurs elle eût été plus favorable aux observateurs. La première secousse passée, il nous restait trop de travail pour avoir le temps de penser à notre échec..., tout, du reste, fut conduit avec autant de soins que si nous avions eu la joie dans le cœur. »

Les résultats exceptionnellement importants des recherches zoologiques de Filhol étaient bien faits pour atténuer l'amertume de cet échec. Ces recherches s'accomplissaient, cependant, dans des conditions particulièrement pénibles. Sur cet îlot inhospitalier « offrant une apparence de verdure, des apparences de gazon, et en réalité de l'eau et de la tourbe » la récolte et la préparation des collections devenaient fort difficile. Henri Filhol et ses deux hommes rentraient souvent, portant « plus de cinquante kilogrammes de peaux de Phoques, des oiseaux vivants, des plantes et des pierres ; tous trois avaient dormi dans la tourbe, passé dans un chemin nouveau, impossible ; tous revenaient endoloris ; c'était pourtant des caractères durement trempés ; mais aussi les vêtements l'étaient par trop. » (1)

Au retour de la mission, les collections recueillies par Henri Filhol furent réunies au Muséum, en une exposition dont la mémoire est restée vivace.

« Parmi mes premiers souvenirs de Professeur au Muséum, dit M. Edmond Pèrrier (2), demeure encore vivant celui du visage de son vieux père, extasié devant les magnifiques collections rapportées de si loin par ce fils unique, et dont l'exposition, dans le cadre pittoresque de notre orangerie, était illuminée ce jour-là par un radieux soleil de printemps. Henri Filhol le guidait, plein de jeunesse et d'espérances qui se sont heureusement réalisées, portant pour la première fois le ruban de Chevalier de la Légion d'honneur si bien conquis, et qu'il ne devait échanger contre la rosette qu'un quart de siècle plus tard.

« La même année, le jeune voyageur était attaché à la Faculté des sciences de Toulouse... Cependant ses maîtres lui réservaient d'autres destinées. A peine revenu de mission, Henri Filhol avait repris ses belles études sur les Mammifères fossiles de France, et s'était placé en bon rang parmi les paléontologistes... La description des collections recueillies par lui dans les îles australes le

(1) Bouquet de la Grye, *loc. cit.*
(2) Ed. Perrier. Discours prononcé aux obsèques de M. H. Filhol.

Digitized by Google

classa bientôt non moins favorablement parmi les zoologistes. Aussi quand fut organisée, en 1883, la grande campagne d'exploration des fonds des mers que devait faire le *Talisman*, Alphonse Milne-Edwards le fit nommer Membre de la commission scientifique chargée de diriger ses dragages. Ce fut lui qui recueillit cette belle série d'éponges au squelette d'opale qui cause tant de surprises aux visiteurs des galeries du Muséum. »

Au retour de la campagne du *Talisman*, Henri Filhol s'attacha définitivement au Muséum, abandonnant son titre de Professeur titulaire à la Faculté des sciences de Toulouse, pour remplir les modestes fonctions de sous-directeur d'un Laboratoire de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, rattaché à celui d'A. Milne-Edwards.

Pendant ce temps, il continuait l'étude des matériaux recueillis au cours de ses lointaines explorations, ou lors de recherches faites en France, dans divers gisements de fossiles. Il se classait ainsi de plus en plus parmi les savants de tout premier ordre, et lorsque la mort de Georges Pouchet rendit vacante la chaire d'Anatomie comparée du Muséum (1894), un vote unanime de l'Assemblée des Professeurs de cet établissement l'investit de cette chaire. Peu de temps après, il était nommé membre de l'Institut, puis membre de l'Académie de Médecine.

« Les travaux d'Henri Filhol, dit M. Pettit dans la notice si intéressante qu'il a consacrée à notre commun Maître (1), ont trait à l'Anatomie comparée, à la Zoologie générale et à l'Anthropologie, et sont basés tout à la fois sur l'étude des faunes fossiles et actuelles.

« Dans ses recherches, l'auteur s'est guidé constamment sur le principe suivant : à son sens le squelette d'un être fossile doit fournir des renseignements aussi précis que celui d'un animal de la création présente ; par conséquent aux indications ainsi acquises est attachée une valeur égale au point de vue de la recherche des lois qui ont présidé à l'évolution du monde animal.

« Dès lors toutes les variations qu'on pourra constater chez les êtres fossiles constituent autant de documents directement utilisables pour nos conceptions sur l'origine des espèces. Toutes les études de Filhol ont abouti à la confirmation de ces conjectures ; aussi lui est-on redevable de faits nombreux qu'auraient toujours ignorés les Anatomistes qui se seraient limités à l'étude des animaux de l'époque actuelle ».

(1) A. Pettit. Le Professeur Henri Filhol. *Bull. de la Société d'Histoire Naturelle d'Autun*. T. XV, 1902.

Digitized by Google

Parmi ces faits, signalons notamment ceux qui sont relatifs à la variation des formules dentaires.

Celles-ci, loin d'être des caractéristiques immuables dans chaque groupe, se transforment assez rapidement, et l'étude de ces transformations amena Filhol à la découverte des liens de parenté qui unissent les Carnassiers et les Insectivores, dont les dents eurent au début, d'étroites analogies. Ses observations sur l'évolution du système dentaire des Herbivores ne sont pas moins importantes.

D'autre part, les études qu'il fit, à l'île Campbell, sur l'Anatomie des Manchots, montrèrent que, loin d'avoir une phylogénie spéciale, ces oiseaux ont simplement subi une adaptation qui les a amenés au type si singulier qu'ils réalisent aujourd'hui.

Les travaux de Filhol jettent ainsi une vive lumière sur le problème de la variation des espèces.

Dans ses dernières années, malgré les charges écrasantes que lui créaient sa nomination à la Chaire d'Anatomie comparée du Muséum, il travaillait encore à une Monographie des Lémuriens, destinée à prendre place dans la célèbre Histoire naturelle de Madagascar publiée par les soins d'un autre illustre Philomathe : M. Alfred Grandidier. La mort vint l'interrompre au milieu de ce travail qui, heureusement pour la science, ne restera pas inachevé, M. Guillaume Grandidier ayant entrepris de le terminer.

A côté de la place élevée conquise par Henri Filhol dans le domaine des sciences pures, il est nécessaire de mentionner le rôle important qu'il tient, au Muséum, dans l'histoire du service d'Anatomie comparée. Ce fut dans un moment tout particulièrement critique qu'il fut chargé de ce service. De nouvelles galeries s'élevaient alors pour recevoir, entre autres collections, celles d'Anatomie comparée, et Filhol débutait ainsi par la lourde tâche de réorganiser toute la Muséologie de cet important service. Il n'est pas sans intérêt de rappeler les conditions dans lesquelles il héritait de cette charge.

Son prédécesseur : Georges Pouchet, avait été nommé Professeur à une époque (1879) où la réorganisation des Galeries d'Anatomie comparée s'imposait déjà ; dès le début de son Professorat, il avait envisagé l'éventualité de cette réorganisation, et l'avait, de bonne heure, préparée. C'est dans ce but qu'il avait parcouru tous les centres universitaires d'Allemagne, y étudiant spécialement les collections d'Anatomie comparée, et rapportant de ce voyage de précieuses observations consignées dans un Mémoire qui, à l'heure

Digitized by Google

actuelle, reste encore du plus haut intérêt (1). Jusqu'à sa mort, survenue prématurément en 1894, Georges Pouchet n'avait cessé de se préoccuper de cette réinstallation des collections confiées à ses soins ; mais imparfaitement secondé dans ce sens, il n'avait pas tardé à concentrer ses efforts sur le côté purement scientifique de son service, et, notamment, sur l'organisation d'un enseignement pratique d'Histologie comparée. Il s'était toujours beaucoup occupé de cette science, la plus précieuse auxiliaire de l'Anatomie comparée, dont elle arrive même à faire partie intégrante, et avait groupé autour de lui, d'abord dans un Laboratoire privé, puis au Muséum, toute une pléiade d'histologistes dont beaucoup se sont fait un nom envié dans la science.

Un grand nombre de pièces du plus haut intérêt vinrent, sous le professorat de Georges Pouchet, et par ses soins directs, enrichir les collections d'Anatomie comparée ; mais l'accueil fait à ces pièces par le personnel chargé de leur conservation consista trop souvent en une bocalisation hâtive et incroyablement grossière, dont les exemples subsistaient encore il y a peu de temps.

Les galeries, enfin, tombaient en ruines.

Le mode d'aménagement de ces anciennes galeries est encore présent à l'esprit du plus grand nombre. Fondées par Cuvier, il y a un siècle, et installées dès le début dans un local peu approprié, les collections d'Anatomie comparée n'avaient pu, dans la suite, malgré les efforts des différents Professeurs à qui la charge en fut confiée, se développer dans un cadre digne d'elles et en rapport avec les exigences multiples d'une classification scientifique. Ce local comprenait, au rez-de-chaussée, deux salles symétriques, assez exiguës, renfermant les squelettes des grands mammifères, et, au premier étage, plusieurs petites salles, se développant au-dessus des précédentes, et renfermant, outre des préparations squelettiques qui n'avaient pu trouver place en bas, les pièces splanchnologiques. Les conditions générales d'installation de toutes ces collections étaient des plus primitives ; souvent même, pour l'ostéologie aussi bien que pour la splanchnologie, les injures du temps les avaient rendues inutilisables. L'étudiant, venu dans les galeries d'Anatomie pour s'initier à l'étude d'une science dont les débuts surtout sont à bon droit réputés difficiles, renonçait le plus souvent à suivre, dans de semblables conditions, l'histoire des

(1) Georges Pouchet. Rapport sur une mission en Allemagne pour étudier les collections d'Anatomie comparée. *Archives des Missions scientifiques et littéraires*. 3e série. T. VII, 1881.

Digitized by Google

organes ou des systèmes sur lesquels une étude théorique ne pouvait le renseigner suffisamment.

C'était donc une besogne écrasante que de constituer avec des matériaux aussi précaires, bien que riches dans dans leur ensemble, un Musée dont il fallait s'efforcer de faire l'égal des plus illustres Musées similaires d'Europe. Henri Filhol entreprit cette besogne avec un tel courage et une telle compétence scientifique que le succès dépassa toutes les espérances.

Il se mit à l'œuvre dès le premier jour de son Professorat, n'hésitant pas à rompre la série, jusqu'alors ininterrompue, de ses travaux scientifiques personnels, pour descendre lui-même dans les plus petits détails de la préparation matérielle des collections, et pour en diriger l'exécution. Je me trouvais déjà, à cette époque, au Laboratoire d'Anatomie comparée, et les conditions dans lesquelles s'effectuèrent les débuts de cette réfection générale resteront longtemps présentes à ma mémoire.

M. Filhol nous fit commencer par la révision des pièces tératologiques. La richesse de cette partie des collections est considérable ; la plupart des types étudiés par I. Geoffroy St-Hilaire, sinon tous, y figurent ; mais il aurait fallu une perspicacité rare, à une personne non prévenue, pour qu'elle se doutât autrefois de cette valeur. Entassés dans les armoires obscures, des bocaux aux formes bizarres, les uns ridiculement grands pour les pièces qu'ils contenaient, les autres si exactement remplis qu'il était impossible de discerner leur contenu, renfermaient cette précieuse collection. L'apparence naturellement macabre des pièces tératologiques devenait, dans ces conditions, réellement horrible, et la vue de tous ces fœtus monstrueux, nageant dans leurs bocaux ou comprimés par un verre trop étroit, évoquait, plutôt qu'une idée de comparaison scientifique et de classification, celle d'une sorte de musée des horreurs.

Il s'agissait de mettre en évidence la valeur et les caractéristiques scientifiques de tous ces spécimens, et d'atténuer le plus possible ce qu'ils peuvent avoir, pour la foule tout au moins, de trop hideux. Des moyens fort simples permettaient de réaliser ces desiderata ; il suffisait, au total, de choisir des bocaux appropriés à leur destination, et d'obtenir du personnel qu'il mît un peu de zèle, de goût et d'esprit scientifique, au travail de réfection qui lui incombait. Henri Filhol, dans cette occurrence, dut compter avec la force de résistance d'habitudes routinières ancrées depuis un quart de siècle, et dont les manifestations aggravèrent maintes fois les difficultés

Digitized by Google

de sa tâche. Cependant, grâce au tact et au doigté avec lesquels il savait diriger son personnel, il arriva, pour les pièces tératologiques comme pour le reste, à remettre tout en œuvre, d'après des procédés nouveaux dont les visiteurs des galeries actuelles peuvent apprécier le mérite.

Le surmenage excessif que s'imposa H. Filhol pour diriger la réfection des collections, et leur installation méthodique dans de nouveaux bâtiments, n'était pas sans avoir une influence néfaste sur sa santé. Cependant, malgré la fatigue, arrivant le premier et partant le dernier, il ne cessa peut-être pas un seul jour de se mêler directement aux travaux, souvent pénibles, qui se poursuivaient à la fois au Laboratoire et dans les galeries en construction. Ouvertes alors à tous les vents, celles-ci étaient à certains jours véritablement inhabitables, et les ouvriers qui s'y trouvaient occupés au montage des grands squelettes avaient recours à mille ruses pour abandonner leur travail ; Filhol y passait cependant des journées entières, n'en sortant que pour venir se rendre compte de l'état des travaux accomplis au Laboratoire, situé à quelque distance de là.

Le succès devait couronner ses efforts. Les nombreux savants qui ont visité les nouvelles galeries d'Anatomie comparée du Muséum ont été unanimes à reconnaître et la haute valeur du plan d'après lequel sont distribuées les collections, et celle des procédés employés pour leur présentation. J'ai entendu des personnes dont la compétence est indiscutable les placer au premier rang des galeries similaires. Inaugurées depuis 1898, elles sont maintenant trop connues pour que je veuille les décrire.

Il n'est personne qui n'ait remarqué et admiré le nouveau montage des squelettes. Tandis que ceux-ci étaient autrefois supportés par de lourdes armatures de fer, souvent très compliquées, plaçant l'animal dans une position des moins naturelles, et ne donnant pas la moindre idée du jeu de ses articulations et de son équilibre, ces squelettes sont maintenant montés d'après des procédés entièrement nouveaux, inspirés exclusivement par le respect de l'attitude propre à chaque animal. Celui-ci, étant placé lors du montage dans une de ses attitudes normales, reçoit son point d'appui d'un support unique, formé d'une tige perpendiculaire à la colonne vertébrale, et se divisant, au niveau de celle-ci, en deux branches qui la suivent de manière à soutenir, l'une la partie antérieure, l'autre la partie postérieure, du rachis. Les os des membres sont enfin directement articulés les uns avec les autres, suivant une allure natu-

Digitized by Google

relle. Cette suppression des charpentes compliquées ne réalise pas seulement un progrès au point de vue de l'esthétique générale des collections ; son principal avantage réside dans la facilité avec laquelle chacune des pièces du squelette peut être vue et étudiée ; les artistes animaliers notamment, qui viennent en si grand nombre s'initier dans les galeries du Muséum à l'étude de l'anatomie, apprécient tout particulièrement ces nouveaux procédés, dus à H. Filhol.

Dans la partie splanchnologique, les perfectionnements réalisés à l'instigation de Filhol n'ont pas été moins considérables. La plupart des anciennes préparations ont été remontées à nouveau ; chacune de leurs parties a été étiquetée, de telle sorte que ces préparations représentent maintenant autant de *planches* anatomiques naturelles, infiniment plus instructives que celles des manuels. Cet étiquetage, dont le mode d'exécution est dû à l'un des aides de M. Filhol, M. le Dr A. Pettit, a été également appliqué aux pièces ostéologiques.

Enfin, certains organes peu étudiés, ou peu facilement préparables, ne figuraient pour ainsi dire pas dans l'ancien Musée. Telles sont les glandes vasculaires sanguines, dont une série remarquable fut préparée pour les nouvelles galeries par M. Pettit. Tels sont encore les poumons, conservés maintenant au moyen d'injections intra-pulmonaires solidifiables, qui les conservent à l'état désiré d'extension ou de rétraction ; commencée seulement en janvier 1895, cette nouvelle collection de poumons devint rapidement assez complète, et l'expérience a prouvé que la durée des pièces ainsi préparées est très facilement assurée par quelques soins matériels.

Une fois les collections ainsi installées, il restait encore, à certains points de vue, beaucoup à faire. Il était de toute urgence de procéder à leur inventaire méthodique, inventaire destiné à permettre, dans la suite, la publication d'un catalogue scientifique comparable à ceux du British Museum, et dont l'utilité, évidente pour le public instruit, l'est surtout pour les professionnels de la science. Ce travail d'inventaire et de catalogage n'était pas nécessaire seulement aux galeries. Le laboratoire d'anatomie possède, lui aussi, une précieuse collection de matériaux d'étude, non élaborés, provenant soit de la Ménagerie, soit des trop rares voyageurs auxquels une instruction technique suffisante permet de s'intéresser aux choses de l'anatomie. Ces matériaux servent journellement, soit aux travaux ordinaires du service, soit aux recher-

Digitized by Google

ches que viennent poursuivre au Muséum de nombreux naturalistes. Dans ces collections de matériaux d'études, la nécessité d'une révision s'imposait également. H. Filhol résolut de mener de front ces deux inventaires, dont il surveilla simultanément l'exécution.

Des circonstances imprévues vinrent contrarier ce travail. Les collections du Laboratoire, pour la révision desquelles H. Filhol était secondé par M. Pettit, furent gravement compromises par l'inondation subite des caves où elles étaient déposées ; cette inondation était due à la rupture de l'égout, qui, à cet endroit, canalise l'ancienne rivière de la Bièvre. Les eaux d'inondation, qui n'étaient autres que des eaux d'égout, vaseuses et putrides, et au milieu desquelles nageaient les pièces d'étude, se décomposèrent rapidement (on était alors en plein été), et le sauvetage de ces pièces, qui ne pouvait être fait qu'avec les plus grandes précautions, fut extrêmement pénible. Malgré l'altération de sa santé, Henri Filhol tint à diriger en personne ce sauvetage ; aussi, à la suite de son séjour dans l'air méphitique des caves inondées, fut-il atteint d'une sorte d'intoxication assez grave.

Pour la révision des pièces de la galerie, H. Filhol avait bien voulu m'adjoindre à lui, et ce sera pour moi un souvenir inoubliable que celui des longues journées passées ainsi avec le Maître, au milieu de ces collections qu'il connaissait si bien, et parmi lesquelles les matériaux qu'il avait recueillis lui-même, au cours de ses voyages, tiennent une place si honorable. Cette révision avait débuté par les pièces ostéologiques ; le plus souvent l'examen de ces pièces suggérait à H. Filhol des remarques originales, hautement instructives, et les heures s'écoulaient, trop courtes pour le disciple qui profitait ainsi d'une occasion unique de s'instruire, mais trop longues, malheureusement, pour Henri Filhol, dont la santé s'accommodait mal de ce nouveau surmenage. Arrivé aux galeries de grand matin, Filhol n'en sortait qu'à la fin du jour, et ces longues séances de travail n'étaient interrompues que par le temps strictement nécessaire pour aller prendre hâtivement un déjeuner sommaire dans un établissement du voisinage.

Il ne put achever entièrement cette nouvelle entreprise. Son cours, professé pendant le semestre d'hiver, et à la préparation duquel il apportait un soin extrême, acheva de l'épuiser. « Je viens, disait-il à l'Institut le 3 mars 1902, de terminer mon cours ; j'en suis très fatigué, je me sens mal ; j'ai hâte d'aller me reposer à la campagne ! Le lendemain il vint encore à l'Académie de médecine.

Digitized by Google

Dans la soirée, il s'endormit pour ne plus se réveiller qu'à demi, et dans une sorte de rêve. Le rêve même est aujourd'hui fini pour toujours » (1).

Elu membre de la Société Philomathique le 12 janvier 1876, Filhol n'avait cessé d'enrichir notre Bulletin du résultat de ses travaux. Les qualités de l'homme de science, aussi bien que celles de l'homme privé, lui avaient acquis toutes les sympathies, aussi fut-il élu Président, à l'unanimité, pour l'année 1899. De l'avis de tous, il fut l'un des principaux artisans du relèvement de notre vieille société.

H. Filhol groupa autour de lui de nombreux élèves, d'abord dans le Laboratoire de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, dont il avait été le sous-directeur, puis dans son service d'Anatomie comparée. Depuis quelques années, il avait rétabli dans ce service une section d'Histologie comparée (2), confiée à M. Pettit, et dont la vitalité devait rapidement accroître le courant d'activité scientifique du Laboratoire. Tous ceux qui eurent à profiter de l'enseignement et de la bienveillance du Maître en gardent le souvenir ému, et contribueront à maintenir sa Mémoire bien vivante.

En résumé, H. Filhol s'en est allé après avoir rempli une carrière scientifique des plus brillantes. Son œuvre, comme savant et comme administrateur d'une importante collection nationale, compte parmi les plus durables. Enfin son souvenir reste vivace dans l'esprit et dans le cœur de tous ceux qui furent appelés à l'approcher. Nous osons espérer que le respect et la vénération dont sa Mémoire reste ainsi entourée pourront contribuer à atténuer la douleur dans laquelle se trouve plongée la famille du regretté Maître Henri Filhol.

Titres et distinctions de Henri FILHOL (3).

Titres scientifiques.

Docteur en médecine, Faculté de Paris (1873).
Docteur ès sciences naturelles, Faculté de Paris (1876).

(1) Edmond Perrier, *loc. cit.*

(2) L'existence de cette section, créée par G. Pouchet, et à laquelle je fais allusion ci-dessus, avait été momentanément suspendue à la mort de celui-ci.

(3) Henri Filhol a publié, en 1896, à l'appui de sa candidature à l'Académie des Sciences, une énumération complète et détaillée de ses nombreux travaux. Des listes de ceux-ci ont été publiées dans les Nouvelles archives du Muséum (1902), et dans le Bulletin de la Société d'Histoire naturelle d'Autun (T. XV. 1902).

Digitized by Google

Enseignement.

Maître de conférences de Zoologie à la Faculté des Sciences de Toulouse (1878).

Chargé du cours de Zoologie à la Faculté des Sciences de Toulouse (1878).

Professeur titulaire de Zoologie à la Faculté des Sciences de Toulouse (1879).

Sous-directeur du Laboratoire de Zoologie anatomique (Hautes-Études), au Muséum d'Histoire naturelle de Paris (1885).

Professeur d'Anatomie comparée au Muséum d'Histoire naturelle de Paris (1894).

Missions scientifiques.

Passage de Vénus sur le Soleil (1875).

Mission à l'île Campbell, en Nouvelle Zélande, en Océanie (îles Fidji, Nouvelle-Calédonie) (1876).

Membre de la Commission des dragages sous-marins (Expédition du *Talisman*) (1883).

Distinctions honorifiques.

Lauréat de l'Académie des Sciences, prix Delalande Guérineau (1878) ; grand prix des Sciences physiques et naturelles (1879) ; prix Petit d'Ormoy (1887).

Président de la Société Zoologique de France (1898).

Président de la Société Philomathique de Paris (1899).

Membre de l'Académie des Sciences (1896).

Membre de l'Académie de Médecine (1897).

Chevalier de la Légion d'honneur (1876).

Officier de la Légion d'honneur (1898).

Commandeur de l'ordre de Saint-Charles (1901).

Digitized by Google

Digitized by Google

RECHERCHES D'ANATOMIE COMPARÉE SUR LE CŒUR DES VERTÉBRÉS

EN PARTICULIER

DES MONOTRÈMES ET DES MARSUPIAUX

par G. DEVEZ

(PLANCHES I A IV).

INTRODUCTION

Plusieurs séjours prolongés que j'ai faits en Guyane depuis 1891 m'ont permis d'étudier sur place un nombre assez considérable de *Didelphys*. De retour à Paris, j'entrepris la bibliographie des Marsupiaux. Je fus surpris de ne trouver parmi les nombreux travaux se rapportant à ces animaux, que quelques publications allemandes et anglaises sur l'anatomie du cœur. Dans le même ordre d'idées, les Monotrèmes étaient encore moins étudiés, et je n'ai rencontré dans toute la littérature scientifique, jusqu'à ce jour, concernant la valvule droite de l'Echidné par exemple, que trois figures d'un même cœur données par Lankester en 1883.

Je conçus dès lors le projet de reprendre cette étude d'une façon rationnelle et systématique. La connaissance approfondie du cœur des Mammifères inférieurs en effet ne peut que nous aider à établir quelle place il convient de réserver dans la série aux Monotrèmes et aux Marsupiaux. On sent toute l'importance que de tels renseignements peuvent présenter dans la solution du passionnant problème de l'origine des Mammifères.

Cette question, qui est revenue à l'ordre du jour depuis quelques années, sera notablement simplifiée si l'on veut tenir compte des raisons suivantes :

1° Les Monotrèmes et les Marsupiaux sont les plus inférieurs des Mammifères. C'est par eux que doit donc se faire le passage aux classes inférieures ;

2° Les découvertes paléontologiques montrent que ce sont les plus anciens Mammifères connus.

Digitized by Google

3° Certains ossements fossiles ont des relations si grandes avec ceux des Amphibiens, des Reptiles, des Monotrèmes et des Marsupiaux, qu'il est souvent très difficile de reconnaître auquel de ces quatre groupes ils appartiennent.

4° Le cœur, dans tout animal, est un des organes qui subissent le moins les influences extérieures ou du moins, c'est sur lui que ces influences se manifestent le plus lentement. Nous savons par exemple que le milieu et le genre de vie entraînent l'adaptation à la nage, au vol, et par suite déterminent des variations dans le squelette, l'enveloppe extérieure ; que le mode d'alimentation transforme plus ou moins le système dentaire et le tube digestif, etc. L'appareil circulatoire lui-même, à cause de ses relations avec la périphérie, peut présenter de notables changements, et cela chez une même espèce. L'exemple de *Didelphys virginiana* que je choisis de préférence parce qu'il relève du groupe même des Marsupiaux est des plus démonstratifs à cet égard : Mac Clure, dans un travail récent [**151**] (1), a trouvé la plus grande variété dans l'origine de la veine cave inférieure chez différents individus de cette même espèce : « The mode of origine of the vena cava posterior in « Didelphys was found to be so variable in the twenty six different « individuals examined, that it is quite impossible to assign one « mode of origine for this vessel which may be regarded as typical « for the species »... (p. 441).

D'autre part, la distribution des branches de l'aorte est si variable qu'on ne peut y chercher des caractères de distinction. Parsons a publié l'année dernière [**166**] un travail très intéressant dans lequel il conclut que les divisions de l'aorte sont plus curieuses qu'instructives : « The Marsupialia have many varieties of conformation « and in accordance with this, the arrangement of their aortic branch « is very variable. They show, however, some anomalies which, in « the present state of our knowledge are more curious than instruc« tive... » (p. 393).

Le cœur, au contraire, organe central peu accessible dont le rôle reste le même et le fonctionnement continu, quelles que soient les circonstances ambiantes, pourvu que ces circonstances soient compatibles avec la vie, se modifie peu dans le cours du temps. En d'autres termes, c'est lui qui doit conserver le plus longtemps, mieux encore que le cerveau peut-être, le cachet d'origine de l'animal. N'est-il pas remarquable de constater avec quelle homo-

(1) Les numéros gras entre crochets [ ] indiquent les numéros correspondants de l'index bibliographique placé à la fin de l'ouvrage.

Digitized by Google

généité la valvule du cœur droit a gardé sa structure musculaire chez tous les oiseaux ?

C'est ainsi que j'ai été amené à étendre mes recherches dans toute la série des vertébrés ; tâche ardue, mais remplie d'un intérêt spécial, fait du plaisir de retrouver dans les groupes éloignés des caractères qu'on croyait disparus.

Malheureusement, les difficultés matérielles que j'ai rencontrées à la Guyane, ne m'ont pas permis de poursuivre cette étude aussi loin que je l'aurais désiré. D'autre part, à Paris, les cœurs de Monotrèmes et de Marsupiaux sont des matériaux rares et plus d'une fois j'ai dû renoncer à des pièces trop macérées.

Je ne saurais oublier avec quelle sollicitude mon maître vénéré, M. H. de Lacaze-Duthiers, m'avait ouvert les portes de son laboratoire à la Sorbonne. Au Muséum d'Histoire naturelle, j'ai trouvé les plus grandes facilités de travail dans le laboratoire des Hautes études de M. A. Milne-Edwards, et grâce aux matériaux précieux que M. Filhol avait bien voulu mettre à ma disposition. A la mémoire de ces trois maîtres que la Science a perdus je rends ici un pieux hommage de gratitude.

Je remercie M. le professeur Ed. Perrier, Directeur du Muséum, du bienveillant accueil qu'il m'a fait à son laboratoire d'anatomie comparée durant le peu de temps que je viens d'y passer, ainsi que M. le Dr Gervais, sous-directeur du laboratoire, qui m'a permis d'étendre mes recherches, en mettant à ma disposition certains cœurs qui me faisaient défaut.

A mon maître et ami, M. le Dr H. Rieffel, chef des travaux anatomiques de la Faculté de Médecine, je conserve un inaltérable souvenir pour l'aide soutenue qu'il m'a toujours prêtée soit en me facilitant les dissections de cœurs humains, soit en m'expliquant nombre de mémoires allemands.

Je prie M. le professeur J. Chatin d'agréer tous mes remerciements pour ses conseils bienveillants et l'intérêt qu'il a bien voulu accorder à ce modeste travail.

Enfin, je n'oublie aucun de ceux, qui, à un titre quelconque, à Paris comme en Guyane, ont facilité mes recherches, soit en m'aidant de leurs conseils, soit en me procurant des animaux vivants. En particulier, je remercie M. le professeur Bouvier et mon ami le Dr H. Neuville, préparateur au Muséum, du concours qu'ils ont bien voulu me prêter pour la publication de ce Mémoire dans le *Bulletin de la Société philomathique.*

Digitized by Google

HISTORIQUE

A. Marsupiaux.

En parcourant la Bibliographie des Marsupiaux, il m'a été donné de constater deux faits : 1° Aucun ouvrage français — je ne compte pas les traités étrangers qui ont été traduits en français — ne s'occupe du cœur des Marsupiaux. C'est à peine si Cuvier et Milne-Edwards, dans leurs anatomies comparées, parlent du Kanguroo ; 2° Même dans la littérature étrangère, je n'ai pas rencontré de publication spéciale au genre américain *Didelphys*. Tyson (1), en 1698, se contente de signaler deux ventricules et deux oreillettes au cœur de l'Opossum. Meckel, dans son anatomie comparée, dit seulement qu'il n'a pas trouvé de valvule d'Eustache chez la Sarigue (*D. Virginiana*, probablement).

Owen est le premier auteur qui nous ait donné une description de quelque importance, avec mensuration, du cœur du Dasyure [8]. C'est à lui d'ailleurs, il faut le reconnaître, que nous devons la plus grande partie de nos connaissances sur les Marsupiaux et les Monotrèmes. Il décrivit successivement, en effet, en 1836 [9], l'anatomie du Wombat, — tandis que Martin [7] nous faisait connaître celle du Koala, — et en 1852 celle de *Dendrolagus*. Entre temps, il publiait ses deux travaux les plus importants sur les Marsupiaux : en 1841, l'article « *Marsupialia* » du « *Todd's Cyclopodia* » [10] et en 1868 sa remarquable « *Comparative anatomy of Vertebrates* » [12].

En 1837 [35] King compare la valvule droite du cœur humain à celle de quelques Mammifères et Oiseaux, sans étudier particulièrement les Marsupiaux qu'il classe cependant dans son deuxième groupe (animaux dont les piliers s'insèrent sur la cloison).

En 1841, Owen [9] donne les caractères généraux du cœur marsupial, caractères qui feront loi jusqu'à nos jours. Il décrit plus particulièrement le cœur de Kanguroo en 1852 [10]. En 1868 [11], il résume dans sa « *Comparative anatomy* » les connaissances de l'époque sur le cœur des Marsupiaux. Ce sont ses descriptions que les différents ouvrages d'anatomie comparée publiés depuis reprendront sans nouveau développement.

(1) Tyson, *Carigueya, seu Marsupiale americanum, or the anatomy of an Opossum (Didelphys)*. Phil. Trans. Vol. XX, 1698.

Digitized by Google

Le magistral recueil de Milne-Edwards, paru en 1858 (tome III) insiste à peine sur le cœur des Marsupiaux.

En 1876, Cuningham [3] décrit avec quelques détails les cœurs de *Phalangista vulpina* et *maculata, Dasyurus viverinus, Thylacynus cynocephalus* et *Phascogale calura*. Il soutient que la présence des auricules supplémentaires de l'oreillette droite n'est pas un caractère général chez les Marsupiaux, comme l'a avancé Owen.

Forbes [7] en 1881 donne une inscription succincte du cœur de Koala qu'il résume ainsi : « The heart is of the usual marsupial type » (p. 187).

En 1886 et 1887, Selenka [44] fait une étude méthodique du développement de *Didelphys virginiana*. Le cœur n'existe pas encore chez l'embryon de 2 jours 1/2. Sa double ébauche est nette à la 54me heure.

En 1890, Carl Rõse [40], dans son mémoire sur l'anatomie du cœur des vertébrés, fait état d'un cœur de *Thylacynus cynocephalus* et d'un cœur de *Wombat*. Il étudie plus particulièrement les sinus veineux. A propos des perforations de la paroi interauriculaire, il cite les préparations d'Opossum (?) (*Didelphys virginiana*) qu'il a vus chez Selenka. Les quelques lignes qu'il consacre au cœur des Marsupiaux n'ajoutent rien aux connaissances précédemment acquises.

Beddard [1] en 1895 ne parle du cœur de *Dendrolagus benneti* que pour constater que la valvule auriculo-ventriculaire droite possède quatre piliers musculaires.

Parsons [12] en 1896 étudie le cœur de *Petrogale*, et avec Windle [13] celui de *Macropus rufus*. Pas de faits nouveaux.

En 1898 [4] j'ai montré que les « colonnes modératrices » existaient toujours dans le cœur droit des *Didelphys*.

Enfin récemment [5] j'ai donné un résumé de l'architecture du cœur des Marsupiaux.

En somme, les auteurs anglais nous ont fait connaître le cœur de quelques-uns seulement des Marsupiaux australiens. Ils ont surtout insisté sur la valvule du cœur droit qui a toujours été pour eux la partie la plus importante. Les notions anatomiques qui en découlent n'ont rapport qu'au nombre de piliers dont cette valvule se compose et à la constitution membraneuse de cette formation.

Aucun de ces mémoires n'a donné l'étude anatomique systématique du cœur des Marsupiaux au point de vue des homologies.

Lankester [16] seul, à propos de l'Ornithorynque, a tenté une homologation de la valvule droite de *Didelphys* (lequel ?) et de *Phascolarctos* sur deux figures non accompagnées de description. La

Digitized by Google

légende de ces figures, seul renseignement contenu dans ce mémoire des plus intéressants, indique que les deux piliers musculaires dessinés sont les représentants des mêmes formations chez l'homme (?).

B. Monotrèmes.

L'histoire des Monotrèmes est loin d'être connue, et les ouvrages qui en parlent sont peu nombreux.

Meckel [20] est le premier auteur qui ait donné une description un peu détaillée dans sa monographie de l'Ornithorhynque parue en 1826. De Blainville [116] dans sa thèse de concours cite les travaux parus antérieurement.

Cuvier, dans son *Anatomie comparée*, n'apporte aucun détail nouveau après sa première édition.

Owen [23] en 1841, dans l'article « *Monotremata* » du « *Todd's Cyclopedia* », reprend l'exemple de Meckel et décrit le cœur d'Ornithorhynque un peu différemment.

H. Milne-Edwards ne fait que résumer la description de Meckel.

Gegenbaur [30] en 1866 étudie assez longuement le cœur d'Ornithorhynque, mais malheureusement ne donne pas de figures. La figure de Meckel étant incompréhensible, il nous faut arriver jusqu'en 1882 pour trouver dans le mémoire de Lankester [16] une description plus complète, accompagnée de planches, du cœur d'*Ornithorhynchus*.

L'année suivante, 1883, Lankester reprend le sujet sur de nouveaux spécimens et conclut, contrairement à ce qui était admis jusque là, *que la valvule du cœur droit de l'Ornithorhynque manque de valve septale*. Dans cette même publication, il décrit deux cœurs d'Echidné — ce sont les premiers renseignements que nous trouvons sur le cœur de cet animal dans la littérature scientifique — chez lesquels il ne trouve pas non plus de valve septale.

En 1885 a lieu une polémique entre Lankester et Owen : Lankester et Beddard [18] soutiennent que le cœur d'*Aptérix* décrit par Owen en 1841 [102] était un cœur d'Ornithorhynque. Owen répond [24] en maintenant ses conclusions.

Carl Rose [40], en 1890, a examiné un cœur d'Echidné et deux cœurs d'Ornithorhynques. Il y étudie surtout le sinus pulmonaire, la cloison interauriculaire, et se rattache à l'opinion de Lankester, quoique dans ses démonstrations il dit avoir rencontré « des rudiments de valve septale. »

Beddard [15], en 1894, a trouvé une valvule *complète* et bien

Digitized by Google

développée chez Ornithorhynque, contrairement à Lankester. Enfin, j'ai essayé de montrer récemment [19] que cette valve septale existait mais qu'elle était peu développée.

D'ailleurs, dans le chapitre spécial se rapportant à l'étude de la valvule droite d'*Ornithorhynchus* et d'*Echidna* je reprendrai en détail ces différentes opinions pour montrer combien nos connaissances sont incomplètes.

C. Cœur des autres Vertébrés.

Il serait trop long de relater ici les nombreux travaux qui ont été publiés sur cette vaste matière. La liste des principaux ouvrages que j'ai consultés est réunie dans l'index bibliographique, placé à la fin de ce travail ; je les analyserai dans le cours de ce Mémoire chaque fois que l'occasion s'en présentera. Je me contenterai dans ce chapitre de citer les plus remarquables ayant trait à l'étude comparée du cœur dans la série des vertébrés. En dehors des traités d'anatomie comparée, Gegenbaur [30], Sabatier [41] et Carle Röse [40] résument l'état de nos connaissances à l'époque de chaque publication. J'ai déjà dit que depuis Carle Röse, c'est-à-dire depuis 1890, aucun ouvrage d'anatomie comparée du cœur n'est mentionné dans la littérature scientifique.

Parmi tous ces travaux, il faut réserver une place toute particulière à la remarquable thèse de Sabatier [41]. Par la précision de ses descriptions elle dépasse tout ce qui a été fait dans le même genre. Si dans la partie où il traite de la Philosophie naturelle, le professeur de Montpellier a des idées personnelles sur les homologies, les faits anatomiques eux-mêmes n'ont pas changé depuis 1873, et j'ai eu plus d'une fois l'occasion d'admirer avec quelle patience il les a observés et décrits. Je suis d'autant plus porté à rendre hommage à l'œuvre de Sabatier que des travaux importants, comme ceux de Carle Röse, semblent trop négliger les découvertes du savant français. La disparition progressive du sinus veineux sur laquelle insiste tant Carl Röse, pour ne prendre qu'un exemple, avait été bien longuement étudiée et décrite par Sabatier : l'auteur allemand oublie cependant de rendre à l'auteur français ce qui lui revient.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

J'ai pu me procurer la plupart des espèces de *Didelphys* de la Guyane et travailler sur place avec des pièces fraîches.

La détermination des *Didelphys* n'est pas facile. Thomas [**179**] et Lydekker [**150**], qui ont écrit les deux meilleurs catalogues des Marsupiaux, avouent qu'ils sont portés à considérer *Didelphys cancrivora* et *Did. Azaræ* comme deux variétés de la même espèce, *Did. Virginiana*. Thomas divise ainsi l'espèce de Linné, *Didelphys marsupialis*, en deux variétés : la var. *typica* qui habite l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud, et la var. *Azaræ* qui est spéciale au Sud du Brésil. La var. *typica* comprendrait *Did. virginiana* de Kerr et *Did. cancrivora* de Gmelin, qui se seraient localisées l'une au Nord (*D. virginiana*) l'autre au Sud (*D. cancrivora*). Or, Buffon (1) séparait déjà le *Crabier* (*D. cancrivora*) de la « Sarigue à oreilles bicolores, ou Sarigue des Illinois » (*D. virginiana*). Allen après avoir passé en revue les espèces Nord-Américaines [**106**], vient dans son dernier mémoire [**107**] de se séparer nettement de Thomas. Pour lui, *Did. marsupialis* (type de Linné) doit être réservé comme type du Mexique, *Did. karnikophaga* (Zimm.) comme type du Nord-Est de l'Amérique du Sud et *Did. virginiana* (Kerr) comme type des Etats-Unis. *Did. insularis* (Allen) doit être séparé, d'après lui, des trois espèces nord précédentes et localisé aux Antilles (Trinidad, Dominique, Grenade, St-Vincent) ; c'est par conséquent le « *Manicou* » de la Martinique.

Sans entrer dans le détail des déterminations, je pense que *Did. cancrivora* doit être une espèce différente de *Did. virginiana*. Quant au *Did. marsupialis insularis* d'Allen, il paraît plus se rapprocher de l'espèce du Nord que de *D. cancrivora*. En tout cas, je ne manquerai pas, dans les descriptions qui vont suivre, de préciser quelle espèce j'ai eue entre les mains.

Le Crabier est vulgairement nommé « *pian* » en Guyane, par opposition au terme *quatre-œil*, que les créoles prononcent « *quat'-ouéi* » et qui sert à désigner toutes les espèces de taille moyenne ou petite à pelage roux, alors même qu'elles n'ont pas au-dessus des yeux

(1) Buffon. Hist. nat. suppl. III. 1776, 272 pl. liv. Cayenne.

Digitized by Google

les deux taches caractéristiques de *Did. opossum* (Lin.). Les plus petites espèces, — et l'on confond *Did. lepida* avec *Did. murina* — se nomment « rats-palmistes » parce qu'on les rencontre souvent dans les palmiers des genres maripa, bâche, etc.

Le Crabier, que j'appellerai à l'avenir *pian*, de son nom guyanais, a été à tort décrit comme se nourrissant de crabes. Cette vieille légende, propagée depuis Buffon, étonnerait fort les habitants des campagnes guyanaises si on leur racontait que le pian fait ses friandises des crabes. Thomas ne parle pas de son genre de vie. Lydekker (p. 199) dit avec prudence : « on raconte (*it is reported*) qu'il détruit les volailles ». C'est cependant un véritable renard pour la Guyane, et les éleveurs de volailles connaissent trop bien ses dispositions carnassières. Quand, après six heures du soir, une poule se fait entendre, il y a toutes les chances pour que ce soit un pian qui l'étrangle. La lumière d'une simple bougie suffit pour éblouir le voleur — les Sarigues sont crépusculaires et nocturnes — et on arrive alors à s'en emparer avec facilité.

Le pian, à tort ou à raison, a la réputation de s'enivrer avec l'alcool de canne et d'aimer beaucoup l'ananas. Tous les gamins créoles connaissent les expressions « *pian mé nan-nan* » et « *pian, mé tafia* » (1) qui s'emploient dans un sens malicieux.

Une espèce que j'ai cherchée en vain depuis 1891 est le *Chironectes yapock* (Desm.). Elle aurait été d'autant plus intéressante à étudier pour moi que son genre de vie aquatique lui réserve une place à part dans la famille. Je me demande si sa patrie d'adoption est bien l'Oyapock comme semble l'indiquer son nom. De Winton [**184**] l'aurait rencontrée dans la République de l'Equateur, près de Quito ; a-t-elle toujours existé dans cette région ou s'y est-elle installée récemment ? Tend-elle à disparaître de la Guyane ? Dans ce cas, ce ne serait pas l'homme qui l'aurait détruite, car la région de l'Oyapock est peu habitée.

***

Mes recherches ont porté sur les espèces suivantes :

MONOTRÈMES.

Ornithorhynchus paradoxus (Blum.)
Echidna hystrix (E. Geoff.)

(1) « *Pian, voilà de l'ananas, pian, voilà du tafia.* »

Digitized by Google

Marsupiaux.

Macropus giganteus (Linné)
— *thetidis* (Less.)
— *brunii* (Schreb.)
Dendrolagus ursinus (Schleg et Mull.)
Potorous tridactylous (Kerr.)
Dromicia nana (Desm.)
Petauroïdes volans (Kerr.)
Trichosurus vulpecula (Kerr.)
Phalanger ursinus (Temm.)
— *maculatus* (E. Geoff.)
Phascolomys ursinus (Shaw.)
Perameles obesula (Shaw.)
— *macrura* (Gould.)
— *nasuta* (E. Geoff.)
Dasyurus maculatus (Kerr.)
Didelphys cancrivora (Guel.)
— *virginiana* (Lin.)
— *insularis* (Allen.)
— *opossum* (Lin.)
— *nudicaudata* (E. Geoff.)
— *crassicaudata* (Desm.)
— *brevicaudata* (Lin.)
— *philander* (Lin.)
— *lanigera* (Desm.)
— *murina* (Lin.)
— *lepida* (Thos.)

Mammifères placentaires

Globiocephalus globiceps.
Myrmecophaga tetradactyla.
Sus scrofa.
Ovis aries.
Bos taurus.
Camelus dromedarius.
Lupus caniculus.
Hydrocherus capibara
Cælogenys paca
Lutra brasiliensis
Felis onca.

Digitized by Google

Felis eyra.
Phyllostoma spectrum.
Cercocebus æthiops.
Cercopithecus sabæus.
Homo sapiens.

OISEAUX.

Pullus domesticus.
Anas boschas.
Anas brasiliensis.
Mellagris gallo pavo.
Anser cinereus.
Columba domestica.
Sarcorrhamphus papa.
Apterix australis.

REPTILES

Alligator lucius.
— *sclerops.*
Crocodilus acutus.
Chelonia mydas.
— *nigrita*
Testudo tabulata.
Thalassochelys caretta.
Crotalus horridus.
Trigonocephalus piscivorus.
Boa constrictor.
Chamæleon vulgaris.
Dracæna guianensis.

AMPHIBIENS.

Salamandra maculosa.
Cryptobranchus japonicus.
Rana esculenta.
Bufo vulgaris.

POISSONS.

Lamna cornubica.
Xiphias Gladius.

Tous ces animaux, sauf *Apterix*, ont été représentés au moins par deux spécimens.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

Dans les ouvrages d'anatomie comparée on a coutume d'étudier le cœur en partant des Vertébrés inférieurs. Cette méthode rationnelle permet de suivre l'organe dans ses perfectionnements successifs, et dans un travail d'ensemble c'est elle qui devra toujours avoir la préférence.

Mais, en raison du but que je poursuis, j'ai cru pouvoir employer la marche inverse. La base de mes recherches étant la connaissance approfondie du cœur des Monotrèmes et des Marsupiaux, c'est par ces deux groupes que je vais commencer cette étude. Un chapitre spécial sera réservé à chacune des parties dans chacune des classes; de telle sorte que, l'esprit encore pénétré des formes décrites chez les Mammifères inférieurs saisira plus facilement et plus vivement les analogies rencontrées d'une part chez les Mammifères placentaires, d'autre part chez les Vertébrés ovipares.

Il m'arrivera dans ces pages de relater des points déjà connus; quand je serai obligé de le faire, ce sera pour indiquer succinctement que je les ai contrôlés moi-même dans le but d'en tirer plus tard quelque indication.

Comme Sabatier, Carl Röse et la plupart des anatomistes, dans tout ce qui va suivre je considérerai l'animal comme s'il était debout. C'est à mon avis la seule façon de faire de l'anatomie comparée utile et profitable, car notre but doit tendre vers la connaissance du type animal le plus perfectionné, l'homme. Pour cela, nous devons nous servir des expressions consacrées par l'anatomie humaine et abandonner radicalement celles encore employées par quelques zoologistes et embryologistes : appeler par exemple la veine cave inférieure, veine cave postérieure, c'est risquer une confusion qui peut devenir préjudiciable à la clarté des homologies.

§ I. — SITUATION.

Le cœur des Implacentaires, comme celui de tous les Mammifères, est logé dans une cage thoracique entièrement séparée de la cavité

Digitized by Google

abdominale par un diaphragme complètement développé. On sait que déjà chez les Oiseaux, où le diaphragme manque en règle générale, le cœur s'insinue entre les lobes du foie.

Organe primitivement pharyngien, le cœur conserve sa position embryonnaire chez les Poissons et les Batraciens. Ce n'est que par suite du développement du cou qu'il se trouve rejeté en bas (en arrière disent les traités d'embryologie).

Si nous enlevons le plastron sternal d'un *Didelphys* nous constatons que le muscle cardiaque occupe une situation sensiblement médiane et axiale. Ce caractère se rencontre aussi bien chez les Monotrèmes que chez les Oiseaux, Reptiles, Batraciens et Poissons. Chez la grande majorité des Mammifères placentaires, il en est de même. C'est à peine si chez les singes anthropomorphes la pointe se trouve complètement rejetée à gauche et contracte des adhérences avec le diaphragme. La station debout semble seule expliquer pourquoi chez l'homme toute une face de l'organe se trouve en rapport avec le diaphragme dont le centre phrénique lui sert comme de lit (1).

J'ai constaté un écartement variable entre les bords antérieurs des lobes pulmonaires des Didelphes. Pour me placer dans des conditions identiques de comparaison, j'avais soin d'insuffler les poumons par la trachée de façon à rétablir les rapports tels qu'ils existent chez l'animal vivant. Tantôt le cœur est presque complètement recouvert par les lobes pulmonaires qui l'enveloppent, tantôt toute sa face antérieure reste libre et en rapport direct avec la face postérieure du sternum. Ces relations sont d'ailleurs excessivement variables et ne doivent pas nous arrêter, car chez une même espèce, j'ai pu observer tous les intermédiaires. La même variation se présente chez l'homme où la percussion donne des résultats peu comparables.

La figure 1 montre la projection du cœur sur la cage thoracique chez *Didelphys lanigera* (A) et *Phalanger ursinus* (B). On voit que dans ces deux genres le cœur n'occupe pas la même situation : chez *Didelphys* la base se trouve au niveau du cartilage de la deuxième côte, et la pointe dans le quatrième espace intercostal près du cartilage de la cinquième côte. Chez *Phalanger*, au contraire, le cœur, qui est beaucoup plus long, surtout chez les jeunes, a sa base dans le premier espace intercostal et sa pointe dans le cinquième ; à droite du sternum, le bord droit du cœur s'étend jusqu'aux cartilages costaux et couvre les deuxième, troisième et quatrième

(1) Cette opinion se trouve dans le traité d'anatomie de Cruveilhier.

Digitized by Google

espaces intercostaux chez *Didelphys*, les premier, deuxième, troisième, quatrième et cinquième espaces chez *Phalanger*.

Patten ([66] p. 77) est le seul auteur, à ma connaissance, qui se soit occupé de ces projections cardiaques chez les Mammifères.

Parmi les Implacentaires qui nous intéressent, il ne parle que de *Macropus robustus* chez lequel il a trouvé que le cœur s'étend entre les deuxième, troisième, quatrième et cinquième espaces inter-

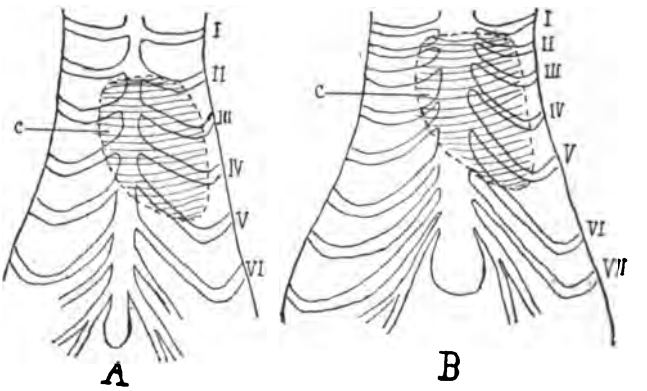


Fig. 1. — A, *Didelphys lanigera* ; B, *Phalanger ursinus*. Représentation schématique de la projection du cœur sur la paroi thoracique ; *c*, cœur. I, II, III,... VII, les sept premières côtes.

costaux gauches, et deuxième, troisième et quatrième espaces droits.

Je m'empresse de faire remarquer que ces rapports ne peuvent fournir aucune donnée pratique. Pour nous en convaincre, il nous suffit de constater combien chez l'homme les anatomistes sont peu d'accord : Henle, Luschka, Braune, Giacomini, Testut, Poirier, etc., donnent chacun des projections différentes. C'est qu'il faut tenir compte des facteurs individuels (variations du volume des cavités, altérations pathologiques des organes voisins, etc.)

§ 2. — RAPPORTS.

Complètement entouré par le sac péricardique que j'étudierai plus loin, le cœur des Monotrèmes et des Marsupiaux est maintenu en place par les gros troncs sanguins qui partent de sa base. En avant il est en rapport direct avec le sternum et le plastron sternal sur lequel j'ai déjà indiqué sa projection (fig. 1, A et B). Le nerf

Digitized by Google

phrénique gauche, qui descend verticalement au devant de lui, se rapproche sensiblement de la ligne médiane, et dans les cas où les deux poumons sont suffisamment écartés il se présente à la vue, accolé au péricarde, dès qu'on a ouvert le thorax. Parmi les Marsupiaux eux-mêmes c'est chez les *Didelphys* que j'ai rencontré le plus nettement cette disposition. Le nerf phrénique droit au contraire passe derrière le cœur, suivant le bord externe de la veine cave supérieure droite pour descendre le long du bord externe de la veine cave inférieure (pl. I, fig. 1, *phd*, *phg*).

A droite et à gauche le cœur est en rapport avec les lobes pulmonaires droit et gauche. En bas, il repose sur le lobe médian (lobe azygos des auteurs) du poumon droit et contribue à former avec lui le médiastin antérieur. Ce lobe médian présente une concavité supérieure qui constitue un véritable lit au cœur et le sépare complètement du diaphragme.

En arrière les rapports du cœur sont ceux que nous connaissons chez les autres Mammifères : aorte, veines caves, azygos, etc.

Chez les autres Marsupiaux et chez les Monotrèmes, les rapports sont sensiblement les mêmes, et dans aucun cas, le cœur ne contracte d'adhérences avec le diaphragme, comme chez l'homme.

§ 3. — FORME

Chez les Mammifères inférieurs, comme chez les Placentaires et les Oiseaux, le cœur a une forme sensiblement conique. Chez les Marsupiaux le cœur peut être plus ou moins allongé comme le montre la fig. 2. La forme la plus commune est celle représentée dans la fig. 1 pl. 1,

Je dois insister ici sur le cœur D (fig. 2) que j'ai rencontré très souvent chez *Didelphys cancrivora*, au point que je le considérai presque comme caractéristique de cette espèce (au moins chez les adultes mâles). Ce fait est d'autant plus intéressant à signaler que chez aucun Marsupial ni Monotrème je n'ai trouvé de sillon interventriculaire. Ce coup de hache à la pointe donne l'illusion d'un commencement de bifidité et rappelle de loin le cœur devenu classique du Dugong.

On peut diviser le cœur des Marsupiaux, quant à la forme, en :

1° Cœur allongé et arrondi : *Did. cancrivora* (beaucoup de femelles et jeunes) ; *D. crassicaudata* ; *D. nudicaudata* ; *D. lanigera* ; *D. opossum* ; *D. philander* ; *D. lepida* ; *D. murina* ; *Macropus giganteus*, etc.

Digitized by Google

2° Cœur allongé et plus pointu : *Dasyurus maculatus, Phalanger maculatus, Ph. ursinus, Trichosurus vulpecula, Phascogale calura* (Cuningham), etc.

3° Cœur allongé et très pointu : *Phascolomys ursinus ; Thylacinus cynocephalus* (Cuningham).

4° Cœur large et arrondi : *Didelphys cancrivora* ♂ ; *D. virginiana ; D. marsupialis insularis ; Perameles obesula ; Macropus thetidis ;* etc.

5° Cœur large a pointe large : *Dendrolagus ursinus ; Perameles macrura ;* etc.

6° Cœur allongé a pointe bifide : certains *Didelphys cancrivora* ♂ adultes.

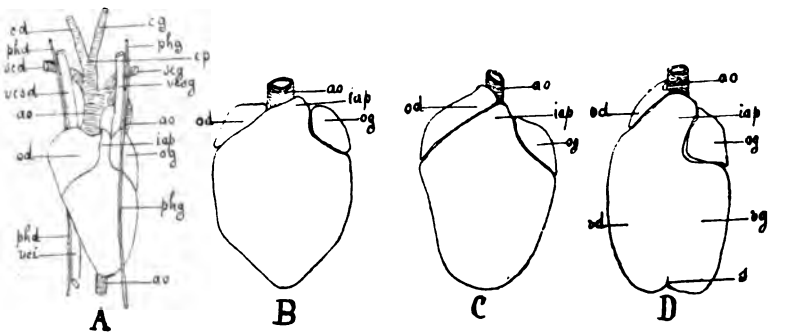


Fig. 2. — Forme du cœur : A, chez un fœtus de *Didelphys murina* ; B, chez *Didelphys insularis* ; C, chez *Dendrolagus ursinus* ; D, chez un *Didelphys cancrivora* où se montre un commencement de bifidité. — Dans toutes les figures : *ao*, aorte ; *od*, oreillette droite ; *og*, oreillette gauche ; *iap*, sinus de l'artère pulmonaire. En A : *phg*, nerf phrénique gauche ; *phd*, nerf phrénique droit ; *cp*, carotide primitive ; *cd*, carotide droite ; *cg*, carotide gauche ; *scd*, artère sous-clavière droite ; *scg*, artère sous-clavière gauche ; *vcsd*, veine cave supérieure droite ; *vcsg*, veine cave supérieure gauche ; *vci*, veine cave inférieure. En D : *s*, sillon séparant à la base les deux ventricules ; *vd*, ventricule droit ; *vg*, ventricule gauche.

Chez les Monotrèmes le cœur peut entrer dans la deuxième catégorie ci-dessus. Owen dit que chez *Ornithorhynchus* l'organe est oblong, à pointe arrondie. Je l'ai trouvé allongé et assez pointu. Chez *Echidna* le cœur est plus allongé et manifestement pointu.

Chez les Oiseaux le cône cardiaque peut être très effilé comme chez le « roi des vautours » (*Sarcoramphus papa*). Chez *Apterix australis* il est allongé et arrondi.

Je n'insiste pas sur la forme variable du cœur des Reptiles, des Batraciens et des Poissons.

Digitized by Google

§ 4. — DIMENSIONS

Les dimensions du cœur varient avec les individus. Il est intéressant cependant de les comparer chez les différentes espèces. J'ai réuni en quatre tableaux les mesures que j'ai obtenues chez les Marsupiaux et Monotrèmes et chez quelques autres Vertébrés peu communs. Le tableau I (page 20) donne chez les Implacentaires le rapport de la longueur du cœur à sa largeur ; le tableau II (page 21) résume ces mêmes rapports chez quelques types de Vertébrés ; le tableau III (page 22) donne les rapports de l'épaisseur 1° à la longueur, 2° à la largeur ; le tableau IV enfin (page 23) exprime la longueur du cœur par rapport à la longueur totale de l'animal. Ces chiffres sont des moyennes obtenues avec deux spécimens au moins.

L'examen de ces tableaux confirme les données que la science possède déjà, en y ajoutant les détails relatifs aux Marsupiaux et Monotrèmes.

Si nous jetons un coup d'œil sur le tableau I, nous voyons que, par rapport à la largeur prise pour unité, la longueur du cœur varie entre 1,85 (*Macropus giganteus*) et 1,18 (*Macropus thetidis*). Il est curieux de constater que les deux chiffres extrêmes fournis par mes cœurs se rencontrent précisément chez deux types voisins, du même genre.

Cette remarque suffit pour arrêter ceux qui seraient tentés de discuter sur la valeur des dimensions du cœur, car la comparaison des tableaux I et II montre que l'observation s'étend à tous les vertébrés.

Le tableau III est plus intéressant, en ce qu'il nous indique comment le cœur des Reptiles et des Batraciens s'aplatit. Nous y voyons que le rapport entre l'épaisseur et la longueur du cœur établit un certain rapprochement entre les Reptiles et Batraciens d'une part, les Oiseaux, les Marsupiaux et les Monotrèmes d'autre part.

Le tableau IV, dans lequel j'ai groupé les espèces les plus différentes, est intéressant à étudier. Il montre que chez les animaux qui ont une queue, il faut ajouter la longueur de cette queue à la longueur du corps pour se rapprocher de ce qui existe chez l'homme. Sauf chez l'ornithorhynque, en effet, le cœur possède, par rapport au corps proprement dit de l'animal, une taille considérable bien supérieure à ce qui existe chez l'homme. Chez ce dernier, le cœur ne représente qu'un seizième à un dix-septième de la hauteur. Chez *Didelphys cancrivora* par exemple, la propor-

Digitized by Google

Tableau I. — Rapport de la largeur du cœur à sa longueur chez les Implacentaires

ESPÈCES	Diamètre longitudinal	Diamètre transversal	Rapport $\frac{\text{transv.}}{\text{long.}}$
Marsupiaux			
Didelphys cancrivora	3.2	2.0	$\frac{1}{1.40}$
— *virginiana*	4.4	3.2	$\frac{1}{1.37}$
— *insularis*	3.5	2.6	$\frac{1}{1.34}$
— *opossum*	2.2	1.4	$\frac{1}{1.57}$
— *nudicaudata*	1.7	1.1	$\frac{1}{1.54}$
— *brevicaudata*	1.8	1.2	$\frac{1}{1.50}$
— *crassicaudata*	2.8	1.7	$\frac{1}{1.64}$
— *lanigera*	2.1	1.2	$\frac{1}{1.75}$
— *murina*	1.3	0.8	$\frac{1}{1.62}$
— *lepida*	1.1	0.7	$\frac{1}{1.57}$
— *philander*	1.3	0.7	$\frac{1}{1.85}$
Macropus giganteus	13.0	7.0	$\frac{1}{1.85}$
— *thetidis*	8.2	6.9	$\frac{1}{1.18}$
— *brunii*	9.5	6.0	$\frac{1}{1.58}$
Dendrolagus ursinus	4.1	3.1	$\frac{1}{1.32}$
Potorous tridactylus	2.0	1.7	$\frac{1}{1.17}$
Dromicia nana	1.1	0.7	$\frac{1}{1.57}$
Petauroïdes volans	1 1	0.6	$\frac{1}{1\ 83}$
Trichosurus vulpecula	2.9	1.8	$\frac{1}{1.61}$
Phalanger ursinus	3.8	2.1	$\frac{1}{1.80}$
— *maculatus*	1.6	0.9	$\frac{1}{1.77}$
Phascolomys ursinus	4.9	3.2	$\frac{1}{1.53}$
Perameles macrura	3.8	2.6	$\frac{1}{1.46}$
— *obesula*	3.3	2.0	$\frac{1}{1.65}$
Dasyurus maculatus	3.6	2.4	$\frac{4}{1.50}$
Monotrèmes			
Ornithorhynchus paradoxus	2.4	1.6	$\frac{1}{1.50}$
Echidna hystrix	3.2	1.8	$\frac{1}{1.77}$

N. — **Les chiffres sont exprimés en centimètres.**

Digitized by Google

Tableau II. — Rapport de la largeur du cœur à sa longueur chez quelques vertébrés

ESPÈCES	Diamètre longitudinal a	Diamètre transversal b	Rapport $\frac{b}{a}$
Mammifères placentaires			
Chiroptères. *Phyllostoma spectrum* . .	0.9	0.6	$\frac{1}{1.50}$
Carnivores. *Felis onca*	5.9	4.8	$\frac{1}{1.23}$
— *Felis eyra*	4.5	3.2	$\frac{1}{1.40}$
— *Lutra brasiliensis*	4.5	3.1	$\frac{1}{1.40}$
Rongeurs. *Hydrochœrus capibara*. . .	4.3	3.2	$\frac{1}{1.34}$
— *Cœlogenys paca*	2.9	1.9	$\frac{1}{1.52}$
Ongulés. *Sus Scrofa*	12.	10.	$\frac{1}{1.20}$
Ruminants. *Bos taurus*	13.	9.	$\frac{1}{1.44}$
Édentés. *Myrmecophaga tetradactyla*. .	5.7	3.3	$\frac{1}{1.72}$
Oiseaux			
Ratites. *Apterix australis*	4.2	2.7	$\frac{1}{1.55}$
Rapaces. *Sarcoramphus papa*	4.7	3.	$\frac{1}{1.56}$
Gallinacés. *Meleagris gallopavo* . . .	4.3	2.3	$\frac{1}{1.86}$
Palmipèdes. *Anas brasiliensis*	3.8	2.1	$\frac{1}{1.80}$
Reptiles			
Crocodiliens. *Crocodilus acutus* . . .	3.5	1.6	$\frac{1}{2.18}$
Sauriens. *Dracœna guianensis*. . . .	1.6	0.9	$\frac{1}{1.77}$
Ophidiens. *Trigonocephalus piscivorus* .	3.8	2.1	$\frac{1}{1.80}$
Chéloniens. *Testudo tabulata*	4.5	4.4	$\frac{1}{1.02}$
Amphibiens			
Urodèles. *Cryptobranchus japonicus*. .	3.7	4.	$\frac{1}{0.92}$

Digitized by Google

Tableau III. — Rapport de l'épaisseur à la longueur et à la largeur du cœur

ESPÈCES	Diamètre longitudinal	Diamètre transversal	Diamètre antéro-postérieur	Rapport $\frac{ép.}{long.}$	Rapport $\frac{ép.}{larg.}$
Marsupiaux					
Didelphys cancrivora . .	4.1	3.1	2.4	$\frac{1}{2.70}$	$\frac{1}{1.29}$
Phalanger ursinus . . .	2.9	1.7	1.2	$\frac{1}{1.70}$	$\frac{1}{1.41}$
Monotrèmes					
Echidna hystrix	2.9	2.1	1.5	$\frac{1}{1.93}$	$\frac{1}{1.40}$
Ornythorhynchus paradoxus	2.4	1.6	0.9	$\frac{1}{2.64}$	$\frac{1}{1.06}$
Mammifères placentaires					
Phyllostoma spectrum . .	0.9	0.6	0.5	$\frac{1}{1.80}$	$\frac{1}{1.20}$
Felis onca	5.9	4.8	3.9	$\frac{1}{1.51}$	$\frac{1}{1.23}$
Lutra Brasiliensis . . .	4.5	3.1	2.1	$\frac{1}{2.14}$	$\frac{1}{1.47}$
Cœlogenys paca	2.9	1.9	1.4	$\frac{1}{2.35}$	$\frac{1}{1.35}$
Myrmecophaga tetradactyla	8.9	4.6	4.6	$\frac{1}{1.93}$	$\frac{1}{1}$
Oiseaux					
Sarcoramphus papa . .	4.7	3.0	2.0	$\frac{1}{2.60}$	$\frac{1}{1.50}$
Apterix australis. . . .	4.2	2.7	1.9	$\frac{1}{2.21}$	$\frac{1}{1.42}$
Reptiles					
Crocodilus acutus . . .	3.5	1.6	0.9	$\frac{1}{3.88}$	$\frac{1}{1.77}$
Trigonocephalus piscivorus	3.8	2.1	0.9	$\frac{1}{3.88}$	$\frac{1}{2.33}$
Testudo tabulata	4.5	4.4	1.4	$\frac{1}{3.21}$	$\frac{1}{3.14}$
Amphibiens					
Cryptobranchus japonicus.	4.5	4.6	1.5	$\frac{1}{3}$	$\frac{1}{3.06}$

Digitized by Google

Tableau IV. — Rapport entre la hauteur du cœur et celle du corps

ESPÈCES	Hauteur du corps	Hauteur totale *	Hauteur du cœur	Rapport $\frac{\text{cœur}}{\text{corps}}$	Rapport $\frac{\text{cœur}}{\text{corps + queue}}$
Didelphys cancrivora . .	33	65	3.5	$\frac{1}{9.42}$	$\frac{1}{18.57}$
Phalanger maculatus . .	28	49	2.6	$\frac{1}{10.77}$	$\frac{1}{18.84}$
Ornithorhynchus paradoxus	37	42	2.4	$\frac{1}{15.41}$	$\frac{1}{17.70}$
Cœlogenys paca	26	26.7	2.9	$\frac{1}{13.68}$	$\frac{1}{14.05}$
Phyllostoma spectrum . .		16	0.9		$\frac{1}{17.77}$
Crocodilus acutus . . .	42	82	3.9	$\frac{1}{10.76}$	$\frac{1}{15.83}$
Cryptobranchus japonicus.	42	66	3.7	$\frac{1}{11.35}$	$\frac{1}{17.83}$
Trigonocephalus piscivorus		120	3.8		$\frac{1}{31.57}$
Homme (moyenne de Bizot) (1)		165	10.	$\frac{1}{16.50}$	

* N. La hauteur totale comprend la longueur de la queue.

tion est de un neuvième à un dixième. Elle devient un dix-huitième à un dix-neuvième chez les espèces à longue queue, car en général la queue égale ou dépasse la longueur du corps. Mais chez *Didelphys brevicaudata* le rapport total devient égal à celui que Bizot a trouvé chez l'homme.

Il va sans dire que les mêmes causes qui influent sur les dimensions relatives du cœur de l'homme (âge, sexe, lésions pathologiques) agissent aussi sur le cœur des autres vertébrés. Pour ma part, j'ai remarqué chez *Didelphys cancrivora*, grâce au grand nombre de spécimens que j'ai eus à ma disposition, que le cœur du mâle est un peu plus gros que celui de la femelle de même taille. D'ailleurs extérieurement, celui qui en a l'habitude constate que la femelle est plus élancée que le mâle, que son museau est un peu plus pointu, sa tête moins grosse, etc.

(1) Bizot. — *Mém. de la Soc. Méd. d'observ.* Tome I, p. 262.

Digitized by Google

Le rapport $\frac{1}{31\,57}$ obtenu chez les Serpents est secondaire et dû à l'allongement exagéré du corps.

§ 5. — POIDS

Le poids du cœur, comme celui du corps d'ailleurs, est des plus variables chez une même espèce. Le mode d'alimentation, le jeûne, l'époque du rut, etc., sont autant de conditions qui peuvent le faire augmenter ou diminuer. En général, la variation est parallèle entre le poids de l'organe et celui total du corps. Chez les animaux bien nourris que j'ai gardés longtemps en captivité, le cœur se recouvrait d'une surcharge graisseuse plus ou moins abondante. La matière grasse s'accumulait sur le péricarde, dans les sillons, autour des gros vaisseaux, etc. Le muscle cardiaque lui-même était sain et je n'ai rencontré dans aucun cas la vraie dégénérescence graisseuse. Le tissu adipeux ne pouvait provenir que de la suralimentation à laquelle étaient soumis les animaux.

Mais en somme l'écart entre les chiffres obtenus n'est pas grand. Pour une même espèce, *Didelphys lanigera* par exemple, le rapport du poids du cœur au poids total de l'animal a varié entre $\frac{1}{132}$ et $\frac{1}{187}$, chez deux spécimens qui pesaient respectivement 105 grammes (cœur 0,56 centigrammes) et 226 grammes (cœur 1 gramme 71).

La variation est la même chez tous les Marsupiaux américains que j'ai étudiés vivants ou tués très fraîchement. Il ne m'a pas été possible, on le comprend, de chercher par comparaison le rapport des poids chez les Marsupiaux australiens et les Monotrèmes, puisque les spécimens que j'ai pu me procurer au Muséum étaient conservés dans l'alcool.

Jones [34], cité par Milne-Edwards, donne pour le rapport que j'étudie les chiffres suivants :

$\frac{1}{128}$ à $\frac{1}{280}$ chez les Mammifères.

$\frac{1}{100}$ à $\frac{1}{279}$ chez les Oiseaux.

$\frac{1}{354}$ à $\frac{1}{592}$ chez les Reptiles.

C'est donc chez les Oiseaux que le développement du cœur atteint son maximum. Mes recherches placent les *Didelphys* immédiatement après eux parmi les Mammifères.

Chez l'homme le poids du cœur est au poids du corps comme 1

Digitized by Google

est à 120 chez le nouveau-né (Meckel), comme 1 est à 160 (Tiedmann), comme 1 est à 150 (M. S. Weber), comme 1 est à 158 (Clendinning) chez l'adulte. Retenons que ce rapport est beaucoup plus élevé chez le nouveau-né ainsi qu'il était facile de le prévoir.

§ 6. — VOLUME ET CAPACITÉ

Si l'on considère le cœur comme un cône ou mieux comme une pyramide dont on connaît les trois dimensions, il devient facile de calculer son volume d'après les chiffres réunis dans le tableau III. Je ne donne pas ici ces résultats qui n'auraient de valeur qu'autant qu'ils pourraient être comparés au volume de l'animal lui-même.

Ce travail a été fait chez l'homme par Hiffelsheim et Robin (1) qui ont montré combien était variable la capacité du cœur. En étudiant chacune des variétés séparément on comprendra mieux ces variations.

§ 7. — COLORATION

La coloration du cœur est la même chez tous les Vertébrés; c'est celle de tout muscle rosé. Après la mort, les parties imbibées de sang veineux prennent une couleur foncée tirant sur le noir. Les dépôts de graisse tranchent par leur blancheur sur l'organe. Chez les vertébrés inférieurs, la couleur du cœur est beaucoup plus claire.

§ 8. — CONSISTANCE

La consistance du cœur est variable suivant les régions. Molle et dépressible au niveau des oreillettes, elle est plus ferme au niveau des ventricules. Les parois devenant de plus en plus minces à mesure qu'on descend dans la série, la consistance diminue parallèlement. Quand le sinus veineux existe, sa consistance est celle d'une membrane plus ou moins délicate puisqu'elle est généralement transparente.

(1) *Journal de l'Anatomie*, 1864.

Digitized by Google

CHAPITRE II

CONFIGURATION EXTÉRIEURE

Dans ses grandes lignes, le cœur des Marsupiaux et des Monotrèmes rappelle extérieurement ce que nous connaissons du cœur des Placentaires.

On sait que quelques anatomistes le considèrent chez l'homme comme une pyramide triangulaire et lui admettent trois faces. Mais ce qui peut être vrai chez l'homme ne l'est plus chez les Mammifères inférieurs.

En tenant compte de la direction du grand axe de l'organe et de la forme aplatie du cône, je décrirai chez les *Didelphys* (*D. cancrivora* par exemple) :

1° une face antérieure ;
2° une face postérieure ;
3° un bord droit ;
4° un bord gauche ;
5° une base ;
6° un sommet.

Considérons en effet les coupes transversales totales de la planche IV (fig. 1, 2, 3 et 4). Ces coupes nous montrent, — et nous le vérifions directement sur l'animal quand nous examinons le cœur en place après avoir relevé le plastron sternal, — que l'axe transversal de l'organe est dirigé, non pas de droite à gauche transversalement, mais bien très obliquement, de façon à se rapprocher du plan sagittal dans la région de la pointe. La face antérieure des classiques devient alors *antéro-externe* (1), la face postérieure *postéro-interne*. Des deux bords, le bord gauche devient *antéro-interne* et le bord droit *postéro-externe*.

Cependant, pour ne pas compliquer et embrouiller les descriptions qui vont suivre j'employerai le vocabulaire consacré généralement en anatomie humaine. Mais il faudra avoir toujours présente à l'esprit l'orientation que je viens d'indiquer.

(1) Les mots *interne* et *externe* sont employés par rapport au plan sagittal du corps de l'animal et non dans le sens profondeur et surface.

Digitized by Google

1° FACE ANTÉRIEURE. — La face antérieure est convexe. Sa courbure est généralement plus prononcée que celle de la face postérieure (fig. 3 et 4, et pl. IV, fig. 1 et 2). Elle est lisse et continue chez tous les *Didelphys*. Une seule fois, j'ai rencontré un sillon interventriculaire chez *Did. virginiana*.

Il est très difficile de prime abord et au simple examen de la face antérieure du cœur, de dire où commence le ventricule gauche et ou finit le ventricule droit, puisque le sillon interventriculaire qu'on

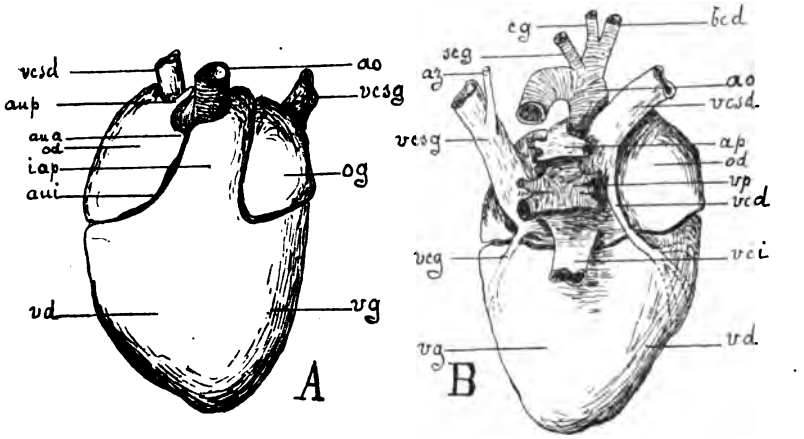


Fig. 3. — Cœur de *Didelphys cancrivora* (grand. nat.). A, face antérieure ; B, face postérieure ; *ao*, aorte ; *ap*, artère pulmonaire ; *iap*, infundibulum de l'artère pulmonaire ; *az*, veine azygos ; *aua*, *aup*, *aui*, auricules préaortique, postaortique et antérieure de l'oreillette droite ; *cd*, *cg*, carotides droite et gauche ; *bcd*, tronc brachio-céphalique droit ; *scg*, artère sous-clavière gauche ; *od*, *og*, oreillettes droite et gauche ; *vd*, *vg*, ventricules droit et gauche ; *vcd*, *vci*, veines coronaires ventriculaires droite et gauche ; *vci*, veine cave inférieure ; *vcsd*, *vcsg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *vp*, veine pulmonaire.

rencontre chez certains Mammifères placentaires et chez l'Homme, n'existe pas chez les Marsupiaux.

Il faut se mettre en garde contre une cause d'erreur possible : dans certains cœurs non injectés et conservés depuis longtemps dans l'alcool, la paroi du ventricule droit plus mince s'affaisse et donne naissance, dans la région gauche de la face antérieure, à un sillon large et assez profond, dirigé obliquement de haut en bas et de gauche à droite (toujours par rapport à l'animal et non par rapport à l'observateur). On serait tenté de croire que ce sillon est produit par la différence d'épaisseur des parois des deux ventricules et indique leur séparation. Il n'en est rien ; il faut chercher bien

Digitized by Google

plus en dehors, pour arriver à l'angle gauche du ventricule droit.

On peut cependant, dans certains cas, sans sillon indicateur, délimiter à la vue ce qui revient à chaque ventricule. Dans les cœurs conservés depuis un certain temps dans l'alcool, en effet, il se produit une différence souvent appréciable dans la coloration des fibres musculaires qui constituent les parois propres des deux ventricules : du côté droit les fibres conservent une teinte rouge brunâtre plus ou moins foncée ; dans le ventricule gauche, au contraire, elles sont jaunâtres et plus claires.

Pratiquement, pour trouver exactement la ligne de démarcation des deux ventricules, il suffit de prolonger, par la pensée, le bord gauche du sinus de l'artère pulmonaire et d'inciser un peu en dehors de cette ligne. Cette règle m'a toujours réussi chez les *Didelphys*. Mais elle m'a fait défaut une fois chez *Phalanger :* l'incision ainsi conduite est tombée en pleine paroi ventriculaire gauche; la séparation des deux ventricules a lieu dans ce cas beaucoup plus en dedans.

La face antérieure du cœur qui, chez l'homme, comprend l'orifice aortique, ne présente à considérer chez les Didelphes que les auricules droite et gauche qui, en bas, recouvrent le sillon interventriculaire et en dedans s'étalent sur le sinus pulmonaire.

Quand j'aurai rappelé que sur la face antérieure rampent les veines et artères coronaires plus ou moins visibles selon que l'asphyxie dernière a été plus ou moins rapide, j'aurai résumé tous les caractères de cette face.

Chez les autres Marsupiaux les caractères sont exactement les mêmes. Les auricules descendent plus ou moins bas, ou recouvrent plus ou moins le sinus pulmonaire.

Si le sillon interventriculaire existait, il serait intéressant de le suivre dans la rotation qu'il opère vers la droite chez certaines espèces. Je reviendrai sur la question quand je traiterai du ventricule droit.

Chez les Monotrèmes, extérieurement, aucun changement n'apparaît à la face antérieure du cœur. Chez Ornithorhynque, l'oreillette droite très développée remonte très haut.

Chez les Mammifères placentaires, la régression des auricules est sensible; quand on arrive chez l'homme, en passant par le mouton, le veau, le porc, etc., la face antérieure du cœur comprend les oreillettes seulement sur un troisième plan, le deuxième étant représenté par l'origine de l'aorte et le premier par l'artère pulmonaire. Enfin le sillon interventriculaire est généralement très

Digitized by Google

apparent chez les Placentaires, si prononcé même chez le Dugong que la bifidité du cœur est presque complète.

Chez les oiseaux la face antérieure du cœur rappelle sensiblement ce que j'ai décrit chez les Didelphes. Les oreillettes sont peu développées par rapport aux ventricules. Elles recouvrent à peine le sinus pulmonaire et sont reléguées dans un deuxième plan.

Avec les Reptiles la face antérieure du cœur varie selon les ordres.

Chez les Crocodiliens, le cœur étant très allongé et terminé en pointe. les oreillettes suivent un développement parallèle et descendent très bas, en particulier l'oreillette droite. Pour ce motif, l'espace qui sépare les deux oreillettes, et qui était occupé par le sinus pulmonaire des Mammifères et des Oiseaux augmente aussi bien en largeur qu'en hauteur. Ainsi se trouve constitué un volu-

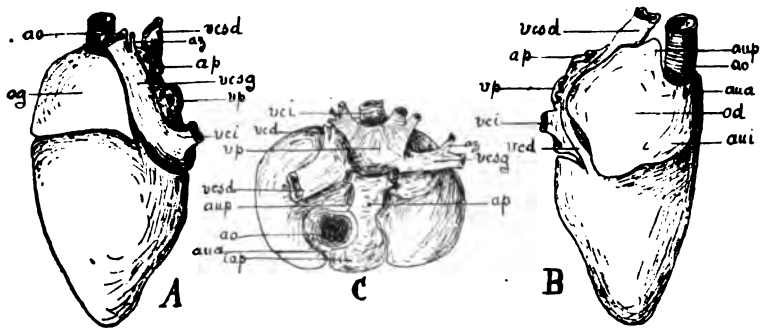


Fig. 4. — Cœur de *Didelphys cancrivora* (grand. nat.). A, bord gauche ; B, bord droit ; C, base. — Mêmes lettres que pour fig. 3.

mineux prolongement à la surface duquel se dessinent vaguement les sillons de séparation des vaisseaux qui le constituent et qui n'émergent que plus haut : ce sont les voies de sortie des cavités cardiaques, au nombre de cinq, toutes étalées sensiblement sur un même plan qu'on peut rattacher au plan antérieur.

En somme, la face antérieure du cœur des Crocodiliens présente trois plans successifs : le premier, c'est-à-dire le plan antérieur, est constitué à la région médiane et supérieure, par la naissance des vaisseaux artériels ; le deuxième, sur les côtés et toujours en haut, par les deux oreillettes ; le troisième, qui occupe la moitié inférieure, par les ventricules.

Chez les Chéloniens, le ventricule se raccourcit et s'élargit ; mais les caractères de la face antérieure sont sensiblement les mêmes et

Digitized by Google

nous retrouverons très nettement les trois plans précédents, de même que chez les Ophidiens et les Sauriens. Mais chez les Ophidiens et les Sauriens le bulbe artériel est beaucoup moins volumineux que chez les Crocodiliens et surtout chez les Chéloniens.

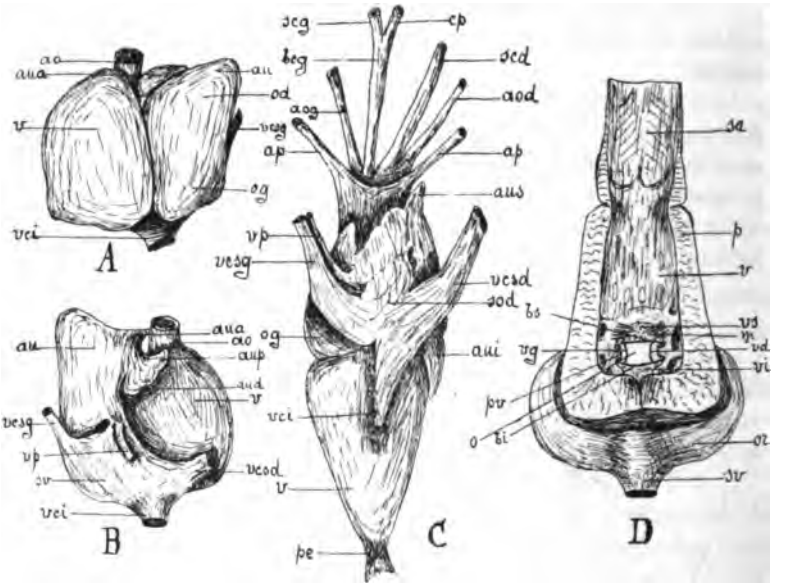


Fig. 5. — A, face antérieure ; B, face postérieure du cœur de *Cryptobranchus japonicus* ; *ao*, aorte ; *v*, ventricule ; *od*, *og*, oreillettes droite et gauche ; *au*, auricule intermédiaire ; *aua*, *aup*, auricules antérieure et postérieure (pré et postaortiques) ; *aud*, auricule dorsale ; *vci*, veine cave inférieure ; *vcsd*, *vcsg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *vp*, veine pulmonaire ; *sv*, sinus veineux. — C, face postérieure du cœur de *Crocodilus acutus* ; *aod*, *aog*, aortes droite et gauche ; *ap*, artère pulmonaire ; *bcg*, tronc brachio-céphalique gauche ; *cp*, carotide primitive ; *scd*, *scg*, sous-clavières droite et gauche : *vp*, veine pulmonaire ; *vci*, veine cave inférieure ; *vcsd*, *vcsg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *sod*, sinus veineux de l'oreillette droite ; *aus*, *aui*, auricules supérieure et inférieure de l'oreillette droite ; *og*, oreillette gauche ; *v*, ventricule ; *pe*, adhérence du péricarde à la pointe. — D, ventricule ouvert d'Espadon (*Xiphias gladius*) ; *sa*, sinus artériel ; *sv*, sinus veineux ; *or*, oreillette ; *v*, ventricule ; *p*, paroi du ventricule ; *pv*, pilier latéral de la valvule ; *vs*, *vi*, *vd*, *vg*, valves supérieure, inférieure, droite et gauche de la valvule auriculo-ventriculaire ; *bs*, *bi*, bords supérieur et inférieur libres de cette valvule ; *m*, fibres musculaires de la paroi passant sur la valvule.

Chez les Amphibiens, les caractères de la face antérieure commencent à changer. Si chez les Anoures nous rencontrons

Digitized by Google

encore les trois plans, bulbe, oreillette, ventricule, chez les Urodèles l'aspect n'est plus le même et nous nous rapprochons de ce que nous allons trouver chez les Poissons. Chez la Salamandre du Japon *(Cryptobranchus japonicus)* la face antérieure du cœur qui était plus ou moins allongée et ovalaire chez les Vertébrés que nous venons d'étudier, devient irrégulièrement quadrilatère et se rapproche d'un carré (fig. 5 A). C'est qu'en effet, le ventricule et les oreillettes se présentent de face et leur séparation extérieure très nette se voit dans le sillon profond de la ligne sagittale. Ici donc la face antérieure du cœur est essentiellement constituée par la face antérieure du ventricule et des oreillettes, comme dans les autres groupes, mais les deux oreillettes, au lieu d'être placées au-dessus du ventricule, sont confondues extérieurement et situées à la gauche de ce ventricule. Elles n'ont plus aucune relation avec le bulbe artériel compliqué des Reptiles, puisque le sang du ventricule ne peut suivre que le chemin de l'unique vaisseau artériel.

Chez les Dipnoïques, la disposition de l'oreillette, qui se trouve en haut et en arrière du ventricule, rappelle plus les Anoures que les Urodèles, et la face antérieure du cœur ne se compose plus que de la face antérieure du ventricule et du bulbe artériel.

Chez les Poissons enfin, quelle que soit la disposition de l'oreillette et du sinus veineux, la face antérieure du cœur est uniquement constituée par le ventricule et le bulbe. Mais si le ventricule présente généralement une face antérieure bombée et arrondie, cette face se réduit chez l'Espadon *(xyphias gladius)*, à un bord presque tranchant et ce sont les parties que nous avons coutume d'appeler *bords* qui deviennent ici deux *faces latérales*.

2° Face postérieure. — La face postérieure du cœur des *Didelphys* est irrégulièrement convexe. Sa courbure est moins accentuée que celle de la face antérieure. Chez les animaux morts avec arrêt complet du cœur en systole elle disparaît presque totalement et la face postérieure peut être considérée comme plane. Dans beaucoup de cœurs vidés la même disposition peut se constater.

Comme à la face antérieure, il faut considérer à la face postérieure une partie inférieure essentiellement constituée par les ventricules et une partie supérieure constituée par les oreillettes. Entre les deux, se voit nettement le sillon auriculo-ventriculaire qui est continu et ininterrompu. La veine cave inférieure à la partie médiane et les deux veines coronaires ventriculaires qui vont se jeter respectivement dans les deux veines caves supérieures, passent par dessus lui comme trois ponts.

Digitized by Google

Le sillon interventriculaire n'est pas plus visible à la face postérieure qu'à la face antérieure. Quand il y a tendance à la bifidité, comme dans fig. 2, D, le sillon observé ne remonte pas à une hauteur supérieure à un cinquième ou un quart du ventricule.

La partie auriculaire de la face postérieure du cœur ne comprend que les embouchures de la veine cave inférieure et de la veine cave supérieure gauche, avec la veine coronaire ventriculaire gauche qui s'y déverse. Le reste des gros vaisseaux appartient à la base du cœur, on n'y aperçoit pas trace de sillon inter-auriculaire. J'y reviendrai en traitant de la base.

Quand le cœur descend jusqu'au contact du diaphragme, c'est la partie tout à fait inférieure seule qui est intéressée, comme on le constate sur les cœurs conservés dans l'alcool fort, et qui ont durci en bloc avec le diaphragme et les poumons : la convexité du diaphragme imprègne à cette région une courbure identique qui se traduit par une concavité du ventricule dont la pointe, au lieu d'être arrondie, devient aplatie et tranchante. C'est un acheminement vers la face diaphragmatique du cœur humain.

Chez les Monotrèmes, la face postérieure du cœur représente, à peu de chose près, les mêmes caractères que chez les Marsupiaux. Sa partie supérieure (auriculaire) est relativement plus développée que chez les Marsupiaux, et le sillon auriculo-ventriculaire est en grande partie caché par la courbure de la veine cave supérieure gauche. Nous rencontrerons cette même disposition, encore plus caractérisée, chez les Serpents.

Chez les Mammifères placentaires, la face postérieure du cœur diffère de ce que nous venons de décrire chez les Mammifères inférieurs. Le sillon interventriculaire fait son apparition ; la veine cave supérieure gauche disparaît et la région ventriculaire contracte des rapports accentués avec le diaphragme, au point de donner la face diaphragmatique de l'homme. Le sillon interauriculaire s'est précisé.

Chez les Oiseaux la partie ventriculaire de la face postérieure acquiert son maximum de développement. Les trois veines caves, toujours présentes, peuvent s'ouvrir soit séparément dans l'oreillette, soit ensemble, soit en deux groupes (veine cave inférieure et veine cave supérieure droite d'une part, veine cave supérieure gauche d'autre part). Chez les Reptiles, la face postérieure se complique déjà par la présence d'un sinus veineux indiscutable que Sabatier et Carl Röse ont bien étudié. Il nous faut donc reconnaître dans ce groupe un plan postérieur à celui de la face

Digitized by Google

ventriculaire, constitué par les veines caves plus ou moins réunies (voir la fig. 5, C, pour le Crocodile). Généralement à la veine cave supérieure gauche s'unit intimement, en côtoyant son bord supérieur, la veine pulmonaire.

Chez les Amphibiens, ces rapports s'accentuent davantage, si bien que chez les Urodèles (*Cryptobranchus japonicus*, fig. 5, B) presque toute la face postérieure est occupée par le sinus veineux.

Un pas de plus et nous arrivons à l'immense sinus veineux des Poissons qui va se déplacer, avec les espèces, de bas en haut à la face postérieure. Les Dipnoïques seuls font exception à la règle et nous sommes obligés de reconnaître qu'à ce point de vue ainsi qu'à d'autres, leur cœur, loin de servir d'intermédiaire entre les Poissons et les Amphibiens, est plus compliqué que celui des Urodèles.

3° Bord droit. — Le bord droit est très large chez les Marsupiaux. Il suffit pour le vérifier de jeter un coup d'œil sur la figure 4 (B et C), Les fig. 1, 2, 3, 4 (pl. IV) et 3 à 9 (pl. III) montrent encore mieux, sur les coupes transversales, que ce bord est une véritable face. Je conserve cependant le terme *bord* pour la commodité des homologies.

Le bord droit ne présente rien de particulier. Il est arrondi et convexe de haut en bas en s'infléchissant vers la pointe. Il présente vers son tiers supérieur le bord tranchant de l'oreillette droite, qui est sur un plan externe, par rapport à celui du ventricule droit placé en dessous.

Chez les Monotrèmes, les Oiseaux et les Crocodiliens, ces caractères sont sensiblement les mêmes.

Chez les Chéloniens, sa région ventriculaire est très inclinée en raison de la forme triangulaire du cœur.

Chez les Ophidiens, les rapports restent les mêmes, mais la région auriculaire est beaucoup plus saillante.

Chez les Sauriens et les Batraciens anoures, les divisions en région auriculaire (supérieure) et ventriculaire (inférieure) sont encore très nettes, mais disparaissent chez les Urodèles où le bord droit est représenté par le bord droit du ventricule lui-même (fig. 5 A). Chez les Poissons, particulièrement les Dipnoïques, chez lesquels le ventricule est surmonté de l'oreillette, le bord droit reprend les caractères décrits dans les autres groupes. Au bas de l'échelle, les rapports changent et c'est la portion auriculaire qui devient inférieure, et constitue sur une hauteur plus ou moins grande le côté droit du bord droit.

4° Bord gauche. — Le bord gauche est encore plus large que le

Digitized by Google

bord droit dans le cœur marsupial. Mais sa convexité est moins prononcée ; dans certains cœurs elle disparaît même presque complètement et le bord paraît vertical. En haut est l'oreillette gauche, en bas le ventricule gauche sur un plan postérieur.

Les mêmes observations que nous avons résumées pour le bord droit des différents groupes peuvent se répéter ici. Chez les Urodèles, comme la Salamandre du Japon (fig. 5), le bord gauche est représenté par le bord des oreillettes doublé en bas et à droite du sinus veineux.

5° Base. — Si on considère la *base* comme la surface au centre de laquelle tombe l'axe longitudinal mené de la pointe du cœur, cette partie ne correspond chez aucun animal au faisceau d'émergence des gros vaisseaux. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter à la figure 4. En A et B, on voit que la région dans laquelle sont réunis les orifices de ces gros vaisseaux, est fortement oblique en arrière, de haut en bas. La veine cave inférieure et la veine cave supérieure gauche, chez les Marsupiaux par exemple, appartiennent manifestement à la face postérieure, ainsi que je l'ai signalé. On avait remarqué depuis bien longtemps cette tendance à la verticalité de l'axe. Cuvier y a fortement insisté. L'observation que je viens de rappeler en découle ; mais il m'a paru utile de la faire ressortir afin de bien montrer, qu'en écrivant que l'axe du cœur se rapproche de plus en plus de la verticale et de la ligne médiane du corps quand on descend dans la série des Vertébrés, on doit ajouter que la surface d'émergence des gros vaisseaux se déplace en même temps en arrière et en bas.

L'aorte seule sort directement de la partie supérieure du cœur en suivant une direction verticale. L'artère pulmonaire elle-même, si on l'étudie en tant qu'artère et non comme sinus pulmonaire, se dirige brusquement en arrière. Mais en considérant le vaisseau sectionné à son émergence du ventricule, plus exactement à la ligne de démarcation nette et visible que l'on remarque surtout dans les cœurs conservés dans l'alcool, entre le tissu propre de l'artère et celui du ventricule, je suis d'avis de reconnaître qu'il appartient à la base véritable du cœur. Dans ces conditions, *la base du cœur ne serait formée que des orifices d'émergence de l'aorte et de l'artère pulmonaire, et de la paroi supérieure des oreillettes.*

La formule devient encore plus simple chez les Reptiles et les Amphibiens, où les deux vaisseaux font partie d'un sinus ou bulbe artériel.

Chez les Poissons, la base du cœur serait représentée toujours

Digitized by Google

par le bulbe artériel, tantôt avec l'oreillette, tantôt avec le ventricule selon que l'oreillette dans son ascension le long de la paroi postérieure du cœur a atteint un niveau supérieur à celui du ventricule.

Ces observations admises, je suis d'avis de conserver le terme générique de *base* dans l'acception qui lui est consacrée en anatomie humaine, c'est-à-dire, comme surface d'émergence des gros vaisseaux, afin de faciliter l'étude de ces vaisseaux dans leurs relations réciproques.

La fig. 4, C, représente l'aspect de la base du cœur chez *Did. cancrivora*. Je le répète, vu ainsi, le grand axe de l'organe ne tombe pas au milieu de la figure C, mais en un point situé derrière l'aorte, sur la ligne médiane, à l'extrémité de la ligne *ap* qui correspond à l'artère pulmonaire proprement dite, plutôt un peu en avant de ce point. On y rencontre : sur un premier plan (antérieur) le sinus pulmonaire ; sur un deuxième plan et un peu à droite, l'orifice de l'aorte entouré par les auricules préaortiques et postaortiques de l'oreillette droite ; sur un troisième plan, la division de l'artère pulmonaire en branches droites et gauches ; sur un quatrième plan, l'orifice de la veine pulmonaire, ou un peu plus en arrière, le vaisseau lui-même avec sa bifurcation en branches droites et gauches; sur un cinquième plan l'embouchure de la veine cave supérieure droite, un peu à droite; sur un sixième plan, l'embouchure de la veine cave supérieure gauche, sur la ligne médiane; sur un septième et dernier plan enfin, tout à fait postérieur, l'orifice de la veine cave inférieure, sur la ligne médiane. (J'ai, en étudiant la face postérieure du cœur, rattaché nettement ces deux derniers plans à cette face). Des deux côtés, la base du cœur est complétée par la face supérieure convexe des oreillettes.

Chez les Monotrèmes, cette description s'adapte exactement.

La disposition est la même sensiblement chez l'Éléphant, la plupart des Rongeurs, des Insectivores et des Chiroptères chez lesquels on rencontre deux veines caves supérieures comme chez les Marsupiaux et les Monotrèmes. Chez les autres Placentaires et en particulier chez les Singes, le rapprochement vers l'Homme se fait plus sentir. Ce sont les animaux en général chez lesquels le cœur est plus penché en avant et en relation plus directe avec le diaphragme.

Chez les Oiseaux, qui possèdent aussi deux veines caves supérieures, la description de la base du cœur se rapproche considérablement de ce que j'ai rapporté pour les Marsupiaux. Le cœur étant

Digitized by Google

sensiblement vertical, les observations que j'ai présentées au sujet de cette base se vérifient encore mieux ici.

Chez les Reptiles et les Batraciens anoures, le bulbe artériel et les deux oreillettes qui l'encadrent, constituent la base du cœur. Chez les Urodèles, le bulbe est entre le ventricule et l'oreillette droite (supérieure). Chez les Poissons, la base se réduit généralement au bulbe artériel émergeant du ventricule ; quand le sinus veineux, dans son ascension, est arrivé à son niveau, il la complète.

6° Sommet. — Le sommet du cœur, qu'on appelle généralement la *pointe*, ne nous arrêterait pas si ce n'était le cas particulier que j'ai signalé chez *Didelphys cancrivora*. Plus ou moins aigu, plus ou moins large, plus ou moins arrondi, il varie en effet considérablement avec les espèces. Chez *Did. cancrivora* (fig. 4, D), il présente souvent une forte encoche antéro-postérieure qui donne à l'organe un aspect bifide particulier et le rapproche du cœur devenu classique du Dugong.

Je n'ai jamais rencontré cette disposition ailleurs que chez ce Didelphe américain.

Digitized by Google

CHAPITRE III

CONFIGURATION INTÉRIEURE

Le cœur, muscle creux, présente à considérer : 1° une paroi ; 2° une cavité.

La paroi se compose : *a*) du péricarde, *b*) du myocarde proprement dit, *c*) de l'endocarde.

La cavité se divise en : α) ventricule, β) oreillette qui se subdivisent progressivement en ventricule droit et ventricule gauche, oreillette droite et oreillette gauche.

A. — PAROI DU CŒUR

§ I. — LE PÉRICARDE

Le péricarde, qui s'est déjà différencié depuis les Invertébrés et qui se montre chez l'embryon dès les premiers stades du développement du cœur, présente un type uniforme dans toute la série des Vertébrés ; c'est un sac clos de toutes parts, sauf quelques rares exceptions signalées chez les Poissons, où la cavité péricardique communique avec la cavité péritonéale, vestige du développement embryogénique.

Je n'insiste pas sur la division classique en feuillet viscéral et pariétal.

Chez les Didelphes, comme chez tous les Mammifères, y compris l'Homme, le feuillet viscéral du péricarde est intimement uni au muscle cardiaque et suit toutes les anfractuosités de sa surface extérieure. Le feuillet pariétal au contraire passe en pont au dessus des sillons et des vaisseaux de la surface.

La figure 10 (pl. IV) représente précisément la région où l'auricule droite recouvre le ventricule droit. Elle provient d'une coupe longitudinale du cœur chez un très jeune *Didelphys murina*.

Le feuillet pariétal du péricarde se prolonge très loin sur les vaisseaux qui émergent du cœur et leur forme une gaîne complète à leur base, avant de se fusionner avec le feuillet viscéral. Cependant

Digitized by Google

il existe ici, comme chez l'Homme, un *sinus transverse* : c'est la portion de la cavité péricardique limitée par la face antérieure des gros troncs artériels et la face postérieure des oreillettes. Pour le découvrir, il suffit de retourner le feuillet viscéral du péricarde comme un doigt de gant : le cœur devient libre et n'est retenu que par l'insertion de ce feuillet viscéral aux gros vaisseaux.

La veine cave inférieure, au dessous de sa région péricardique, devient libre dans la cavité thoracique ; c'est sur l'aorte que se réfléchit la plèvre médiastinale. La fig. 2 (pl. I) montre les deux plèvres médiastinales chez *Didelphys philander* se séparant du péricarde pour aller s'insérer à droite et à gauche du centre phrénique du diaphragme.

Il n'existe pas à proprement parler de ligaments péricardiques chez les Marsupiaux. Si comme chez les *Macropus*, le péricarde devient adhérent à la face postérieure du sternum, cela tient à la présence d'un tissu cellulaire dense et serré et non à des ligaments fibreux véritables comme chez l'Homme.

De même, en arrière, c'est par l'intermédiaire de la plèvre médiastinale que le péricarde est maintenu à la colonne vertébrale. *Chez les Marsupiaux et en particulier chez les Didelphys que j'ai pu mieux étudier à l'état frais, le péricarde ne présente aucune insertion sur les organes voisins.* Les adhérences sont dues purement et simplement à un tissu cellulaire secondaire qui rappelle le tissu cellulo-fibreux des adhérences inflammatoires.

Chez les Monotrèmes, les relations du péricarde sont exactement les mêmes que chez les Marsupiaux. Il m'a été difficile de constater la présence du liquide péricardique normal que j'ai rencontré chez les Didelphys, les échantillons que j'ai eus étant conservés dans l'alcool.

Chez les Oiseaux, le sac péricardique adhère à la cloison diaphragmatique postérieure et sur les côtés aux réservoirs pneumatiques.

Chez les Reptiles, le péricarde s'épaissit d'une façon considérable à la face postérieure du cœur, où il est confondu avec la membrane péritonéale qui enveloppe le foie, et il est difficile d'en isoler les grosses veines. En bas, il adhère intimement à la pointe du cœur chez nombre d'espèces. Mais ce qui caractérise le périoarde de cette classe, comme chez les Poissons, ce sont les tractus fibreux plus ou moins nombreux qui l'unissent à la surface du cœur. Contrairement à ce qui existe chez les Vertébrés supérieurs, l'organe n'est donc plus libre dans le sac péricardique.

Histologie. — Les coupes du péricarde que j'ai obtenues chez

Digitized by Google

différents Didelplys (*Did. cancrivora, Did. lepida, Did. murina*) montrent que, comme chez les autres Mammifères, les deux feuillets péricardiques sont accolés l'un contre l'autre de telle sorte que la cavité péricardique reste virtuelle. Elle ne devient réelle qu'après la mort ou dans les cas pathologiques, et elle se remplit alors d'une quantité plus ou moins grande de liquide.

En allant de l'intérieur vers l'extérieur j'ai rencontré les couches suivantes (fig. 10, pl. IV) : 1° une couche *séreuse* qui adhère intimement au myocarde et dans laquelle se distinguent très nettement une série de fibres élastiques qui deviennent plus denses vers la partie médiane de la couche. On sait que chez l'Homme cette couche médiane est bien délimitée (1).

2° L'*endothélium*, constitué par une couche de cellules aplaties et irrégulières, à gros noyaux longitudinaux. Soulié (2) dit que chez l'Homme « l'épithélium péricardique n'affecte pas l'aspect ordinaire « des endothéliums séreux ; comme celui de l'épicarde, il se com- « pose de cellules cubiques qui s'éloignent sensiblement par leurs « caractères des cellules endothéliales ». Comme dans mes coupes transversales, cette couche endothéliale paraît en effet constituée par des cellules cubiques et même cylindriques, je me demande si Soulié — qui ne dit pas s'il a examiné cet épithélium seulement sur les coupes transversales telles qu'il le figure ou s'il l'a étudié étalé, — n'a pas dû prendre pour des cellules cubiques, comme je l'avais fait d'abord moi-même, des cellules aplaties et irrégulières.

La réunion de ces deux couches constitue le feuillet viscéral du péricarde, tandis que son feuillet pariétal est formé par les deux couches suivantes :

3° Une couche *endothéliale*, à cellules aplaties et irrégulières, identique à la précédente, dont elle n'est en somme que la continuation directe. Les deux endothéliums ne sont séparés l'un de l'autre que par la cavité péricardique virtuelle, qui ne devient réelle que par épanchement post-mortem et dans les cas pathologiques, ainsi que je l'ai déjà dit.

4° Une couche *séro-fibreuse* à faisceaux parallèles et à noyaux orientés. C'est dans son épaisseur que courent les vaisseaux et les nerfs ; à sa partie la plus externe le tissu devient de plus en plus large et se continue insensiblement avec le tissu cellulaire quand il y a des adhérences. Au contraire, sur les côtés et en arrière, c'est-à-dire dans les régions où le péricarde est en contact avec la plèvre, la démarcation des deux séreuses devient très nette.

(1) Soulié. — In *Anatomie humaine* de Poirier et Charpy, p. 626.
(2) Loc. cit.

Digitized by Google

§ 2. — LE MYOCARDE

Le myocarde (1) constitue à lui seul presque toute la paroi cardiaque. Il comprend les cloisons auriculo-ventriculaires, inter-auriculaire et inter-ventriculaire quand ils existent.

L'étude anatomique, pour éviter les répétitions, sera reportée au chapitre traitant de chacune de ces cavités. De même, c'est en décrivant l'architecture du cœur, que je parlerai des anneaux fibreux qui entourent les orifices auriculo-ventriculaires.

Il me reste donc à décrire la fibre cardiaque.

L'étude histologique de cette fibre cardiaque chez les Vertébrés forme à elle seule le sujet d'un mémoire important, que M. Marceau ne tardera pas à nous faire connaître.

Les moyens dont je disposais en Guyane, d'autre part, ne m'ont pas permis de faire un travail aussi délicat. J'ai seulement étudié la fibre cardiaque des *Didelphys*, et c'est le résultat forcément limité de mes observations que je vais résumer.

La fibre cardiaque des *Didelphys* présente le type classique que l'on rencontre chez les Vertébrés supérieurs. Elle montre d'une façon excessivement nette sa division extrême et ses anastomoses nombreuses : chaque rameau ainsi constitué continue directement le précédent qui provient lui-même d'un plus éloigné, sans que l'on puisse distinguer où commence la fibre et où elle finit. Il est difficile d'admettre ici la théorie de la cellule cardiaque. Je ne saurai cependant généraliser le fait, ni même certifier d'une façon absolue le bien fondé de cette opinion, car je le répète, mes recherches histologiques n'ont pu être complètes. Il aurait été intéressant par exemple de savoir si les fibres de Purkinge — que je n'ai pas rencontrées chez les *Didelphys* — existent chez les Monotrèmes puisque Marceau suppose que la fibre de Purkinge n'est qu'une variété de la fibre cardiaque et un vestige probable d'une forme musculaire ancestrale [**153**].

La même double striation longitudinale et transversale et les mêmes gros noyaux se rencontrent chez les *Didelphys*. Mais quand on examine à l'éclairage latéral certaines fibres cardiaques, elles présentent un contour plus clair, qui rappelle le double contour des fibres nerveuses à myéline. Est-ce là un phénomène secondaire dû à la préparation, ou est-ce une disposition spéciale du sarcolemne? Je ne saurais le dire.

(1) Je donne au mot « myocarde » le sens de tunique musculaire, par opposition aux termes « péricarde » et « endocarde. »

Digitized by Google

Les coupes totales du cœur soit transversales (pl. III), soit longitudinales (pl. IV), montrent la disposition relative des faisceaux de fibres entre eux. J'y reviendrai en traitant de l'architecture du cœur.

§ 3. — L'ENDOCARDE

L'endocarde constitue le revêtement interne du cœur. Chez les Vertébrés supérieurs à ventricules complètement séparés, on peut le considérer comme constituant deux sacs absolument distincts, placés l'un à côté de l'autre et ne communiquant pas ensemble, l'un tapissant le cœur droit, l'autre le cœur gauche. Il se continue directement avec la tunique interne des gros troncs sanguins. Cependant Luschka, et avec lui Schweiger Seidel, regardent l'endocarde comme une paroi vasculaire complète. (Ils considèrent le myocarde comme totalement indépendant de la tunique musculaire des vaisseaux).

Comme le péricarde, auquel cependant il ne doit pas être comparé, l'endocarde tapisse toutes les anfractuosités qu'il rencontre. Beaucoup plus mince que le péricarde, il se compose de deux couches : 1° l'*endothélium*, qui est constitué par une assise unique de cellules polygonales irrégulières (fig. 12, pl. III) ainsi qu'on peut bien le montrer par l'imprégnation au nitrate d'agent ; 2° une couche *conjonctivo-élastique* très mince qui s'unit intimement au myocarde. Cette couche s'épaissit dans certaines régions : elle passe du simple au double au niveau des orifices et partout où la pression sanguine augmente, sous l'effet probablement de cette pression. C'est dans son épaisseur que courent les vaisseaux et nerfs. En somme, chez les *Didelphys* que j'ai examinés, l'endocarde présente les mêmes caractères que chez les autres Mammifères. Je n'ai pas pu contrôler le fait, qui sans doute est le même, chez les Monotrèmes.

B. — CAVITÉS

§ 1. — OREILLETTE DROITE

Marsupiaux

Chez les Marsupiaux, l'oreillette droite est très grande et présente extérieurement une forme assez régulière. Elle recouvre le sillon auriculo-ventriculaire par son bord libre qui est coupant et constitue en bas et en avant la région des auricules.

Digitized by Google

Auricules. — On peut dire que l'oreillette droite, sauf en haut et en arrière, est entourée complètement par les auricules que je propose de diviser en trois groupes : 1° une auricule inférieure que j'appellerai *auricule coronaire*, parce qu'elle recouvre l'artère coronaire droite qui est logée dans le sillon auriculo-ventriculaire; 2° une auricule supérieure et antérieure à laquelle on peut conserver le nom d'*auricule préaortique* proposé par Owen ; 3° une auricule supérieure et postérieure ou *auricule post-aortique*, d'Owen.

Chez tous les représentants du genre *Didelphys* que j'ai examinés, j'ai retrouvé cette division qui se base non seulement sur la forme extérieure des parties mais encore sur leur constitution interne, comme nous le verrons plus loin.

Owen, dans ses différentes publications, a toujours considéré les deux auricules pré et post-aortiques comme caractéristiques des Marsupiaux. Cependant, Cuningham [3] soutient que ce caractère n'est pas constant et ne l'a pas trouvé, dit-il, chez les espèces qu'il a examinées (*Phalangista vulpina*, *Phalangista maculata*, *Dasyurus viverrinus*, *Thylacinus cynocephalus*, *Phascogale calura*).

Toutes les espèces australiennes que j'ai étudiées présentaient cette division, plus ou moins nette, mais indiscutable et facile à vérifier par l'ouverture de l'oreillette : il y a toujours trois ouvertures faisant communiquer le tissu aréolaire du bord tranchant de l'auricule avec la cavité de l'oreillette. Je pense donc que le caractère distinctif donné par Owen, et qui est si net dans le genre *Didelphys*, doit être maintenu.

Quand on ouvre l'oreillette on voit qu'un bon quart de son volume est occupé par les auricules que je vais décrire maintenant.

En bas, en avant et en haut, le tissu de l'oreillette est constitué par une série de piliers musculaires, les uns entièrement libres dans leur partie médiane, entre leurs deux extrémités d'insertion, les autres adhérents et comme sculptés dans la paroi. Ces colonnes interceptent entre elles une série de cavités ou loges qui communiquent largement les unes avec les autres, d'où l'aspect réticulé et spongieux de cette région. C'est la même disposition qu'on retrouve chez l'Homme et un peu partout dans la série. Mais, ce que je ferai remarquer, c'est que ces alvéoles communiquent avec la cavité propre de l'oreillette par trois orifices distincts, ce qui m'a permis de proposer la division en trois auricules. Souvent, les auricules *coronaire* et *préaortique* se continuent extérieurement sans limite de démarcation nette, sinon une faible échancrure de leur bord tranchant. Mais à l'intérieur les auricules sont séparées l'une de l'autre

Digitized by Google

par une colonne musculaire transversale qui délimite deux orifices : l'un inférieur, plus grand, situé au dessus et en avant de l'orifice auriculo-ventriculaire (orifice d'entrée de l'auricule coronaire) ; l'autre placé au dessus de la précédente, en avant de l'ouverture de la veine cave supérieure droite (orifice d'entrée de l'auricule pré-aortique). L'auricule post-aortique, très développée chez les Didelphes, communique généralement avec la cavité de l'oreillette par deux orifices plus petits que les précédents, mais d'égal diamètre l'un et l'autre, de forme elliptique, à grand axe antéro-postérieur, qu'on aperçoit immédiatement en dedans de l'ouverture de la veine cave supérieure droite, sur la face supérieure de l'oreillette, près de l'angle que fait cette face avec la face interne ou septale.

Chez les autres Marsupiaux américains que j'ai étudiés, la disposition est exactement la même. J'ai trouvé souvent, surtout chez *Didelphys virginiana*, un seul orifice, élargi en conséquence, pour l'auricule post-aortique. Le cas intermédiaire se rencontre aussi quelquefois, ainsi que je l'ai bien noté chez *Did. insularis*, où les deux orifices existent, le supéro-postérieur plus réduit.

Les familles australiennes présentent à peu de choses près les mêmes caractères. Chez *Macropus giganteus* et *Phascolomys ursinus* ainsi qu'Owen l'a fait remarquer depuis longtemps, et comme j'ai eu l'occasion de le vérifier, les auricules pré- et post-aortiques sont généralement bien développées extérieurement. Chez un *Macropus giganteus* cependant, j'ai trouvé une auricule post-aortique grêle et très allongée, mais communiquant néanmoins avec la cavité de l'oreillette par un orifice assez large.

Chez *Dendrolagus ursinus* l'auricule coronaire peut être aussi développée que chez les Didelphes eux-mêmes : elle possède deux orifices distincts séparés par une colonne musculaire transversale moins puissante cependant que celle qui la sépare de l'auricule pré-aortique.

Il en est de même chez les *Macropus* où l'auricule coronaire, au lieu d'avoir un seul orifice, en offre plusieurs, généralement trois ou quatre, séparés par autant de colonnes musculaires.

Chez *Perameles, Phalanger, Phascolomys*, au contraire, l'auricule coronaire est moins développée et tend à disparaître de plus en plus à sa partie la plus inférieure. Dans les cas extrêmes, ainsi que je l'ai constaté chez *Perameles macrura*, la colonne principale, qui existe toujours et qu'on peut reconnaître à son volume plus fort, ne sépare plus nettement les deux auricules coronaire et préaortique. Le bord tranchant de l'oreillette, en effet, est tapissé par

Digitized by Google

une série de colonnettes comme celles que nous avons trouvées au fond des auricules normales.

Ces caractères m'ont permis de rattacher au genre *Perameles* un vieux cœur que j'ai découvert dans le magasin d'anatomie comparée du Muséum et qui portait l'étiquette « Didelphys ? »

En généralisant on peut les résumer dans les deux conclusions suivantes :

1° Chez tous les Marsupiaux, comme Owen l'a écrit le premier, et contrairement à l'assertion de Cuningham, la présence des auricules supplémentaires est constante. En dehors des deux auricules pré et post-aortiques d'Owen, il existe une troisième, que je propose d'appeler auricule *coronaire*.

2° Chez les *Didelphys* américains, les auricules acquièrent une importance plus grande que chez les Marsupiaux australiens. En particulier l'auricule coronaire et l'auricule post-aortique sont toujours très développées en même temps que l'auricule pré-aortique. C'est un caractère que je signale, qui permet jusqu'à un certain degré de séparer le groupe américain du groupe australien.

Oreillette proprement dite. — L'oreillette droite considérée isolément chez les Marsupiaux, et en général chez tous les Mammifères et Oiseaux, y compris l'Homme, a la forme d'une tiare plus ou moins allongée ou élargie, dont le dôme regarde en haut et en arrière. Mais pour les commodités de la description et la facilité des comparaisons, je suivrai la méthode employée en anatomie humaine, et la considérerai comme une cavité cubique à laquelle on peut reconnaître par conséquent six parois : une supérieure, une inférieure, une antérieure, une postérieure, une externe (droite) et une interne (gauche), qui n'est autre chose que la paroi inter-auriculaire.

1° *Paroi supérieure.* — La paroi supérieure de l'oreillette droite des *Didelphys* est peu développée relativement. Elle présente une concavité tournée vers la cavité, dans laquelle viennent s'ouvrir la veine cave supérieure droite et l'auricule post-aortique, au moins l'orifice supérieur de cette dernière, l'orifice inférieur formant généralement l'angle de la paroi supérieure avec la paroi interne.

L'orifice de la veine-cave supérieure droite est régulièrement circulaire. J'y ai cherché vainement chez tous les Marsupiaux américains des traces d'une valvule ; la paroi interne de la veine se continue insensiblement et dans tous les cœurs que j'ai examinés, avec la paroi interne de l'oreillette. J'ai déjà décrit les orifices de l'auricule post-aortique. Quand ces deux orifices sont confondus, et

Digitized by Google

en temps ordinaire au niveau de l'orifice supéro-externe, la veine cave supérieure droite présente une sorte de croissant musculaire qui sépare les deux ouvertures.

Les mêmes rapports existent chez les représentants australiens. Je n'ai trouvé une valvule à la veine cave supérieure que chez *Perameles*. Chez *Perameles obesula* elle était très bien constituée et insérée sur la face interne du vaisseau.

2° *Paroi inférieure.* — La paroi inférieure de l'oreillette droite des *Didelphys* est fictive puisqu'elle est représentée par l'orifice auriculo-ventriculaire. J'étudierai en détail plus loin cet orifice. Je me contenterai pour l'instant de dire que son grand axe est oblique de haut en bas, d'avant en arrière et légèrement de dedans en dehors.

La paroi inférieure ainsi comprise est identique chez tous les Marsupiaux. Elle correspond à la *paroi antérieure* de quelques anatomistes chez l'Homme.

3° *Paroi antérieure.* — La paroi antérieure est constituée par la base du coin formé par les auricules coronaire et préaortique. Elle nous présente par conséquent à considérer les orifices de ces deux auricules. Ces orifices, au nombre de deux généralement, bien délimités par la colonne principale que j'ai décrite plus haut, existent chez tous les *Didelphys* que j'ai examinés. Chez les *Macropus* le nombre des colonnes secondaires est variable et l'auricule coronaire se trouve ainsi divisée dès son orifice en plusieurs loges. Chez les *Perameles*, la réduction de la région a déjà été signalée.

4° *Paroi postérieure.* — La paroi postérieure chez *Did. cancrivora* est peu large, mais relativement haute. Elle commence à l'orifice de la veine cave supérieure droite, situé près de l'angle qu'elle forme avec la paroi supérieure et se termine à la limite inférieure de l'orifice de la veine cave supérieure gauche. Entre les deux veines caves s'étend une région plane, légèrement convexe, qui serait entièrement lisse si elle n'était percée de 2 ou trois petits *foramina* sans importance. Dans certains cas ces ouvertures manquent même complètement et la paroi postérieure reste entièrement lisse dans sa moitié supérieure. Vers le milieu de l'angle très arrondi que la paroi postérieure forme avec la paroi externe, se voit un orifice qui est l'orifice de la veine coronaire droite provenant de la région ventriculaire. J'ai constaté des différences variables dans la façon dont cette veine se termine dans l'oreillette. Dans la fig. 3, B, par exemple, elle se déverse manifestement dans la veine cave supérieure droite avant son entrée dans l'oreillette. Dans la fig, 6, A, elle

Digitized by Google

s'ouvre directement à la paroi externe, plus exactement à l'angle que forme cette paroi avec la paroi postérieure. Cette situation d'ailleurs est variable, car j'ai constaté que la veine ventriculaire droite était loin de présenter la même fixité que la veine ventriculaire gauche. Chez *Did. virginiana* en particulier, le plus souvent même elle reste, durant tout son parcours, sous-péricardique, et se déverse à la paroi inférieure de l'oreillette entre l'orifice de la veine cave inférieure et l'orifice auriculo-ventriculaire.

La moitié inférieure de la paroi postérieure de l'oreillette des *Didelphys* est importante à étudier car elle comprend les orifices des veines caves inférieure et supérieure gauche.

Les deux vaisseaux s'ouvrent l'un à côté de l'autre, mais la veine cave inférieure occupe la partie externe, et limite l'angle arrondi que la paroi externe forme avec la paroi postérieure. Elle se trouve d'autre part, sur un plan légèrement supérieur à celui de la veine cave supérieure gauche. On peut donc dire, si l'on considère l'oreillette ouverte comme le représente la fig. 6, que la veine cave inférieure est à droite (à gauche par rapport à l'observateur) de la veine cave supérieure gauche et un peu plus élevée que cette dernière.

Ces relations —, que j'ai toujours rencontrées chez les *Didelphys*, varient légèrement avec les Marsupiaux australiens. En effet, tout en restant à la paroi postérieure de l'oreillette, la veine cave supérieure peut se rapprocher plus ou moins de la veine cave supérieure droite. Chez *Macropus* par exemple, la situation est la même que chez *Didelphys*. Mais chez *Phalanger ursinus* et surtout chez *Dendrolagus ursinus* que j'ai examinés, la distance qui sépare la veine cave inférieure de la veine cave supérieure gauche est très sensible. Nous verrons qu'elle rend matériellement impossible l'existence même d'un croissant musculo-fibreux entre les deux orifices.

J'arrive à la question des valvules. L'accord est loin de se faire sur ce point. Owen, auquel nous devons une grande partie de nos connaissances sur les Marsupiaux, ne nous a rien laissé de précis à ce sujet. Carl Röse ([**40**] p. 50) dit qu'il n'a trouvé aucune trace de valvule chez *Thylacinus cynocephalus* et des vestiges à peine visibles chez *Phascolomys Wombat*. « On voit donc, écrit-il, quelques lignes « plus bas, que s'il est vrai que chez les Marsupiaux adultes le sinus « veineux avec ses valvules est considérablement réduit, il faut « remarquer qu'à l'état embryonnaire et assez longtemps on trouve « encore un sinus avec deux grosses valvules. » Voilà donc une conclusion générale tirée de l'étude des deux seuls cœurs Marsupiaux adultes que Carl Röse a eus à sa disposition.

Digitized by Google

Pour bien comprendre la disposition des valvules dans l'oreillette droite, je décrirai le type le plus compliqué, que j'ai rencontré plusieurs fois chez *Did. cancrivora*. Les cœurs, d'une taille respectable déjà (4 centimètres à 4 1/2 de hauteur) m'ont offert des orifices de 4 à 5 millimètres de diamètre dans lesquels j'ai pu suivre sans difficulté, à l'œil nu, et encore mieux à la loupe, les détails que je vais signaler. J'ai devant moi une oreillette ouverte, celle représentée fig. 6. A. La veine cave inférieure mesure 4mm de largeur sur 5mm de hauteur; la veine cave supérieure gauche, qui est presque régulièrement circulaire, mesure 5mm5 de diamètre.

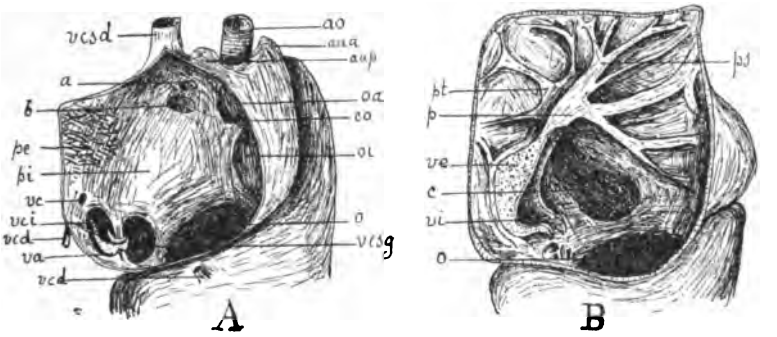


Fig. 6. — A, oreillette droite de *Didelphys cancrivora* ; B, oreillette droite d'*Apterix australis* ; *ao*, aorte ; *vcsd*, *vcsg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *va*, double valvule de *Didelphys* ; *ve*, *vi*, valves interne et externe de la valvule d'*Apterix* : *a* et *b*, orifices de communication avec l'auricule postaortique *aup* ; *oa*, entrée de l'auricule préaortique *aua* ; *oi*, entrée de l'auricule principale inférieure ; *co*, colonne séparant *oi* de *oa* ; *pi*, *pe*, parois auriculaires interne et externe ; *o*, orifice auriculo-ventriculaire ; *vci*, veine cave inférieure ; *vcd*, veine coronaire droite coupée ; *vc*, son orifice dans l'oreillette ; *p*, pilier principal d'*Apterix* d'où naissent les deux valvules ; *ps*, pilier secondaire, sur le même plan ; *pt*, pilier tertiaire sur un plan plus profond ; *c*, entrée de l'oreillette proprement dite.

Entre les deux orifices se trouve une largeur de paroi de 2mm (le cœur est dans l'eau; les parois de l'oreillette non fixées flottent librement). Cette partie est bombée sans pour cela présenter un angle saillant; les deux orifices communiquent insensiblement l'un avec l'autre. Cependant, à la loupe, on voit (fig. 12, 10) un léger bourrelet arrondi et manifestement en relief qui court de haut en bas à la partie médiane de l'espace interorificiel : on dirait un petit vaisseau saillant dans l'oreillette. Ce tœnia, qui ne saurait être le « tœnia sagittalis » de Hiss, disparaît insensiblement dans la paroi

Digitized by Google

à ses deux extrémités. On pourrait donc supposer qu'il constitue la limite de séparation des deux veines caves et représente un rudiment de valvule destinée à séparer les deux vaisseaux. Cette hypothèse ne saurait être vraie que jusqu'à un certain point, car au-devant de lui et passant d'une façon absolument indéniable de la veine cave supérieure gauche à la veine cave inférieure, s'étend une valvule membraneuse très mince, qui prend insertion à son niveau. Cette valvule s'attache d'une part à la paroi interne de la veine cave inférieure, d'autre part à la paroi externe de la veine cave supérieure gauche. En ce dernier point, la paroi ventriculaire se détache sous forme d'une baguette musculaire qui donne naissance par son bord libre à deux voiles membraneux très minces dont le premier se dirige vers la paroi interne de la veine cave inférieure (c'est la valvule que je viens de décrire), et l'autre traverse toute la lumière de ladite veine cave pour aller s'insérer à sa paroi externe.

Ainsi se constituent deux valvules à la veine cave inférieure, une externe très grande et une interne de moitié au moins plus petite.

La grande valvule — l'externe, — après s'être détachée de la languette musculaire de la paroi, passe en pont au devant de la formation vermiforme, qui lui envoye un petit pilier tendineux. La base de la valvule ne tarde pas à s'insérer sur la paroi inférieure de la veine cave inférieure et cette insertion se prolonge assez loin sur la paroi externe. Son bord libre, au contraire, probablement à cause de la longue distance qui sépare ses deux extrémités, est relié vers son tiers externe, à la paroi externe de l'oreillette (ce n'est plus la paroi de la veine cave inférieure) par une colonne membraneuse assez longue.

Sans aucun doute par conséquent, nous devons admettre l'existence de cette double valvule. Mais il ne serait pas sans intérêt de savoir à quoi correspond la formation vermiforme que j'ai signalée plus haut. Pour moi, la veine cave supérieure gauche se prolonge jusqu'à l'insertion interne des deux valvules. Cette formation se trouve donc complètement dans la veine cave inférieure. Je ne saurais alors mieux la comparer qu'à ces piliers membraneux qui unissent chez les Poissons, les parois des vaisseaux aux valvules qui s'y insèrent.

Chez *Didelphys crassicaudata*, j'ai trouvé la double valvule telle que je viens de la décrire, bien constituée. Chez *Did. opossum*, *Did. philander*, etc., la grande valve est moins étendue et la petite à

Digitized by Google

peine perceptible. Chez *D. virginiana*, j'ai trouvé cette valve externe bien développée, mais je n'ai jamais rencontré de formation vermiforme et la valvule interne, à peine visible dans quelques cœurs, était le plus souvent absente.

Chez les Marsupiaux australiens les orifices des veines caves sont beaucoup plus simples.

Chez *Phascolomys ursinus* — (comme Carl Röse) — *Perameles* et *Phalanger*, je n'ai pas trouvé de valvules rappelant celles des *Didelphys*.

Chez *Macropus*, il n'y a pas de valvule proprement dite, mais il existe entre la veine cave supérieure gauche et la veine cave inférieure un repli musculo-membraneux à peine saillant, plutôt étalé, et allongé obliquement entre les deux vaisseaux, de bas en haut et de dedans en dehors.

Je peux donc conclure que chez les *Didelphys* américains seuls, parmi les Marsupiaux adultes, la double valvule de la veine cave inférieure, telle qu'elle existe chez les Oiseaux et les Reptiles, a été conservée. Elle peut être homologuée, à la formation que nous trouverons plus tard chez les Vertébrés inférieurs d'une part, chez les Placentaires d'autre part ; mais chez ces derniers, les deux valvules seront plus ou moins écartées (l'une disparaissant le plus souvent même au détriment de l'autre), sous les noms de valvule d'Eustache et de valvule de Thébésius. La veine coronaire gauche finit en effet par déboucher directement dans l'oreillette chez les animaux qui n'ont plus de veine cave supérieure droite.

Les Marsupiaux, tels que les Kanguroos, dont les membres postérieurs sont plus développés que les antérieurs, possèdent, comme l'avait remarqué Owen, une veine cave inférieure plus large que la veine cave supérieure droite, contrairement à ce qui existe généralement chez les autres espèces.

Avant de quitter la paroi postérieure de l'oreillette droite, je dirai que le sinus veineux n'existe plus chez les Marsupiaux. Chez les *Didelphys*, c'est à peine si on peut en reconnaître le vestige. Carl Röse n'avait pas examiné un nombre suffisant de cœurs pour pouvoir généraliser cette observation.

5° *Paroi externe.* — La paroi externe de l'oreillette droite est la plus grande des six, comme on pouvait le prévoir à la simple inspection extérieure de la face droite de l'organe. Elle est mince et en grande partie lisse chez les *Didelphys*, en particulier chez les petites espèces. Elle est parcourue dans tous les sens et plus spécialement transversalement par des colonnes musculaires charnues

Digitized by Google

plus ou moins saillantes. Chez les *Macropus*, ces colonnes partent à gauche de la grosse masse musculaire qui donne naissance aux colonnes des auricules. Elles vont rejoindre à droite une seconde masse musculaire épaissie qui limite en dehors l'orifice de la veine cave supérieure droite et se perd au dessus de la veine cave inférieure.

C'est dans cette paroi externe, près de son angle postérieur, que s'ouvre souvent la veine ventriculaire droite qui passe en pont et librement au devant du sillon auriculo-ventriculaire, chez *Didelphys cancrivora* par exemple.

6° *Paroi interne.* — La paroi interne de l'oreillette droite n'est autre chose que la cloison interauriculaire (*septum atriorium* des auteurs allemands).

On sait, et c'est Owen qui l'a donné comme caractère constant des Marsupiaux, que cette cloison ne présente jamais chez ces animaux rien qui rappelle le trou ovale et l'anneau ovale de l'Homme et des Mammifères placentaires. Owen expliquait ce phénomène en se basant sur le temps relativement court que l'embryon passe dans l'utérus de la mère, toute communication des deux oreillettes entre elles devant disparaître avec l'apparition de la respiration pulmonaire.

Tant que l'embryologie n'avait pas indiqué le mode de formation de la cloison interauriculaire des Vertébrés on pouvait discuter sur le sujet. Sabatier [**41**] a exprimé ses idées sur l'histoire de cette cloison en décrivant dans de longues pages pleines de précision ce qu'il a constaté dans les différents groupes qu'il a étudiés. Lindes [**36**] Born [**25**], Selenka [**44**], Hochtetter [**32**] ont montré que dans les embryons de Mammifères comme dans ceux d'Oiseaux, il existait non pas un trou ovale, mais une quantité plus ou moins grande de pertuis faisant communiquer les deux oreillettes du fœtus. J'indiquerai plus loin, en décrivant la cloison interauriculaire du Cabiai (*Hydrochœrus capibara*), combien cette découverte simplifie l'explication du fait anatomique que j'ai observé.

La face interne de l'oreillette de *Didelphys* est très réduite. Généralement lisse, elle peut présenter quelques petits *foramina* sans importance. Je n'ai, comme tous les auteurs qui ont étudié les Marsupiaux, jamais rencontré quoi que ce soit qui pût ressembler à un trou ovale. D'ailleurs dans toutes les coupes du cœur, soit transversales, soit longitudinales, que j'ai examinées, jamais la cloison interauriculaire ne m'a montré une différence de constitution en un point quelconque de son épaisseur qui est relativement considérable et la

Digitized by Google

même partout. Je n'ai jamais pu trouver dans mes préparations de traces d'anciennes perforations. Carl Röse ([40] p. 71) cependant dit que sur des cœurs de Marsupiaux adultes on peut encore nettement reconnaître ces traces : la couche musculaire serait interrompue par des tractus conjonctifs transversaux. Il ne dit pas quels cœurs il a examinés ; ce ne sont probablement pas ceux d'espèces américaines adultes que j'ai étudiées.

Avant de quitter l'oreillette des Marsupiaux, je signalerai enfin la tendance que la veine ventriculaire gauche présente chez les grosses espèces, et en particulier chez les espèces australiennes : son orifice s'isole de plus en plus de la veine cave et se rapproche de l'orifice auriculo-ventriculaire. On sent déjà qu'elle prend une certaine importance — futur sinus coronaire des Placentaires dès que la veine cave supérieure gauche aura disparu.

Monotrèmes.

Dans ses grandes lignes, l'oreillette droite des Monotrèmes présente beaucoup de rapports avec l'oreillette droite des Marsupiaux. Elle est cependant plus grande que chez ces derniers, toutes choses égales d'ailleurs.

L'orientation est sensiblement la même et la forme en dôme a peu varié. La région des auricules est très développée et rappelle celle des Didelphes américains. Mais à l'extérieur nous ne trouvons plus aussi nette cette bifurcation qui caractérisait les Marsupiaux. Au niveau de l'aorte il existe une légère encoche chez *Echidna* au dessus de laquelle l'oreillette se continue dans toute sa largeur. La pointe ainsi délimitée devant l'aorte, quoique peu prononcée, rappelle l'auricule préaortique des Marsupiaux. Chez *Ornithorhynchus* au contraire, l'aorte divise l'oreillette en deux lobes bien distincts et très développés qu'on pourrait considérer sans exagération comme une auricule préaortique et une auricule postaortique. Mais, si nous pénétrons dans la cavité de ces lobes, nous ne trouvons rien qui ressemble à ce que j'ai décrit chez les Marsupiaux. Il existe bien une colonne de séparation au niveau du sillon creusé par l'aorte, mais la loge qu'elle délimite derrière l'artère n'est que l'infundibulum en quelque sorte de la veine cave supérieure droite.

Je vais méthodiquement passer en revue les six parois de la cavité auriculaire, car pour faciliter les comparaisons, nous pouvons considérer l'oreillette des Monotrèmes comme une cavité cubique ainsi que je l'ai fait pour les Marsupiaux.

1° La *paroi supérieure* bombée et étroite comprend l'orifice circu-

Digitized by Google

laire de la veine cave supérieure droite comme chez les Marsupiaux. Mais tandis que chez ces derniers nous n'avions jamais rencontré de valvule, sauf le cas de *Perameles* que j'ai cité, chez les Monotrèmes au contraire l'orifice de la veine cave supérieure droite est garnie d'une valvule très nette; peu développée chez *Ornithorhynchus* quoique visible, mieux développée chez *Echidna*. Carl Rose ([40] p. 49) décrit chez les Monotrèmes un système de valvule complet d'une disposition spéciale : l'Echidné et les deux Ornithorhynques qu'il a examinés possédaient une double valvule qu'il représente fig. 19 de sa planche V. Cette valvule enveloppe successivement la veine cave supérieure gauche, la veine cave inférieure et la veine cave supérieure droite ; elle est continue et dans l'espace qui sépare deux de ces vaisseaux les deux valvules se rapprochent sans se confondre.

J'ai examiné trois cœurs d'*Echidna* et deux d'*Ornithorhynchus* ; dans aucun d'eux je n'ai rencontré cette disposition en chapelet. J'expliquerai dans un moment comment on pourrait comprendre de cette façon les valvules, telles que Carl Röse les décrit.

2° *La face inférieure*, comme chez les Marsupiaux, est fictive, car elle est constituée par l'orifice auriculo-ventriculaire que j'étudierai plus loin. Cet orifice, qui est plus arrondi que celui des Marsupiaux, est sensiblement transversal chez *Echidna*, tandis que chez *Ornithorhynchus*, il est situé dans un plan légèrement oblique de haut en bas, de gauche à droite et de dedans en dehors.

3° *La face antérieure* est constituée par la région des auricules. En somme, il n'y a qu'une auricule, qui correspondrait à l'auricule que j'ai appelée *coronaire* chez les Marsupiaux. Elle est profonde et très développée, constituée par des colonnes musculaires de moyenne dimension provenant de la masse musculaire épaisse qui constitue le pourtour de l'orifice auriculo-ventriculaire.

Toutes ces colonnes sont dirigées dans le même sens, de bas en haut et de dedans en dehors, de telle sorte que les loges délimitées sont régulièrement orientées, comme nous le verrons chez les Vertébrés inférieurs, au lieu de constituer un tissu aréolaire irrégulier, comme chez les Marsupiaux et les Mammifères placentaires.

Une de ces colonnes située près de l'angle supérieur de la paroi antérieure est plus développée que les autres et délimite en dessous d'elle aussi bien chez *Echidna* que chez *Ornithorhynchus* une cavité qui pourrait être comparée, sans pourtant lui être homologuée, à l'auricule préaortique des Marsupiaux.

4° La *paroi postérieure* est plus haute que large et peut être divisée, comme chez les Marsupiaux, en deux moitiés : une moitié

Digitized by Google

inférieure dans laquelle s'ouvrent la veine cave inférieure et la veine cave supérieure gauche, et une supérieure, sans orifice, mais non unie comme chez les Marsupiaux.

Les deux veines caves ont sensiblement les mêmes rapports que chez les Marsupiaux. La veine cave supérieure gauche, qui est

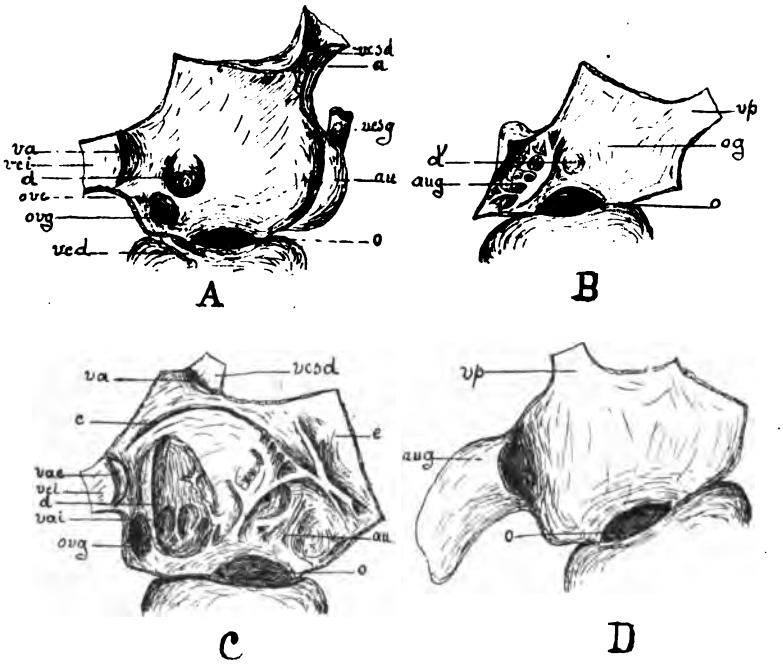


Fig. 7. — A, oreillette droite ; B, oreillette gauche d'*Ornithorhynchus paradoxus* ; C, oreillette droite ; D, oreillette gauche d'*Echidna hystrix* ; *o*, orifice auriculo-ventriculaire ; *vcsd*, *vcsg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *ovg*, orifice de la veine cave supérieure gauche ; *vci*, veine cave inférieure ; *vcd*, veine coronaire droite ; *ovc*, son orifice ; *au*, auricule droite ; *aug*, auricule gauche ; *va*, valvule ; *a*, tissu aréolaire représentant cette valvule chez ornithorhynque ; *c*, colonne transversale ; *d*, infundibulum de la paroi interne ; *d'*, sa dépression sur la paroi interne de l'oreillette gauche *og* ; *vp*, veine pulmonaire ; *e*, paroi externe de l'oreillette droite.

obligée de contourner le cœur, vient se déverser dans l'oreillette au dessus et en dehors de la veine cave inférieure. Les deux orifices sont sensiblement circulaires et de même diamètre à peu de chose près.

Comme pour les Marsupiaux, on est loin d'être d'accord sur

Digitized by Google

l'existence et la disposition des valvules qui entourent ces orifices. Carl Röse en trouve une comme aux trois veines caves.

Voici ce que j'ai observé chez Echidna : comme le montre la fig.7,C, la veine cave supérieure présente une valvule externe, tandis que la veine cave inférieure ne possède qu'un croissant musculo-membraneux externe. Mais en dedans, c'est-à-dire à l'angle que forme la paroi supérieure avec la paroi interne, une grande valvule épaisse et solide s'étend verticalement de haut en bas et d'avant en arrière, avec une légère obliquité en dedans. Nous verrons en étudiant la paroi interne qu'elle délimite une cavité spéciale. Quoi qu'il en soit, les deux extrémités de cette valvule sont excessivement nettes et donnent comme hauteur à la valvule la somme des diamètres des deux veines caves qu'elle est destinée à protéger. Chez *Echidna* on peut donc dire que chaque veine cave a une valvule externe propre et une valvule interne commune. J'ai retrouvé cette même disposition dans mes trois cœurs d'*Echidna* ; dans l'un deux la valvule externe de la veine cave inférieure, comme je l'ai déjà signalé, était peu développée.

Au dessus de la veine cave inférieure et près de l'insertion supérieure de la valvule externe, on aperçoit une formation spéciale que je n'ai pas rencontrée dans d'autres cœurs. C'est une lame mince, en relief dans la cavité de l'oreillette, très peu adhérente à la paroi et constituée par un tissu musculaire très lâche. Elle se dirige en avant en suivant la ligne courbe que représente l'angle de la face supérieure avec la face interne, et va se perdre dans les colonnes de l'auricule (fig. 7 C,*c*). Quand les parois ne sont pas étalées, cette lame semble continuer directement la valvule commune déjà décrite. J'aurais pu la prendre, comme le fait Carl Röse, pour une valvule commune aux trois veines caves. Mais à cause des filets musculaires qui rayonnent à son extrémité postérieure, cette formation semblerait plutôt jouer le rôle des muscles tenseurs des valvules décrits par le même auteur chez les Vertébrés inférieurs.

Dans l'un des deux cœurs d'*Ornithorhynchus* que j'ai examinés les choses étaient plus simples, comme le montre la fig.7 A. La valvule commune interne était représentée par un simple rebord musculo-membraneux saillant de l'infundibulum de la paroi interne.

Quant à la lame musculaire recourbée d'*Echidna* elle n'existait pas du tout ; dans le deuxième cœur elle était présente, mais beaucoup moins saillante que chez *Echidna*.

Entre les deux veines caves, se voit chez *Ornithorhynchus* l'orifice de la veine coronaire droite, provenant du ventricule droit dont

Digitized by Google

elle se détache pour passer en pont au-dessus du sillon auriculo-ventriculaire, comme chez les *Didelphys*.

5° La *paroi externe* de l'oreillette droite est mince et très grande. Elle est sillonnée de distance en distance par des colonnettes musculaires de petite taille qui proviennent de l'auricule. Elle ne présente rien de particulier.

6° *La paroi interne* est beaucoup plus compliquée que celle des Marsupiaux. Loin d'être épaisse comme chez ces derniers, elle est très mince chez les Monotrèmes. Chez *Ornithorhynchus*, elle est plus simple que chez *Echidna*. Chez ce dernier, les colonnes musculaires de l'auricule viennent en effet s'y étaler et se divisent en colonnes secondaires dirigées vers la paroi supérieure.

J'ai rencontré dans les cinq Monotrèmes que j'ai étudiés, une région *d* (fig. 7, A et C), déprimée et profonde qu'on pourrait prendre, si ce n'était sa situation, pour l'orifice d'une auricule, tant il y a d'analogie entre les deux. Chez *Echidna*, où cette cavité est plus compliquée, on y trouve des colonnes musculaires ramifiées comme dans l'auricule. D'autre part, la cavité est plus grande que chez *Ornithorhynchus*. Chez les deux, le fond de cette région est excessivement mince et correspond à une plaque membraneuse que je décrirai avec l'oreillette gauche, en particulier chez *Ornithorhynchus*, où elle est excessivement nette.

Peut-on dire que c'est là une fosse ovale ? Je ne me hasarderais à l'affirmer que si je retrouvais la même formation chez un grand nombre de cœurs de Monotrèmes.

Tout cependant me porte à croire que la présence d'une fosse ovale n'est pas aussi invraisemblable que veulent le dire Lankester et Carl Röse. Comme je le décrirai plus loin chez un cabiai (*hydrochœrus capibara*) la communication entre les deux oreillettes peut avoir lieu en dehors de la fosse classique qui, d'ailleurs, est souvent à peine distincte même chez certains Placentaires. Certainement, la formation que Meckel et Owen considèrent comme une fosse ovale chez l'ornithorhynque n'est pas identique à la fosse ovale des Mammifères supérieurs. Mais, par sa forme, son aspect, ses rapports, elle doit être considérée à mon avis comme son homologue, ce qui rapprocherait plus les Monotrèmes que les Marsupiaux des Mammifères supérieurs, quand on se place à ce point de vue spécial.

Mammifères placentaires.

Je ne crois pas devoir reprendre en détail la description de l'oreillette des Placentaires. Elle est connue depuis longtemps dans

Digitized by Google

ses grandes lignes et on sait que si la disparition de la veine cave supérieure gauche est la règle, beaucoup de Rongeurs, de Chiroptères, l'Eléphant, le Porc-Épic, etc., l'ont conservée. Je n'insisterai donc que sur certains points encore en litige, tels que les valvules des veines caves et le trou ovale. Je ne m'étendrai pas non plus sur l'auricule qui est réduite à une simple cavité dont l'ouverture dans l'oreillette est large et apparente, — ce qui a permis à Sabatier et à plusieurs anatomistes de diviser l'oreillette droite en deux chambres. Je mentionnerai cependant la remarque que j'ai faite dans tous les cœurs que j'ai étudiés : la colonne musculaire de séparation des auricules coronaire et pré-aortique des Marsupiaux n'a pas totalement disparu et souvent elle délimite encore une loge importante, j'en conviens, mais dont la présence indique que l'auricule ordinaire des Placentaires est formée par la fusion des deux auricules antérieures des Marsupiaux. Le fait est d'autant plus curieux à noter que ce sont précisément les animaux à auricule plus développée qui présentent cette particularité avec tendance extérieure à un lobe préaortique. Dans certaines espèces, au contraire, comme le Dromadaire, la cavité de l'auricule a presque totalement disparu.

La veine cave supérieure droite (ou plus simplement la veine cave supérieure, chez les espèces privées de la veine gauche), est toujours située au-dessus de l'oreillette, de plus en plus en avant, son orifice se déplaçant le long de la paroi supérieure pour se rapprocher de l'ouverture de l'auricule. Sabatier, dans sa thèse bien documentée cependant, a écrit et répété « qu'il y avait absence complète de valvule dans la veine cave supérieure de tous les Mammifères » ([**41**] p. 177). Carl Röse est moins affirmatif et se contente de nous prévenir que « l'orifice de la veine cave supérieure ne présente chez les Mammifères *qu'exceptionnellement des vestiges* de valvules ». J'avoue que je reste entre les deux opinions, car ou bien, et c'est le cas ordinaire, je n'ai rien trouvé qui pût rappeler même les vestiges d'une valvule, ou bien exceptionnellement comme chez la Loutre (*Lutra brasiliensis*) et le Tamandou (*Myrmecophagate tradactyla*), j'ai rencontré une valvule bien développée. Chez le fourmilier auquel je fais allusion, cette valvule, très nette, était le prolongement direct de la valvule externe, très développée, de la veine cave inférieure ; elle coiffait le bord interne de l'orifice. Chez la Loutre, la valvule de la veine cave supérieure était encore plus développée, car elle était double, avec une valve externe, l'autre interne, partant d'un point commun de la paroi inférieure de la veine.

Digitized by Google

Je crois donc qu'il est plus exact de se prononcer sur l'existence de cette valvule en disant que *chez les Mammifères — et j'englobe en ce moment les Implacentaires* (1) *à côté des Placentaires — la veine cave supérieure manque généralement de valvule, mais que souvent cette valvule existe.*

La distance qui sépare la veine cave supérieure de la veine cave inférieure est relativement considérable et on ne peut guère chercher de valvule les séparant. C'est dans cet espace que se trouve la bande vasculaire signalée par Hiss sous le nom de « tœnia sagittalis. »

La face postérieure de l'oreillette droite peut présenter trois aspects : 1° il existe en même temps que la veine inférieure une veine cave supérieure gauche et une veine coronaire ; 2° la veine coronaire se déversant directement dans la veine cave inférieure, il n'existe que les deux veines caves ; 3° et c'est le cas le plus fréquent, la veine cave supérieure gauche a disparu et il ne reste plus que la veine cave inférieure et la veine coronaire.

Ici encore la question de valvules n'est pas complètement élucidée. Sabatier, p. 177, dit : « En réalité, la valve interne (de « la valvule des veines caves inférieure et supérieure des Oiseaux) a « tout à fait disparu chez les Mammifères adultes et il ne reste que « la valve externe atrophiée. » Carl Röse, p. 51, en précisant les « rapports de la valvule interne de *Dasypus* avec la cloison inter- « auriculaire, écrit « qu'il n'a aucun intérêt à chercher chez les autres « Mammifères, car les mêmes rapports doivent exister que chez « l'Homme ». Et un peu plus loin pourtant il conclut que « chez « tous les Mammifères placentaires, à l'exception des Edentés, la « valvule gauche du sinus est confondue avec le septum atriorum « et constitue la limite postérieure du trou ovale ; ce n'est que « secondairement, comme chez le Lapin, qu'on trouve une valvule « gauche libre non confondue avec le septum atriorum ». (p. 52).

Les quelques observations que je vais présenter maintenant contribueront, je pense, à éclairer la question.

Chez *Globiocephalus globiceps*, l'ouverture de la veine coronaire est très rapprochée de la veine cave inférieure. Entre les deux il n'existe qu'un simple épaississement en croissant de la paroi et rien ne ressemble à une valvule.

Chez *Myrmecophagate tradactyla*, j'ai trouvé dans les trois cœurs

(1) L'expression « *implacentaire* » est devenue impropre en classification depuis que Hill [140] a trouvé un placenta primitif chez *Perameles* et *Dasyurus*. Je l'emploie par abréviation, pour opposer les Mammifères inférieurs aux Placentaires.

Digitized by Google

que j'ai examinés un jeu complet de valvules : la veine cave inférieure présente deux valvules très grandes, l'interne un peu moins développée que l'externe, réunies à leur partie supérieure. La valvule externe se prolonge au devant de la veine coronaire de façon à lui former une valvule spéciale dans laquelle l'élément musculaire est plus développé que dans les autres valvules. Dans l'un des trois spécimens, cette valvule prend un développement considérable et va, comme je l'ai déjà indiqué plus haut au sujet de la veine cave supérieure, constituer une barrière large et puissante à cette dernière ; en bas, entre la veine cave inférieure et la veine coronaire, elle est reliée à la paroi interne par un fort cordon membraneux.

Toujours chez les Edentés, Born chez *Myrmecophaga jubata*, Carl Rôse chez *Dasypus*, ont trouvé également deux valvules ; chez *Dasypus* la valvule externe se prolonge jusqu'à la valvule de Thébésius.

Chez le Porc, le Mouton et le Veau je n'ai pas trouvé de valvule d'Eustache. La valvule de Thébésius est bien développée chez le Mouton et le Porc où elle est musculo-membraneuse.

Chez le Dromadaire, la veine cave inférieure est séparée de la veine cave supérieure d'une part et de la veine cave coronaire d'autre part, par deux croissants fibro-musculaires tranchants. Il n'existe pas de valvule proprement dite.

Quoique Meckel (1) ait écrit qu'il n'y a pas de valvule chez *Cœlogenys paca*, j'ai régulièrement rencontré cette formation dans tous les cœurs de Pacs que j'ai examinés.

La veine cave inférieure et la veine cave supérieure gauche sont protégés à leur partie externe par une valvule épaisse, musculo-membraneuse au niveau de son insertion, et peu étendue. Il semble qu'il y ait une seule valvule externe pour les deux vaisseaux. Il n'en est rien, car à sa partie médiane ce voile vient se confondre avec la paroi tranchante commune des deux vaisseaux.

Chez *Lutra brasiliensis* la valvule externe de la veine cave inférieure est bien développée et se prolonge en bas pour donner une valvule de Thébésius.

La double valvule du Lapin est suffisamment connue.

Chez le Jaguar (*felis onca*) la veine cave inférieure représente le seul orifice des trois que nous avions coutume de rencontrer, car la veine coronaire s'y déverse avant son ouverture dans l'oreillette. J'ai trouvé une double valvule dont la valve interne est peu développée ; la valve externe musculo-membraneuse n'est pas d'ailleurs très grande.

(1) Meckel. — *Anatomie comparée*, t. IX, p. 388.

Digitized by Google

Chez l'Aïra (*felis eyra*), les choses sont encore plus simples : il n'y a aussi qu'une ouverture à la base de la paroi postérieure de l'oreillette, et cette ouverture n'est protégée par aucune valvule.

Chez le Capiaïe ou Cabiai au contraire (*Hydrochœrus capibara*) la veine coronaire reprend sa place au dessous et en dehors de la veine cave inférieure. Elle possède une valvule de Thébésius excessivement développée qui remonte le long du bord externe de la valvule externe de la veine cave inférieure à laquelle elle est soudée sur la moitié supérieure de son trajet. Elle passe au dessus d'elle ensuite pour aller se perdre dans la moitié supérieure lisse de la paroi postérieure de l'oreillette.

La valvule externe de la veine cave inférieure est immense et son insertion s'avance sur la paroi interne de l'oreillette jusqu'à un orifice que je décrirai plus loin. En dedans d'elle et comme lui faisant suite, un épaississement circulaire de la cloison, l'anneau ovale certainement, délimite une fosse ovale membraneuse.

La valvule interne est aussi très développée mais moins large que l'externe. Elle s'insère sur la paroi gauche de la veine cave inférieure et sa concavité regarde en haut et en avant. Un léger bourrelet musculaire à peine saillant part de son sommet et se dirige en avant en suivant une ligne courbe à concavité inférieure qui limite l'entrée de la veine cave supérieure dans l'oreillette, sur la paroi interne, et marque la place qu'aurait occupée la valvule de cette veine cave si elle avait existé autrement que par ces traces légères.

Chez deux Singes que j'ai examinés (*Cercocebus œthiops* et *Cercopithecus sabœus*) j'ai rencontré une valvule d'Eustache très développée ainsi que la valvule de Thébésius qui était musculo-membraneuse.

On voit par l'examen de ces quelques cœurs pris au hasard dans chacun des ordres des Mammifères placentaires, que la valvule d'Eustache et la valvule de Thébésius, voire même la valvule interne complète du sinus veineux des Vertébrés inférieurs, se retrouvent assez communément chez les Vertébrés supérieurs. Je peux donc dire que *chez les Mammifères — je comprends les Placentaires et les Implacentaires, — la valvule des sinus veineux des Oiseaux et des Reptiles, se retrouve généralement.*

Chez l'Homme d'ailleurs, quoique souvent peu développée, j'ai toujours rencontré la valvule d'Eustache. Il est rare que la valvule de Thébésius manque et l'on sait que ces deux formations sont très développées chez le fœtus.

Les découvertes embryogéniques de ces dernières années ont jeté

Digitized by Google

un jour nouveau sur la façon dont nous devons comprendre le trou ovale. Ce n'est que lorsque l'on a étudié la paroi externe de l'oreillette gauche que l'on peut utilement discuter la question de la cloison interauriculaire. Jusqu'à présent en effet, comme on a pu le constater, je n'ai pas parlé de l'anneau de Vieussens qui semble être pourtant de formation ancienne. Je me contenterai pour le moment d'indiquer les remarques que j'ai faites au sujet de l'emplacement, de la forme et de la dimension du trou ovale chez les Placentaires. J'emploierai jusqu'à nouvel ordre cette expression de « trou ovale » qui est inexacte cependant, de préférence à celle de « trou de Botal » à cause de l'idée fausse de formation primaire qu'on a coutume d'accorder à cette dernière. On sait d'autre part que ce n'est pas à Botal qu'on doit sa découverte.

L'existence de la fosse ovale est caractéristique, comme on l'admet depuis longtemps, du cœur des Mammifères placentaires. Mais, ce que je voudrais faire ressortir c'est que contrairement à l'opinion généralement adoptée, cette formation, quoique constante, n'est pas identique chez tous les animaux qui la possèdent. En jetant un coup d'œil d'ensemble en effet sur mes préparations, j'ai été frappé de l'irrégularité d'emplacement de ce trou ovale et de la variété de ses rapports et de ses caractères. Souvent je me suis demandé où il se trouvait, et ce n'est que par un examen attentif et méticuleux que je suis arrivé à le reconnaître. C'est dire tout d'abord que ses limites sont loin d'être précises.

Chez l'Homme, et dans la majorité des cas, on a l'habitude de trouver une membrane mince qui tranche par son aspect sur le reste de la paroi interne de l'oreillette. D'autre part, si sur une partie de son contour la membrane qui la constitue se continue directement avec la paroi, sans transition nette, du moins sur une certaine étendue, généralement à sa partie supérieure et antérieure, il est difficile à l'œil le moins expérimenté de ne pas reconnaître le rebord saillant classique de l'anneau de Vieussens. La dépression est sensible alors même que l'on ne pourrait glisser un manche de scalpel ou une simple sonde dans le repli ainsi constitué.

Tout près de l'Homme, chez les Singes, l'aspect ne change guère et chez la Guenon grivet et le Cercocèbe à collier que j'ai étudiés, il est impossible de ne pas reconnaître une « fosse ovale ».

Déjà, cependant, il existe une légère différence. Si l'anneau de Vieussens est bien délimité dans les deux cas, la membrane elle-même, qui était unie et continue chez le Cercocèbe, est traversée dans toute sa hauteur par un pont fibreux qui indique que le trou

Digitized by Google

en question formait en réalité « deux trous ». On sait que cette disposition peut varier à l'infini et présenter l'aspect d'une véritable écumoire — dont les trous seraient fermés, entendons-nous, par un pont endocardique.

Chez le Tamandou, quoique nous soyons en présence d'un Edenté, c'est-à-dire d'un ordre de Placentaires inférieurs, la fosse ovale présente la même disposition que chez l'Homme, avec un anneau de Vieussens très bien délimité.

A côté de ces cas, je constate que le Jaguar, l'Aïra, la Loutre brésilienne m'offrent un trou ovale très réduit, mais en revanche excessivement net. L'anneau de Vieussens ne paraît pas exister ; la membrane seule tranche par son aspect sur la paroi de l'oreillette et on peut lui reconnaître une limite régulière. Chez la Loutre brésilienne, je suis en présence de deux cœurs où je reconnais un trou ovale régulièrement circulaire, à bord tranchant, comme frappé à l'emporte-pièce, de telle sorte que les deux oreillettes communiquent librement. Je dois dire que j'ai eu très souvent l'occasion de rencontrer pareille communication chez les Mammifères. On sait que chez l'Homme la persistance du trou ovale n'est pas rare chez l'adulte et passe souvent inaperçue.

Un cas des plus intéressants est celui que j'ai rencontré chez le Cabiai *(Hydrochœrus capibara)*. Vers le centre de la paroi interne on aperçoit un orifice elliptique assez large, dont le grand diamètre est dirigé de haut en bas et d'arrière en avant, de telle sorte que la lumière de l'ouverture au lieu de se présenter face à l'observateur regarde en arrière et légèrement en bas. Cet orifice commence au point où s'arrête la valvule externe de la veine cave inférieure. En haut et en avant il se continue avec la paroi interne de l'oreillette, son bord antérieur étant légèrement tranchant. En arrière, il est limité par une bande assez large, de forme arquée, à concavité tournée en arrière et dont les deux branches se dirigent vers la lumière de la veine cave inférieure où elles se rapprochent de façon à circonscrire un disque membraneux mince et transparent. Ainsi se forme un anneau très net qui présente tous les caractères de l'anneau de Vieussens limitant une fosse ovale.

Dans cet orifice, j'insinue un stylet qui pénètre d'abord librement, mais je sens bientôt une résistance. Je retourne le cœur afin de voir quelle est la cause de cette résistance, et je trouve dans l'oreillette gauche, insérée à la paroi interne, c'est-à-dire à la cloison interauriculaire elle-même, une valvule puissante que je décrirai plus loin au chapitre de l'oreillette gauche. Cette valvule

Digitized by Google

musculo-membraneuse s'applique fortement sur l'orifice de communication qu'elle cache entièrement. En bas et en avant de la valvule, se voit une membrane arrondie qui paraît être la dépression ovale.

Nous sommes donc en présence de la question suivante : où est le véritable trou ovale ? Si je me base seulement sur la définition de l'expression — orifice de communication entre les deux oreillettes, — je n'hésite pas à répondre que c'est le trou dans lequel j'ai enfoncé ma sonde. Mais cette autre formation circulaire, protégée en partie par la valvule interne et limitée par cet anneau que je n'aurais pas hésité à nommer anneau de Vieussens dans un cœur normal, comment l'appellerai-je ?

Ne présente-t-elle pas tous les caractères d'une fosse ovale, aspect, forme, caractères, emplacement ? Que devient dans ces conditions l'anneau de Vieussens, anneau classique consacré par tant de générations scientifiques ?

On m'objectera probablement que le trou de communication dans lequel j'ai laissé ma sonde doit être une formation pathologique. A cela je répondrai que je ne le pense pas, d'abord parce qu'il est trop régulier, ensuite parce que la nature n'aurait pas, chez un animal adulte, inventé une valvule pour protéger un orifice fortuit.

J'ai longuement insisté sur ces détails parce que je crois y trouver l'explication anatomique des faits que nous a révélés l'embryogénie. Je pense en effet, que si les perforations en nombre quelconque, mettons-en une comme c'est le cas ordinaire chez l'Homme, se font généralement dans la région délimitée par ce qu'on est convenu d'appeler l'anneau ovale ou anneau de Vieussens, la nature ne suit là qu'une loi tracée par l'hérédité, mais qu'elle n'est nullement tenue de respecter. Et j'explique ainsi pourquoi je faisais des difficultés pour admettre l'expression ordinairement adoptée de « trou ovale. » En maintenant cette appellation, l'on serait tenté de penser que la perforation, ou les perforations, doivent fatalement se produire dans la zone limitée par l'anneau ovale ou anneau de Vieussens. Ce serait contraire au fait que je viens de signaler et contraire à l'embryogénie, à moins d'admettre que cet anneau de Vieussens n'est pas une formation primaire ancienne, mais une simple bande de protection développée postérieurement dans le seul but de servir de bordure au trou ovale.

Born et Carl Röse, s'appuyant sur le développement embryogénique, ont aussi proposé de rejeter l'expression de « trou ovale »

Digitized by Google

consacré par l'usage. Born voudrait le remplacer par « Ostium II »; mais Carl Röse invoque les cas de perforations multiples et propose « *foramen* », qui deviendrait « *foramina* » s'il y a plusieurs trous.

Sans donner exactement les mêmes raisons que ces deux auteurs, je suis arrivé à la même conclusion. Milne-Edwards (1), se basant sur ce que Botal n'avait pas découvert le premier l'orifice qui porte son nom, avait proposé de ne plus conserver l'expression consacrée « trou de Botal » et de le remplacer par « trou ovale » ou « pertuis interauriculaire ».

Je pense que cette dernière désignation est excellente et convient mieux dans la circonstance. Au lieu de chercher un mot nouveau qui ne servirait qu'à jeter un peu plus de confusion dans nos descriptions, je suis donc d'avis d'appeler « *pertuis interauriculaire* », l'orifice de communication entre les deux oreillettes. Dans la suite de ce travail, c'est ainsi que je désignerai cette ouverture.

Oiseaux.

L'oreillette droite des Oiseaux présente de notables différences avec celle des Mammifères.

Déjà à l'extérieur on peut constater que la veine cave supérieure droite, qui, comme nous l'avons vu chez les Placentaires, avait une tendance manifeste à se porter en avant, conserve une situation plus postérieure chez les Oiseaux. Les Implacentaires tiennent le milieu entre les deux groupes. La raison principale de cette déviation est la présence de la crosse aortique droite qui, chez les Oiseaux, a remplacé l'aorte gauche des Mammifères. D'autre part, si l'oreillette reste toujours au dessus du ventricule, son axe a changé légèrement de direction et s'est reporté plus en arrière, de sorte que les veines caves se déversent dans une sorte d'antichambre que nous rencontrons pour la première fois chez les Oiseaux. Cela tient à l'existence d'un sinus veineux manifeste que les Oiseaux ont hérité des Reptiles. Sabatier et Carl Röse ont beaucoup insisté sur la disposition de ce sinus. Je n'ajouterai à leur description que les remarques que j'ai faites concernant l'ouverture de cette antichambre dans l'oreillette.

Il est difficile ici de reconnaître une forme cubique à la cavité auriculaire. La cloison, en effet, comme l'a très bien montré

(1) H. Milne-Edwards. — *Physiologie et anatomie comparées*, t. 3. Note 2 de la p. 504.

Digitized by Google

Sabatier, au lieu de constituer une paroi régulière et sensiblement plane, présente une forme contournée que le professeur de Montpellier a comparée à un Z. Nous pouvons cependant, en arrondissant les angles par la pensée, retrouver les six parois de l'oreillette des Mammifères. J'attache une grande importance à cette orientation, car elle fait mieux ressortir les différences des deux classes.

Ce que l'examen extérieur de l'oreillette nous faisait déjà prévoir se vérifie encore mieux dans sa cavité : l'oreillette droite tend à contourner le bord droit du cœur pour se rapprocher de l'axe longitudinal de l'organe. Nous retrouverons ce mouvement de torsion chez les Reptiles et les Vertébrés inférieurs où il s'accentue de plus en plus, ce qui permet de vérifier l'exactitude de la loi dite de « *flexion et de torsion de l'axe* » énoncée par Sabatier ([**41**] p. 294).

La paroi supérieure de l'oreillette des Oiseaux est réduite à un bord résultant de sa rencontre avec les parois postérieure et antérieure. En somme, elle est représentée par l'angle aigu mousse que forme la réunion de ces deux dernières. Dans ces conditions le sillon qui la remplace devient légèrement convexe à droite, c'est-à-dire dans la cavité auriculaire, à cause de la saillie de l'aorte. La veine cave supérieure droite est rejetée tout à fait à son extrémité postérieure à l'angle de la paroi postérieure.

Cette veine cave, au lieu de présenter une ouverture circulaire comme chez les Mammifères, possède un orifice elliptique en boutonnière à grand diamètre antéro-postérieur et légèrement oblique de gauche à droite.

Gash ([**87**] p. 149) a décrit trois types de distribution des veines caves, que j'ai aussi rencontrés : 1° les trois veines caves ont une ouverture séparée dans l'oreillette comme chez *Sarcoramphus papa* ; 2° une veine cave supérieure, généralement la gauche, est réunie à la veine cave inférieure, tandis que l'autre est plus ou moins isolée. Ex. : Canard sauvage des Guyanes (*Anas brasiliensis*) ; 3° les trois veines caves sont réunies à leur embouchure comme chez *Apterix* (Gash cite *Struthio* et *Casuarius*).

Voyons donc, puisque j'ai les trois types sous les yeux, de quelle façon se comportent les valvules.

Dans le cas de *Sarcoramphus papa*, où les trois veines caves sont séparées, la veine cave supérieure droite qui s'ouvre librement dans l'oreillette, présente une seule valvule, l'externe (droite), qui bien développée, se continue avec la valvule de la veine cave inférieure,

Digitized by Google

tandis que la paroi interne (gauche) du vaisseau se confond insensiblement avec la cloison interauriculaire.

La veine cave inférieure est fermée par une double valvule très développée, orientée longitudinalement. La valvule externe (droite) se continue en haut avec la valvule de la veine cave supérieure droite.

La veine cave supérieure gauche s'ouvre au dessous et en dedans de la veine cave inférieure. Son orifice est presque circulaire. Il montre une valvule supéro-externe membraneuse très développée dont la direction transversale, sensiblement perpendiculaire à celle de la veine cave inférieure, ne se rencontre à ma connaissance que chez l'Homme et les Placentaires supérieurs. Généralement en effet, même chez les Implacentaires, les veines caves inférieure et supérieure gauche sont placées de telle sorte que la même valvule externe peut leur servir, la valvule de Thébésius devenant comme un prolongement de la valvule d'Eustache. Cet exemple de *Sarcoramphus papa* est une preuve indéniable que la séparation complète entre ces deux formations s'est produite tardivement.

Le deuxième type de Gash, que j'ai rencontré chez *Anas brasiliensis*, est le type ordinaire : la veine cave supérieure droite d'une part, les veines caves inférieure et supérieure gauche d'autre part, constituent deux ouvertures entourées chacune par une double valvule; il semble qu'un étranglement passager a séparé en deux l'immense orifice commun du sinus des Reptiles que nous allons rencontrer chez l'*Apterix* (3me type de Gash).

Chez *Apterix australis* que j'ai étudié méticuleusement à ce point de vue, l'ouverture des veines caves dans l'oreillette se fait dans des conditions que nous rencontrons pour la première fois parmi les Vertébrés supérieurs.

La valvule d'*Apterix* a été décrite assez superficiellement. Les deux valves qui la constituent (fig. 6. B) sont excessivement développées, et flottent dans la cavité auriculaire. Elles ont leurs bords libres parallèles et la fente ainsi limitée est dirigée de haut en bas, d'avant en arrière et quelque peu de dehors en dedans (de droite à gauche). Leurs extrémités internes (gauches) s'insèrent séparément sur une forte colonne musculaire qui limite en arrière une cavité profonde sur laquelle je vais revenir dans un moment. Il y a entre ces deux insertions un espace libre formant couloir, de deux millimètres de largeur. On n'a pas besoin d'écarter les deux valves pour reconnaître dans le fond de l'antre à laquelle elles servent de parois latérales, les orifices des veines caves : la veine

Digitized by Google

cave inférieure s'ouvre entre les deux veines caves supérieures et, si une certaine distance la sépare de la veine cave supérieure droite, il n'en est plus de même pour la veine cave supérieure gauche qui débouche à sa partie inférieure de telle sorte que les deux vaisseaux semblent avoir une ouverture commune. Entre les deux la cloison de séparation s'avance sous forme d'une lame membraneuse tranchante qui rappelle exactement la valvule de Thébésius de *Sarcorhamphus papa*, par exemple, que j'ai décrite plus haut.

La présence du sinus veineux ainsi constituée se retrouve chez tous les Oiseaux, avec un développement variable. Tous les auteurs qui ont étudié le cœur de cette classe en donnent la description. Je me suis contenté de contrôler les faits déjà connus sur lesquels je ne reviendrai pas.

Les deux valvules dont je viens d'étudier l'insertion interne se terminent d'une façon toute différente à leurs extrémités opposées. Comme du côté interne, l'insertion externe est séparée pour chaque valve. Mais au lieu d'une colonne charnue mal délimitée, comme la colonne postérieure, il est facile de constater que les deux valvules sont les prolongements d'un fort muscle pectiné aplati qui traverse d'avant en arrière toute la paroi externe de l'oreillette, laquelle est mince et d'aspect membraneux. J'ai devant moi un cœur d'Apterix excessivement intéressant à ce sujet. Le muscle pectiné précédent en effet se divise à sa partie antérieure en deux lames minces, aplaties transversalement, très développées, qui limitent une cavité en boutonnière ayant la paroi auriculaire antérieure pour fond ; on croirait être en présence de deux valvules, plus petites mais identiques aux deux valvules du sinus veineux. Je ne pense pas que ce détail ait été signalé par mes prédécesseurs, car je ne l'ai trouvé dans aucune des publications que j'ai consultées. Et cependant on comprend tout le parti qu'on peut tirer de cette disposition. Carl Röse, en effet, a beaucoup parlé des muscles tenseurs des valvules, auxquels il trouve un développement maximum chez les Poissons, Amphibiens et Reptiles. Or, le fait que je viens de signaler chez *Apterix* me porterait à croire que ces muscles tenseurs, qui d'après la théorie de Carl Röse seraient *secondaires* puisqu'ils n'existeraient que de par leur fonction, sont au contraire *primaires*. Je montrerai en effet que c'est chez les Poissons, dont l'oreillette rappelle à plus d'un point de vue l'oreillette d'Apterix — j'entends dans la constitution de la paroi — que les muscles pectinés aplatis atteignent tout leur développement. Leur formation par plissement de la paroi doit être la même que celle des valvules.

Digitized by Google

Si ces valvules ont pris une extension plus considérable, c'est en raison du rôle que la nature leur a fait jouer, en vertu du principe général qui veut qu'un organe se développe en raison directe de sa fonction. Chez *Apterix* nous retrouvons les muscles pectinés aplatis transversalement des Poissons; mais beaucoup d'entre eux sont déjà aplatis longitudinalement ou arrondis comme il ne cesseront de l'être chez les Mammifères. Chez ces derniers même ils finiront par se confondre dans certains cas avec la paroi auriculaire, et l'origine des valvules qui ont disparu ou disparaissent semblera impossible à reconnaître.

Je suis d'autant plus porté à croire que je raisonne dans le vrai, que l'embryogénie m'aide à établir ma façon de voir. Elle nous montre en effet que les valvules auriculo-ventriculaires des Vertébrés supérieurs sont des valvules secondaires qui prennent naissance au moyen de bourrelets endothéliaux de l'orifice auriculo-ventriculaire.

Le résultat est que ces formations d'origine endothéliale doivent, pour pouvoir être utiles, se mettre en relation avec le myocarde : d'où l'apparition des muscles papillaires. Les valvules du sinus veineux au contraire qui prennent aussi leur origine dans les bourrelets endothéliaux ont toujours plus ou moins la forme de nid de Pigeon (*pocket-wall*) des Anglais.

La paroi antérieure de l'oreillette nous montre l'ouverture de l'auricule. Cette auricule est bien développée mais ne présente jamais le prolongement postérieur que nous avons rencontré chez les Marsupiaux sous le nom d'auricule postaortique. Cependant, j'insiste sur ce fait que chez les Oiseaux, comme chez les Monotrèmes et les Placentaires, il existe généralement une colonne musculaire bien développée qui délimite une loge supérieure représentant l'auricule préaortique des Marsupiaux.

La paroi inférieure, qui est virtuelle puisqu'elle est constituée par l'orifice auriculo-ventriculaire, ne nous arrêtera pas, de même que la paroi externe. La paroi interne, paroi droite de la cloison interauriculaire, est beaucoup plus importante. Irrégulière et en forme de Z ainsi que je l'ai déjà dit et que l'a bien montré Sabatier, elle présente en avant et en dedans, c'est-à-dire à gauche de la valvule interne, un infundibulum sur lequel j'insisterai. Limitée en avant et en dedans par la saillie de l'aorte, en arrière et en dehors par le prolongement de la colonne musculaire qui a donné naissance à la valvule du sinus, cette cavité, assez profonde, a pour plancher la région amincie et membraneuse de la cloison interauri-

Digitized by Google

culaire. A ce niveau la cloison est flasque et peut s'invaginer dans l'oreillette gauche, caractère sur lequel j'ai déjà insisté chez les Monotrèmes et que nous rencontrerons à son maximum de développement chez les Reptiles et les Batraciens.

Reptiles.

L'oreillette droite des Reptiles diffère sensiblement de celle des Mammifères et des Oiseaux. Cependant, il est facile d'y retrouver bon nombre de dispositions que nous avons déjà rencontrées chez les Vertébrés supérieurs.

Je ne reprendrai pas l'étude du sinus veineux. Les travaux de Sabatier et de C. Rõse, pour ne citer que les plus importants, nous l'ont bien fait connaître. Je n'insisterai donc que sur les points qui m'ont paru les plus intéressants. Extérieurement, la présence des trois veines caves est de règle. La veine cave supérieure gauche se dirige horizontalement vers la gauche, et après avoir suivi le sillon auriculo-ventriculaire, remonte le long de la paroi gauche de l'oreillette gauche.

L'auricule est toujours très développée. Extérieurement elle présente des renflements variables comme nombre et comme forme non seulement dans une même famille mais encore dans une même espèce. On peut cependant en reconnaître trois à peu près constants qui correspondent précisément à la disposition intérieure.

Si nous ouvrons en effet l'oreillette, nous voyons chez les Crocodiliens, dans *Crocodilus acutus*, par exemple, que les colonnes charnues sont disposées en trois groupes passant insensiblement l'un à l'autre. De telle sorte que je crois pouvoir dire qu'il existe : 1° une auricule antérieure et inférieure ; 2° une auricule antérieure et supérieure ; 3° une auricule postérieure. Les deux premières peuvent encore être appelées auricules droites (inférieure et supérieure) et la troisième auricule gauche. Je le répète, cette division est loin d'être aussi nette que celle que j'ai décrite chez les Marsupiaux.

L'épaisseur de la paroi de l'oreillette est en général très faible, et nous allons la voir diminuer en descendant la série. Cependant j'ai constaté chez une *Chelonia midas* dont le cœur mesurait neuf centimètres de hauteur, que l'oreillette était très épaisse et à paroi spongieuse. *Testudo nigrita* et *T. tabulata* m'ont au contraire présenté des oreillettes à paroi très mince sur laquelle se détachaient des

Digitized by Google

petites colonnes musculaires aplaties transversalement et intimement unies dans toute leur longueur à la paroi.

La valvule double du sinus veineux avec sa forme en boutonnière a été suffisamment décrite par les auteurs pour que je puisse me dispenser de la reprendre. Je ferai seulement remarquer que les formations que C. Röse nomme *muscles tenseurs* rappellent ce que j'ai décrit chez Apterix. A leur partie inférieure, les deux valvules, qui paraissaient accolées, sont plus ou moins écartées et disparaissent dans la paroi brusquement. A leur partie supérieure au contraire, leurs bords, sans s'accoler, viennent se fusionner avec une masse musculaire plus ou moins développée qui donne naissance à la plupart des muscles pectinés. A moins de considérer tous ces muscles pectinés comme des muscles tenseurs, il est difficile de reconnaître dans beaucoup de cas les muscles tenseurs que C. Röse décrit comme constants depuis les Poissons jusqu'aux Mammifères.

A gauche, c'est-à-dire en dedans et en avant de la valvule interne, se trouve une région sur laquelle aucun naturaliste à ma connaissance n'a suffisamment attiré l'attention. Sabatier ([41] p. 193) la décrit aussi : « Chez les Chéloniens, la cloison des oreillettes est « légèrement oblique de bas en haut et de droite à gauche, c'est-à-« dire que placée inférieurement à peu près sur la ligne médiane, « elle se dévie en haut vers l'oreillette gauche de manière à agrandir « l'oreillette gauche aux dépens de celle-là ».

Cette description est exacte, mais elle est incomplète. Comme le montre la fig. 20 en effet, ce n'est pas seulement parce que la cloison est oblique que la cavité droite empiète sur la gauche. Elle le fait surtout parce que cette cloison, au lieu d'être plane dans toute son étendue comme de coutume, présente à sa partie supérieure et postérieure une excavation dont la concavité est tournée vers l'oreillette gauche. Si l'on ajoute que la cloison interauriculaire est très mince, on comprendra que sous l'effet de la pression sanguine, cette excavation ne peut avoir qu'une tendance à s'amplifier.

J'ai bien étudié cette disposition surtout chez *Testudo tabulata* et j'ai retrouvé chez les Oiseaux, en particulier chez *Apterix* et chez les Monotrèmes, une disposition qui, par ses rapports, sa forme et son aspect, rappelle exactement ce qui existe chez les Chéloniens. Ni chez les Marsupiaux ni chez les Mammifères Placentaires je n'ai jamais rencontré rien de semblable.

La seule différence qui existe entre *Apterix* et les Monotrèmes

Digitized by Google

d'une part, et les Chéloniens d'autre part, c'est que chez ces derniers la concavité est assez profonde, lisse et unie comme le reste de la paroi auriculaire à ce niveau, tandis que chez les premiers cette excavation est peu profonde et traversée par des faisceaux conjonctifs qui lui donnent vaguement un aspect aréolaire.

Amphibiens.

Chez les Amphibiens, les deux oreillettes sont encore séparées. La droite est toujours plus grande que la gauche. Elles peuvent être placées en arrière, sur les côtés, ou en arrière et au dessus de l'unique ventricule. Le sinus, toujours très développé, est en rapport direct avec les deux oreillettes dont il recouvre la face postérieure. La région qui correspond à l'oreillette droite reçoit les deux veines caves supérieures à droite et à gauche et la veine cave inférieure en bas. Le sang provenant de ces trois vaisseaux pénètre dans l'oreillette droite. La cloison interauriculaire en effet s'avance dans la cavité du sinus et sépare la grande loge veineuse précédente d'une loge beaucoup plus petite qui correspond avec l'oreillette gauche : c'est le sinus pulmonaire (1) dans lequel se déversent la ou les veines pulmonaires. Dans la fig. 5. B, qui représente le cœur de *Cryptobranchus,* on voit cette veine pulmonaire en *vp.* Le sinus ouvert, fig. 8. A, montre en *vp* cette même veine pulmonaire vue par transparence à travers la paroi excessivement mince du sinus. Son orifice n'est pas visible.

Quoique le sang des veines caves et celui des veines pulmonaires se déversent séparément dans l'oreillette correspondante, il y a donc une disposition chez les Amphibiens plus simple que celle des Reptiles inférieurs où chaque oreillette possédait un sinus spécial, la cloison interauriculaire s'étant réunie à la cloison du sinus.

Tous ces faits sont connus depuis longtemps mais leur importance m'oblige à les résumer en confirmant mes constatations personnelles.

Osawa [**103**] a donné tout récemment une monographie de la Salamandre géante du Japon. Je n'ai été en possession de ce travail qu'après avoir étudié les cœurs des deux *Cryptobranchus japonicus* que j'ai eus à ma disposition. Je ne ferai donc pas une description

(1) Pour éviter la confusion qui pourrait se produire avec le sinus de l'artère pulmonaire, on devrait toujours employer, quand on a en vue ce dernier, le terme « infundibulum ».

Digitized by Google

complète de cet animal : je ne m'appesantirai que sur les points insuffisamment étudiées par l'auteur japonais.

Osawa décrit trois « recessus » — droit, gauche et intermédiaire — à la face ventrale et un — dorsal — à la face dorsale. J'ai retrouvé ces mêmes formations, dans lesquelles je n'ai pas pu m'empêcher de voir les auricules préaortiques et postaortiques de Marsupiaux, en *aua* et *aup* (fig. 8 A, B). Pour compléter l'assimilation,

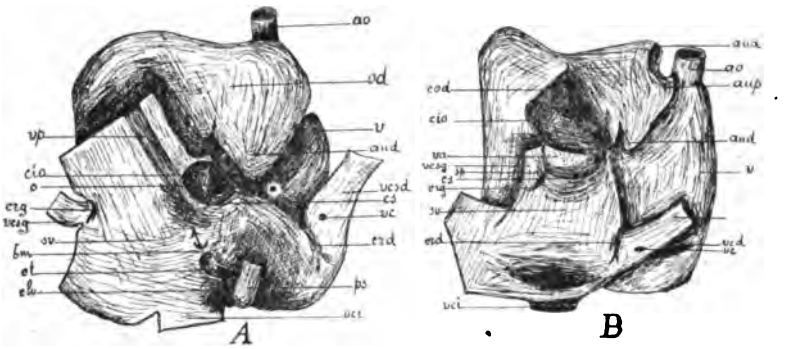


Fig. 8. — Cœurs de Salamandre géante du Japon (*Cryptobranchus japonicus*), A (n° 1), B (n° 2) ; *ao*, aorte (tronc artériel) ; *aud*, auricule dorsale ; *aua*, *aup*, auricules antérieure et postérieure (pré et postaortiques) ; *od*, oreillette droite ; *cod*, sa cavité ouverte ; *cio*, cloison interauriculaire ; *cs*, cloison du sinus veineux ; *sv*, sinus veineux ouvert ; *sp*, sinus pulmonaire ; *vp*, veine pulmonaire vue par transparence à travers la paroi postérieure du sinus ; *o*, orifice du sinus veineux dans l'oreillette droite ; *va*, valvule du sinus qui n'est pas visible en A ; *vcsd*, *vcsg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *crd*, *crg*, croissants fibreux remplaçant les valvules ; *clv*, tente membraneuse séparant la veine cave inférieure *vci* de la veine cave supérieure droite ; elle est attachée à la paroi postérieure *ps* du sinus ; *bm*, bride musculaire et *ct* corde tendineuse dépendant de *clv* ; *vcd*, veine coronaire droite ; *vc*, son orifice dans *vcsd* ; *v*, ventricule.

au représenterait l'auricule principale que nous trouvons chez tous les Vertébrés, et *od* l'oreillette proprement dite. En effet, à l'intérieur, la cavité correspondante à *od* est lisse, et Osawa n'a pas manqué de faire remarquer qu'elle constituait l'oreillette proprement dite sans pousser plus loin les homologies.

La paroi externe de l'oreillette droite est très mince, au point de devenir transparente par places. Mais elle n'approche pas de la délicatesse de la paroi interne, c'est-à-dire de la cloison inter-auriculaire. Cette cloison est en effet une lame transparente dirigée de haut en bas, de gauche à droite et d'avant en arrière (fig. 22 A).

Digitized by Google

Hyrtl l'aurait trouvée perforée, ce qui fait dire à Carl Röse ([40] p. 60), que chez les Urodèles la perforation est la règle. J'avoue que malgré toute mon attention je n'ai pas trouvé de communication interseptale entre les deux oreillettes. Mais il existe des points où la cloison devient si mince qu'elle semble ne pas exister. Ce sont ces points qui ont dû être pris pour des perforations. La loupe et un stylet fin permettent de lever tous les doutes. Il n'est pas sans intérêt, on le comprend, de rapprocher ces trous fermés, si je peux les appeler ainsi, des trous ouverts que Boas a décrits chez d'autres Urodèles tels que *Amphiuma*, *Siren*, *Cœcilia*, *Menobranchus*. Le fait indiquerait simplement, entre beaucoup d'autres, que *Cryptobranchus* est plus perfectionné que les Urodèles précédents.

La cloison interauriculaire n'est pas plane et tendue; elle est courbe et flottante (fig. 22 A). La pression sanguine exercée à droite par trois gros vaisseaux étant supérieure à celle provenant de l'oreillette gauche, qui ne reçoit qu'une faible veine, il est facile de comprendre qu'elle sera concave du côté du maximum de pression, c'est-à-dire de l'oreillette droite. J'ai déjà insisté sur cette disposition chez les Chéloniens.

La face interne de la paroi externe de l'oreillette correspondant aux « recessus » d'Osawa est parcourue par un système de colonnes musculo-membraneuses, aplaties transversalement et dont la direction générale est oblique de haut en bas et de dehors en dedans. La présence de ces colonnes rappelle celles que nous avons rencontrées chez *Apterix* et que nous allons trouver constamment chez les Poissons. Elles délimitent des aréoles plus ou moins larges.

Les valvules de l'oreillette droite ont été souvent décrites chez les Amphibiens. En laissant de côté le système auriculo-ventriculaire que j'étudierai avec le ventricule, je dirai un mot des valvules du sinus. J'ai rencontré tout d'abord, à l'intérieur même du sinus, deux croissants fibreux *crd*, *crg* aux points où les veines caves supérieures droite et gauche se déversent dans le sinus. Dans l'un des deux cœurs (fig. 8 B) la veine cave inférieure *vci* ne présentait aucune formation valvulaire, ni membraneuse, ni fibreuse. Dans l'autre cœur au contraire (fig. 8 A) on voit entre *vci* et la veine cave supérieure droite *vcsd* une formation membraneuse *cl*, qui représente sa valvule interne, tandis que *crd* serait la valvule externe.

Osawa, p. 350, décrit à la veine cave inférieure un anneau fibreux que je n'ai pas rencontré.

La valvule de communication entre le sinus et l'oreillette est

Digitized by Google

connue depuis longtemps chez les Anoures. Chez tous les Amphibiens elle est construite sur le même type, c'est-à-dire formée par deux valves opposées inégales dont la direction seule varie. La valve externe est toujours très développée (fig. 8 B). La valve interne l'est beaucoup moins, ainsi que j'ai pu le constater chez *Cryptobranchus*, elle est réduite à un épaississement fibreux en forme de croissant dont les rapports sont les mêmes que chez la Grenouille. La description de ces valvules chez les autres Amphibiens est détaillée dans Sabatier, Carl Röse, etc.

C'est entre la cloison et la valvule gauche du sinus que se trouve l'espace *intersepto-valvulaire* décrit par Born [26]. Cet espace ne saurait avoir le rôle important que Born et Carl Röse lui attribuent. Il représente une augmentation plus grande de l'oreillette droite sur l'oreillette gauche, chez les Vertébrés inférieurs, et tend à disparaître au fur et à mesure qu'on monte dans la série, puisque l'oreillette droite perd peu à peu sa prépondérance sur la gauche.

Poissons.

Les deux oreillettes étant communes chez les Poissons, il est plus rationnel de les étudier après l'oreillette gauche.

§ II. — OREILLETTE GAUCHE

Marsupiaux.

D'une façon générale, l'oreillette gauche des Vertébrés subit moins de variations que l'oreillette droite. Quand nous aurons étudié les ventricules, nous pourrons généraliser encore plus et dire que le cœur gauche est plus stable et plus fixe que le cœur droit.

L'oreillette gauche des Marsupiaux présente une forme en dôme comparable à celle de l'oreille droite. Aussi, pour les commodités de la description, lui reconnaîtrons-nous six parois comme à cette dernière, à laquelle correspondront les mêmes noms.

1° *La paroi supérieure*, peu développée, correspond aux orifices des veines pulmonaires. Ces orifices sont en nombre variable, selon que les veines se fusionnent avant d'arriver à l'oreillette, ou sortent séparées. La fig. 1 pl. II montre le cas de *Did. crassicaudata* où il existe deux orifices de chaque côté, c'est-à-dire deux veines pulmonaires droites et deux gauches. Un cas moins fréquent est celui dans lequel il y a trois veines droites et deux gauches. Assez souvent on trouve un seul orifice à droite et à gauche. Ces orifices

Digitized by Google

sont dépourvus de valvules. Mais on peut rencontrer, comme chez *Macropus giganteus*, un croissant fibreux très développé à la veine pulmonaire droite.

2° *La paroi inférieure* correspond à l'orifice auriculo-ventriculaire gauche.

3° et 4° *Les parois antérieure* et *postérieure* sont lisses et sans intérêt.

5° La *paroi externe* ou *gauche* se confond avec l'auricule gauche que j'étudierai plus loin.

6° La *paroi interne* qui n'est autre que la cloison interauriculaire est très épaisse et lisse. Je n'ai rencontré chez aucun Marsupial quoi que ce soit qui pût ressembler à une dépression ovale, ce qui corrobore nos connaissances sur l'absence de la fosse ovale. Le repli semi-lunaire décrit par Lannelongue dans le cœur humain correspond ici à un orifice borgne.

L'auricule gauche (fig. I, pl. II) est très développée et formée par l'entrecroisement d'un grand nombre de colonnes charnues, dont les unes sont verticales et attachées par leurs deux extrémités à la paroi (colonnes de 2e ordre); les autres verticales et plus ou moins ramifiées réunissent ces dernières au bord interne de l'orifice de communication entre l'auricule et l'oreillette.

Monotrèmes.

L'oreillette gauche des Monotrèmes (fig. 7) présente la même forme et les mêmes dispositions que celle des Marsupiaux. A la paroi supérieure, ou plus exactement, à l'angle que fait cette paroi avec la paroi postérieure, viennent déboucher les veines pulmonaires au nombre de 2, dans 3 cœurs (2 Echidnés 1 et Ornithorhynque) sur les 5 que j'ai étudiés. Dans les deux autres (1 Echidné et 1 Ornithorhynque), les deux veines pulmonaires se fusionnaient en un vaisseau unique qui venait s'ouvrir à l'angle supérieur droit de l'oreillette.

Je n'ai pas rencontré de valvules; mais au contact du vaisseau, la paroi auriculaire s'épaissit et il se forme une sorte de croissant musculo-fibreux, moins développé que chez *Macropus*, mais suffisamment différencié pour être remarqué.

La fig. 7. B. montre en *d* chez *Ornithorhynchus paradoxus*, une légère dépression de forme circulaire qu'on aperçoit avec un peu d'attention à la paroi interne, immédiatement au-dessus de l'orifice auriculo-ventriculaire. Cette dépression correspond au fond

Digitized by Google

de la dépression *d* que nous avons rencontrée dans l'oreillette droite (même figure, A).

Dans le cœur d'Echidné représenté en D cette empreinte n'est pas visible.

On ne peut s'empêcher d'établir une certaine relation entre cette formation et la dépression ovale du cœur des Mammifères supérieurs dont elle possède exactement la forme et la situation. Cette observation ne peut que fortifier le rapprochement que j'ai établi en étudiant l'oreillette droite, entre les Monotrèmes et les Placentaires, alors que rien de semblable ne se rencontre chez les Marsupiaux.

L'auricule gauche est très développée. Dans la fig. 7 D (Echidné) elle a été légèrement exagérée. Sa communication avec l'oreillette se fait par un large orifice doublé de fortes colonnes charnues.

Mammifères placentaires.

Chez les Placentaires, l'oreillette gauche se rapproche de plus en plus de l'oreillette humaine. La disposition des parois est la même. Les veines pulmonaires manquent de valvules. La paroi interne présente comme chez l'Homme une *dépression ovale* correspondant à la *fosse ovale* de l'oreillette droite. L'auricule est moins développée que chez les Implacentaires.

Oiseaux.

L'oreillette gauche des Oiseaux diffère déjà notablement de celle des Mammifères placentaires. On est frappé en effet de la séparation nette qui existe entre l'oreillette proprement dite et l'auricule.

Les parois de l'oreillette sont lisses, tandis que celles de l'auricule sont parcourues par des colonnes charnues très développées du genre de celles que nous avons rencontrées chez *Didelphys* (fig. 1, pl. II). Mais ici, de plus, la séparation est accentuée par l'existence d'une cloison semi-mobile, incomplète, qui s'avance dans la cavité auriculaire entre l'auricule et l'orifice des veines pulmonaires. Cette cloison a la forme d'un croissant à concavité inférieure. Elle sépare en quelque sorte l'oreillette gauche en deux compartiments : l'une antérieure lisse, qui reçoit les veines pulmonaires ; l'autre postérieure et gauche, aréolaire, double de la précédente, qui est l'auricule.

Reptiles.

En étudiant l'oreillette droite des Reptiles, nous avons vu que la cloison interauriculaire, que j'ai représentée chez *Testudo tabulata* (fig. 20), était dirigée avec une obliquité telle, que la cavité de

Digitized by Google

l'oreillette gauche en était sensiblement réduite. Cette réduction porte sur la partie lisse, c'est-à-dire sur l'oreillette proprement dite. La proportion entre cette oreillette et l'auricule sera donc encore inférieure à celle que nous trouvons chez les Oiseaux.

D'autre part, les veines pulmonaires se fusionnent au moment d'aborder le cœur de telle sorte qu'elles ne présentent qu'un seul orifice dans l'oreillette. Cet orifice, ainsi que je l'ai plusieurs fois constaté, peut être traversé par un croissant fibreux vertical qui indique la dualité des veines pulmonaires. L'auricule est toujours très développée et de constitution spongieuse.

Amphibiens.

Chez les Amphibiens, l'oreillette gauche est encore relativement plus petite que la droite. J'ai déjà étudié chez *Cryptobranchus* la paroi interauriculaire (fig. 22) et j'ai montré à propos de l'oreillette droite comment le sinus veineux se trouvait partagé en deux compartiments, l'un, très grand, communiquant avec l'oreillette droite, l'autre, très réduit, communiquant avec l'oreillette gauche. Cette séparation incomplète est obtenue par la cloison dite *cloison du sinus*, qui marche à la rencontre de la cloison interauriculaire. Cette rencontre s'est faite chez les Reptiles ; mais comme la cloison du sinus se développe moins vite que la cloison interauriculaire, on comprend que le pertuis interauriculaire — trou de Botal — soit relégué à la région la plus postérieure du sinus. C'est ce que Sabatier exprime en disant que le pertuis appartient chez les Reptiles, non à l'oreillette, mais au sinus.

L'orifice pulmonaire unique se présente du côté du sinus avec une forme elliptique qui permet de lui reconnaître deux lèvres : une droite très courte qui la sépare des veines caves et une gauche plus développée. Je n'ai pas rencontré de valvule.

Presque toute la paroi interne de l'oreillette gauche est parcourue par des colonnes musculo-membraneuses minces et aplaties transversalement.

Poissons.

Sans entrer dans le détail de l'apparition de la cloison interauriculaire, nous constatons que chez les Poissons, les deux oreillettes sont fusionnées ensemble pour donner une seule cavité. Le cœur est donc réduit à sa plus simple expression : une oreillette et un ventricule.

La situation de cette oreillette est excessivement variable par

Digitized by Google

rapport au ventricule ; d'où les changements de direction de la valvule auriculo-ventriculaire.

Le sinus veineux est à son maximum de développement et communique largement avec l'oreillette. Il n'y a en effet pas de veine pulmonaire puisque les poumons n'existent pas encore. Les veines caves, ou plus exactement leurs homologues, se réunissent ensemble pour former le canal de Cuvier dont l'ouverture dans le sinus se manifeste par la présence de deux valvules en boutonnière, très développées.

La paroi de l'oreillette est tapissée intérieurement par des colonnes musculo-membraneuses aplaties transversalement et saillantes dans la cavité. Je n'insiste pas sur ces dispositions qu'on trouvera bien développées dans Sabatier, Carl Röse, Gegenbaur, etc.

§ III. — VENTRICULE DROIT

Marsupiaux.

Pour bien comprendre le ventricule droit des Marsupiaux il faut étudier le cœur d'un type auquel il sera facile de comparer celui des autres représentants du groupe. Mon choix s'est arrêté sur *Didelphys cancrivora* parce que, parmi les espèces que j'ai pu me procurer vivantes c'est elle qui est la plus grande. Dans ce chapitre c'est donc le « pian » que j'aurai surtout en vue et chaque fois que l'occasion se présentera j'indiquerai les différences que j'ai constatées dans les familles voisines, voire même dans la même espèce.

Examiné antérieurement, le ventricule droit, ainsi que je l'ai déjà dit, ne se distingue pas du gauche puisqu'il n'y a pas de sillon interventriculaire. Seulement chez les spécimens de *Did. cancrivora* dont le cœur présente à la pointe le coup de hâche que j'ai signalé, le sillon indique assez exactement ce qui revient à chacun des ventricules.

D'autre part j'ai montré que dans certains cœurs conservés dans l'alcool, la teinte de la paroi n'était pas la même des deux côtés et permettait de ne pas confondre les deux ventricules.

Pour bien étudier la cavité ventriculaire droite il faut pratiquer une incision suivant la ligne que j'ai établie en décrivant la configuration générale du cœur, ligne qui suit le bord gauche de l'infundibulum de l'artère pulmonaire et se dirige obliquement de gauche à droite. On obtient ainsi un volet qui descend plus ou moins bas, comme nous le verrons plus loin et qu'on peut rabattre

Digitized by Google

sur l'oreillette (fig. 3, pl. II). Il faut prendre garde en relevant la paroi de ne pas briser les cordes tendineuses quelquefois très grêles, qui l'unissent à la cloison inter-ventriculaire. Pour cela, on découpe un second volet dans le premier, en traçant une incision perpendiculaire à la première, partant du voisinage de sa partie médiane pour aboutir à l'insertion de la valvule auriculo-ventriculaire.

Deux points frappent tout d'abord l'observateur :

1° Le ventricule droit ne s'étend pas chez tous les Marsupiaux, jusqu'à la pointe du cœur.

2° La cavité ventriculaire occupe une situation variable par rapport aux faces antérieure et postérieure et au bord droit du cœur.

En d'autres termes, le diamètre sagittal et le diamètre transversal de la cavité n'ont pas le même développement dans toutes les familles.

J'ai constaté cependant que si ces diamètres variaient avec les familles, leurs rapports étaient constants non seulement pour un même genre, mais pour les espèces d'un même genre.

C'est ainsi que chez tous les Didelphys américains le ventricule droit s'étend en bas jusqu'à la pointe, ou du moins, au voisinage de cette pointe. C'est chez *Did. virginiana* (pl. II, fig. 3) que j'ai rencontré le maximum d'éloignement. Chez *Did. murina* au contraire (pl. IV, fig. 7, 8 et 9) on peut voir que le ventricule droit passe au dessous du ventricule gauche et constitue à lui seul toute la pointe. Dans la même série de coupes longitudinales, les fig. 5 et 6 de la même planche, rencontrent la cavité ventriculaire à des distances plus ou moins grandes du plan sagittal. On voit que cette cavité descend moins bas qu'au niveau de la région sagittale (fig. 9).

Chez *Phalanger* le ventricule droit descend aussi très bas. Chez *Phascolomys* et *Perameles* la cavité, comme chez *Did. virginiana*, s'arrête à une certaine distance de la pointe et se retrécit de plus en plus dans les genres suivants. C'est ainsi que chez *Dendrolagus* la réduction est plus sensible que chez *Perameles*, et nous prépare à la disposition que nous allons rencontrer chez *Macropus*. Chez les Kanguroos que j'ai étudiés en effet, le ventricule droit s'arrête à une grande distance de la pointe : C'est la constitution qui va dominer chez les Mammifères placentaires et que nous allons retrouver chez l'Homme, tandis que les Sarigues se rapprocheront plus des Monotrèmes et des Reptiles.

Si du diamètre longitudinal nous passons au diamètre transversal, nous trouvons tous les degrés de torsion depuis les *Didelphys*

Digitized by Google

jusqu'aux *Macropus*. Je m'explique. Quand on ouvre un cœur de *Didelphys* suivant la ligne que j'ai indiquée, et en laissant l'organe reposer sur sa face postérieure, on constate que toute la cavité ventriculaire se présente à la vue, c'est-à-dire presque de face. Chez *Macropus* au contraire la même opération ne montre qu'une partie — un peu plus de la moitié — de la cavité. L'autre partie occupe la face postérieure du cœur et se trouve ainsi cachée. Pour avoir l'aspect représenté en 7, fig. 10, de façon à pouvoir comparer les détails avec ce qui existe chez *Didelphys*, il faut tourner le cœur de *Macropus* de près de 90° vers la gauche. Autrement dit, la fig. 10 n'est plus une vue antérieure du cœur comme toutes celles représentant *Didelphys*, mais une vue *droite* de l'organe.

Il est curieux de constater, que déjà chez *Did. virginiana* la vue antérieure du ventricule n'est pas complète. Si nous nous figurons par la pensée que la cloison ventriculaire est plane et transversale chez *Did. cancrivora* et les autres espèces guyanaises, chez *D. virginiana*, cette cloison sera légèrement oblique de gauche à droite et d'avant en arrière. Chez *Macropus*, elle sera — toujours si on la suppose plane et si on ne tient pas compte de sa convexité — antéro-postérieure. De même chez *Dendrolagus*, il faut tourner le cœur d'un angle de plus de 75° pour bien voir la valvule, alors que chez *Didelphys virginiana* un angle de 20 à 25° suffirait pour obtenir le même résultat. *Phalanger* et *Perameles* sont intermédiaires et l'angle de rotation est plus grand chez ce dernier.

Je reviendrai plus tard sur cette torsion du cœur. Elle a été signalée par Sabatier comme caractère différentiel des grandes classes des Vertébrés, mais je n'ai trouvé nulle part mention de ce fait chez les Implacentaires, fait d'autant plus intéressant qu'il présente tous les degrés dans la seule sous-classe des Marsupiaux.

Le ventricule droit est beaucoup plus grand que le gauche. Sa forme est celle d'un cône aplati transversalement. Sur une coupe transversale (pl. III, fig. 6-7-8), elle représente un croissant plus ou moins développé, qui enveloppe en partie le ventricule gauche. Ce croissant acquiert ses plus grandes dimensions vers la région médiane. La cavité ventriculaire, en effet, se rétrécit à ses deux extrémités, c'est-à-dire à la pointe et vers la base. A sa partie supérieure, sa section est sensiblement elliptique et c'est elle qui détermine la forme de l'orifice auriculo-ventriculaire.

Pour la commodité de la description, je distinguerai au ventricule droit :

1° Une paroi externe ou libre;

Digitized by Google

2° Une paroi interne ou septale (c'est la cloison interventriculaire) ;

3° Deux angles, droit et gauche, réunissant les deux parois ;

4° Un sommet ;

5° Une base.

PAROI EXTERNE. — La paroi externe est mince et représente en moyenne le tiers de l'épaisseur de la cloison. Chez *Did. cancrivora*, elle est relativement plus épaisse que chez *D. lanigera* et *lepida* par exemple, et moins épaisse que chez *Macropus* et *Dendrolagus*. Tapissée intérieurement par l'endocarde, elle peut être lisse dans toute son étendue, comme chez *D. opossum* et *D. murina*, ou présenter des renflements et colonnes musculaires très développés comme chez *Macropus*. D'une façon générale sa moitié inférieure est lisse tandis que la moitié supérieure offre des saillies plus ou moins prononcées qui se dirigent vers l'anneau orificiel. Ces colonnes charnues constituent chez Kanguroo un véritable tissu aréolaire, mais chez la plupart des autres espèces, la disposition est celle que l'on rencontre communément chez *D. cancrivora* et qui est intermédiaire.

A cette paroi libre viennent aboutir en règle générale, une ou plusieurs colonnes membraneuses, musculaires ou fibro-musculaires, qui partent de la cloison et que nous étudierons avec cette cloison sous le nom de *colonnes modératrices* (*cm*, fig. 9). L'insertion se fait soit directement, par un contact unique, soit indirectement au moyen de plusieurs, généralement deux, embranchements tendineux plus ou moins écartés.

PAROI INTERNE. — La paroi interne ou septale est fortement convexe de gauche à droite et légèrement de haut en bas. Elle présente à considérer quatre segments :

a) En haut, près de l'orifice auriculo-ventriculaire elle donne naissance aux colonnes tendineuses qui vont s'insérer à la valve septale de la valvule auriculo-ventriculaire ;

b) Immédiatement au-dessous la surface est lisse ;

c) Le troisième segment donne insertion aux piliers de la valve antérieure de la valvule auriculo-ventriculaire et aux colonnes modératrices ;

d) Le segment inférieur présente des stries obliques en bas et à gauche qui indiquent la direction des fibres musculaires. Généralement, surtout chez les *Didelphys*, il donne naissance à des colonnes musculaires qui se rendent à la paroi externe et constituent de véritables colonnes modératrices. Le nombre et la distribution de

Digitized by Google

ces colonnes sont excessivement variables. On en compte de une à six plus ou moins développées.

Dans la suite, je décrirai les colonnes charnues, autant du cœur droit que du cœur gauche, en les rattachant aux trois ordres créés

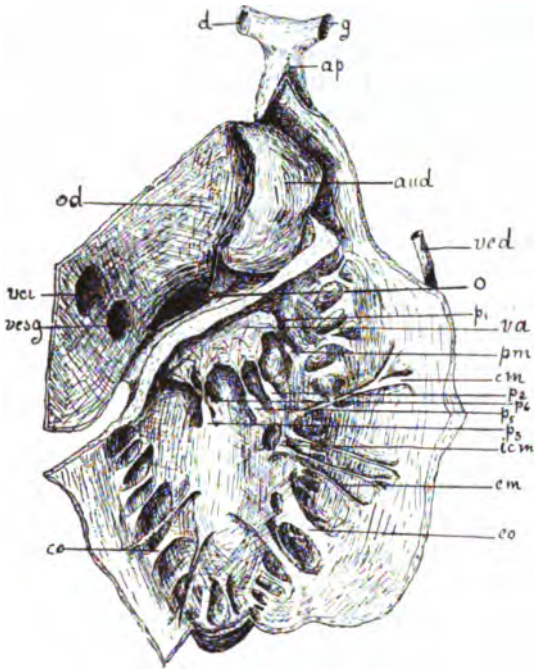


Fig. 9. — Cœur de *Didelphys nudicaudata* ; *ap*, artère pulmonaire relevée avec ses branches droite et gauche *d* et *g* ; *aud*, auricule droite ouverte et sectionnée ; *od*, oreillette droite ; *o*, orifice auriculo-ventriculaire droit ; *vcsg*, veine cave supérieure droite ; *vci*, veine cave inférieure ; *vcd*, veine coronaire ventriculaire droite ; *va*, valve externe de la valvule auriculo-ventriculaire ; p_1, insertion directe de la valvule au muscle de l'infundibulum ; *pm*, pilier musculaire inséré sur p_1 ; p_2, p_3, p_4, piliers musculaires de la valvule ; p_5, pilier supplémentaire renforçant p_3 ; *cm*, colonnes modératrices musculaires provenant de la masse rayonnante *icm* ; *co*, fortes colonnes charnues des angles jouant le rôle de colonnes modératrices.

par les classiques : 1° les *colonnes de premier ordre* ne prennent contact avec la paroi que par leur base ; leur extrémité supérieure est libre et donne naissance aux cordages tendineux qui se rendent aux valvules auriculo-ventriculaires. Beaucoup d'auteurs les nomment encore *muscles papillaires* ou *piliers* : 2° les *colonnes charnues de deuxième ordre* sont celles qui prennent contact avec la paroi

Digitized by Google

par leurs deux extrémités, la partie moyenne restant libre. C'est dans cette catégorie qu'il faut faire entrer les colonnes modératrices ; 3° les *colonnes de troisième ordre* sont complètement adhérentes à la paroi, aussi bien par leurs deux extrémités que par leur partie médiane. Elles font des saillies plus ou moins prononcées dans les cavités du cœur et sont comme sculptées dans la paroi.

Revenons aux colonnes modératrices. C'est King [35] qui, en 1837, dans une étude sur la valvule droite de l'Homme, des Oiseaux et des Mammifères, proposa le nom de « *moderator band* » à une série de petits faisceaux musculaires qui traversent le ventricule d'une paroi à l'autre.

H. Milne-Edwards (t. III, p. 500) traduit par « trabécule régulatrice » l'expression « moderator band » de King et insiste sur la constance de ces colonnes musculaires dans le cœur des Mammifères supérieurs. Tous les auteurs qui ont étudié le cœur signalent les mêmes formations, en particulier Brown [48]. N'ayant rien trouvé de semblable dans la littérature scientifique intéressant les Marsupiaux, j'ai relaté en 1888 [4] la constance de ces colonnes modératrices chez les *Didelphys*.

J'ai en effet rencontré d'une façon constante ces colonnes charnues chez tous les *Didelphydæ* que j'ai eus à ma disposition.

J'ai constaté depuis, que tous les Marsupiaux que j'ai étudiés, les possédaient aussi. Mais chez les *Didelphys*, le nombre en est généralement plus grand.

J'ai toujours rencontré chez les espèces américaines une colonne constante au-dessous du pilier gauche de la valvule auriculo-ventriculaire. Quelquefois elle s'insère directement sur la base de ce pilier. D'autre fois elle est réduite à un filet tendineux et si on ne prend pas les précautions que j'ai indiquées, pour ouvrir le ventricule, elle se rompt et peut passer inaperçue.

Uu mode d'insertion que j'ai observé très souvent est celui représenté fig. 10, *cmi*, cm_1. Immédiatement au-dessus du pilier gauche p_g, on aperçoit une série rayonnante de petites colonnes charnues, dont certaines sont soudées ensemble. Au nombre de six à huit, ces faisceaux viennent se réunir au centre du cercle d'insertion sans prendre contact avec la paroi. Le résultat de cette fusion est un cordon cylindrique perpendiculaire au plan des faisceaux qui lui ont donné naissance, lesquels représentent une roue dont il serait l'essieu : c'est la *colonne modératrice*.

Elle se dirige vers la paroi externe en couservant une direction sensiblement normale à la cloison. Elle est légèrement oblique en

Digitized by Google

bas ; mais cette obliquité est exagérée sur mes figures à cause du rabattement de la paroi ventriculaire.

Souvent, avant d'aborder la paroi libre, la colonne modératrice se divise en deux cordes qui peuvent encore se subdiviser avant

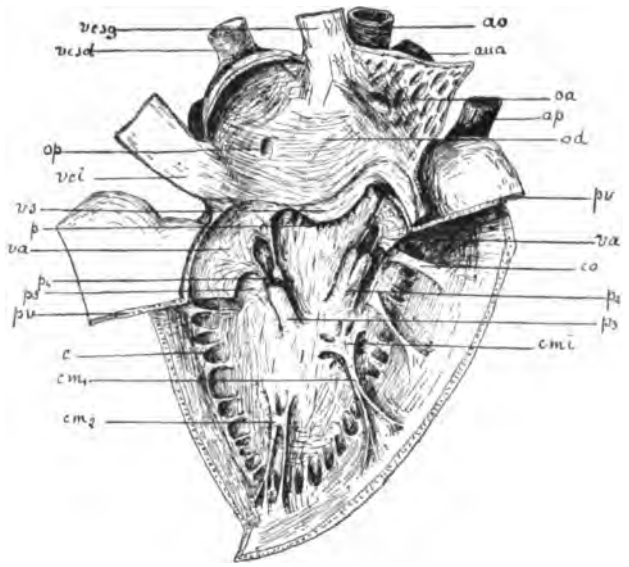


Fig. 10. — Cœur de *Didelphys cancrivora* ; *ao*, aorte ; *ap*, artère pulmonaire ; *vcsd*, *vcsg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *vci*, veine cave inférieure ; *od*, oreillette droite (paroi interne) ; *oa*, orifice de l'auricule préaortique *aua* dans l'oreillette ; *op*, orifice de l'orifice postaortique ; *pv*, *pv*, paroi antérieure du ventricule droit sectionnée et écartée ; *ps*, cloison interventriculaire ; *va*, valve externe de la valvule auriculo-ventriculaire sectionnée et écartée ; *vs*, valve septale de la même valvule ; p_3, p_3, p_4, piliers musculaires de la valve externe ; *p*, petits piliers musculo-tendineux de la valve septale ; *co*, colonne charnue de l'angle des parois ventriculaires plus développée que les autres colonnes de même genre *c* et faisant le passage aux véritables colonnes modératrices cm_1, cm_2 ; *cmi*, insertion rayonnante de cm_1 à la cloison.

leur insertion. Dans la fig. 10, la colonne modératrice est unique. Elle ne se divise qu'au moment d'aborder la paroi externe. Dans la fig. 9, au contraire, la couronne rayonnante des faisceaux formateurs a donné trois colonnes modératrices, la plus inférieure se divisant immédiatement en deux, ce qui porte le nombre à quatre.

Chez *Didelphys virginiana*, j'ai remarqué que cette colonne typique manquait souvent, comme chez les Marsupiaux australiens. Elle

Digitized by Google

est remplacée par une série de cordes tendineuses grêles au nombre de deux à six qui naissent pêle-mêle de la cloison. Les fig. 1 et 2 (pl. III) les représentent chez *Phalanger* et *Dasyurus*.

Sans entrer dans le domaine de la physiologie nous pouvons supposer que le rôle de ces colonnes modératrices est de modérer, comme leur nom l'indique, la distension du ventricule. Dans les cas où elles sont manifestement musculaires elles doivent en outre contribuer, en se contractant, à chasser le sang, au moment de la systole ventriculaire, vers l'artère pulmonaire.

Angles des parois. — Quand on ouvre un ventricule droit en sectionnant sa paroi antérieure et en rabattant les deux lèvres, on voit que ces angles, qui sont si nets sur les coupes 5, 6, 7, 8 de la pl. III sont cachés en réalité. En effet, si nous considérons les fig. 3 (pl. I), 1, 2 (pl. III), et 9, 10, nous constatons que les deux parois sont réunies par une série de colonnes charnues de deuxième ordre de dimensions variables. On en voit une dans la coupe 8 pl. III. Il semble que l'on ait sous les yeux le tissu aréolaire des auricules. Certains de ces faisceaux un peu plus éloignés de l'angle constituent de véritables colonnes modératrices.

Chez *Did. virginiana* de même que chez *Macropus* et les autres genres australiens, les colonnes musculaires qui comblent les angles des deux parois sont moins nombreux mais plus développés et plus forts que chez *Did. cancrivora* et les espèces américaines voisines.

Sommet. — Le sommet du ventricule descend plus ou moins bas comme nous l'avons déjà vu. Il est, pour les mêmes raisons, plus ou moins aigu, et l'angle que la paroi externe forme avec la cloison est comblé par de nombreuses colonnes charnues de deuxième ordre. On rencontre souvent, presque constamment dirai-je, deux ou trois de ces colonnes plus développées qui vont s'insérer plus haut sur la cloison, et qui jouent le rôle de colonnes modératrices.

Base. — La base du ventricule droit est formée par l'orifice auriculo-ventriculaire à droite et l'orifice de l'artère pulmonaire à gauche. Entre les deux s'étend une masse charnue qui mérite une mention spéciale. Je l'appellerai le « *muscle de l'infundibulum* ».

Chez les *Didelphys* ce muscle est saillant et représente le type d'une puissante colonne charnue de troisième ordre. Dans certains cœurs il est si développé qu'il forme un véritable éperon ; chez *Macropus*, j'ai vu sa base se diviser et donner deux colonnes qui disparaissent insensiblement dans la cloison.

La direction du muscle de l'infundibulum est oblique de gauche

Digitized by Google

à droite et de haut en bas. Son bord droit est concave et regarde l'orifice auriculo-ventriculaire. Il naît du contour de cet orifice et donne insertion, comme nous le verrons, à la valvule droite. Son bord gauche est aussi concave mais regarde en haut et à gauche, c'est-à-dire du côté de l'orifice de l'artère pulmonaire. Ainsi se trouve délimité le sinus de l'artère pulmonaire que je désignerai de préférence sous le nom d' « infundibulum » pour indiquer sa forme évasée et éviter toute confusion avec le sinus veineux pulmonaire de l'oreillette droite des Reptiles.

Je ne pense pas que ce faisceau musculaire soit l'équivalent de l'éperon de Wolf du cœur humain. L'éperon en effet est transversal et se termine dans la paroi antérieure du ventricule en avant de l'orifice auriculo-ventriculaire, dont il contribue à former la portion antérieure de l'anneau. Le muscle de l'infundibulum doit être au contraire le vestige de la formation que Sabatier appelle la « fausse cloison » des Reptiles.

Orifice de l'artère pulmonaire. — L'orifice de l'artère pulmonaire se compose de deux parties : le sinus ou infundibulum, et l'artère proprement dite.

L'infundibulum est large et spacieux chez tous les Marsupiaux. Il est limité en arrière par la cloison interventriculaire, en avant et à gauche par la paroi externe, à droite par le muscle de l'infundibulum. Sa forme est sensiblement circulaire et sa lumière regarde en haut et à gauche. Extérieurement, quand on a enlevé le péricarde on aperçoit nettement la limite du ventricule dont les fibres musculaires naissent — ou se terminent, — dans un anneau fibreux, très peu développé il est vrai, mais constant. Au dessous, les parois de l'artère présentent leurs caractères ordinaires et ont perdu la teinte rosée du muscle cardiaque.

Il existe trois valvules sigmoïdes qui sont orientées : antérieure, gauche et droite. Elles tournent avec le ventricule quand se produit la torsion de l'axe du cœur. La constitution intime de ces valvules sigmoïdes est celle de la valvule aortique représentée fig. 11, pl. III. Le plus souvent il existe un nodule de Morgagni assez net ; mais il fait défaut dans nombre de valvules.

Quoique le programme que je me suis tracé ne comporte pas la description des vaisseaux sanguins, je dois consacrer quelques mots à une formation des plus intéressantes que j'ai constatée dans la région de l'orifice pulmonaire des Marsupiaux.

Quand on étudie l'artère pulmonaire de l'Homme et des Placen-

Digitized by Google

taires on constate que la paroi du vaisseau présente une texture uniforme dans toute son étendue.

Il n'en est pas de même chez les Marsupiaux, et s'il est difficile de bien le voir dans les cœurs des petites espèces, la constatation est facile chez les animaux de grande taille. Du moins dans les six cœurs de *Macropus* que j'ai eus à ma disposition, en particulier chez les plus gros qui mesuraient 14 et 11 centimètres de hauteur, le fait ne saurait être mis en doute.

Si on considère la paroi de l'artère pulmonaire, immédiatement au point où elle émerge du ventricule, on voit que sa constitution change brusquement ; à droite et un peu en dedans, c'est-à-dire dans la zone en contact avec la crosse aortique, il existe une région circulaire dont le diamètre est sensiblement égal à celui de l'artère pulmonaire elle-même, où la paroi n'est représentée que par une membrane mince et transparente : telle une valvule qui comblerait un orifice. On met encore mieux cette disposition en évidence en ouvrant longitudinalement le vaisseau et en le regardant par transparence en face d'une fenêtre bien éclairée. D'autre part, au toucher, l'index et le pouce placés l'un à l'intérieur, l'autre en dehors de l'artère, sentent un ressaut correspondant à cette dépression.

Pour mieux observer cette formation, il faut sectionner la valvule sigmoïde droite derrière laquelle elle est en partie cachée.

J'ai retrouvé chez la plupart des Marsupiaux cette formation. A cause du faible diamètre de l'artère pulmonaire, il est évident qu'il faut la chercher avec soin pour la mettre en évidence dans les cœurs de petites dimensions.

A quoi correspond cette valvule, car c'en est une vraisemblablement ?

Est-ce le vestige de l'orifice d'un vaisseau qui s'ouvrait dans le ventricule droit ? Ce ne peut être le canal de Botal qui réunit l'artère pulmonaire à l'aorte puisqu'on trouve ses restes dans un cordon fibreux au niveau de la bifurcation de l'artère pulmonaire, c'est-à-dire beaucoup plus haut que la valvule dont nous nous occupons. Ce ne peut être non plus une artère pulmonaire droite, car il est probable que, même obstruée, elle aurait laissé trace de son existence, sous forme d'un cordon fibreux, comme le canal de Botal.

D'autre part si c'était une aorte indépendante nous aurions, pour les mêmes raisons, retrouvé son ancien parcours.

Nous sommes donc amenés à faire le raisonnement suivant : à une certaine période du développement, l'aorte gauche a pris nais-

Digitized by Google

sance dans le ventricule droit si près de l'artère pulmonaire, que ces deux vaisseaux avaient un orifice commun, fait démontré par l'embryogénie. De même que chez les Crocodiliens, un pertuis, le trou de Panizza, faisaient communiquer ensemble les deux aortes ; la droite, en raison de l'importance spéciale que prenait le ventricule gauche a acquis un développement de plus en plus grand tandis que l'aorte gauche, provenant du ventricule droit, se réduisait à un simple canal de communication qui n'a pas tardé à disparaître.

Sabatier écrivait il y a 30 ans : « *En somme, le cœur de Mammifère n'est autre chose qu'un cœur de Crocodile dont le foramen de Panniza est considérablement dilaté et dont l'orifice de l'aorte gauche dans le ventricule droit s'est oblitéré.* » ([**41**], p. 268).

Cette proposition, qui semblait une pure hypothèse scientifique, quoique Sabatier ait essayé de l'étayer sur des preuves puisées dans la tératologie, se trouverait aujourd'hui, je crois, pleinement démontrée par le fait de l'existence de cette valvule que je propose d'appeler *valvule aortique primitive gauche*, si l'on ne tenait compte que de la disposition des branches aortiques.

Malheureusement, je n'ai pas pu trouver dans l'aorte le pendant de cette valvule de l'artère pulmonaire. Est-ce à dire qu'elle n'a pas existé ? Je ne le pense pas. Je crois, au contraire, que son maintien avec les caractères de la valvule primitive gauche devenait impossible, en raison de la force du courant sanguin lancé par le puissant ventricule gauche. Ne voyons-nous pas dans la cloison interauriculaire la fosse ovale devenir entièrement musculaire et s'épaissir au point de se laisser difficilement délimiter chez certains Mammifères ? A plus forte raison, dans une aorte continuellement condamnée à résister à une pression sanguine si considérable le tissu élastique a dû prendre un développement en rapport avec le rôle qu'il avait à jouer. C'est l'embryogénie seule qui pourra nous dire si véritablement, à une certaine époque de la vie embryonnaire, la communication du ventricule droit avec l'aorte droite existait telle que je la comprends.

ORIFICE AURICULO-VENTRICULAIRE. — L'orifice qui fait communiquer l'oreillette droite avec le ventricule droit présente une forme elliptique qui devient sensiblement circulaire dans le cœur vivant. Son axe est dirigé de haut en bas, de droite à gauche et d'arrière en avant. Le plan de l'orifice est donc dirigé obliquement de haut en bas, de gauche à droite et d'avant en arrière. Nous verrons en étudiant l'architecture du cœur qu'il est constitué par un anneau

Digitized by Google

fibreux assez épais auquel s'attachent les fibres musculaires de l'oreillette et du ventricule droit ainsi que la membrane de la valvule auriculo-ventriculaire. Vu de l'oreillette droite cet orifice présente un contour lisse et continu chez tous les Marsupiaux. Il est fermé par la valvule que je vais maintenant étudier.

VALVULE AURICULO-VENTRICULAIRE DROITE. — La valvule auriculo-ventriculaire droite a une importance anatomique que tous les auteurs sont unanimes à reconnaître. Tandis que la valvule du cœur gauche varie à peine, la valvule auriculo-ventriculaire du cœur droit subit au contraire des transformations capitales dans la série. C'est pourquoi je l'étudierai avec quelque détail.

La valvule droite est membraneuse chez tous les Marsupiaux comme Owen l'a établi depuis longtemps dans son *Anatomy of Vertebrates*. Pour en faciliter la description je lui reconnaîtrai donc : 1° une partie membraneuse ou valvule proprement dite ; 2° une partie musculaire, constituée par les piliers qui la mettent en relation avec les parois ventriculaires.

J'ai dit que la membrane valvulaire prend insertion sur le pourtour de l'orifice auriculo-ventriculaire. L'endocarde passe insensiblement de la paroi de l'oreillette à la surface de la valvule, de telle sorte qu'il est impossible de délimiter le pourtour de cette valvule. La coupe verticale représentée fig. 11 pl. IV montre bien cette disposition. Elle permet de reconnaître d'autre part de quelle façon cette valvule prend naissance. On voit qu'elle émane directement de l'anneau fibreux qui constitue l'orifice auriculo-ventriculaire. Ainsi se forme une lame mince, très résistante, constituée essentiellement par des fibres élastiques noyées dans un ciment de fibrilles conjonctives serrées, le tout recouvert sur les deux faces par l'endocarde. Il est intéressant de voir que cet endocarde ne tarde pas à se réduire à un unique revêtement endothélial constitué par les cellules irrégulières représentées fig. 12 pl. III.

La fig. 12 pl. IV, qui donne la coupe d'un pilier, montre la naissance d'un autre point de la valvule. Elle permet de reconnaître que cette valvule provient directement du tissu fibreux qui enveloppe le pilier et représente en quelque sorte le tendon du muscle papillaire. — Je n'ai jamais pu déceler de fibres musculaires propres dans l'épaisseur de la valvule. C'est à peine si dans le pourtour orificiel quelques fibres, que je considère comme aberrantes, pénètrent au milieu du tissu élastique.

La question de l'existence des vaisseaux dans les valvules du cœur humain a donné lieu à une série de recherches parmi lesquelles

Digitized by Google

je citerai Darier [51] et Weber et Deguy [74]. Darier soutient qu'à l'état normal il n'existe jamais de vaisseaux dans la portion membraneuse fibro-élastique des valvules auriculo-ventriculaires de l'Homme, tandis que Weber et Deguy sont d'un avis contraire et prétendent que quand les vaisseaux ne sont pas visibles, il y a des lacunes. Darier en 1898 reprenant la question a combattu ce travail en citant les conclusions qu'il avait données en 1887.

Dans les coupes, soit longitudinales, soit transversales, des valvules des *Didelphydæ*, je n'ai pas pu reconnaître de vaisseaux et je pense comme Darier que ces vaisseaux ne doivent se former que sous l'influence d'une cause pathologique.

Il faut distinguer deux faces à la valvule : une face *interne* ou orificielle et une face *externe* ou ventriculaire. La face interne, tournée vers l'orifice auriculo-ventriculaire, est lisse. La face externe, qui regarde la paroi ventriculaire, est au contraire irrégulière et sillonnée dans tous les sens par les cordages provenant des piliers musculaires (fig. 12. B). Nous pouvons reconnaître ici la division que M. Sée [72] donne de ces cordages dans le cœur humain : 1° *cordages de 1er ordre*, qui traversent la valvule dans toute sa hauteur, du pilier à l'anneau fibreux orificiel ; 2° *cordages de 2me ordre*, qui naissent le plus souvent des cordages de 1er ordre, quelquefois directement des piliers, et vont s'épanouir dans l'épaisseur de la valvule ; 3° *cordages de 3me ordre* qui naissent des deux premiers ou plus rarement du pilier lui-même pour s'insérer au bord libre de la valvule.

Tous ces cordages se dichotomisent plusieurs fois en s'écartant de plus en plus au voisinage de l'anneau orificiel. Elles se voient très nettement dans les coupes que j'ai examinées. Dans certaines coupes j'ai constaté une disposition dont je n'ai pas trouvé la description dans les travaux d'histologie : de la surface valvulaire se détachent des fibrilles qui proviennent manifestement du corps de la valvule et pendent librement, comme des villosités, dans la cavité ventriculaire. Je signale simplement le fait sans pouvoir en donner une explication.

L'axe de la valvule est celui de l'orifice auriculo-ventriculaire : il est oblique de droite à gauche, de haut en bas et légèrement d'arrière en avant. Sa forme est celle d'un tronc de cône dont la base serait représentée par l'orifice auriculo-ventriculaire. Le sommet est très irrégulier, plus ou moins déchiqueté et donne insertion aux cordes tendineuses provenant des piliers.

La distribution de ces piliers est très variable ainsi que leur

Digitized by Google

volume. Leur direction est à peu près constante : c'est celle de l'axe de la valvule. En d'autres termes ils sont sensiblement parallèles dans leur court trajet. Il faudrait les prolonger bien au-delà de la pointe pour trouver leur intersection au sommet du cône valvulaire (fig. 11).

Jamais je n'ai rencontré de pilier inséré sur la paroi extèrne ou libre du ventricule droit chez aucun Marsupial. Cependant Owen a signalé chez le Wombat une disposition qui rapproche le cœur

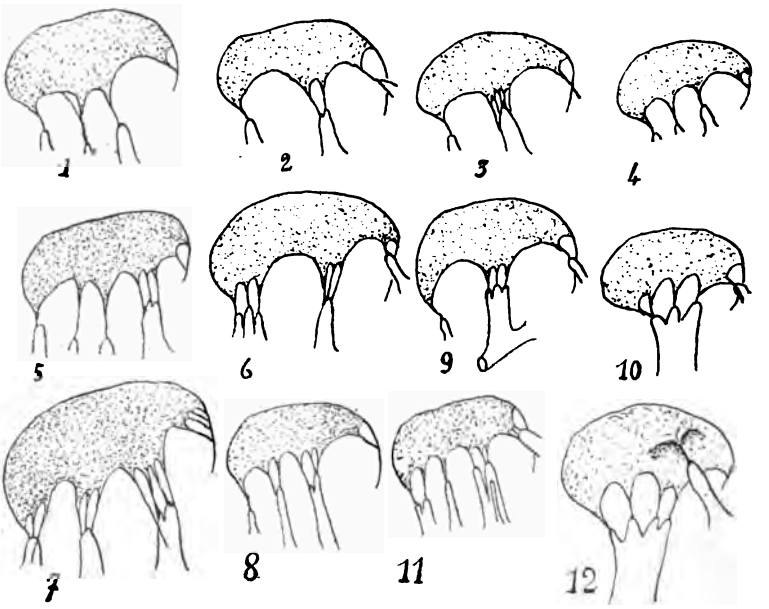


Fig. 11. — Valvule auriculo-ventriculaire droite (valve antérieure) : 1, *Did. lanigera* ; 2, *Did. nudicaudata* ; 3, *phalanger maculatus* ; 4, *Did. murina* ; 5, *perameles obesula* ; 6, *macropus thetidis* ; 7, *macropus giganteus* ; 8, *trichosurus vulpecula* ; 9, *lutra brasiliensis* ; 10, *cœlogenys paca* ; 11, *felis eyra* ; 12, *hydrochœrus capibara*.

de cet animal de celui de l'Homme et de certains Mammifères : le pilier interne naît de l'angle formé par la réunion des deux parois ventriculaires. Dans le cœur de Kanguroo représenté fig. 16 B et celui d'un *Didelphys virginiana* (fig. 3 pl. II) j'ai moi-même constaté que ce pilier qui prend manifestement insertion à la cloison, envoie un prolongement musculaire *co*, très développé, à l'angle ventriculaire, d'où partent des faisceaux musculaires qui vont aboutir à la paroi libre.

Digitized by Google

Chez aucune espèce guyanaise je n'ai rencontré pareille disposition et dans tous les cœurs que j'ai étudiés les piliers prenaient nettement insertion sur la cloison.

Étudions maintenant un pilier isolé. Il naît généralement de la cloison comme la branche naît du tronc de l'arbre, l'angle qu'il fait avec cette cloison variant entre 15° et 45°. Il est plus ou moins fort; mais en règle générale, son diamètre est d'autant plus grand que le pilier est plus rapproché de l'angle gauche du ventricule.

Sa forme (fig. 12, pl. IV) est généralement cylindrique, rarement aplatie transversalement, et son diamètre diminue de plus en plus en s'écartant de la cloison. On peut donc dire que cette forme est conique, la base se continuant directement avec la paroi, le sommet avec la ou les cordes tendineuses. Il arrive quelquefois que le pilier, dont le type est simple, se divise. Le sillon longitudinal qui le sépare peut donner naissance à deux colonnes égales ou inégales; il peut être à peine prononcé et n'indiquer qu'une tendance à la division ; son point de départ étant toujours le sommet du cône circulaire, il peut descendre plus ou moins bas, de telle sorte que le pilier aura simplement son sommet bifide, ou sera plus ou moins profondément séparé en deux piliers secondaires. Rarement cette division sera triple, et exceptionnellement quadruple. Cependant, quand sur les côtés du pilier naîtront des cordages tendineux de troisième ordre très développés, le tissu musculaire pourra faire saillie et donner lieu à un cône secondaire qui ne saurait entrer dans la description précédente (voir les figures 11 et 12).

Vers son sommet, et à une distance plus ou moins grande de ce sommet, le cône musculaire donne naissance, absolument comme le ferait un muscle ordinaire, tel le biceps, à un tendon qui l'enveloppe plus ou moins. Ce tendon possède, à mon avis, une très grande importance, car c'est de lui que vont naître les cordages tendineux. Le cas n'est pas rare de voir le tendon limité à une seule région du muscle papillaire, et alors la partie du sommet qui en est dépourvue se continue librement pour se comporter à son tour comme s'il était seul, c'est-à-dire donner naissance à un nouveau tendon duquel partiront les cordes tendineuses de la valvule.

En somme, si nous faisons une série de coupes transversales d'un pilier, nous aurons un aspect différent d'après la hauteur à laquelle la section sera pratiquée. Vers la base, elle sera sensiblement circulaire et montrera l'épithélium endocardique à l'exté-

Digitized by Google

rieur. A l'intérieur, les fibres vasculaires, réunies en faisceaux, présenteront les caractères ordinaires. Plus haut, comme le montre la fig. 12, pl. IV, la coupe pourra passer par une région où le pilier est entièrement entouré de son tendon. On voit même, dans ce cas particulier, le tissu fibreux environnant donner naissance à la

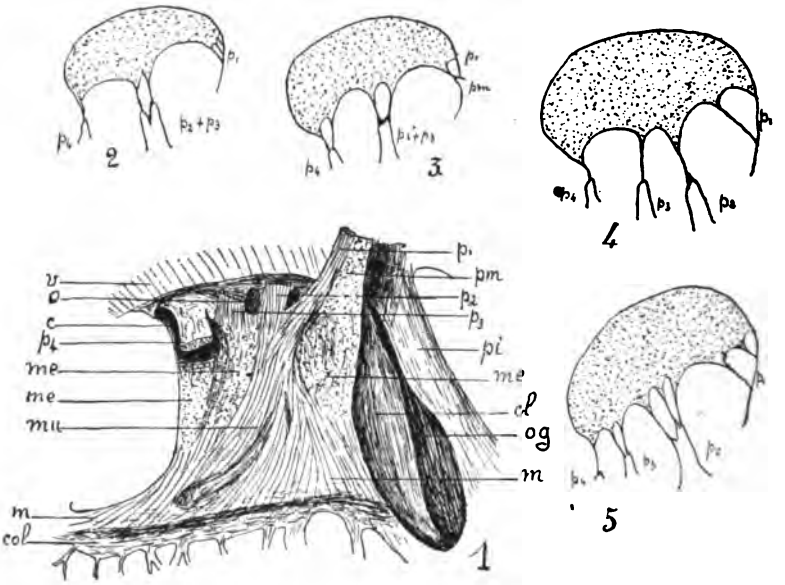


Fig. 12. — 1, double valvule de *Testudo tabulata* grossie ; ***me***, parties membraneuses latérales ; *mu*, partie musculaire médiane ; p_1, p_2, p_3, colonnettes charnues aplaties (ne pas confondre avec les mêmes lettres dans les cœurs des mammifères) ; p_4, colonne fibreuse se renflant en bouton cartilagineux pour fermer l'orifice *c* ; *pm*, membrane accolée à *p* ; ***pi***, paroi ventriculaire interne ; *cl*, cloison interauriculaire ; *og*, oreillette gauche ; ***m***, faisceaux musculaires émanées de la colonne charnue *col* ; *v*, colonne charnue de la paroi antérieure ; 2. valvule auriculo-ventriculaire droite (valve externe) de ***Didelphys opossum*** ; 3, Id. de *Did. philander* ; 4, Id. de *Did. cancrivora* ; 5, ***Did. virginiana***. Mêmes lettres que fig. 10.

membrane valvulaire qui s'attache directement au pilier. On peut constater que, même dans ce cas, aucun faisceau musculaire ne suit le tissu élastique.

Les piliers situés près de l'angle droit du ventricule pourront être réduits à une simple élévation de la paroi ventriculaire, et il semblera que cette paroi donne naissance directement aux cordes tendineuses. Il n'en est rien. Même en ce qui concerne la petite

Digitized by Google

valve de la valvule, ces colonnes tendineuses proviennent de petits cônes vasculaires souvent imperceptibles. Dans les cœurs d'un certain volume, en particulier chez Kanguroo géant, on voit nettement ces petits piliers charnus.

On a coutume de désigner la valvule auriculo-ventriculaire droite sous le nom de *valvule tricuspide* chez les Vertébrés supérieurs. Il faut beaucoup de bonne volonté pour arriver à décrire trois valves à cette valvule chez les Marsupiaux, car elle est essentiellement bicuspide, et j'appellerai *valve libre, valve externe* ou *grande valve* la moitié de la valvule qui correspond à la paroi ventriculaire externe, tandis que je réserverai le nom de *valve septale, valve interne* ou *petite valve* à la moitié de cette valvule, qui correspond à la cloison.

Cette division va nous permettre de mieux comprendre la distribution des piliers.

Valve externe. — En jetant un coup d'œil d'ensemble sur tous les cœurs de Marsupiaux que j'ai étudiés, je suis amené à prendre pour type un cœur dans lequel la valve antérieure est reliée à quatre piliers principaux que je désignerai par p_1 , p_2 , p_3 , p_4 , en partant de l'angle gauche du ventricule. Comme on le voit le pilier p_1 n'est autre que la formation musculaire que j'ai proposé d'appeler *muscle de l'infundibulum* (fig. 10, 11 et 12). En effet, dans certains cœurs tels que *D. opossum* et *Dasyurus maculatus* représentés fig. 13 (3 et 4), on peut constater que la valvule prend insertion sur presque toute la hauteur du bord droit de ce muscle. Le muscle de l'infundibulum joue donc le rôle d'un véritable pilier.

Chez les autres Marsupiaux (fig. 11, 12 et 13) l'insertion se fait toujours à la même place, mais au lieu d'être continue elle a lieu au moyen de plusieurs colonnes tendineuses et quelquefois charnues. Le nombre variable de ces colonnes ne permet pas de reconnaître un caractère à chaque famille, car on comprend que l'on puisse rencontrer tous les intermédiaires. Quoi qu'il en soit, il existe *toujours* au moins une insertion fibro-membraneuse qui réunit le pilier p_1 à la valve antérieure de la valvule. Je l'ai appelée p_m, car en général elle est réunie à p_1 par un petit pilier charnu bien développé.

Le pilier p_2 est le plus important de tous si l'on tient compte et de ses dimensions et du nombre de cordes tendineuses auxquelles il donne naissance. Dans la figure 17 B, j'ai représenté ce pilier chez *Macropus giganteus*. Comme on le voit, dans ce cas compliqué il se divise nettement en trois sommets qui donnent un nombre

Digitized by Google

variable de cordes tendineuses, lesquelles naissent soit directement de p_2, soit indirectement au moyen d'un tendon commun. Cette même figure montre comment ce pilier, qui est inséré sur la cloison, envoie des colonnes charnues à la paroi libre.

Les figures 11 et 12 représentent schématiquement un certain nombre de formes de p_2 avec ses ramifications.

Quand j'ai étudié isolément un pilier c'est surtout p_2 que j'ai eu en vue. C'est en effet sur lui que portent les moins grandes varia-

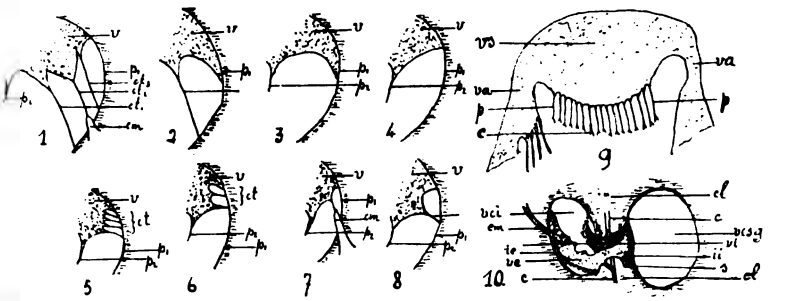


Fig. 13. — *1*, *2*, *3*, *4*, *5*, *6*, *7*, *8*, modes d'insertion de la valve externe de la valvule auriculo-ventriculaire droite des marsupiaux sur le muscle de l'infundibulum ; p_1, muscle de l'infundibulum donnant naissance à un pilier musculaire *cm* (1 et 7) ou à des cordes tendineuses *ct*, ct_1, ct_2, ct_3 : p_2, corde provenant du premier pilier libre ; 9, valve septale de ***Macropus giganteus*** ; *vs*, valve septale ; *va*, *va*, valve interne qui lui fait suite ; *p*, cordes tendineuses unissant *vs* aux petits cônes musculaires *c* à peine saillants sur la cloison ; 10, valvule de la veine case inférieure de ***Didelphys cancrivora*** ; *vci*, veine cave inférieure ; *vcsd*, veine cave supérieure gauche ; *ve*, valve externe et *vi*, valve interne de la valvule ; *cl*, paroi auriculaire entre les deux veines avec son cordon fibreux *c* ; *ic*, insertion de la valve externe sur la paroi externe de la veine cave inférieure ; *ii*, insertion de la valve interne à la cloison jusqu'au point *s*.

tions. Je l'ai toujours trouvé présent, alors que p_4 peut disparaître ou se multiplier et que p_3 peut lui être accolé.

D'autre part p_2 se trouve un peu à gauche du plan sagittal et un peu plus haut que p_3.

Le pilier p_3 acquiert un développement qui peut égaler quelquefois celui de p_2. Mais généralement, placé à la droite de ce dernier, et un peu au-dessus de lui, il est moins puissant. Il manque rarement.

Le pilier p_4 s'insère en général au même niveau que p_3. C'est le plus variable des quatre. Il peut être représenté par une colonne musculaire aussi importante que p_3 ou même p_2 ou être réduit à un

Digitized by Google

simple mamelon duquel part une colonne tendineuse. Dans d'autres cœurs, à ses lieu et place, on peut rencontrer deux, trois et même quatre colonnes tendineuses qui semblent prendre naissance directement de la cloison et font le passage insensible aux cordes tendineuses de la valve septale, en diminuant de hauteur et de diamètre de gauche à droite.

Valve interne. — La valve interne de la valvule auriculo-ventriculaire droite ou *valve septale* est beaucoup moins développée que la valve externe. Sa hauteur égale à peine le tiers de cette dernière. D'autre part, jamais chez les Marsupiaux on ne rencontre de piliers tels que ceux que nous venons de décrire. C'est à peine si chez les espèces de grande taille, comme Kanguroo géant, on trouve des petits cônes musculaires (9, fig. 13) rappelant les piliers. En général les cordes tendineuses qui unissent la valve septale à la cloison sont grêles et très courtes, ce qui peut faire croire que la membrane valvulaire s'insère par tout son bord inférieur à la cloison.

Le nombre de ces cordes tendineuses est très variable ; on peut en compter en moyenne de 6 à 10. La valve de *Macropus giganteus* représentée fig. 13 en montre 17.

J'ai déjà dit comment le pilier p_4 de la valve antérieure passait insensiblement aux cordes tendineuses de la valve postérieure.

Il en est de même à gauche où le pilier p_1 donne une, deux ou trois petites colones tendineuses plus ou moins développées. De cette façon la valvule du cœur droit des Marsupiaux est continue et elliptique.

Il est difficile de lui donner le nom de *triglochine* ou *tricuspide*, car les trois valves qu'on a coutume de décrire dans le cœur humain ne sont pas distinctes chez les animaux que nous étudions. Il y a cependant déjà une tendance à la séparation de deux rideaux dans la valve antérieure de certaines espèces australiennes.

Monotrèmes.

Le ventricule droit des Monotrèmes, dans ses grandes lignes, se rapproche beaucoup de celui des Marsupiaux et en particulier du genre américain *Didelphys*. Comme chez *Did. murina*, il s'étend jusqu'à l'extrême pointe du cœur. D'autre part, le mouvement de torsion que j'ai signalé chez les Marsupiaux australiens est moins prononcé chez Echidné et Ornithorhynque. L'orientation est donc sensiblement la même que chez *Didelphys cancrivora* par exemple.

La paroi antérieure présente, surtout à sa partie supérieure, au

Digitized by Google

niveau de la valvule auriculo-ventriçulaire, de nombreuses colonnes charnues de troisième ordre qui lui donnent un aspect aréolaire particulier. Dans un cœur d'Échidné (fig. 16), cette disposition se rencontrait sur toute la paroi.

La paroi postérieure est relativement peu convexe. Elle donne insertion aux piliers de la valvule et aux colonnes *modératrices*. Mais il est intéressant d'étudier séparément les deux familles, car il existe des différences notables entre elles.

Ornithorhynchus paradoxus. — Le ventricule droit d'Ornithorhynque (fig. 14) est très grand et sa cavité présente la section en croissant que nous avons déjà rencontrée chez les Marsupiaux. Les angles que forment les parois entre elles sont caractérisés par des colonnes charnues moins nombreuses que chez les Marsupiaux, mais plus fortes et mieux développées. Plusieurs d'entre elles prennent leur insertion dans la région médiane de la cloison et constituent de véritables colonnes modératrices. Les cordes tendineuses qui réunissent les deux parois sont très nombreuses ; je n'en ai jamais rencontré autant dans aucun des cœurs de Vertébrés que j'ai étudiés. Toutes les variétés y sont représentées. Les unes (t_1, fig. 14) naissent par trois tendons des piliers ou de la cloison. D'autres, comme t_2, partant de la cloison, s'unissent à une colonne modératrice musculaire avant d'arriver à la paroi libre. D'autres comme t_3 s'étendent directement de la cloison à la paroi libre.

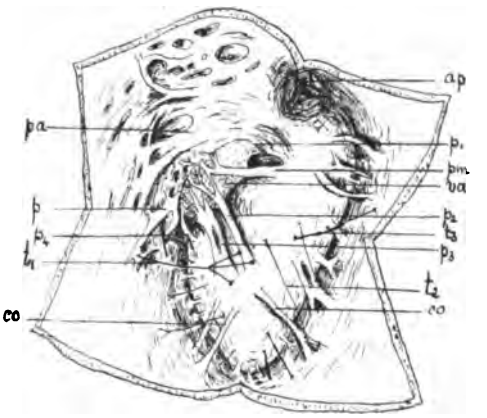


Fig. 14. — Cœur d'*Ornithorhynchus paradoxus* ; *ap*, artère pulmonaire avec ses valvules sigmoïdes ; *pa*, paroi antérieure du ventricule droit montrant les colonnes charnues de troisième ordre de sa face interne ; *co*, colonnes modératrices musculaires ; t_1, t_2, t_3, colonnes modératrices tendineuses ; *va*, valve externe de la valvule auriculo-ventriculaire droite parcourue dans toute sa hauteur par les prolongements des piliers musculaires ; p_1, insertion directe de la membrane valvulaire ; pm, p_2, p_3, p_4, piliers musculaires de la valvule ; *s*, forte colonne charnue insérée sur le bord externe de l'anneau orificiel au contact de la valvule.

Digitized by Google

L'infundibulum de l'artère pulmonaire est très développé et séparé de l'orifice auriculo-ventriculaire, par le *muscle de l'infundibulum* qui est moins saillant cependant que chez les Didelphes. L'artère pulmonaire, dans les pièces conservées dans l'alcool que j'ai eues à ma disposition, se délimitait nettement de l'infundibulum, c'est-à-dire du ventricule, à cause de la couleur rougeâtre du tissu musculaire cardiaque. Trois valvules sigmoïdes, placées comme chez les Marsupiaux, en gardent l'entrée.

J'ai trouvé comme chez les Marsupiaux au niveau de la valvule gauche, et avec les rapports déjà décrits, un espace circulaire où la paroi artérielle est mince et transparente. Il existe donc aussi chez *Ornithorhynchus* une *valvule primitive de l'aorte gauche*, fait dont l'importance ne saurait échapper à personne, car il corrobore les remarques que j'ai faites chez les Marsupiaux.

L'orifice auriculo-ventriculaire est elliptique ; son axe est oblique de haut en bas, de droite à gauche et légèrement d'arrière en avant. Il donne insertion à la valvule caractéristique du genre.

Cuvier, Meckel [**20**], Owen [**23**], Gegenbaur [**30**], Ray Lankester ([**16**] et [**17**]), Carl Rõse [**41**], et Beddard [**15**] sont les seuls auteurs, à ma connaissance, qui aient donné une description originale de la valvule droite d'Ornithorhynque. Meckel s'exprime ainsi : « Ostium « venosum valvulà clauditur simplici, semilunari. Cuvierus eam « nomisi concavo ventriculi pariete respondere dicens, minus pers- « picue loqui videtur quum uterque, et anterior s. dexter, et poste- « rior s. sinister, a septo formatus, convexi sint. Ille revera obver- « titur et insidet margino fixo. Recte a cuviero maxima ex parte « carnea dicitur, quum nomisi pars libera, anterior, margine leviter « concavo circumscripta, membranacea sit. Fasciculi musculares « ad ipsam et e septo et e pariete antico tendentes ad tres ordines « reduci possunt. Inferior, major, e pluribus fasciculis componitur « ex septo medio infero ad extremum valvulæ inferius abit, anterior « ex parietis anterioris parte inferiore recte ad basin valvulæ « ascendit, ubi cum superiore, ex summitate septi descendente « confluit. » (p. 71).

Les observations d'Owen (page 390) se rapprochent de celles de Meckel qu'elles précisent en quelque sorte : « The tricuspid valve « I found to consist of two membranous and two fleshy portions...; « and the structure of the valve thus offers an interesting transitio- « nal state betveen that of the mammal and that of the bird. »

Gegenbaur (page 381) donne une description qui s'écarte déjà sensiblement des précédentes. Il semble d'ailleurs en contradiction

Digitized by Google

avec lui-même, car à quelques lignes de distance, il écrit : « La « circonférence *entière* de l'orifice droit est entouré..., » et un peu plus loin : « ... attendu qu'il se trouve un certain point de la « circonférence de l'orifice où la valvule est *interrompue*... » Mais en somme, il admet dans la suite l'existence d'une valve septale.

Lankester ([**16**] p. 550) combat longuement le mémoire de Gegenbaur, et dans une note des plus intéressantes conclut à l'absence de la valve septale : « The absence of the greater part, or « even the whole, of the septal flap at once constitutes a very impor- « tant difference between the right cardiac valve of Ornithorhyn- « chus and that of any other Mammal which is known » (p. 554).

L'année suivante (1883), Lankester reprenant la question, examine sept nouveaux cœurs et conclut encore *qu'il n'y a pas de portion septale dans la valvule droite :* « In seven of the hearts exa- « mined a septal portion of the valve was not present » ([**17**] p. 10).

Carl Röse en 1890 ([**40**] p. 81) donne la description de deux cœurs d'Ornithorhynques qu'il a examinés, et conclut, comme Lankester, que la valve septale manque. Mais plus loin, il fait des restrictions. « Dans un des cœurs. j'ai trouvé des vestiges d'élé- « ments valvuloïdes ; il est vrai que ces éléments semblent être « les prolongements de la valvule marginale sur la partie septale. « Dans l'autre Ornithorhynchus, je crois avoir observé un repli endo- « cardique semblable à celui que j'ai décrit chez les Oiseaux « comme rudiment de la valvule septale qui finit par disparaître ».

La question semblait donc tranchée. Mais en 1894, Beddard ([**15**] p. 720) décrit la valvule droite de deux *Ornithorhynchus* chez lesquels la valvule septale existait. Dans le premier spécimen elle était peu étendue, mais dans la deuxième, dont il donne une figure, cette valve acquiert un très grand développement et ressemble à s'y méprendre à celle des Marsupiaux, au nombre des cordes tendineuses prés. Et Beddard conclut, p. 722 : « It is very « désirable that more hearts of *Ornithorhynchus* should be examined « at present it is uncertain wether the hearts described by prof. « Gegenbaur and myself have the stronger claim to be regarded as « the normal ».

J'ai publié dans le Bulletin du Muséum d'Histoire naturelle [**19**], une note pour expliquer comment deux opinions en apparence aussi opposées que celles de Gegenbaur et de Lankester pouvaient se concilier.

Pour bien comprendre cette note il faut considérer la fig. 14 du ventricule d'Ornithorhynque et la fig. 15 représentant séparément les deux valves de cette valvule.

Digitized by Google

Cette valvule est, comme on le voit, musculo-membraneuse comme l'avait décrit Cuvier.

Valve externe. — La valve externe (fig. 15 A), est formée par les quatre piliers p_1 , p_2 , p_3 , p_4 qui rappellent exactement ceux du cœur des Marsupiaux.

En effet sur p_1 (*muscle de l'infundibulum*) vient s'insérer la partie membraneuse de la valvule, tandis que le pilier supplémentaire p_m, que nous avons trouvé constamment chez les Marsupiaux, quoique

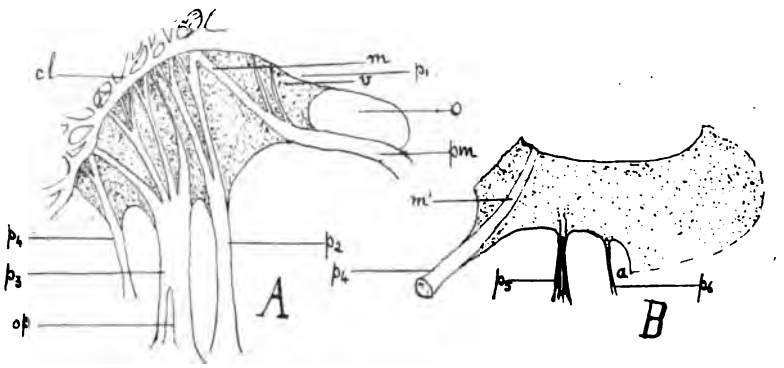


Fig. 15. — Valvule auriculo-ventriculaire droite d'*Ornithorhynchus paradoxus* grossie ; A, valve antérieure ; B, valve septale plus grossie ; p_1, p_2, p_3, p_4, pm, piliers musculaires traversant la valvule membraneuse v dans toute sa hauteur, comme m (A) et m^1 (B); p_5, pilier musculaire et p_6, pilier tendineux de la valve septale; a, point d'insertion de la valve septale à la cloison; op, division du pilier p_2; o, espace libre entre p_1, et pm ; cl, colonnes charnues de la paroi libre au niveau de l'anneau orificiel de l'orifice auriculo-ventriculaire.

moins développé, rappelle déjà le « *Papillar muskel des conus arteriosus* » de Luschka.

Le pilier p_3 est ici plus développé que p_2 . Il se bifurque avant de prendre insertion à la paroi. Le pilier p_4 est simple et bien à sa place.

Ces différents piliers, au lieu de donner des cordes tendineuses comme chez les Marsupiaux, et les Mammifères placentaires, se dirigent, en se subdivisant très peu, vers l'anneau orificiel auquel ils prennent attache. Pour ce faire, ils se sont appliqués sur la face ventriculaire de la valvule sans rien perdre de leur forme (la face orificielle de la valvule est entièrement lisse).

Le second cœur d'Ornithorhynque que j'ai examiné ne diffère de la fig. 15 qu'en ce que p_4 a disparu et que p_3 est moins développé.

Digitized by Google

Si nous considérons les dessins donnés par Lankester dans ses deux mémoires, et la figure de Beddard, nous voyons que les cœurs que ces auteurs ont décrits ont une grande ressemblance avec les deux miens. Les piliers p_1 et p_2 sont constants; p_4 a disparu et p_3 est plus ou moins développé. Quand à p_m il n'en est point fait mention.

Je ne saurai donc, comme le fait Lankester, admettre que la valvule est *charnue* parce que la membrane joue un rôle secondaire : « It is thus quite clear that the description of the right auriculo-« ventricular valve of *Ornithorhynchus* as « fleschy » is quite correct; « membrane, though present, plays a subordinate part as compared « with what is seen in other Mammalia ».

En disant que la valvule est charnue, on est tenté de la comparer avec ce qui existe par exemple chez les Oiseaux où il n'y a pas trace de membrane. Cet adjectif doit donc être abandonné et la valvule externe de la valvule droite d'Ornithorhynque doit être considérée dans son vrai sens, comme *musculo-membraneuse*. Lankester dit lui-même que dans le cœur le plus charnu qu'il a rencontré il existait deux bandes membraneuses à droite et à gauche de ce qu'il appelle « le muscle papillaire antérieur », c'est-à-dire de p_2 .

Valve interne. — La valve interne (fig. 15 B) est beaucoup plus simple que la précédente. En arrière de p_4 se voit un pilier p_5 assez développé, puis une corde tendineuse que j'appellerai p_6 déjà très réduite. La membrane, qui à partir de p_5 ne présente plus de colonnes musculaires, s'accole contre la cloison et semble disparaître en *a*. La limite inférieure représentée dans le dessin est factice, car ni à l'œil ni à la loupe on ne peut la reconnaître, et on croit avoir devant soi le revêtement endothélial de la cloison. Mais, comme je l'ai déjà dit, en regardant de près par l'oreillette droite l'orifice auriculo-ventriculaire, on constate qu'il est continu. La valvule est donc complète. Comment la délimiter. C'est alors que l'idée me vint de passer derrière p_5 et p_6 un stylet cannelé qui s'enfonça sans difficulté. J'en conclus qu'il existait un espace réel et non virtuel entre la cloison et ce que je prenais pour l'endocarde. Un coup de ciseaux suffit pour écarter mes derniers doutes, et je pus séparer et rabattre les deux segments dont je constatai les insertions supérieure (à l'anneau orificiel) et inférieure (suivant la ligne pointillée commençant en *a*).

Dans un deuxième cœur, seul p_5 était présent. La même manœuvre me permit de reconnaître qu'il existait une membrane au-devant de la cloison, membrane qui se confond en bas, intime-

Digitized by Google

ment avec l'endocarde. Que manque-t-il à cette membrane pour constituer la valve septale complète décrite par Beddard ? Quelques colonnes tendineuses. Mais dans le cœur d'Ornithorhynque, où le caractère est précisément de manquer de colonnes tendi-

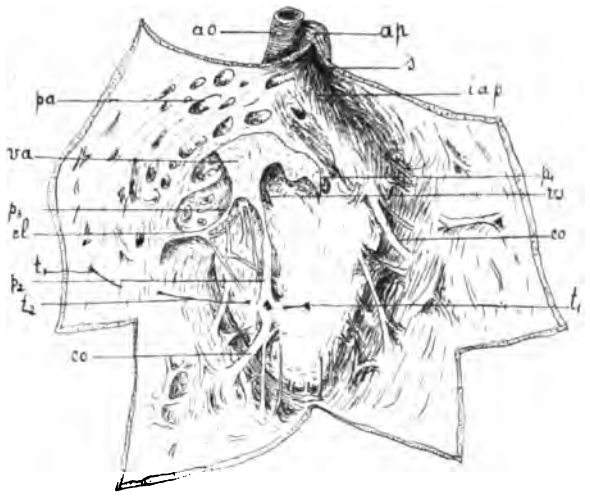


Fig. 16. — Cœur d'*Echidna hystrix* ; *ao*, aorte ; *ap*, artère pulmonaire ; *iap*, infundibulum de l'artère pulmonaire ; *s*, valvules sigmoïdes ; *pa*, paroi ventriculaire antérieure relevée montrant l'aspect aréolaire de sa face interne ; *co*, colonnes modératrices musculaires des angles du ventricule ; t_1, t_2, colonnes modératrices tendineuses ; *va*, valve externe de la valvule auriculo-ventriculaire ; *vs*, insertion de la valve interne à la cloison ; p_1, p_2, p_3, piliers musculaires s'insérant directement à la valvule sans intervention de cordes tendineuses ; *cl*, anastomose du pilier p_2 avec la paroi externe.

neuses, comme l'a fait remarquer Lankester en insistant, nous ne saurions demander trop.

Je crois donc pouvoir affirmer que la valve septale d'*Ornithorhynchus* existe alors même qu'elle paraît manquer. Peut-être les cœurs observés par Lankester entraient-ils dans le cas des deux que je viens de décrire. On comprendrait difficilement en effet que la valve septale si développée du cœur de Beddard pût disparaître complètement chez la même espèce.

Je pense de plus, ainsi que je le dis dans ma note [19], en réponse à la question posée par Beddard, que dans les cœurs normaux, la valve septale doit exister toujours chez *Ornithorhynchus*,

Digitized by Google

mais est très peu développée et n'arrive que tout à fait exceptionnellement au degré de perfection décrit par l'auteur anglais.

Echidna hystrix. — Je ne connais comme représentant le ventricule droit d'Échidné que les trois figures 5, 6 et 7 de la planche IV du mémoire de Lankester [17]. C'est donc une rare aubaine pour moi d'avoir pu étudier au Muséum trois cœurs d'*Echidna histrix*.

Le ventricule droit d'Échidné est assez vaste (fig. 16). Comme celui d'Ornithorhynque, il est traversé par un grand nombre de colonnes modératrices soit musculaires, soit tendineuses (*co*, t_1, t_2). Les angles résultant de la rencontre des deux cloisons sont occupés par des colonnes charnues très développées dont la plupart constituent de véritables colonnes modératrices.

L'infundibulum pulmonaire est spacieux et limité à droite par le *muscle de l'infundibulum* qui est peu développé dans la figure 16. L'entrée de l'artère est gardée par les trois valvules sigmoïdes classiques. Derrière la valvule droite se voit, comme chez Ornithorhynque et chez les Marsupiaux, la *valvule primitive de l'aorte gauche.* Evidemment, ces cœurs étant de petite dimension, il faut regarder de près pour reconnaître cette formation intéressante.

L'orifice auriculo-ventriculaire est sensiblement elliptique. Il est bordé par la valvule auriculo-ventriculaire qui prend insertion sur l'anneau fibreux. L'axe de cette valvule est dirigé de haut en bas, de droite à gauche et légèrement d'arrière en avant.

Owen, dans son « *Anatomy of Vertebrates* » (vol. III, p. 517) s'exprime ainsi : « La valvule tricuspide est membraneuse et « consiste en une portion principale fermant l'angle externe ; le « bord libre de la valvule est attaché à l'extrémité d'une large « colonne charnue naissant par différentes racines des deux parois « ventriculaires. Une courte colonne charnue est attachée à l'extré- « mité gauche de la valvule ; quelques cordes tendineuses sont « fixées à son angle droit ».

Lankester [17], dans son mémoire de 1883, signale deux faits importants : 1° « La substance membraneuse de la valvule n'est pas traversée par les colonnes musculaires ou muscles papillaires en connexion avec elle ; 2° il y a absence totale de valve septale : » « ...is feature is the total absence (in the two specimens studied « by me) of a septal flap. » Et Lankester conclut : « *Nous sommes à même de formuler comme caractère distinctif des Monotrèmes avec les Mammifères une particularité de la valvule cardiaque droite : Ce n'est pas sa constitution musculaire, mais l'absence d'une valve septale.* »

Digitized by Google

Carl Röse en 1890 ([40] p. 82) a étudié un nouveau cœur d'Echidné qu'il décrit ainsi : « Comme Lankester, j'ai trouvé chez *Echidna* la « valvule modifiée et différente de celle d'Ornithorhynque. En effet « il n'y a pas de faisceaux musculaires traversant la valvule fibreuse ; « ainsi que l'a vu Lankester, ces faisceaux se terminent à son bord « libre. Quant à la portion septale elle est beaucoup plus développée « et ressemble à la description que Gegenbaur a donnée d'Ornitho-

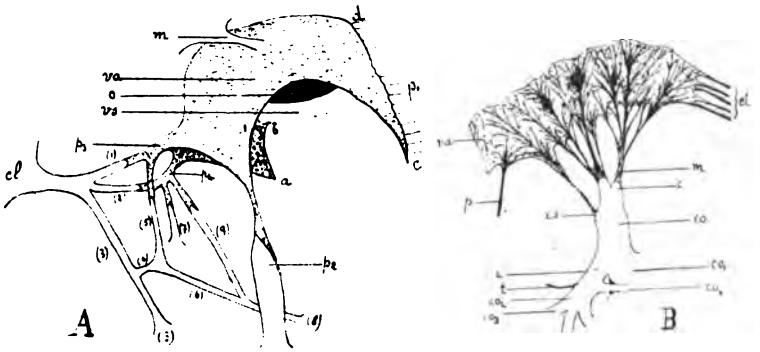


Fig. 17. — A, *valvule auriculo-ventriculaire droite d'Echidna hystrix* N° 1, grossie ; p_1, insertion directe de la valve antérieure *va* au muscle de l'infundibulum de *c* à *d* ; de *a* à *b*, insertion à la cloison ; *vs*, valve postérieure très réduite ; p_2, p_3, p_4, piliers musculaires aplatis ; (*1*), (*2*), (*3*), (*4*), (*5*), (*6*), (*7*), (*8*), (*9*), piliers musculaires anastomostiques mettant la valvule en communication avec la paroi libre par la colonne *cl* (le pointillé indique la limite membraneuse des piliers ; *o*, orifice auriculo-ventriculaire. — B, *pilier* p_2 *grandeur naturelle du ventricule droit de Macropus giganteus et partie de la valve antérieure qui lui fait suite* ; *c*, cône primaire ; *cs*, cône secondaire du pilier donnant naissance aux cordes tendineuses *m*, qui vont se diviser en cordes de trois ordres sur la valvule ; *ct*, cordes tendineuses d'insertion au muscle de l'infundibulum ; *co*, partie libre du pilier ; *i*, son insertion à la cloison ; co_1, co_2, colonnes tendineuses l'unissant à la paroi libre par les subdivisions co_3, co_4 ; *t*, corde tendineuse entre la cloison et co_2 ; *p*, corde tendineuse se rendant au pilier p_2 non représenté.

« rhynque. Cette valvule septale est unie en arrière directement à la « valvule marginale. C'est une formation homogène très mince qui « s'insère à l'anneau médian de l'orifice, puis verticalement au « septum ventriculaire. Il se termine en bas par un bord tranchant « libre. »

Comme on le voit, de même que pour le cœur droit d'Ornithorhynque, la question est loin d'être éclaircie pour l'Echidné. Puissent les résultats que j'ai observés dans les trois cœurs d'Echidné que j'ai étudiés jeter quelque lumière sur ce point délicat.

Digitized by Google

La fig. 16 représente la valvule dans sa position naturelle. Les fig. 17 et 18, grossies, donnent les détails de deux des valvules considérées isolément.

Dans la valvule A fig. 17 la valve externe *v* est très développée. Elle s'insère en haut sur le pourtour externe de l'anneau orificiel. A gauche elle s'attache en *cd*, le long d'une lame musculaire mince provenant du muscle de l'infundibulum. A droite elle fait le tour de l'orifice auriculo-ventriculaire. En bas nous allons retrouver les trois piliers p_2, p_3 et p_4. Le pilier p_3 est à peu de choses près à la place que nous lui connaissons. Mais dans ce cas particulier il a perdu sa forme conique et s'est aplati transversalement. L'insertion de la corde tendineuse unique et également aplatie à laquelle il donne naissance se fait en biseau. Les deux piliers p_3 et p_4 présentent une singulière disposition : par l'intermédiaire d'une série de colonnettes musculaires anastomosées ils dépendent en même temps de la paroi libre et de la cloison, et communiquent ensemble. En effet, de la paroi libre part une colonne charnue *cl* qui se divise en trois branches : la branche (1) se rend au pilier p_3, la branche (2) se rend à p_4, et la branche (3) va s'insérer à la cloison. La colonnette (3) donne à son tour une branche (4) (5) qui va compléter p_2, après avoir reçu une anastomose (6) du petit pilier (8). Ce pilier secondaire (8), qui naît de la cloison, va par le trajet (9) renforcer p_4 qu'un second pilier secondaire (7) complètera. En somme, cette disposition compliquée peut se comprendre ainsi : chacun des deux piliers p_3 et p_4 naît primitivement de la cloison, secondairement de la paroi libre; et ce n'est que subsidiairement que l'anastomose a lieu.

La valve externe, avant de se contourner à droite, reçoit à sa partie supérieure, et tout près de l'anneau orificiel une petite colonne charnue *m* provenant de la paroi ventriculaire externe.

Si nous cherchons sur la figure ce que devient la valve antérieure, nous voyons qu'elle se termine brusquement à la cloison sur laquelle elle s'insère en *a b*. De même que chez Ornithorhynque, on est tout d'abord amené à se figurer que la valve septale manque entièrement, et que la valvule d'*Echidna* est incomplète sur un bon tiers de sa circonférence. Ce qui semble donner plus de poids à cette hypothèse, c'est que le stylet cannelé qui nous avait servi pour *Ornithorhynchus* refuse de pénétrer derrière *ab*. Or, si on considère l'orifice auriculo-ventriculaire par l'oreillette droite ouverte, on voit que son bord est continu. Faut-il en conclure que la valvule est complète malgré notre observation ? Je crois pouvoir répondre

Digitized by Google

hardiment *oui*. En effet, si je pousse le stylet de droite à gauche en remontant le long de la ligne d'insertion *ab*, je constate, arrivé au point *b*, que la résistance disparaît et que le stylet s'enfonce. Il y a donc à ce niveau, entre la cloison et ce que je prenais pour l'endocarde, un espace réel. Un coup de ciseaux pratiqué transversalement, comme je l'avais fait pour *Ornithorhynchus*, nous montre l'existence d'une membrane *non adhérente* à la cloison : c'est la valve septale de la valvule, valve septale qui, comme dans mes deux cœurs

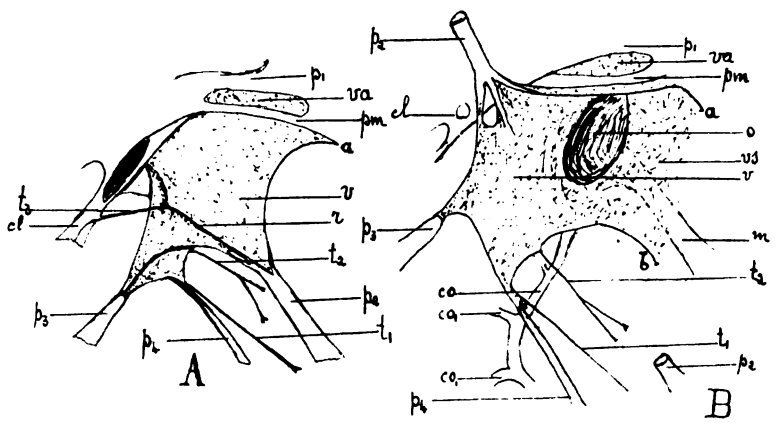


Fig. 18. — Valvule auriculo-ventriculaire droite d'*Echidna hystrix* N° 2, isolée et grossie. A, la valvule complète. B, la même dont la valve antérieure sectionnée est relevée de façon à montrer la valve septale ; p_1, p_2, p_3, p_4, pm, piliers musculaires (p_2 est sectionné) ; t_1, t_2, t_3, colonnes tendineuses ; co, colonne charnue aplatie s'insérant à l'anneau orificiel d'un côté, à la cloison de l'autre ; co_1, brides réunissant co à la cloison ; v, valve antérieure ; vs, valve septale en partie adhérente à la cloison en a et b ; va, partie de la valve antérieure entre p_1 et pm ; r repli de la valve antérieure reliée à une colonne cl de la paroi libre ; o, orifice auriculo-ventriculaire.

d'Ornithorhynque, ne possède aucune corde tendineuse, et s'insère directement sur la cloison.

Avant de quitter ce cœur d'Echidné N° 1, je dirai que je n'ai pas pu reconnaître de fibres musculaires dans la constitution de la valvule. Mais il est facile, par le simple examen de la fig. 17 A, de voir que les piliers restent charnus jusqu'à une très faible distance du rebord de la valvule. Il se peut, comme dit l'avoir constaté Carl Röse, que des fibrilles passent dans la membrane valvulaire. D'autre part, j'ai fait remarquer en *m* l'existence d'une colonne charnue insérée directement sur la membrane.

Digitized by Google

La valvule du cœur N° 2 que je vais maintenant décrire est des plus intéressantes.

Cette valvule est représentée fig. 17. En B elle est sectionnée et la valve externe est relevée pour montrer la valve septale.

On voit que les piliers p_2, p_3, p_4 se retrouvent à leur place habituelle. Le muscle de l'infundibulum p_1 donne insertion directement à la membrane valvulaire.

Il est très intéressant de comparer la fig. 17 avec la fig. 16 d'Ornithorhynque. Comme dans cette dernière, en effet, nous remarquons ici une colonne charnue *pm* qui traverse la valvule dans toute sa hauteur. Mais tandis que chez Ornithorhynque cette colonne est en grande partie isolée, chez Echidné n° 2 qui nous occupe, elle fait corps avec le muscle de l'infundibulum. L'espace *o* de la fig. 15 a disparu ou mieux s'est comblé par l'apport de la membrane *va*. Il est bon de noter dès maintenant cette tendance au développement de la partie membraneuse de la valvule.

Le pilier p_2 est simple, fort, et reste charnu jusqu'au bord même de la valvule. On peut constater sur les deux figures A et B qu'il se divise en trois branches également musculaires qui vont se perdre dans l'épaisseur de la valvule. Sur la face antérieure de la valve externe la branche médiane ainsi formée provoque un repli de la membrane qu'accentue plus profondément une petite corde musculo-tendineuse ct_3 qui unit cette valve à la partie supérieure de la paroi ventriculaire libre.

Le pilier p_3 est identique à p_2 mais moins développé. Il ne donne pas, ou ne semble pas donner, de prolongements musculaires dans le corps de la valvule.

Le pilier p_4 qui est représenté trop à gauche de p_3 sur la figure (à droite par rapport au lecteur) est aussi formé par un simple cône musculaire très allongé et peu volumineux. Comme p_3, il ne donne pas de corde tendineuse, mais s'insère directement à la membrane valvulaire. Je n'ai pas pu constater non plus de prolongements musculaires de la membrane. Leur existence cependant ne m'étonnerait pas.

Tout près de p_4 vient s'insérer au rebord valvulaire une corde tendineuse grêle t_1 provenant directement de la cloison. Un peu plus loin se remarque une autre corde tendineuse du même genre, t_2, qui se bifurque avant de prendre contact avec la cloison.

La fig. B montre que la valvule se termine brusquement en *b*. La distance qui sépare les points *a* et *b* paraît dépourvue de valve septale. Mais comme le pourtour orificiel est complet, il est facile

Digitized by Google

de deviner que nous nous trouvons en présence d'un cas identique à celui que j'ai décrit chez Ornithorhynque et chez Echidné n° 1. Ici, une colonne de 3me ordre *cl* de la cloison se retrouve non adhérente à la valve septale quand on sectionne celle-ci derrière laquelle elle était cachée. Le cœur n° 3 est absolument semblable au n° 2. Il n'y a de différence que dans le nombre et la disposition des cordes tendineuses. Le pilier p_2 s'insère d'autre part directement à la valvule sans se diviser dans l'épaisseur de cette valvule.

Mammifères placentaires.

Le ventricule droit des Placentaires, y compris l'Homme, est construit sur un même type général. Cependant, quelques différences notables méritent de retenir l'attention.

Chez aucun Placentaire, le ventricule ne descend jusqu'à la pointe du cœur. Dans beaucoup de cas, sa limite inférieure s'arrête même à la partie médiane de l'organe. Il est placé tout à fait à droite, et, pour voir de face la valvule auriculo-ventriculaire, il faut tourner le cœur d'un angle qui varie entre 30° et 90°. La paroi externe s'épaissit relativement. Chez certaines espèces, comme je l'ai constaté chez l'Aïra (*felis eyra*), elle est lisse, tandis que, chez le Jaguar (*felis onca*), les colonnes charnues de troisième ordre qui la parcourent sont excessivement développées et forment de véritables cavernes. On ne peut donc ajouter aucune importance à leur présence ou à leur absence quand deux espèces aussi voisines présentent une telle différence.

J'ai toujours trouvé des colonnes modératrices, tantôt musculaires, tantôt tendineuses. Il semble que la colonne constante placée sous le pilier p_2 des Marsupiaux et des Monotrèmes se retrouve chez presque tous les Placentaires. Chez le Jaguar, cette formation était représentée par une lame membraneuse aplatie très large et trouée, s'étendant sur un bon tiers de la largeur du ventricule.

La partie vraiment intéressante du ventricule droit, celle qui fera l'objet des comparaisons les plus importantes avec les Implacentaires, les Oiseaux et les Reptiles, c'est la valvule auriculo-ventriculaire. Elle est toujours membraneuse, mais elle présente dans les détails des variations qui ne peuvent manquer de frapper un observateur attentif. C'est pourquoi je trouve un peu exagérée cette opinion de Carl Rõse ([40] p. 85) : « Ainsi que Lankester, je consi-« dère comme de peu d'importance que les muscles papillaires pren-« nent naissance au septum, à la paroi latérale ou entre les deux ». J'ai eu occasion d'étudier un nombre très respectable de cœurs. Je

Digitized by Google

n'ai pas observé les écarts si considérables dont parle Carl Röse. Je n'ai jamais rencontré par exemple, chez les Marsupiaux, de piliers s'insérant uniquement sur la paroi libre. Si dans quelques cas, un pilier *inséré nettement sur la cloison* envoie des prolongements à cette paroi libre, on ne saurait méconnaître que le point de départ est la cloison. J'ai eu moi-même souvent l'occasion de remarquer combien était variable le volume de ces prolongements chez les animaux dont les piliers s'insèrent dans l'angle des deux parois ventriculaires. Et l'on comprendra facilement que le pilier intéressé peut dépendre dans ces cas tantôt de l'une tantôt de l'autre paroi.

Ce qui caractérise le cœur des Mammifères placentaires, c'est la division, chez la grande majorité des espèces, de la valvule en trois lobes. D'où son nom de valvule *triglochine* ou *tricuspide*. Mais j'avoue être resté quelquefois perplexe devant certains cœurs de Jaguar ou d'Aïra pour reconnaître les trois valves classiques.

Je me demande comment Carl Röse a pu écrire [40] (p. 83) à propos des Marsupiaux : « La valvule droite est semblable à celle « des Mammifères supérieurs. En effet elle comprend une valve « septale médiane et deux valves latérales ». Il suffit de se reporter à la description que j'ai donnée plus haut et aux figures qui s'y rapportent pour rejeter une telle assimilation.

Le valvulve tricuspide est longuement décrite dans les ouvrages d'anatomie humaine et d'anatomie comparée.

D'une manière générale, on peut dire que dans le cœur des Placentaires les piliers p_2, p_3 et p_4 des Marsupiaux se retrouvent avec leurs caractères particuliers. Dans les cas où il n'existe qu'un seul pilier médian très large comme chez le *pac* ou le *cabiai* (10 et 12, fig. 11) il est facile de comprendre que ce pilier doit être le résultat de la fusion des trois. Dans la valvule d'un *Aïra* représentée en 11, même figure, j'ai trouvé le meilleur exemple du fait que j'avance. A première vue, en effet il semble que l'on soit en présence d'un nombre exagéré — six — de piliers. En regardant de près on s'aperçoit qu'il n'en est rien, car le pilier p_2 est formé de trois colonnes et p_4 de deux.—Le muscle de l'infundibulum est plus ou moins développé et remplit toujours le rôle de p_1. Je l'ai vu dans un cœur de Loutre *(lutra brasiliensis)* se continuer sous forme d'une forte colonne charnue de troisième ordre étendue longitudinalement sur toute la hauteur de la paroi libre qu'il sépare, comme une crête, en deux moitiés à peu près égales.

Le pilier *pm* qui forme le « *papillar muskel* » du cœur humain,

Digitized by Google

occupe des positions variables. Il peut naître directement de p_1 ou immédiatement au-dessous. Le cas le plus intéressant que j'ai rencontré est celui du *Cabiai*, chez lequel ce pilier naît à l'angle des deux parois et va s'insérer, non sur le bord libre de la valvule, comme de coutume, mais par ses cordes tendineuses, *sur le milieu de la surface externe de cette valvule* (12, fig. 10) : c'est la disposition de la corde tendineuse t_4 du cœur d'Echidné n° 2 (fig. 18).

Quant à la valve septale, elle est toujours très développée et naît de la cloison par 2, 3 ou 4 colonnes tendineuses assez longues, de telle sorte que son plan d'insertion est très peu élevé au-dessus de celui de la valve externe et s'écarte de l'anneau orificiel.

Chez les Marsupiaux au contraire ce plan s'élève de plus en plus, de *Macropus* à *Didelphys*. Chez les Monotrèmes, l'insertion directe de la valve septale sur la cloison, sans intervention de cordes tendineuses, remonte encore ce plan qui atteint sa limite la plus supérieure dans le cas que j'ai rencontré chez Echidné n° 1 (fig. 17). La hauteur de la valve septale suit donc une progression croissante d'Echidné à l'Homme.

Oiseaux.

« Le ventricule droit est vraiment la partie caractéristique du cœur des Oiseaux » (Sabatier [41] p. 125).

Il a été l'objet de nombreuses descriptions sur lesquelles je ne reviendrai pas et depuis longtemps on sait avec quelle homogénéité il se présente dans toute la classe des Oiseaux. Je me contenterai de faire ressortir quelques points de détail que j'ai bien étudiés et j'essayerai de donner de la valvule musculaire une description simplifiée qui permettra de mieux comprendre ses relations avec les cœurs de Mammifères d'une part et les cœurs de Reptiles et Batraciens d'autre part.

Je crois avoir remarqué que les colonnes charnues de deuxième ordre que nous avons rencontrées avec un développement variable dans les angles antérieur et postérieur du ventricule des Mammifères sont plus nombreuses et plus saillantes chez les Oiseaux à vol soutenu. Chez *Sarcorhampus papa* par exemple, elles sont larges et aplaties transversalement. Mais dans aucun des cœurs que j'ai examinés je n'ai rencontré le « moderator band » décrit par Rolleston chez *Casuarius*. Comme tous les auteurs j'ai toujours trouvé la surface de la cloison remarquablement unie. La paroi externe au contraire est parcourrue par des colonnes charnues de 3me ordre sculptées à sa surface. Ces colonnes m'ont paru plus régulières que

Digitized by Google

chez les Mammifères et se dirigent, en rayonnant, vers l'anneau orificiel. Le muscle de l'infundibulum des Mammifères n'est pas saillant, et le passage de l'orifice auriculo-ventriculaire à l'artère pulmonaire se fait insensiblement, quoique la distance qui sépare ces deux orifices soit assez grande. L'infundibulum de l'artère pulmonaire en devient moins net et moins vaste.

Comme chez les Mammifères il existe trois valvules sigmoïdes à l'artère pulmonaire. Elles sont très grandes, minces et dépourvues de nodule de Morgagni.

Le mouvement de torsion du cœur est égal à celui des Marsupiaux australiens, et comme chez ces derniers, le ventricule ne s'étend pas jusqu'à la pointe du cœur. C'est à peine si dans le cœur d'*Apterix* que j'ai examiné on reconnaît une légère augmentation du diamètre vertical. Quant au diamètre transversal, en raison même de la convexité très prononcée de la cloison interventriculaire, il reste à peu près constant dans les différentes familles ; et l'on sait combien le ventricule droit empiète en avant, à droite et à gauche sur le ventricule gauche.

La valvule auriculo-ventriculaire droite a toujours excité la sagacité des chercheurs, et on n'a pas manqué de demander aux oiseaux inférieurs, en particulier à *Apterix*, l'explication de certains faits litigieux.

A ce sujet il est intéressant de rappeler l'histoire de la valvule d'Apterix.

C'est Owen qui, le premier, en 1841 [**102**], donna une description un peu détaillée de cet organe. Je le cite textuellement : « The « principal deviation from the ornithic type of the structure of « the heart is presented in the valve at the entry into the right « ventricle (pl. III, g, fig. 3). This is characterized in birds by its « muscularity and its free semilunar margin. In the Apterix it is « relatively thinner and in some parts semi transparent and nearly « membranous ; a process moreover extends from the middle of it « free margin, wich process is attached by two or three short « « chordœ tendineœ » to the angle between the free and fixed « parietes of the ventricle. We perceive in this mode of connection « an approach in the present bird to the Mammalian type of « structure analogous to that wich the *Ornithorynchus*, among « Mammalia, offers, in the structure of the same part to the class « of birds ; for the right auriculo-ventricular valve in the *Ornitho-* « *rynchus* is party fleschy and party membranous... »

En 1885, Lankester [**18**] et Beddard [**77**] ont de nouveau étudié

Digitized by Google

le cœur d'Apterix et n'ont pas confirmé la description d'Owen. Beddard a trouvé dans 3 cœurs d'*A. australis* et 2 d'*A. Oweni*, la valvule atrio-ventriculaire droite entièrement musculaire et dépourvue à son bord des « chordœ tendinæ » décrites par Owen. Chez *A. australis*, il y a deux petites « chordœ » étroitement unies ensemble vers la jonction de la valvule avec un lambeau musculaire provenant de la paroi dorsale du ventricule. Ces « chordœ » sont représentées chez *A. Oweni* par un muscle correspondant au « *moderator band* » de *Casuarius*. Et Beddard conclut que le cœur d'*Apterix* ne diffère pas sensiblement du cœur des autres Oiseaux. Pour lui et pour Lankester, le cœur examiné par Owen et qui figure au « Museum of the Royal College of Surgeons, » est un cœur d'Ornithorhynque.

Owen [24], en réponse à ces critiques, maintient la description qu'il a donnée en 1841.

En portant dans le débat la faible contribution de l'unique cœur d'*Apterix australis* que j'ai pu étudier, je ne pourrai, comme on le verra, qu'appuyer les vues de Lankester et Beddard (fig. 19 A).

Pour bien comprendre la valvule du cœur droit des Oiseaux, il me paraît plus rationnel de l'étudier en sectionnant son attache inférieure, c'est-à-dire en la séparant de la paroi ventriculaire externe.

Dans ces conditions, on voit (fig. 19 B) que la valvule se présente à la vue par une large valve, *vp*, *va*, à laquelle s'insère un pilier aplati *p*. *Valve et pilier sont entièrement musculaires.*

Examinons séparément ces deux parties.

Valvule. — Nous lui reconnaîtrons : un bord supérieur, un bord inférieur, un bord gauche ou interne, un bord droit ou externe, une face interne et une face externe.

Le *bord supérieur* s'insère au pourtour de l'anneau auriculo-ventriculaire sur un peu plus de la moitié externe de l'orifice, ou en d'autres termes *sur toute la face interne de la paroi ventriculaire libre qui constitue cet orifice.* J'insiste dès maintenant sur ce point important, que la moitié (un peu moins exactement) interne de l'orifice correspondant à la cloison, est vierge de toute formation et fait, d'une manière insensible, le passage de l'oreillette au ventricule.

L'insertion du bord supérieur de la valvule a lieu sans ressaut aussi bien verticalement que transversalement. De telle sorte que, si l'on examine l'orifice auriculo-ventriculaire par l'oreillette droite ouverte, on constate que son pourtour est *continu* et lisse.

Digitized by Google

Aucun signe, aucune ligne ne permet de reconnaître où commence et où finit la valvule.

Le *bord inférieur* de la valvule est fortement curviligne et dirigé obliquement de haut en bas, d'avant en arrière et de gauche à droite. Sa concavité regarde en bas, en avant et à gauche.

Ce bord est tranchant et son quart antéro-interne reçoit une colonne musculaire *p*, aplatie comme la valvule elle-même, avec laquelle elle se confond insensiblement. En sorte que ce bord inférieur, et du même coup la valvule, se trouvent partagés en deux

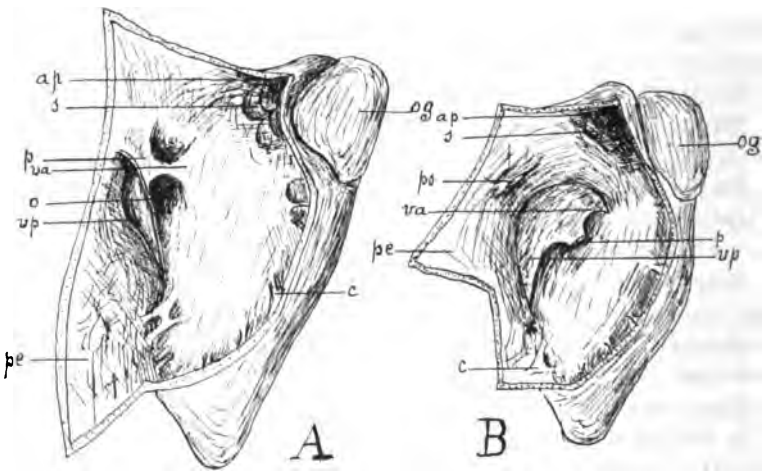


Fig. 19. — A, *Apterix australis*. B, *Anas brasiliensis* chez lequel la valvule a été séparée de la paroi ventriculaire externe ; *ap*, artère pulmonaire ; *s*, ses valvules sigmoïdes ; *pe*, paroi ventriculaire externe ; *va*, valve interne, *vp*, valve externe de la valvule ; *p*, pilier musculaire aplati réunissant les deux, coupé chez B au niveau de son insertion à la paroi externe ; *og*, oreillette gauche ; *c*, colonnes charnues réunissant les deux parois.

portions très inégales : l'une *antéro-interne* égale au quart ou au cinquième de la longueur de ce bord, l'autre *postéro-externe*, égale à ses 3/5. La longueur du pilier représente le dernier cinquième.

Le *bord gauche*, inséré à la cloison interventriculaire et en avant, est peu étendu. Il est dirigé obliquement de haut en bas, d'arrière en avant et de droite à gauche.

Le *bord droit*, qui est sur un plan postérieur, est quatre ou cinq fois plus étendu que le gauche ; il prend insertion dans l'angle que la paroi ventriculaire externe fait avec la paroi septale, et s'étend sur plus de la moitié du sillon ainsi formé.

La *face interne* est lisse. Limitée par les quatre bords, elle pré-

Digitized by Google

sente une large surface concave qui regarde en haut, à gauche et en avant par ses trois quarts postérieurs; en bas, à droite et en arrière par son quart antérieur.

La *face externe*, également lisse, s'étend de même entre les quatre bords et représente une surface convexe tournée vers la paroi ventriculaire libre.

Dans son ensemble, la valvule du cœur droit partage le 1/3 supérieur du ventricule de l'Oiseau en deux couloirs parallèles : l'un qui se termine supérieurement en cul-de-sac au niveau de la rencontre de la valvule et de la paroi ventriculaire externe avec l'anneau orificiel; l'autre qui s'ouvre librement dans l'oreillette droite et constitue le canal auriculo-ventriculaire.

La valvule ainsi décrite se retrouve IDENTIQUE *dans le cœur de tous les Oiseaux.* D'autre part on peut dire *qu'elle est toujours musculaire* et c'est à peine si on peut distinguer quelques variations d'importance dans sa constitution. Je l'ai trouvée plus épaisse dans les Oiseaux plongeurs, comme le Canard, et moins chez les espèces à vol puissant, comme le Vautour. Les Poules, Dindes, Oies et autres Oiseaux ayant perdu en grande partie l'habitude du vol, présentent une épaisseur moyenne.

A ce point de vue le cœur d'*Apterix australis* que j'ai étudié était intermédiaire entre les Vautours et les Oiseaux de basse-cour. *Sa valvule est identique à celle de tous les autres Oiseaux que j'ai examinés.* Sa minceur relative seule a attiré mon attention. J'ai cherché en vain les cordes tendineuses décrites par Beddard, et le « moderator band » que Rolleston a signalé chez *Casuarius*.

Si nous considérons l'épaisseur des deux parties *va* et *vp* (fig. 19 B) de la valvule, nous voyons que, quel que soit le développement de *vp*, la région *va* est toujours plus mince. En particulier chez *Apterix australis* et chez *Sarcorrhamphus papa*, cette région que j'appellerai dorénavant *valve antérieure* pour la distinguer de *vp* qui deviendra la *valve postérieure*, est semi-transparente. Je ne dis pas qu'elle soit membraneuse. En effet, en l'examinant à contre jour, on voit qu'elle est parcourue par des fibres musculaires très nettes et séparées en faisceaux, provenant de l'anneau orificiel et de son bord interne.

Dans un cœur frais de Canard domestique que j'ai sous les yeux au contraire, cette valve antérieure, *va*, est, par exception, *manifestement membraneuse* : j'y cherche en vain des fibres musculaires, car sa minceur et sa transparence tranchent sur le rose chair du reste de l'organe. L'*Anas brasiliensis*, qui vole beaucoup, ne présente pas ce caractère.

Digitized by Google

Pilier. — La formation *p* que je désigne sous le nom de *pilier* et qui réunit la valvule musculaire précédente à la paroi ventriculaire libre ne peut être considérée à mon avis comme faisant corps avec la valvule, ainsi qu'on l'a toujours décrite. Par sa situation, par ses caractères, par son orientation et par son rôle, il m'est difficile de ne pas reconnaître en elle un pilier, absolument semblable, à l'existence, près des cordes tendineuses, au pilier antérieur de beaucoup de Mammifères placentaires et en particulier au pilier charnu d'*Ornithorhynchus*.

Très courte — presque carrée — cette colonne musculaire est aplatie et permet de lui reconnaître 4 bords et 2 faces. 1° Le bord *supérieur* se confond avec une partie du bord inférieur de la valvule. 2° Le bord *inférieur* s'insère à la face interne de la paroi ventriculaire externe ou libre, à la rencontre du tiers supérieur de cette paroi avec ses deux tiers inférieurs. Le contact a lieu par une série de fibres plus ou moins saillantes qui rayonnent vers la base, la pointe et l'angle antérieur gauche du ventricule ; 3° les deux bords *antérieur* ou *gauche* et *postérieur* ou *droit* sont libres et légèrement tranchants dans la cavité ventriculaire. 4° Les deux faces sont lisses et légèrement bombées : l'*externe* regarde la paroi libre, l'*interne* la cloison.

Il suffit de supposer un moment que la lame *p* s'arrondisse, s'allonge et s'insère sur la cloison, pour avoir le gros pilier unique décrit par Lankester dans plusieurs cœurs d'*Ornithorhynchus*.

Ce n'est donc pas par un simple artifice de l'esprit que je considère la formation *p* comme un vrai pilier. Si les auteurs qui ont étudié la valvule droite des Oiseaux, l'avaient examinée dans sa position naturelle, c'est-à-dire étalée, et non relevée avec la paroi ventriculaire externe, ils n'auraient pas manqué de faire la même remarque que moi.

Et puis, pourquoi le cœur d'Oiseau n'aurait-il pas subi les mêmes influences qui ont présidé à la formation des piliers de la valvule des Mammifères ? Le fait est si vraisemblable et si probable que Gegenbaur, Lankester, Beddard croient voir chez l'Apterix et les Condors des rudiments de muscles papillaires dans les formations extra-valvulaires qu'ils décrivent.

Beddard [77 bis, p. 144] écrit que dans *Chunga burmeisteri* « the « margin of the valve is tied down to the free ventricular wall by « several delicate muscular or tendineous threads in addition to the « large fleshy bridge wich is a constant structure in the bird's heart».

Je n'ai pas rencontré ces caractères chez *Sarcoramphus papa*, mais

Digitized by Google

j'ai déjà insisté plus haut sur la structure de la valve antérieure *va* chez cet Oiseau. Les fibres musculaires que j'y ai décrites deviennent excessivement rares entre le bord gauche de la valvule et le niveau où le pilier *p* aborde cette valvule. Je reviendrai sur cette particularité en étudiant la valvule d'Alligator qui a fait l'objet des comparaisons de Gegenbaur, Lankester et Beddard.

En résumé, dans le cœur d'Oiseau, contrairement a ce qu'a voulu démontrer Beddard dans son mémoire sur le cœur d'Alligator [77], la *valve septale ou interne* — qu'il ne faut pas confondre avec la valve antérieure *va*, dépendance de la valve externe — *n'existe pas* (1).

REPTILES A VENTRICULES SÉPARÉS

Crocodiliens

Le ventricule droit des Crocodiliens a été surtout bien étudié par Gegenbaur [30], Sabatier [41], Fritsch [86], Carl Rõse [40], Lankester [16] et plus récemment (1895) par Beddard [77].

Mes recherches ont porté sur les cœurs de *Crocodilus acutus*, *Alligator lucius* et *Alligator sclerops*.

Sabatier a magistralement et méticuleusement décrit le cœur d'*Alligator sclerops*. Ses successeurs n'ont guère ajouté de détails à son mémoire, et pour ma part je renverrai le lecteur au chapitre III de sa thèse remarquable. Si la « philosophie naturelle » a pu changer, l'anatomie est restée la même.

Je me contenterai de rappeler dans ses grandes lignes les caractères du cœur crocodilien en insistant plus spécialement sur la valvule auriculo-ventriculaire droite qui a fait particulièrement l'objet de mes recherches : et je répéterai la phrase de Sabatier lui-même : « ici rien n'est à négliger, et tel détail, insignifiant en « apparence, devient, quand il est sérieusement considéré, un véri- « table trait de lumière. » (p. 78).

On sait que c'est chez les Crocodiliens, en remontant l'échelle des Vertébrés, que l'on rencontre pour la première fois la séparation complète des deux ventricules. Le cœur reptilien ne conserve plus son cachet d'origine que par la présence du foramen de Panizza que j'appellerai à l'avenir, avec H. Milne-Edwards, *pertuis aortique*, puisqu'il est avéré que ce n'est pas Panizza qui l'a découvert.

(1) Il faut comprendre la valvule complète comme étant formée par deux valves : A) valve *septale* ou *interne*; B) valve *externe*, qui peut être simple ou se diviser à son tour en : α) valve *antérieure* et β) valve *postérieure*. Telle est l'origine de la tricuspide du cœur humain.

Digitized by Google

La cavité du ventricule droit descend très près de la pointe, sans jamais l'atteindre cependant.

Elle est surtout antérieure et ne contourne pas le bord droit du cœur comme nous l'avons constaté à des degrés divers chez les Mammifères et les Oiseaux.

Un peu à droite de sa base prend naissance le *faisceau artériel* formé par l'artère pulmonaire et l'aorte gauche bientôt rejoints par l'aorte droite provenant du ventricule gauche. A l'extérieur, le renflement constitué par ces trois vaisseaux réunis ensemble par un tissu fibreux serré, forme le *cône artériel* (l'expression « bulbe artériel » que Bishoff a proposée peut porter à confusion avec le bulbe des Batraciens).

Entre les orifices de l'aorte gauche et de l'artère pulmonaire se trouve un noyau ostéo-cartilagineux qui, comme l'a très bien reconnu Sabatier, donne deux apophyses : l'une, antérieure, sépare les deux vaisseaux ; l'autre, postérieure, donne naissance au pertuis aortique, qui, du fait de sa constitution, doit rester constamment béant, entre les deux sigmoïdes des deux aortes.

La face interne du ventricule est tapissée par un tissu spongieux très développé qui diminue notablement la cavité. Ce tissu est aussi développé à la paroi libre que sur la cloison. Il en résulte que la paroi externe paraît relativement épaisse.

Les trois orifices du ventricule droit se comportent différemment. Celui de l'artère pulmonaire, qui est précédé d'un infundibulum, ne présente que deux valvules sigmoïdes au lieu de trois que nous avons toujours rencontrées jusqu'ici. Il est arrondi et très large. Celui de l'aorte gauche, au lieu d'être largement béant, est aplati transversalement, ce qui diminue considérablement la quantité du sang qui y passe. Sabatier décrit même deux demi-anneaux cartilagineux, chez *Alligator sclerops*, — je ne les ai pas observés, — qui diminuent encore l'orifice de l'aorte. Il n'existe, comme dans l'artère pulmonaire, que deux valvules sigmoïdes très haut placées. On sait que c'est derrière l'interne que se trouve le pertuis aortique, dont le pourtour n'est pas arrondi, mais ovalaire.

L'orifice auriculo-ventriculaire est situé à la partie supérieure de l'angle postérieur des deux parois. Il est elliptique et dirigé de haut en bas, d'avant en arrière et de droite à gauche. Il est protégé par une valvule dont l'aspect ne rappelle en rien ce que nous avons trouvé jusqu'à présent chez les Mammifères et les Oiseaux. Quoique cette valvule ait été bien souvent décrite, je vais essayer de montrer, en reprenant sa description, de quelle façon

Digitized by Google

elle doit être comprise pour pouvoir être comparée avec son homologue chez les Vertébrés supérieurs.

Tous les auteurs lui reconnaissent deux parties : une valve interne fibro-musculaire et une valve externe musculaire. Ce sont ces désignations qu'il faut, à mon avis, conserver, car en appelant valve septale, comme Beddard, la valve interne, on empiète sur le rôle de cette formation tel que nous l'avons considéré jusqu'ici.

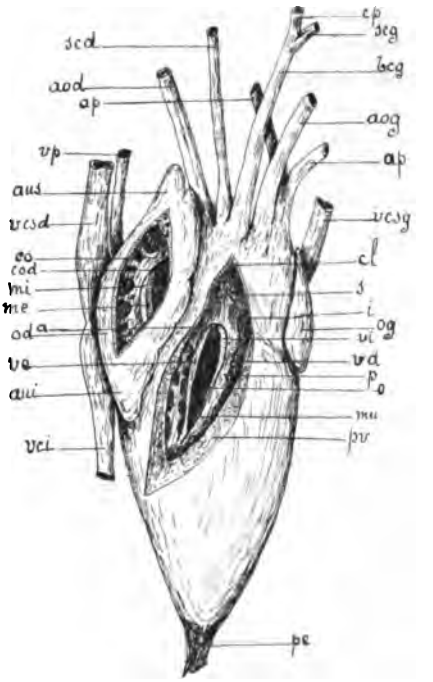


Fig. 20. — Cœur de *Crocodilus acutus* légèrement tourné à droite pour montrer l'oreillette ; *aod*, *aog*, aortes droite et gauche ; *ap*, artère pulmonaire ; *scd*, *scg*, sous-clavières droite et gauche ; *bcg*, tronc brachio-céphalique gauche ; *cp*, carotide primitive ; *vcsd*, *vcsg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *vp*, veine pulmonaire ; *od*, *og*, oreillettes droite et gauche ; *aus*, *aui*, auricules supérieure et inférieure ; *ca*, colonne charnue séparant la région de l'auricule de l'oreillette proprement dite *cod* ; *mi*, *me*, valvule interne et valvule externe du sinus des veines caves ; *vci*, veine cave inférieure ; *pv*, paroi du ventricule droit ; *o*, orifice auriculo-ventriculaire droit ; *ve*, valve externe musculaire ; *vi*, valve interne musculo-membraneuse (musculaire en *mu*) de la valvule du cœur droit ; *a*, contact des deux ; *vd*, cavité du ventricule ; *i*, infundibulum conduisant à l'aorte gauche et à l'artère pulmonaire ; *cl*, cloison limite des vaisseaux nés du ventricule droit ; *s*, valvules sigmoïdes ; *pe*, adhérence du péricarde à la pointe du cœur.

La valve externe *ve* (fig. 20) est entièrement musculaire. Elle est plus ou moins saillante non seulement suivant les espèces, mais encore dans une même espèce. Elle est tantôt égale, tantôt inférieure (c'est le cas le plus commun) à la valve interne. Sa forme est celle d'un croissant plus ou moins épais, à bord libre tranchant, dont la concavité regarde en dedans (à gauche) et en bas. Sa base d'insertion reçoit de la paroi ventriculaire externe une série de faisceaux musculaires plus ou moins épais et saillants à la face interne de cette paroi. A sa partie supérieure, la valvule externe s'unit à la valvule interne en un point *a* qui est adhérent à l'anneau orificiel. Tout le dernier mémoire de

Digitized by Google

Beddard [77] a pour but de démontrer que ce point *a* partage la valvule droite de Crocodile en deux valves superposables aux deux valves qu'il décrit au cœur d'Oiseau.

J'indiquerai en temps opportun pourquoi cette assimilation me paraît invraisemblable.

A sa partie inférieure, la valve *ve* se relie insensiblement à la valve interne.

La valve interne *vi* dans tous les cœurs que j'ai examinés était mi-partie membraneuse, mi-partie musculaire, comme l'a signalé Gegenbaur. La région musculaire *mu* occupe environ le quart ou le cinquième inférieur de la valvule, tandis que toute sa partie supérieure reste membraneuse. Cette région membraneuse était particulièrement développée, aussi bien transversalement que longitudinalement dans un cœur de jeune *Alligator lucius* frais qui m'a été offert par le Dr Petit, préparateur au laboratoire d'histologie du Muséum. Sur le cœur représenté fig. 20, au contraire, elle était très peu développée, mais plus résistante, car son épaisseur était augmentée par l'adjonction de fibres musculaires provenant de la région inférieure *mu*.

La zone d'insertion inférieure visible des deux valves est beaucoup plus large que la zone supérieure *a*. Dans un cœur de *Crocodilus acutus*, la distance entre les deux valves est telle que la valvule paraît incomplète. Je ne pense pas que les auteurs aient insisté sur ce point qui ne manque pas d'intérêt.

En somme, la valvule auriculo-ventriculaire du cœur droit des Crocodiliens est construite sur le même plan que les valvules en boutonnière qui protègent l'orifice des veines caves dans l'oreillette droite. Il semble que la même loi ait présidé à la formation de ces deux appareils de protection. Dans le ventricule, le travail a acquis une plus grande perfection par l'intervention du tissu musculaire. En conservant à la valve interne *vi* une constitution en partie membraneuse, la nature a voulu nous montrer que les valvules des deux cavités sont destinées aux mêmes fonctions.

REPTILES A VENTRICULES COMMUNICANTS

(Sauriens, Chéloniens, Ophidiens)

Sauriens. — C'est chez *Psammosaurus*, *Varanus* et *Monitor* qu'on trouve, parmi les Sauriens, les cœurs les plus développés. J'ai étudié en particulier le ventricule droit de *Dracœna guianensis*. Les cœurs que j'ai eus à ma disposition, en raison de leurs faibles dimensions,

Digitized by Google

ne m'ont pas permis de pousser mes recherches aussi loin que je l'aurais désiré.

J'ai pu vérifier l'existence d'une cloison interventriculaire bien développée, mais incomplète, telle que l'a bien décrite Sabatier chez *Varanius arenarius*. Cette cloison peut en quelque sorte se superposer à celle d'un cœur de jeune *Alligator lucius* que j'ai disséqué ; car chez ce dernier l'espace libre de communication entre les deux ventricules était comblé par une membrane excessivement mince qui dénote son apparition récente et aurait tout aussi bien pu s'appliquer sur l'orifice interventriculaire de *Dracœna*.

L'épaisseur du ventricule est beaucoup moindre que chez les Crocodiliens. Sa cavité, moins vaste que celle de ces derniers, est cependant supérieure à celle des Ophidiens et dépasse de beaucoup celle des Chéloniens.

L'artère pulmonaire, munie d'un infundibulum, s'ouvre en haut et à gauche, tandis que les orifices auriculo-ventriculaires sont presque symétriquement orientés. Les deux aortes se placent entre le gauche et l'artère pulmonaire.

La valvule auriculo-ventriculaire est très différente de ce que nous avons rencontré chez les Crocodiliens. En raison de la communication qui se fait entre les deux ventricules, elle ne saurait être complète. Pour bien la comprendre il faut la comparer à celle des Chéloniens que j'étudierai en détail plus loin. D'ailleurs, ainsi que le dit Sabatier : « Il n'est nullement nécessaire de décrire « successivement et avec un soin égal le cœur des Chéloniens, des « Ophidiens et des Sauriens ; ces organes ne diffèrent entre eux que « par des nuances... » ([**41**], p. 39).

Chéloniens. — Le cœur des Chéloniens est assez connu. La liste est longue des auteurs qui l'ont étudié. Mais, comme le constatait Jacquart en 1861 ([**94**], p. 343) : « L'étude du cœur de la Tortue « franche ne leur a pas semblé plus importante que celle du premier « Reptile venu ! ».

La paroi spongieuse et épaisse du ventricule diminue considérablement la cavité de l'organe. Mais la nature semble avoir pris plaisir à la réduire encore par ce tissu fibrillaire caverneux à mailles serrées qui double sa face interne. D'autre part l'aplatissement considérable du diamètre antéro-postérieur complète la mesure.

A la base, nous rencontrons les orifices habituels : à droite et sur un plan antérieur (fig. 21) les vaisseaux du faisceau artériel (aorte gauche et artère pulmonaire d'une part, aorte droite d'autre part) ;

Digitized by Google

sur la ligne médiane, et un peu à gauche, les deux orifices auriculo-ventriculaires. Les deux oreillettes s'ouvrent l'une à côté de l'autre, de part et d'autre de la cloison interauriculaire complète, sensiblement sur un même plan transversal. Cette cloison interauriculaire

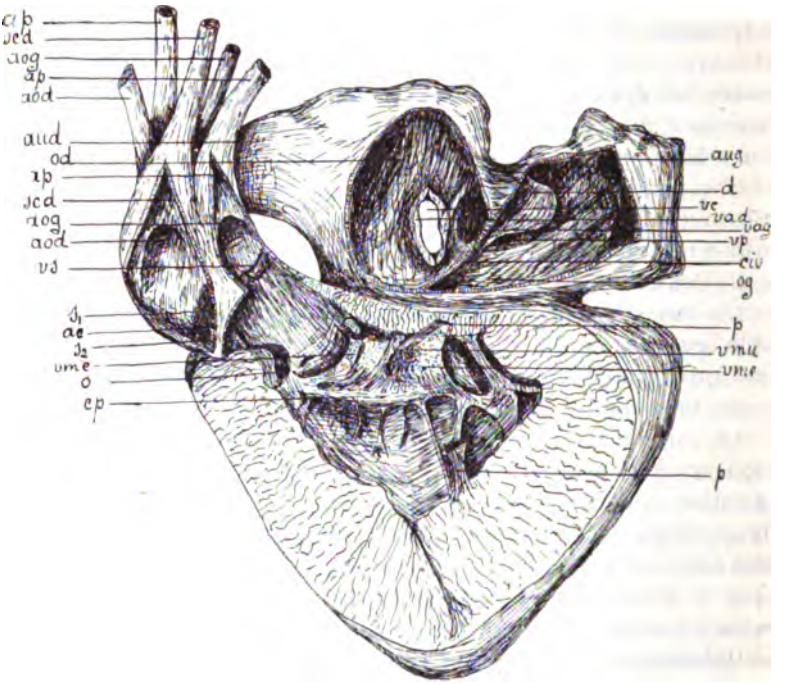


Fig. 21. — Cœur de *Testudo tabulata*, le faisceau artériel est récliné à droite ; *ap*, *ap*, artères pulmonaires ; *aod*, *aog*, aortes droite et gauche ; *aud*, *aug*, auricules droite et gauche ; *od*, *og*, oreillettes droite et gauche : *cio*, cloison interauriculaire ; *d*, cul-de-sac qu'elle forme dans l'oreillette gauche ; *vp*, orifice de la veine pulmonaire en partie cachée par *d* ; *vc*, orifice des veines caves avec les deux valvules droite et gauche *vad*, *vag* ; *scd*, artère sous-clavière droite ; *vs*, valvules sigmoïdes de l'aorte gauche ; s_1, s_2, valvules de l'aorte droite ; *vmu*, *vme*, tente valvulaire avec la partie centrale *vmu* musculaire et les parties latérales musculo-membraneuses *vme* ; *o*, communication du ventricule droit avec le ventricule gauche visible après écartement de la paroi ventriculaire ; un peu à gauche se trouve un repli semi-lunaire limitant un orifice borgne ; *cp*, colonne musculaire de la paroi donnant insertion à la valvule ; *p*, pilier coupé qui réunit la valvule à la paroi ventriculaire.

occupe une position légèrement gauche à cause de son obliquité. Sabatier la considère comme droite.

L'orifice auriculo-ventriculaire droit est plus grand que le gauche

Digitized by Google

au moins d'un bon quart. La forme des deux est sensiblement la même : elle est elliptique (plus arrondie cependant du côté droit) ; son grand axe est dirigé de haut en bas, d'arrière en avant et légèrement de gauche à droite pour l'oreillette gauche, tandis qu'il se rapproche de la verticale pour l'oreillette droite.

Les deux orifices sont défendus chacun par deux valvules; mais deux de ces valvules, la gauche de l'oreillette droite et la droite de l'oreillette gauche, se confondent par leur bord interne pour donner la « tente quadrilatère » de Sabatier.

Au moment de rencontrer la tente valvulaire, la cloison interauriculaire perd complètement ses fibres musculaires, et sur un espace égal au moins au tiers de la valvule commune, elle reste mince et transparente.

La valvule du coté droit comprend deux parties : une *valve interne* ou gauche et une *valve externe* ou droite, que nous devrions plutôt appeler valve *postéro-externe* et valve *antéro-interne*, pour préciser leur orientation.

Sabatier (p. 41) émet l'hypothèse que les deux valves internes des deux orifices ne seraient que le résultat du dédoublement de la cloison interauriculaire. Je ne suis pas de cet avis, car, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, la cloison s'amincit au contact des deux valvules au point de devenir transparente. Si elle s'était dédoublée, il semble qu'elle devrait au contraire se renforcer à ce niveau. D'autre part, en considérant la face ventriculaire de la tente valvulaire commune, on voit qu'elle est continue et ne présente pas trace de sillon de séparation.

Pour les commodités du langage, je décrirai donc, comme mes prédécesseurs, les deux valvules internes comme une valvule commune.

Dans ces conditions, la valvule des Chéloniens se présente sous forme d'une selle de cavalier quand elle est en place, et d'un quadrilatère quand elle est étalée. L'axe de la selle est dirigé de haut en bas et de gauche à droite.

On peut lui reconnaître : un bord supérieur, un bord inférieur gauche, un bord inférieur droit, un bord antérieur gauche, un bord antérieur droit, une face externe gauche, une face externe droite, une face interne gauche, une face interne droite.

Le *bord supérieur* est arrondi et donne insertion à la partie membraneuse de la cloison interauriculaire. Les *bords antérieurs droit et gauche* sont libres dans la cavité ventriculaire ; le droit suit une direction curviligne pour aller s'attacher à la paroi ventricu-

Digitized by Google

laire ; le gauche, plus irrégulier, offre une double courbure : une supérieure à concavité interne, une inférieure à concavité externe.

Les *bords inférieurs droit et gauche* s'insèrent sur la cloison septale du ventricule et se réunissent à la partie postérieure, au niveau du bord supérieur, c'est-à-dire de l'insertion à la cloison interauriculaire.

Les *faces internes* sont lisses et bombées, à concavités opposées, de façon à circonscrire une cavité en forme de voûte, fermée partout sauf en avant. Dans sa moitié inférieure, la face interne gauche se recourbe vers la gauche, de façon à présenter une convexité qui fait saillie sous la voûte. Plus bas, elle devient postérieure et va se terminer au bord inférieur gauche.

La *face externe droite* regarde l'orifice auriculo-ventriculaire droit ; elle est lisse, bombée, à convexité supérieure et légèrement tournée en arrière.

La *face externe gauche* regarde l'orifice gauche ; elle est lisse et à double courbure : convexe d'abord en haut, c'est-à-dire regardant à gauche, et concave en bas où elle va s'unir au bord inférieur gauche.

La constitution de cette valvule médiane des Chéloniens est très intéressante. La fig. 12, 1, la représente étalée, comme on a coutume de l'étudier, chez *Testudo tabulata*.

On distingue à première vue des parties musculaires et des parties membraneuses représentées en pointillé. Trois colonnes charnues aplaties p_1, p_2, p_3, très courtes réunissent la valvule à l'angle supérieur des parois ventriculaires. Elles jouent le rôle de véritables piliers. p_2 est celui qui correspond à la limite des deux oreillettes, c'est-à-dire à la cloison interauriculaire. Par conséquent, p_1 seul appartient à l'oreillette gauche, tandis que p_2 et p_3 dépendent de l'oreillette droite. Un quatrième pilier p_4 situé à gauche des précédents et près du bord libre de la valvule droite est de nature fibreuse. Il est représenté coupé au moment où il va s'insérer à la paroi ventriculaire antérieure. A ce niveau la valvule est complètement repliée sur elle-même, et le pilier p_4, élargi par un bouton cartilagineux que Sabatier a bien observé, produit une occlusion complète de l'orifice auriculo-ventriculaire. Sabatier fait seulement une légère erreur en décrivant ce bouton fibreux au milieu de la tente valvulaire.

En somme, la valvule commune est composée d'une région médiane musculaire *mu* des deux côtés de laquelle s'étendent deux larges lames membraneuses *me* ; *mu* s'attache à la cloison inter-

Digitized by Google

auriculaire et les deux lames membraneuses *me* forment les deux valves internes de la valvule propre à chacun des deux orifices auriculo-ventriculaires. La même figure montre encore que la tente valvulaire des Chéloniens provient, par ses fibres musculaires, d'une colonne charnue transversale *col* qui donne naissance sur son bord inférieur libre à une série de colonnettes musculaires petites et délicates qui vont s'insérer à l'angle formé par la réunion de la paroi antérieure avec la paroi postérieure du ventricule.

Quand les cœurs sont conservés dans l'alcool depuis longtemps, il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de reconnaître ces détails. Dans des cœurs beaucoup plus gros que ceux de *Testudo tabulata*, provenant de *Chelonia nigrita*, *Ch. midas* et *Thalassochelys caretta*, la tente valvulaire était si rigide qu'il était impossible de différencier même les parties membraneuses des parties musculaires. D'autre part, je n'aurais pas pu y surprendre la position naturelle de l'organe telle que je l'ai décrite. C'est probablement pour cette raison que je n'ai rencontré dans aucun ouvrage une description telle que je viens de la donner.

Les valvules externes des deux orifices sont beaucoup moins développées que les valvules internes. Beaucoup d'auteurs ne les ont pas reconnues. Sabatier lui même, dont l'esprit d'observation est si remarquable, se contente d'écrire (p. 42) : « la valvule interne « de chaque orifice est uniquement formée par un petit repli fibreux « placé au niveau du bord externe de l'orifice, vis-à-vis des valvules « internes ».

En étudiant de très près ces formations, j'ai constaté en effet avec quelle facilité elles pouvaient passer inaperçues, surtout dans les cœurs de petites dimensions. Elles prennent naissance sur les côtés de l'anneau fibreux qui entoure l'orifice auriculo-ventriculaire. Elles sont fibro-musculaires, à peine saillantes dans la cavité, et se présentent sous forme d'un croissant, ou d'un éperon, allongé, à rebord tranchant. Sabatier dit que la valvule gauche — celle du cœur droit par conséquent — est « quelquefois musculaire ». Dans tous les cœurs que j'ai examinés, je lui ai toujours reconnu ce caractère. Elle était le plus souvent franchement musculaire ; quelquefois son rebord devient fibreux.

Pour résumer cette longue description et en tirer une conclusion, je dirai que mes recherches me permettent de considérer la valvule interne droite des Chéloniens — abstraction faite de la valvule gauche qui lui fait suite — comme une lame musculo-membraneuse adhérente par deux de ses bords, libre par un troisième et attaché

Digitized by Google

directement à des fibres musculaires très courtes et aplaties par le quatrième. La valvule externe est au contraire musculaire, en forme de croissant.

Ophidiens. — Jacquard [93] a insisté d'une façon particulière sur la ressemblance du cœur des Chéloniens avec le cœur d'Ophidien. Il va jusqu'à les trouver « identiques ».

Sans pousser aussi loin les homologies, je me baserai sur les relations étroites qui réunissent les cœurs des deux groupes pour écourter ce chapitre.

La tente valvulaire chez *Trigonocephalus piscivorus* et *Crotalus horridus* présente les mêmes caractères que ceux que je viens de décrire chez *Testudo*. Mais je n'ai pas rencontré de noyau fibreux clôturant l'orifice. Ce noyau existe cependant puisque Sabatier et les différents auteurs le signalent chez Pithon, Boa et autres Ophidiens.

Les valvules externes, quoiques peu prononcées, sont à leur place et présentent la forme en croissant connue. Ce sont deux bourrelets musculaires chez *Trygonocephalus*, *Crotalus* et *Boa*.

Amphibiens et Poissons

Le ventricule étant unique dans ces deux classes, son étude trouvera sa place à la suite du ventricule gauche des groupes supérieurs.

§ IV. — VENTRICULE GAUCHE

Marsupiaux

D'une façon générale, le ventricule gauche des Vertébrés, à partir des Crocodiliens où il acquiert pour la première fois son autonomie, nous présentera chez des Crocodiliens, chez les Oiseaux et chez les Mammifères très peu de différences. Il semble que la nature se soit jugée satisfaite de son œuvre et ait porté toute son action sur le ventricule droit. Il nous suffira donc, puisque nous avons pris les Marsupiaux comme type, de connaître le ventricule chez ce groupe pour en conclure celui de tous les Mammifères et Oiseaux. L'étude de chacune des classes se réduira à celle des différences peu importantes que nous pourrons rencontrer.

Le ventricule gauche des Marsupiaux, ainsi que nous l'avons déjà vu, descend beaucoup moins bas que le droit, en particulier chez les *Didelphys*. Sur une coupe transversale du cœur on peut constater que sa forme est sensiblement circulaire (fig. 5, 6, 7, 8, pl. III).

Digitized by Google

Les parois sont très épaisses ; celles du ventricule droit n'en mesurent que le 1/3 ou le 1/4 comme le montrent très bien les coupes transversales et verticales des planches III et IV.

Il est difficile de reconnaître les trois parois (interne, antérieure et postérieure) que beaucoup d'anatomistes décrivent au cœur humain. Je réduirai ce nombre à deux comme l'a fait Henle et avec lui Poirier : *une paroi interne* et *une paroi externe*. En raison du léger aplatissement de l'organe, j'admettrai que ces deux parois sont réunies par deux angles, l'un *antérieur* ou *gauche*, l'autre *postérieur* ou *droit*.

Enfin, avec tous les classiques, je décrirai une *base* et un *sommet*.

Paroi externe. — Elle est fortement concave et présente des colonnes charnues, plus ou moins nombreuses, plus ou moins puissantes qui la parcourent parallèlement de bas en haut. Ces colonnes sont comme sculptées dans la paroi et appartiennent toutes au 3e ordre.

Paroi interne. — Elle constitue la cloison interventriculaire; nous pourrons l'appeler *paroi septale*, ainsi que nous l'avons fait pour le ventricule droit. Comme l'externe, la paroi interne est parcourue de bas en haut par des colonnes de 3e ordre d'une grande puissance. Ces colonnes peuvent être plus ou moins proéminentes dans la cavité ventriculaire (fig. 2 et 4 pl. II). En général elles s'aplatissent et se confondent avec la paroi vers la base (fig. 2, pl. II). Mais, elles peuvent se continuer jusqu'à la naissance de l'aorte, au voisinage des valvules sigmoïdes (fig. 6, pl. II). Le ventricule de Dasyure représenté fig. 5 de la même planche nous montre un cas, qui est l'exception, dans lequel les parois ventriculaires étaient lisses dans toute leur étendue.

Angles. — Les deux angles du ventricule sont très obtus et je ne les admets que pour la commodité de la description Les deux parois en effet se continuent insensiblement. Les coupes 6 et 7 de la pl. III sont assez curieuses en ce sens que la limite de ces deux parois semble bien tranchée par la disposition des fibres musculaires.

C'est dans ces deux angles que naissent les forts piliers de la valvule.

Sommet. — Le sommet est arrondi et en partie comblé par l'insertion des colonnes qui remontent le long des parois.

Base. — La base, moins large que celle du ventricule droit, est constituée par l'orifice auriculo-ventriculaire et l'orifice aortique.

L'orifice auriculo-ventriculaire est sensiblement elliptique ; à grand axe oblique d'arrière en avant, de haut en bas et de gauche

Digitized by Google

à droite. Il est moins vaste que l'orifice du cœur droit et donne insertion à une valvule membraneuse complète, la valvule mitrale.

Valvule mitrale. — Elle est constituée par deux valves membraneuses, l'une interne ou septale, l'autre externe. Entre les deux, et dans l'angle gauche, existe le plus souvent un rudiment de membrane qu'il est intéressant de rapprocher de la troisième valve signalée par beaucoup d'auteurs et que Hodgkinson [89] vient d'étudier d'une façon particulière chez les Oiseaux.

La membrane valvulaire du cœur gauche est beaucoup plus épaisse que celle du cœur droit. Cela tient au rôle puissant qu'elle doit jouer.

Les deux valves principales ont sensiblement la même forme, L'externe est plus grande que l'interne. A leur partie médiane elles ne présentent aucune corde tendineuse et la communication des piliers se fait uniquement par les angles. Cette région médiane est épaissie nettement vers son bord libre, ce qui donne l'illusion d'un nodule comme celui des sigmoïdes.

Il existe seulement en général deux forts piliers, l'un antérieur, l'autre postérieur, provenant des angles formés par les deux parois, et plus particulièrement de la paroi externe. Ces piliers peuvent descendre jusque vers le sommet du cône ventriculaire, mais alors la moitié inférieure de leur trajet se fait à l'état de colonne de troisième ordre. Ces piliers peuvent se dédoubler et dans quelques cœurs, je me suis trouvé en présence de quatre formations de ce genre, dont deux pour chaque valvule. En général le pilier droit reste simple et donne sur deux plans successifs les cordes tendineuses qui se rendent en avant à la valve antérieure, en arrière à la valve postérieure. Cette valve postérieure peut même s'insérer directement dans la partie de l'angle ventriculaire droit, au niveau du pilier correspondant ; à gauche, au contraire, il existe généralement deux piliers, un pour chaque valvule, le pilier antérieur étant le plus développé. Ce pilier antérieur gauche donne insertion 1° aux cordes tendineuses qui se rendent à la valve antérieure, 2° aux cordes qui se rendent à la valve latérale supplémentaire quand elle existe. Le pilier postérieur ne donne jamais naissance aux cordes de cette valve. Il n'est réuni qu'à la valve postérieure dont le bord gauche, comme le bord droit, s'unit très bas à l'angle ventriculaire. En sorte que la valvule gauche du cœur des Marsupiaux ne présente pas tout à fait l'aspect classique du dessin de l'atlas de Bourgery reproduit par nombre de traités. Il existe ici manifestement une tendance à la double valvule en

Digitized by Google

boutonnière qui caractérise les orifices artériels ou veineux du cœur des Vertébrés inférieurs.

Orifice aortique. — L'aorte s'ouvre dans le ventricule gauche en avant, à gauche et sur un plan plus élevé que celui de l'orifice auriculo-ventriculaire. Son orifice est nettement circulaire et béant. Ses parois sont lisses, même quand les colonnes de la cloison remontent très haut (fig. 2 et 4, pl. II).

Il existe toujours trois valvules sigmoïdes bien développés, chez *Macropus* et chez tous les Marsupiaux à cœur profondément tordu, elles sont orientées de telle sorte que l'une est postérieure et les deux autres antéro-latérales. Chez *Didelphys* au contraire la disposition est celle que j'ai décrite aux sigmoïdes de l'artère pulmonaire. D'autre part le nodule d'Arantius est toujours plus développé que le nodule de Morgagni. Les deux genres de valvules diffèrent encore par leur épaisseur qui est plus considérable à l'orifice aortique en raison de la force du courant sanguin. La fig. 11 pl. III représente une sigmoïde grossie de *Did. opossum*. On voit à son bord libre des espaces lacuneux très nets.

La disposition des artères coronaires est excessivement variable : Dans la planche II, la fig. 2 ne montre qu'un orifice, tandis que la fig. 4 en possède 4, dont 3 correspondant à une même valvule.

On remarquera que dans tout ce qui précède je n'ai pas eu à opposer telle famille à telle autre. Les petites différences en effet que j'ai constatées dans le groupe des Marsupiaux pouvaient appartenir aussi bien à une même famille qu'à une même espèce de cette famille. La division des piliers et la présence de la valve latérale ne sont pas des caractères fixes.

Monotrèmes

Le ventricule gauche des Monotrèmes diffère fort peu de celui des Marsupiaux. Nous y rencontrons les mêmes colonnes charnues et les mêmes piliers. Cependant les nuances que j'ai signalées chez les Marsupiaux sont plus accentuées chez les Monotrèmes où elles deviennent la règle. C'est ainsi que dans les 3 cœurs d'Echidné et les 2 d'Ornythorhynque que j'ai étudiés, j'ai toujours rencontré la valve latérale supplémentaire qui donne à la valvule un aspect tricuspide et non bicuspide. Lankester ([16] p. 557) a signalé le même fait chez *Ornithorhynchus*.

D'autre part les cordes tendineuses dont le nombre était déjà très restreint chez les Marsupiaux disparaissent chez les Monotrèmes de telle sorte que la valvule prend directement naissance surles piliers.

Digitized by Google

Les nodules signalés par Lankester et que j'ai décrits chez les Marsupiaux sur les bords libres des valves, sont aussi bien développés chez l'Echidné et l'Ornithorhynque.

Les rapports de l'orifice auriculo-ventriculaire, avec l'orifice aortique sont sensiblement les mêmes. La description des trois valvules sigmoïdes de l'aorte se rapporte exactement à ce que j'ai décrit chez les Didelphys.

Mammifères placentaires

Chez les Placentaires, nous rencontrons un développement plus grand des cordes tendineuses. La valve latérale est rarement développée et la valvule mitrale est uniformément semblable à la valvule bicuspide du cœur humain.

Oiseaux

Les caractères généraux du ventricule gauche sont les mêmes que chez les Mammifères. L'aorte naît directement de la cavité ventriculaire et possède trois valvules sigmoïdes épaissies. Comme chez les Crocodiliens elle se dirige à droite.

La valvule auriculo-ventriculaire est membraneuse et s'insère aux piliers des deux angles par des cordes tendineuses qui forment un groupe supplémentaire presque constant, comme l'a décrit récemment Hodgkinson [89], chez un grand nombre d'Oiseaux. Cet auteur considère la valvule mitrale des Oiseaux comme régulièrement tricuspide. Les cœurs que j'ai examinés présentent tous cette disposition.

REPTILES A VENTRICULES SÉPARÉS

(Crocodiliens)

Le sommet du ventricule gauche est plus épais que celui des Oiseaux. Les parois sont spongieuses comme celles du ventricule droit, mais on y rencontre nettement des faisceaux musculaires parallèles qui rappellent les colonnes charnues de troisième ordre des Oiseaux et des Mammifères.

L'orifice de l'aorte droite est placé en avant de l'orifice auriculo-ventriculaire.

Contrairement à ce que nous avons toujours rencontré jusqu'à présent, il fait suite à un infundibulum qui rappelle celui de l'artère pulmonaire. On peut donc dire qu'il ne naît plus directement du ventricule. Chez les Reptiles à ventricules communicants, et chez

Digitized by Google

les autres Vertébrés inférieurs cette disposition n'ira qu'en s'accentuant. Si on ouvre le cœur par sa face postérieure et si on écarte la valvule auriculo-ventriculaire comme on l'a fait pour *Didelphys* de la pl. II, fig. 2 et 4, on vérifie facilement cette différence. Il faut ouvrir sur une hauteur assez grande l'aorte ainsi découverte, pour arriver aux valvules sigmoïdes. Le nombre de ces valvules est réduit à deux et nous avons vu comment la communication des deux aortes se faisait par le pertuis aortique. Du côté de l'aorte droite, la valvule au niveau de ce pertuis se trouve sur un plan inférieur à celui occupé par la valvule de l'aorte gauche, ainsi que l'a très bien démontré Sabatier ([41] p. 86).

L'orifice de l'aorte droite chez les Crocodiliens se trouve en contact avec les deux orifices auriculo-ventriculaires. Chez les Reptiles à ventricules communicants, au contraire, nous verrons qu'il n'a plus ces mêmes relations et s'éloigne de l'orifice gauche.

L'orifice auriculo-ventriculaire du cœur gauche est sensiblement circulaire. Il est fermé par une valvule à laquelle on peut reconnaître une valve interne et une valve externe. La valve interne est membraneuse, bien développée, à concavité inférieure. Elle se sépare de la cloison en un ou deux points, près de l'orifice de l'aorte droite.

La valve externe est beaucoup moins développée que la précédente. Elle présente aussi une forme en croissant dont le bord libre concave vient s'appliquer contre la valve interne pour former exactement le canal de communication auriculo-ventriculaire. Cette valve est en relation avec la paroi ventriculaire, à ses deux extrémités, par des colonnes musculaires bien développées qui rappellent la disposition que nous avons trouvée chez les Monotrèmes et en partie chez les Marsupiaux, car il n'y a pas de cordes tendineuses.

REPTILES A VENTRICULES COMMUNICANTS

(Sauriens — Chéloniens — Ophidiens)

J'ai déjà décrit plus haut la disposition de la valvule gauche en étudiant la tente valvulaire commune aux deux orifices auriculo-ventriculaires.

En somme la valvule gauche est absolument ce que nous avons rencontré chez les Crocodiliens. Chez ces derniers la cloison interventriculaire est venue seulement séparer les deux moitiés de la tente en donnant une valvule propre à chaque orifice, valvule qui

Digitized by Google

s'insère largement à cette cloison. Chez les Chéloniens, Sauriens et Ophidiens, les deux valvules se continuent l'une avec l'autre. Le cœur, dans ces groupes de Reptiles, passe donc insensiblement à celui de Crocodiliens.

Amphibiens

Dans cette classe le ventricule est unique et représenté par une cavité sensiblement régulière dont les parois sont constituées par de véritables vacuoles pulsatiles comme chez le Crapaud. Les rapports de cette cavité varient suivant que l'on considère les Anoures ou les Urodèles. Chez les Anoures, les cœurs de Grenouille et de Crapaud ont été suffisamment étudiés pour que je puisse les considérer comme connues. Voici d'ailleurs ce que Sabatier (p. 36) dit des valvules auriculo-ventriculaires : « Ces deux orifices (auriculo-« ventriculaires) sont placés à gauche de l'embouchure bulbaire. « Ils possèdent deux replis valvulaires communs, l'un antérieur et « l'autre postérieur. Ces valvules membraneuses ont un bord adhé-« rent au bord même des orifices, *et un bord libre dentelé, inégal,* « *duquel partent de petites cordes tendineuses qui vont s'insérer dans* « *les points des parois ventriculaires les plus rapprochés des orifices.* « Quelques cordes plus courtes naissent aussi de la face inférieure « des valvules. La cloison inter-auriculaire adhère par son bord « inférieur à la face supérieure des valvules. *Les extrémités droite* « *et gauche de ces voiles membraneux se réunissent et forment de* « *chaque côté une sorte de petite commissure membraneuse, qui prend* « *quelquefois surtout à droite les proportions d'une valvule distincte.* »

Je n'ai rien à ajouter à cette description ; je me suis contenté de souligner les points importants que j'ai minutieusement contrôlés.

La bonne fortune que j'ai eue d'étudier deux cœurs assez volumineux de la Salamandre géante du Japon va me permettre de préciser ces données chez les Urodèles. La monographie tout à fait récente d'Osawa [**103**] n'a rien ajouté, en effet, à nos connaissances du ventricule de *Cryptobranchus*. D'ailleurs, voici la traduction littérale du mémoire d'Osawa, p. 348 : « La communication du ventricule « avec les oreillettes se fait par deux grandes et deux petites valvules « à poche (*taschenklappen*). Les grandes sont attachées aux bords « ventral et dorsal de l'orifice, dont elles occupent presque toute « l'étendue. Leur face concave regarde le ventricule. Leur bord libre « est relié à la paroi ventriculaire par des tractus musculaires fins. « C'est vers la partie moyenne de cette valvule, près de son attache « à l'anneau ventriculaire, que s'insère la base de la cloison inter-« auriculaire qui est jetée comme un pont d'une valvule à l'autre. Les

Digitized by Google

« petites valvules sont inférieures aux grandes. Elles sont attachées aux bords latéraux de l'orifice. » Malheureusement ces détails ne sont pas clairs dans la planche XXXVIII à laquelle renvoie cette description.

Je suivrai le même ordre que j'ai employé pour l'étude du cœur des Reptiles, Oiseaux et Mammifères.

Nous avons vu, en étudiant les oreillettes, que la cloison inter-auriculaire, quoique très mince, était complète chez *Cryptobranchus*

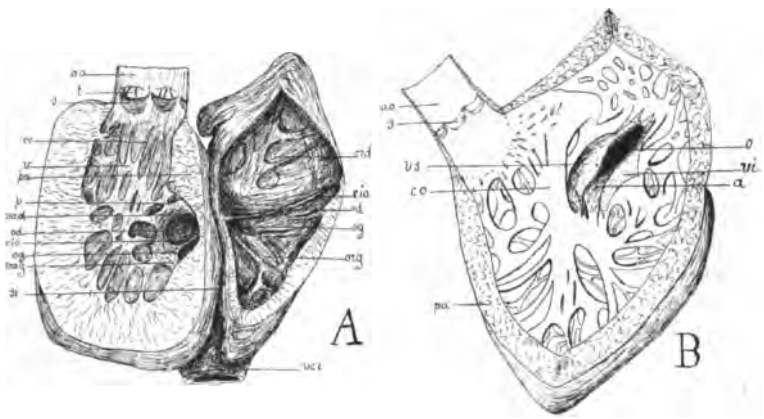


Fig. 22. — A, Cœur de *Cryptobranchus japonicus* ouvert par sa face antérieure : *v*, ventricule ; *ord*, *org*, oreillettes droite et gauche placées latéralement ; *ao*, aorte ; *s*, valvules sigmoïdes avec des cordes tendineuses *t* ; *co*, colonnes musculaires de troisième ordre du ventricule ; *pa*, paroi ventriculaire ; *si*, sillon auriculo-ventriculaire ; *vci*, veine cave inférieure ; *cio*, cloison interauriculaire ; *od*, *og*, orifice auriculo-ventriculaire droit et gauche ; *vad*, *vag*, valves externes droite et gauche de la valvule double auriculo-ventriculaire. B, Ventricule de *Lamna cornubica* ; *ao*, aorte ; *s*, valvules sigmoïdes ; *pa*, paroi ventriculaire éminemment spongieuse ; *o*, orifice auriculo-ventriculaire ; *vs*, valve supérieure ; *vi*, valve inférieure de la valvule auriculo-ventriculaire ; *a*, écartement de ces deux valves.

japonicus. Cette cloison *clo* (fig. 22 A) s'avance dans la cavité ventriculaire en *clv* de façon à délimiter nettement deux orifices dont l'un *od* fait communiquer le ventricule avec l'oreillette droite et le second *og* s'ouvre dans l'oreillette gauche. Dans la figure, il suffit de prolonger *clo* jusqu'à sa rencontre avec *clv* pour dessiner les deux canaux auriculo-ventriculaires cachés par les parois des oreillettes et du ventricule. Ainsi se trouvent délimitées les deux valvules *vdl* et *vge*. On voit qu'elles correspondent exactement aux deux valvules internes de la tente valvulaire des Reptiles à ventri-

Digitized by Google

cules communicants. La seule différence qui existe entre ces Reptiles inférieurs et les Amphibiens, c'est que ces deux valvules, qui sont soudées au pourtour des orifices auriculo-ventriculaires, c'est-à-dire à la cloison interauriculaire d'une part et aux parois ventriculaires d'autre part, ont un bord libre qui, dans la figure 22, est nettement reliée à la paroi ventriculaire par de véritables piliers. Ces piliers sont bien développés surtout à la valvule droite, en p_1, p_2, p_3. Ils sont entièrement musculaires et abordent la membrane valvulaire sans interposition de cordes tendineuses. En regardant de près, on peut les suivre en partie dans le corps même des valvules. C'est en somme presque exactement ce que nous avons rencontré chez les Monotrèmes.

Les valvules internes ne sont pas visibles sur le dessin. Elles sont bien développées et ont la forme de deux lames membraneuses en croissant qui continuent les valvules externes avec lesquelles elles présentent beaucoup d'analogie. En effet, si leurs dimensions sont inférieures à celles des valvules externes, le mode d'union, par piliers vasculaires, à la paroi ventriculaire, est commun aux deux. Il va sans dire que le mot pilier que j'emploie à dessein n'a pas exactement ici la signification qu'il possède chez les Mammifères. Il veut simplement indiquer que la valvule ne s'attache pas directement à la paroi ventriculaire, mais lui emprunte des faisceaux musculaires comme trait-d'union. Ces faisceaux musculaires sont très développés comme on le voit dans la fig. 22; à la partie supérieure de la cavité ventriculaire ils se groupent même (*co*) pour constituer de véritables colonnes charnues parallèles de troisième ordre, au-dessous de l'orifice aortique. La paroi ventriculaire de *Cryptobranchus* peut donc être considérée tout aussi bien comme réunissant les caractères des Poissons et des Reptiles que ceux des Oiseaux et des Mammifères : aux uns elle emprunte la disposition aréolaire et spongieuse, aux autres les colonnes charnues parallèles.

Poissons

Avec les Poissons nous arrivons à l'extrême simplicité du ventricule. Des descriptions nombreuses nous ont fait connaître combien pouvait être variable sa constitution. Je n'ai représenté que deux cœurs, l'un d'Espadon (*Xiphias gladius*) (fig. 5, D), l'autre de Squale (*Lamna cornubica*) (fig. 22, B) afin de montrer, entre tant de formes, deux ventricules dissemblables. Tandis que les parois sont exagérément spongieuses chez *Lamna*, chez *Xiphias* elles sont plus fermes et beaucoup plus épaisses. D'autre part, la valvule auriculo-ventriculaire est loin de présenter la même disposition.

Digitized by Google

Chez *Lamna* (fig. 22) on voit qu'elle est constituée par deux valves membraneuses opposées qui laissent entre elles, en *a* une région du pourtour de l'orifice auriculo-ventriculaire libre de toute valvule. Chez *Xiphias* (fig. 5), les deux valves *vs* et *vi*, larges et très développées, ont leurs extrémités très écartées. Mais l'espace libre laissé entre elles est comblé par deux petites lames membraneuses *vd* et *vg* qui se trouvent sur un plan postérieur au plan principal. D'autre part la valve supérieure *vs* est réunie à la paroi par une série de fibres musculaires *m* qui augmentent sa puissance et nous rappellent la constitution de la valvule externe musculo-membraneuse de *Cryptobranchus*.

Digitized by Google

CHAPITRE IV

ARCHITECTURE DU CŒUR

Le mode de distribution des fibres musculaires dans l'épaisseur du muscle cardiaque a depuis longtemps excité la sagacité des anatomistes. Mais si Cuvier a dit quelques mots de ce groupement chez le Bœuf, bien peu d'auteurs s'en sont occupés chez les Mammifères. Ce n'est que par les recherches des physiologistes que nous pouvons nous faire une idée de ce qui existe chez l'Homme. En ce qui concerne en particulier les Marsupiaux et les Monotrèmes, je n'ai rencontré aucune publication sur le sujet dans la littérature scientifique. Je n'ai malheureusement pas pu entreprendre ces études chez les Monotrèmes, car les rares cœurs que j'ai été assez heureux d'avoir à ma disposition avaient été conservés dans l'alcool faible qui en avait détérioré les fibres et les avait rendues trop fragiles pour être disséquées.

Chez les Marsupiaux, au contraire, j'ai pu me livrer à ces recherches avec plus de facilités : Pour la dissection j'avais les cœurs des grosses espèces telles que *Didelphys cancrivora ;* pour les coupes je choisissais les cœurs de petites dimensions des adultes de faible taille comme *Did. lepida* et *Did. murina*; enfin je pouvais couper de la même façon les cœurs de très jeunes *Did. cancrivora.* J'ai pu ainsi comparer les résultats obtenus macroscopiquement à ceux fournis par le microscope. Ce sont ces résultats que je vais présenter.

Pour la dissection j'ai mis à contribution toutes les méthodes : coction, acide acétique, acide azotique, acide chlorhydrique, etc. Pour les coupes mes matériaux ont été fixés au sublimé concentré, lavés à l'alcool iodé et colorés au carmin boraté. Les séries ont été faites dans les deux sens (transversalement et longitudinalement).

De cette façon, il m'a été possible de suivre presque pas à pas la marche des fibres.

Historique. — Il me paraît utile de résumer ici en quelques lignes l'état actuel de nos connaissances.

Je ne citerai que pour mémoire les travaux de Vésale, de Lower, de Leclerc et Maugetas, et de Lancisi pour arriver à Winslow [**75**] qui, en 1711, renfermait l'architecture du cœur dans cette formule :

Digitized by Google

« Le cœur est composé de deux sacs musculeux contenus dans un troisième également musculeux. »

Senac [73] nous a donné, en 1877, une description qui est restée longtemps classique.

Mais il faut arriver à Gerdy, c'est-à-dire en 1823, pour rencontrer la première théorie importante autour de laquelle tournent encore aujourd'hui de nombreux anatomistes. Je rappelle que la base de cette théorie est la division des fibres cardiaques, aussi bien celles des ventricules que celles des oreillettes, en *fibres communes* et en *fibres propres*.

Parmi les auteurs qui ont le plus défendu cette opinion, il faut citer : Bourgery, Luschka, Cruvelhier, Sappey, etc.

Winckler nie formellement la division de Gerdy et n'admet pas l'existence des fibres propres.

Un troisième groupe d'anatomistes, parmi lesquels il faut citer : Vesale, Stenon, Meckel, Wolf, Theile, Weber, Pettigrew et surtout Henle, ne s'attachent pas à suivre la fibre musculaire dans tout son parcours, travail qu'ils disent impossible, mais décrivent simplement les couches musculaires qu'ils rencontrent, et qu'ils distinguent d'après la direction des fibres. C'est ainsi que Pettigrew [67] était arrivé à trouver *neuf* couches au ventricule gauche !... Il les a réduites plus tard à *sept !*

On voit que la question est loin d'être tranchée et cependant il y a nombre d'années qu'aucun travail nouveau n'a paru sur le sujet. En étudiant la constitution intime du cœur marsupial qui est plus simple que celui de l'Homme, j'ai eu pour but sinon de combler cette lacune, du moins d'établir les relations qui existent entre les Mammifères inférieurs et l'Homme. Les résultats que j'ai obtenus ont été résumés dans une note parue au Bulletin du Muséum [5]; je vais essayer de les développer ici.

§ I. — SQUELETTE FIBREUX DU CŒUR

Les fibres musculaires, pour pouvoir agir, doivent prendre insertion sur des parties résistantes. A ce point de vue, le cœur des Didelphes se rapproche beaucoup de celui de l'Homme, car il comprend quatre anneaux fibreux, équivalents aux cercles tendineux de Lower, autour des quatre principaux orifices (aorte, artère pulmonaire, orifice auriculo-ventriculaire droit, orifice auriculo-ventriculaire gauche). L'anneau de l'artère pulmonaire, qui est le moins développé des quatre, est situé sur un plan plus élevé que

Digitized by Google

celui des trois autres. Nous avons vu en effet que l'origine de l'artère pulmonaire était au-dessus du plan sensiblement horizontal comprenant les deux orifices auriculo-ventriculaires et l'aorte.

Il en résulte que l'anneau pulmonaire est isolé des trois autres qui ont entre eux plusieurs points communs. D'autre part, tandis que les anneaux ventriculaires sont continus, les anneaux artériels sont constitués, comme chez l'Homme, par trois arcs fibreux correspondant aux courbes d'insertion des valvules sigmoïdes.

La structure des anneaux fibreux n'a rien de particulier chez les Marsupiaux : c'est celle d'un tissu fibreux excessivement dense au milieu duquel on aperçoit des fibres élastiques. La fig. 11 pl. IV montre le mode d'insertion des fibres musculaires sur la zone commune qui s'étend entre les anneaux des deux orifices auriculo-ventriculaires. On voit de plus les prolongements fibreux qui se dirigent dans l'épaisseur de la cloison.

Parmi ces prolongements, les plus importants sont ceux qui constituent les valvules sigmoïdes et les valvules auriculo-ventriculaires. La sigmoïde aortique, représentée fig. 11, pl. 3 à un assez fort grossissement, montre que dans les trois quarts inférieurs de la valvule les fibres se continuent directement de la paroi artérielle sur la valvule. Le tissu fibreux n'est orienté que dans une seule direction et c'est en vain que j'ai cherché les couches verticales décrites par Curtis [**50**].

§ 2. — VENTRICULES

A. *Plan superficiel.* — Si l'on considère par sa face antérieure un cœur dépouillé de son péricarde et traité par l'alcool et l'acide acétique, on voit que les fibres musculaires suivent une direction uniforme : elles se dirigent obliquement de droite à gauche (fig. 231) et de haut en bas, de telle sorte qu'elles passent *insensiblement* sans ressaut, d'une façon continue, du ventricule droit sur le ventricule gauche. L'obliquité des fibres est d'autant plus accentuée que le faisceau considéré est pris dans une région plus rapprochée de la base ; celles qui descendent du sillon auriculo-ventriculaire sont presques verticales, tandis que celles qui sont dans le voisinage de la pointe ont une direction presque transversale.

Si nous faisons subir au cœur une rotation de 180° autour de son axe de façon à le considérer par sa face postérieure, rien ne change ; l'obliquité seule est plus marquée, mais le sens général est le même, c'est-à-dire de haut en bas et de droite à gauche (fig. 23,2).

Digitized by Google

Cette première catégorie de fibres contourne donc complètement le cœur. Pour nous rapprocher de ce qui existe dans le cœur humain, je les désignerai sous le nom de « *fibres unitives superficielles* ».

A cause de leur obliquité, ces fibres sur les fig. des planches III et IV sont vues, soit longitudinalement, soit coupées transversalement.

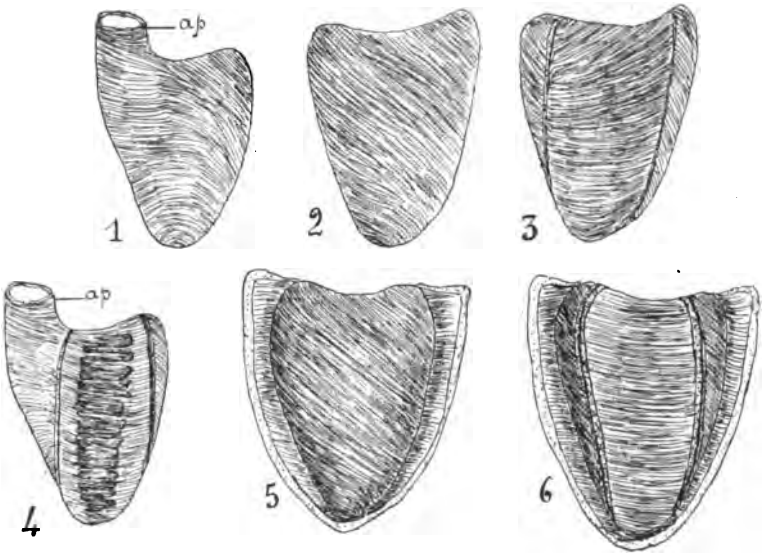


Fig. 23. — Ventricules isolés de *Didelphys cancrivora* pour montrer la direction des fibres musculaires ; 1, plan superficiel, face antérieure ; 2, le même face postérieur ; 3, plan moyen, face postérieure ; 4, le même, face antérieure ; 5, plan superficiel de la cloison (côté du ventricule droit) ; 6, plan moyen de la cloison (la paroi externe est sectionnée et écartée, comme en 5).

Comment se conduisent les *fibres unitives superficielles* à la pointe du cœur ?

La question n'est pas facile à résoudre, mais la fig. 3 pl. I, représentant la pointe du cœur vue de face, nous montre ce qui se passe. Elle permet d'abord de s'assurer de la continuité des fibres superficielles sur les deux faces du cœur. En regardant de plus près, on voit que les fibres qui descendent directement de la face antérieure, et pour préciser, de la paroi antérieure du ventricule droit, suivent cependant un chemin un peu différent de celui des fibres provenant du ventricule gauche : les premières *a* contournent la pointe de gauche à droite et vont s'insinuer *en arrière et sous* le faisceau

Digitized by Google

homologue postérieur qui a suivi la direction inverse pour venir pénétrer de gauche à droite (*b*) *avant et sous* le faisceau du ventricule droit.

En somme les fibres du ventricule droit et celles du ventricule gauche qui avaient marché parallèlement et se confondaient à la surface du cœur, arrivées à la pointe se séparent nettement : les premières, d'antérieures qu'elles étaient, contribuent à former le *faisceau postérieur de la pointe* (*a*) tandis que les secondes qui étaient postérieures deviennent le *faisceau antérieur* de la pointe (*b*). Ainsi se trouve constitué le *tourbillon de Gerdy* (*étoile de Sténon*, *rose tournante de Senac*) du cœur humain.

1) Les fibres unitives superficielles antérieures pénètrent ensuite profondément dans la pointe et remontent en sens inverse vers la profondeur du ventricule gauche où nous les retrouverons dans un moment : ce sont les *fibres en huit*. Je les ai toujours rencontrées. Comment se fait-il qu'un auteur comme Henle puisse classer cette disposition dans les « hypothèses sans fondement » ?

2) Les fibres unitives superficielles postérieures, après avoir constitué le *faisceau antérieur de la pointe*, s'enfoncent profondément dans la pointe et se dirigent vers le ventricule droit, en sens inverse de leur arrivée. Elles constituent donc aussi des *fibres en huit*. Cette particularité mérite d'être signalée, car les partisans de Gerdy ne mentionnent pas ce fait dans le cœur humain. Pour eux les fibres unitives postérieures sont des *fibres en anses*. Cette différence s'explique si, en comparant le cœur de *Did. cancrivora* à celui de l'Homme, on veut bien tenir compte de ce fait que chez l'Homme la pénétration des fibres unitives postérieures ne se fait pas en un point limité de la pointe, sous forme d'un faisceau analogue à celui des fibres antérieures comme chez les Didelphes, mais sur une surface très étendue représentant les deux tiers inférieurs du bord droit du cœur.

3) Le faisceau postérieur de la pointe, résultat du groupement des fibres unitives superficielles antérieures, après avoir décrit le *huit de chiffres* pénètre dans l'intérieur du ventricule gauche où il va se perdre dans les deux piliers de la valvule mitrale et dans les colonnes charnues de troisième ordre qui tapissent la paroi ventriculaire.

4) Le faisceau antérieur de la pointe provenant du rapprochement des fibres unitives superficielles postérieures, après avoir décrit le *huit de chiffres*, pénètre dans le ventricule droit où il va

Digitized by Google

se perdre dans la cloison en donnant une partie des fibres des piliers.

5) Les deux faisceaux de la pointe après avoir décrit le *huit de chiffres* donnent quelques fibres difficiles à suivre qui remontent le long des parois ventriculaires.

B. *Plan moyen.* — Quand on a enlevé soigneusement la couche superficielle commune des fibres du cœur, on tombe sur un second plan dont la direction diffère complètement du premier.

Sur la face antérieure, les fibres de ce deuxième plan sont presque transversales ou légèrement obliques de haut en bas et de gauche à droite, c'est-à-dire en sens inverse des fibres du plan superficiel (fig. 23).

Si au lieu de considérer le cœur par une de ses faces, nous le considérons par l'un de ses bords, le bord gauche par exemple, nous voyons que le plan moyen, qui de prime abord semblait nous montrer la même continuité que le plan superficiel, se compose de trois catégories de fibres :

1) Les unes, les moins nombreuses, traversent transversalement, c'est-à-dire horizontalement le champ du cœur. Elles se continuent en remontant des deux côtés du cœur, formant ainsi des *fibres unitives en anses.* Elles sont très difficiles à voir et surtout à suivre.

2) Un deuxième groupe de fibres, conservant la direction transversale, va se rendre aux colonnes charnues de 2e ordre qui s'étendent dans l'angle gauche du ventricule droit. Elles se perdent d'autre part dans la paroi ventriculaire gauche et dans la couche moyenne de la cloison interventriculaire.

3) Entre ces faisceaux, et confondu avec le groupe 1), un troisième groupe de fibres suit d'abord la direction commune et insensiblement pénètre entre les faisceaux précédents pour se réunir en une lame qui constitue la troisième couche, la plus profonde, de la cloison interventriculaire, dirigé très obliquement en haut et à gauche.

C. *Plan profond.* — Ce plan n'est pas aussi net que les deux précédents. Cependant quand on suit avec précaution les fibres de la face profonde du ventricule droit, on voit qu'elles forment une couche excessivement mince derrière l'endocarde, dont la direction est inverse de celle des fibres superficielles. J'ai pu les suivre jusqu'à la pointe. Là on les perd très facilement dans l'intrication des fibres en huit, car elles se relèvent pour passer dans le ventri-

Digitized by Google

cule gauche et se perdre dans les colonnes charnues de troisième ordre de la paroi.

Cloison interventriculaire

Je vais maintenant étudier séparément la cloison, car sa constitution semble différer complètement de ce qui a été décrit chez l'Homme.

Supposons le cœur reposant sur son bord gauche, c'est-à-dire dans une position telle qu'en réclinant la paroi ventriculaire externe on voit de face la cloison. Après avoir enlevé avec précaution la mince toile endocardique, qui la tapisse, on rencontre successivement les trois couches suivantes :

a) *Couche septale droite*, ou *superficielle* pour l'observateur. — Elle

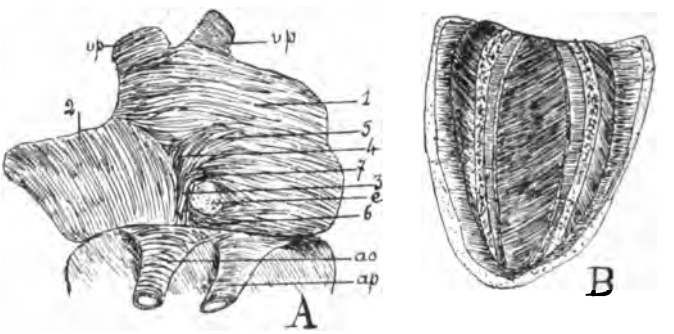


Fig. 24. — A, fibres musculaires des oreillettes de *Didelphys cancrivora* (face antérieure). L'aorte (*ao*) et l'artère pulmonaire (*ap*) sont fortement rabattues ; *vp*, veines pulmonaires ; *e*, anneau fibreux de l'oreillette droite ; 1, fibres de l'oreillette gauche ; 2, fibres perpendiculaires de l'oreillette droite ; 3, 4, 5, 6, 7, faisceaux émanés de l'anneau auriculo-ventriculaire droit. B, plan profond ou gauche des fibres de la cloison interventriculaire du cœur de *Didelphys cancrivora* (la paroi externe est écartée, les plans superficiels et moyens incisés).

est formée de fibres à direction sensiblement constante, obliques de haut en bas et de droite à gauche (5 et 6, fig. 23 et B, 24).

b) *Couche moyenne*. — Elle est moins épaisse que la précédente, et dans son ensemble paraît constituée par des fibres transversales. Mais en regardant de près, on constate que certaines des fibres, en petit nombre, sont nettement transversales, que d'autres sont obliques vers la droite et d'autres obliques vers la gauche (6, fig. 23).

c) *Couche septale gauche*, ou *profonde* pour l'observateur. — Elle est de même importance que la couche septale droite. Les fibres qui la

Digitized by Google

constituent suivent une direction opposée à celle de la couche *a*) : elles sont obliques de haut en bas et de gauche à droite.

L'obliquité des couches *a*) et *c*) est très accentuée, surtout celle de *c*) qui se rapproche sensiblement de la verticale.

D'où naissent ces fibres ? où vont-elles ? Avec une attention soutenue onarrive à le savoir.

Les fibres *a*) de la couche septale droite prennent insertion sur la demi circonférence interne de l'anneau fibreux auriculo-ventriculaire droit, comme je l'ai contrôlé sur mes coupes. De là, elles descendent très obliquement vers le bord gauche du cœur. Les plus supérieures, ou plus exactement les plus rapprochées de la base passent sur la paroi libre du ventricule gauche avant d'arriver à la pointe, décrivant ainsi une courbe hélicoïdale autour de ce ventricule gauche. Les plus inférieures, qui sont en même temps les plus obliques, descendent directement vers la pointe qu'elles contournent pour remonter se perdre dans la paroi libre du ventricule gauche. Nous les avons déjà rencontrées en étudiant la face postérieure du cœur : ce sont les fibres qui constituent en grande partie les colonnes charnues de l'angle gauche du ventricule droit et vont se mélanger au plan moyen des fibres unitives du cœur (catégorie 2).

Les fibres moyennes *b*) semblent tout d'abord des fibres *propres* au ventricule gauche. Les fig. 6, 7, 8, pl. III les représentent en effet comme sensiblement circulaires sur une coupe transversale. Il n'en est rien. Elles restent plus ou moins longtemps circulaires, mais en considérant attentivement ces figures, on voit qu'elles passent de la surface à la profondeur, c'est-à-dire du ventricule droit au ventricule gauche, et réciproquement : ces fibres, qui paraissent entourer le ventricule gauche, ne sont donc que des fibres unitives.

Malgré tous mes soins, je n'ai pas pu rencontrer de fibres propres semblables à celles que les auteurs ont décrites chez l'homme. En ce qui concerne le ventricule droit, la constatation est facile, et par la dissection, et par les coupes. Quand il s'agit du ventricule gauche, la question est plus difficile à résoudre, et si on n'y prenait garde on serait tenté de répondre par l'affirmative. Il suffit d'y regarder d'un peu près pour éviter l'erreur.

Pour résumer cette description délicate, je dirai que chez les *Didelphys* il n'existe pas de fibres propres à chaque ventricule. D'autre part la différence entre *fibres en huit* et *fibres en anses* que l'on rencontre dans le cœur humain ne se produit pas chez ces

Digitized by Google

Marsupiaux, les dernières étant *unitives* et n'ayant pas acquis assez d'importance pour les faire opposer aux *fibres en huit*.

Toutes les fibres des deux ventricules sont donc des fibres *communes* que nous pouvons désigner sous le nom de *fibres unitives* pour nous rapprocher du cœur humain. J'irai plus loin et je reconnaîtrai avec les anatomistes des *fibres unitives superficielles* et des *fibres unitives profondes*. J'insiste sur ce fait important que *les premières se continuent directement avec les secondes*.

§ 3. — OREILLETTES

L'étude de la distribution des fibres des oreillettes est plus délicate que celle des ventricules, à moins de s'attacher simplement à suivre les groupes de faisceaux, ce qui peut se faire par transparence et sans dissection. Dans ce cas on trouve les mêmes grands groupes que chez l'Homme.

Mais, là où la difficulté augmente et devient presque insurmontable, c'est quand il s'agit de suivre la fibre auriculaire dans le dédale de ses détours.

Le premier fait qui m'a frappé, c'est l'existence de *fibres propres* à chacune des oreillettes. Ces fibres naissent des deux anneaux tendineux orificiels, en avant, et après s'être dirigées verticalement et plus ou moins obliquement à droite et à gauche, contournent les orifices des grosses veines, et redescendent sur la face postérieure jusqu'à l'anneau orificiel. Ces fibres propres ne constituent pas un plan déterminé, superficiel moyen ou profond. Elles traversent obliquement la paroi ; mais, nées de la face interne ou profonde, elles restent le plus souvent dans la couche moyenne.

Il existe une couche superficielle assez bien délimitée, que j'appellerai *fibres unitives superficielles*. Les fibres qui la constituent naissent du bord externe des anneaux tendineux et se portent obliquement de droite à gauche à la face postérieure, et de gauche à droite à la face antérieure. Elles sont donc continues ; et si la plupart plongent dans l'épaisseur de la paroi pour devenir moyennes ou profondes, un grand nombre restent superficielles.

J'insiste sur ce point que les termes superficiel, moyen et profond sont pris dans un sens relatif, car je n'ai pas pu délimiter les trois plans que j'ai décrits aux ventricules. Seule la couche superficielle de fibres unitives dont je viens de parler mériterait d'être considérée comme un plan distinct.

Quand on regarde le cœur par sa face antérieure, après avoir

Digitized by Google

disséqué l'aorte et l'artère pulmonaire le plus près possible et les avoir rabattues en bas, tandis qu'on a relevé l'auricule droite (fig. 24 A), on voit que la grande majorité des fibres transversales gauches ne se continuent pas sur l'auricule droite (formée par la réunion des deux auricules antérieures, l'inférieure et la préaortique). L'auricule possède en effet des fibres particulières qui naissent de l'anneau fibreux auriculo-ventriculaire droit, au niveau du sillon auriculo-ventriculaire, et se dirigent perpendiculairement aux fibres unitives superficielles précédemment décrites. Ces fibres, qui sont par conséquent longitudinales (verticales) et légèrement obliques vers la droite, arrivées à l'angle tranchant de l'auricule se réfléchissent suivant un angle très aigu pour passer à la surface externe (antérieure) de cette auricule. Elles s'étalent sur cette face en une lame mince et se dirigent en haut et en arrière pour aller se confondre avec les fibres unitives superficielles postérieures.

La même disposition se retrouve à gauche. Les deux auricules ne participent donc pas à la répartition des fibres transversales superficielles des oreillettes ; elles possèdent des fibres superficielles propres à chacune d'elles.

La fig. 24 montre encore un faisceau (3) qui a pris naissance sur la demi-circonférence antérieure de l'anneau fibreux auriculo-ventriculaire droit. Ce faisceau remonte verticalement au devant des oreillettes, et entre ces deux oreillettes. Des fibres qui la constituent, les unes obliquent à droite (4), les autres à gauche (5) et vont grossir la couche des fibres unitives superficielles. A la base de ce faisceau dont il a la même origine, un troisième groupe de fibres se dévie à gauche : les unes transversalement (6), les autres d'abord verticalement délimitent ainsi un espace fibreux *e* qui correspond à la partie médiane de la paroi antérieure de l'oreillette gauche.

Aux environs des ouvertures des gros vaisseaux, les fibres transversales unitives deviennent annulaires, et constituent une couche qui passe insensiblement à la couche musculaire du vaisseau. Ces fibres diffèrent entre l'oreillette droite et l'oreille gauche. A droite on peut les suivre et surprendre le passage direct des unitives superficielles aux annulaires. A gauche, où l'on rencontre les deux veines pulmonaires rapprochées sur un même plan, la disposition se complique légèrement ; nous trouvons bien des fibres annulaires propres à chaque vaisseau, mais à ces fibres propres viennent s'ajouter des fibres communes : ce sont des *fibres en huit* qui passent d'une veine à l'autre. Il existe enfin une troisième catégorie

Digitized by Google

de fibres à la base des vaisseaux pulmonaires. On peut les appeler fibres *annulaires communes*. Elles se confondent en effet avec les fibres unitives superficielles et enveloppent les deux vaisseaux dans un même cercle.

Même quand les deux veines pulmonaires sont séparées par une distance assez grande, j'ai trouvé ces deux groupes de fibres communes, annulaires et en huit. Je m'explique donc difficilement pourquoi je ne les ai pas rencontrées aux trois veines caves. Il y a bien dans cette région de l'oreillette gauche des fibres qui ressemblent aux fibres en huit du côté droit, mais comme je n'ai pu les suivre, je ne puis les décrire.

A la paroi profonde des oreillettes, les fibres unitives superficielles se groupent en faisceaux qui parcourent transversalement la paroi externe et donnent naissance aux colonnes charnues des auricules. Leur disposition en éventail laisse supposer que les auricules qui en dérivent ne sont pas des organes passifs, mais de véritables appareils de contraction destinés à venir en aide à la *vis a tergo*.

Digitized by Google

CHAPITRE V

§ I. — INNERVATION

L'étude macroscopique des nerfs du cœur semble présenter un intérêt médiocre à côté des admirables résultats fournis par les recherches microscopiques. Certes la morphologie des cellules ganglionnaires ou la recherche des ganglions dans l'intimité du tissu ventriculaire sont deux questions plus intéressantes pour les histologistes. Après les remarquables travaux du professeur Ranvier, les découvertes récentes de Dogiel ont jeté un jour nouveau sur la question et permettent, grâce aux révélateurs précieux dont dispose la science, d'espérer qu'on ne tardera pas à surprendre la fibre cardiaque dans sa vie même.

A côté de ces travaux remarquables, il reste place pour des recherches plus modestes. Celles, malheureusement très incomplètes, que je vais résumer, sont de ce nombre. Elles peuvent avoir un certain intérêt car je n'ai rencontré nulle part dans la littérature scientifique, de descriptions concernant l'innervation du cœur des Marsupiaux et des Monotrèmes. Les spécimens, conservés dans l'alcool, des Marsupiaux australiens et des Monotrèmes que j'ai eus à ma disposition, ne m'ont pas permis d'étendre mes recherches de ce côté, et j'ai dû me limiter à l'étude des nerfs et ganglions du genre *Didelphys*.

Les dessins sont si difficiles à obtenir, à cause du nombre des anastomoses et de leurs trajets, que j'ai renoncé à en faire. La fig. 4, pl. I se réduit à un simple schéma.

La disposition générale des nerfs du cœur des *Didelphys* est la même que celle de l'Homme : des branches provenant du pneumogastrique et du sympathique forment par leur réunion le plexus cardiaque duquel partent les filets efférents destinés aux différentes zones de l'organe.

Le trajet des nerfs cardiaques étant très variable, je décrirai un type moyen chez l'espèce la plus grande, *Didelphys cancrivora*.

A. *Pneumogastrique.* — Le pneumogastrique donne des branches depuis sa région cervicale et à des hauteurs variables. Il est difficile de faire une distinction entre branches cervicales et

Digitized by Google

branches thoraciques. En général il existe trois filets partant du bord interne du pneumogastrique, que j'appellerai *nerfs cardiaques supérieur, moyen et inférieur*. Ils naissent tous trois au dessous du récurrent. Le supérieur et l'inférieur sont les plus développés ; mais il est assez curieux de remarquer que l'un des deux est toujours plus développé aux dépens de l'autre, de telle sorte qu'il semble exister seul des trois.

Il serait impossible de décrire les anastomoses nombreuses et délicates qui unissent ces trois branches ; elles n'ont rien de fixe.

B. *Grand sympathique*. — Les branches qui naissent du grand sympathique sont aussi variées que celles du pneumogastrique. Mais il en est trois que j'ai toujours rencontrées, plus ou moins développées. Elles proviennent de chacun des ganglions cervicaux, supérieur, moyen et inférieur. Pour ne pas les confondre avec les trois rameaux du pneumogastrique, je propose de les appeler *nerfs cardiaques sympathiques supérieur, moyen et inférieur*.

Les termes de *grand* et *petit nerf cardiaque* consacrés par l'usage en anatomie humaine ne seraient suffisants que s'il n'existait que deux rameaux. Pour comprendre toute la confusion qui peut naître de ces expressions variées, il suffit de se rappeler que le *nerf cardiaque moyen* porte en même temps les noms de *grand nerf cardiaque* et de *nerf cardiaque profond de Scarpa*.

Il y a toujours un équilibre dans le volume de ces trois rameaux comme pour ceux du pneumogastrique, de telle sorte que l'un d'eux paraît seul exister en comparaison des deux autres qui restent grêles.

Les trois nerfs cardiaques sympathiques sont réunis entre eux par des anastomoses nombreuses, et se mettent de même en communication avec les branches du pneumogastrique par plusieurs rameaux variables en volume et en situation.

C. *Plexus cardiaque*. — Il est constitué par le rapprochement des six nerfs cardiaques que je viens d'étudier. Il est difficile de reconnaître les trois plans décrits chez l'Homme par Hirschfeld, Cruveilhier et Sappey (*plans antérieur, moyen et postérieur*). La concentration est telle que les filets efférents naissent côte à côte dans ces cœurs de petites dimensions.

Le plexus cardiaque se trouve en arrière de l'aorte, à droite et en arrière de l'artère pulmonaire. Il envoie des rameaux en avant à la face antérieure du ventricule et des oreillettes et le long des vaisseaux coronaires, en arrière sur la face postérieure du cœur

Digitized by Google

et sur les gros vaisseaux de la base. Il est impossible de les suivre un à un et de les décrire chacun en particulier.

D. *Ganglions du cœur.* — Il n'est pas facile de les délimiter. C'est à force de les chercher dans les régions qu'ils occupent chez la Grenouille, où ils ont été surtout bien étudiés par les physiologistes, que j'ai pu les découvrir. Placés sur le trajet des filets cardiaques, ils échappent facilement aux recherches.

Les trois ganglions de Bidder, de Ludwig et de Remack occupent la même situation que chez la Grenouille; le premier (Bidder) est à la face antérieure du cœur, à la rencontre du ventricule et de l'oreillette, un peu à gauche de l'infundibulum de l'artère pulmonaire ; le deuxième (Ludwig) est étalé et non aggloméré comme les autres, et se trouve à la base de la cloison interauriculaire ; le troisième (Remack), est à la face postérieure, au-dessus de la veine cave inférieure et au niveau de son entrée dans l'oreillette.

§ II. — IRRIGATION

A. *Artères.* — Le muscle cardiaque, chez les *Didelphys* reçoit son sang par les *artères coronaires* que quelques auteurs nomment encore *artères cardiaques.* Ces artères naissent du tronc de l'aorte, immédiatement après son émergence du ventricule, et un peu au dessus du bord libre des valvules sigmoïdes. Dans les cas normaux, elles sont au nombre de deux, une droite et une gauche.

Mais souvent ce nombre se simplifie ou se complique. C'est ainsi que j'ai rencontré une seule coronaire (fig. 2 pl. II) qui se subdivisait immédiatement après sa naissance (cas ordinaire) ou longtemps après. La fig. 4 pl. II montre un cœur qui possédait 4 *coronaires* ; trois naissaient au niveau de la même sigmoïde. C'est une anomalie que je n'ai observée qu'une seule fois.

La *coronaire droite* ou *postérieure* naît sur le côté droit de l'aorte et se place dans le sillon auriculo-ventriculaire postérieur. Elle donne deux branches principales : une gauche qui s'anastomose avec une branche de la coronaire gauche et une droite qui descend verticalement vers la pointe où elle s'anastomose avec la branche terminale de la coronaire gauche.

La *coronaire gauche* ou *antérieure* prend naissance au côté gauche de l'aorte. Elle se divise en deux branches en suivant à droite le sillon auriculo-ventriculaire : une *droite* qui s'anastomose avec la branche gauche de la coronaire droite, et une *gauche* qui des-

Digitized by Google

cend vers la pointe où elle vient s'anastomoser avec la branche terminale de la coronaire droite.

Chemin faisant les deux coronaires envoient des rameaux secondaires en haut aux oreillettes et auricules, en bas aux ventricules.

En somme la disposition est la même que chez l'Homme et chez les Mammifères et Oiseaux. Le *cercle horizontal* ou *cercle auriculo-ventriculaire* est complet ; mais le *cercle vertical* ou *interventriculaire* est moins net. Il ne suffit pas à indiquer le sillon interventriculaire des Mammifères supérieurs.

B. *Veines.* — La grande veine coronaire du cœur humain n'existe pas chez les Marsupiaux. Elle est représentée par deux ou un plus grand nombre de veines coronaires secondaires plus ou moins développées et dont la distribution est très variable.

La fig. 3, B, montre un cas que l'on croirait schématique : le sang veineux du côté droit se déverse dans la veine cave supérieure droite, la veine coronaire gauche se déverse dans la veine supérieure gauche, à un niveau beaucoup moins élevé que la droite. Dans la fig. 1, pl. II, on voit une veine coronaire qui semble se déverser dans la veine cave supérieure droite. Il n'en est rien ; elle s'ouvre directement dans l'oreillette. Deux faits sont à retenir chez les Marsupiaux qu'on n'a pas suffisamment mis en relief jusqu'ici :

1° Les veines des ventricules sont différentes de celles des oreillettes ; 2° Tandis que les veines auriculaires courent à la surface des oreillettes et s'ouvrent directement dans l'oreillette droite, les veines ventriculaires se réunissent en un tronc — quelquefois deux comme fig. 3, B — qui se détache de la paroi cardiaque et va se jeter soit dans l'une des veines caves supérieures, soit directement dans l'oreillette, après avoir franchi en pont, c'est-à-dire sans aucune adhérence conjonctive, le sillon auriculo-ventriculaire. J'ai constaté le même fait chez *Ornithorhynchus* et *Echidna*.

Dans le reste de leur parcours, les veines coronaires suivent le trajet des artères.

C. Lymphatiques. — Je n'ai pas pu étudier ce système qui doit sans doute ressembler beaucoup à celui des Mammifères supérieurs, puisque les veines et artères sont construites sur le même type.

§ III. — TEMPÉRATURE

Quoique l'étude de la température ne soit pas du domaine anatomique, je terminerai ces descriptions en donnant les nombres que j'ai obtenus chez les *Didelphys*. Ces recherches, n'ayant pas été

Digitized by Google

faites dans un but déterminé, n'ont pas été renouvelées chez tous les animaux que j'ai eus à ma disposition ; elles ne concernent que *Did. cancrivora* et *D. lanigera*.

Selenka dit avoir trouvé chez *Didelphys virginiana* une température d'environ 37°. D'une série d'observations que j'ai faites sur *Didelphys cancrivora* et *Did. lanigera* j'arrive à une moyenne de 34°2.

Chez un *Did. lanigera*, à Paris, par une température ambiante à peu près constante de 13° C, j'ai enregistré comme moyenne 33° 9, température rectale lue après cinq minutes d'observation chaque fois. L'animal était très bien portant, agile, mangeant bien.

Ces températures sont intéressantes à comparer avec les moyennes obtenues dans les familles voisines. Micklouho-Maclay [**21**] donne le chiffre de 24° 8 pour *Ornithorhynchus* et 28° pour *Echidna*.

Sutherland [**46**], en 1897, a fait de nombreuses observations sur les Marsupiaux australiens et les Monotrèmes, parmi lesquelles je relève chez *Phascolomys platyrhinus* 34°, chez *Wombat* 34° 1, chez *Petaurus* et *Koala* 35° 7, chez *Dasyurus*, *Phascolarctos* et *Phallangista* 36°, chez *Macropus giganteus* 36° 6, chez *Hamalturus benettii* et *Dendrolagus grayi* 37°.

Les *Didelphys* se tiennent donc parmi les Marsupiaux qui possèdent les températures les plus faibles, et ce caractère, comme tous ceux que j'ai déduits de l'étude du cœur, les place à la base de ces Marsupiaux.

Digitized by Google

CHAPITRE VI

OPINIONS DES AUTEURS SUR LA PLACE OCCUPÉE PAR LE CŒUR DES MAMMIFÈRES DANS LA SÉRIE DES VERTÉBRÉS

Les travaux qui ont été écrits sur les relations des différentes classes de Vertébrés entre elles sont innombrables. Il n'entre pas dans le programme que je me suis tracé de les passer en revue ici. Je ne m'occuperai que de ceux basés sur la connaissance du cœur. Le lecteur qui voudra généraliser la question et suivre les discussions intéressantes publiées sur l'origine des Mammifères trouvera à la fin de l'Index bibliographique la liste des communications les plus importantes que j'ai consultées moi-même à ce sujet.

Dès les premières lignes de ce mémoire (voir l'Introduction), j'ai essayé de montrer combien la connaissance du cœur pouvait devenir précieuse quand il s'agit de reconnaître la place qui revient à chacun des groupes des Vertébrés. Mais les résultats fournis par l'examen d'un seul organe ne sauraient donner la clef du mystère. Leur concordance seule, obtenue après une minutieuse observation des différents appareils, pourra offrir une garantie suffisante que l'embryogénie complètera.

Les idées qui ont caractérisé le XIXe siècle et que partagent le plus grand nombre des naturalistes actuels, sont celles que Geoffroy Saint-Hilaire résumait en 1828 : « Les animaux perdus sont par voie non interrompue de générations et de modifications successives, les ancêtres du monde actuel. » ([**171**] p. 208). Il faudra donc tenir compte dans l'étude des organes mous des animaux vivants, des anneaux qui manquent à la chaîne, et toute notre sagacité devra tendre à saisir le passage d'un groupe à l'autre.

De Blainville, dans la thèse qu'il eut à soutenir en 1812, pour obtenir la chaire de Zoologie de la Faculté des sciences de Paris, écrivait : « Quant au cœur (des Oiseaux) il ressemble en tout à celui « de l'Echidné et de l'Ornithorhynque et même il offre un rapport de « plus avec ce dernier en ce que la valvule auriculo-ventriculaire « droite est à peu près charnue... » ([**116**] p. 85).

C'était l'opinion énoncée par Cuvier.

Digitized by Google

Meckel, en 1826, dans sa monographie de l'Ornithorhynque, est du même avis : « Similitudo quedam cum avium valvula venosa « dextra et propter carnositatem et propter figuram minime præ- « tervidenda adest » ([20], p, 31).

Owen, dans le « *Todd's cyclopedia* », conclut de même : « The « structure of the valve thus offers an interesting transitional state « between that of the Mammal and that of the bird » ([23], vol. III, p. 390).

En 1866, Gegenbaur combat l'avis de ses prédécesseurs et pense qu'il existe des rapports plus étroits entre la valvule d'Ornithorhynque et celle de Crocodile : « Quand on veut comparer le cœur « d'Ornithorhynque à celui d'Oiseau, dit-il, on rencontre une grande « difficulté dans l'existence d'une valve septale chez Ornithorhynque « qui n'existe pas chez Oiseau » ([30], p. 382).

Lankester, dans son important mémoire de 1883 [17], combat cette opinion de Gegenbaur et se met du côté de Cuvier, Owen, etc. « I cannot consider that Gegenbaur is correct in indicating a cor- « respondence between the structure of the right cardiac valve in « *Ornithorhynchus* and *Crocodilus* closer than that which obtains « between the Monotrèmes and other Sauropsida with fleshy right « cardiac valve. On the other hand, in the bird's cardiac valve, pl. III, « fig. 5 & 6, we find no septal lobe (either membranous or muscular) « to vitiate the comparison with that of *Ornithorhynchus*; and I must « maintain that prof. Owen was more correct in pointing out « ressemblances between the right cardiac valve of *Ornithorhyn-* « *chus* that of birds than Gegenbaur has been in assimilating the « former to the corresponding structure in Crocodiles. The agree- « ment, such as it is, by no means tends necessarily to indicate « any speciate morphological relationship between *Ornithorhynchus* « and birds, which have been conclusively shown by Huxley and by « Gegenbaur to have no nearer genealogical meeting-point than in « the forefathers of the common ancestor of Sauropsida » (p. 10).

Et il conclut page 14 : « There seem to be no facts which would « lead one to trace the Monotrème heart to an ancestor in which « the secondary muscular valve was fully developped both in its « anterior and its septal portions. From such an ancestor it would, « no doubt, be possible to derive the Monotrèmes, on the one hand, « by suppression of the septal portion, aud the other Mammalia, « on the other hand, by retention of the whole valve with degene- « ration of its muscular substance. But in view of the fact that the « secondary muscular valve is not found to develop a septal portion

Digitized by Google

« in any other Vertebrates than the higher Mammalia, it is more « probable that the ancestor of the Monotrèmes had no such septal « develop ; that the rudiment of such septal development found « in rare cases in Monotrème hearts is an incipient rudiment, and « that the full development of the septal half of the secondary « right cardiac valve (in Bernay's sense) is anew departure and « special characteristic of the non cloacal Mammalia ».

Carl Röse, en 1890 [40], résume son opinion par cette phrase qui termine son mémoire : « Donc la démonstration de la loi biogénétique est un précis abrégé du développement phylogénétique. »

Nous sommes loin des idées que H. Milne-Edwards professait en 1858 et qu'il est curieux d'opposer aux précédentes : « L'hypothèse « de la formation d'une série zoologique s'étendant depuis la « Monade jusqu'à l'Homme et résultant d'une série d'arrêts de « développement dans la réalisation du plan organique d'après « lequel le corps humain se constitue, est donc tout aussi fausse « quand on l'applique à cette portion de l'économie (appareil « circulatoire) que lorsqu'on la présente comme l'expression des « ressemblances et des différences qui existent dans l'ensemble de « l'organisme chez tous les êtres animés. Non, l'embryologie des « animaux supérieurs n'est pas comme vous l'entendez souvent « répéter dans une autre école, le tableau mobile de l'anatomie « comparée... » (Tome III, p. 303). Cela ne l'empêche pas de reconnaître un peu plus loin, p. 475, que « la similitude primordiale « de l'appareil circulatoire se conserve plus longtemps entre les « Mammifères et les Oiseaux, qu'entre ceux-ci et les Reptiles. La « ressemblance définitive est aussi plus grande ».

Sabatier [41] n'a pas étudié le cœur des Monotrèmes et des Marsupiaux. Il consacre cependant plusieurs chapitres à discuter la transformation successive de cet organe dans la série des Vertébrés. Il reconnaît de nombreuses relations entre les Mammifères et les Crocodiliens. Mais tous ses efforts semblent tendre à démontrer le passage possible des Oiseaux aux Mammifères. Son raisonnement serré oblige l'esprit à accomplir un véritable tour de force, car tout en voulant se baser sur les faits anatomiques, il se lance fatalement dans le domaine des hypothèses.

C'est qu'il est difficile, dans ces discussions, de ne pas se laisser tenter, ainsi que l'écrit spirituellement Kingsley : « Speculation as « to the origin of the various existing groups of animals and plants « are always dangerous and yet they have for many a certain fasci- « nation..... Here is as chance for the play of imagination and a

Digitized by Google

« chance for close guesing at the values of some of the unknown « elements » ([146], p. 193).

Pour éviter cet écueil, je me bornerai à faire ressortir, dans les conclusions qui vont suivre, les caractères anatomiques les plus importants décrits dans le cours du présent mémoire.

CONCLUSIONS

Le cœur des Mammifères, comme les ouvrages d'Anatomie comparée le mentionnent, présente une série de caractères communs qui permettent de ne pas le confondre avec celui d'aucun autre Vertébré. Cependant, il suffit de l'étudier attentivement, ainsi que nous l'avons fait, pour reconnaître immédiatement qu'à côté de ces ressemblances il existe des différences importantes et caractéristiques. De telle sorte que, si, après avoir réuni et brouillé tous les cœurs de Mammifères, on essayait de les classer en réunissant ensemble ceux qui présentent le plus de caractères communs, on obtiendrait trois groupes correspondant aux *Monotrèmes*, aux *Marsupiaux* et aux *Placentaires*.

Entre ces trois groupes, les caractères intermédiaires font défaut comme ils font défaut entre les cinq classes de Vertébrés elles-mêmes.

Ont-ils existé? Nous ne pouvons que le supposer puisque les preuves matérielles manquent. Mais nous pouvons le faire très vraisemblablement en tenant compte de nos connaissances embryogéniques et paléontologiques.

Beaucoup de naturalistes admettent deux groupes de transition, l'un entre les Monotrèmes et les Marsupiaux, l'autre entre les Marsupiaux et les Placentaires. A mon avis c'est vouloir trop demander au transformisme et à la succession naturelle.

Si nous nous reportons en effet aux descriptions des pages précédentes, nous sommes obligés d'admettre que les Monotrèmes, les Marsupiaux et les Placentaires, forment trois sous-classes distinctes dans la classe des Mammifères (1).

(1) Pourquoi, au lieu de chercher des expressions nouvelles qui ne peuvent qu'augmenter la confusion, ne pas maintenir purement et simplement l'ancienne classification en *Ornithodelphes*, *Didelphes* et *Monodelphes*, qui n'est pas parfaite évidemment, mais indique clairement les trois divisions d'une même classe?

Digitized by Google

Ces trois sous-classes proviennent-elles d'ancêtres communs, de « *Promammifères* », rappelant à la fois le cœur des Amphibiens par les piliers de la valvule droite de *Cryptobranchus* et celui des Crocodiliens par le caractère musculaire de la valve externe de cette valvule ?

Bien des considérations semblent favorables à cette hypothèse que je me borne à énoncer sans y insister.

Je ne veux pas davantage examiner si les diverses classes de Vertébrés ont évolué par séries parallèles plutôt que par voie de transitions directes et successives. L'anatomie comparée du cœur me semble plaider en faveur du parallélisme et ses enseignements sont d'accord avec ceux de la Paléontologie.

Mais si séduisantes que soient de telles spéculations, elles ne peuvent trouver place dans un travail du genre de celui ci, travail essentiellement anatomique et qui doit se limiter à l'exposé des faits.

Ceux que j'ai observés et qui proviennent d'animaux souvent rares et généralement peu ou point étudiés, sont assez nombreux pour que je me trouve dans l'obligation de les sérier suivant l'ordre zoologique, d'abord ceux qui concernent les Marsupiaux et les Monotrèmes, puis les déductions applicables aux Placentaires et aux Ovipares.

Comme d'autre part, il est matériellement impossible de condenser un travail d'anatomie de quelque étendue sous forme d'un résumé qui serait à la fois court et complet, je me vois dans la nécessité de laisser de côté nombre de faits secondaires pour ne retenir que les plus saillants.

Marsupiaux

Le cœur marsupial, d'après les projections que j'ai obtenues sur le plastron sternal, est relativement plus volumineux que celui des Mammifères placentaires, et en particulier de l'Homme. La considération des dimensions respectives confirme cette observation.

Son poids, qui est inférieur à celui des Oiseaux, est intermédiaire entre ceux-ci d'une part, et les Reptiles et Placentaires d'autre part.

Sa forme est des plus variables, comme chez les Oiseaux et les Placentaires. Fait intéressant, chez de nombreux *Didelphys cancrivora* ♂ j'ai observé à la pointe un sillon profond qui rappelle la bifidité du cœur du *Dugong*.

Sa base ne correspond pas à la base du cœur humain.

Digitized by Google

En plus des deux auricules pré et postaortiques de l'oreillette droite signalées par Owen, il existe une troisième auricule que j'ai appelée « auricule coronaire ». Cette formation est surtout bien développée dans les genres américains qu'elle peut aider dans une certaine mesure à différencier des familles australiennes.

La valvule d'Eustache existe très souvent, contrairement à l'opinion de Meckel reproduite dans la plupart des traités d'anatomie comparée.

Comme tous mes prédécesseurs, j'ai constaté la présence constante des trois veines caves, et l'absence absolue de fosse ovale ou de toute autre formation analogue.

Le ventricule droit descend plus bas que le gauche et peut contourner ce dernier, à la pointe, comme le montrent les coupes longitudinales. Chez les Monotrèmes et les Reptiles ce caractère est moins accentué ; les Placentaires et les Oiseaux s'en écartent complètement.

La torsion de l'axe du cœur, qui a été signalée comme croissant régulièrement des Poissons aux Mammifères, est variable chez les Marsupiaux : plus faible chez les espèces américaines, elle augmente d'une façon continue de *Didelphys* à *Macropus ; Did. virginiana*, du Nord-Amérique a son axe plus tordu que les espèces de l'Amérique du Sud.

Les « colonnes modératrices » du ventricule droit sont constantes chez tous les Marsupiaux et prennent un grand développement : chez les *Didelphys*, une de ces colonnes présente une forme rayonnante presque caractéristique.

A la base de l'artère pulmonaire existe une dépression circulaire qui semble témoigner d'une communication primitive de l'aorte droite avec le ventricule droit (*valvule primitive de l'aorte gauche*).

Les valvules auriculo-ventriculaires sont membraneuses chez tous les Marsupiaux. Il n'existe pas de fibres musculaires ni de vaisseaux dans leur constitution.

La valve septale de la valvule droite est beaucoup moins développée que la valve externe. La différence est surtout sensible dans le genre *Didelphys*. Dans les cas de réduction extrême, cette valve septale semble s'attacher directement à la cloison, tant sont grêles et courts les filets tendineux qui unissent les deux parties.

Les piliers varient en nombre et en position. On peut toujours les ramener à quatre dans le ventricule droit. Celui qui est placé à l'extrême gauche de la cavité, c'est-à-dire le plus rapproché de

Digitized by Google

l'artère pulmonaire, se confond avec la formation que j'ai appelée « muscle de l'infundibulum ».

En aucun cas ces piliers ne s'insèrent à la paroi ventriculaire libre. Le deuxième pilier à partir de la gauche (p_2) envoie simplement quelquefois un prolongement à cette paroi libre.

Les piliers sont formés par la réunion de faisceaux musculaires parallèles provenant des fibres de la paroi, comme je l'ai observé en étudiant l'architecture du cœur; à leur sommet prend naissance un tendon fibreux principal duquel partent les cordes tendineuses qui unissent le pilier à la valvule membraneuse. Il existe souvent des tendons secondaires.

La constitution histologique de la fibre cardiaque rappelle celle des Mammifères placentaires. Ces fibres sont longues et ramifiées et ne présentent pas de divisions en cellules propres.

Je n'ai pas trouvé de fibres de Purkinge.

La marche des faisceaux musculaires telle que je l'ai décrite au chapitre IV est difficile à résumer.

Je n'ai pas rencontré de fibres propres dans chacun des ventricules comme on les décrit dans le cœur humain.

Les fibres superficielles se continuent directement, en passant par la pointe, avec les fibres profondes.

L'innervation du cœur se fait par les nerfs cardiaques provenant du grand sympathique et du pneumogastrique. Il existe une grande similitude avec les Placentaires.

Les ganglions nerveux occupent les mêmes situations que chez la Grenouille.

Les veines coronaires forment un « cercle horizontal » net, mais pas de « cercle vertical. » Celles qui proviennent des ventricules passent en pont au dessus du sillon auriculo-ventriculaire avant de se jeter dans l'oreillette droite ou dans les veines caves supérieures.

Les artères coronaires suivent les veines.

La température des *Didelphys* — moyenne variant entre 33°9 et 34°2 (centigrades) — est inférieure à celle des autres Marsupiaux.

Monotrèmes

Il existe des valvules à chacune des trois veines caves.

Une bande fibro-musculaire transversale indique la limite du sinus veineux des Vertébrés inférieurs.

Contrairement à l'opinion de Lankester et de Carl Röse, il existe à la paroi interauriculaire une formation qui, par son aspect et

Digitized by Google

ses rapports, doit être homologuée à la fosse ovale des Mammifères placentaires.

Les auricules de l'oreillette droite sont moins distinctes que chez les Marsupiaux.

La torsion de l'axe du cœur est intermédiaire entre *Didelphys* et *Macropus*.

Les colonnes modératrices du ventricule droit sont constantes et très nombreuses.

Il existe comme chez les Marsupiaux une dépression à la base de l'artère pulmonaire qui semble témoigner de la communication primitive de l'aorte droite avec le ventricule droit.

La valvule droite est réunie directement aux piliers musculaires sans l'intermédiaire de cordes tendineuses. Chez *Ornithorhynchus*, les colonnes charnues la traversent dans toute sa hauteur au détriment de la partie membraneuse qui devient ainsi considérablement réduite, mais ne disparaît *jamais* complètement.

La valvule d'*Echidna* n'est pas traversée par les colonnes charnues.

Contrairement à l'opinion de Lankester sur l'absence de la valve septale des Monotrèmes, je crois pouvoir avancer que cette valve septale existe. Elle est généralement peu développée, au point de passer inaperçue dans certains cas. Cette conclusion est des plus importantes, car elle éloigne le cœur des Monotrèmes du cœur des Oiseaux, alors qu'on serait tenté de rapprocher les deux groupes (comparaison de la valve externe de la valvule droite d'Oiseau comme je l'ai décrite, avec celle d'*Ornithorhynchus*).

Mammifères placentaires

Le trou ovale considéré avec ses rapports classiques ne répond pas à certaines de mes dissections : chez Cabiai (*Hydrochœrus capibara*) il existe une communication entre les deux oreillettes, qui est indépendante de la limite formée par l'anneau de Vieussens. C'est la confirmation anatomique des perforations inter-auriculaires décrites par les Embryologistes.

Oiseaux

L'examen attentif de l'oreillette droite d'*Apterix australis* montre les rapports étroits qui existent entre les muscles pectinés de cette région et ceux des Poissons.

La valvule auriculo-ventriculaire droite doit être considérée, chez les Oiseaux, comme formée par une valve unique et un pilier. Il y a là un rapport des plus importants avec le cœur mammifère. Si l'opinion de Lankester sur l'absence de la valve septale des

Digitized by Google

Monotrèmes était vraie, les relations entre les deux classes supérieures des Vertébrés deviendraient des plus étroites. L'existence de cette valve septale que je crois constante, ainsi que je me suis efforcé de le démontrer, écarte au contraire les Mammifères des Oiseaux.

Reptiles

La valvule auriculo-ventriculaire droite doit être considérée comme incomplète.

Chez les Chéloniens (*Testudo tabulata*) cette valvule présente dans la distribution de ses parties musculaires et de ses parties membraneuses des relations qui permettent jusqu'à un certain point de la comparer avec la même formation des Mammifères inférieurs.

Amphibiens

L'étude approfondie du cœur de la Salamandre du Japon (*Cryptobranchus japonicus*) permet de reconnaître des relations étroites avec les Mammifères : les auricules rappellent celles des Marsupiaux; la valvule auriculo-ventriculaire est réunie à la paroi par des piliers musculaires, sans colonnes tendineuses comme chez *Echidna*.

Poissons

Les muscles pectinés semblent résulter d'un véritable plissement de la paroi.

***

Ce résumé incomplet permet de juger de l'étendue de mes recherches. Je leur ai consacré plusieurs années, je les ai poursuivies constamment avec la même méthode et sous un climat qui ne se prête guère aux dissections. J'espère qu'elles offriront un égal intérêt pour l'anatomie comparée et pour la phylogénèse.

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Ouvrages d'Anatomie comparée.

Buffon et Daubenton. — Carus. — Claus. — Cuvier. — Gegenbaur. — Hercule Straus-Durckeim. — Huxley. — Meckel. — H. Milne-Edwards. — Owen. — E. Perrier. — Roule. — Siebold et Stannius. — Van der Hœven. — Watherhouse. — Widersheim. — Young et Carl Vogt., etc.

Ouvrages d'embryologie comparée.

Balfour. — Hertwig. — Kölliker. — Debierre. — Mathias Duval. — Roule, etc.

Ouvrages d'Anatomie humaine.

Bourgery et Jacob (Atlas). — Cruveilhier. — Debierre. — Henle. — Herschfield. — Poirier et Charpy. — Sappey. — Scarpa. — Testut, etc.

Cœur des Marsupiaux.

[1] Beddard. — On the visceral anatomy and brain of *Dendrolagus Benneti*. — Proc. Zool. Soc. London, 1895.

[2] Broom. — On the arterial archs and great veins in the fœtal Marsupial. — Journ. Anat. et Phys. London, 1898. Vol. 32.

[3] Cunningham. — Report on some points in the anatomy of the Thylacine, Cuscus and Phascogale collected during the voyage of H. M. S. Challenger in the years, 1873-76.

Challenger. Reports Zoology. Vol. V, part. xvi. 1882.

[4] Devez. — Un point d'anatomie du ventricule droit des Didelphes. — Bull. Mus. H. N. Paris, 1898.

[5] Id. — Architecture du cœur des Marsupiaux. Bull. Mus. H. N. Paris, 1903.

[6] Forbes. — On some points in the anatomy of the Koala (*Phascolarctos cinereus*). Proc. Zool. Soc. London, 1881.

Digitized by Google

[7] MARTIN. — Notes on the anatomy of the Koala (*Phascolarctos fuscus*). Proc. Zool. Soc. London, 1836.

[8] OWEN. — Notes on the dissection of a long-tailed Dasyurus (*D. Macrourus*). Proc. Zool. Soc. London, 1835.

[9] ID. — Notes on the anatomy of the Wombat (*Phascolomys Wombat*). Proc. Zool. Soc. London, 1836.

[10] ID. — Art. « Marsupialia » in Tood's Cyclopedia ». Vol. III, 1841.

[11] ID. — Notes on the tree Kanguroo (*Dendrolagus insustus*). Proc. Zool. Soc. Lond.,1852.

[12] ID. — Comparative anatomy of vertebrates. Tome II, 1868.

[13] PARSONS. — On the Anatomy of *Petrogale xanthopus* compared with that of other Kanguroo. Proc. Zool. Soc. London, 1896.

[14] WINDLE et PARSONS. — On the Anatomy of *Macropus rufus*. — Journal Anat. et Phys. London, 1898.

Cœur des Monotrèmes

[15] BEDDARD. — On some points in the visceral anatomy of Ornithorhynchus. — Proc. Zool. Soc. 1894.

[16] LANKESTER. — On the valves of the heart of *Ornithorhynchus paradoxus*, compared with those of man and the Rabbit, with some observation on the « fossa ovalis ».— Proc. Zool. Soc. London, 1882.

[17] ID. — On the right cardiac valve of *Echidna* and of *Ornithorhynchus*. — Proc. Zool. Soc. London, 1883.

[18] ID. — On the right cardiac valve of the specimens of *Apterix* dissected by sir Richard Owen in 1841.— Proc.Zool.Soc.London,1885.

[19] DEVEZ. — La valvule auriculo-ventriculaire du cœur droit d'Ornithorhynque. — Bull. Mus. H. N. Paris, 1903.

[20] MECKEL. — Ornithorhynchi paradoxi descriptio anatomica. Lipsiæ 1826.

[21] MICKLOUHO MACKAY. — Temperature of the body of *Echidna hystrix*. Proc. Lin. Soc. N. S. Wales. Vol. 8, 1885.

[22] ID. — On the temperature of the body of *Ornithorhynchus paradoxus*. — Proc. Lin. Soc. N. S. Wales, vol. 8, 1885.

[23] OWEN. — Art. « Monotremata » in Todd's Cyclopedia. Tome III, 1841.

[24] ID. — On the structure of the heart in *Ornithorhynchus* and *Apterix*. — Proc. Zool. Soc. London, 1885.

Digitized by Google

Ouvrages généraux.

[25] Born. — Uber die Bildung der Klappen, ostien und Schei dewaüde im Saugethiereherzen. Anat. Anzeig. III, Jahrg. 1888.

[26] Id. — Beitrage zur Entwiklungsgeschichte der Sangethierherzens. Arch. zur Mikr. Anat. Bd. XXXIII, 1889.

[27] Bernays. — Entwiklungsgeschichte der atrio ventricular Klappen. — Morph. Jahrb. Gegenbaur, 1876, II.

[28] Id. — The Development of the ventricular valve of the heart and of the walls of the ventricules. — New-York Med. Record. V. 34, 1888.

[29] Derselbe. — Zur Vergleicheden anatomie des Herzens. — Jen. Zeitsch. f. Nat. 1866.

[30] Gegenbaur. — Zur Vergleichenden anatomie des Herzens Jen. Zeitsch. Medic. II, 1866.

[31] His. — Anatomie menslicher embryonen. Leipzig, 1885.

[32] Hochstetter. — Beitrage Zur anatomie und Entwicklungsgeschichte des Blutgefassystem der Monotremen. — Denk. Med. Nat. Ges. Jena, 5 Bd., 1896.

[33] Id. — Die Entwicklung des Blutgefassystem, Hand des verg. exp. Entw. der Wirbelthiere. Hertwig. Jena, 1902.

[34] Jones. — Investigations chemical and physiological relative to certain american Vertebrata. — Extrait des Mém. de la Soc. Smithsonienne, à Washington, 1856.

[35] King. — On the safty-valve function in the right ventricle of the human heart, Mammalia and the birds. Guy's Hospital Rep. 1837.

[36] Lindes. — Em Beitrag sur Entwicklungsgeschichte des Hersens. — Inaug. Diss. Dorpat., 1865.

[37] H. Martin. — Recherches anatomiques et embryologiques sur les artères coronaires du cœur chez les Vertébrés. Thèse Paris, 1894.

[38] Reid. — Art. « Heart » du Todd's cyclopedia. Vol. II, 1839.

[39] Carl Röse. — Zur Entwicklungsgeschichte des Sangethierherzens. — Morph. Jahrb. 15 Bd., 1888.

[40] Id. — Beitrage zur vergleichenden anatomie des Herzens der Wirbelthiere. — Morph. Jahrb. 16 Bd., 1890.

[41] Sabatier. — Le Cœur dans la Série des Vertébrés. Thèse Paris. Montpellier, 1873.

[42] Id. — Etudes sur le Cœur et la circulation centrale dans la série des Vertébrés. — Annales Sc. Nat. Paris, 1873.

Digitized by Google

[43] Id. — Observations sur les transformations du système aortique dans la série des Vertébrés. — Ann. Sc. Nat. Paris, 1874.

[44] Selenka. — Studien über Entwicklungsgeschichte der Thiere. Das opossum. — Wiesbaden, 1886-1887.

[45] Martin-Saint-Ange. — Circulation du sang considéré chez le fœtus de l'Homme et comparativement dans les quatre classes des Vertébrés.

[46] Sutherland. — The temperatures of Reptiles, Monotremes and Marsupials. — Proc. Roy. Roc. Victoria. Melbourne. Vol. IX, N. S. 1897.

[47] Vignal. — Appareil ganglionnaire du cœur des Vertébrés. — Archives de Physiol., 1881.

[48] Brown. — The Construction of the cardiac ventricles in the Mammual's heart. — British med. Journ., 1888, et Journ. Anat. et Phys. London, 1889, vol. 23.

[49] Coën. — Über die Blutgefatze der Herzklappen. — Arch. Mikr. anat., 27 Bd. 1886.

[50] Curtis. — Structure des valvules sigmoïdes de l'aorte et de l'artère pulmonaire ; vascularité de la tunique moyenne et des gros vaisseaux. — C. R. Soc. Biol. Paris, tome V, 1888.

[51] Darier — Les vaisseaux des valvules du cœur chez l'Homme à l'état normal et à l'état pathologique. — Bull. Soc. anat. Paris 1887 et Arch. Physiologie, Paris, 1888.

[52] Dogiel. — Beitrag zur vergl. anat. u. phys. der Hersens. Arch. f. mikr. anat., 1894.

[53] Fano. — Studi sul cuore dei Chriopteri. — Bologne, 1885.

[54] Hyde. — Notes on the hearts of certain mammals.— Amer. Nat. Vol. 25, 1891.

[55] Jacques. — Recherches sur les nerfs du cœur chez la Grenouille et les Mammifères.— Journ. de l'Anat. 1894, et Anatomie de Poirier et Cherfy, tome II, 1903.

[56] Kent. — Recherches on the structure and function of the mammalian heart. — Journ. phys. Cambridge. — Vol. 14, 1893.

[57] Krause. — Die Blutgefätze der Herzklappen. — Internat. monat. acad. phys. 6 Bd., 1889.

[58] Lacroix. — Contribution à l'histologie normale et pathologique du péricarde. — Thèse Lyon, 1891.

[59] Lim Boon Keng. — On the nervous supply of the dog's heart. — Journ. phys. Cambridge. Vol. 14, 1893.

[60] Luschka. — Die structure der halbruonförmigen Klappen des herzens. — Arch. für phys. Heilk. t. XV, 1856.

Digitized by Google

[61] MANZONE. — Ricerche sulla circolazione del cuore. — Ricerche lab. anat. Roma, vol. 8, 1901.

[62] H. MARTIN. — A new method of studying the mammalian heart. — Studies biol. labor. John Hopkin's univ. vol 2, 1881.

[63] MEIGS. — The microscopical anatomy of the human heart showing the existence of capillaries within the muscular fibres. — Trans. Coll. phys. Philadelphia. Vol. 13, 1891.

[64] ID. — The penetration of the muscular fibres of the human heart by capillaries and the existence in that organ of very large capillaries. — Journ. Anat. Phys. London, 1899.

[65] PARCHAPPE. — Du cœur, de sa structure et de ses mouvements. Paris, 1814.

[66] PATTEN. — Note on the configuration of the heart in man and some other mammalian groups.— Journ. anat. phys. London, vol. 35, 1901.

[67] PETTIGREW. — On the arrangement of the muscular fibres in the ventricles of the vertebrate heart, with physiological remarks. — Philos. trans. 1864.

[68] PHISALIX. — Etude d'un embryon humain de 10 millim. Arch. de Zool. exp., 1888.

[69] QUENU. — Développement du cœur et du péricarde. Thèse agrég. Paris, 1883.

[70] REYNIER. — Des nerfs du cœur. Thèse agrég. Paris.

[71] SEARLE. — Art. « Arrangement of the fibres of the heart » in « Todd's Cyclopedia ». Vol. II, 1839.

[72] M. SÉE. — Recherches sur l'anatomie et la physiologie du cœur. Paris, 1875.

[73] SÉNAC. — Traité de la structure du cœur. Paris, 1777.

[74] WEBER et DEGUY. — La région mitro-aortique. — Arch. de méd. exp. Paris, 1897.

[75] WINSLOW. — Observations sur les fibres du cœur et sur les valvules avec la manière de les préparer pour les démontrer. — Mém. de l'Acad des Sciences, Paris, 1711.

[76] WOOLDRIGE. — Preliminary note on the innervation of the Mammalian heart. — Proc. Soc. London, 1883.

Cœur des Oiseaux, Reptiles, Amphibiens et Poissons.

[77] BEDDARD. — On the heart of Apterix. — Proc. Zool. Soc. London, 1885.

[77 bis] ID. — Notes on the anatomy of the Condor. — Proc. Zool. Soc. London, 1890.

Digitized by Google

[78] BEDDARD et MITCHELL. — On the Structure of the heart of the Alligator. Proc. Zool. Soc. London, 1895.

[79] BISCHOFF. — Uber den Bau des Krokodilherzens, besonders von *Crocodilus lucius*. — Muller's arch. sur Anatomie, 1836.

[80] BOAS. — Uber herz und arterienbogen bei *Ceratodus* und *Protopterus*. — Morph. Jahrb. 1880.

[81] BOJANUS.— Anatome Testudinis europeæ.—Vilnæ, 1819-1821.

[82] BRÜCKE. — Beitrage zur vergleicheden anatomie und physiologie der gefässystem. — Denk. der kaiserl. akad. der Wissenschaften. — Wien, 1852.

[83] BRUNNER. — On the heart of lungless Salamanders. — Proc. of the Indiana academy of Science Indianapolis, 1897, et Anat. Anz., 1899.

[84] DERSELBE. — Anatomie des Frosches, 1896-1899.

[85] ECKER. — Anatomie des Frosche. 1881.

[86] FRITSCH. — Zur vergleichenden anatomie der amphibienherzen. Arch. für anat. phys. von Reichert et Du Bois Reymond, 1869.

[87] GASH. — Beitrage zur vergleichenden anatomie des herzen der vögel und reptilien. — Archiv. Naturg. 1888.

[88] GUTHRIE. — Observ. on the heart of the *testudo indica* — Zool. Journ. 1829. T. IV.

[89] HODGKINSON. — Structure of the left auriculo-ventricular valve in Birds. — Journ. Anat. Phys. London, 1901.

[90] HOPKINS. — The heart of some lungless Salamanders. — Amer. Natur. 1896.

[91] HYRTL.— Uber das gefassystem der Fische.— Medic. Jahrb. des osterreichischten staate neueste Folge. Bd. 15, 1838.

[92] ID. — *Lepidosiren paradoxa*. Prag. 1845.

[93] JACQUART. — Mémoire sur les organes de la circulation chez le serpent Python. — Ann. Sc. Nat. Paris, 1855. T. IV.

[94] JACQUART et DUBREUIL. — Mémoire sur le cœur de la Tortue franche. Ann. Sc. Nat. 1861.

[95] LANGERHANS. — Notiz zur anatomie des Amphibienherzens. — Zeitsch. f. wissensch. Zool. 1873. Bd. 23.

[96] LANKESTER. — On the hearts of *Ceratodus*, *Protoptœrus* and *Chimœra* with an account of undescribed pocket valves in the conus arteriosus of *Ceratodus* and of *Protopterus*. — Trans. Zool. Soc. London. Vol. X. 1879.

[97] ID. — On the heart described by professor Owen in 1841 as that of Apterix. — Proc. Zool. Soc. London, 1885.

[98] MARTIN. — Note sur l'existence des vaisseaux nourriciers du

Digitized by Google

muscle cardiaque chez la Grenouille.— C. R. Soc. biol. Paris, 1893.

[99] A. NEWTON. — Dictionnary of Birds. 1893.

[100] OWEN. — On the structure of the heart in the Perennibranchiate Batrachia. — Trans. Zool. Soc. Vol. I. 1834.

[101] ID. — Art. « Aves » in « Todd's cyclopedia ». Vol. I. 1836.

[102] ID. — Upon the anatomy of the Southern Apterix. — Trans. Zool. Soc. Vol. II. 1841.

[103] OSAWA GAGUTARO. — Beitrage zur anatomie des Japenischen Riesen Salamanders. — Mittheil. der Medic. facult. der Kaiserlich-japanishen Univ. Tokio. 1902.

[104] RABL. — Ueber die Bildung des Herzens der Amphibien Ebendaselbst. Bd. 12. 1887.

[105] JONES T. RYMER. — Art. « Reptilia » in « Todd's cyclopedia ».

Ouvrages divers et phylogénie.

[106] ALLEN. — A preliminary study of the north american Opossums of the genus *Didelphys*. — Bull. of amer. Mus. of Natur. hist., 1901.

[107] ID. — A preliminary study of the South american opossums of the genous *Didelphys*. — Bull. of Amer. Natur. hist., 1902.

[108] BAUDEMENT. — Art. « Marsupiaux » in Dictionnaire d'Histoire naturelle de d'Orbigny.

[109] BEDDARD. — Note on the presence of an anterior abdominal vein in *Echidna*. — Proc. Zool. Soc. London, 1884, et Zool. Anz., 1884.

[110] ID. — Birds. — London Macmillan, 1898.

[111] ID. — Mammalia, 1902.

[112] VAN BEMMELEN. — On Reptilian affinities in the temporal region of the Monotremes Skull. — Proc. 4. Internat. Congress Zool. Cambridge, 1898.

[113] BENSLEY. — A Marsupial evolution. Abstr. — Science N. S. Vol. 14, 1901.

[114] ID. — On the question of an arboreal ancestry of the Marsupialia and the interrelationships of the Mammalian subclasses. A review of certain phases of present and post opinion. — Amer. Natur. Vol. 35.

[115] ID. — A theory of the origin and evolution of the australian Marsupialia. Amer. Natur. Vol. 35, 1901.

[116] DE BLAINVILLE. — Dissertation sur la place que la famille des Ornithorhynques et des Echidnés doit occuper dans les séries naturelles. Paris, 1812.

Digitized by Google

[117] BROOM. — On the existence of a sterno-coracoïdal articulation in a fœtal Marsupial. — Journ. anat. phys., London, 1897.

[118] ID. — Is there a critical period in Marsupial development. — Journ. anat. phys. London, 1897.

[119] ID. — On the structure and affinities of Udenodon. Proc. Zool. Soc. London, 1901.

[120] CALDWELL. — The embryology of Monotremata and Marsupialia. Phil. Trans., 1887.

[121] COPE. — Note on the phylogeny of Vertebrata. — Amer. natur. 1884.

[122] ID. — The origin of mammalia. ID.

[123] ID. — On the evolution of vertebrata progressive and retrogressive. — Amer. natur. 1885.

[124] ID. — The relation between the Theromorphous Reptiles and the Monotrem Mammalia. — Proc. Amer. ass. Acad. sc., vol. 33. 1885.

[125] ID. — Synopsis of the families of vertebrata. — Amer. natur. 1890.

[126] ID. — The paleozoïc Reptilian order Cotylosauria. — Amer. natur. 1895.

[127] DARESTE. — Note sur le cerveau des Rongeurs et particulièrement sur le cerveau du Cabiai. — Ann. Sc. Natur. Paris, 1885.

[128] DARWIN. — L'origine des espèces. — Traduction française de Moulinié. Paris, 1873.

[129] DAVY. — Notice sur la forme des globules du sang chez *Echidna hystrix*. — L'Institut. Tome VIII, 1840.

[130] DEPENDORF. — Zur Entwicklungsgeschichte des Zahnsystems der Marsupial. — Deuk. Medic. Nat. Ges. Jena 6 Bd. 1897.

[131] ELLIOT CONES. — Notes on variation of *Didelphys virginiana*. — Proc. ac. natur. Sc. Philad. 1871.

[132] EYDOUX et LAURENT. — Recherches anatomiques et zoologiques sur les Mammifères Marsupiaux. — Voyage autour du monde de *La Favorite*, 1888.

[133] FLETCHER. — Catalogue of papers and works relating to the Mammalian orders Marsupialia and Monotremata. — Proc. Lin. Soc. N. S. Wals 1889. Vol. 9.

[134] FLEISCHMANN. — Die Stammes vervandtschaft der nager (*Rodentia*) mit den Beutelthieren (*Marsupialia*). — Sitz. Ber. Akad. Berlin, 1890.

[135] FLOWER. — On the Commissures of the cerebral hemis-

Digitized by Google

phere of the Marsupialia and Monotremata ascompared with those of the placental Mammals. — Phil. Trans. 1865.

[136] FURBRINGER. — Zur vergleichenden Anatomie der Brustchulterapparate und der Schultermuskeln.—Zeit. natur. Jena, 1900.

[137] GADOW. — Origin of the mammalia. — Zeitsch. f. morph. u. Anthrop. Schwalbe. 1902.

[138] GEGENBAUR. — Zur Kenntnis der marmarorgan der monotremen. — Leipzig, 1886.

[139] GOTTBAUX. — Etudes sur le trou de Botal et le canal artériel chez les animaux domestiques.— Journal d'anatomie de Robin. 1875.

[140] GULLIVER. — On the size of the red corpuscles of the blood in the Vertebrates with copious tables of measurements. — Proc. Zool. Soc. London, 1845.

[141] HILL. — The placentation of *Perameles* (Contributions to the embryology of the Marsupialia) — Q. J. M. S. Vol. 40.

[142] ID. — On the fœtal membranes, placentation and parturition of the native cat (*Dasyurus viverrinus*). — Anat. anzeig., t. 18. 1900.

[143] HOBSON. — Observation sur les globules du sang de l'Ornithorhynque. — Ann. Sc. Nat., t. III. 1845.

[144] HŒCKEL. — Histoire de la création naturelle ou doctrine scientifique de l'évolution. — Traduction française de Letourneau. Paris, 1884.

[145] ID. — Systematische phylogeny Entwurfeines naturlichen systems der organismen auf grund ihrer Stammesgeschichte. — 3. Bd. Syst. phyl. der Wirbelthiere. Berlin, 1894.

[146] HUXLEY. — On the classification on birds. — Proc. Zool. Soc. London, 1867.

[146bis] ID. On the respiratory organs of Apterix. — Proc. Zool. Soc. 1882.

[147] KINGSLEY. — The origin of the Mammals. — Science N. S. Vol. XIV. 1901.

[148] LAMARCK. — Philosophie zoologique. — Paris, 1803.

[149] LAURILLARD. — Art. « Marsupiaux fossiles » du Dictionnaire d'Orbigny.

[150] LYDEKKER. — Handboock of the Marsupialia and Monotremata. — London, 1894.

[151] MAC CLURE. — The variation of the venous system in *Didelphs Virginiana*. — Anat. Anz. 1900.

[152] MACKAY. — The arterial system of Vertebrates homologically considered. — Mém. anat. Glascow, 1889.

Digitized by Google

[153] MARCEAU. — Note sur la structure du cœur chez les Vertébrés inférieurs, — et Recherches sur l'histologie et le développement comparés des fibres de Purkinge et des fibres cardiaques. — C. R. Soc. Biol. Paris 1901, et Bibliographie anatomique, 1902.

[154] MIVART. — The Cat. — London.

[155] ID. On the possibly dual origin of the Mammalia. — Proc. Roy. Soc. London. Vol. 43. 1888.

[156] MOSER. — Beitrag zur vergleichenden entwicklungsgeschichte der wirbelthiere beim amphibien, Reptilien, Vogel, Sauger. — Arch. mikr. anat. 1902.

[157] OSBORN. — The fœtal membranes of Marsupial. — Q. J. Mic. 1884; Zool. anz. 1884; S. Amf. ass. 1887; Journ. Morphol. 1888.

[157bis] ID. — The origin of Mammals. Congress Zool. Edimbourg. Cambridge, 1898.

[158] OWEN. — On the Mammary glands of the *Ornithorhynchus paradoxus*. — Philos. trans. 1832.

[159] ID. — On the blood dises of Marsupiala. — Med. Gaz. 1839.

[160] ID. — Classification of the Marsupialia. Proc. Zool. Soc. 1839.

[161] ID. — Outliness of a classification of the Marsupiala. Proc. Zool. Soc. 1839.

[162] ID. — On the Characters, principles of division and primary groups of the Class Mammalia Proc. Lin. Soc. 1857.

[163] PARKER. — On the Structure and developpment of the skull in the Mammalia. — Proc. Zool. soc. 1884.

[164] ID. — On the osteology of *Steatornis capensis*. Proc. Zool. soc. 1889.

[165] ID. — On the morphology of the Duck and Auktribes. — R. Irish. Acad. Cuningham, 1890.

[166] PARSONS. — On the arrangement of the branches of the Mammalian aortic arch. — Journ. anat. et phys. 1902.

[167] POULTON. — True teeth in the young *Ornithorhynchus paradoxus*. — Proc. Zool. Soc. 1888.

[168] RATHKE. — Aortenwurzeln der Saurien. — Denk. Wien. 1857.

[169] ROLLESTON. — Haweian oration, 1873.

[170] ET. GEOFFROY ST-HILAIRE. — Anatomie philosophique, 1818.

[171] ID. — Mémoire où l'on se propose de rechercher dans quels rapports de structure organique et de parenté sont entre eux les animaux des âges historiques et vivant actuellement, et les espèces antédiluviennes et perdues. — Mém. du Mus. Hist. Nat. Paris. T. XVIII, 1828.

Digitized by Google

[172] Id. — Reflections on Dr Weatherhead's communication respecting the *Ornithorhynchus*. Proc. Zool. Soc. 1833.

[173] Seeley. — Researches on the structure organisation and classification of fossil reptiles. Proc. Zool. Soc. 1896.

[174] Id. — On the origin of Mammals. Proc. 4. Internation. Congress Zool. Cambridge, 1898.

[175] Serres. — Précis d'anatomie transcendante appliquée à la physiologie. Paris, 1842.

[176] Thomas Shore. — On the relation of the Mammalia to the Ichtyopsida and Sauropsida. — Journal anat. phys. London, 1887.

[177] Sixta. — Vergleichenden osteologische untersuchung über obren Bau der Frise der Reptilien Monotremen und Marsupialer. — Zool. anz. 1901.

[178] Elliot Smith. — Further observations on the anatomy of the brain in the Monotremata. — Journ. anat. et phys. London, 1899.

[179] Alfred Thomas. — Catalogue of the Marsupialia and Monotremata in the Collection of the British Museum. London, 1889.

[180] Ziehen. — Das central nervensystem der Monotremen und Marsupialier. — Jenaische Denk. VI. 1897.

[181] Wallace. — The geographical distribution of animals. London, 1876.

[182] Westling. — Anatomische untersuchungen über *Echidna*. — Bisch. Svenska Akad. Handl. Stokolm, 15 Bd. 1889.

[183] Wilson et Hill. — Observations upon the development and succession of the teeth in *Perameles*; together with a contribution to the discussion of the homologies of teeth in Marsupial animals. — Q. Journ. Micr. Sc. Vol. 39, 1898.

[184] de Winton. — On some Mammals of Ecuador. — Proc. Zool. Soc. 1896.

Digitized by Google

EXPLICATION DES PLANCHES

Planche I

Fig. 1. — Cœur de *Didelphys cancrivora*, grandeur naturelle ; ses rapports avec les organes voisins ; les poumons sont réclinés à droite et à gauche : *ao*, aorte ; *aod*, aorte descendante ; *ai*, artère intercostale ; *ap*, artère pulmonaire ; *az*, veine azygos ; *bcd*, *bcg*, veines brachio-céphaliques droite et gauche ; *cd*, *cg*, artères carotides droite et gauche ; *cp*, artère carotide primitive : *gd*, *gg*, ganglions cervicaux droit et gauche ; *gsd*, *gsg*, grand sympathique droit et gauche ; *jd*, *jg*, veines jugulaires droite et gauche ; *od*, *og*, oreillettes droite et gauche ; *œs*, œsophage ; *pgd*, *pgg*, nerfs pneumogastriques droit et gauche ; *pm*, lobe moyen du poumon droit relevé et recliné ; *phd*, *phg*, nerfs phréniques droit et gauche ; *rd*, *rg*, nerfs récurrents droit et gauche ; *scd*, *scg*, artères sous-clavières droite et gauche ; *thd*, *thg*, troncs thyro-scapulaires droit et gauche ; *tra*, trachée artère ; *vi*, veine intercostale ; *vscd*, *vcsg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *vci*, veine cave inférieure.

Fig. 2. — Cœur de *Didelphys opossum*, grandeur naturelle ; les poumons sont en place, mais le diaphragme est écarté en bas : *th*, thymus ; *pe*, péricarde ; *pd*, *pg*, poumons droit et gauche ; *cph*, centre phrénique du diaphragme ; *d*, diaphragme ; *pl*, plèvre médiastinale. Les autres lettres comme dans fig. 1.

Fig. 3. — Pointe du cœur, de *Did. cancrivora*, vue de face pour montrer la course des fibres musculaires : *fa*, fibres de face antérieure ; *fp*, fibres de la face postérieure ; *a*, faisceau antérieur de la pointe ; *b*, faisceau postérieur de la pointe.

Fig. 4. — Cœur de *Didelphys cancrivora*, grossi, 1/2 schématique pour montrer les nerfs principaux : *a*, aorte réclinée ; *ap*, artère pulmonaire ; *co*, artère coronaire ; *od*, *og*, oreillettes droite et gauche ; *gd*, *gg*, ganglions cervicaux inférieurs droit et gauche ; *gsd*, *gsg*, grand sympathique droit et gauche ; *pgd*, *pgg*, pneumogastriques droit et gauche ; *csd*, *csg*, nerfs cardiaques supérieur droit et gauche ; *cid*, *cig*, nerfs cardiaques inférieur droit et gauche ; *gca*, ganglion cardiaque antérieur ; *n*, nerfs superficiels provenant de ce ganglion.

Planche II

Fig. 1. — Face postérieure du cœur de *Didelphys crassidauta*, grossi 2 fois : *aug*, auricule gauche ; *co*, colonnes charnues de l'auricule ; *od*, oreillette droite ; *og*, oreillette gauche ouverte : *o*, orifice auriculo-ventriculaire ; *v*, ventricule ; *vci*, veine cave inférieure ; *vcsd*, *vcsg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *vag*, veine azygos ; *vcd*, veine coronaire droite ; *vp*, veines pulmonaires ; *c*, orifice de l'auricule préaortique.

Fig. 2. — Ventricule gauche de *Didelphys cancrivora*, grandeur naturelle : *ao*, aorte ; *ac*, artère coronaire ; *c*, colonnes charnues de la cloison ; *pl*, région lisse de la cloison ; *va*, valvule mitrale ; p_1, p_2, p_3, piliers de la valvule ; P, paroi ventriculaire ; *vs*, valvule sigmoïde.

Fig. 3. — Ventricule droit de *Didelphys virginiana*, grandeur naturelle : *ao*, aorte ; *a*, région aréolaire de la paroi externe ; *ap*, artère pulmonaire ; *pa*, région lisse de la même ; *c*, colonnes charnues de deuxième ordre ; *cp*, carotide primitive ;

Digitized by Google

cd, *cg*, carotides droite et gauche ; *ct*, colonnes tendineuses modératrices ; *m*, muscle de l'infundibulum ; p_1, p_2, p_3, p_4, piliers de la valvule ; *sap*, infundibulum de l'artère pulmonaire ; *scd*, *scg*, artères sous-clavières droite et gauche ; *va*, valvule. Ce cœur ne présentait pas de valvules à l'artère pulmonaire.

Fig. 4. — Ventricule gauche de *Didelphys crassicaudata*, grandeur naturelle : *aud*, auricule droite ; *ao*, aorte ; *ac*, artère coronaire ; *c*, colonnes charnues de la cloison ; *cs*, coupe d'un pilier ; *cp*, carotide primitive ; *cd*, *cg*, carotides droite et gauche ; P, paroi ventriculaire ; *scd*, *scg*, artères sous-clavières gauche et droite ; *vs*, valvule sigmoïde de l'aorte.

Fig. 5. — Ventricule gauche de *Dasyurus maculatus*, grandeur naturelle : *P*, paroi ventriculaire ; *pd*, *pg*, piliers droit et gauche de la valvule ; *vap*, valve interne de la mitrale ; *vaci*, valve externe de la même, érignée ; *c*, colonnes charnues de l'angle ventriculaire ; *pl*, paroi lisse du ventricule.

Fig. 6. — Ventricule droit de *Phalanger ursinus*, grandeur naturelle : mêmes lettres que fig. 3.

Planche III

Fig. 1. — Cœur de *Phalanger maculatus* : *ao*, aorte ; *ap*, artère pulmonaire, branche innommée donnant les sous-clavières et carotides ; *vd*, *vg*, veines caves supérieures droite et gauche ; *vci*, veine cave inférieure ; *od*, paroi interne de l'oreillette droite ; *pa*, paroi externe du ventricule droit sectionnée et relevée ; *iap*, infundibulum de l'artère pulmonaire : *v* valvules sigmoïdes de l'artère pulmonaire ; *va*, valve externe de la valvule auriculo-ventriculaire droite ; *p*, muscle de l'infundibulum jouant le rôle de premier pilier de la valvule ; *pm*, pilier secondaire né de p_1, représentant le « papillar muskel » de Luscka ; p_2, p_3, p_4, piliers successifs à leur place régulière ; *ct*, nombreuses cordes musculo-tendineuses modératrices ; *o*, orifice auriculo-ventriculaire droit.

Fig. 2. — Cœur de *Dasyurus maculatus* : *scd*, *scg*, artères sous-clavières droite et gauche ; *cp*, carotide primitive ; *cd*, *cg*, carotides droite et gauche. Les autres lettres comme dans fig. 1.

Fig. 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10. — Coupes transversales du cœur de *Didelphys murina* en série descendante : *aud*, *aug*, auricules droite et gauche ; *od*, *og*, oreillettes droite et gauche ; *vd*, *vg*, ventricules droit et gauche ; *pd*, *pg*, parois des ventricules droit et gauche ; *ci*, cloison interventriculaire ; *ao*, aorte ; *v*, valvules sigmoïdes de l'aorte : *iap*, infundibulum de l'artère pulmonaire ; *c*, colonne charnue de l'angle antérieur des parois du ventricule droit ; p_2 et *pid*, piliers de la valvule auriculo-ventriculaire droite ; *pig*, pilier de la valvule mitrale.

Fig. 11. — Valvule sigmoïde aortique de *Didelphys opossum* fortement grossie : *p*, anneau fibreux de la paroi ; *f*, fibres élastiques passant de l'anneau sur la valvule ; *l*, lacunes ; *n*, nodule d'Arantius.

Fig. 12. — Endothélium de la valvule auriculo-ventriculaire droite de *Didelphys cancrivora*. Préparation au nitrate d'argent.

Planche IV

Fig 1, 2, 3 et 4. — Coupes transversales totales de fœtus de *Didelphys cancrivora* dans la région thoracique. 3 et 4 passent au niveau du creux axillaire. Ces coupes sont considérées en série montante, et représentent la section supérieure ou céphalique du fœtus, de telle sorte que le côté droit du corps est vu à gauche de l'observateur et réciproquement.

Digitized by Google

p, peau; *gp*, muscle grand pectoral; *c*, cavité thoracique; *co*, côtes séparées entre elles par les muscles intercostaux; *s*, sternum; *v*, vertèbre dorsale; *m*. moelle épinière; *pd*, *pg*, *pm*, lobes pulmonaires droit, gauche et moyen (postérieur); *br*, bronches; *œs*, œsophage; *ao*, aorte; *ap*, artère pulmonaire; *od*, *og*, oreillettes droite et gauche; *aud*, *aug*, auricules droite et gauche; *vd*, *vg*, ventricules droit et gauche: *va*, valvule auriculo-ventriculaire droite; *pe*, péricarde, dont l'épaisseur a été exagérée sur le dessin, qui s'est séparé du cœur.

Fig. 5, 6, 7, 8 et 9. — Coupes longitudinales du cœur de *Didelphys cancrivora* jeune.

od, *og*, oreillettes droite et gauche; *aud*, *aug*, auricules droite et gauche; *vd*, *vg*, ventricules droit et gauche; *pd*, *pvd*, *pg*, *pgv*, parois du ventricule droit et du ventricule gauche; *cl*, cloison interventriculaire; *va*, valve externe de la valvule auriculo-ventriculaire droite; *vp*, valve septale de la même; *vm*, valvule mitrale; *p*, pilier de la valvule droite; *co*, pilier de la valvule mitrale; *ct*, corde musculo-tendineuse modératrice; *br*, bronche; *g*, ganglion nerveux; *f*, pointe du cœur, formée sur les côtés par le sommet du ventricule gauche.

Fig. 10. — Coupe longitudinale chez *Didelphys murina* destinée à montrer le péricarde; *au*, auricule gauche; *vg*, paroi du ventricule gauche; *p*, espace interpéricardique; *1*, *2*, épithélium du feuillet viscéral; *3*, épithélium du feuillet pariétal; *5*, repli du feuillet viscéral dans le sillon séparant l'auricule du ventricule; *4*, péricarde viscéral dans l'épaisseur duquel on voit une artère *a*, une veine *v* et un nerf *n* (L'épaisseur du péricarde est exagérée à dessein).

Fig. 11. — Coupe verticale de la cloison, au niveau des valvules, chez *Did. cancrivora*, pour montrer l'anneau fibreux orificiel; *1*, épithélium endocardique du ventricule droit; *2*, couche septale droite de fibres musculaires; *3*, épithélium endocardique du ventricule gauche; *4*, couche conjonctive sous-endocardique; *5*, épithélium endocardique de l'oreillette gauche; *7*, épithélium endocardique de l'oreillette droite; *6*, *8*, *9*, fibres musculaires de la cloison interauriculaire; *10*, fibres musculaires de la couche moyenne de la cloison interventriculaire; *11*, filaments élastiques provenant de l'anneau fibreux; *12*, anneau fibreux se prolongeant en *13* et en *14* vers les valvules; *vd*, *vg*, valvules auriculo-ventriculaires droite et gauche recouverte par l'épithélium endocardique et dans lesquelles se continuent les piliers élastiques de l'anneau fibreux orificiel.

Fig. 12. — Coupe transversale d'un pilier de la valvule auriculo-ventriculaire droite de *Did. lepida* à sa partie supérieure; *m*, faisceaux musculaires verticaux formant par leur réunion le corps du pilier; *t*, enveloppe tendineuse de laquelle naissent les membranes *v*, *v* de la valvule; *p*, pilier secondaire se détachant du pilier principal; *c*, espace vide entre les deux.

Fig. 13. — Région supérieure d'une coupe longitudinale du cœur de fœtus de *Did. cancrivora* pour montrer le ganglion nerveux *g* placé au-dessus de l'oreillette droite *od*, au niveau de la bifurcation des bronches.

Digitized by Google

CAUSTIQUES ET ANTICAUSTIQUES

Étude géométrique sur la réfraction

par M. Joseph DESCHAMPS

L'exposé ordinaire de la théorie de la réfraction présente, dès le début, le très grand inconvénient de ne pas donner un procédé simple de construction du rayon réfracté. On a bien sans doute la construction de Huyghens ; mais celle-ci, dans laquelle on doit mener des tangentes à deux circonférences, ne présente ni la simplicité, ni la précision voulues pour devenir une construction pratique.

Cette lacune, malheureusement très importante, retentit sur toute la suite de l'exposition, en faussant la plupart des résultats qu'il s'agit d'obtenir. On est en effet constamment dominé par la préoccupation d'éviter, comme à tout prix, l'indication de la marche dans un système optique d'un rayon lumineux qui ne soit pas un rayon particulier. De cette préoccupation sont nés les procédés qu'on développe dans tous les traités pour la construction des images. Malgré leur ingéniosité, ces méthodes sont inexactes, et même grossièrement inexactes.

Cette inexactitude n'aurait pas trop d'inconvénients, s'il ne s'agissait que de faire comprendre, dans un premier enseignement, l'effet général produit par une ou plusieurs réfractions et d'établir les distinctions entre les diverses catégories d'images au point de vue de leur position et de leur grandeur. Dans ces cas, en effet, l'inexactitude des constructions ne modifie pas la qualité des résultats.

Mais si, au lieu de s'en tenir à la généralité des faits, on veut entrer dans le domaine de la précision et déterminer avec exactitude la grandeur et la position de l'image fournie par un système optique, on reconnaît tous les défauts de ces méthodes graphiques dans lesquelles on néglige tant de choses : épaisseurs, courbures, distances à l'axe, et l'on pressent quelle influence, quelle erreur finale de résultat peuvent entraîner ces erreurs de procédés. La méthode de Gauss elle-même, malgré la puissante analyse du savant géomètre, n'échappe pas à cette critique, car, si elle tient compte des épaisseurs, elle laisse encore de côté les courbures et les dis-

Digitized by Google

tances à l'axe. D'ailleurs cette méthode devient très compliquée et presqu'inapplicable dans le cas d'un système complexe et *à fortiori* si l'on veut tenir compte des réfrangibilités différentes.

L'instrument géométrique est donc complètement en défaut dans cette question de la construction des images. Est-on mieux armé du côté du calcul ? Personne ne peut le penser ; et, dans ces questions de la réfraction, nul ne songe à retirer de la méthode analytique les avantages qu'on en retire dans tant d'autres questions. Les formules que l'on obtient ont, en effet, l'inconvénient d'être inexactes lorsqu'elles sont simples ; lorsqu'au contraire elles sont exactes, elles sont d'une complication qui écarte toute application possible. Ces défauts des formules proviennent de la manière même dont sont posées les questions à résoudre, et cela même est une nouvelle preuve que la marche suivie est mauvaise; car il est impossible, en dénaturant les faits dès le principe, de donner au calcul une idée directrice qui conduise, comme cela arrive presque toujours, dans les questions traitées naturellement, à des formules, sinon simples, du moins symétriques, et assez faciles à interpréter.

Il suit de tout cela que la théorie de la réfraction cause, sous sa forme actuelle, une profonde déception, déception d'autant plus grande qu'on a l'esprit plus habitué à une grande rigueur de méthode. Cette déception est aussi accompagnée d'une certaine surprise, parce qu'on s'étonne à bon droit qu'une question, paraissant en principe assez simple, reposant d'ailleurs sur une loi physique qui est, contrairement à tant d'autres, d'une exactitude rigoureuse et ne comporte aucune exception, ne conduise pas à des résultats d'une précision absolue. Il est remarquable en effet que l'approximation provienne, non pas du principe, mais de son développement à l'aide d'une méthode qui est cependant la méthode rigoureuse entre toutes.

Nous ajouterons enfin qu'il est vraiment anormal que, dans une théorie aussi essentiellement géométrique, les méthodes graphiques tiennent si peu de place, et que, lorsqu'il s'agit de construire et d'étudier un système optique, on ne puisse pas en faire l'épure et montrer *à priori* sur un dessin les effets qu'il est susceptible de produire. N'est-il pas extraordinaire qu'on soit obligé de laisser, dans la construction des instruments, une telle part à l'empirisme, au flair, à l'habileté des constructeurs ; qu'on ne puisse pas établir directement la formule d'un système de lentilles, et qu'il soit toujours nécessaire de se livrer à un essai, à une véritable expéri-

Digitized by Google

mentation pour en vérifier les qualités et les défauts, ceux-ci ne pouvant être atténués que par une suite de retouches et de tâtonnements plus ou moins méthodiques ?

Dans ces conditions, il est naturel de chercher à développer le côté géométrique de la théorie de la réfraction. C'est ainsi que nous avons été conduit à entrer dans cette étude pour compléter, si la chose est possible, les résultats obtenus jusqu'à présent.

Or, nous avons déjà montré, en ce qui concerne la marche des rayons centraux dans un système optique, que la géométrie fournit la solution méthodique et complète de la question, et que l'on peut, par des constructions très simples, trouver la position du foyer conjugué d'un point dans tous les cas possibles. Ces mêmes constructions ont, en outre, l'avantage de présenter le phénomène des aberrations chromatiques sous une forme concrète, de laquelle on peut déduire des procédés de correction presque complètement rigoureuse.

La question des rayons autres que les rayons centraux est plus complexe et n'est pas moins importante. On sait, en effet, pratiquement du moins, quelle influence considérable les rayons marginaux exercent sur la forme et la position des images. Nous nous proposons de montrer que la géométrie peut, sans trop de difficultés, suivre la marche de ces rayons considérés ordinairement comme des rayons aberrants et prévoir, autrement que par des méthodes de correction, les effets optiques produits par leur convergence. Cette étude est d'ailleurs intéressante et utile non-seulement au point de vue physique et pratique, mais encore au point de vue purement géométrique. C'est en effet le propre des applications d'enrichir et d'étendre le domaine de la théorie, les faits eux-mêmes venant au secours de l'imagination toujours trop peu féconde pour exiger de nouvelles combinaisons. Ainsi se révèle une fois de plus le rôle considérable de l'expérience dans la création et le développement des sciences les plus abstraites.

Quelle doit être dans tout cela la part du calcul, et doit-il être complètement négligé ? La réponse ne saurait être douteuse. Dans une étude, si spécialement géométrique qu'elle soit, le calcul ne peut pas être écarté. Ici, comme partout, le calcul doit être employé à la solution de questions convenablement et naturellement posées; il doit intervenir pour prêter à la géométrie, sa puissance d'investigation, de pénétration et de précision; en un mot, les deux éléments, l'un géométrique, l'autre analytique, doivent être fusionnés de façon à produire par leur réunion l'effet maximum.

Digitized by Google

C'est dans cet esprit qu'a été dirigée la présente étude.

Nous nous empressons d'ajouter qu'elle se rapporte à un sujet déjà beaucoup étudié et auquel des géomètres tels que Malus, Dupin, Sturm et Gergonne ont attaché leur nom par de remarquables travaux. Tout en nous appuyant sur ces travaux, nous avons pu obtenir un certain nombre de résultats nouveaux. Cela nous a permis de mettre en relief une question trop délaissée aujourd'hui, de coordonner et surtout de systématiser des résultats jusqu'à présent épars. Nous avons pu, en outre, dégager de l'analyse un peu détaillée que nous allons exposer des méthodes susceptibles d'une application pratique.

I. — THÉORÈMES FONDAMENTAUX DE GERGONNE ET DE STURM.

La réfraction tout entière est implicitement contenue dans le théorème de Gergonne et dans le théorème de Sturm qui en est la conséquence.

Le premier, qui est la traduction de la loi fondamentale de Descartes, exprime l'effet géométrique général de la réfraction, et par suite il est le point de départ nécessaire de toute étude de la marche des rayons lumineux. Le second théorème, géométrique lui aussi, est la base de l'interprétation et de l'explication des apparences, des effets optiques résultant de la réfraction.

En raison de l'importance de ces deux théorèmes, non seulement dans la théorie générale, mais encore dans l'étude que nous entreprenons, nous nous permettons de les exposer à nouveau sommairement, pour donner à notre travail la cohésion nécessaire.

Théorème de Gergonne (1). — L'énoncé de ce théorème est le suivant :

Quand un système de rayons lumineux normaux à une surface rencontre une surface réfringente, les rayons réfractés sont eux aussi normaux à une autre surface.

La théorie des ondulations étant acceptée telle qu'elle est formulée par le principe de Huyghens, complété lui-même par le théorème de Fresnel sur les ondes enveloppes, la proposition de Gergonne se conçoit immédiatement ; elle interprète le fait physique de la réfraction, et les surfaces, auxquelles sont normaux les rayons

(1) Ce théorème est également connu sous le nom de théorème de Malus et de Dupin.

Digitized by Google

incidents et les rayons réfractés, ne sont autres que les surfaces de l'onde à l'incidence et à l'émergence.

Indépendamment de la démonstration physique du théorème, le géomètre belge Timmermans en a donné une démonstration purement géométrique. Cette démonstration, aussi simple que lumineuse, se fait en considérant d'abord (fig. 1) un faisceau de rayons parallèles entre eux, tombant sur une surface réfringente plane. Ces rayons sont normaux à une surface plane, et celle-ci peut être considérée comme l'enveloppe de sphères décrites de chacun des points d'incidence comme centres avec des rayons respectivement égaux aux distances de ces points à la surface plane considérée, c'est-à-dire aux longueurs des portions des rayons incidents comprises entre cette surface et la surface d'incidence. Quant aux rayons réfractés, ils sont eux aussi parallèles entre eux et par conséquent normaux à une autre surface plane. Or si de chaque point d'incidence, comme centre, avec un rayon ρ_2 dont la longueur se déduit de la longueur du rayon incident correspondant ρ_1 pour la relation

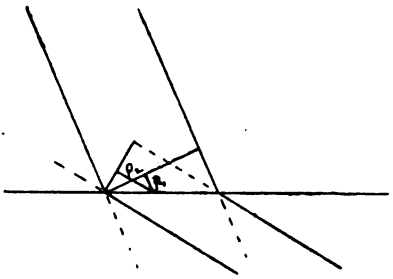


Fig. 1.

$$\rho_2 = \frac{n_1}{n_2}\,\rho_1\,,$$

n_1 et n_2 désigneront les indices relatifs au premier et au second milieux, on constate aisément que ces sphères enveloppent un plan perpendiculaire aux rayons réfractés.

Si maintenant on considère (fig. 2) des rayons normaux à une surface quelconque S_1, rencontrant une surface réfringente Σ, on peut prendre sur la surface S_1 un élément m_1 infiniment petit et considérer le faisceau infiniment mince qui lui est normal. Ce faisceau découpe sur la surface réfrin-

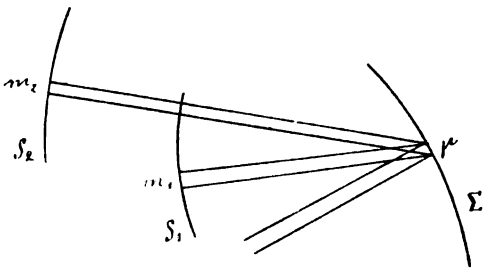


Fig. 2.

Digitized by Google

gente Σ un élément infiniment petit μ. Or, en vertu de leurs dimensions infiniment petites, les éléments m_1 et μ sont plans, et le faisceau normal à l'élément m_1 est formé de rayons parallèles. Donc, en vertu du cas précédent, l'élément m_1 est l'enveloppe de sphères ayant pour centre les divers points de l'élément μ et pour rayons les longueurs ρ_1 des rayons incidents comprises entre les deux surfaces S et Σ ; de même aussi les rayons réfractés sont normaux à un élément plan infiniment petit m_2, qui est l'enveloppe des sphères décrites des divers points de l'élément μ comme centres avec des rayons ρ_2 liés aux rayons correspondants ρ_2 par la relation

$$\rho_2 = \frac{n_1}{n_2}\rho_1$$

En répétant la même construction pour tous les éléments de la surface Σ, on obtiendra une infinité d'éléments m_2 dont l'ensemble constituera une surface S_2 normale aux rayons réfractés.

— L'énoncé de Gergonne entraîne immédiatement les deux suivants :

1° *Des rayons primitivement normaux à une surface sont encore normaux à une surface après un nombre quelconque de réfractions ;*

2° *Des rayons émanés d'un point unique ou parallèles entre eux sont normaux à une surface après un nombre quelconque de réfractions.*

Les rayons de ces deux dernières catégories sont en effet normaux, les premiers à une sphère, les seconds à un plan. Ils restent donc normaux à une surface après une première réfraction et par suite après autant de réfractions qu'on veut.

En raison de cette double circonstance qui est la circonstance pratique, le théorème de Gergonne domine, comme nous l'avons dit, tous les phénomènes de réfraction. Les applications ultérieures que nous nous proposons d'en faire dépendent de la relation qui a été établie par la démonstration précédente entre ce que nous avons appelé *la longueur du rayon incident* et *la longueur du rayon réfracté* correspondant. Nous avons appelé *longueur du rayon incident* la portion de ce rayon comprise entre la surface S_1 à laquelle il est normal et la surface réfringente Σ ; nous avons de même appelé *longueur du rayon réfracté* la portion de celui-ci comprise entre la surface réfringente Σ et la surface S_2 à laquelle il doit être normal.

En désignant par ρ_1 la première longueur et par ρ_2 la seconde, on a

$$(1) \qquad \frac{\rho_2}{\rho_1} = \frac{n_1}{n_2}$$

Digitized by Google

Le rapport $\frac{n_1}{n_2}$ des indices de réfraction représente au point de vue physique, le rapport des vitesses de la lumière dans le premier et dans le second milieu; il représente aussi le rapport des longueurs d'onde dans le premier et dans le second milieu. Au point de vue purement géométrique, la relation (1) est importante, parce qu'elle permet de construire par points la surface S_2 à laquelle les rayons réfractés sont normaux. Il suffit en effet, d'après la démonstration même de Timmermans, de prendre sur chaque rayon réfracté à partir de son point de rencontre avec la surface réfringente Σ et sur la portion de ce rayon dirigé dans le premier milieu la longueur

$$(2) \quad \rho_2 = \frac{n_1}{n_2} \rho_1 .$$

CONSTRUCTION DE LA LONGUEUR DU RAYON RÉFRACTÉ. — Cette longueur définie par la formule (2) se construit par les procédés géométriques ordinaires de proportionnalité; l'un d'eux consiste à mener par l'origine (fig. 3) la droite dont le coefficient angulaire est $\frac{n_1}{n_2}$ et à prendre sur l'axe des x la longueur ρ_1, par l'extrémité de laquelle on mène une parallèle à l'axe oy jusqu'à sa rencontre avec la droite précédente; l'ordonnée ainsi obtenue est la longueur ρ_2. Nous choisissons ce procédé parce qu'il s'harmonise mieux que les autres avec d'autres constructions que nous avons à faire dans l'étude de la marche des rayons centraux.

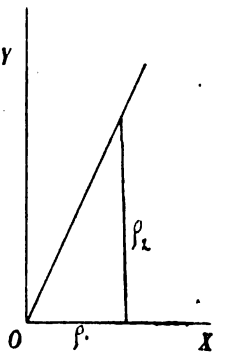


Fig. 3.

Or si l'on remarque que l'on a

$$\frac{n_1}{n_2} = \frac{\sin i_2}{\sin i_1},$$

i_1 et i_2, désignant les angles d'incidence et de réfraction, si d'autre part on observe que le triangle $A_1 M A_2$ (fig. 4) donne la relation

$$\frac{\rho_2}{\rho_1} = \frac{\sin A_1}{\sin A_2},$$

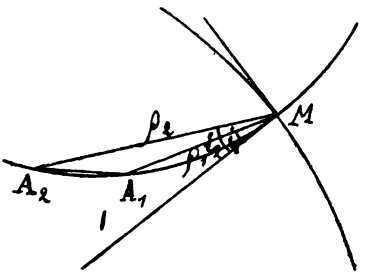


Fig. 4.

Digitized by Google

on voit que l'on a

$$\frac{\sin A_1}{\sin A_2} = \frac{\sin i_2}{\sin i_1},$$

d'où

$$(3) \qquad \frac{\operatorname{tg}\frac{A_1 - A_2}{2}}{\operatorname{tg}\frac{A_1 + A_2}{2}} = \frac{\operatorname{tg}\frac{i_2 - i_1}{2}}{\operatorname{tg}\frac{i_2 + i_1}{2}}.$$

D'ailleurs dans ce triangle on a

$$A_1 + A_2 = \pi - M$$
$$= \pi - (i_2 - i_1);$$

il en résulte

$$\operatorname{tg}\frac{A_1 + A_2}{2} = \operatorname{cotg}\frac{i_2 - i_1}{2}$$

ou

$$\frac{1}{\operatorname{tg}\frac{A_1 + A_2}{2}} = \operatorname{tg}\frac{i_2 - i_1}{2}$$

La relation (3) devient alors

$$\operatorname{tg}\frac{A_1 - A_2}{2} = \frac{1}{\operatorname{tg}\frac{i_2 + i_1}{2}},$$

de laquelle on tire

$$\frac{A_1 - A_2}{2} = \frac{\pi}{2} - \frac{i_2 + i_1}{2}$$

ou

$$A_1 - A_2 = \pi - (i_2 + i_1).$$

On a ainsi, pour déterminer les angles A_1 et A_2, les deux équations

$$A_1 + A_2 = \pi - (i_2 - i_1)$$
$$A_1 - A_2 = \pi - (i_2 + i_1).$$

On en tire

$$(4) \qquad \begin{cases} A_1 = \pi - i_2 \\ A_2 = i_1 \end{cases}$$

On voit ainsi que le point A_2, extrémité du rayon réfracté, se trouve sur la circonférence du segment décrit sur le rayon incident $A_1 M = \rho_1$ et capable de l'angle d'incidence i_1.

Le calcul précédent suppose $n_2 < n_1$. Dans le cas de $n_2 > n_1$, on aurait trouvé

$$(5) \qquad \begin{cases} A_1 = i_2 \\ A_2 = \pi - i_1, \end{cases}$$

Digitized by Google

et alors le point A_2 se trouverait sur la circonférence décrit sur $A M_1$ et capable de l'angle $\pi - i_1$. Mais comme dans ce cas, le rayon réfracté $A_2 M$ se trouve entre la normale et le rayon incident, tandis que, dans le premier cas, il est, par rapport au rayon incident du côté opposé à la normale, on voit que, pour trouver l'extrémité du rayon réfracté, il faut décrire la même circonférence que précédemment.

Nous proposons alors, pour compléter le théorème de Gergonne, le théorème suivant :

THÉORÈME I. — *Etant donné le rayon incident* $A_1 M$ *compris entre la surface* S *à laquelle il est supposé normal et la surface réfringente* Σ, *l'extrémité du rayon réfracté correspondant se trouve toujours sur la circonférence décrite sur* $A_1 M$ *comme corde et telle que le segment déterminé par cette corde et situé par rapport au rayon incident du côté opposé à celui où se trouve la normale à la surface* Σ *soit capable de l'angle d'incidence* i_1.

Ce théorème permet, lorsqu'on connaît la direction du rayon réfracté, de déterminer son extrémité, et par conséquent de construire par points la surface S_2 à laquelle les rayons réfractés sont tous normaux.

Ce même théorème devient particulièrement intéressant, lorsque, au lieu de considérer un rayon incident $A_1 M$ de lumière homogène, on considère un rayon de lumière blanche. La réfraction sépare alors les rayons de réfrangibilités différentes. Mais, quelles que soient ces réfrangibilités, et quel que soit le sens de la réfraction, les extrémités de tous les rayons réfractés correspondant au même rayon incident se trouvent sur la même circonférence. Donc :

THÉORÈME II. — *Quand un rayon de lumière non homogène se réfracte en un point* m *d'une surface* Σ, *le lieu des extrémités de tous les rayons réfractés correspondants est la circonférence indiquée dans le théorème précédent.*

On remarquera que le centre de cette circonférence se trouve sur la tangente M T menée par le point M à la surface Σ dans le plan d'incidence, et que, par suite, étant orthogonale à la trace de la surface Σ, elle passe par le symétrique A_1', du point A_1 par rapport à cette tangente.

THÉORÈME DE STURM. — Il s'énonce ainsi : *Quand, dans un système de rayons lumineux normaux à une surface, on considère un pinceau infiniment étroit, les rayons de ce pinceau s'appuient, après une ou plusieurs réfractions, sur deux éléments de droite rectangulaires entre eux.*

Digitized by Google

Au point de vue purement géométrique, ce théorème ne fait qu'énoncer une propriété du système des normales à une surface. Tout système des normales à une surface rentre dans la catégorie des systèmes de droites désignés sous le nom de *congruences*, dont ils possèdent par suite les propriétés générales, en même temps que les propriétés particulières qui caractérisent les congruences de normales. Or on sait que chaque génératrice d'une congruence est rencontrée pas des génératrices infiniment voisines en deux points réels ou imaginaires, désignés sous le nom de *foyers*. L'ensemble des foyers de toutes les génératrices forment deux surfaces, ou plus généralement deux nappes d'une même surface, auxquelles sont tangentes toutes les génératrices de la congruence. De plus, et par suite de la première propriété, chaque génératrice de la congruence fait partie de deux surfaces développables qui se croisent suivant cette génératrice, les arêtes de rebroussement de ces deux surfaces étant des lignes de la surface focale. Quant au point de contact de la génératrice avec l'arête de rebroussement, il n'est autre que l'un des foyers de cette génératrice ; il est aussi le point de contact du plan tangent mené par la même génératrice à la surface développable correspondante, ce plan étant désigné sous le nom de *plan focal*. De la sorte, à une génératrice donnée correspondent deux plans focaux.

Enfin, les génératrices infiniment voisines de celle-ci rencontrent les deux plans focaux respectivement suivant deux droites, appelées *droites focales*, qui sont perpendiculaires à la génératrice considérée et passent par ses foyers.

Dans le cas particulier où les génératrices de la congruence sont les normales à une même surface S :

1° Les foyers sont toujours réels et se confondent avec les centres de courbure des sections principales menées dans la surface S par la normale considérée ;

2° Les plans focaux sont rectangulaires et se confondent avec les plans des sections principales ;

3° Les deux surfaces développables dont chaque génératrice fait partie, et qui ont ici reçu le nom de *normalies développables*, se croisent à angle droit sur cette génératrice. Il en est de même par suite des plans focaux qui sont les plans tangents à ces surfaces. Quant aux intersections avec la surface S de ces normalies développables, elles sont les *lignes de courbure* de cette surface ;

4° Enfin, les droites focales sont, elles aussi, perpendiculaires

Digitized by Google

entre elles, puisqu'elles sont perpendiculaires à la même droite dans deux plans rectangulaires passant par cette droite.

Toutes ces propriétés sont, comme on le voit, des propriétés purement géométriques et sont démontrées par l'analyse infinitésimale en dehors de toute considération optique. Mais, lorsque de l'abstrait on passe au concret, c'est-à-dire lorsque les normales à une surface S deviennent les rayons lumineux d'un système réfracté, les propriétés précédentes ont une réalisation concrète qui se manifeste par la *visibilité* des points de rencontre des rayons lumineux voisins. Ainsi, sur chaque rayon lumineux se trouvent deux points particuliers remarquables, qui sont ceux désignés plus haut sous le nom de *foyers*, points visibles, puisqu'ils sont les points de rencontre de ce rayon avec des rayons infiniment voisins. De même à chaque rayon correspondent deux droites infiniment petites, lumineuses également, perpendiculaires entre elles et passant par les foyers. Ces droites, qui ne sont autres que les droites focales, sont les points de rencontre entre eux et avec les plans focaux des rayons infiniment voisins.

Ainsi se trouve démontré par la géométrie seule, le théorème de Sturm. On sait d'ailleurs que ce théorème a été expérimentalement vérifié par Sturm lui-même, qui a eu ainsi le double mérite de mettre en évidence et d'expliquer le véritable effet de la réfraction. On voit par là qu'il n'y a pas en général, à proprement parler, d'images d'un point par réfraction. Un faisceau étroit de rayons lumineux provenant d'un même point s'appuie, après réfraction, sur deux petites droites rectangulaires dont l'ensemble forme une croix lumineuse.

Le phénomène de la réfraction apparaît ainsi dans sa véritable signification. Il doit être regardé comme un mode particulier de transformation des figures qui, malheureusement au point de vue pratique, présente le très grand inconvénient de n'avoir pas la simplicité de certains modes de transformation, celui de l'homographie par exemple, dans lesquels à un point correspond toujours un point.

Dans le cas présent, à un point lumineux considéré comme point de départ correspond en réalité après réfraction toute une surface lumineuse ; et pour l'œil, qui n'en observe qu'une faible portion correspond une petite croix qui est alors ce qu'on peut appeler l'image du point. Cependant, ainsi que le dit Verdet : « lorsque l'intervalle des deux droites focales est une petite frac- « tion de l'intervalle qui sépare chacune d'elles du diaphragme

Digitized by Google

« par lequel le faisceau est limité, les droites focales sont très « petites toutes les deux, et le faisceau réfracté est très resserré « sur lui-même, dans la région intermédiaire à ces deux droites, « et même un peu au-delà, des deux côtés. Il y a donc un espace « de quelque étendue dans lequel il est possible d'obtenir sur « un écran une image passable d'un objet lumineux. » (1)

Ce mode de transformation est donc assez compliqué ; et les complications signalées s'augmentent de toutes celles qu'introduisent les réfrangibilités différentes. Toutefois, s'il faut regretter ces complications, c'est plutôt au point de vue pratique qu'au point de vue théorique. L'analyse arrive sans trop de peine à démêler le réseau des rayons réfractés ; il est plus difficile, au contraire, en raison des moyens limités dont on dispose, de guider ces rayons dans leurs suites de réfractions, de façon à obtenir dans toute sa perfection l'effet que l'on peut désirer. C'est pourquoi il est impossible de construire l'instrument parfait, qui reste toujours l'idéal irréalisable.

Ces difficultés ne doivent cependant pas empêcher de poursuivre une étude dont on retirera toujours des indications utiles au point de vue pratique. C'est pourquoi nous nous proposons d'appliquer les théorèmes de Gergonne et de Sturm à quelques cas particuliers. Nous rappellerons à cet effet que les génératrices d'une congruence sont toutes tangentes à deux surfaces focales qui sont le lieu des foyers situés sur chacune d'elles. Dans le cas de la réfraction, ces surfaces prennent le nom de *surfaces caustiques*, et nous venons de voir le rapport qu'elles présentent avec les images formées. Il est donc utile de déterminer la nature, la position et les points de contact de ces surfaces avec les rayons lumineux.

D'autre part, ces rayons lumineux, qui sont tangents aux surfaces caustiques, sont aussi normaux aux surfaces que fait connaître le théorème de Gergonne, et qui ont avec les surfaces caustiques la même relation que présentent entre elles les développées et les développantes. Nous exprimerons cette relation en désignant ces nouvelles surfaces sous le nom de *surfaces anticaustiques*, et nous nous proposerons également de déterminer leur nature et leur position. Toutefois nous bornerons la présente étude au cas d'une seule surface réfringente, plane ou sphérique.

Or, en prenant comme point de départ un point lumineux, nous observerons que la congruence des rayons incidents et la surface de réfraction sont toutes deux de révolution autour de la normale

(1) Verdet, *Cours de Physique*, tome II, pages 179-180.

Digitized by Google

menée par le point lumineux à la surface de réfraction. Les surfaces caustiques et anticaustiques sont donc, elles aussi, de révolution autour du même axe. Il suffit donc de déterminer leurs courbes méridiennes, auxquelles on peut alors donner le nom de *courbes caustiques et anticaustiques*.

II. — RÉFRACTION SUR UNE SURFACE PLANE

La réfraction sur une surface plane est la plus simple ; c'est aussi celle à laquelle se rattache la réfraction sur toutes les autres surfaces. C'est pourquoi, bien qu'elle soit mieux étudiée et mieux connue, il importe d'y insister encore tant au point de vue particulier qui nous occupe qu'au point de vue des applications ultérieures que nous nous proposons d'en faire.

1° Construction du rayon réfracté. — Nous rappellerons, pour mémoire, la construction indiquée par Huyghens et mentionnée dans tous les traités. Cette construction trop compliquée peut être remplacée avec avantage par l'une des suivantes.

1er Procédé. — Il consiste à appliquer le théorème de Gergonne et les deux théorèmes que nous en avons déduits. Le rayon réfracté correspondant à un rayon incident $P_1 A = \rho_1$, a, comme nous l'avons vu, pour longueur

$$(6) \qquad \rho_2 = \frac{n_1}{n_2} \rho_1.$$

Son extrémité P_2 (fig. 5) se trouve donc sur la circonférence décrite du point A comme centre avec cette longueur ρ_2 pour rayon. Elle se trouve aussi, comme nous l'avons démontré, sur la circonférence du segment décrit sur $P_1 A$ comme corde et capable de l'angle d'incidence i_1, c'est-à-dire sur la circonférence passant par les deux points A et P_1, et par le point P'_1 symétrique du point P_1 par rapport à la surface d'incidence.

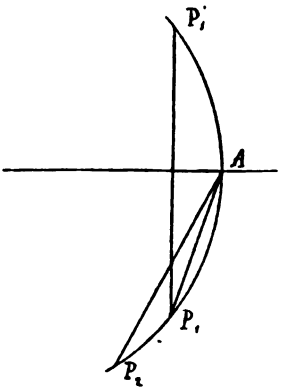


Fig. 5.

Cette méthode, quoique très simple, présente l'inconvénient d'exiger pour chaque rayon incident la construction d'une nouvelle circonférence ; il est à remarquer cependant que, le point P'_1 restant fixe, toutes ces circonférences

Digitized by Google

passent par les deux points P_1 et P'_1 ce qui facilite leur construction. La seule véritable difficulté graphique provient de ce que le rayon de cette circonférence peut devenir très grand, lorsque la distance du point P_1 à la surface réfringente est elle-même assez grande. Mais il ne faut pas perdre de vue que ce procédé fournit non seulement le rayon réfracté, mais encore le point de la surface anticaustique correspondant au rayon incident considéré.

2me Procédé. — Désignons (fig. 6) par P'_2 le point où le rayon réfracté rencontre la normale $P_1 O$ menée à la surface par le point P_1, et par ρ'_2 la longueur AP'_2. Les triangles OAP_1, OAP_2 nous donnent :

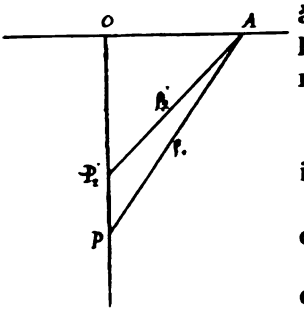


Fig. 6.

$$OA = \rho_1 \sin i_1$$
$$OA = \rho'_2 \sin i_2 ;$$

il en résulte

$$\rho'_2 \sin i_2 = \rho_2 \sin i_1$$

d'où

$$\rho'_2 = \rho_1 \frac{\sin i_1}{\sin i_2}$$

et finalement

$$(7) \qquad \rho'_2 = \frac{n_2}{n_1} \rho_1 .$$

Cette égalité fait connaître la valeur de ρ'_2, laquelle peut se construire facilement ainsi qu'on l'a vu plus haut. Nous avons ainsi pour le rayon réfracté, une méthode très simple, qui n'exige au fond que la connaissance de la normale menée par le point lumineux à la surface.

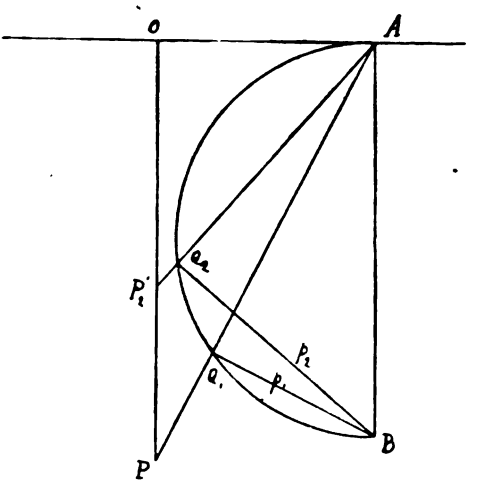


Fig. 7.

3e Procédé. — Soit P_1 A un rayon incident (fig. 7). Sur la normale AN au point d'incidence prenons une longueur quelconque AB, sur laquelle nous décrirons une demi-circonférence rencontrant le rayon incident en un point Q_1 et le rayon réfracté en un point Q_2. Menons ensuite les

Digitized by Google

droites BQ_1 et BQ_2 que nous désignerons par p_1 et p_2. Ces droites étant respectivement perpendiculaires à AQ_1 et AQ_2, les triangles ABQ_1, ABQ_2 donnent

$$p_1 = AB \sin i_1$$
$$p_2 = AB \sin i_2,$$

d'où

$$\frac{p_2}{p_1} = \frac{\sin i_2}{\sin i_1} = \frac{n_1}{n_2}.$$

On déduit de là

$$(8) \qquad p_2 = \frac{n_1}{n_2} p_1$$

On a ainsi la longueur p_2 qu'on peut construire par le procédé connu, et de laquelle on déduit avec le point Q_2 le rayon réfracté. Cette troisième méthode pour la constructiou du rayon réfracté exige la circonférence décrite sur une portion de la normale comme diamètre ; nous verrons qu'elle peut être avantageuse dans certains cas, et c'est pourquoi nous la signalons.

Multiplions membre à membre les qualités (7) et (8) ; il vient

$$(9) \qquad \rho'_2 p_2 = \rho_1 p_1,$$

égalité exprimant que, quel que soit le point B sur la normale au point d'incidence, les aires des triangles ABP'_1, ABP_2 sont égales, résultat géométriquement évident.

2° Surface anticaustique. — La surface plane étant de révolution autour de la perpendiculaire menée par le point lumineux P à cette surface, la congruence des rayons incidents et celle des rayons réfractés sont aussi de révolution autour de cette droite. Il suffit donc d'examiner ce qui se passe dans un plan quelconque passant par l'axe de révolution pour obtenir ce que nous avons appelé la courbe anticaustique, courbe méridienne de la surface anticaustique.

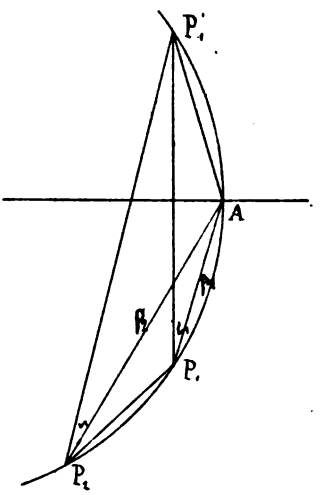


Fig. 8.

La nature de cette courbe se détermine aisément. Le point P_2 étant en effet situé sur la circonférence qui passe par le point A_1, le point P_1 et le symétrique P'_1 de celui-ci par rapport à la surface d'incidence (figure 8), les angles AP_2P_1,

Digitized by Google

$AP_2\,P_1'$ sont, dans le cas de $n_2 < n_1$, égaux entre eux. Comme d'ailleurs la droite AP_2 est normale à la courbe cherchée, on voit que celle-ci est telle que la normale en chacun de ses points est bissectrice de l'angle que font entre elles les droites joignant ce point aux deux points fixes P_1 et P_1'. Cette courbe est donc une ellipse ayant pour foyers les points P_1 et P_1'.

Il est facile d'ailleurs de vérifier que la somme $P_1P_2 + P_1'P_2$ de ces deux rayons vecteurs est constante. En effet, les deux angles égaux en P_2 sont égaux à l'angle $AP_1P_1' = i_1$, et par conséquent les deux triangles $P_1P_2P_2'$, $P_1P_2P_2'$ donnent

$$\frac{P_1P_2}{\sin i_2} = \frac{P_1P_2'}{\sin i_1}$$

$$\frac{P_1'P_2}{\sin i_2} = \frac{P_1'P_2'}{\sin i_1}$$

d'où en ajoutant membre à membre

$$\frac{P_1P_2 + P_1'P_2}{\sin i_2} = \frac{P_1P_2' + P_1'P_2'}{\sin i_1}$$

$$P_1P_2 + P_1'P_2 = P_1P_1' \frac{\sin i_2}{\sin i_1}$$

$$P_1P_2 + P_1'P_2 = \frac{n_1}{n_2} P_1P_1'. \tag{9}$$

La somme des deux rayons vecteurs est donc constante, et par suite la courbe anticaustique est bien une ellipse. L'égalité (9), que nous venons d'obtenir, montre que l'excentricité de cette ellipse est égale au rapport $\frac{n_2}{n_1}$ des indices de réfractions dans le second et le premier milieux.

On obtient le même résultat beaucoup plus rapidement par la considération du quadrilatère inscriptible $AP_1P_2P_1'$; qui donne

$$P_1P_2 \cdot AP_1' + P_1'P_2 \cdot AP_1 = P_1P_1' \cdot AP_2$$

Or on a d'une part :

$$AP_1 = AP_1' = \rho_1$$

on a d'autre part

$$AP_2 = \frac{n_1}{n_2} \rho_1 .$$

D'ailleurs

$$P_1P_1' = 2\,p_1.$$

L'égalité précédente devient donc, après simplification

$$P_1P_2 + P_1'P_2 = 2\,\frac{n_1}{n_2} p_1.$$

On retrouve ainsi l'égalité (9).

Digitized by Google

— Les résultats que nous venons d'obtenir ont l'avantage de mettre en évidence quelques propriétés de l'ellipse, qui sont démontrées en même temps qu'exprimées par les formules précédentes. Ces propriétés sont les suivantes :

Quand on mène à une ellipse la normale en un quelconque P_2 *de ses points et qu'on la prolonge jusqu'à sa rencontre avec chacun des deux axes en* P'_2 *et en* A, *puis qu'on joint ce dernier point à l'un des foyers* P_1;

1° *Le rapport de la distance* P_1A *à la longueur totale* P_2A *de la normale est constant et égal à l'excentricité*;

2° *Le rapport de la portion de la normale* P'_2A *comprise entre les deux axes à la distance* P_1A *est aussi constant et égal à l'excentricité*;

3° *La longueur* AP_1 *est moyenne proportionnelle entre les deux longueurs* AP_2 *et* AP'_2 ;

4° *Le rapport de la longueur* AP'_2 *à la longueur* AP_2 *de la normale est constant et égal au carré de l'excentricité.*

Les deux premières propriétés sont la traduction des formules.

$$(6) \qquad \rho_2 = \frac{n_1}{n_2}\,\rho_1$$

et

$$(7) \qquad \rho'_2 = \frac{n_2}{n_1}\,\rho_1$$

Les deux autres s'obtiennent en multipliant ou en divisant ces formules membre à membre.

Il nous reste à faire remarquer que, si, pour une même incidence, on fait varier l'indice de réfraction, les extrémités des rayons réfractés correspondants se déplacent sur le même cercle, comme nous l'avons déjà montré dans l'étude générale du théorème de Gergonne. Mais en même temps ces extrémités se trouvent sur des ellipses homofocales en des points qui se correspondent de telle façon que les normales en ces points rencontrent le petit axe de ces ellipses en un même point A. On obtient ainsi une interprétation physique curieuse du système des ellipses homofocales.

Nous avons, dans tout ce qui vient d'être dit, supposé $n_2 < n_1$. Si l'on supposait au contraire $n_2 > n_1$, on trouverait, en procédant de la même manière, que le lieu du point P_2 est une hyperbole ayant pour foyers les points P_1 et P_1', et dont l'excentricité est égale à $\frac{n_2}{n_1}$.

On obtiendrait pour cette hyperbole des propriétés analogues à celles que nous avons trouvées pour l'ellipse, la variation de réfrangibilité conduisant de même à un système d'hyperboles homofocales.

Digitized by Google

3° **Surfaces caustiques.** — La surface anticaustique étant un ellipsoïde ou un hyberboloïde de révolution, ses lignes de courbure sont les méridiens et les parallèles. Les normales menées par les points d'un même parallèle formant un cône de révolution autour de l'axe de la surface anticaustique et se rencontrent toutes au sommet de ce cône. Le lieu des points de rencontre correspondant aux divers parallèles est donc l'axe de révolution, et par suite l'une des surfaces caustiques se réduit à cette droite.

Quant aux normales menées par les divers points d'un même méridien, elles sont situées dans un même plan et par suite elles enveloppent dans ce plan une courbe qui n'est autre que la développée de l'ellipse ou de l'hyperbole méridienne. Cette courbe est la courbe caustique généralement considérée ; les caustiques correspondant aux divers plans méridiens forment une surface de révolution, qui est la seconde surface caustique et dont la méridienne est la développée d'ellipse ou d'hyperbole.

1° EQUATION TANGENTIELLE DU RAYON RÉFRACTÉ.— Il est intéressant de vérifier directement par le calcul la nature de la courbe caustique. Soit P_1 A (fig. 9) un rayon incident variable émané du point P_1 supposé fixe ; en désignant par ρ_1 la distance OP_1 et en prenant pour axes de coordonnées la trace OX du plan réfringent et la normale OY passant par le point P_1, l'équation du rayon incident est :

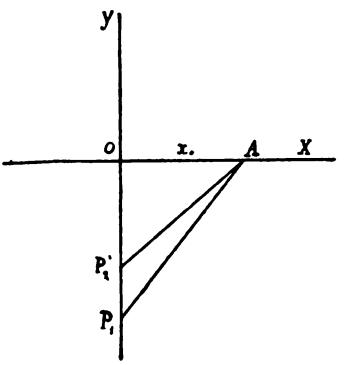


Fig. 9.

$$(10) \qquad y = m_1 x - l_1$$

Soit alors AP'_2 le rayon réfracté correspondant ; en posant $OP'_2 = l_2$, l'équation de ce rayon est de même

$$(11) \qquad y = m_2 x - l_2.$$

On peut se proposer d'abord de calculer l_2 et m_2 en fonction de l_1 et de m_1. Pour cela, désignons par x_o et y_o les coordonnées du point A commun aux deux rayons ; leurs valeurs s'obtiennent par la résolution des équations simultanées (10) et (11), et l'on a

$$\begin{cases} x_o = \dfrac{l_2 - l_1}{m_2 - m_1} \\ y_o = \dfrac{l_1 m_2 - m_1 l_2}{m_2 - m_2} \end{cases}$$

Digitized by Google

Or le point A étant sur l'axe OX, on a $y_o = o$, et par suite

$$l_1 m_2 - m_1 l_2 = o \qquad (12)$$

ou

$$\frac{l_2}{l_1} = \frac{m_2}{m_1}. \qquad (12')$$

On a ainsi une première relation entre les deux inconnues. Pour en trouver une seconde, nous rappellerons qu'on a

$$\frac{\rho'^2}{\rho_1} = \frac{n_2}{n_1},$$

d'où

$$n_1^2 \rho'^2_2 - n_2^2 \rho_1^2 = o \qquad (13)$$

Or, comme $OA = x_o$, on a

$$\rho_1^2 = l_1^2 + x_o^2$$
$$\rho_2'^2 = l_1^2 + x_o^2;$$

ou, à cause de $y_o = o$

$$\rho_1^2 = (l_1 - y_o)^2 + x_o^2$$
$$\rho_2'^2 = (l_2 - y_o)^2 + x_o^2.$$

En remplaçant x_o et y_o par leurs valeurs trouvées plus haut, on trouve

$$\rho_1^2 = \frac{(l^2 - l_1)^2 (1 + m_1^2)}{(m_2 - m_1)^2}$$
$$\rho_2'^2 = \frac{(l_2 - l_1)^2 (1 + m_2^2)}{m_2 - m_1)^2}$$

La relation (13) devient alors

$$n_1^2 (1 + m_2^2) - n_2^2 (1 + m_1^2) = o. \qquad (14)$$

On a ainsi les deux relations (13) et (14) pour calculer les deux inconnues l_2 et m_2.

Cela étant, il suffit d'éliminer entre ces deux équations la variable m_1 pour obtenir l'équation tangentielle de l'enveloppe du rayon réfracté, c'est-à-dire de la caustique de réfraction. Tous calculs faits, on trouve

$$n_1^2 l_2^2 m_2^2 - n_2^2 l_1^2 m_2^2 + (n_1^2 - n_2^2) l_2^2 = o. \qquad (15)$$

Suivant que l'on a $n_2 < n_1$ ou $n_2 > n_1$, on reconnaît que cette équation représente une développée d'ellipse ou une développée d'hyperbole.

— En résolvant, comme nous l'avons dit, les équations (13) et (14) on obtient les valeurs l_2 et m_2 qui correspondent au coefficient

Digitized by Google

angulaire variable du rayon incident. Au point de vue des applications, il est plus avantageux de remplacer la variable m_1 par l'abscisse $oA = x_o$ du point d'incidence. Or on a

$$x_o = \frac{l_1}{m_1} = \frac{l_2}{m_2},$$

d'où

$$m_1 = \frac{l_1}{x_o}$$

$$m_2 = \frac{l_2}{x_o}$$

En portant ces valeurs dans l'équation (14), on trouve pour la valeur de m_2 seule intéressante à calculer

$$(16) \qquad l_2^2 = \frac{n_2^2}{n_1^2} l_1^2 - \frac{n_1^2 - n_2^2}{n_1^2} x_o^2$$

Nous aurons plus loin à utiliser et à interpréter cette formule.

2° POINT DE CONTACT D'UN RAYON RÉFRACTÉ AVEC SON ENVELOPPE. — La position de ce point sur le rayon réfracté correspondant peut être déterminée, soit par l'analyse, soit par de simples considérations de géométrie infinitésimale.

Procédé géométrique. — Soient $P_1 A_1$, $P_1 A'_1$ deux rayons incidents infiniment voisins (fig. 10) et soit S le point de rencontre des rayons réfractés correspondants. Le point cherché sur AP_2' est, à proprement parler, la limite du point S quand le point A' se rapproche indéfiniment du point A.

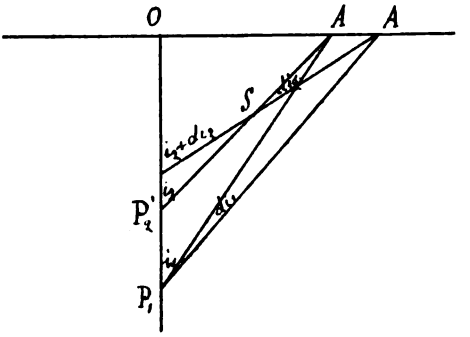


Fig. 10.

Les angles ayant les valeurs indiquées sur la figure, les triangles A S A'$_1$, A P_1 A' donnent

$$\frac{A\,S}{A\,A'} = \frac{\cos(i_2 + di_2)}{\sin di_2}$$

$$\frac{A\,P_1}{A\,A'} = \frac{\cos(i_1 + di_1)}{\sin di_1}$$

Digitized by Google

En négligeant, comme on en a le droit, les infiniment petits d'ordre supérieur, on peut écrire

$$\frac{A\,S}{A\,A'} = \frac{\cos i_2}{di_2}$$

$$\frac{A\,P_1}{A\,A'} = \frac{\cos i_1}{di_1}$$

On déduit de là, en divisant membre à membre

$$\frac{A\,S}{A\,P_1} = \frac{\cos i_2}{\cos i_1} \cdot \frac{di_1}{di_2}.$$

Or, de la relation fondamentale de Descartes

$$n_1 \sin i_1 = n_2 \sin i_2$$

on déduit par différentiation

$$n_1 \cos i_1\, di_1 = n_2 \cos i_2\, di_2 , \tag{17}$$

d'où

$$\frac{di_1}{di_2} = \frac{n_2}{n_1} \cdot \frac{\cos i_2}{\cos i_1}.$$

En tenant compte de ce résultat, on a

$$\frac{A\,S}{A\,P_1} = \frac{n_2}{n_1} \cdot \frac{\cos^2 i_2}{\cos^2 i_1}.$$

Pour tirer de là une valeur simple de AS, nous rappellerons que nous avons posé $A\,P_1 = \rho_1$, $A\,P'_2 = \rho'_2$, et que

$$\rho'_2 = \frac{n_2}{n_1}\,\rho_1.$$

On a ainsi

$$AS = \rho'_2 \frac{\cos^2 i_2}{\cos^2 i_1}. \tag{18}$$

Cette formule résout le problème, et nous observerons que la valeur ainsi obtenue pour AS peut être construite géométriquement, circonstance avantageuse pour le but que nous nous proposons.

Procédé analytique. — Prenons les mêmes axes que précédemment; l'équation du rayon réfracté $A\,P'_2$ peut se mettre sous la forme

$$y = (x - x_0) \operatorname{cotg} i_2,$$

ou, en remplaçant x_0 par sa valeur $p_1 \operatorname{tg} i_1$.

$$(x \cos i_2 - y \sin i_2)\cos i_1 - p_1 \sin i_1 \cos i_2 = 0. \tag{19}$$

Digitized by Google

Cherchons, d'après la méthode ordinaire, l'équation de l'enveloppe de la droite représentée par cette équation. Différentions pour cela l'équation (19), il vient

$$\left\{ (x \sin i_2 + y \cos i_2) \cos i_1 - p_1 \sin i_1 \sin i_2 \right\} di_2 + \left\{ (x \cos i_2 - y \sin i_2) \sin i_2 + p_1 \cos i_2 \cos i_2 \right\} di_1 = o$$

En tenant compte de l'équation (18), cette dernière se réduit à

$$(20)\quad \left\{(x \sin i_2 + y \cos i_2) \cos i_1 - p_1 \sin_1 \sin i_2\right\} \cos i_1 di_1 + \cos i_2 di_1 = o$$

On a d'ailleurs trouvé plus haut la relation

$$(17)\qquad n_1 \cos i_2 di_1 - n_2 \cos i_2 di_2 = o$$

Eliminons maintenant les différentielles di_1 et di_2 entre les équations (20) et (17), nous trouvons :

$$(21)\quad \left\{ (x \sin i_2 + y \cos i_2) \cos i_1 - p \sin i_1 \sin i_2 \right\} n_1 \cos^2 i_1 + n_2 p_1 \cos^2 i_2 = o$$

L'équation explicite de l'enveloppe s'obtient alors en éliminant les variables i_1 et i_2 entre les équations (20), 21 et la relation de Descartes

$$(22)\qquad n \sin i_1 - n_2 \sin i_2 = o.$$

Or, au lieu de faire cette élimination, on peut considérer l'enveloppe cherchée comme représentée par l'ensemble des équations (19), (21) et (22) entre les 4 variables x, y, i_1 et i_2, dont une seule est arbitraire.

Pour interpréter plus facilement ces équations, nous remarquerons d'abord que les équations (19) et (21) peuvent s'écrire

$$x \cos i_2 - y \sin i_2 = \frac{p_1 \sin i_1}{\cos i_1} \cos i_2$$

$$x \sin i_2 + y \sin i_2 = \frac{p_1 \sin i_1}{\cos i_1} \sin i_2 - \frac{n_2}{n_1} \frac{p_1}{\cos i_1} \frac{\cos^2 i_2}{\cos^2 i_1},$$

ou

$$x \cos i_2 - y \sin i_2 = x_o \cos i_2$$

$$x \sin i_2 + y \cos i_2 = x_o \sin i_2 - \frac{n_2}{n_1} \rho_1 \frac{\cos^2 i_2}{\cos^2 i_1}$$

ou enfin

$$(23)\quad x \cos i_2 - y \sin i_2 = x_o \cos i_2$$

$$(24)\quad x \sin i_2 + y \cos i_2 = x_o \sin i_2 - \rho'_2 \frac{\cos^2 i_2}{\cos^2 i_1}$$

Ces deux dernières équations fournissent les deux coordonnées

Digitized by Google

x et y d'un point de l'enveloppe en fonction d'un système de valeur des angles i_1 et i_2 liés l'un à l'autre par la relation (21). Or la première de ces équations représente le rayon réfracté sur lequel on cherche le point où il touche son enveloppe. La seconde représente une droite perpendiculaire à ce rayon et le rencontrant au point cherché S. Tout revient donc à la construction de cette perpendiculaire.

Prenons à cet effet (fig. 11) la droite OG perpendiculaire au rayon AP_2', et remarquons : d'une part que la distance de cette perpendiculaire à l'origine, distance égale à GS a pour valeur

$$x_0 \sin i_2 - \rho'_2 \frac{\cos^2 i_2}{\cos^2 i_2}$$

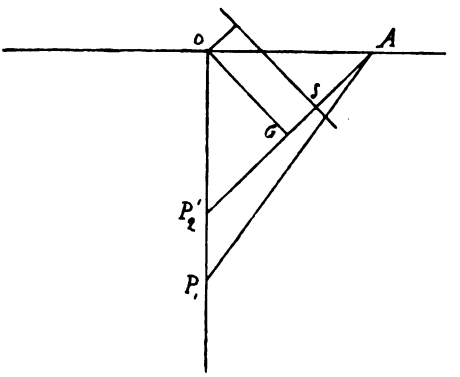


Fig. 11.

d'autre part que l'on a :

$$AG = x_0 \sin i_2.$$

Il suit de là que

$$AS = AG - GS$$

$$= x_0 \sin i_2 - \left(x_0 \sin i_2 - \rho'_2 \frac{\cos^2 i_2}{\cos^2 i_1}\right)$$

c'est-à-dire

$$AS = \rho'_2 \frac{\cos^2 i_2}{\cos^2 i_1}.$$

On retrouve ainsi, pour déterminer la position du point S sur le rayon réfracté AP'_2, la même relation que par la méthode géométrique.

III. — RÉFRACTION SUR UNE SURFACE SPHÉRIQUE

Nous allons suivre exactement la même marche que pour une surface plane et traiter les mêmes questions.

1° Construction du rayon réfracté. — Cette construction se fait par l'un des trois procédés précédemment indiqués.

1er Procédé. — Il consiste encore dans l'application du théorème de Gergonne et des théorèmes que nous en avons déduits. Soit $P_1 A = \rho_1$ (fig. 12) un rayon incident quelconque ; la longueur ρ_2 du

Digitized by Google

rayon réfracté, suivant la définition que nous en avons donnée, a pour valeur

$$\rho_2 = \frac{n_1}{n_2}\rho_1 ,$$

et par suite son extrémité P_2 se trouve sur la circonférence décrite du point A comme centre avec ρ_2 pour rayon. Elle se trouve aussi sur la circonférence du segment décrit sur P_1 A comme corde et capable de l'angle d'incidence i_1, circonférence orthogonale à la circonférence qui est la trace sur ce plan de la surface réfringente.

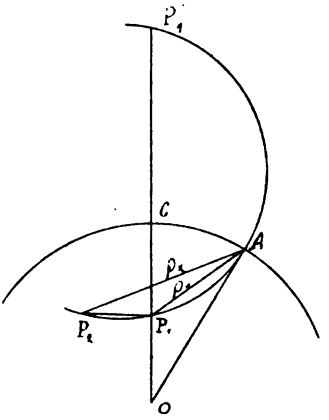


Fig. 12.

Cette construction, très simple, il est vrai, présente l'inconvénient d'exiger la construction d'autant de circonférences qu'il y a de points d'incidence, circonférences dont quelques-unes peuvent avoir des rayons très grands, ce qui rend le graphique difficile. Mais elle présente, au point de vue théorique, un très grand intérêt, parce qu'elle se rattache directement à la construction et à la détermination de la surface anticaustique. Aussi y reviendrons-nous plus loin.

2me *Procédé.* — Menons par le point d'incidence A (fig. 13) la tangente à la circonférence trace de la surface réfringente, et par le point P_1 une perpendiculaire à cette tangente, c'est-à-dire une parallèle au rayon OA. Nous nous trouvons alors exactement dans les conditions d'une surface réfringente plane et par suite, d'après ce qui a été dit, le rayon réfracté rencontre la normale issue du point P_1 en un point P''_2, tel qu'en désignant par ρ''_2 la longueur AP''_2 on a :

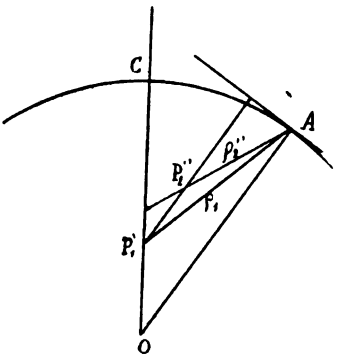


Fig. 13.

$$\rho''_2 = \frac{n_2}{n_1}\rho_1$$

Cette longueur ρ''_2 se construit aisément, et l'on en déduit très facilement le point P''_2 et avec lui le rayon réfracté.

Cette construction est, à tous les points de vue, très simple et permet d'opérer très rapidement. Il suffit, quand on a déterminé

Digitized by Google

les points d'incidence des rayons que l'on veut construire, de mener par le point P_1 des parallèles aux rayons aboutissant en ces divers points. La construction s'achève alors comme il vient d'être dit.

Ce procédé est le procédé pratique par excellence.

3e Procédé. — Nous avons vu, dans le cas d'une surface plane, que, si l'on prend sur la normale au point d'incidence une longueur AB sur laquelle, prise comme diamètre, on décrit une circonférence, cette circonférence rencontre le rayon incident et le rayon réfracté respectivement en des points Q_1 et Q_2, tels qu'en posant $BQ_1 = p_1$, $BQ_2 = p_2$, on a :

$$p_2 = \frac{n_1}{n_2} p_1 .$$

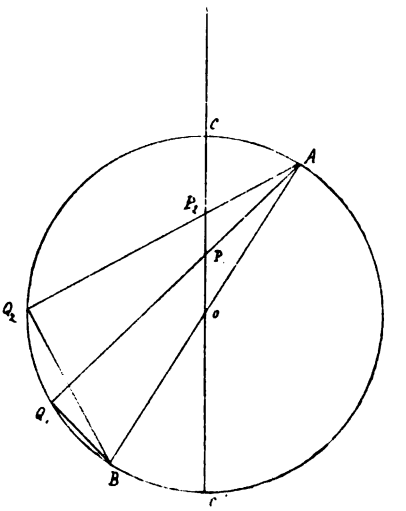


Fig. 14.

Cette relation détermine la longueur inconnue p_2 en fonction de la longueur connue p_1 ; elle permet donc d'obtenir le point Q_2 et par suite le rayon réfracté.

Or ici la circonférence dont on a besoin est toute construite : c'est la circonférence même qui représente sur le plan de la figure (fig. 14) la surface réfringente. Elle est d'ailleurs la même pour tous les points d'incidence, et par suite pour tous les rayons réfractés. Aussi cette construction est-elle beaucoup plus simple et beaucoup plus avantageuse que dans le cas d'une surface plane.

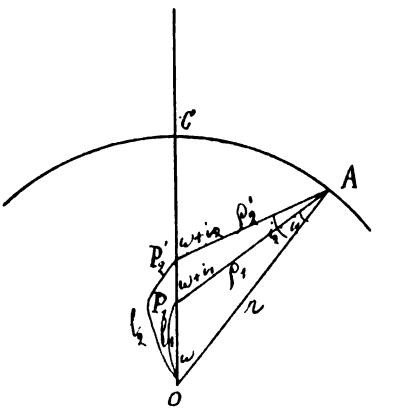


Fig. 15.

Elle peut donc, dans beaucoup de cas, se substituer à la construction précédente.

— Nous complétons cette question de la construction du rayon réfracté par l'établissement de quelques formules dont nous aurons plus tard à faire usage.

Désignons par l_1 et l_2 les longueurs OP_1, OP'_2, comptées posi-

Digitized by Google

tivement comme l'indique la figure (fig. 15), et par ω l'angle AOC. Les deux triangles O A P_1, O A P'_2 donnent

$$\frac{l_1}{\sin i_1} = \frac{\rho_1}{\sin \omega} = \frac{r}{\sin (\omega + i_1)}$$

$$\frac{l_2}{\sin i_2} = \frac{\rho'_2}{\sin \omega} = \frac{r}{\sin (\omega + i_2)}$$

On tire de là les deux groupes de formules

$$(27) \quad l_1 \sin (\omega + i_1) = r \sin i_1$$

$$(28) \quad l_2 \sin (\omega + i_2) = r \sin i_2$$

$$(29) \quad \rho_1 \sin i_1 = l_1 \sin \omega$$

$$(30) \quad \rho'_2 \sin i_2 = l_2 \sin \omega$$

Ces formules conviennent à tous les cas, moyennant les conventions de signes sur les longueurs l_1 et l_2, et aussi sur les angles i^1 et i_2, suivant qu'ils sont d'un côté ou de l'autre du rayon OA.

2° Surface anticaustique. — Quand tous les rayons incidents émanent d'un même point, il y a symétrie complète autour du diamètre passant par ce point. Ce diamètre est l'axe du système. En particulier la surface anticaustique est de révolution autour de cet axe; et, par suite, pour la connaître complètement, il suffit d'en déterminer la courbe méridienne située dans un plan méridien quelconque que nous prendrons pour plan de la figure. Nous ferons cette détermination en nous bornant ici au cas de $n_2 < n_1$, c'est-à-dire en supposant que la lumière passe d'un milieu plus réfringent dans un milieu moins réfringent.

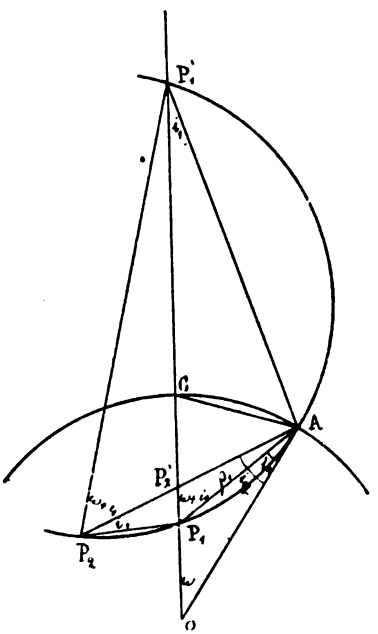


Fig. 16.

Soit donc P_2 (fig. 16) le point de la courbe anticaustique correspondant à un rayon incident P_1 A, point qui se trouve, ainsi que nous le savons, sur la circonférence du segment décrit sur P_1 A comme corde et capable de

Digitized by Google

l'angle d'incidence i_1. Désignons par P_1' le point où cette circonférence rencontre le diamètre du point P_1. Le quadrilatère $A P_1' P_2' P_1'$ étant inscriptible, on a :

$$\text{ang. } AP_1' P_1 = \text{ang. } AP_2 P_1 = i_1.$$
$$\text{ang. } AP_2 P_1' = \text{ang } AP_1 P_1' = \omega + i,$$

Il en résulte

$$\text{(31)} \qquad \text{ang. } P_1 AP_1' = \pi - \omega - 2i_1.$$

Or, si nous menons la corde AC, nous remarquons qu'on a

$$\text{ang } P_1 AC = \text{ang. } OAC - \text{ang. } OAP_1$$

c'est-à-dire

$$\text{(32)} \qquad \text{ang } P_1 AC = \frac{\pi}{2} - \frac{\omega}{2} - i_1.$$

L'angle $P_1 AC$ est donc la moitié de l'angle $P_1' AP_1$ et par suite la corde AC est bissectrice intérieure de l'angle $P_1 AP_1'$.

Soit maintenant C' la seconde extrémité du diamètre du point P_1 ; la corde AC_1' perpendiculaire à AC_1 est bissectrice extérieure du même angle $P_1 AP_1'$.

Il suit de là que les deux points C et C' sont conjugués harmoniques par rapport aux deux points P_1 et P_1', et que, par suite, réciproquement, les deux points P_1 et P_1' sont conjugués harmoniques par rapport aux points C et C'. Or, les points C, C' et P_1 sont fixes ; par conséquent, le point P_1' est fixe lui aussi et indépendant du point d'incidence A.

On est ainsi conduit au théorème fondamental suivant :

THÉORÈME. — *Quand des rayons lumineux émanés d'un même point tombent sur une surface réfringente de forme sphérique, les circonférences sur lesquelles se trouvent d'après le théorème déduit (page 283) du théorème de Gergonne, les extrémités des rayons réfractés, passent par deux points fixes, qui sont l'un, le point lumineux* P_1 , *l'autre le conjugué harmonique* P_1' *du premier par rapport aux deux extrémités* C *et* C' *du diamètre passant par le point* P_1.

On peut obtenir ce même résultat d'une manière plus rapide, en s'appuyant sur cette proposition connue : *Lorsque deux circonférences sont orthogonales, toute sécante commune, passant par le centre de l'une d'elles les coupe en quatre points formant une division harmonique.*

Ce théorème établit une analogie remarquable entre la réfraction sur une surface sphérique et la réfraction sur une surface plane. Il en résulte que les points fixes P_1 et P_1' se trouvent intimement liés aux divers points de la courbe anticaustique, vis-à-vis desquels ils

Digitized by Google

jouent un rôle analogue à celui que jouent les foyers d'une ellipse vis-à-vis des divers points de celle-ci. Cette analogie se trouve d'ailleurs justifiée par ce fait que si, laissant fixes les points C et P_1, on augmente indéfiniment le rayon de la surface réfringente, celle-ci a pour limite son plan tangent en C, en même temps que le conjugué harmonique du point P_1 par rapport aux points C et C' a pour limite le symétrique de ce point par rapport au même plan tangent.

Nous avons donc à chercher les relations qui peuvent exister entre le point variable P_2 de la courbe anticaustique et les deux points fixes P_1 et P_1', et par là même à établir un certain nombre de propriétés de cette courbe.

Propriétés de la courbe anticaustique.

De la figure qui vient d'être faite et des explications qui l'accompagnent on déduit immédiatement les propositions suivantes :

1re PROPRIÉTÉ. — *La normale à la courbe anticaustique en un de ses points fait avec les rayons vecteurs de ce point, c'est-à-dire avec les droites qui le joignent aux deux points fixes* P_1 et P_1', *des angles respectivement aux angles* i_1 *et* $\omega + i_1$ *qui caractérisent le rayon incident correspondant.*

2e PROPRIÉTÉ. — *Quand on mène à la courbe anticaustique la normale en un quelconque de ses points et qu'on la prolonge jusqu'à sa rencontre avec la circonférence qui limite sur le plan la surface réfringente, le rapport de la longueur* $P_1 A$ *à la longueur totale* $P_2 A$ *de la normale est constant.*

Considérons maintenant les triangles $P_2 P_1 P_2'$, $P_2 P_1' P_2'$; ils nous donnent

$$\frac{P_2 P_1}{\sin(\omega + i_2)} = \frac{P_1 P_2'}{\sin i_1}$$

$$\frac{P_2 P_1'}{\sin(\omega + i_2)} = \frac{P_1' P_2'}{\sin(\omega + i_1)}.$$

On déduit de là, en divisant membre à membre

$$\frac{P_2 P_1}{P_2 P_1'} = \frac{P_1 P_2'}{P_1 P_2} \cdot \frac{\sin(\omega + i_1)}{\sin i_1}.$$

Digitized by Google

Or de la relation (27) établie plus haut on déduit

$$\frac{\sin(\omega + i_1)}{\sin i_1} = \frac{r}{l_1}.$$

La relation précédente peut donc s'écrire

$$\frac{P_2 P_1}{P_2 P_1'} : \frac{P_2' P_1}{P_2' P_1'} = \frac{r}{l_1} \tag{33}$$

Cette formule exprime une propriété de la courbe qui peut s'énoncer ainsi :

3me PROPRIÉTÉ. — *Le rapport anharmonique des distances d'un point* P_2 *de la courbe et du point* P_2' *pris sur la normale correspondante aux deux points fixes* P *et* P_1' *est constant.*

Nous pouvons obtenir d'autres propriétés de la courbe, en remarquant que le quadrilatère A P_1 P_2 P_1' est inscriptible, et que par conséquent les théorèmes connus s'appliquent. Indépendamment des relations fournies par ces théorèmes et dans lesquelles ne figurent que les éléments rectilignes de ce quadrilatère, on peut en obtenir d'autres déduites, il est vrai, du même quadrilatère, mais où figurent les angles et parmi eux les angles variables i_1 et i_2 d'incidence et de réfraction.

Ainsi remarquons que l'on a

$$\text{ang. } P_2\ P_1'\ P_1 = \text{ang. } P_2\ A\ P_1 = i_2 - i_1$$

et aussi

$$\text{ang. } P_2\ P_1\ C' = \omega + i_1 + i_2.$$

Le triangle P_1 P_2 P_1' donne alors

$$\frac{P_1\ P_2}{P_1'\ P_2} = \frac{\sin(i_2 - i_1)}{\sin(\omega + i_1 + i_2)} \tag{34}$$

Cette relation qui fournit l'expression du rapport des rayons vecteurs du P_2 en fonction de l'angle variable i_1 d'incidence constitue une 4e propriété de la courbe anticaustique.

Considérons encore le triangle A P_1 P_2 ; il donne :

$$\frac{P_1\ P_2}{A\ P_1} = \frac{\sin(i_2 - i_1)}{\sin i_1}$$

d'où

$$P_1 P_2 = AP_1 \frac{\sin(i_2 - i_1)}{\sin i_1}$$

ou

$$P_1 P_2 = \rho_1 \frac{\sin(i_1 - i_2)}{\sin i_1} \tag{35}$$

Digitized by Google

De la relation (34) on tire d'ailleurs

$$P'_1 P_2 = P_1 P_2 \frac{\sin(\omega + i_1 + i_2)}{\sin(i_2 - i_1)}$$

et en remplaçant $P_1 P_2$ par sa valeur (35)

$$(36) \qquad P'_1 P_2 = \rho_1 \frac{\sin(\omega + i_2 + i_2)}{\sin i_1}$$

Ajoutons maintenant les équations (35) et (36) ; il vient

$$(37) \qquad P_1 P_2 + P'_1 P_2 = \rho_1 \frac{\sin(i_2 - i_1) + \sin(\omega + i_1 + i_2)}{\sin i_1}$$

Les relations (35), (36) et (37) qui fournissent les valeurs des rayons vecteurs et celles de leur somme en fonction de l'angle d'incidence i_1, constituent une 5e propriété de la même courbe.

On remarquera d'ailleurs que, dans ces trois relations, on peut remplacer P_1 par sa valeur

$$\rho_1 = \frac{l_1 \sin \omega}{\sin i_1}$$

tirée du triangle $AP_1 P'_2$. Quant à l'angle ω, il est fourni en fonction de i_2 par la relation

$$\sin(\omega + i_2) = \frac{r \sin i_1}{l_1}$$

déduite du même triangle.

On peut encore remplacer ρ_1 par son expression en fonction de la distance $P_1 C = p_1$ du point P_1 à la surface réfringente. Le triangle $P_1 AC$ donne en effet :

$$\frac{\rho_1}{p_1} = \frac{\sin\left(\frac{\pi}{2} - \frac{\omega}{2}\right)}{\sin\left(\frac{\pi}{2} - \frac{\omega}{2} - i_1\right)}$$

d'où

$$\rho_1 = p_1 \frac{\cos\frac{\omega}{2}}{\cos\left(\frac{\omega}{2} + i_1\right)}.$$

La relation (37) devient ainsi

$$(37') \quad P_1 P_2 + P'_1 P_2 = p_1 \frac{\cos\frac{\omega}{2}}{\cos\left(\frac{\omega}{2} + i_1\right)} \frac{\sin(i_2 - i_1) + \sin(\omega + i_1 - i_2)}{\sin i_1}$$

— Il est intéressant d'observer, que la courbe anticaustique dont

Digitized by Google

nous venons d'établir ainsi les propriétés, comprend l'ellipse comme cas particulier. Supposons en effet que les points C et P_1 restant fixes, le centre O de la surface réfringente s'éloigne indéfiniment, la portion de cette surface voisine du point C a pour limite le plan tangent en C qui est fixe par hypothèse. La partie correspondante de la courbe anticaustique relative à la sphère a donc pour limite la courbe anticaustique relative à un plan, c'est-à-dire une ellipse. Les propriétés de l'ellipse doivent donc dériver, comme cas limites, des propriétés qui viennent d'être trouvées. C'est ce qu'il est facile de vérifier, en marquant que l'angle ω a pour limite zéro, lorsque le centre O s'éloigne au-delà de toute limite. Donc, en faisant $\omega = o$ dans les formules ou énoncés ci-dessus, on voit :

1° Que la normale menée par le point P_2 à la courbe anticaustique fait des angles égaux l'un et l'autre à l'angle i_1 d'incidence et que par suite cette normale est bissectrice de l'angle intérieur des deux rayons vecteurs du point P_2 ;

2° Que le rapport de la longueur $P_1 A$ à la longueur $P_2 A$ de la normale est constant ;

3° Que le rapport anharmonique des distances aux deux foyers du point P_2 et du point P_2' pris sur la normale correspondante, est constant et égal à l'unité ;

4° Que le rapport des deux rayons vecteurs du point P_2 a pour valeur

$$\frac{P_1 P_2}{P_1 P_2'} = \frac{\sin (i_2 - i_1)}{\sin (i_2 + i_1)};$$

5° Que la somme de ces rayons vecteurs a pour expression

$$P_1 P_2 + P_1' P_2 = p_1 \frac{\sin (i_2 - i_1) + \sin (i_2 + i_1)}{\sin i_1 \cos i_2} = 2 p_1 \frac{\sin i_2 \cos i_1}{\sin i_2 \cos i_1},$$

ou

$$P_1 P_2 + P_1' P_2 = 2 \frac{n_1}{n_2} p_1.$$

Nous retrouvons ainsi les propriétés connues ou démontrées de l'ellipse.

Pour compléter l'analogie, nous observerons que, si le point P_2 de l'anticaustique peut être obtenu sur la circonférence directrice d'après la longueur AP_2 de la normale calculée à l'aide du théorème de Gergonne, ce qui détermine la direction du rayon réfracté, on peut, inversement, obtenir le point P_2 en prolongement jusqu'à la même circonférence le rayon réfracté dont la direction est supposée connue. Il faut alors démontrer que ce rayon AP_2 est la normale à la courbe anticaustique au point P_2.

Digitized by Google

La méthode de démonstration est, au fond, analogue à celle qu'on emploie pour démontrer la même propriété dans le cas de l'ellipse, en regardant celle-ci comme caractérisée par la constance de la somme des rayons vecteurs.

Nous allons donner cette démonstration, en appliquant les procédés de la géométrie infinitésimale.

Désignons, pour plus de commodité dans les notations, par M le point de la courbe anticaustique correspondant au rayon incident $P_1 A_1$ (fig. 17) et par r_1 et r'_1 les rayons vecteurs $P_1 M$ et $P'_1 M$. Soit alors $P_1 A'$ un rayon incident infiniment voisin de $P_1 A_1$ et M' le point correspondant de la courbe anticaustique. Ce point est infiniment voisin du point M, et par suite la direction de la tangente en M à l'anticaustique est représentée, aux infiniment petits près d'ordre supérieur, par la direction de la droite M M'.

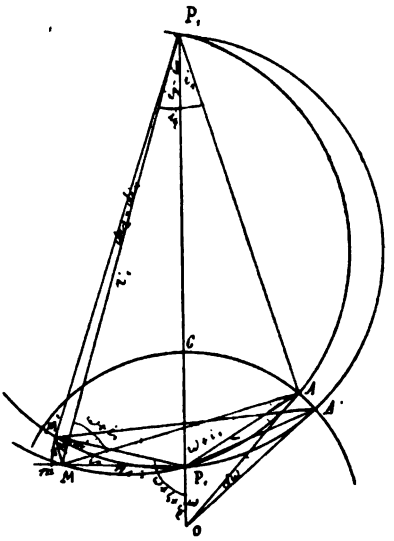


Fig. 17.

Or, décrivons du point P_1 comme centre avec $P_1 M'$ pour rayon un arc de cercle jusqu'à sa rencontre en m avec le prolongement de $P_1 M$: de même, du point P'_1 comme centre avec $P'_1 M'$ comme rayon, décrivons un autre arc de cercle jusqu'à sa rencontre en m' avec $P_1 M$. Les longueurs Mm et Mm' représentent les valeurs absolues des différentielles dr_1 et dr'_1 des rayons vecteurs r_1 et r'_1. lorsqu'on passe du point M au point M', la première différentielle étant positive et la seconde négative. Quant aux arcs infiniment petits $M'm$, $M'm'$, considérés comme rectilignes, ils sont respectivement perpendiculaires aux droites $P_1 M$, $P'_1 M$, et, par suite, l'angle $m M' m'$ est égal à l'angle $P'_1 M P'_1$. Donc, en tenant compte de la valeur de ce dernier angle, on a :

$$\text{(38)} \qquad \text{ang. } m M' m' = i_1 + (\omega + i_2).$$

De plus, ces mêmes arcs, correspondant à des angles au centre

Digitized by Google

qu'on voit être égaux respectivement à $d\omega + di_1 + di_2$ et à $di_2 - di_1$, ont pour valeurs :

$$M'm = (r_1 + dr_1)\ (d\omega + di_1 + di_2)$$
$$M'm' = (r_1 + dr_1)\ (di_2 - di_1)$$

ou simplement

$$M'm = r_1\ (d\omega + di_1 + di_2)$$
$$M'm' = r'_1\ (di_2 - di_1)$$

Cela étant, désignons par α et β les angles $MM'm$, $MM'm'$, et proposons-nous de les évaluer. Les deux triangles $MM'm$, $MM'm'$, rectangles en m et m', nous donnent à cet effet

$$M'm = MM' \cos \alpha$$
$$M'm' = MM' \cos \beta$$

On déduit de là par division et en remplaçant $M'm$ et $M'm'$ par leurs valeurs précédemment calculées :

$$\frac{\cos \alpha}{\cos \beta} = \frac{r_1}{r'_1} \cdot \frac{d\omega + di_1 + di_2}{di_2 - di_1}$$

Or nous avons trouvé plus haut la relation (34).

$$\frac{r_1}{r'_1} = \frac{\sin (i_2 - i_1)}{\sin (\omega + i_2 + i_1)}$$

il vient donc

$$(39) \qquad \frac{\cos \alpha}{\cos \beta} = \frac{\sin (i_2 - i_1)}{\sin (\omega + i_1 + i_2)} \cdot \frac{d\omega + di_1 + di_2}{di_2 - di_1}$$

Nous avons alors à calculer le rapport différentiel

$$\frac{d\omega + di_1 + di_2}{di_2 - di_1}$$

Pour cela, la relation fondamentale de Descartes nous a déjà donné par différentiation

$$(17) \qquad n_1 \cos i_2\, di_1 = n_2 \cos i_2\, di_2$$

et comme on a :

$$n_2 \sin i_2 = n_1 \sin i_1 ,$$

la multiplication de ces deux relations nous donne

$$\sin i_1 \cos i_2\, di_2 = \sin i_2 \cos i_1\, di_1 .$$

On tire de là

$$(40) \qquad di_2 = \frac{\sin i_2 \cos i_1}{\cos i_2 \sin i_1}\, di,$$

et par suite

$$(41) \qquad di_2 - di_1 = \frac{\sin (i_2 - i_1)}{\cos i_2 \sin i_1}\, di_1 .$$

Digitized by Google

De même, de la relation (27) établie plus haut

$$l_1 \sin(\omega + i_1) = r \sin i_1 , \tag{27}$$

on déduit par différentiation

$$l_1 \cos(\omega + i_1)(d\omega + di_1) = r \cos i_1 \, di_1 ,$$

d'où

$$d\omega + di_1 = \frac{r}{l_1} \cdot \frac{\cos i_1}{\cos(\omega + i_1)} di_1 ,$$

ou, en tenant compte de la relation (27)

$$d\omega + di_1 = \frac{\sin(\omega + i_1)\cos i_1}{\sin i_1 \cos(\omega + i_1)} di_1 . \tag{42}$$

Enfin, en ajoutant les formules (40) et (42), on a :

$$d\omega + di_1 + di_2 = \frac{\cos i_1}{\sin i_1} \cdot \frac{\sin i_2 \cos(\omega + i_1) + \cos i_2 \sin(\omega + i_1)}{\cos i_2 \cos(\omega + i_1)} di_1$$

ou

$$d\omega + di_1 + di_2 = \frac{\cos i_1 \sin(\omega + i_1 + i_2)}{\sin i_1 \cos i_2 \cos(\omega + i_1)} di_1 . \tag{43}$$

Dès lors, en tenant compte des formules (41) et (43), la relation (39) devient

$$\frac{\cos\alpha}{\cos\beta} = \frac{\cos i_1}{\cos(\omega + i_1)} \tag{44}$$

Comme on a déjà

$$\alpha + \beta = i_1 + (\omega + i_2),$$

cette dernière relation entraîne

$$\begin{cases} \alpha = i_1 \\ \beta = \omega + i_1. \end{cases}$$

Donc, de même que la droite M'm est perpendiculaire à $P_1 M_1$ de même la droite M M' est, elle aussi, perpendiculaire à A M.

Donc, enfin, la droite A M est normale à la courbe, lieu des points M.

Équation de la courbe anticaustique

Désignons (fig. 18) par x_0 et y_0 les coordonnées variables du point d'incidence A par rapport à l'axe O C pris pour axe des y et la perpendiculaire à cet axe pour axe O X ; on a :

$$\begin{cases} x_0 = r \sin \omega \\ y_0 = r \cos \omega \end{cases}$$

Digitized by Google

Désignons maintenant par x et y les coordonnées de l'extrémité du rayon réfracté A P_2 dont nous continuons à désigner la longueur par ρ_2; nous avons :

$$(45) \qquad \begin{cases} x - x_0 = -\rho_2 \sin(\omega + i_2) \\ y - y_0 = -\rho_2 \cos(\omega + i) \end{cases}$$

Ces équations définissent les coordonnées x et y en fonction de la variable ω, et, par suite, elles peuvent être considérées comme les équations du lieu.

On peut remplacer ces équations par d'autres qui s'en déduisent. Ainsi d'abord, en élevant ces équations au carré et les ajoutant membre à membre, il vient

$$(x-x_0)^2+(y-y_0)^2=\rho_2^2$$

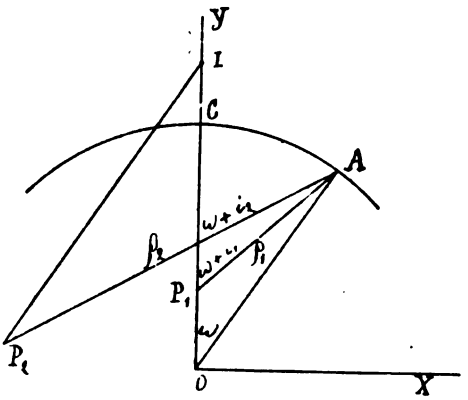


Fig. 18.

ou

$$(x - x_0)^2 + (y - y_0)^2 = \frac{n_1^2}{n_2^2}\rho_1^2,$$

ou encore

$$46)\ x^2 + y^2 + r^2 - 2r(x\sin\omega + y\cos\omega) = \frac{n_1^2}{n_2^2}(\rho_2^1 + r^2 - 2l_1 r\cos\omega).$$

Cette équation représente la circonférence variable de centre A et de rayon $\rho_2 = \frac{n_1}{n_2}\rho_1$, sur laquelle, d'après le théorème de Gergonne, se trouve le point P_2.

Ecrivons maintenant les équations (45) sous la forme suivante :

$$\begin{cases} x = r\sin\omega - \rho_2\sin\omega\cos i_2 - \rho_2\cos\omega\sin i_2 \\ y = r\cos\omega - \rho_2\cos\omega\cos i_2 - \rho_2\sin\omega\sin i_2, \end{cases}$$

puis multiplions la première par $\cos\omega$, la seconde par $\sin\omega$, et retranchons la seconde de la première; il vient :

$$x\cos\omega - y\sin\omega = -\rho_2\sin i_2,$$

ou en remplaçant ρ_2 et $\sin i_2$ par leurs valeurs

$$x\cos\omega - y\sin\omega = -\frac{n_1^2}{n_2^2}\rho_1\sin i_1,$$

Digitized by Google

ou enfin, à cause de la relation (29)

$$(47)\quad x\cos\omega - y\sin\omega = -\frac{n_1^2}{n_2^2}\,l_1\sin\omega.$$

On obtient ainsi une seconde équation qui, jointe à l'équation (46), représente la courbe anticaustique. Les deux équations (46) et (47)

$$(46)\quad x^2+y^2+r^2-2r(x\sin\omega+y\cos\omega)=\frac{n_1^2}{n_2^2}(\rho_1^2+r^2-2l_1r\cos\omega)$$

$$(47)\quad x\cos\omega-y\sin\omega=-\frac{n_1^2}{n_2^2}\,l_1\sin\omega$$

présentent sur les équations (45) l'avantage de ne contenir que la variable indépendante ω. Mais, de plus, l'équation (47) a une signification très simple : elle représente en effet une droite parallèle au rayon du point d'incidence oA, et passant en outre constamment par un point fixe I situé sur l'axe oy à la distance

$$(48)\qquad oI=\frac{n_1^2}{n_2^2}\,l_1.$$

Cette droite I P_2, parallèle à O A, possède la propriété de passer par le point P_2 de la courbe anticaustique.

Ce résultat, très intéressant par sa simplicité, est surtout d'une grande importance pour la question, qui nous occupe, de la construction du rayon réfracté et de la détermination de la courbe anticaustique. Il nous permet, en effet, dans toute circonstance, de nous passer de la circonférence directrice qui nous a été d'une si grande utilité dans nos raisonnements, mais qui n'est pas sans présenter des inconvénients du côté graphique; car, même en faisant abstraction du temps exigé par la construction des circonférences assez nombreuses qu'on est obligé de construire, on se trouve souvent en présence de difficultés d'exécution provenant de la grandeur de leurs rayons. Le maniement des instruments devient alors incommode, sans compter que le centre peut être rejeté en dehors des limites de l'épure. On conçoit d'ailleurs que cette construction assez délicate par elle-même, soit très facilement le point de départ d'un manque de précision très regrettable dans une question où nous nous proposons d'introduire une exactitude aussi grande que possible dans la pratique comme dans la théorie.

Le *pôle*, dont nous venons de démontrer l'existence, est absolument caractéristique de la courbe anticaustique correspondant à une surface sphérique. Dans le cas où la surface réfringente est

Digitized by Google

plane et où par suite l'anticaustique se réduit à une ellipse, le pôle est rejeté à l'infini et ne peut avoir aucune utilité. Il n'en est pas de même dans le cas qui nous occupe ; l'emploi du pôle nous fournit une nouvelle méthode s'ajoutant à celles que nous avons données pour la construction du rayon réfracté.

Cette méthode consiste à mener par le pôle I une parallèle au rayon qui aboutit au point d'incidence A, puis à décrire de ce dernier point comme centre avec un rayon de longueur $\rho_2 = \frac{n_1}{n_2}\rho_1$ *un arcle de cercle coupant cette parallèle en un point qui est le point* P_2.

Nous sommes ainsi en possession de plusieurs méthodes aussi simples que possible, pouvant, suivant les circonstances, se combiner ou se suppléer mutuellement ; et, par suite, nous pouvons considérer le problème proposé comme entièrement résolu.

Il nous reste à ajouter que, pour avoir l'équation explicite en x et en y de la courbe anticaustique, il suffit d'éliminer l'angle ω entre les équations (46) et (47). Or, de ces équations on tire

$$\left\{\begin{array}{l} \text{Cos } \omega = \dfrac{\left\{x^2+y^2+r^2-\dfrac{n_1^2}{n_2^2}(l_1^2+r_2)\right\}\left(y-\dfrac{n_1^2}{n_2^2}l_1\right)}{2r\left\{x^2+\left(y-\dfrac{n_1^2}{n_2^2}l_1\right)^2\right\}} \\ \text{Sin } \omega = \dfrac{\left\{x^2+y^2+r^2-\dfrac{n_1^2}{n_2^2}(l_1^2+r^2)\right\}x}{2r\left\{x^2+\left(y-\dfrac{n_1^2}{n_2^2}l_2\right)^2\right\}} \end{array}\right.$$

On tire de là en élevant sur carré et en ajoutant :

$$(49)\quad \left\{x^2+y^2+r^2-\frac{n_1^2}{n_2^2}(l_1^2+r^2)\right\}^2 = 4r^2\left\{x^2+\left(y-\frac{n_1^2}{n_2^2}l_1\right)^2\right\}$$

C'est l'équation cherchée. On voit ainsi que la courbe anticaustique rentre dans le groupe des quartiques, et que son équation présente une certaine analogie avec celle de la podaire du cercle. Mais il est intéressant de remarquer que les principales propriétés de la courbe ont pu être obtenues directement et indépendamment de cette équation. Néanmoins l'équation (49) exprime une nouvelle propriété géométrique de la courbe qui est formulée dans l'énoncé suivant. *La longueur qui représente la puissance d'un point quelconque*

Digitized by Google

de la courbe anticaustique par rapport à la circonférence dont l'équation est

$$x^2 + y^2 + r^2 - \frac{n_1^2}{n_2^2}(l_1^2 + r^2) = 0$$

est moyenne proportionnelle entre le diamètre de la circonférence primitive et la distance du point considéré au pôle.

Cette équation présente d'ailleurs le très grand inconvénient de ne pas représenter simplement et exclusivement la courbe anticaustique. En effet, d'après la manière dont elle a été obtenue, elle représente le lieu des points de rencontre des circonférences décrites des divers points de la circonférence de la surface réfringente comme centres avec le rayon variable $\rho_2 = \frac{n_1}{n_2}\rho_1$, avec les diverses parallèles menées par le pôle aux rayons des points d'incidence. Or, sur chacune de ces parallèles, il y a deux points de rencontre, dont un seul appartient à l'anticaustique, et fait partie de l'enveloppe des sphères indiquées dans le théorème de Gergonne, c'est-à-dire de la surface d'onde des rayons réfractés. L'autre point de rencontre appartient à une enveloppe différente prévue dans le même théorème, bien que nous ne l'ayons pas mentionnée. En supposant en effet que les rayons réfractés soient réfléchis par la même surface qui leur a donné naissance, la surface d'onde de ces rayons réfléchis est précisément cette seconde enveloppe.

La courbe représentée par l'équation (49) qui est du 4e degré, est donc en réalité formée de deux courbes qui sont en général distinctes, ce qui n'implique pas pour cela que chacune de celles-ci soient du second degré. On peut dire donc ici que le calcul est en infériorité vis-à-vis de la géométrie, car la méthode graphique ne donne lieu ni à confusion, ni à ambiguïté. On sait en effet, d'après la théorie exposée et par la marche même des rayons, quel est celui des deux points de rencontre qui appartient à la courbe anticaustique, en sorte que celle-ci se construit sans difficulté.

Il n'est pas sans intérêt, au point de vue géométrique, de chercher la nature de la courbe représentée par l'équation (49). Transportons pour cela l'origine au point de l'axe $o\,y$ ayant pour ordonnée la quantité $\frac{n_1^2}{n_2^2} l_1$, c'est-à-dire précisément au pôle I. L'équation de la courbe devient alors, tous calculs faits

$$(49\ bis)\quad \left\{ x^2 + y'^2 + 2\,\frac{n_1^2}{n_2^2} l_1\, y, - \frac{n_1^2 - n_2^2}{n_2^2}\left(r^2 - \frac{n_1^2}{n_2^2} l_1^2 \right) \right\}^2 = 4\,r^2\,(x^2 + y'^2).$$

Digitized by Google

Si maintenant on transforme en coordonnées polaires, on peut extraire la racine carrée des deux membres, et l'on a

$$\rho^2 + 2\frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 \rho \sin\alpha - \frac{n_1^2 - n_2^2}{n_2^2}\left(r^2 - \frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 r^2\right) \mp 2r\rho = o$$

ou

$$(49\ ter)\quad \rho^2 + 2\left(\frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 \sin\alpha \mp r\right)\rho - \frac{n_1^2 - n_2^2}{n_2^2}\left(r^2 - \frac{n_1^2}{n_2^2} l_1\right) = o.$$

On reconnaît la forme polaire de l'équation des *ovales de Descartes*, rapportées à un de leurs foyers pour pôle et à leur axe de symétrie pour axe polaire.

Les résultats précédemment obtenus sont intéressants en ce sens qu'ils établissent une série de propriétés de ces courbes, et qu'ils permettent de les construire par points. Ils mettent aussi en évidence cette propriété remarquable de la circonférence directrice de centre O *d'être le lieu des points du plan tels que le rapport de leurs distances aux ovales de Descartes ainsi construites d'une part, et à un de leur foyer* P_1, *d'autre part, est constant et égal à* $\frac{n_2}{n_1}$. On a ainsi

$$\frac{AP_2}{AP_1} = \frac{n_2}{n_1}.$$

Comme d'ailleurs le point P'_1 étant le conjugué harmonique du point P_1 par rapport aux points C et C', on a

$$\frac{AP_1}{AP'_1} = \text{constante},$$

la multiplication de ces deux égalités nous donne

$$\frac{AP_2}{AP'_1} = \frac{n_2}{n_1} \times \text{constante}.$$

La circonférence O a donc la même propriété relativement aux ovales de Descartes et chacun de leurs deux foyers P_1 et P'_1 ; seule, la valeur constante du rapport change, quand on passe de l'un à l'autre.

Pour compléter cette question, il reste à mettre en évidence la propriété géométrique fondamentale qui sert de définition aux ovales de Descartes. On sait que ces courbes sont définies comme le lieu des points du plan tels qu'il existe une même relation linéaire entre leurs distances à deux points fixes.

Or on a trouvé plus haut (form. 35) pour la distance du point P_2 de l'anticaustique au foyer P_1

Digitized by Google

$$(35) \qquad P_1 P_2 = \rho_1 \frac{\sin(i_2 - i_1)}{\sin i_1}$$

En remplaçant ρ_1 par sa valeur tirée de la formule (29)

$$(29) \qquad \rho_1 \sin i_1 = l_1 \sin \omega,$$

il vient

$$P_1 P_2 = l_1 \frac{\sin \omega \sin(i_2 - i_1)}{\sin^2 i_1}.$$

Développons le second membre en tenant compte de la relation de Descartes, il vient :

$$(a) \qquad P_1 P_2 = l_1 \frac{\sin \omega}{\sin i_2} \frac{n_1 \cos i_1 - n_2 \cos i_2}{n_2}.$$

Calculons maintenant la distance $I P_2$ du point P_2 au pôle I. Le triangle $I P_2 P_2'$ nous donne

$$I P_2 = I P_2' \frac{\sin(\omega + i_2)}{\sin i_1}$$

$$= (O I - O P_2') \frac{\sin(\omega + i_2)}{\sin i_2}$$

ou

$$I P_2 = \left(\frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 - l_2 \right) \frac{\sin(\omega + i_2)}{\sin i_2}$$

En se rappelant la relation (28)

$$(28) \qquad l_2 \sin(\omega + i_2) = r \sin i_2$$

il vient

$$I P_2 = \frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 \frac{\sin(\omega + i_2)}{\sin i_2} - r$$

ou encore

$$I P_2 = l_1 \frac{\sin i_2 \sin(\omega + i_2)}{\sin^2 i_1} - r.$$

Développons enfin $\sin(\omega + i_2)$, nous trouvons en définitive

$$(b) \qquad I P_2 = \frac{n_1}{n_2} l_1 \frac{n_1 \cos \omega \sin i_1 + n_2 \sin \omega \cos i_2}{n_2 \sin i_1} - r.$$

Cela étant, multiplions la formule (a) par n_1, la formule (b) par n_2, et ajoutons membre à membre ; il nous vient :

$$n_1 P_1 P_2 + n_2 I P_2 = \frac{n_1}{n_2} \frac{l_1}{\sin i_1} n_1 \sin(\omega + i_1) - n_2 r,$$

c'est-à dire en tenant compte de la relation (27)

$$(27) \qquad l_1 \sin(\omega + i_1) = r \sin i_1$$

Digitized by Google

établie plus haut :

$$n_1 P_1 P_2 + n_2 I P_2 = \frac{n_1^2}{n_2} r - n_2 r$$

ou enfin

$$(c) \qquad n_1 P_1 P_2 + n_2 I P_2 = \frac{n_1^2 - n_2^2}{n_2} r.$$

Cette formule établit la relation linéaire demandée.

Nous pouvons également chercher s'il existe une relation linéaire entre les distances du point P_2 de la courbe aux deux foyers P_1 et P'_1. A cet effet nous remarquons que le théorème de Ptolémée appliqué au quatrilatère inscriptible $A P_1 P_2 P'_1$ (fig. 19) nous donne

$$P_1 P_2 . AP'_1 + P'_1 P_2 . AP_1 = P_1 P'_1 . AP_2$$

Or, à cause de triangle $AP_1 P'_1$,

$$\frac{AP'_1}{AP_1} = \frac{\sin(\omega i_1)}{\sin i_1} = \frac{r}{l_1}$$

il en résulte

$$AP'_1 = \frac{r}{l_1} \rho_1.$$

D'autre part

$$AP_2 = \rho_2 = \frac{n_1}{n_2} \rho_1.$$

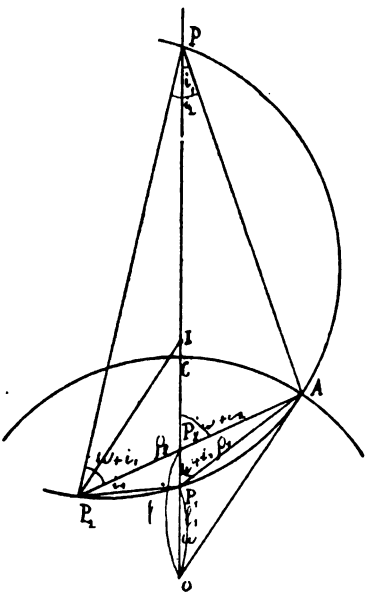


Fig. 19.

Enfin, la distance $P_1 P'_2$ des deux foyers est fixe et connue ; on a en effet

$$P_1 P'_2 = OP'_2 - OP_1 = \frac{r_2}{l_1} - l_1.$$

En tenant compte de ces résultats, la relation établie plus haut devient, depuis la suppression du facteur commun ρ_1

$$\frac{r}{l_1} P_1 P_2 + P'_1 P_2 = \frac{n_1}{n_2} \left(\frac{r_2}{l_1} - l_1 \right)$$

ou

$$(d) \qquad r P_1 P_2 + l_1 P'_1 P_2 = \frac{n_1}{n_2} \left(r^2 - l_1^2 \right)$$

Telle est la nouvelle relation linéaire cherchée. C'est la forme

Digitized by Google

obtenue à l'aide d'une méthode un peu différente, par Sturm qui a le premier prouvé, sans toutefois le prouver explicitement, que la courbe lieu du point P est une *ovale de Descartes*.

Les ovales de Descartes constituent une courbe à trois foyers, qui sont ici les points P_1, P'_1 et le pôle I. Ces trois foyers peuvent être associés deux à deux de trois façons ; or, quel que soit le couple considéré, la courbe possède la même propriété exprimée par des relations de même forme. On remarquera que la relation (c), obtenue la première, présente la particularité curieuse d'être indépendante de la longueuur l_1, c'est-à-dire de la position P_1, tandis que la relation (d) en dépend.

Nous ajouterons, pour conclure, que, dans le cas particulier de $l_1 = \frac{n_2}{n_1} r_1$ l'équation (49 *bis*) devient

$$\left(x^2 + y'^2 + 2 \frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 y' \right)^2 = 4 r^2 (x^2 + y'^2)$$

équation d'un limaçon de Pascal, auquel se réduisent alors les ovales de Descartes.

DIVERSES FORMES DE LA COURBE ANTICAUSTIQUE. — Indépendamment du rayon r de la surface réfringente, les paramètres de la courbe anticaustique sont : 1° le rapport $\frac{n_1}{n_2}$ des indices de réfraction ; 2° la distance l_1 du point lumineux au centre. Il y a lieu d'examiner l'influence de la variation de ces paramètres sur la forme de la courbe.

Dans les applications, la variation du rapport des indices a relativement peu d'importance, car cette variation ne se fait ordinairement que dans des limites peu étendues. Nous allons voir d'ailleurs que l'influence de cette variation peut être rattachée à celle de la variation de la distance du point lumineux au centre.

La position du point lumineux entraîne, comme nous l'avons vu, celle du pôle, dont la distance au centre a pour valeur $\frac{n_1^2}{n_2^2} l_1$. Nous distinguerons alors trois cas suivant que le pôle est intérieur ou extérieur aux deux points fixes P_1 et P'_1, qui sont ici les analogues des foyers de l'ellipse, ou qu'il coïncide avec le point P'_1. Or la distance $O P'_1 = l'_1$ de ce dernier point a pour valeur

$$l'_1 = \frac{r^2}{l_1}.$$

(1) Annales de Gergonne, t. XV, page 211. Recherches sur les caustiques, par Ch. Sturms.

Digitized by Google

Les trois cas mentionnés correspondent donc aux hypothèses suivantes :

$$OI < OP_1' \text{ ou } \frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 < \frac{r^2}{l_1}$$

$$OI > OP_1' \text{ ou } \frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 > \frac{r^2}{l_1}$$

$$OI = OP_1' \text{ ou } \frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 = \frac{r^2}{l_1}.$$

Examinons d'abord cette dernière hypothèse

$$\frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 = \frac{r^2}{l_1}, \tag{50}$$

d'où

$$OP_1 = l_1 = \frac{n_2}{n_1} r. \tag{51}$$

On déduit de là

$$OP_1' = l_1' = \frac{r^2}{l_1} = \frac{n_1}{n_2} r.$$

et

$$OI = \frac{n_1^2}{n_2^2} l_1 = \frac{n_1}{n_2} r.$$

Il en résulte

$$OP_1' = OI. \tag{52}$$

Nous remarquons ensuite que la courbe anticaustique rencontre l'axe CC′ en deux points D et D′ (fig. 20) faciles à déterminer d'après la relation constante

$$\rho_2 = \frac{n_1}{n_2} \rho.$$

On a ainsi

$$CD = \frac{n_1}{n_2} CP_1$$

c'est-à-dire

$$OC - OD = \frac{n_1}{n_2} (OC - OP_1)$$

ou

$$r - OD = \frac{n_1}{n^2} (r - l_1),$$

d'où

$$OD = r - \frac{n_1}{n_2} (r - l_1). \tag{53}$$

Digitized by Google

On a de même

$$C'D' = \frac{n_1}{n_2} C'P_1 ,$$

c'est-à-dire

$$OC' + OD' = \frac{n_1}{n_2} (OC' + OP_1)$$

ou

$$r + OD' = \frac{n_1}{n_2} (r + l_1),$$

d'où l'on tire

$$(54) \qquad OD' = - r + \frac{n_1}{n_2} (r + l_1).$$

En remplaçant dans cette dernière relation l_2 par $\frac{n_2}{n_1} r$, il vient

$$OD' = \frac{n_1}{n_2} r.$$

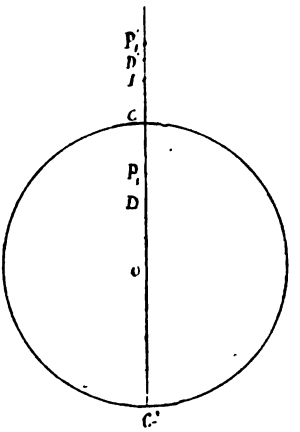


Fig. 20.

Il en résulte

$$OD' = OP'_1 = OI ,$$

en sorte que, dans cette hypothèse, les trois points D', I et P', étant confondus, la courbe anticaustique passe par son pôle et l'un de ses foyers.

Examinons maintenant les deux autres hypothèses et cherchons la position correspondante du pôle par rapport à la courbe anticaustique et à ses deux sommets D et D'. Nous remarquerons d'abord que *l'axe* D D' *de cette courbe a une longueur constante, indépendante de la position du point* P_1. On a en effet

$$DD' = OD' = OD,$$

c'est-à-dire en tenant compte des formules (53) et (54)

$$DD' = - 2 r + 2 \frac{n_1}{n_2} r$$

ou

$$(55) \qquad DD' = 2 \frac{n_1 - n_2}{n_2} r$$

Cela étant, pour désigner la position variable du point lumineux, nous pouvons poser

$$OP_1 = l_1 = K \frac{n_2}{n_1} r,$$

Digitized by Google

en représentant par K un paramètre variable qui peut être inférieur, égal ou supérieur à l'unité : et alors, les trois hypothèses précédemment formulées, qui équivalent aux suivantes :

$$l_1 < \frac{n_2}{n_1} r$$
$$l_1 > \frac{n_2}{n_1} r$$
$$l_1 = \frac{n_2}{n_1} r,$$

peuvent être remplacées par les trois suivantes :

$$K < 1$$
$$K > 1$$
$$K = 1$$

Or, en remplaçant l_1 par $K\frac{n_2}{n_1} r$, les valeurs de OD, OD′ et OI deviennent

$$OD = K r - \frac{n_1 - n_2}{n_2} r$$
$$OD' = K r + \frac{n_1 - n^2}{n_2} r$$
$$OI = K \frac{n_1}{n_2} r.$$

On tire de là

$$OI - OD = \frac{(1 + K)(n_1 - n_2)}{n_2} r$$
$$OD' - OI = \frac{(1 - K)(n_1 - n_2)}{n_2} r.$$

En supposant toujours $n_1 > n_2$, la première différence n'est jamais ni nulle ni négative, et par suite on a toujours OI > OD. Quant à la seconde différence, elle est positive, nulle ou négative, suivant que l'on a $K < 1$, $K = 1$, ou $K > 1$. Cela entraîne les conséquences suivantes :

1° $K < 1$. Le pôle I est intérieur à la courbe anticaustique ;

2° $K = 1$. Le pôle I coïncide avec le sommet D′ de la courbe ;

3° $K > 1$. Le pôle I est extérieur à la courbe et du côté de son sommet D′ le plus éloigné du centre.

Pour trouver et interpréter la forme de la courbe dans ces différents cas, nous remarquerons que, dans l'hypothèse adoptée de $n_2 < n_1$, il faut tenir compte du phénomène de la réflexion totale

Digitized by Google

qui entraîne, au point de la réfraction, l'existence d'un angle d'incidence limite λ déterminé par la relation

$$\sin \lambda = \frac{n_2}{n_1}$$

Or, quand le point lumineux P_1 est à l'intérieur de la sphère réfringente et que le point d'incidence parcourt d'une manière continue la demi-circonférence de C en C', l'angle d'incidence O A P_1 passe par un maximum qui a lieu lorsque le rayon P_1 A est perpendiculaire au diamètre CC'. Cet angle maximum μ a pour valeur

$$\sin \mu = \frac{l_1}{r},$$

c'est-à-dire

$$\sin \mu = K \frac{n_2}{n_1} = K \sin \lambda$$

Donc, si l'on a $K < 1$, on a

$$\mu < \lambda ;$$

si l'on a $K = 1$, on a

$$\mu = \lambda ;$$

et enfin si l'on a $K > 1$, il en résulte

$$\mu > \lambda .$$

Dans les deux premiers cas, tous les rayons incidents se réfractent, et la surface intérieure tout entière de la sphère joue le rôle de surface réfringente. La courbe anticaustique est alors continue, et sa forme rappelle celle d'une ellipse, quand on a $K < 1$.

Cas particulier de $K = 1$. — Point aplanétique. — Ce cas mérite, au point de vue de la forme de la courbe, une mention spéciale. Pour l'étudier, nous partagerons les rayons incidents en deux groupes. Les rayons du premier groupe sont ceux compris entre le rayon central P_1 C et le rayon P_1 B qui lui est perpendiculaire ; ceux du second groupe sont limités par le rayon P_1 B et le rayon central P_1 C' directement opposé à P_1 C.

Les rayons du premier groupe ne présentent, dans leur réfraction, aucune singularité. Seul, le rayon extrême se distingue des précédents par sa propriété de passer par le pôle, qui est, comme nous l'avons vu dans ce cas, le second sommet de l'anticaustique. Il est en effet tangent en B à la circonférence, puisqu'il est le rayon réfracté correspondant à l'angle d'incidence $OBP_1 = \mu$ qui se confond avec l'angle limite λ, et, par suite s'il passe par le point

Digitized by Google

P'_1 ou D′ conjugué harmonique du point P_1 par rapport à C et C′. En raison de cette circonstance, et, en tenant compte de la symétrie par rapport à CC′, la partie de la courbe anticaustique qui correspond aux rayons de ce groupe est déjà complètement fermée; et, comme les tangentes en D′ sont parallèles aux rayons OB, OB′ passant par les points d'incidence des rayons extrêmes, et font par suite un angle égal à l'angle BOB′, cette courbe affecte la forme d'une poire. Cette courbe fermée piriforme est la boucle intérieure du limaçon de Pascal, dans lequel se transforment dans ce cas les ovales de Descartes, suivant la remarque faite plus haut.

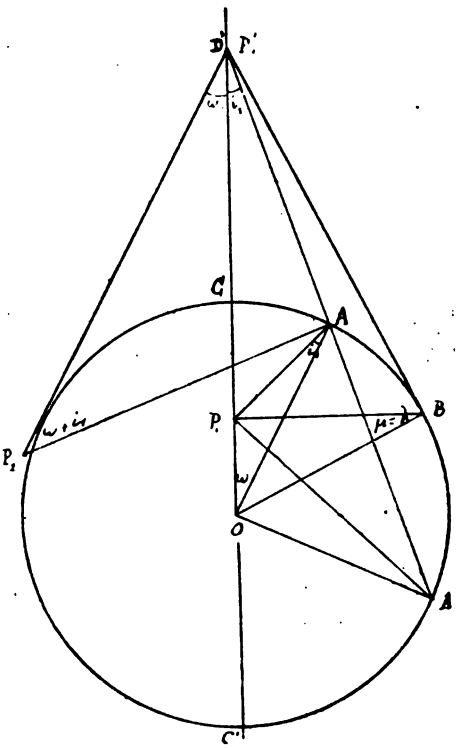


Fig. 21.

Les rayons de ce groupe présentent encore une propriété à signaler. Soit en effet (fig. 21) P_1 A un de ces rayons et A P_2 le rayon réfracté correspondant rencontrant en P_2 la courbe anticaustique, dont le pôle est, dans le cas considéré en D′, la droite D′ P_2 étant alors la parallèle au rayon O A passant par le point d'incidence. Il en résulte qu'on a

$$\text{ang } P_1 D'_1 P_2 = \text{ang } P_1 O A = \omega.$$

Mais le point D′ se confond encore avec le conjugué harmonique P'_1 du point P_1 et alors, en tenant compte de la circonférence qui, d'après la théorie générale, passe par les quatre points A_1P_1, P'_1 ou D′ et P_2, on a

$$\text{ang A D' } P_1 = i_1$$

on a donc

$$\text{ang A D' } P_2 = \omega + i_1.$$

Mais déjà

$$\text{ang A } P_2 D' = \omega + i_1 ;$$

Digitized by Google

par conséquent, ces deux derniers angles étant égaux, le triangle $A P_2 D'$ est isocèle, et l'on a

$$A D' = A P_2 = \rho_2$$

c'est-à-dire enfin

$$A D' = \frac{n_1}{n_2} \rho_1.$$

Donc, le second point de rencontre de la parallèle menée par le pôle D' au rayon OA du point d'incidence et de la circonférence décrite du point A comme centre avec le rayon $\frac{n_1}{n_2} \rho_1$, se confond avec le point D', quel que soit le rayon incident du premier groupe. Or, d'après les explications données plus haut, ce point unique D' représente la seconde partie de la courbe représentée par l'équation générale (49), du moins en ce qui concerne les rayons du premier groupe que nous considérons. Par conséquent, la droite AD' représente le prolongement du rayon réfléchi auquel donnerait naissance le rayon réfracté $P_2 A$, s'il se réfléchissait sur la surface réfringente, ainsi qu'on peut d'ailleurs le vérifier par les valeurs que prennent les angles OAP_2, OAD'.

Prolongeons maintenant la droite D'A jusqu'à la seconde rencontre en A' avec la circonférence réfringente, et menons la droite $P_1 A'$. Cette dernière peut être regardée comme un rayon incident du second groupe que nous n'avons pas encore examiné. Menons le rayon OA', et considérons les deux triangles $P_1 OA'$ et $A' OD'$. Ils ont l'angle en O commun ; de plus, à cause des égalités

$$OP_1 = \frac{n_2}{n_1} r$$

$$OP'_1 = \frac{n_1}{n_2} r,$$

qui sont ici vérifiées, on a :

$$\frac{OA'}{OP_1} = \frac{OD'}{OA'} = \frac{n_1}{n_2}.$$

Ces deux triangles sont donc semblables, et comme d'après les égalités précédentes, le rapport de similitude du plus grand triangle au plus petit est égal à $\frac{n_1}{n_2}$, on a aussi :

$$\frac{A'D'}{A'P_1} = \frac{n_1}{n_2},$$

Digitized by Google

ou

$$A'D' = \frac{n_1}{n_2} A'P_1 .$$

Il suit de là que A'D' représente la longueur du rayon réfracté correspondant au rayon incident $P_1 A'$. Comme d'ailleurs le point D' est le pôle de la courbe anticaustique, la construction qui utilise ce point pour fournir le rayon réfracté montre que ce rayon n'est autre que A' D'.

On voit ainsi que les rayons réfractés correspondant aux rayons du second groupe possèdent la propriété remarquable de passer tous, sans exception aucune, par le pôle D', et que, par conséquent, la portion de l'anticaustique correspondant aux rayons du second groupe se réduit à un point unique qui est à la fois le pôle de la courbe anticaustique totale, le second sommet de cette courbe et le conjugué harmonique du point lumineux P_1 par rapport aux deux points C et C'.

Cette position particulière du point P_1 est donc à tous les points de vue très intéressante. Toutefois cette dernière circonstance est la plus intéressante de toutes et celle qui peut fournir des applications utiles. Les rayons réfractés du second groupe ayant la propriété absolument exclusive à ce cas de rencontrer l'axe du système en un même point, le point P_1 est, pour cette raison, désigné sous le nom de *point aplanétique*.

L'existence du point aplanétique avait déjà été signalée notamment par Verdet (Conférences de physique, tome II, page 874), par Dippel (*Das Microscop und Seine Anwendung*, page 50) par Sturm lui-même, dans le mémoire cité plus haut ; mais elle n'avait été jusqu'à présent rattachée à aucune théorie géométrique générale. On y était en général conduit par les calculs si compliqués et si obscurs à l'aide desquels on essaye de mesurer les aberrations, et c'est ainsi que M. Wallon a été amené à dire dans ses *Leçons d'optique géométrique* (page 105), que ce point n'est aplanétique qu'aux termes en y^4 près de son calcul, alors qu'il est absolument et rigoureusement aplanétique.

Le point aplanétique est d'une importance encore plus grande en pratique qu'en théorie. On voit, par ce qui précède, quelle étendue considérable de la surface d'une sphère peut être utilisée pour faire converger rigoureusement en un même point tous les rayons réfractés, lorsque le point lumineux occupe la position indiquée ; on a en même temps l'explication d'un fait qui a presque toujours semblé paradoxal dans la construction des objectifs pour micros-

Digitized by Google

copes, savoir l'emploi d'une lentille de forme hémisphérique pour recueillir les rayons lumineux émanés de l'objet. « Les construc-» teurs, dit Verdet, furent conduits à augmenter et à utiliser toute » la surface des objectifs, et ils le firent avec un succès étonnant. » On ne comprend pas, en effet, comment, en recevant des rayons » inclinés sur la normale d'un angle qui va jusqu'à 70 degrés, on » peut avoir des images nettes ; dans ces conditions, les meilleures » objectifs astronomiques ne donneraient que des images extrê-» mement confuses. Les meilleurs constructeurs, Nachet, Hartnack, » obtiennent d'excellents résultats en recevant sur un objectif » un cône de rayons lumineux émanés d'un point unique et de » 140 degrés d'ouverture : ceci dépasse entièrement les limites que » l'on admet dans la théorie ordinaire des lentilles. »

Les constructions et la figure précédente expliquent les faits autrement que par une simple constatation expérimentale, et mettent en évidence la supériorité du procédé géométrique sur les diverses méthodes de calcul.

Nous ajouterons que le point aplanétique est en réalité unique. Néanmoins, lorsque le point lumineux, sans coïncider avec le point aplanétique, est dans son voisinage, il y a, par le fait de la continuité, un écart qui peut être très faible, c'est-à-dire une aberration longitudinale de très faible valeur. Cela tient à ce que, pour des positions voisines du point aplanétique, la courbe anticaustique à une forme qui peut se rapprocher beaucoup de la précédente. En partageant encore les rayons incidents en deux groupes séparés par le rayon perpendiculaire au diamètre CC', on voit que les rayons du premier groupe, qui correspondent à la partie la moins étendue de la sphère donnent naissance par réfraction à un arc très étendu de la courbe anticaustique, tandis que les rayons du second groupe ne fournissent qu'un arc beaucoup plus petit, lequel, dans le cas limité au point aplanétique, se réduit à un point. L'aberration a donc, dans ces conditions, une valeur assez faible pour pouvoir être négligée même dans la pratique, et cela montre de quel avantage peut être, au point de vue de la netteté des images, l'existence du point et de la région aplanétique environnante.

— Il nous reste à examiner ce qui arrive lorsqu'on a $K > 1$. Ainsi qu'on l'a vu plus haut, l'angle maximum désigné par μ est plus grand que l'angle limite λ. Il en résulte que les rayons incidents soit du premier groupe, soit du second, ne se réfractent pas tous.

Digitized by Google

En partant des positions extrêmes P_1 C et P_1 C′ (fig. 22), et en tournant d'une manière continue, on arrive aux positions P_1 L, P_1 L′, pour lesquelles l'angle d'incidence est égal à l'angle limite. Il suit de là que la partie de la sphère correspondant à l'arc L L′ n'intervient pas dans la réfraction. Il y a donc, dans le cas présent, deux groupes de rayons réfractés très nettement séparés l'un de l'autre, auxquels correspondent deux arcs d'anticaustique également séparés l'un de l'autre. La courbe anticaustique est donc, dans le cas actuel, composée de deux parties limitées et distinctes l'une de l'autre, les tangentes aux points extrêmes étant les parallèles menées par le pôle aux rayons menés par les points incidents extrêmes.

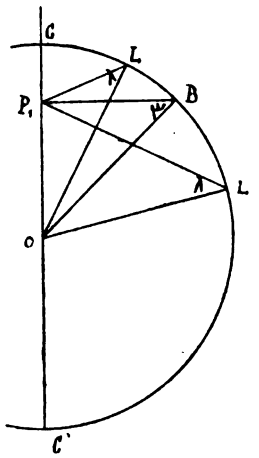


Fig. 22.

Nous avons supposé, jusqu'à présent, le point lumineux P_2 intérieur à la sphère réfringente. Quand il lui est extérieur, on se trouve dans le troisième cas où l'on a $K > 1$, et par conséquent la courbe anticaustique se compose de deux parties séparées. La seule remarque à faire, consiste à observer que, pour interpréter la marche des rayons lumineux comme correspondant au passage de la lumière du milieu intérieur d'indice n_1 dans le milieu extérieur d'indice n_2, il faut supposer que les rayons du premier groupe correspondant à la partie de la sphère la plus voisine du point P_1 forment, non pas un faisceau divergent comme dans le cas du point intérieur, mais au contraire un faisceau convergent, les rayons qui le forment étant arrêtés par la sphère réfringente avant leur convergence.

En raison de cette circonstance, les rayons incidents des deux groupes ne peuvent pas se réfracter simultanément, comme ils peuvent le faire lorsque le point lumineux est intérieur à la sphère. La même chose arrive d'ailleurs lorsque le point lumineux étant intérieur à la sphère, les rayons lumineux doivent passer du milieu extérieur dans le milieu intérieur. Les figures complètes correspondant à ces différents cas ont alors une signification purement géométrique ; dans la pratique, on n'utilise qu'une portion plus ou moins grande de la surface de la sphère, portion voisine de l'un ou l'autre des points C et C′, à laquelle correspond une des deux parties dont se compose la courbe anticaustique.

Digitized by Google

3° **Surfaces caustiques.** — Comme dans le cas du plan, la surface caustique se compose de deux parties, dont l'une est l'axe du système, et dont l'autre est une surface de révolution dont il suffit de considérer la courbe méridienne, à laquelle on donne le nom de *courbe caustique* ou simplement de *caustique*.

Cette courbe est la développée de la courbe anticaustique que nous venons d'étudier, et les figures précédentes font connaître sa forme qui, dans un cas, rappelle celle de la développée de l'ellipse et présente, comme elle, quatre points de rebroussement, dont deux sont situés sur l'axe du système, les deux autres étant intérieurs à la surface réfringente. Dans les autres cas, les branches de la caustique sont tangentes à la circonférence qui représente la surface réfringente.

Sans chercher l'équation tangentielle de la caustique, nous nous contenterons de chercher sur chaque rayon réfracté son point de contact avec la caustique. Cette recherche peut se faire géométriquement ou analytiquement.

PROCÉDÉ GÉOMÉTRIQUE. — Le point cherché est le point de rencontre S d'un rayon réfracté avec le rayon réfracté infiniment voisin. Soient (fig. 23) A et A′ deux points d'incidence infiniment voisins. Menons la droite OS et désignons par ω_2 l'angle AOS. Les triangles ASA′, AP$_1$A′ nous donnent, en négligeant immédiatement les infiniment petits d'ordre supérieur au premier

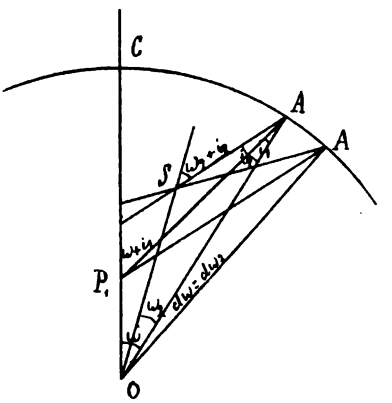


Fig. 23.

$$\frac{AS}{AA'} = \frac{\sin AA'S}{\sin ASA'} \cdot \frac{\cos i_2}{d\omega_2 + di_2}$$

$$\frac{AP_1}{AA'} = \frac{\sin AA'P_1}{\sin AP_1A'} \cdot \frac{d\omega + di_1}{\cos i_1},$$

d'où par division

$$(56) \qquad \frac{AS}{AP_1} = \frac{\cos i_2}{\cos i_1} \cdot \frac{d\omega + di_1}{d\omega_2 + di_2}.$$

Nous avons déjà trouvé par un calcul antérieur la quantité $d\omega + di_1$, qui a pour expression

$$(42) \qquad d\omega + di_1 = \frac{\cos i_1 \sin (\omega + i_1)}{\sin i_1 \cos (\omega + i_1)} di_1 .$$

Digitized by Google

Pour calculer la quantité $d\omega_2 + di_2$, nous remarquerons que le point S, et par suite la longueur OS, restent fixes quand on passe du point A au point A'. Par conséquent, en posant $OS = l_2$, le triangle AOS nous donne

$$l_2 \sin(\omega_2 + i_2) = r \sin i_2,$$

d'où l'on tire par différentiation.

$$l_2 \cos(\omega_2 + i_2)(d\omega_2 + di_2) = r \cos i_2 \, di_2.$$

on déduit de l à et de la formule précédente

$$(57), \qquad d\omega_2 + di_2 = \frac{\cos i_2 \sin(\omega_2 + i_2)}{\sin i_2 \cos(\omega_2 + i_2)} di_2 .$$

En tenant compte des formules (42) et (56), et en désignant actuellement par ρ_2 la longueur inconnue AS, la formule (56) devient

$$(48) \qquad \frac{\rho_2}{\rho_1} = \frac{\sin i_2}{\sin i_1} \cdot \frac{\operatorname{tg}(\omega + i_1)}{\operatorname{tg}(\omega + i_2)} \frac{di_1}{di_2} .$$

Or les triangles AOP_1, AOS nous donnent

$$\rho_1 \sin(\omega + i_1) = r \sin \omega$$
$$\rho_2 \sin(\omega_2 + i_2) = r \sin \omega_2 ;$$

et comme

$$\sin \omega = \sin\{(\omega + i_1) - i_1\}$$
$$\sin \omega_2 = \sin\{(\omega_2 + i_2) - i_2\},$$

on tire des formules précédentes

$$\operatorname{tg}(\omega + i_1) = \frac{r \sin i_1}{r \cos i_1 - \rho_1}$$

$$\operatorname{tg}(\omega_2 + i_2) = \frac{r \sin i_2}{r \cos i_2 - \rho_2}$$

On a d'ailleurs

$$\frac{di_1}{di_2} = \frac{\cos i_1 \sin i_2}{\cos i_2 \sin i_1} .$$

A l'aide de tous ces résultats, la formule (58) devient

$$\frac{\rho_2}{\rho_1} = \frac{\cos i_1 \sin i_2}{\cos i_2 \sin i_1} \frac{r \cos i_2 - \rho_2}{r \cos i_1 - \rho_1} .$$

On transforme aisément cette formule en la suivante

$$(59) \qquad \cos i_2 \left(\frac{\cos i_2}{\rho_2} - \frac{1}{r} \right) \frac{1}{\sin i_2} = \cos i_1 \left(\frac{\cos i_1}{\rho_1} - \frac{1}{r} \right) \frac{1}{\sin i_1},$$

qui, non seulement permet de calculer l'inconnue $\rho_2 = AS$, mais

Digitized by Google

encore conduit directement à la construction géométrique indiquée par M. Mannheim (1) pour la détermination du centre de courbure S de la caustique de réfraction.

Cette construction est la suivante : Par le point P_1 (fig. 24) on mène la perpendiculaire $P_1 G$ jusqu'à sa rencontre en G avec la normale OA. Au point G on élève une perpendiculaire à cette normale jusqu'à sa rencontre en H avec le rayon incident AP_1. On mène ensuite la droite OH que l'on prolonge en H′ sur le rayon réfracté AP'_2. On mène alors H′ G′ perpendiculaire à OA, puis G′ S perpendiculaire à AP'_2. Le point S est le point cherché.

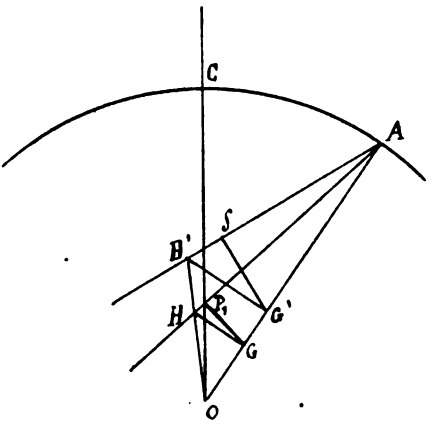


Fig. 24.

Ainsi que le fait remarquer M. Mannheim, cette construction qui est générale et s'applique à la réfraction sur des surfaces quelconques, est réversible, et cela en raison de la réversibilité des rayons incident et réfracté.

Nous pouvons donc, par cette construction un peu longue peut-être, mais au fond simple et symétrique, construire par points la caustique aussi bien que la couche anticaustique ; et cela nous met en possession complète de tous les éléments qui nous sont nécessaires pour la construction des rayons réfractés et des images qu'ils peuvent former par leur rencontre.

Procédé analytique. — Après le calcul qui vient d'être fait, le procédé analytique présente peu d'intérêt. Il consiste comme plus haut, à chercher d'après la méthode ordinaire, l'enveloppe du rayon réfracté déterminé par son équation. On trouverait encore que le point où le rayon réfracté touche la caustique est fourni par sa rencontre avec une droite qui leur est perpendiculaire, et qui est déterminée par sa distance à l'origine.

Quant à la forme de la caustique, elle varie suivant les cas que

(1) Mémoires publiés par la Société Philomathique à l'occasion du centenaire de sa fondation. — Développement de Géométrie cinématique par M. A. Mannheim, pages 51-53.

Digitized by Google

nous avons précédemment examinés, et desquels dépend la forme de la courbe anticaustique.

Quand on a $K < 1$, de même que la forme de l'anticaustique rappelle celle de l'ellipse, de même la forme de la caustique rappelle celle de la développée d'ellipse. Elle admet sur l'axe CC′ deux points de rebroussement, qui sont les foyers conjugués du point P_1 relativement aux portions de la surface de la sphère voisines des points C et C′. Elle admet encore deux autres points de rebroussement symétriques par rapport à CC′, et correspondant l'un et l'autre à l'angle d'incidence maximum.

Lorsqu'on a $K = 1$, aux rayons incidents du premier groupe correspond une branche de caustique tangente à l'axe C C′ en un point qui est à la fois son point d'inflexion et le foyer conjugué du point P_1 relativement à la portion correspondante de la sphère. Quant aux rayons du second groupe pour lesquels les rayons réfractés convergent en un même point, la caustique correspondante se réduit à ce point unique, qui est tout à la fois le pôle de la courbe anticaustique, le conjugué harmonique du point P_1 par rapport aux points C et C′, et le foyer conjugué de ce point relativement à la seconde partie de la sphère.

Enfin, lorsqu'on a $K > 1$, de même que la surface anticaustique se compose de deux parties, de même la caustique est aussi composée de deux parties, dont chacune a un point d'inflexion situé sur l'axe CC′ et qui sont l'une et l'autre tangentes à la circonférence aux points d'incidence limites.

Nous limiterons notre exposé à ces considérations. Nous ferons simplement remarquer, en terminant, que les méthodes graphiques indiquées dans le cours de cette étude permettent de construire facilement la marche d'un faisceau de rayons réfractés en nombre aussi grand que l'on veut. Il est possible, en particulier, d'obtenir ce qu'on appelle l'image d'un point pris dans une position quelconque à distance finie ou infinie. En faisant les constructions, on constate : 1° que cette image n'est jamais un point, mais qu'elle correspond à un *étranglement minimum* du faisceau réfracté, d'où résulte un cercle de diamètre toujours sensible ; 2° que la position de ce cercle n'est jamais celle qui lui est assignée d'après la théorie ordinaire. L'écart entre cette image et le foyer conjugué du point, écart qui constitue ce qu'on appelle l'aberration longitudinale, est toujours relativement considérable ; et sa valeur est fournie par le graphique plus facilement et plus exactement que par le calcul.

Sorti des presses en Janvier 1904.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans le volume V (Neuvième Série)

COUTIÈRE (H.). — Note sur quelques Alpheidæ des Maldives et Laquedives 72

DESCHAMPS (J.). — Caustiques et anticaustiques. 275

DEVEZ (G.). — Recherches d'anatomie comparée sur le cœur des Vertébrés, en particulier des Monotrèmes et des Marsupiaux. 105

Extraits des comptes-rendus des Séances de la Société Philomathique de Paris 12 65

LÉCAILLON (A.). — Sur le développement de l'ovaire du *Polyxenus lagurus* de Geer 70

Liste des Membres de la Société 5

NEUVILLE (H.). — Henri Filhol. Notice sur son œuvre scientifique. 91

LAISANT (C.-A.). — Remarques sur l'utilité des observations souterraines. 19

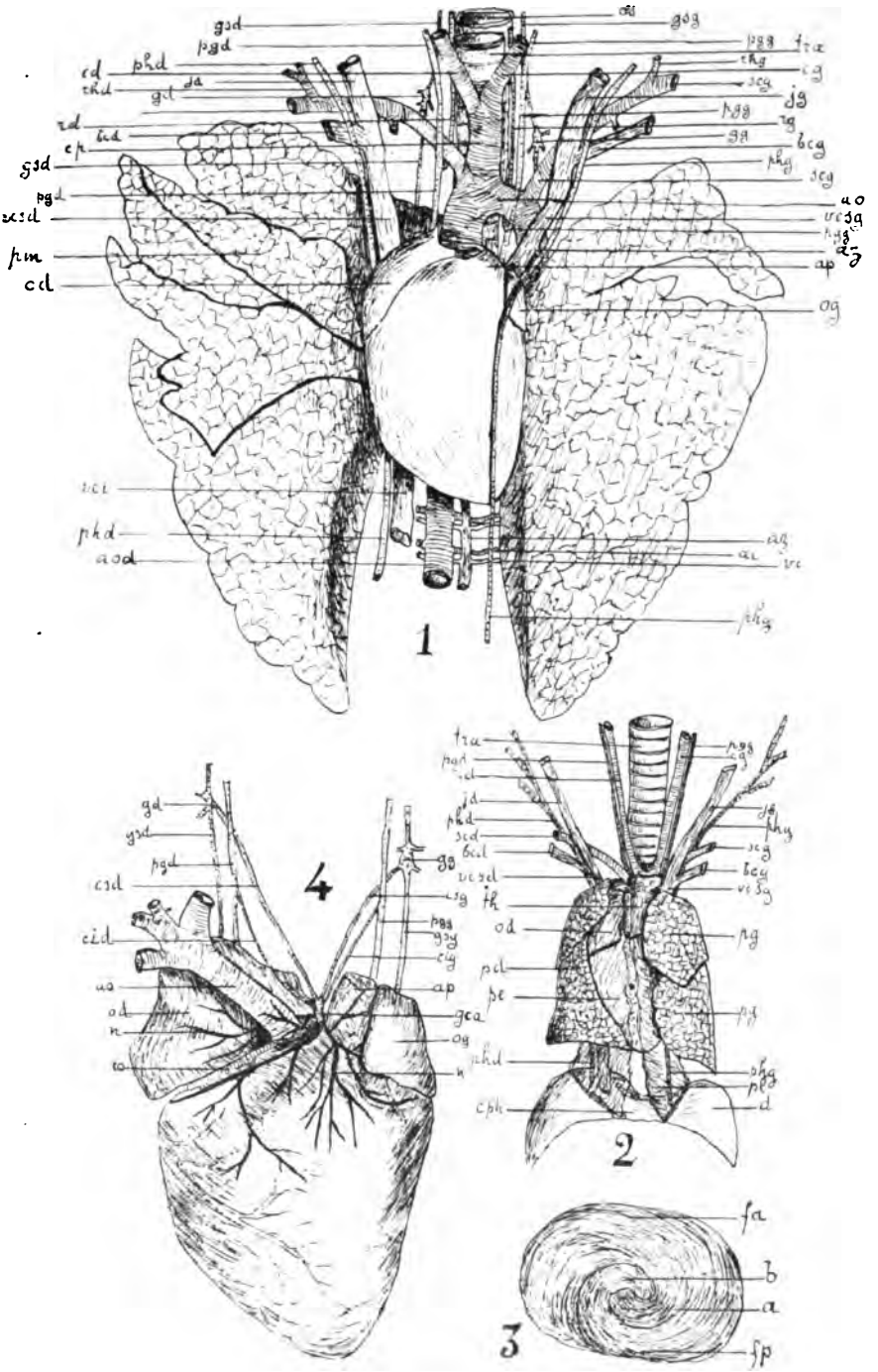
RABAUD (Etienne). — Essai sur la Symélie, son évolution embryonnaire et ses affinités naturelles. 25

Table des matières 331

Digitized by Google

LILLE. — IMPRIMERIE LE BIGOT FRÈRES

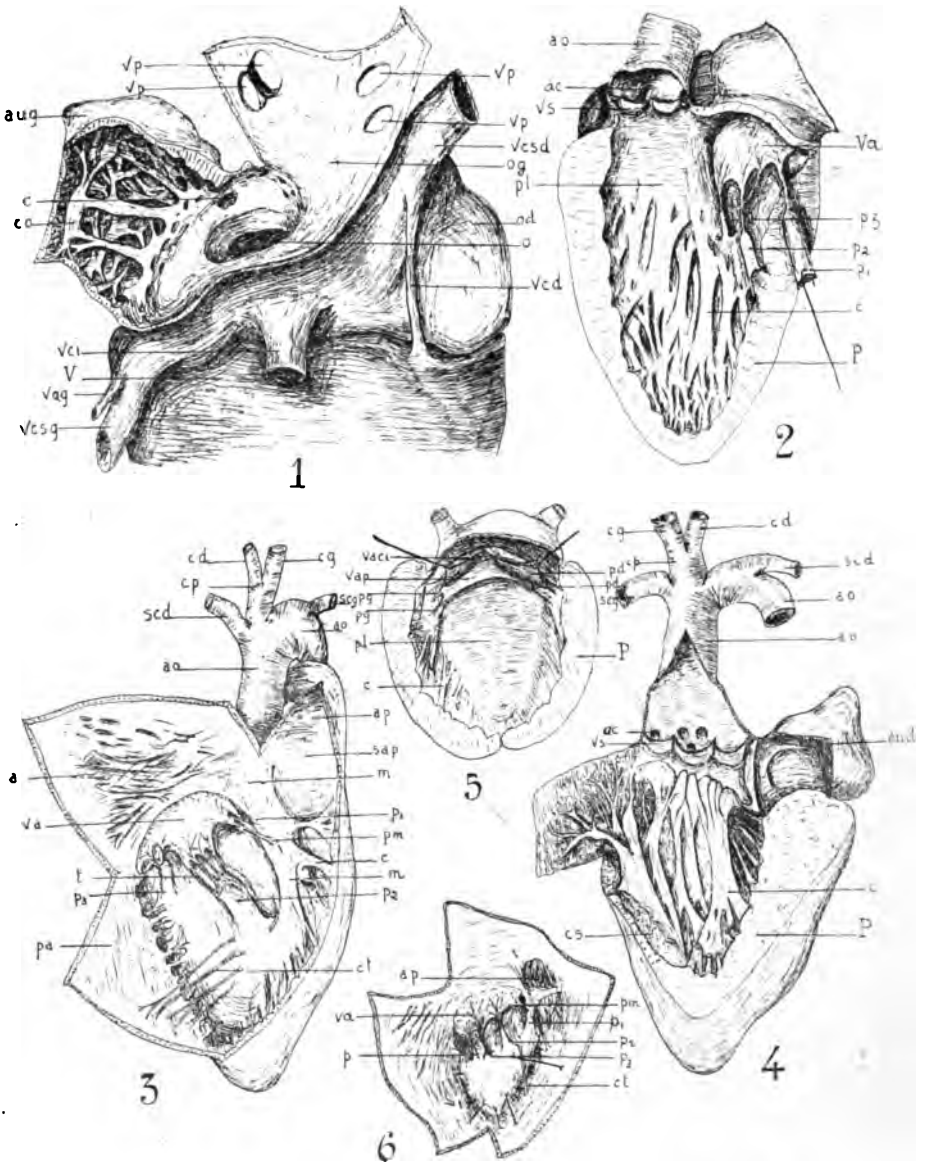
Digitized by Google



G. DEVEZ. -- *Anatomie comparée du cœur des Vertébrés.*

Digitized by Google

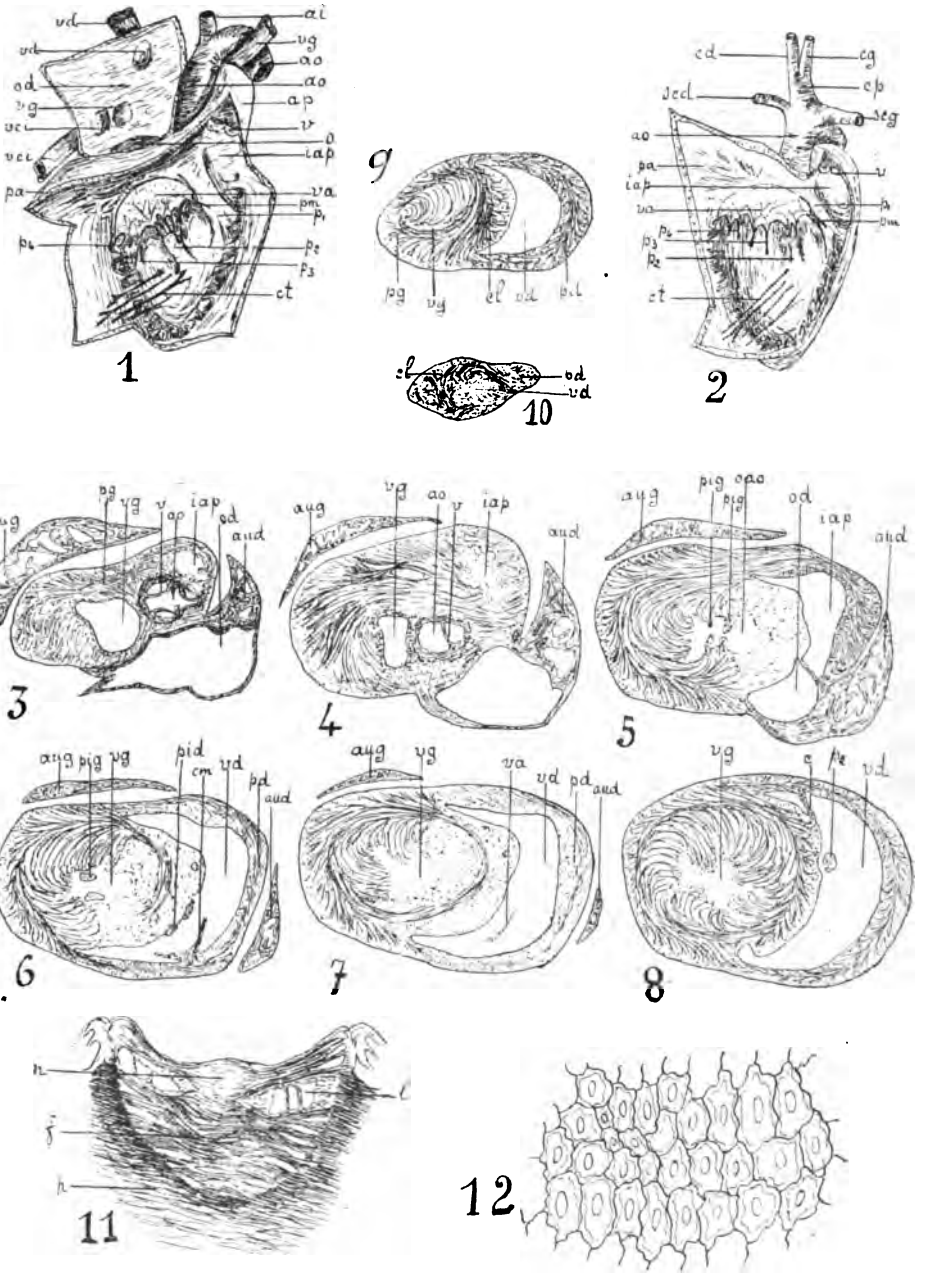
Digitized by Google



G. DEVEZ. — *Anatomie comparée du cœur des Vertébrés.*

Digitized by Google

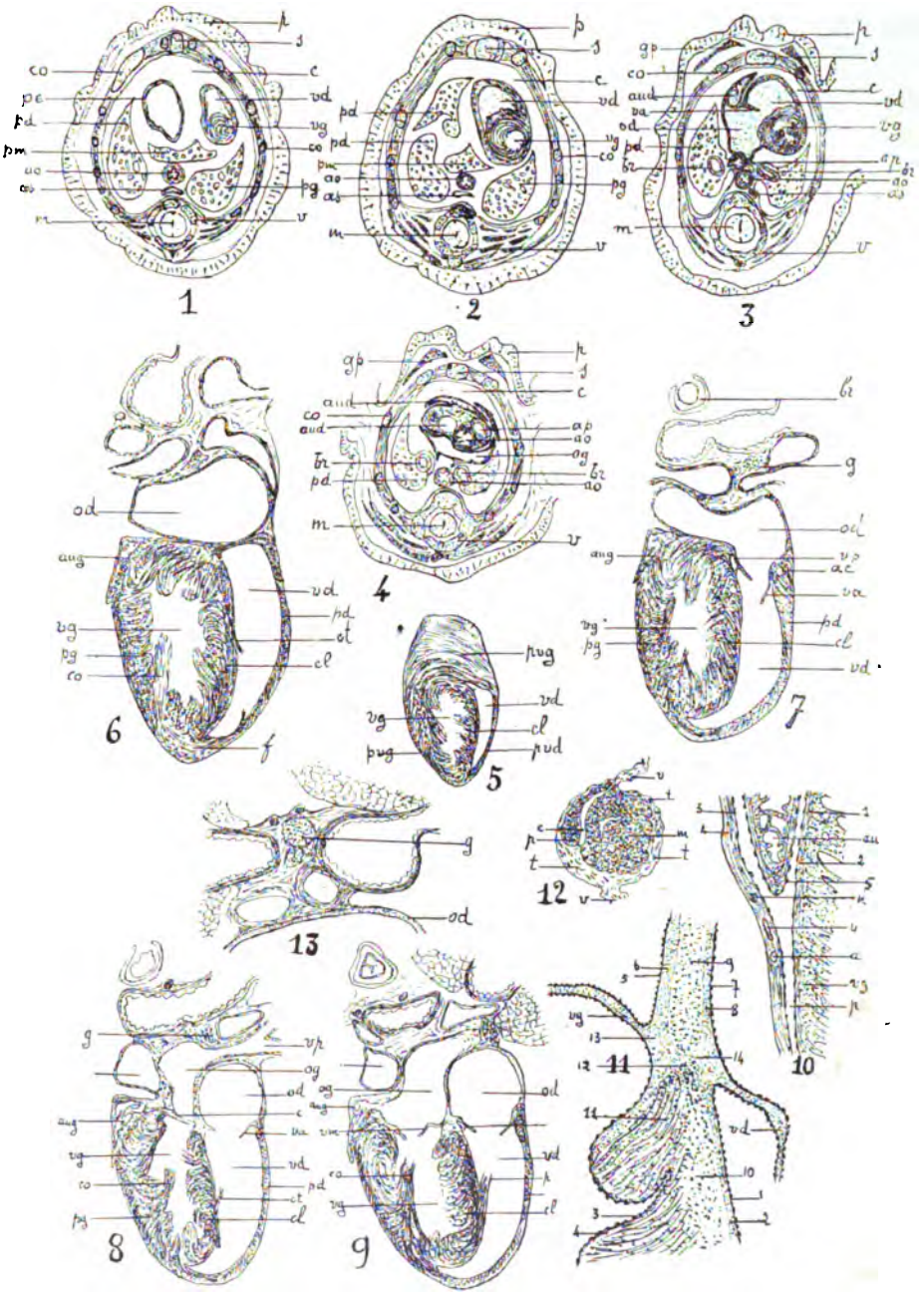
Digitized by Google



G. DEVEZ. — *Anatomie comparée du cœur des Vertébrés.*

Digitized by Google

Digitized by Google



G. DEVEZ. — *Anatomie comparée du cœur des Vertébrés.*

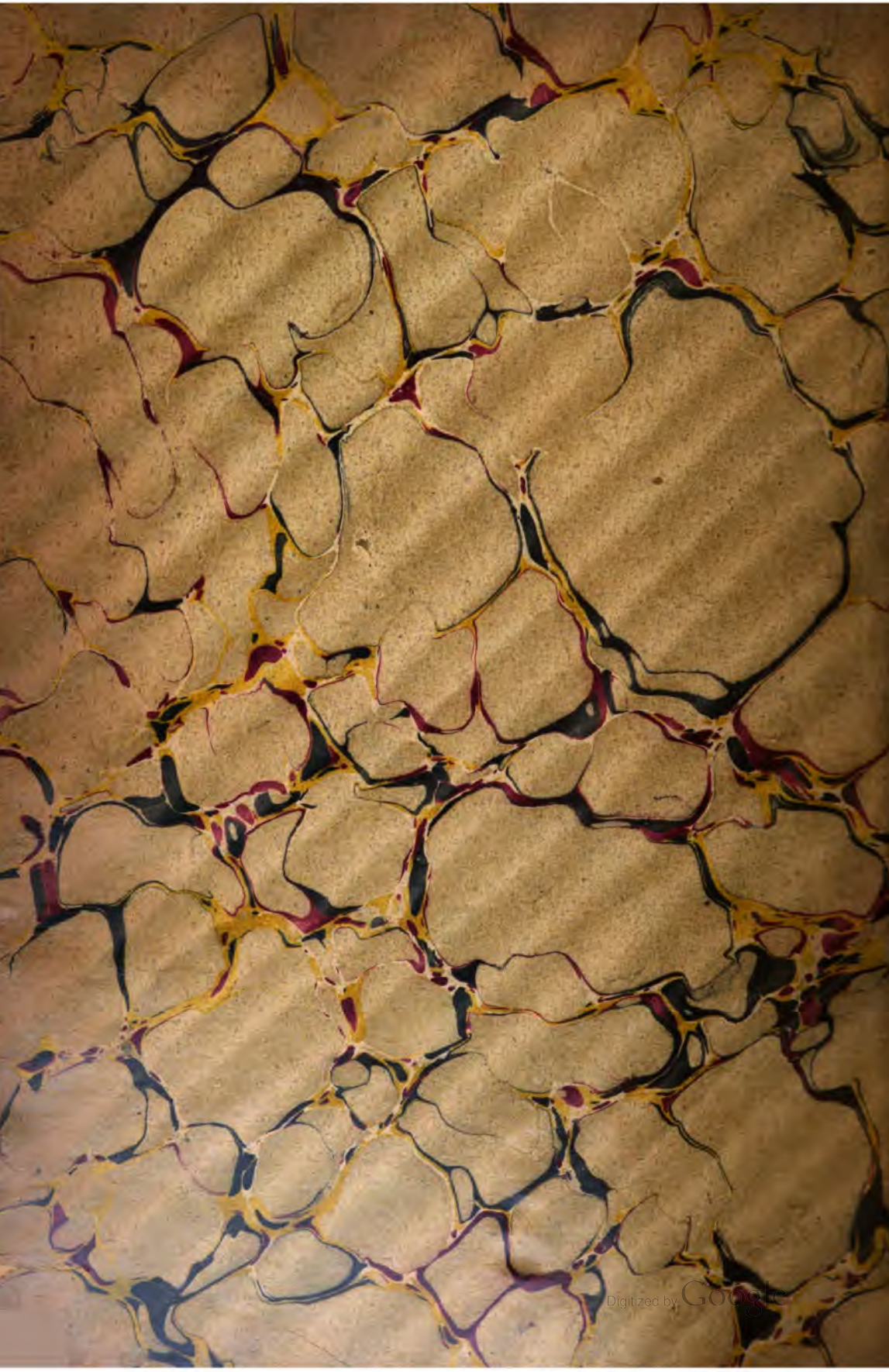
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google